

LES BARNABITES

**Manuel d'histoire et de spiritualité
de l'Ordre des Clercs Réguliers de Saint Paul Décapité**

**traduction, par le père Gérard Daeren,
du livre *I Barnabiti*
du père Antonio Maria Gentili**

**2^{ème} édition revue et mise à jour
Rome 2012.**

*À la louange
du bienheureux Apôtre Paul
pourchassé,
méprisé
frappé de verges et de pierres
et finalement
pour le nom du Christ
décapité*

de la Préface de la Règle des novices

PRÉSENTATION

Je suis heureux de présenter aux confrères la nouvelle édition de *Les Barnabites. Manuel d'histoire et de spiritualité des Clercs réguliers de saint Paul décapité*, du Père Gentili, publié il y a exactement quarante-ans. À cette date, - on était en 1967 - le regretté père Francesco Riboldi, assistant général et responsable de l'Office central des vocations, exprimait sa satisfaction pour la réalisation de cette initiative qu'il avait fortement soutenue avec grande passion et détermination. On était à peine au début de la saison post-conciliaire et, dans ces nouvelles circonstances de la vie de l'Église et du monde, surgissait au sein notre Congrégation, l'exigence de mieux connaître les richesses de notre tradition spirituelle et d'en recueillir les fruits. Ce *Manuel*, même s'il se présentait comme un ouvrage synthétique, a certainement été une pierre milliaire pour de nombreux Barnabites, surtout durant la période de leur formation, désireux d'aborder de manière claire et familière les trésors accumulés pendant les nombreux siècles de la vie de notre famille religieuse.

Par la suite, à partir de la fin des années 1980, tandis que le champ de la vie et de l'action de notre Congrégation s'étendait à de nouveaux pays et que, providentiellement, se multipliaient de nouvelles initiatives éditoriales - livres, revues, Actes de congrès, etc., - croissait la demande d'une mise à jour du *Manuel*, désormais introuvable dans les bibliothèques de plusieurs communautés et, de toute façon, désiré comme instrument de première main pour le travail de la formation et de l'information personnelle.

Cette nouvelle édition se présente donc comme le point d'arrivée de nombreuses années de ferventes recherches et de publications dont les mérites reviennent spécialement au Centre d'études historiques de Rome qui s'en est fait le promoteur, grâce surtout à la nouvelle revue *Barnabiti Studi*, et aussi grâce à la mise en valeur systématique des événements et des anniversaires importants de la Congrégation : le 450ème anniversaire de l'approbation de l'Ordre, le 450ème de la canonisation de son Fondateur, l'Année commémorant saint Alexandre Sauli en 1992, l'Année "zaccarienne" de 2002, l'Année paulinienne en 2008, etc.

Il s'agit d'un ouvrage qui, dans le sillage de l'édition précédente, conserve pleinement la finalité d'être un outil pour tous ceux qui travaillent dans le domaine de la formation des vocations, mais il ne veut pas être qu'un simple manuel de rapide consultation ou un sec exposé de dates et d'événements. La bibliographie essentielle et mise à jour qu'on retrouve à la fin de chaque chapitre, a le but de créer le désir d'approfondir sans fin les divers sujets, à partir des données désormais acquises mais pas, pour autant, reléguées dans le passé de notre histoire.

Voilà pourquoi je formule spontanément le souhait que, en feuilletant ces pages, nos religieux et tous ceux qui veulent connaître de plus près la physionomie spirituelle de notre Congrégation, sachent saisir et apprécier le sens de l'histoire d'une famille religieuse comme la nôtre ; histoire singulière, certes, mais histoire vivante et qui n'est pas terminée ; elle est un héritage précieux mais qu'il ne faut pas conserver dans une vitrine ; elle est aussi une expérience qui nous touche personnellement et qui nous engage à l'enrichir et à la transmettre pour le bien de l'Église dont nous nous sentons une partie vivante et sommes les humbles serviteurs.

La présente publication, différemment de la première qui s'adressait à des lecteurs presque tous italiens, devra prévoir une traduction dans les principales langues des confrères, en constante augmentation, qui pratiquent peu l'idiome de Dante. Cette nécessité est un beau signe d'universalité et un travail que devront réaliser les autorités compétentes.

Pour conclure, je ressens le devoir d'exprimer de tout cœur, et je le fais aussi au nom de tous les confrères, en interprétant leur intention, ma sincère reconnaissance au père Antonio Gentili qui, dans l'oasis de Campello, a pu trouver le temps nécessaire pour offrir, avec une présentation et un contenu renouvelés, ce travail de ses années « de jeunesse », comme un signe de son amour pour la Congrégation et comme un don fraternel à nous tous.

Puissent le saint Fondateur, nos saints et nos confrères du passé, exemplaires pour leur sainteté et leur humanité pleinement transfigurée par l'Évangile, nous aider à ne pas être inférieurs aux modèles qui nous sont proposés

Père Giovanni Villa,
Supérieur général

30 juin 2012

*Commémoration de saint Paul Apôtre
titulaire et patron principal de l'Ordre barnabitique*

PRÉSENTATION

de la première édition

Lors de la rencontre des supérieurs de nos maisons de formation (recteurs et directeurs spirituels) d'avril 1966 avait été émis le souhait de la rédaction d'un Manuel d'histoire et de spiritualité pour nos clercs : apostoliques, novices, étudiants. Quelques mois plus tard paraît le Manuel.

Il est – et veut être – un texte d'étude, presque un texte scolaire à usage interne (*pro manuscripto*), pour que soit rendu possible, dans les maisons de formation, le déroulement d'un programme d'histoire et de spiritualité barnabites.

Il s'agit – pour ainsi dire – d'une première rédaction, sans préoccupations scientifiques immédiates, même si, naturellement, elle est basée sur les sources et les traditions historiques de notre Ordre. Rien n'empêche que, à partir des observations des confrères, on puisse arriver à une autre édition pour un plus large public, peut-être de chercheurs. Le temps le dira.

Pour le moment, le Manuel vise à donner un panorama synthétique de notre histoire et de notre spiritualité à une jeunesse barnabite que nous appellerons de niveau moyen : pour les apostoliques, ce sera trop ; pour les novices, cela devrait être suffisant ; pour les étudiants, ce sera peut-être trop peu.

De toute façon, il n'est pas inutile de donner ici des instructions pour l'usage, en fixant, même *grosso modo*, les programmes d'étude :

- École moyenne (trois premières années des humanités) : plutôt que d'être dans les mains des apostoliques, le Manuel sera dans celles des supérieurs : de l'enseignant (de religion?), pour une vingtaine de leçons par an sur quelques sujets choisis ; du père spirituel, pour quelque point de départ d'une méditation ; du vice-recteur ou assistant, pour quelques lectures spirituelles.
- Gymnase (4e et 5e années des humanités) : le Manuel ne sera pas seulement confié aux supérieurs mais aussi aux jeunes. Il sera utile d'accompagner la lecture par des explications tirées des suggestions placées en note du texte.
- Noviciat : le Manuel sera en mains du père maître et aussi de chaque novice, surtout pour l'étude des chapitres sur le saint Fondateur, les Constitutions et la spiritualité. Il pourra être complété par un premier contact avec les sources (cf les petits volumes de la *Collana di spiritualità barnabica* (Collection de spiritualité barnabite)).
- Lycée (classes terminales des humanités) : le Manuel fera partie de la bibliothèque de chaque étudiant et le père maître pourra le prendre comme point de départ pour ses conférences et pour quelques lectures en commun.
- Propédeutique : au moins une heure par semaine d'histoire et de spiritualité barnabites conduira à la connaissance, outre celle du manuel, des sources et de la bibliographie qui y figure. Un travail de recherche personnelle (une petite thèse) couronnera le travail d'étude.
- Théologie : l'étude plus approfondie de quelque sujet particulier, en vue également de la possibilité d'enrichir le manuel et d'une nouvelle édition (confrontation et mise à jour des données, situations, questions, etc.) avec l'obligation de communiquer à l'auteur les recherches poursuivies. C'est ainsi que pourrait être assurée la formation spécifique de nos aspirants, selon les décrets des récents décrets conciliaires (*Perfectae caritatis*, 18 ; *Ecclesiae sanctae*, 33).

Je dois adresser un remerciement spécial, au nom également de nos formateurs, au père Antonio Maria Gentili qui, avec un engagement vraiment plein d'amour pour la Congrégation, a consacré des mois et des mois à la rédaction de ce Manuel. Un merci également à l'équipe de nos théologiens qui a passé toutes les vacances de l'été 1966 à la révision et à la réorganisation des sujets, ainsi qu'aux apostoliques de Voghera qui ont collaboré surtout à la dactylographie des textes

et à la préparation des fichiers pour les références bibliographiques et les index.

Que ces pages expriment aussi un vif remerciement à ceux qui ont donné à nos clercs la possibilité financière de voir toutes nos maisons de formation disposer de ce Manuel : à l'appel de l'Office des vocations, toutes les communautés ont répondu avec une générosité égale à l'amour qu'elles ont pour nos aspirants.

Rome, Fête de l'Immaculée 1966.

Père Francesco Riboldi
Assistant général
Directeur de l'Office des vocations.

INTRODUCTION

En mémoire du père Giovanni M. Benedetti
compagnon d'études et d'idéal
qu'une mort tragique a donné à la Congrégation du ciel
tandis qu'on recueillait dans ces pages les
événements de la Congrégation terrestre

Le *Manuel d'histoire et de spiritualité barnabitiennes* qui s'ouvre par cette introduction obéit à l'exigence d'imprégner du « caractère barnabitique » la formation religieuse, sacerdotale, apostolique de tous ceux qui aspirent à embrasser la vie barnabitique par la Profession des vœux et l'Ordination sacerdotale.

Nous avons dit : exigence. La Constitution Apostolique *Sedes Sapientiae* (1956) qui règle la formation dans les Instituts religieux s'exprime en ces termes : « Les candidats seront préparés graduellement à l'apostolat spécifique de leur Institut en apprenant de façon adéquate son but, son esprit, ses ministères, son origine et son développement historique, sans oublier la vie de ses membres les plus illustres, et quels moyens efficaces ils ont mis en œuvre. De cette façon, les jeunes auront toujours plus d'affection pour leur famille religieuse et correspondront à leur divine vocation » (Statuts généraux, 47, 2).

Avant même que le Saint Siège eût donné une directive aussi lumineuse, le Révérendissime P. Général Idelfonso Clerici exhorta plusieurs fois à introduire, surtout dans les Écoles apostoliques et les noviciats, l'enseignement systématique de l'histoire barnabitique.

L'impulsion déterminante du travail qui conflue et prend forme dans le présent Manuel est née de la réflexion sur un article de la Constitution *Sedes Sapientiae* citée plus haut (31, 2, 1) : « Pour être admis au noviciat, il est requis que les candidats donnent déjà des signes d'une vraie vocation religieuse, sacerdotale, apostolique, et même d'une vocation spécifique, c'est-à-dire correspondant à l'Institut déterminé » dont ils désirent embrasser la vie.

* * * * *

Composer un manuel, à la fois sérieux et aisé à consulter, est sans nul doute plus difficile que rédiger une histoire complète.

La synthèse impose une sélection soignée parmi les sujets secondaires, une distribution de la matière parfois sur la base de critères strictement chronologiques, parfois selon une vision d'ensemble. Il arrive souvent qu'une donnée particulière soit plus importante et plus significative que le panorama général offert par les événements historiques.

Mais ne s'expose-t-on pas ainsi au risque de ne raconter que des anecdotes ? Risque qu'il ne vaut pas la peine de courir, en pensant que ceux qui écrivent des anecdotes sont très souvent plus indiscrets qu'utiles.

Et n'est pas moins menaçante la tentation de vouloir tout dire : c'est en cela que consiste l'art

d'être ennuyeux. Nous savons désormais que le « genre ennuyeux » est le seul genre littéraire que franchement nous ne réussissons pas à supporter. La voie à suivre n'était donc pas facile.

Par conséquent, on a pensé à fondre harmonieusement les exigences chronologiques, qui présentent la vie de l'Ordre comme une succession d'événements, avec les exigences que nous appellerons monographiques¹ ; celles-ci conduisent à s'arrêter sur des aspects particuliers, riches d'enseignements et décisifs pour mettre en lumière notre spiritualité.

Disons tout de suite et bien clairement que ce Manuel est un texte d'études, un point de départ. Il ne connaît pas l'art d'être clair pour celui qui ne veut pas l'étudier attentivement. Le lecteur devra, par conséquent, s'enrichir et s'éclairer par la réflexion et les recherches personnelles ultérieures.

Voilà pourquoi, tout en restant dans les limites d'une sobriété voulue, le Manuel est accompagné de notes. Celles-ci, pour ceux qui voudraient s'en contenter, se réduiraient à une énumération frivole. Au contraire, elles seront utiles à tous ceux qui désireront pousser plus loin leur étude.

Ceci explique pourquoi elles se réfèrent, en grande partie, à des sources facilement accessibles, comme par exemple le *Ménologe* qui, en plusieurs endroits, est appelé à compléter, ne serait-ce qu'en première instance, le Manuel.

* * * * *

Les résumés, brefs ou longs, d'histoire barnabitique ne manquent pas, même s'ils sont désormais vieillissés. Généralement, c'est l'intention d'écrire une monographie ou une chronique qui prévaut en eux, quand ils ne tombent pas tout à fait dans l'hagiographie.

Le présent Manuel voudrait, en plus du désir d'être à jour, être plus complet, plus « médité ». Dans la trame des événements et des hommes qui concourent à former l'histoire de l'Ordre, on a de fait cherché à *cueillir* les traits d'une physionomie, d'une *spiritualité* que nous appelons précisément barnabitique. Le sous-titre donné au Manuel met en lumière cette intention.

En d'autres mots, l'histoire contenue dans ces pages voudrait être une histoire vivante, devenir *aussi* notre histoire.

D'habitude, on considère le passé comme un oracle désormais épuisé qu'il est inutile de consulter. Vaut-il la peine, se demande-t-on, de tirer de l'oubli des événements passés alors que notre vie est tendue vers l'avant à la conquête de l'avenir ? Ne s'expose-t-on pas au danger, si on est trop curieux de ce qui se faisait dans les siècles passés, de rester tout à fait ignorants de ce qui se fait dans le présent ?

À ces objections, dont on ne conteste pas le bien-fondé, existe une réponse qui les résout toutes et dont la validité doit constituer une des « *découvertes* » de tout Barnabite : un Ordre qui ne vit pas de son passé n'a pas d'avenir.

* * * * *

Connaître, juger, aimer : voilà les attitudes qui doivent nous guider sur le chemin que nous apprêtons à parcourir à travers les âges de l'histoire et de la spiritualité barnabitiques.

1 Une monographie est un travail qui ne traite que d'une seule personne ou d'un seul sujet.

Connaître est une recherche continuelle. Il vaut la peine de se souvenir ici du fameux apologue de Lessing : « Si Dieu tenait dans sa main droite toute la vérité et dans sa main gauche uniquement la tension vers la vérité avec la condition d'errer continuellement et de se perdre, et s'il disait : « Choisis ! », je me précipiterais avec humilité vers sa main gauche et je dirais : « Père, j'ai choisi ; la pure vérité n'est réservée qu'à toi ».

Ce programme peut sembler paradoxal mais, dans l'étude de l'histoire, il faut toujours entrer avec humilité. Celle-ci peut parfois nous faire atteindre des faits certains et des explications partagées par tous. D'autres fois, il ne s'agira que de vérités provisoires, d'interprétations, d'hypothèses. Il est vrai que celles-ci deviennent des raisons quand elles sont les plus probables que l'on puisse tirer de la nature des choses et quand elles représentent les seuls moyens disponibles pour découvrir la vérité. Et surtout, il faut se rappeler que les vérités passées sous silence deviennent vénéneuses. Il faut donc de l'humilité, non seulement dans la recherche des vérités et dans le fait de les laisser ouvertes à d'éventuelles corrections, mais aussi dans leur acceptation.

Mais la connaissance n'est pas seulement la découverte et la poursuite des événements historiques dans leur vérité ; elle doit être bien plus une refonte personnelle de ces événements, de façon à revivre en eux, d'en assimiler la charge de suggestions et d'enseignements, de reproches et de corrections salutaires. Une histoire, donc, qui veut poser des problèmes, « inquiéter » notre esprit et le stimuler à s'insérer dans son cours comme protagoniste.

* * * * *

Chaque page où l'histoire se déploie devrait porter en filigrane la devise ancienne « *alit et ditat* » (elle nourrit et elle enrichit). Une nourriture et un enrichissement : voilà ce qu'il faut constamment demander à l'étude de notre histoire. C'est grâce à cette étude que nous devons nous former à une vision « rationnelle » de la vie et de l'esprit de l'Ordre. Nous en sommes à la deuxième attitude : « **juger** ».

Un esprit hypercritique ou un enthousiasme aveugle pourraient toutefois compromettre l'équilibre de notre jugement. Mais ce dernier est pourtant inévitable : celui qui connaît, par le fait même, est juge.

On a dit à propos de l'histoire civile que tout ce que concède l'historien à l'amour de la patrie, il le soustrait aux attributs de l'histoire et qu'il devient un mauvais historien dans la mesure où il se montre un bon sujet. Cet avertissement très réaliste, et disons même cru, doit enlever à l'histoire tout esprit apologétique et partisan.

Il ne manque jamais de dates et d'événements qu'une « gloire » mal comprise de l'Institut voudrait reléguer aux oubliettes. Et pourtant, ce sont très souvent ces événements qui nous révèlent la main de la Providence.

En disant cela, nous ne nions pas que l'histoire, et surtout l'histoire que nous présentons et qui a des *buts explicites de formation*, doive être parcourue par un sentiment de participation émue aux événements qu'elle décrit, puisque seule une science inspirée par l'enthousiasme pénètre au fond des choses ; mais cette histoire doit être sincère et l'enthousiasme, contrôlé.

Comprise de cette façon, l'étude de l'histoire barnabitique sera une profession d'amour envers la Congrégation dont nous sommes membres. Et nous voilà donc arrivés à la troisième attitude qui nous guide : l'**amour**.

Approfondir l'histoire et la spiritualité barnabites, c'est approfondir les raisons de sa propre vocation. C'est hériter d'un esprit – qui parle à travers les hommes et les événements – et l'assimiler, en lui donnant une touche de notre caractère individuel et, pourquoi pas ?, de notre génie personnel. C'est enfin l'action de le transmettre, renouvelé et, tout à la fois, toujours fidèle à lui-même, comme dans le cas des parents qui transmettent à leurs enfants une vie dont ils avaient hérité eux-mêmes, mais avec les marques de leur propre personnalité.

Il est donc significatif que ce *Manuel* soit né dans une maison de formation et soit destiné aux maisons de formation.

L'amour nous fait découvrir la vie barnabite « de l'intérieur ». Elle doit se refléter en chacun de nous. Chacun de nous doit réaliser, à sa manière originale et qu'on ne peut répéter, l'idéal barnabite.

Par conséquent, l'étude et la méditation de notre patrimoine historique et spirituel ne peuvent pas être considérées comme un luxe ou une occupation réservée à des initiés ; et ce patrimoine ne doit pas non plus nous trouver comme des spectateurs indifférents et étrangers, avec peut-être le doigt pointé en signe de critique aisée et de condamnation.

Si, de plus, nous voulions donner à l'amour une connotation temporelle, nous devrions dire, bien sûr, d'aimer la Congrégation de tous les temps, mais surtout celle de notre temps. Ce sens du concret est indispensable à celui qui ne veut pas rester à l'écart du flux de l'histoire.

C'est à travers l'histoire de l'Ordre que nous devons construire notre histoire ; c'est pour cette raison que, pour nous, être hommes devra coïncider parfaitement avec le fait d'être Barnabites.

Pour moi, être homme, c'est être Barnabite : idéal suggestif et d'une importance capitale qu'on ne comprend que dans la mesure où on le vit. Y tendre sans cesse est notre consolation...de Barnabites (le nom Barnabé signifie en fait fils de consolation).

Si les pages de ce *Manuel* peuvent donner à la Jeunesse barnabite cette consolation, elle sera pour tous ceux qui y ont travaillé la plus grande consolation qu'ils puissent recevoir.

* * * * *

Ce manuel rassemble, élaboré à nouveau et complété, un cycle de conférences hebdomadaires données, ces deux dernières années, à l'École Apostolique Inter-provinciale de Voghera. Le travail, spécialement dans sa phase terminale, a été fait en équipe, avec la collaboration des Apostoliques et, spécialement, des étudiants en théologie Giovanni Villa, Gianni Losito et Giulio Ciavaglia. Cette origine du *Manuel*, qu'on vient de signaler, en marque aussi les limites. Il rassemble et coordonne des *Conférences* auxquelles on a laissé le caractère d'immédiateté et de spontanéité qui marque un discours quand il s'adresse à un auditoire qui n'est pas imaginaire. De plus, il ne veut être qu'une tentative, une première ébauche.

D'autre part, il ne nous est pas paru opportun de laisser sous le boisseau ce travail joyeux, en pensant aux avantages que la critique et l'expérience didactique des Confrères des maisons de formation - à qui est adressé « exclusivement » ce long discours métaphysique - pourront lui apporter en vue d'une nouvelle élaboration du matériel rassemblé ici en une première synthèse.

Ce *Manuel* veut donc avoir un caractère stimulant pour de nouvelles réflexions et des recherches ultérieures. Il a pour but de mettre en route un dialogue fructueux au niveau de la Jeunesse barnabitique elle-même, pour qui, nous l'espérons, il pourra servir, sous la conduite des supérieurs et dans la recherche personnelle, de bon instrument de formation.

Antonio Maria Gentili, Barnabite

Voghera, 1967 – Année centenaire paulinienne.

Les **grands répertoires** nécessaires à l'étude de l'histoire barnabitique sont, comme il est notoire :

- Les trois volumes de O. Premoli, *Storia dei Barnabiti nel Cinquecento, nel Seicento, dal 1700 al 1825* (Histoire des Barnabites au 16e siècle, au 17e siècle, de 1700 à 1825), édités à Rome respectivement en 1913, 1922, 1925.
- Les quatre volumes de G. Boffito, *Biblioteca barnabitica (Scrittori Barnabiti)*, Florence, 1933-1937, travail d'une importance fondamentale pour le nombre de données recueillies sur tous nos confrères qui ont laissé des écrits.
- Le *Ménologe* déjà cité. C'est le travail principal du P. L. Levati, publié à Gênes de 1932 à 1937. Comme le dit le titre, il est distribué en 12 volumes, correspondant aux mois de l'année. Un abrégé (*Compendium*) mis à jour jusqu'à 1977 a paru à Rome grâce aux soins de S. de Ruggiero et V. Colciago.

Les **synthèses d'histoire barnabitique** sont les suivantes :

- G. Germena, *I Barnabiti*, Turin, 1909.
- A. Desbuquoit, *Les Barnabites*, Kain, 1920. Il s'agit d'un opuscule de vulgarisation.
- A. Dubois, *Les Barnabites*, Paris, 1924. Il fait pendant à l'ouvrage du P. Germena mais lui est peut-être supérieur.
- Dans le dictionnaire : *Ordini e Congregazioni religiose*, aux soins de M. Escobar, le P. V. Colciago a rédigé une synthèse rapide et soignée sous le titre « Barnabites ». À son tour, Andrea Erba a rédigé un article plus long *Clercs réguliers de saint Paul* pour le *Dizionario degli Istituti di perfezione*, II, pp. 946-974.
- Pour l'*Enciclopedia querciolina* (Encyclopédie du collège della Querce), Florence 1968, le P. Gentili a rédigé la "voix" *Barnabites* (pp. 41-51), publiée ensuite dans la collection "Orientamenti alla vita Barnabitica" », n.9.

Nous voudrions indiquer **trois autres volumes utiles** pour connaître notre histoire :

- Le premier recueille tous les documents pontificaux publiés en faveur de l'Ordre : il s'agit du *Bullarium* (Lettres et Constitutions des Souverains Pontifes pour la Congrégation des Clercs Réguliers de saint Paul), Rome, 1853 (avec des ajouts postérieurs).
- Les deux autres furent publiés à l'occasion du IVe Centenaire de l'Ordre (1933). Il s'agit de
 - *I Barnabiti nel IV Centenario della Fondazione*, Genova, 1933.
 - *Le Scuole dei Barnabiti* (Les Écoles des Barnabites), Florence, 1933.

Sur les **Maisons fondées** au cours des siècles, les monographies suivantes donnent d'amples notices :

- Levati, *Provincia Romana e Napoletana dei Chierici Regolari di S. Paolo*, Genova, 1911.
 - Levati, *Provincia Piemontese-Ligure dei Chierici Regolari di S. Paolo*, Genova, 1924.
 - Concernant la Province Lombarde, le P. Levati nous a donné la liste des Pères Provinciaux : *Serie cronologica e cenni biografici dei PP. Provinciali di Lombardia*, (Série chronologique et notices biographique des PP. Provinciaux de Lombardie), Lodi, 1892.
- Évidemment, ces ouvrages n'ont pas été mis à jour. D'autres ouvrages qu'on pourra utilement et facilement consulter seront signalés au fur et à mesure dans les notes.

Certaines données et notices de caractère historique ont été également reprises de nos revues centrales. Pour le périodique d'information "I Barnabiti" (depuis 1920), devenu ensuite *Eco dei Barnabiti*, on consultera G. Cagni, *Alle fonti dell'Eco* (Aux sources de l'Eco), dans "Eco dei Barnabiti", 1955/1, 11-13. Depuis 1989, "l'Eco" paraît 3 fois par an sous une présentation renouvelée.

En même temps que l'Eco parurent les *Pagine di Cultura* (revue qui deviendra ensuite « *I Barnabiti Studi* », puis « *Eco dei Barnabiti Studi* ». La publication de cette dernière Revue a été interrompue de 1943 à 1984. À partir de cette date a été lancée une nouvelle série, paraissant une fois par an et intitulée *Barnabiti studi*.

Pour ce qui concerne la spiritualité, on consultera les *Quaderni di vita barnabitica* (Cahiers de la vie barnabitique) parus depuis 1977.

* * * * *

Disons un mot sur les critères rédactionnels et typographiques employés pour rédiger ce

Manuel :

- Le texte est subdivisé en *paragraphes avec numérotation progressive*. Les notes placées à la fin de chaque chapitre portent le numéro du paragraphe auquel elles se réfèrent.

- Toute la matière est divisée en deux parties : les *deux grands versants de toute l'histoire barnabitique*. La première va des origines à 1780, quand les batailles de la Révolution française changèrent le cours de notre histoire. La seconde partie commence à partir de ces événements dramatiques et arrive jusqu'à nos jours.

Les chapitres des synthèses historiques sont les suivants :

Ch. 1 : L'axe Crémone-Guastalla-Milan.

Ch. 2 : Antoine-Marie Zaccaria : la vie et l'œuvre.

Ch. 7 : 1539-1579 : de la mort du Fondateur aux *Constitutions*.

Ch. 9 : 1579-1662 : des *Constitutions* au transfert de la maison généralice à Rome.

Ch. 12 : 1662-1780 : le siècle d'or.

Ch. 18 : Persécutions et suppression de l'Ordre.

Ch. 19 : 1815-1870 : de la reprise de l'Ordre à Vatican I.

Ch. 22 : 1870-1967 : entre les deux Conciles. Le temps qui suit le Concile.

- Les deux derniers chapitres de la série rassemblent des notices sur les Instituts féminins qui ont des relations particulières avec le nôtre en ce qui concerne l'origine, la spiritualité, ainsi que sur les Laïcs de saint Paul et le Mouvement zaccarien des jeunes..

- Le volume se termine par quelques *appendices* : un lexique utile de données et un double index analytique : par noms et par sujets.

- Les numéros entre parenthèses renvoient aux paragraphes

* * * * *

On aurait voulu ajouter à ce manuel une anthologie de documents pouvant illustrer les pages les plus significatives de notre histoire, mais on a dû se limiter à en donner l'indication en note. Au contraire, on a ajouté quelques documents sur notre spiritualité.

La présente édition nous permet d'enrichir le *Manuel* par une abondante documentation photographique qui rend quasi visible le déroulement de notre histoire.

NB. : Le traducteur a ajouté quelques notes en bas de page pour expliquer certains mots difficiles ou pour justifier certains choix de traduction. Elles sont signalées par le sigle : ndt.

PREMIÈRE PARTIE

1500 - 1870

1. L'axe Crémone – Guastalla – Milan (1-9)
2. Antoine-Marie Zaccaria : la vie et l'œuvre (10-32)
3. Portrait spirituel d'Antoine-Marie Zaccaria (33-45)
4. Le premier Ordre « paulinien » (46-53)
5. Battista Carioni da Crema, « notre premier Père et Fondateur » (54-70)
6. Vie « paléo-barnabitique » (vie des tout premiers barnabites) (71-85)
7. 1539-1579 : de la mort du Fondateur aux premières Constitutions (86-95)
8. Les Constitutions des Clercs Réguliers de saint Paul décapité (96-110)
9. 1579-1662 : des Constitutions au transfert de la maison généralice² à Rome (111-123)
10. Saint Charles Borromée et saint François de Sales, Patrons de l'Ordre (124-137)
11. Tradition liturgique (138-146)
12. 1662-1780 : le « Siècle d'or » (147-161)
13. Notre-Dame de la Divine Providence (162-169)
14. Au service de l'Église (170-196)
15. École et culture (197-218)
16. Missionnaires dans l'Extrême-Orient (219-239)
17. Saints barnabites (240-259)

2 Même si cet adjectif « généralice » ne figure pas au dictionnaire, le traducteur l'a gardé car il est assez répandu dans beaucoup de Congrégations. On pourrait dire aussi bien : la résidence du Père Général. L'adjectif « généralice » peut qualifier tout ce qui est lié au père général, comme « curie généralice », « consulte généralice ».

Après avoir décrit rapidement les précédents historiques et spirituels des Clercs Réguliers, on passe en revue les faits et les personnes qui, venant de Crémone et de Guastalla, donnent vie, à Milan, à la Congrégation de saint Paul (ch. 1), fondée par Antoine-Marie Zaccaria dont on présente la vie (ch. 2) et dont on trace à grands traits le portrait spirituel (ch. 3).

Dans sa pensée et dans son œuvre, Zaccaria se réfère à un lointain modèle, l'Apôtre Paul, que la Congrégation vénère comme son Patron et dont elle porte le nom (ch. 4). Il est guidé, dans la réalisation de ses initiatives, par le Dominicain Fra Battista da Crema, en qui lui-même et la première génération des Barnabites ont vu le père du nouvel Institut (ch. 5).

Sous la conduite de Zaccaria prend forme, à l'intérieur, la vie religieuse et s'ouvrent les premiers champs d'apostolat. Cette vie et l'apostolat seront passés au crible d'une crise qui servit à renforcer les desseins des « Fils de Paul » (ch. 6).

La mort enlève rapidement le Fondateur et, peu après lui, les Cofondateurs. Aux difficultés internes s'ajoute le bannissement de la République de Venise où les Barnabites avaient entrepris une intense œuvre missionnaire. Les écrits de Fra Battista sont condamnés. Une visite apostolique remet les choses en place et les Barnabites se préparent à élaborer un texte de Constitutions qui vont régler leur vie et leur apostolat (ch. 7). De ces Constitutions, on décrit la genèse et les développements ultérieurs (ch. 8).

En 1579, la Congrégation entre dans sa majorité et, en même temps que sa physionomie spirituelle, les domaines de son apostolat se précisent : saint ministère (prédication et direction de la conscience), travail missionnaire (pour la sauvegarde de la foi), éducation et instruction de la jeunesse (avec l'ouverture d'écoles) (ch. 9). Durant ses premiers pas, notre Ordre reçoit un secours précieux de la part de saint Charles Borromée et de saint François de Sales, qui furent plus tard reconnus comme ses Patrons (ch. 10).

Né avec des intentions de réforme, l'Ordre coopéra à la mise en œuvre des décrets du Concile de Trente. Dans cette activité, il faut accorder une attention spéciale à l'œuvre des Barnabites dans le domaine liturgique (ch. 11).

De la moitié du 17^e siècle à la fin du 18^e siècle, la vie barnabitique se déploie dans de nombreuses initiatives et rejoint un degré remarquable de développement (ch. 12). Après un chapitre sur le culte de Notre-Dame de la Providence, qui date officiellement de 1732 (ch. 13), seront regroupés en trois secteurs les événements les plus importants de l'histoire de l'Ordre concernant : le service de l'Église (ch. 14), l'activité culturelle et pédagogique (ch. 15), les missions en Birmanie (ch. 16). En conclusion de la première partie du Manuel, un chapitre sera consacré à la sainteté barnabitique telle qu'elle fut vécue par certaines figures exemplaires (ch. 17).

1

L'AXE

CRÉMONE – GUASTALLA – MILAN

Dévotion moderne et évangélisme

Les clercs réguliers

L'axe Crémone – Guastalla – Milan

Le deuxième Ordre des clercs réguliers

Les compagnons de Zaccaria

« DÉVOTION MODERNE » ET ÉVANGÉLISME

1 - « Le début de notre Congrégation fut l'an 1533 à Sainte-Catherine à la Porte du Tessin (Milan) et le Supérieur fut le très révérend Père Antoine-Marie Zaccaria, gentilhomme de Crémone et fils unique ; ses compagnons furent le noble Bartolomeo Ferrari et le magnifique Iacomo Antonio Morigia, le prêtre Francesco da Lecco, Camillo di Negri, Melchior Soresina, Francesco Crippa, Giovanni Iacomo de Caseis (Dionisio da Sesto), tous milanais³ ».

C'est ainsi que le P. Soresina commence sa brève chronique des origines barnabites : un animateur influent, un groupe de disciples ardents, un siège. Plus loin, il parle aussi d'une grande bienfaitrice : la comtesse Torelli, de Guastalla.

2 - L'Ordre barnabite naît d'un vaste mouvement de réforme et de renouveau dans l'Église, qu'on peut résumer dans ses manifestations les plus typiques : « Dévotion moderne », « Évangélisme », Clercs Réguliers.

La « *Devotio moderna* », cette nouvelle forme, moderne précisément, de religiosité a son berceau dans les Pays-Bas, où un idéal nouveau se fait lentement son chemin : réaliser une vie apostolique en commun.

Les exigences spirituelles d'un monde en profond changement – on passait du Moyen-Âge à la Renaissance – rendaient toujours plus sensibles les âmes éclairées au devoir de porter le ferment de l'Évangile dans les consciences et les institutions. Mais cette œuvre réclamait, par conséquent, un enrichissement personnel, une vive vie intérieure que seule la pratique de la prière, des sacrements et d'une continuelle révision de vie pouvait garantir. Les *Exercices spirituels* naissent. La vie intérieure devient plus intense pour être ainsi un instrument d'apostolat.

L'idéal de cette prière et de cet apostolat est l'Évangile. « *Évangélisme* » : c'est précisément ainsi qu'on appelle ce mouvement d'intense vie spirituelle orientée vers l'apostolat, qu'on trouve dans la période de l'Humanisme tardif et au début de la Renaissance. C'est précisément la période des origines des Barnabites. La caractéristique de l'*Évangélisme* est le recours au texte sacré, étudié, traduit, pris comme point de départ de toute la catéchèse (pensons aux *Sermons* de notre Fondateur) et accompagné d'une grande austérité morale.

LES CLERCS RÉGULIERS

3 - Ce réveil, de caractère nettement communautaire, devait nécessairement donner vie à des Cénacles (groupes) de renouveau et de réforme qui abondèrent dans presque toutes les grandes villes italiennes. C'est de ces Cénacles que naquirent les *Clercs Réguliers* que nous pouvons considérer comme le stade ultime et le plus riche de l'évolution spirituelle qui s'étend sur un bon siècle et demi.

L'histoire des premiers Ordres qui tentèrent avec succès la synthèse de la vie régulière cénobitique avec les charges apostoliques du sacerdoce nous fait rencontrer un personnage de première grandeur : Battista Carioni da Crema. C'est lui, comme nous le verrons dans le chapitre que nous allons lui consacrer, qui poussa Gaétan de Thiene et Antoine-Marie Zaccaria à tenter l'entreprise risquée et providentielle de faire naître, du sein même de la Confraternité du Divin Amour, de Rome, et de l'Oratoire de la Divine Sagesse, de Milan, les Ordres des Clercs Réguliers.

Une fois ouverte la porte vers une nouvelle forme de vie engagée pour l'Église, de nombreuses autres personnes entreprirent de parcourir un chemin si prometteur. Qu'il nous suffise

3 J'ai omis de traduire le « *Messer* » qui figure devant chaque nom. En français, le mot « messire » ne conviendrait pas et je n'ai pas voulu traduire par « monsieur ». En vieux français, on pourrait dire « le sieur », encore employé en style juridique devant les noms propres d'hommes. Dans notre texte, ce mot *Messer* marque le respect.

de citer les Ordres qui nous sont les plus proches, fondés par Ignace de Loyola et Jérôme Emiliani : les Jésuites et les Somasques.

Ce fut donc, pour l'Église, une décennie peut-être unique dans ses annales : Gaétan Thiene donne vie aux Théatins en 1524, Jérôme Emiliani, aux Somasques en 1528, Antoine-Marie Zaccaria, aux Barnabites en 1530, Ignace de Loyola, à la Compagnie de Jésus en 1534.

Mais les dates de l'approbation pontificale changèrent cet ordre : nous avons désormais la liste suivante : Théatins, 1524, Barnabites, 1533, Jésuites, 1539, Somasques, 1540.

L'AXE CRÉMONE - GUASTALLA – MILAN

4 - Les origines barnabites doivent leur bonne réussite à l'enchevêtrement d'événements qui eurent pour théâtre Crémone, Guastalla, Milan, et pour protagonistes respectivement Antoine-Marie Zaccaria, la comtesse Torelli et Battista da Crema. L'Oratoire de l'Éternelle Sagesse fut le « milieu » spirituel, comme on l'a vu, où se réalisa la fusion, porteuse de vie nouvelle, des événements cités plus haut.

Devant nos yeux se dessine un parcours que nous commencerons à illustrer à partir de Crémone.

C'est là qu'un jeune diplômé en médecine, Antoine-Marie Zaccaria, provenant d'une famille estimée dans la ville en raison de ses origines anciennes et d'exploits glorieux, décide, alors qu'il venait de quitter l'université en 1524, de ne même pas prendre en mains les instruments de sa profession mais de s'adonner à la vie spirituelle, en se plaçant sous la conduite des pères Dominicains. Il commence des études théologiques et rencontre en Battista da Crema le maître et le guide sûr qui le conduira à embrasser la vie sacerdotale en 1528. Les aptitudes de ce prêtre de 26 ans conduiront rapidement son « père dans le Christ » à envisager pour lui des champs d'apostolat plus vastes, des entreprises plus grandes. C'est ainsi qu'Antoine-Marie, après deux ans à peine d'apostolat dans sa ville natale, se rend à Milan vers la fin de l'année 1530.

5 - Entre-temps, de nouveaux événements prennent de l'importance dans la vie de Zaccaria. Allons donc à Guastalla, le deuxième point de référence de notre parcours. C'est ici que Ludovica Torelli a succédé en 1522 à son père Achille pour le gouvernement du comté de Guastalla. Celui-ci avait été assassiné lors d'un bal. La comtesse traversait une longue crise spirituelle. La parole de Battista de Crema l'a frappée. En 1527, elle trouve en lui le conseiller prudent, mais ferme, qui la conduira à abandonner la vie jouisseuse de la cour, pour dépenser tous ses biens et toute son énergie en faveur des bonnes œuvres.

En 1529, la mort de don Pietro Orsi, chapelain de la comtesse, conduit celle-ci, sur le conseil de Fra Battista, à s'adresser à Antoine-Marie pour qu'il assume cette charge. Très rapidement, elle discerne ses qualités et, désormais décidée à abandonner Guastalla et à vendre son vaste domaine, elle mise sur ce jeune prêtre que, comme semble le suggérer la première *Lettre* de la correspondance de Zaccaria, elle avait déjà connu à Crémone. Elle suscite en lui une passion pour ses grands projets et le conduit, appuyée en cela par Fra Battista da Crema, à abandonner définitivement sa ville natale et à la suivre à Milan.

6 - À Milan, les fils de la Providence se renouent et le dessein divin prend forme. Il existait dans cette ville un groupe de réforme d'origine française mais très bien transplanté en terre lombarde : l'Oratoire de l'Éternelle Sagesse. C'est l'abbé Antonio Bellotti, augustinien du monastère de Grenoble, qui l'avait fondé, suivant les suggestions de la bienheureuse Jeanne de Valois, sœur de Charles VIII. Celle-ci, à l'occasion de la conquête du Duché de Milan par les Français, avait souhaité « qu'entre les soldats et les habitants de Milan règne la paix et que, avec une courtoisie mutuelle, on interdise les blasphèmes, les duels, la partialité, les vols, les violences, les tromperies

et les autres péchés courants entre les vaincus et les vainqueurs ».

Fréquenté « non seulement par des Cardinaux, des Évêques, des religieux en grand nombre, mais aussi par des chevaliers et des dames du monde ainsi que par d'autres personnes de moindre condition », le Cénacle, après la mort de Bellotti, perdit toute vigueur.

Tous espéraient pourtant que soit apporté un souffle bienfaisant et nouveau pour le relancer. C'est ce que fit Antoine-Marie. À l'Oratoire milanais, il conçoit un grand idéal. Il y fait participer deux hommes très saints : Giacomo Antonio Morigia, qui s'était converti de sa vie mondaine et dissipée, et Bartolomeo Ferrari. Aucun des deux n'était encore prêtre.

Il nous est impossible de reconstruire la vie intime de ce Cénacle dont sortirent trois papes : Léon X, Pie IV et saint Pie V, et qui fut le berceau de l'Ordre des Barnabites. La personnalité et l'enseignement de Fra Battista durent y jouer un rôle décisif, tandis qu'il est certain qu'y régnait l'esprit de saint Paul, assimilé grâce à la lecture et à l'explication des Lettres du Docteur de Gentils.

LE DEUXIÈME ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS

7 - Ayant trouvé en Morigia et Ferrari deux alliés précieux, voilà que les échanges de vues et les accords s'intensifient. Le siège de ces réunions, outre celles qui se tenaient à Milan, dut être le château de Guastalla, où la nécessité de vendre le Comté et de régler les dernières formalités retint souvent Antoine-Marie ainsi que Ferrari et Morigia, en qualité de témoins et jurisconsultes.

C'est durant ces rencontres que le plan de la Providence se précisa de plus en plus :

- Fra Battista apporte son expérience riche et variée ; il avance l'idée, qu'il avait déjà proposée à Gaétan de Thiene, d'enrichir l'Église d'une nouvelle Congrégation religieuse, d'une nouvelle milice de Clercs Réguliers.

- Zaccaria apporte son caractère, devenu celui d'un vrai chef, comme le montrent ses *Lettres* à partir de 1531, et aussi son enthousiasme juvénile qui dévorera sa santé précaire en huit ans à peine.

- Morigia et Ferrari apportent la prudence de leurs conseils, leurs nombreuses connaissances à Milan, la sainteté de leur vie et un zèle inépuisable pour les âmes qui les conduira, eux aussi, à une mort prématurée.

- La comtesse Torelli, enfin, apporte ses grandes ressources financières et l'appui des autorités locales.

Nous sommes à la fin de l'année 1530 et au début de 1531. Zaccaria, prenant en main la direction de cette entreprise, adresse une longue lettre, dont on conserve encore le manuscrit, à ceux qui deviendront les cofondateurs du nouvel Ordre. Antoine-Marie affirme que le moment est venu d'abandonner toute irrésolution, toute tergiversation : la volonté de Dieu est claire ! « Allons, mes frères – écrit-il à Morigia et Ferrari – levez-vous désormais et rejoignez-moi ».

« Ceux qui aiment vraiment le Christ se sont montrés toujours fervents et zélés, disons-le à notre honte ». « Mettons-nous à l'œuvre. Si jusqu'à ce jour il y a eu en nous une certaine irrésolution, rejetons-la ainsi que la négligence et courons comme des fous, non seulement vers Dieu, mais aussi vers le prochain ».

Voilà qu'est né le deuxième Ordre de Clercs Réguliers qu'en raison d'une dévotion spéciale à saint Paul Apôtre, Zaccaria placera sous la protection de saint Paul décapité.

LES COMPAGNONS DE ZACCARIA

8 - Comme nous l'avons dit plus haut, les tout premiers compagnons de Zaccaria étaient huit. Évidemment, nous nous attarderons plus longuement sur celui qui, dès les origines, est signalé comme le « majeur » et à qui nous reconnaissons aujourd'hui le titre de Fondateur.

Nous ne voulons cependant pas perdre tout à fait la trace des hommes qui contribuèrent à la naissance d'une nouvelle famille religieuse et en furent les membres de la première heure. Pour de plus amples informations, il ne nous reste qu'à renvoyer au *Ménologe* dont nous donnons en note les

indications précises pour chacun d'entre eux.

La première supplique présentée à Clément VII pour qu'il approuve la naissance de ce nouvel Institut s'ouvre par les noms de Bartolomeo Ferrari et d'Antoine-Marie Zaccaria, prêtres, l'un de Milan et l'autre de Crémone. Suit un renvoi à « trois autres compagnons » qui ne sont pas nommés. Nous savons qu'il s'agissait d'Antonio Morigia et de Gian Giacomo de Caseis, encore dans le monde, et de Francesco di Lecco, déjà chanoine de la collégiale de Desio.

Ferrari est nommé avant Zaccaria, sans aucun doute parce qu'il est connu à la Curie romaine, au moins de nom. En effet, son frère Basile était « notaire apostolique » et c'est lui qui signera la Bulle de Paul III (1535) qui peut être considérée comme le premier document juridique solennel publié en faveur de l'Ordre.

Ferrari, que l'iconographie barnabitique représente toujours avec le Bref de Clément VII en mains, était entré dans la cléricature le 23 septembre 1531, avec un autre milanais, Francesco Crippa, qui rejoindra la Congrégation de Zaccaria en 1534. Cette même année, Giovanni Battista Soresina, Camillo de Negri et Dionisio da Sesto portèrent le groupe barnabitique au nombre de neuf membres, y compris le Fondateur.

Les registres des ordinations conservés dans les Archives de l'archevêché de Milan, malgré leurs lacunes, reprennent les noms de ces premiers Fils de saint Paul. Nous apprenons ainsi que, outre Crippa et Ferrari, Negri, Sesto et Soresina n'étaient pas encore prêtres et qu'ils reçurent l'acolytat le 20 février 1535.

Morigia lui aussi reçut les Ordres sacrés assez tard. Le registre cité nous informe qu'il devint sous-diacre le 22 mai de cette même année 1535, tout en ajoutant qu'il reçut de l'autorité apostolique une dispense « car il lui manquait l'œil droit ». Il avait en effet perdu l'œil droit, mais le gauche était sauf, « l'œil du Canon », comme on l'appelait alors, en référence avec la position du Missel sur l'autel.

Le rôle de Morigia dut être remarquable dans le premier groupe des Barnabites car Clément VII lui adressera le *Bref* d'approbation (18 février 1533) en même temps qu'à Ferrari et Zaccaria. Et c'est lui qui assumera le premier la charge de « Préposé général » (*Preposto*) de la Congrégation.

Antoine-Marie nourrit toujours une vive affection envers tous ces premiers compagnons. Écrivant à celui qui, entre tous, lui fut certainement le plus cher - « Battista (Soresina), à qui j'ai confié tout ce "Trésor" que j'ai en mains » - Antoine-Marie emploie des expressions de tendresse et d'anxiété paternelles. Nous pouvons les retrouver en lisant la conclusion de la *Lettre X*.

9 - L'arrivée de nouveaux candidats et la supplique adressée au Souverain Pontife pour qu'il ratifie les premiers desseins et approuve les projets d'avenir marquent pour l'Ordre barnabitique le passage de la « préhistoire » à l'histoire proprement dite. Elle commence en 1533, l'année du *Bref* d'approbation. Nous devons toutefois faire quelques pas en arrière pour découvrir l'esprit et suivre dans ses développements l'action de celui qui est le protagoniste principal et le plus remarquable de l'histoire que nous décrivons : Antoine-Marie Zaccaria.

Notes.

1.- Le début de la *Petite Chronique C (Cronachetta C)* du P. Soresina a paru dans la revue *Rivivere*, 1, 57-59. Pour tout ce sujet, consulter O. Premoli *Histoire des Barnabites au XVI^e siècle*, Rome, 1913. Sur Ludovica Torelli, on lira A. Zagni, *La contessa di Guastalla*, Reggiolo (1987) et la recension critique de G. Cagni, en "Barnabiti studi", 6/1989, 297-302.

2.- On trouve une rapide synthèse des précédents historiques et spirituels de notre Ordre en V. Michellini, *L'anima della scuola*, 3, Bologna, 1958, 86-89.

7.- Les textes d'A.-M. Zaccaria cités dans ce Manuel renvoient aux éditions courantes des écrits du Fondateur : *Lettres, Sermons, Constitutions*. La première publication intégrale des trois œuvres séparément – vrai travail de pionnier – aux soins des pères G. Cagni et F. Ghilardotti, parut à Bologne durant les années

1952-54 et fut accompagnée de très précieuses Concordances (1960). Plus tard, les trois écrits furent rassemblés dans un seul volume par V. Colciago en 1975. Une autre édition vit le jour en 1996, grâce à l'initiative des pères E.Sironi et F. Monti ; ce dernier désirait la diffuser chez les Laïcs de saint Paul. C'est de ces éditions que dépendent les traductions dans les autres langues. Les P. Cagni et Ghilardotti cités plus haut ont publié l'édition critique des *Sermons* et des *Constitutions* dans le n° 21/2004 de "Barnabiti Studi". Tous ces textes ont été traduits en français par le P. Gérard Daeren et se retrouvent sur le site internet du "Centro Studi storici" des Barnabites. (ndt).

8.- Les précisions sur les dates où les premiers Barnabites reçurent les Ordres nous ont été gentiment fournis par le P. Martinoni.

Voici les premiers compagnons de Zaccaria (avec les renvois au *Ménologe*) :

BARTOLOLOMEO FERRARI (11, 242) – de Milan (1499-1544). Il fut le deuxième « Préposé » de la Congrégation (1542-1544) après Morigia.

GIACOMO ANTONIO MORIGIA (4, 107) – de Milan. Premier « Préposé » de la Congrégation. Un « sermon » adressé lors d'un Chapitre par Morigia est publié (G. Cagni), *Primavera Barnabistica*, pp. 16 et sv.

FRANCESCO DA LECCO (2, 38) – de Lecco (1498-1569).

CAMILLO DE NEGRI (8, 156) – de Castellanza (1509-1544). Frère de l'Angélique Paola Antonia.

MELCHIORRE SORESINA (9, 256) – de Milan (1514-1601). Son prénom fut changé en Giovanni Battista. Il fut le premier à assumer la charge de Vicaire.

FRANCESCO CRIPPA (9, 142) – de Milan (1502-1542). Il fut le premier à recevoir l'habit de l'Ordre, des mains d'Antoine-Marie.

GIOVANNI GIACOMO DE CASEIS (10, 229) – de Milan (14..-1545). Son prénom fut changé en Paolo Antonio, bien qu'on continuât à l'appeler par son prénom de baptême.

DIONISIO DA SESTO (1, 53) – de Sesto (1506-1546). Il était le frère de l'Angélique Battista da Sesto, première Prieure à Milan.

Le P. G.A. GABUZIO, dans la préface de son *Histoire*, traite longuement des précédents historiques et spirituels du nouvel Ordre. Nous aurons l'occasion de citer ces pages classiques dans le chapitre consacré à notre spiritualité et nous les citerons intégralement dans l'Appendice.

Rappelons que la revue *Rivivere* - citée au début de ces notes et qui le sera fréquemment au cours des premiers chapitres - est le périodique estival commémoratif, rédigé par les étudiants de Florence, sous la conduite du P. Vice-Maître Giuseppe Cagni en 1949, année centenaire de la proclamation de l'héroïcité des vertus du saint Fondateur.

ANTOINE-MARIE ZACCARIA

LA VIE ET L'ŒUVRE

Les années de jeunesse

Antoine-Marie, prêtre

Apostolat...tridimensionnel

Les missions et les Quarante-heures

La fin

LES ANNÉES DE JEUNESSE

10 - Ce fut une jeunesse tout autre que rose que celle d'Antoine-Marie Zaccaria (1502-1539). Orphelin de père à deux ans, il perdit, l'année suivante, son oncle Pasquale qui, avec le grand-père, dirigeait le magasin de tissus de laine. Antoine-Marie passa son enfance à côté de sa très pieuse mère, Antonietta Pescaroli, en compagnie d'Elisabetta, sa tante, de son cousin Bernardo et d'une demi-sœur, Venturina.

L'antique opulence de cette noble famille crémonaise a cessé. Mais il reste un trésor de richesses spirituelles, de vertus et de bonnes œuvres, qui revit particulièrement dans l'exemple de sa maman. Antoine-Marie en est fasciné : la première action que l'histoire retient de lui est un acte vertueux. 16 octobre 1520 : dans deux jours, il commencera ses études universitaires à Padoue ; et voilà que, par un acte notarié encore conservé actuellement à Crémone, il renonce irrévocablement à tous ses biens en faveur de sa mère. Pour lui, il ne veut que « cent livres impériales ».

11 - Sa finesse d'esprit et sa vertu parfaite ne se démentiront pas dans le milieu universitaire de Padoue. De caractère timide et réservé, il n'aime pas la vie dissolue : nous en avons une preuve dans l'amitié toute spéciale qu'il noue avec Serafino Aceti da Fermo, étudiant lui aussi ces années-là à Padoue et probablement inscrit comme Zaccaria à la faculté de médecine. Entre Serafino, qui deviendra chanoine du Latran, et Antoine-Marie s'établissent des liens intimes d'affection et d'estime qui, ça et là, affleurent durant la vie du Saint et lui donnent le charme d'une chaude humanité.

Les années universitaires ne se terminent pas, pour le Fondateur, uniquement par ses bons résultats scolaires, lors de la fastueuse investiture de Docteur, mais font mûrir en son âme des convictions profondes, lui apportent des expériences nouvelles qui orienteront sur le chemin du sacerdoce ce jeune homme réfléchi et sensible aux problèmes spirituels.

De fait, à Padoue, où notre Saint saisit le sens authentique de la vertu, il en scrute les harmonieuses relations avec les études et les autres aspects de la vie. Il remarque surtout que l'engagement d'une vie morale irrépréhensible est la condition indispensable de tout succès. Avec quelle émotion ne relisons-nous pas les vieilles notes universitaires d'Antoine-Marie, presque effacées par le temps, mais encore vivantes et parlantes, dans lesquelles le jeune étudiant observe, en commentant un passage d'Avverroès, que la vertu, et particulièrement « la chasteté, est d'une grande aide pour acquérir la science ».

Il existe en ce jeune homme un soin jaloux de sa pureté. Il ne la regarde pas comme enfermée dans une tour d'ivoire, mais mise au service, aujourd'hui du savoir, et demain, de la bouleversante conquête des âmes.

Au terme de ses études, une carrière attrayante s'offre à Antoine-Marie : il sera médecin...Mais lui, comme l'attestent unanimement les historiens les plus anciens et les plus autorisés, ne prend pas en mains les instruments de sa profession, il se refuse à exercer un art qui lui promettait un splendide avenir.

12 - Qu'est-il donc arrivé à ce jeune homme qui, à peine revenu à Crémone, sa ville natale, recherche pour son âme un guide éclairé, et « qui s'adonne à la vie spirituelle » ?

Il est indéniable que les années universitaires, en changeant son jugement et enrichissant son expérience, lui ont révélé clairement le monde dans lequel il vivait, « les gros défauts des âmes », le règne sans contraste de « madame la tiédeur qui règne tellement en ces temps modernes ». Sous sa plume revient souvent la déclaration désolante et cinglante du spectacle de la corruption et de l'indifférence largement répandues.

Les hommes, « orgueilleux, audacieux, arrogants, lascifs, avares et ne suivant que leur

propre pensée » sont pleins « d'intrigues et de pédanterie » et semblent avoir été créés expressément pour écarter de Dieu les âmes. Ils sont vraiment des démons, parce qu'ils sont menteurs, flatteurs, irascibles et cherchent à se venger des torts qui leur ont été faits : personne ne veut céder à l'autre ; ils sont avides de posséder et ne font que dire du mal des personnes consacrées et religieuses ; ils sont parjures et font des promesses avec l'intention de ne pas les tenir.

« Ô mesquins », poursuit Antoine-Marie, « ô malheureux, pourvu qu'un sou soit en jeu, rien d'autre ne compte » ; « ce sont de grands hypocrites comme les pharisiens », « ils singent les saints ».

Le spectacle des « hommes spirituels des temps modernes » en qui règne la tiédeur n'est pas moins désolant. Ils ne pensent plus à leurs péchés et aux grâces reçues du Seigneur ; ils ne fréquentent plus la Sainte Communion et c'est pour cela « qu'il ne faut pas s'étonner que l'homme soit devenu tiède et semblable à une bête ». Ils pensent « qu'il n'est pas nécessaire de faire tant de bien ni tant de choses » : il suffit de sauver son âme ; à quoi bon une si grande sainteté ?

Mais, au contraire, toutes les commodités ou les peines du monde les occupent, elles les font veiller jour et nuit et ne leur laissent pas un instant de repos. « Ô misère plus grande que toutes les misères ! Ô malheur qui dépasse tous les malheurs ! Ô peine qui dépasse toutes les peines ! ».

Il n'y a plus de respect mutuel dans la vie familiale et sociale. Il n'y a plus de gratitude, plus de charité fraternelle. De plus, on n'ose plus parler pour l'intérêt commun, car on craint la persécution. Les hommes sont devenus « de remarquables raconteurs de balivernes et de beaux parleurs ». Dans leurs paroles, ils prêchent la perfection mais la détruisent par leurs actes. Victimes de préjugés sans fin, « ils recherchent avec curiosité l'avenir », « ils suivent les opinions et les inventions nouvelles, telles les hérésies et les opinions nouvelles des hommes », hautains dans leur attitude et leur comportement, tout leur cœur est mis dans la richesse, ils sont présomptueux plutôt que de marcher humblement comme des pécheurs et des brigands... Nous comprenons bien pourquoi Antoine-Marie veut fuir un monde ainsi fait, sur lequel pesait la menace de l'hérésie luthérienne qui trouvait particulièrement sensibles les gens cultivés et comptait de nombreux adeptes parmi les médecins.

ANTOINE-MARIE PRÊTRE

13 - L'année 1524, celle du retour d'Antoine-Marie à Crémone, marque donc un changement de route dans sa vie. Décidé à rompre avec le monde pour ce qu'il comportait de mauvais, il est tout aussi résolu dans son dessein de se dépenser pour le bien des âmes.

Mais quel chemin va-t-il emprunter, quels moyens choisira-t-il pour répondre à la vocation divine qui, lentement mais sûrement, pénètre dans son esprit ?

Antoine-Marie demande des conseils ; il se met sous la direction spirituelle des Pères Dominicains. Il rencontre tout d'abord une figure que l'histoire nous a léguée avec des traits à peine tracés, comme ce fut le cas d'Ananie vis-à-vis de Paul : le P. Marcello. Ce sera ce saint frère qui va initier notre Fondateur aux études théologiques et, particulièrement, à celles de la Sainte Écriture, des Pères de l'Église et de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin.

La Bible, et particulièrement les Lettres de saint Paul deviendront l'âme de sa pensée. Il n'y a pas une page de ses écrits où ne se retrouvent des citations ; elles se suivent parfois comme des flots impétueux, dominés par une intelligence claire, par l'intuition profonde et souvent originale d'Antoine-Marie. Les grands thèmes de ses *Sermons* tirent, en outre, de la *Somme théologique* leur schéma, leur structure logique ; on y découvre, sous l'écorce d'un style volontairement négligé, la trempe d'un homme d'études. Enfin, ne manquent pas non plus les Saint Pères, pour compléter la formation de notre Saint. Augustin, Grégoire le Grand, Bernard, Cassien et jusqu'aux écrivains sacrés les plus récents et aux œuvres nées dans le mouvement de réforme que nous connaissons sous le nom de *Dévotion Moderne*, d'*Évangélisme lombard*, dont Antoine-Marie sera un des

personnages les plus remarquables.

14 - Par ses études, Antoine-Marie perfectionne son caractère, il le prépare aux grandes batailles que la Providence a réservées à ce héraut de l'Évangile, à ce précurseur du Concile de Trente. Encore plusieurs années plus tard, Antoine-Marie se lamentera, révélant ainsi ses grandes luttes spirituelles, qu'une grande irrésolution a régné en lui et il attribuera la faute à sa « négligence et à sa lenteur à passer à l'action ». À cause d'elles, il ne se décide jamais à entreprendre quelque chose ou, s'il commence un projet, il le tire tellement en longueur qu'il ne le finit jamais. Il reconnaît en lui « une certaine mauvaise insensibilité », une superficialité nuisible et un manque de volonté qui sont des obstacles sur son chemin.

Mais il veut réagir, il veut extirper cette négligence, il veut se conformer à la volonté de Dieu, « quoi qu'il en coûte, qu'il en crève ou non ! ».

C'est vrai, ce qu'il entreprend traîne en longueur et la négligence le retarde encore plus. Mais, décidé comme il l'est d'aller à contre-courant, il prie son directeur spirituel - qui est désormais Fra Battista da Crema, successeur du P. Marcello, - d'être « son saint qui intercède auprès de Dieu pour que Celui-ci l'arrache à ses imperfections, à sa pusillanimité et à son orgueil ».

Il a en outre devant les yeux l'exemple du Christ qui « se dressa fermement contre l'irrésolution en obéissant jusqu'à la mort et qui, rejetant toute négligence, courut vers la Croix ignominieuse ». Il a aussi l'exemple et les avertissements de son père spirituel à qui déplaisent « les négligents et ceux qui ne veulent pas venir en aide à eux-mêmes ».

Antoine-Marie se convainc qu'un excès de souci, une peur exagérée, une vaine curiosité sont, pour ceux qui veulent suivre la voie de Dieu, les obstacles les plus importants : qu'il lui suffit, et c'est même plus que suffisant, de suivre la voie de la Croix et de commencer à travailler.

De fait, tandis que son esprit s'affine, tandis que sa vocation au sacerdoce mûrit, sous la sage conduite du P. Marcello d'abord, puis de celle de Fra Battista, Antoine-Marie se lance dans une grande activité de bienfaisance et d'apostolat qui lui vaudra le titre de « Père de la Patrie ».

15 - Il est impressionnant de constater qu'en à peine six ans de permanence à Crémone, le jeune Antoine-Marie qui, pendant une bonne partie de cette période, n'était pas encore prêtre, donne vie à de nombreuses initiatives. Il commence par réunir les enfants dans l'église Saint-Vincent, devant un tableau de l'Annonciation à la Vierge, et il leur explique le catéchisme.

Cela ne lui suffit pas. Il aborde aussi les adultes, la noblesse, cette noblesse la plus exposée aux dangers du mal. Il crée un groupe dans la petite église Saint-Vital, il prononce des *Sermons* dans lesquels, à l'éloquence dépouillée et incisive, il unit la ferveur de l'apôtre et la conviction du saint. Ce groupe (ou Cénacle) recevra un nom : Amitié, Fraternité ou aussi Noblesse. Les membres seront appelés Amis. Même quand il sera loin, c'est à eux que le Fondateur adressera ses *Lettres*, sa parole qui les guide et les encourage.

Son action bienfaisante ne se limite pas à cela. En ces années, Crémone est le théâtre de luttes fratricides. En 1526, la ville passe sous la domination des Sforza, après de brèves alternatives de domination française, espagnole et allemande.

Sa population est décimée et appauvrie par les dépenses de la guerre. En 1527, la ville dominée par le *Torrazzo* (grande tour du beffroi), est en proie à la famine et, l'année suivante, dévastée par la peste. Comme si cela ne suffisait pas, un tremblement de terre la dévaste de fond en comble.

16 - Au milieu d'une telle désolation, Antoine-Marie accomplit un bien prodigieux : il est le "Père de la Patrie" ! Mais il est sur le point de le devenir dans le sens le plus parfait et le plus accompli. Sans plus de retard, ayant complété sa formation scientifique et spirituelle. Nous sommes en 1529 : Zaccaria, âgé de 27 ans, est ordonné prêtre le 20 février, dans la chapelle saint Joseph de la cathédrale de Crémone et il se prépare à célébrer pour la première fois le Saint Sacrifice de

propitiation et de paix, dans la petite église Saint-Vital qui le vit, encore laïc, instruire ses concitoyens.

Il refuse toute cérémonie pompeuse et toute solennité, si chères de son temps. Mais le Seigneur pourvoira à récompenser sa pauvreté spirituelle en rendant visible, comme l'attestent unanimement les historiens, le prodige qui accompagne toute messe : la cour céleste qui entoure l'Agneau ! Ces anges que le prêtre invite à descendre sur l'autel et à porter au Père dans leurs mains pures le Sacrifice du Fils unique, les voilà qui, visiblement, se réjouissent autour d'Antoine-Marie.

Riche de ses expériences mûries dans son travail matériel et spirituel, il s'apprête à parcourir la deuxième étape de sa vie : celle qui a fait passer son nom à l'histoire. Dix années s'offrent à lui. Ce sera vraiment une course qu'il va effectuer.

Il l'a dit lui-même : « Courons comme des fous, non seulement vers Dieu, mais aussi vers le prochain ! »

UN APOSTOLAT À TROIS DIMENSIONS

17 - « Antoine-Marie, prêtre » !

Le jeune prêtre de Crémone ne voudra aucun autre titre de noblesse, aucune autre lettre de créance qui l'accrédite auprès des gens ! Tandis que les usages de ce temps voulaient que, à la qualification de prêtre, suivent d'autres adjectifs tels que : indigne, inutile, très observant, etc., Zaccaria refuse les ornements d'un vocabulaire inutile : il veut être prêtre, seulement prêtre !

Quelle orientation va-t-il donner à son sacerdoce ? Où exercera-t-il sa mission de faire paître le troupeau ? Ayant quitté Crémone, comme nous l'avons vu, Zaccaria trouve à Milan un très vaste champ d'apostolat.

C'est là qu'il donnera forme à ses projets de renouveau chrétien du clergé et des fidèles. Avec une intuition géniale, Antoine-Marie veut s'entourer, pour son travail apostolique, de milices choisies. Les sept premières années de son séjour à Milan sont donc consacrées à donner vie aux « Trois collèges » et à les consolider : il s'agit de la fondation des Barnabites, des Angéliques et des Mariés.

18 - L'année de naissance officielle des « Fils de Paul » est marquée par le Bref que Clément VII signa le 18 février 1533 à Bologne, où il se trouvait pour les accords avec l'empereur Charles-Quint. Le Pape s'était montré particulièrement bienveillant envers les trois cofondateurs.

On a dit que les Barnabites sont peut-être le seul Ordre approuvé par le Saint-Siège avant même de naître. Où sont, en effet, les religieux qui doivent en faire partie ? Où est la maison où ils habiteront ? Il faudra attendre l'an 1534 pour voir les premiers Barnabites se rassembler pour mener la vie commune, et 1535 pour en fixer l'habit, le nom et les tâches.

Mais ces temps d'angoisse et de renouveau si profonds peuvent bien justifier le geste prophétique de Clément VII.

19 - Confirmé dans ses desseins par l'approbation pontificale, Antoine-Marie étend son action à un nouveau secteur : la fondation des Angéliques. S'entourer de pieuses femmes dévouées à des œuvres apostoliques était le rêve de Ludovica Torelli, dès son arrivée à Milan. Dans une maison qu'elle avait achetée près de Saint-Ambroise, elle avait accueilli un certain nombre de jeunes filles et de femmes dans le but de les faire progresser dans la vertu et de collaborer, avec les compagnons de Zaccaria, au progrès spirituel du prochain.

Il fallait toutefois donner une assise définitive à cette initiative de la comtesse et Zaccaria y pensa. Il introduisit à Rome une supplique pour obtenir du Pape l'autorisation de fonder un nouvel Ordre. Paul III, qui venait de succéder à Clément VII, approuva cette nouvelle fondation féminine par une Bulle du 15 janvier 1535.

Le premier noyau des « Filles de Paul » était constitué de 12 religieuses placées sous la Règle de saint Augustin. Très rapidement, sous la suggestion de la plus jeune, elles furent appelées Angéliques (4 octobre 1536). L'active comtesse Torelli avait entre-temps acheté un morceau de terrain près de Sainte-Euphémie et elle fit ériger le monastère de Saint-Paul, première demeure stable que les fils de Zaccaria eurent à Milan.

C'est une entreprise risquée que de faire l'anatomie d'un cœur de père : il a une affection particulière et unique pour tous et pour chacun. Mais nous devons reconnaître que les Angéliques furent ses filles de prédilection. Il les aimait d'une tendresse émouvante et il en fut payé en retour par des expressions qui nous touchent au plus profond de nous-mêmes. Pour nous en convaincre, il suffirait de lire le petit joyau connu sous le nom de « *Résumé de la Vie et des Vertus du P. Antoine-Marie Zaccaria* », (publié plus tard sous le titre de *Mémoires*), écrit par une Angélique anonyme qui très certainement est Agata Sfondrati. Vouloir en faire la synthèse serait le gâcher.

20 - L'institution du « Troisième Collège » fut certainement contemporaine de celle des Barnabites et des Angéliques. Ce collège porte aussi le nom de « Mariés de saint Paul ». Il s'agit de laïcs des deux sexes que Zaccaria voulut associer à ses fils pour la réalisation d'œuvres apostoliques.

Leur origine est décrite sous ces mots par une Angélique, sa contemporaine, Paola Antonia Sfondrati : « D'autres, qui à cause de leur vocation différente au mariage ne pouvaient se faire ni Barnabites ni Angéliques, embrassèrent une manière de vivre conforme à leur condition et, tout en édifiant fortement le prochain et lui étant utiles, rendaient un grand service au Seigneur. Toutes ces personnes étaient dirigées et guidées par les Pères eux-mêmes et employées selon leurs propres aptitudes soit pour le bien de la République (des affaires publiques), soit pour celui des lieux pieux, soit pour les aider dans l'érection de la Congrégation ».

Le « Troisième Ordre », comme nous l'appellerions aujourd'hui, mais improprement, des Mariés, fut constitué au début par la comtesse Torelli – qui ne se fit pas Angélique – et quelques-unes de ses amies. L'histoire nous a transmis les noms de madame Francesca, appelée « la maréchale » (marescalca) en raison du métier de son père ; de Porzia Negri, sœur de l'Angélique Paola Antonia appelée « divine Mère » ; de Giulia Sfondrati, sœur de Paola citée un peu plus haut, qui, parmi les veuves agrégées aux Angéliques, occupa rapidement la première place après la comtesse de Guastalla. Les *Lettres* d'Antoine-Marie citent fréquemment certains membres du « Troisième Collège ». Après les fondations dans le territoire de Venise, dont nous parlerons bientôt, leur nombre augmenta ultérieurement.

Une lettre de Zaccaria (8 octobre 1538) au père Ferrari qui dirigeait la mission de Vicence, fait longuement mention de connaissances et de collaborateurs locaux. Il n'oublie pas certains membres les plus remarquables, les époux Omodei qui donnèrent à la Congrégation un fils, Fabrice appelé ensuite Paolo Maria, qui fut également supérieur général. Nous savons que c'est à cette famille que le Fondateur adressa sa dernière lettre, qui est comme son testament spirituel (le 20 juin 1539, 15 jours avant sa mort).

LES MISSIONS ET LES QUARANTE-HEURES

21 - Jusqu'à maintenant, nous avons considéré les lieux où Antoine-Marie a rassemblé ses milices promptes à « déployer leurs étendards ».

Il faut maintenant les voir à l'œuvre ! L'invitation de Zaccaria, semblable à un cri de bataille, résonne à l'oreille de ses fils en 1537, année où, de Rome, le cardinal Redolfi demanda au Fondateur d'ouvrir une mission à Vicence. Les 4^e et 5^e *Lettres* nous introduisent, avec une actualité palpitante, dans cette première initiative entreprise par Zaccaria. Ses résultats prometteurs firent que, en quelques années, d'autres fondations suivirent à Vérone et Venise. Nous devons en parler

plus amplement.

Les missions promues par les Barnabites et les Angéliques, aidés par le « Troisième Collège », avaient pour but de bannir des cœurs la tiédeur et de répandre partout la vivacité spirituelle de la foi.

Nous voulons nous demander quels instruments employa Zaccaria pour atteindre ce but.

22 - En bon disciple de saint Paul, Antoine-Marie prêche le Christ, le Christ crucifié.

Ce sera le P. Soresina qui rappellera souvent à ses confrères l'avertissement du Fondateur : « Pour convertir les âmes, veillez à les attacher au Christ crucifié et ne vous fatiguez pas beaucoup à autre chose. Car, si quelqu'un est saisi par l'amour du Crucifié, il détestera ensuite par lui-même et aura en abomination toutes les vanités, les plaisirs superflus et tout ce qui répugne à la bonne discipline chrétienne ».

Conduire les âmes au Christ et, ensuite, les nourrir constamment de Lui : à côté de la Croix, voilà donc le thème de l'Eucharistie. Tout comme l'imitation du Crucifié était une garantie de vie chrétienne, l'Eucharistie, à son tour, jouerait un rôle irremplaçable. « Si l'homme est tombé dans la tiédeur et est devenu une bête, c'est parce qu'il ne fréquente pas ce sacrement » avait dit Antoine-Marie à ses laïcs rassemblés dans le Cénacle de l'Amitié de Crémone.

La renaissance de la vie chrétienne dans le cœur des fidèles dépend donc du retour au Christ crucifié et à l'Eucharistie.

Et tandis que la prédication de Zaccaria annonce à tous le Christ mort en croix (n'oublions pas l'institution de l'usage de sonner les cloches le vendredi à quinze heures), le réveil du culte qu'il promet conduit les fidèles à adorer le Christ dans l'Eucharistie et à s'en nourrir « au moins une fois par semaine ». Nous ne nous arrêtons pas ici au fait que le Fondateur lui-même, comme l'atteste l'Angélique anonyme citée plus haut, « en quelques paroles, encourageait ses Filles, avec dévotion et ferveur » à communier chaque fois qu'elles en avaient la permission. Nous voulons plutôt parler des Quarante-Heures.

23 - Il existait déjà, au temps de Zaccaria, un culte rendu à Jésus Eucharistie. Il se prolongeait, lors des principales fêtes de l'année (Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption) durant quarante heures consécutives, mais il se déroulait de façon privée : on ne sortait pas du tabernacle l'hostie consacrée pour l'exposer aux yeux des croyants.

Celui qui avait introduit cette pieuse coutume, c'est le même Bellotti que nous avons vu fonder à Milan l'Oratoire de l'Éternelle Sagesse (6).

Zaccaria, qui avait réalisé dans cet Oratoire son dessein d'instituer la Congrégation des Clercs Réguliers de saint Paul et y avait trouvé les cofondateurs et ses premiers compagnons, hérite aussi de ce culte eucharistique. Ensuite, avec l'intuition et le sens pratique qui le caractérisent, il l'adapte et l'étend aux buts de son apostolat.

24 - Pour cette œuvre, il a recours à un curieux personnage, Fra Bono, sur qui l'histoire est très avare de renseignements et qui apparaît ça et là dans les *Lettres* du saint Fondateur. Fra Bono, crémonais, était porté à la vie érémitique mais Zaccaria, qui appréciait surtout sa simplicité et son zèle apostolique presque toujours couronné de succès (« il n'a jamais jeté les filets – dit Antoine-Marie – sans capturer de beaux et grands poissons »), le voulait parmi les membres de son groupe de Saint-Vital. Il l'aiguillonne et le pousse à le suivre, comme précieux collaborateur, pour le grand travail qu'il a entrepris à Milan et en Vénétie, théâtre des premières missions barnabites.

C'est à Fra Bono qu'Antoine-Marie confia la tâche de donner à la pratique des Quarante-Heures deux caractéristiques particulières qui lui ont valu, à raison, le titre de fondateur de cette institution

Désormais, l'adoration devait se dérouler en forme solennelle : le Saint Sacrement est exposé dans un nuage de lumières et de couleurs ; et également de manière continue, non plus quatre fois

l'an ou uniquement le jour de la Fête-Dieu mais, à tour de rôle, dans toutes les églises de la ville.

Le but de cette prière était de s'attirer la miséricorde de Dieu pour qu'il éloigne les fléaux de la guerre et des autres calamités publiques. Fra Bono, qui s'en était fait le promoteur, persuada le duc Francesco Sforza et le Vicaire général de la métropole lombarde et réussit à les conquérir à son initiative. Nous sommes en 1534.

Mais l'idée de Fra Bono resta au stade de projet pendant trois longues années. Entre-temps, la situation du Duché, devenue plus dramatique, réclamait une supplication générale.

C'est un père Capucin qui s'en fit l'interprète et le héraut : Giuseppe da Ferno, qui, en 1536, prêcha le carême à Milan et exhorta la population à réaliser finalement les Quarante-heures.

Celles-ci commencèrent au début du mois de mai 1537, en partant de la Porte orientale. Le parcours complet de cette pieuse pratique n'était pas encore achevé que les craintes suscitées par l'approche des troupes françaises disparurent à la suite de la trêve imprévue de 16 novembre 1537. Celle-ci sera ensuite ratifiée par la Convention de Nice du 18 juin 1538, en vertu de laquelle les troupes ennemies repassèrent les Alpes.

La ferveur suscitée dans les âmes, les grands fruits spirituels et temporels que la pratique des Quarante-Heures portait avec elle, poussèrent Antoine-Marie à l'étendre partout où ses fils iraient « répandre la ferveur et l'élan spirituel ».

LA FIN

25 - Nous ne devons pas penser que le cadre que nous avons tracé de son apostolat épuise l'activité fiévreuse d'Antoine-Marie. Il n'a pas oublié ses engagements dans le Comté de Guastalla. En automne 1538, nous le trouvons dans cette ville. Un document juridique, écrit de sa main et récemment découvert par le P. Giuseppe Cagni dans la bibliothèque communale Maldotti, nous confirme combien Antoine-Marie était « engagé » par la Comtesse Torelli pour trouver une solution aux cas les plus compliqués.

Mais il ne fait pas de doute que la question la plus épineuse se présenta en mai de l'année suivante.

26 - Deux rivaux impénitents – le comte Paolo Torelli de Monte Chiarugolo et le comte Marcantonio Torelli de Mantoue – s'étaient querellés une nouvelle fois. Marcantonio, qui comptait de nombreux appuis à Rome, avait attiré de son côté le Saint-Siège qui lui avait reconnu des droits sur certains postes de douane sur le Po. Mais les principaux citoyens de Guastalla, qui tenaient pour l'autre Torelli, refusaient d'obéir.

Rome, sans tergiverser beaucoup, décréta l'interdit sur la ville et le comté. Quand la nouvelle arriva aux oreilles de la Comtesse Ludovica Torelli, de qui dépendait le fief de Guastalla, celle-ci, pour conjurer l'irréparable danger qu'auraient couru tant d'habitants tenus éloignés des secours de la religion et pour redonner la paix à son comté, envoya Antoine-Marie à Guastalla pour persuader les habitants d'obéir. La discipline de l'interdit, qui s'était beaucoup adoucie avec le temps, et le privilège qu'avait le saint Fondateur de pouvoir employer son autel portatif même dans les lieux frappés d'interdit, lui permirent d'y déployer son activité apostolique.

Même s'il était forcément loin de ses Fils et si sa santé était déjà minée par les fatigues exténuantes, Antoine-Marie eut une dernière pensée pour tous et elle constitue son testament spirituel.

27 - Dans le bref laps de temps de onze jours, du 10 au 20 juin 1539, Zaccaria écrit trois *Lettres*, aux Angéliques, aux Barnabites et aux Mariés.

Pour les Angéliques, il s'adresse à « l'unique et à la fois très chère, avec ses Filles obéissantes dans le Christ », c'est-à-dire à la Mère Maîtresse, l'Angélique Paola Antonia Negri et à ses novices.

Nous sommes à la veille de la fête de « saint Barnabé, le compagnon de notre père commun, le chaste Paul » et il veut mettre en garde ses filles spirituelles contre un certain comportement étrange et presque bizarre de leur Maîtresse. Chez elle, certes, puisqu'elle a été dotée de qualités particulières, tant humaines que spirituelles, ce comportement n'indique pas un relâchement dans sa vie spirituelle ; car, au contraire, précisément quand son comportement peut paraître déconcertant, elle montre toute sa richesse intérieure.

Mais les Angéliques ne devront pas se permettre de semblables extravagances parce qu'en elles, celles-ci auraient des effets contraires « et alors qu'elles devraient croître vers la plus haute perfection, elles descendraient jusqu'au fin fond de l'enfer de la plus lamentable imperfection ». Elles auront donc besoin « d'un silence très strict », elles devront « rompre leur volonté », c'est-à-dire savoir renoncer à elles-mêmes, parce que si elles ne s'efforçaient pas de renoncer à leur volonté propre, même dans les choses bonnes, non seulement elles deviendraient imparfaites, mais elles s'éloigneraient complètement du désir et de l'exemple de Paul.

Ses Filles spirituelles devront donc s'identifier pleinement avec le Christ Crucifié, si elles veulent exaucer le désir de « leur » Paul et si elles veulent reproduire en elles l'exemple de sa vie !

Voilà donc tracé ce programme sublime. « Dites-leur - recommande-t-il à la Mère Maîtresse - que ce Paul leur prêche un Christ crucifié de toutes parts ; il n'est pas crucifié lui seul, mais crucifié aussi en elles ! Et cette parole, priez-les de bien la ruminer ».

28 - Plus émue, plus attristée, plus déchirée entre les sentiments opposés de douleur et d'espérance est la *Lettre* écrite le lendemain, 11 juin, à celui que le Fondateur considérait, parmi les Barnabites, comme celui qui lui était le plus cher et à qui il avait voulu le plus de bien, le père Giovanni Battista Soresina, dont Antoine-Marie dit lui avoir confié « la garde de tout le Trésor qu'il a en mains (de conseils, d'avertissements, de direction spirituelle ; mais ce trésor est aussi la communauté dont il était le vicaire) ».

« Mon désir – dit-il au P. Soresina – est de vous voir faire des progrès continuels » ; et s'il avait pu supposer des manquements, même involontaires, chez son disciple bien-aimé, ce serait pour lui « comme un coup de poignard en plein cœur ».

Sa joie serait parfaite uniquement quand les autres le trouveraient (lui, le P. Soresina) droit, fervent, désireux de faire progresser le prochain, sans peur de la rumeur des passions et des tentations mais toujours constant dans les difficultés comme dans le calme. Si le contraire s'était produit, ce serait pour le Fondateur « comme un chagrin mortel ».

Que s'était-il passé ? Le P. Soresina, très disposé à obéir au Fondateur et à dépendre de lui qu'il vénérât profondément, n'était pas aussi droit et sincère envers celui que le Fondateur lui-même avait nommé premier Supérieur de l'Ordre, le P. Morigia. Après lui avoir reproché ce manquement, Antoine-Marie lui assure en même temps que, s'il le veut, il pourra le contenter. Mais si dorénavant il ne le voit pas changer complètement d'attitude, c'est-à-dire s'il ne cherche pas à le voir lui-même dans la personne des autres supérieurs et, en lui, Jésus Christ, Pasteur de nos âmes, il ne trouvera en lui aucune joie et priera le Crucifié de le retirer de cette terre, afin de ne plus jamais connaître de telles souffrances. Si Soresina persévère dans ses manquements, lui, Zaccaria, serait contraint de conclure que le Christ veut le voir mourir en laissant des fils dégénérés, bien différents d'enfants légitimes.

Comme revient fréquemment, avec insistance, ce rappel de la mort ! Antoine-Marie prévoit peut-être sa mort. À peine neuf jours plus tard, lui qui est si avare d'informations sur sa personne, devra reconnaître que « l'épuisement de son corps » ne lui permet plus de faire ce qu'il voudrait.

Ce sentiment semble être « transfusé » dans la longue liste des salutations qui embrasse pratiquement tous ses Fils rassemblés dans la modeste habitation près de Saint-Ambroise. Pour chacun, il a un souvenir, un avertissement, une gentillesse, résumés dans une série d'adjectifs : Antoine-Marie salue le cher Dionisio, le fidèle Gian Giacomo, l'humble Francesco, Giovanni qui accepte volontiers la souffrance, Camillo de santé délicate, Ulderico qui s'emporte facilement, le

candide Corrado...Et il conclut par une dernière invitation chaleureuse : « Que le Christ me fasse trouver en vous entière satisfaction ! ».

29 - Entre-temps arrivent de Milan des nouvelles et des salutations de la part de époux Omodei. Antoine-Marie, dans sa réponse, commence de la même manière que dans sa *Lettre* précédente : « En vous confiant au Christ, je désire que vous fassiez des progrès continuels dans la vertu ». Et après avoir donné de claires directives d'ascèse spirituelle, il conjure ses deux disciples très chers de mettre en pratique ce qu'il leur a suggéré : « Ne regardez pas – écrit-il – le fait que ce soit moi qui vous dis ces choses, mais regardez l'affection que je vous porte, regardez comment je brûle du désir de votre perfection, regardez mon cœur : je vous le montre à découvert. Je suis prêt à répandre mon sang pour vous, pourvu que vous suiviez mes conseils ». Antoine-Marie est prêt à sceller de son sang son message.

30 - Nous sommes le 20 juin. Ses conditions de santé se dégradent rapidement et il sent sa mort prochaine. Il demande alors d'être conduit à Crémone de manière à passer, dans les bras de sa mère affligée, de la patrie terrestre à la patrie céleste.

Il est accompagné de Bartolomeo Ferrari qui l'avait rejoint à Guastalla les jours précédents, avec un ami, Bonsignor Cacciaguerra, compagnon de saint Philippe Neri et homme aux vertus remarquables.

S'étant tous rendus à Crémone, Cacciaguerra demande à Dieu de lui faire endurer toutes les souffrances possibles, pourvu que soient épargnées à Antoine-Marie les souffrances physiques et spirituelles.

Entre-temps, de Milan étaient arrivés le P. Battista Soresina et Serafino da Fermo, chanoine régulier du Latran et ami très intime d'Antoine-Marie qui, comme nous l'avons dit, le connaissait depuis les lointaines années passées à Padoue, quand tous deux suivaient les cours universitaires dans cette ville.

31 - Antoine-Marie invite ses Fils à l'entourer et leur révèle que, pendant un moment d'assoupissement, Dieu lui a montré l'avenir de toute sa Congrégation et comment l'Apôtre Paul lui est apparu en train de supplier le Seigneur pour que son fidèle disciple ne meure pas, étant donné qu'il se révélait indispensable pour diriger la Congrégation. Mais les autres Apôtres qui l'entouraient l'invitaient à venir partager avec eux le bonheur du ciel en disant que, pour cette raison, il lui faudrait bien venir les rejoindre.

Il était trois heures de l'après-midi du 5 juillet 1539. Parmi la douleur de ses Fils et les pleurs de sa mère, Antoine-Marie, à l'âge où d'autres déploient leurs voiles, repliait les siennes, désormais chargé de mérites et de travaux.

Le découragement fut comme contrebalancé par la joie. S'il est vrai que Serafino da Fermo s'écria : « Ô Crémone, si tu savais qui a quitté cette vie aujourd'hui ! Quelle énorme perte ! », Bonsignor Cacciaguerra, délivré de la maladie que son amitié pour le Fondateur lui avait fait désirer, dit qu'il avait vu son âme dans le lieu du salut. Les funérailles se déroulèrent dans l'église paroissiale Saint-Donat où Antoine-Marie, dès 1531, selon un legs prévu dans son testament, avait fait ériger un autel en l'honneur de la Conversion de saint Paul. Mais ce n'est pas cette église qui serait sa dernière demeure.

Ses Fils le réclamèrent auprès d'eux. Peu de temps passa donc avant son transfert à Milan. Le long du parcours – si bien connu de notre Saint lors de ses voyages apostoliques – il y eut un grand concours de foule, guidée par ses pasteurs respectifs. Les gens avaient dressé une croix tandis que, tenant des cierges allumés et chantant des psaumes, ils rendaient un dernier hommage au précurseur de la réforme catholique en terre lombarde.

32 - À Milan, les Barnabites n'avaient pas encore de demeure définitive. Ce sera plus tard l'église

Saint-Barnabé avec les édifices adjacents. C'est Zaccaria lui-même qui avait commencé les démarches pour cette acquisition, mais elles n'étaient pas encore terminées.

« Ce chaste corps » fut donc inhumé, « avec une intense et extrême douleur pour la perte d'un guide si divin et si aimé », dans l'église basilicale des Angéliques, dédiée à la Conversion de saint Paul.

Les Angéliques « accueillirent ce cher trésor du corps de leur bienheureux père, unissant à leur grande tendresse et à leurs larmes, une grande révérence et dévotion – continue le récit de l'Angélique anonyme – et si grande fut la douleur et si abondantes les larmes de chacune, qu'elles croyaient que leur cœur allait éclater et qu'elles allaient mourir avec leur père, tellement leur amour pour lui était grand ».

Une lumière s'était éteinte sur la terre, une autre s'allumait au ciel. Mais la vie d'Antoine-Marie était destinée à continuer en ses Fils. Sa brièveté n'était-elle pas un présage de la longévité des familles religieuses qu'il avait fondées ?

Barnabites, Angéliques et Mariés incarneraient son esprit pendant des siècles.

Notes

10 - Sur la jeunesse d'Antoine-Marie, on peut consulter la série d'articles publiés en *Note Intime*, 1962. On trouvera une "Chronologie essentielle" de sa vie en F. Ghilardotti, s.d. mais Bologna 2002, pp. 161 et sv. Fondamental, le recueil de documents en Giuseppe Cagni, *Spunti e documenti per una biografia critica di sant'Antonio Maria Zaccaria*, (Points de départ et documents pour une biographie critique de saint Antoine-Marie Zaccaria) in "Barnabiti Studi", 14/1997, pp. 395-515.

Les biographies d'Antoine-Marie sont nombreuses et bien connues :

La *Vie* publiée par le P. Teppa est classique. Elle a connu beaucoup d'éditions à partir de 1858 (la dernière à Milan, 1897, année de la canonisation). La suit immédiatement celle de F.T. Moltedo, *Vita di sant'Antonio Maria Zaccaria*, Florence 1897.

Il est indispensable de connaître le livre *Saint Antoine-Marie* de Guy Chastel.

A paru dans la collection "Orientamenti alla vita barnabita" un bref profil : (A. Fumagalli), *Antonio Maria Prete*, Milan 1963.

Les célébrations du 450e anniversaire de la mort (1989), du 100e anniversaire de la canonisation (1997) et du 500e de sa naissance (2002) ont suscité un intérêt renouvelé pour la figure du saint. Outre le "Bref profil spirituel" du P. Ghilardotti et le numéro monographique de "Barnabiti studi" cité plus haut, entièrement consacré au saint, on consultera : A. Montonati, *Fuoco nella città. Sant'Antonio Maria Zaccaria (1502-1539)* (Feu dans la ville. Saint Antoine-Marie Zaccaria) préfacé par le cardinal Joseph Ratzinger, Cinisello Balsamo, 2002 ; Andrea Erba – A. Gentili, *Il Riformatore*, Milano 2001 ; [A. Gentili] *Interroga il tuo cuore* (Interroge ton cœur), Milan 2001 ; G. Mancino, *La nobildonna e il santo* (La dame de la noblesse et le saint), Naples 2005.

Passons brièvement en revue ce qui a paru dans diverses publications de l'Ordre :

- "Quaderni di storia e spiritualità barnabita", n.2/1973, *Contributi alla studio della spiritualità di sant'Antonio Maria Zaccaria* (Contributions à l'étude de la spiritualité de saint Antoine-Marie Zaccaria).

- "Quaderni di vita barnabita" (à partir de 1977) qui recueillent surtout les Actes des "Semaines de spiritualité". Cf. les n° 4 et 6 (respectivement 1980 et 1983), A. Gentili, *Antonio Maria Zaccaria. Appunti per una lettura spirituale degli scritti* (A.-M. Zaccaria. Notes pour une lecture spirituelle des écrits) ; le n° 8/1989, *Sant'Antonio Maria Zaccaria nel 450° della morte* (Saint A.-M. Zaccaria, 450e anniversaire de sa mort) ; le n° 10/1996, *Eredi e legittimi figlioli* (Héritiers et fils légitimes) ; le n° 11/1997, *Esercizi zaccariani* (Retraite zaccarienne) ; le n° 13/2002, *"Guardatemi il cuore, io ve lo mostrerò aperto"* (Regardez mon cœur, je vous le montrerai grand ouvert).

- "Barnabiti studi" (depuis 1984). Cf. le n° 3/1986, G. Cagni, *Il breviario del santo Fondatore* (Le bréviaire du saint Fondateur) ; le n° 11/1994, *Attestazioni di padre Battista Soresina* (Attestations du P. B. Soresina) ; le n° 11/1994, G. Cagni, *Sant'Antonio M. Zaccaria e la chiesetta di S. Vitale* (St A.-M. Zaccaria et la petite église Saint-Vital) ; le n° 14/1997, *Sant'Antonio Maria Zaccaria* (monographie) ; le n° 21/2004, Édition critique des *Sermons* et des *Constitutions*.

- " Barnabiti" (Actes officiels) Cf les n° 52/1997 et 56/2002.
- "Eco di Barnabiti". 1996/4, F. Ghilardotti, *Il ritrovamento delle reliquie di Sant'Antonio Maria Zaccaria* (La découverte des restes de saint A.-M. Zaccaria) ; 1997/1-4, fournit plusieurs contributions ; 2002/1, en particulier le n° 4 qui annonce la découverte des dates d'ordination du saint ; F. Ghilardotti, *La vocazione di Sant'Antonio Maria Zaccaria* (La vocation de saint A.-M. Zaccaria).
- Signalons enfin les lettres du Père général à l'occasion du 450e anniversaire de la mort : *Anno di grazia* (Année de grâce), Avent 1988 ; *Crocifisso e croce* (Crucifié et croix), mars 1989 ; *La gioia dello Spirito* (La joie de l'Esprit), avril-mai 1989 ; *In tutto la carità ti muova* (Qu'en tout la charité te pousse), mars 1990.

14 - Les deux premières *Lettere* de la correspondance d'Antoine-Marie nous fournissent des renseignements précieux sur le caractère et l'engagement ascétique du saint Fondateur. On peut en trouver un autre signe dans la *Lettre IV*, dominée par le souvenir de son père spirituel.

15 - On peut trouver plus de renseignements sur le Cénacle de Crémone dans l'Introduction à l'édition critique des *Sermons* publiés dans « *Archives de la piété italienne* », Rome, II, 1959, fasc. 5. Voir Barnabiti Studi 21/2004 entièrement consacré à l'édition critique des *Sermons* et des Constitutions. (Une traduction française de ce numéro, due au P. Gérard Daeren, se trouve sur le site Internet du Centro Studi storici de Rome).

18 - L'aspect charismatique des origines barnabites a été mis en relief par le P. Giuseppe Cagni dans sa conférence « Romanité paléo-barnabite », donnée lors de la « Semaine d'histoire et de spiritualité barnabites », Rome, 1962.

19 - Le *Ristretto* (= Abrégé) de l'Angélique anonyme a paru pour la première fois dans "Rivivere » », 3, 71 et successivement dans les "Quaderni di storia e spiritualità barnabite", 2, Florence 1979.

20 - Pour d'autres données sur le « Tiers Ordre », voir les indications à la note 315.

22 - Comme expression graphique de sa dévotion au Christ crucifié, nous avons le monogramme que le saint Fondateur plaçait en tête des pages de ses écrits et de ses Lettres. La formule la plus usuelle était *IC.XC +* (c'est à dire les premières lettres des noms Jésus Christ en grec. En grec, le S final majuscule s'écrit C, le X égale CH. La + est un signe idéographique pour « Crucifié ». Dans les écrits de Zaccaria, on trouve d'autres formes, de la simple petite croix (+) qu'on retrouve également dans plusieurs de nos anciens documents, à *yhs Maria. + ; JESUS MARIA + ; IC.XC + yhs.*

Un autographe découvert récemment à Guastalla nous a fourni une nouvelle formule d'en-tête : *IC CYC +* (*IESOUS CRYSTOC*). Voir aussi la note 162.

À la conclusion de « L'année sainte barnabite » célébrée à l'occasion du 4e centenaire de la mort du Fondateur, le P. Général a proposé à tous les Barnabites de mettre comme en-tête de leurs lettres les monogrammes *IC+XC* ou *I+C*. Pie XII a enrichi, en septembre 1940, cette pieuse coutume d'une indulgence de 100 jours.

30 - Les détails rapportés ici sur la mort d'Antoine-Marie proviennent d'une étude du père O. Premoli, publiée en appendice de son *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, p. 479 sv. Voir aussi [B. Cacciaguerra], *Vita del pellegrino penitente. Autobiografia di...(1495-1566)*, (Vie du pèlerin pénitent. Biographie de...). Naples, pp. 339-348 : "Mortifications qui furent imposées au pèlerin à Milan alors qu'il était séculier ».

PORTRAIT SPIRITUEL

D'ANTOINE-MARIE ZACCARIA

Les écrits et les témoignages anciens

La vie spirituelle et le grand obstacle

La méthode de la gradualité

Le but de la vie spirituelle : l'apostolat

Antoine-Marie, esprit réformateur

Les coopérateurs de la réforme

33 - Reconstruire la physionomie spirituelle d'un saint est une chose inabordable et il serait ingénu de penser que, dans ce domaine, on pourrait dire une parole définitive. Chaque Fondateur est comme ce scribe instruit du Royaume de Dieu qui est capable de tirer du trésor inépuisable de son esprit des choses anciennes et nouvelles. Aussi longtemps que vivra sa Congrégation, son Père sera toujours, d'une certaine façon, à redécouvrir et cette tâche de connaître sa vie et son esprit permettra à ses fils d'être toujours irradiés par son influx vital.

Il convient aussi d'ajouter une autre prémisse. Cette tentative de sonder l'âme insaisissable du saint Fondateur veut être uniquement une invitation à l'étude et à « une redécouverte » de la part de chacun d'entre nous. En un mot : chacun de nous doit faire personnellement connaissance avec le saint Fondateur. Sinon, ce ne sera jamais une connaissance vitale.

LES ÉCRITS ET LES TÉMOIGNAGES ANCIENS.

34 - Dans les chapitres précédents, avec sa vie ont été mis en évidence certains traits caractéristiques de notre saint Fondateur. Maintenant nous devons les rassembler et en faire une synthèse.

Mais où allons-nous trouver la matière pour composer cette mosaïque ? Avant tout, ce sont les écrits des saints qui ont une valeur inestimable. De Pollien avait l'habitude de dire « Ne lisez pas la vie des saints. Elles sont le plus souvent très mal écrites et engendrent des conceptions si faussées de la sainteté ! Lisez plutôt les écrits des saints, et surtout leurs lettres. C'est là qu'il révèlent leur intimité ».

Antoine-Marie ne nous a pas laissé beaucoup d'écrits ; peut-être même a-t-il peu écrit. Voilà pourquoi le petit nombre de ceux qui nous sont restés devient très précieux à nos yeux.

Pour le moment, nous devons nous contenter de les effleurer.

Une deuxième source est constituée par les témoignages les plus anciens. Ils ont été rassemblés presque complètement dans les trois cahiers de « *Rivivere* » (1949), puis imprimés.

Sur la base, donc, de ses écrits et des témoignages anciens, préparons-nous à pénétrer l'âme du Saint pour en saisir les traits qui lui sont propres. Il est intéressant, avant de « photographier » cet esprit, de voir comment il s'est formé.

La donnée la plus ancienne remonte aux années qu'Antoine-Marie a passées à Padoue. Dans la réflexion que comportaient les études philosophiques, il a une intuition qu'il reprend, presque comme un programme, dans la phrase que nous connaissons déjà : « La chasteté est une grande aide pour l'acquisition de la science ». Puis...les documents se taisent jusqu'au jour où une *Lettre* écrite à son père spirituel, Battista da Crema (31 mai 1530 – et qu'il faut interpréter à la lumière de celle qu'il écrit aux Cofondateurs (4 janvier 1531) – nous présente ce jeune prêtre encore aux prises avec lui-même, avec ses « imperfections, sa pusillanimité et son orgueil ».

Mais entre-temps il trouve son chemin de manière sûre et personnelle.

La direction spirituelle de Fra Battista est décisive pour lui et il semble que nous pouvons affirmer que notre Saint quitte Crémone (automne 1530) avec le bagage de ses intuitions et de ses convictions désormais élaboré et complet.

35 - Les expériences de la vie universitaire et les premières tentatives apostoliques ont indubitablement enrichi Antoine-Marie et permettent à sa pensée d'adhérer constamment à la vie concrète. Mais ce sera surtout la rencontre avec la figure et la spiritualité de l'Apôtre Paul qui va donner à sa spiritualité son aspect absolument personnel.

Si toute l'Écriture est bien connue, et de manière profonde et originale, par ce Saint du 16^e siècle, siècle du réveil biblique, les Lettres de saint Paul prennent vraiment la part du lion.

Aux yeux de cet étudiant en théologie, qui se prépare au sacerdoce ou qui vient d'être ordonné, saint Paul apparaît comme le Maître, le Docteur par excellence. C'est ainsi que le présentent ses *Sermons*.

Puis sa doctrine s'anime, devient vie, et Antoine-Marie vit de manière paulinienne : il pense et il agit comme son grand Modèle. Dans ses *Lettres*, nous pouvons quasiment toucher du doigt ce passage.

De saint Paul, Antoine-Marie a appris deux grandes idées-force : la position centrale du Christ dans la vie chrétienne et l'élan impétueux de la réforme.

Nous avons déjà parlé du "Christocentrisme" d'Antoine-Marie et de la double direction qu'il prend (Le Crucifié et l'Eucharistie) et nous y reviendrons bientôt, ne fût-ce que brièvement.

Désormais, il est bon d'entrer dans notre thème et de tracer les grandes lignes des aspects marquants de la physionomie spirituelle du Saint. Nous pourrions les formuler de la façon suivante. Avant tout, nous traçons le cadre de la vie spirituelle comme la conçoit Antoine-Marie. Nous noterons aussitôt qu'un gros obstacle s'oppose à elle : la tiédeur. Pour que l'effort de « devenir spirituel » ne soit pas vain, il faut une méthode, celle de la progressivité (qu'il nomme gradualité ou progression par degrés). Antoine-Marie insiste sur celle-ci dans ses *Lettres* à Carlo Magni (20 juillet 1531) et aux époux Omodei (20 juin 1539).

Garantie dans ses principes et sa méthode, vers quel but la vie spirituelle se dirige-t-elle ? Antoine-Marie, avec une intuition que nous trouverons identique dans les *Sermons* (1528-1530) et les *Lettres* (26 mai 1537), établit que ce but est de « gagner le prochain », c'est-à-dire l'apostolat. Ce dernier se colore progressivement des teintes riches et suggestives de la réforme qui concerne surtout les familles religieuses et le clergé. C'est ainsi, en effet, que nous le présentent les derniers chapitres des *Constitutions* de Zaccaria.

LA VIE SPIRITUELLE ET SON GRAND OBSTACLE

36 - Le saint Fondateur part d'une vision claire et profonde du destin de l'homme. Il existe un appel universel à la perfection : personne ne peut en être dispensé. « L'homme – c'est ainsi qu'il s'exprime – a été créé et placé dans ce monde, principalement et uniquement pour aller à Dieu ».

Mais Dieu habite une lumière inaccessible et ne sera pleinement rejoint et possédé que dans la vision béatifique et éternelle du ciel. De là découle le rôle des créatures : elles sont comme l'échelle qui nous permet de monter vers Lui. Selon le dessein de la Providence, les créatures sont le livre que l'homme devait lire pour marcher vers son Seigneur. Mais que s'est-il donc passé – se demande le Fondateur, en s'adressant au Cénacle de Crémone, fréquenté par des nobles désireux de vivre toujours plus chrétiennement leur mission de pères de famille et de membres influents de la société – qu'est-il donc arrivé à l'humanité entière pour devoir marcher avec tant de fatigue sur le chemin du bien ? L'homme a péché ! Les lettres du livre de la nature, d'abord « belles et fraîches, bien formées et « bien lisibles », sont désormais devenues obscures et, bien qu'elle ne soient pas effacées, elles sont devenues « vieilles », lisibles mais presque invisibles. C'est-à-dire que l'homme, par suite du péché, a désormais une vue obscurcie, il hésite dans sa vision et la nature n'est plus la voie maîtresse pour le conduire à Dieu.

La miséricorde du Seigneur a alors offert à l'humanité, qui avait tant de difficultés à lire le livre de la nature, un autre livre, le livre de l'Écriture. Grâce à ce livre, l'homme a appris les grands principes qui doivent régler sa vie.

Mais comme si ce recours à la Nature et à l'Écriture n'était pas suffisant pour nous conduire à Dieu, Dieu lui-même a voulu descendre sur terre pour nous reconduire à Lui. « Lui, qui est l'éternité, la lumière, l'incorruptibilité, l'abîme de toute perfection », « Ô grande bonté, s'écrie Antoine-Marie, ô inestimable charité ! Dieu se fait homme ! Et pourquoi ? Pour faire de l'homme un Dieu, pour lui enseigner la route, pour lui donner la lumière ». Comment donc pourras-tu dire que Dieu ne t'a pas créé homme pour que tu ailles à Lui ? ».

Si la Nature, l'Écriture et l'Incarnation démontrent à l'évidence que « l'homme a été créé et placé dans ce monde principalement et uniquement pour aller à Dieu », le Fondateur est pourtant capable de recourir à une preuve décisive apte à persuader celui qui ne serait pas encore convaincu.

La raison qui te pousse vers Dieu, dit-il, tu la trouves en toi-même, pourvu que tu considères que le Seigneur t'a donné « une connaissance qui ne finit pas et ne peut pas finir en ce monde, un désir inextinguible de Le goûter, d'expérimenter l'incorruptibilité de ton esprit, un mécontentement continuel de toutes les choses de ce monde et un désir perpétuel des réalités célestes ».

Brèves expressions qui révèlent la profondeur de la pensée d'Antoine-Marie.

37 - De ces prémisses, Antoine-Marie tire la conséquence logique : nous sommes tous obligés à réaliser pleinement notre vocation chrétienne ; tous, nous devons aller à Dieu !

Mais voilà qu'intervient le grand obstacle, l'obstacle par excellence : la tiédeur. La tiédeur est un peu comme la bête noire pour le saint Fondateur. Toute sa vie peut se résumer en une lutte sans quartier contre « cette vraie peste, cette plus grande ennemie du Christ crucifié ». Nous avons déjà vu comment Zaccaria se lamentait d'avoir été, pendant une longue période, irrésolu et négligent dans la voie de Dieu. Tout en tenant compte de l'exagération naturelle de ses défauts, dont les saints offrent beaucoup d'exemples, il est indéniable qu'Antoine-Marie a dépassé ce stade grâce à l'exercice des vertus et vise, « bien souvent et courageusement », son perfectionnement.

Lutte sans quartier menée en lui-même, lutte sans quartier menée pour les autres. La première préoccupation envers les âmes que le Seigneur lui a confiées est qu'elles ne tombent pas dans la tiédeur. C'est même la consigne sacrée, donnée peu de temps avant de mourir, dans une *Lettre* toute débordante d'ardeur pour la perfection et d'affection paternelle.

Idée fixe du Fondateur, la tiédeur est donc examinée à fond dans ses causes et dans ses manifestations, de manière à trouver pour elle une thérapie efficace.

S'adressant aux membres du Cénacle de Crémone, Antoine-Marie les met en garde contre le danger de la tiédeur et il en découvre une cause fondamentale : la distinction entre ce qui est de précepte (obligatoire) et ce qui, au contraire, est purement de conseil (simplement conseillé).

Certains disent : quand j'observe ce qui est commandé, pourquoi me fatiguer à faire ce qui n'est que conseillé ? À quoi bon tant prier, se sacrifier, faire des aumônes aux pauvres ? A quoi bon tant s'engager pour les choses spirituelles ?

À ces demandes insidieuses, Zaccaria répond avec clarté. Il est bien vrai que tout n'est pas strictement commandé : dans la vie chrétienne, il y a des choses qui sont simplement conseillées. Mais quel sens a cette distinction, se demande Antoine-Marie ?

Elle n'a certainement pas été introduite pour favoriser la tiédeur, mais plutôt pour l'enlever. De fait, combien de personnes ne se seraient-elles pas découragées en considérant « la si haute perfection que recherche la vie chrétienne, le si grand soin de veiller sur ses pensées et la si grande garde du cœur, la si grande modération dans le langage, la si grande austérité de vie et la si grande modestie dans toute la conduite ». Combien auraient renoncé à la pensée qu'elles ne pourraient jamais atteindre une telle perfection. Mais avec cette distinction, les saints qui ont imaginé cette doctrine semblent dire : commence à observer les commandements. Quand tu auras réussi à le faire de manière stable, tu passeras à l'exercice des conseils et tu monteras un peu à la fois vers la perfection. Ne te préoccupe pas pour le moment de ce qui est le plus parfait, dit Antoine-Marie : mais « commence à faire le bien et, nécessairement, tu progresseras et deviendras meilleur ».

Il y a pourtant un autre motif qui contredit la distinction entre les préceptes et les conseils : c'est qu'il est impossible d'observer pleinement les commandements sans observer aussi les conseils. L'expérience le démontre avec une évidence aveuglante. Celui qui se contente de la confession et de la communion annuelles tombe facilement dans le péché. Au contraire, celui qui se confesse et communie plus souvent, ce qui n'est que conseillé, n'est pas exposé à ce danger : il ne tombe pas si souvent dans le péché et, s'il y tombe, il se relève très rapidement. Le Fondateur conclut donc : « Veux-tu ne pas transgresser les commandements ? Observe les conseils. Veux-tu ne pas commettre de péchés mortels ? Fuis les péchés véniels. Veux-tu éviter les péchés véniels ? Omets certaines choses même honnêtes et permises ».

Il y a encore une troisième raison qui enlève toute valeur à cette distinction entre les

préceptes et les conseils. Plein d'humanité, Antoine-Marie recourt, dans ce cas également, à son expérience psychologique.

Si tu dis : « Je ne veux pas faire tellement de bien, tu confonds et affaiblis l'instinct naturel, lui qui fait tout ce qu'il lui est possible ». C'est en vertu de cette propension vers ce qui est le plus parfait, propension profondément enracinée dans l'esprit humain, que l'homme est tenu à ne pas se contenter de la médiocrité. « Dis-moi, demande Zaccaria à ses auditeurs rassemblés dans la petite église de Saint-Vital, dis-moi : désires-tu seulement une partie de la santé ou toute la santé ? Une partie de la richesse ou autant que tu pourrais en avoir ? »

Si quelqu'un désire avoir autant qu'il le peut, il est clair que l'homme doit tendre vers les biens spirituels sans poser de limites. Outre le fait que cela ne lui conviendrait absolument pas, précisément parce que cela violerait et gênerait, comme le dit Zaccaria, son instinct naturel, se contenter de peu déshonorerait Dieu qui a fait pour nous tout ce qu'il a pu.

Argument apodictique dans la parole fervente et persuasive d'Antoine-Marie que cette référence au Christ qui n'a pas connu de limite dans son amour pour les hommes, qui ne s'est absolument pas épargné et courut vers la croix ignominieuse, au mépris de toute peur et de toute honte.

C'est par un sermon entièrement consacré à « une cause de la négligence et de la tiédeur dans la voie de Dieu » que Zaccaria termine son apostolat à Crémone. Dans une lettre consacrée au même sujet, il semble mettre un sceau à son message, à la fin de sa vie terrestre. C'est la *Lettre* aux époux Omodei, écrite le 20 juin 1539, 15 jours avant sa mort.

Antoine-Marie entre tout de suite dans le sujet : « En vous confiant au Christ, écrit-il, je désire que vous ne tombiez pas dans la tiédeur, mais que vous fassiez des progrès continuels car, s'il vous arrivait de vous laisser prendre par la tiédeur, vous ne deviendriez pas spirituels mais plutôt des pharisiens ».

Voilà ce que fait le tiède, ou pharisien, celui qui veut paraître un chrétien irrépréhensible mais qui fausse le concept et la finalité de la vie chrétienne. Il « rejette les gros péchés mais se complaît dans les petits » ; par exemple, il ne blasphème pas, mais ensuite il s'adonne aux bavardages inutiles ; il ne recherche pas les honneurs, mais il prend goût à en recevoir ; il ne mange pas de trop et ne s'emplit pas de vin comme le font les ivrognes, mais il tombe souvent dans de petits manquements de gourmandise.

Il y a donc un appel universel à la perfection. À celle-ci s'oppose un obstacle : la tiédeur. Il faut la vaincre, en discréditant les sophismes des hommes modernes qui semblent faits expressément pour éloigner l'homme de Dieu : rejetons les distinctions entre les préceptes et les conseils, entre les gros et les petits péchés ; rejetons surtout la négligence qui freine notre pas dans la voie de Dieu et nous conduit inévitablement à la tiédeur.

LA MÉTHODE DE LA GRADUALITÉ (ou progressivité)

38 - Mais Antoine-Marie s'empresse d'ajouter : « Réaliser ce programme sera tout à fait impossible, si on ne suit pas une méthode bien précise : celle de la "gradualité".

Ce second aspect de la doctrine de notre Saint nous révèle quelle tactique il avait l'habitude d'employer dans la direction des âmes. En d'autres termes, nous présentons maintenant Antoine-Marie comme père spirituel.

Il ne nous est pas difficile d'établir quels critères présidaient au travail intérieur des âmes dirigées par Zaccaria.

Nous conservons une lettre de notre Saint, écrite quand, dans la pleine ferveur de ses premières années de sacerdoce, il a déjà quitté Crémone et est occupé à jeter les bases, à Milan, des œuvres qui transmettront son nom à l'histoire. Elle est adressée à un avocat et tout nous pousse à croire que celui-ci avait un rôle de premier plan dans le Cénacle de Crémone dont il nous paraît un

peu comme l'homme à tout faire.

L'exercice qui devra conduire Carlo Magni à la perfection est « très grand et long et il demandera beaucoup de temps ». Il est donc nécessaire d'adopter une méthode bien précise que Zaccaria résume en trois points. La première chose qu'il recommande est celle-ci : le matin et le soir et à toutes les autres heures », en tout temps et « de toutes façons, c'est-à-dire au lit ou non, agenouillé ou assis, ou dans toute autre position qui lui plaît, et surtout avant de commencer ses occupations », il doit parler de ses affaires avec le Crucifié et prendre conseil auprès de Lui », en Lui exposant tout ce qui lui arrive, les doutes et les difficultés, discutant avec le Christ et Lui exposant ses problèmes de toute sorte, le plus brièvement possible, Lui disant quel parti il a pris et, en même temps, Lui demandant son avis. « Certes, Il ne vous le refusera pas, si vous voulez le Lui demander avec insistance ; et je vous dis et vous promets qu'Il se laissera forcer la main si vous le voulez vraiment ».

Si, pour la vie spirituelle véritable, cette référence continuelle au Christ, pasteur de nos âmes, est vraiment nécessaire, Magni devra atteindre un degré de recueillement intérieur qui lui permettra une « fréquente élévation de son âme vers Dieu » et le conduira « à une oraison continuelle ».

Il devra donc se comporter comme s'il s'agissait d'un ami à qui il ne peut pas donner tout son temps, pris comme il l'est par son travail d'avocat mais à qui il adressera d'abord une salutation intense et très cordiale puis, souvent, interrompant une seconde son travail, il lèvera les yeux vers lui ou lui dira « quelques mots... Si vous observez cette méthode, lui assure Antoine-Marie, vous vous habituerez à faire oraison facilement et sans dommage pour vos occupations ou votre santé et votre travail extérieur n'empêchera pas l'action intérieure ».

Ayant pris l'habitude de « s'entretenir familièrement » avec le Christ de toute chose et ayant atteint un degré de recueillement tel qu'il lui permette, même au sein de ses occupations, de demeurer en contact avec Dieu et d'élever constamment vers Lui sa pensée et sa prière, Carlo Magni engagera une lutte sans quartier avec le défaut qui est « le général en chef » en lui et qui domine sur tous les autres défauts. Mais il devra suivre cette tactique : « visant surtout à tuer » le principal ennemi, il s'efforcera toutefois d'abattre aussi les autres ennemis qui passeront à sa portée, agissant comme celui qui veut abattre le capitaine de l'armée, placé au milieu de ses troupes : tout en ayant constamment l'œil sur lui et ne le perdant jamais du regard, il se fraie un passage en massacrant tous ceux qu'il rencontre.

Antoine-Marie est tellement certain d'avoir donné des conseils indispensables et très utiles qu'il conjure Carlo Magni d'observer ce qu'il lui a écrit « non seulement en paroles mais dans les faits ». Il lui garantit en même temps qu'il deviendra un homme tout autre que ce qu'il est, parfaitement capable d'assumer la charge que Dieu lui a confiée, non seulement en ce qui le concerne lui-même mais aussi en ce qui regarde le salut du prochain. S'il suit ses conseils, il ira « sans peine au Crucifié et à la croix ». S'il se comporte autrement, il Le sentira toujours loin de lui et non seulement il ne sera pas un bon chrétien mais même pas un honnête homme.

39 - C'est de la lettre adressée à Carlo Magni que semble puiser son inspiration celle qu'il écrit aux époux Omodei. La première est plus apaisée, plus élaborée dans le déroulement des idées, la seconde est plus agitée et est l'expression plus vive d'un père qui dit adieu à ses fils.

Après avoir conjuré ses amis très chers de ne pas se laisser prendre par la tiédeur, Antoine-Marie revient à son concept de "gradualité" ou progrès par étapes dans la vie spirituelle.

Celui qui veut devenir spirituel, dit-il, commence par retrancher aujourd'hui un défaut et, demain, un autre et « il persévère jusqu'à ce qu'il ait enlevé toute la mauvaise peau et l'écorce charnelle⁴ ».

De fait, il évite tout d'abord les paroles blessantes, puis il adopte un comportement doux et

4 Le P. Desbuquoit traduit cette image, difficilement traduisible en français, par la phrase : « jusqu'à ce qu'il ait bien débridé ses plaies », visant ainsi à la guérison complète des défauts. (ndt)

humble. Il fuit les honneurs puis embrasse les humiliations. Il ne reste pas en prière seulement une heure ou deux mais il veut élever fréquemment son esprit vers le Christ.

Le Fondateur est bien persuadé qu'on ne peut pas atteindre la perfection en un seul jour. Ne l'avait-il pas dit très clairement aux Amis de Crémone, précisément dans le premier *Sermon* qu'il leur adressait : « Qui est donc coupable du peu de progrès que tu fais ? » se demandait alors Antoine-Marie. Il concluait : « C'est de ta faute... Il est nécessaire que l'homme qui veut aller à Dieu procède par degrés et monte de la première à la seconde marche, puis de la seconde à la troisième et ainsi de suite ; il ne peut pas commencer par la deuxième en sautant la première car ses jambes sont trop courtes et ses pas ne sont pas assez longs. » Et il donne un exemple, comme souvent dans son style nerveux : « Pourquoi n'arrives-tu pas à monter au grenier ? C'est parce que tu n'empruntes pas l'escalier ! »

Ce n'est pas la seule fois qu'Antoine-Marie rappelle l'exigence de la "gradualité". Dans le deuxième *Sermon* également, il relève que rares sont ceux qui veulent marcher vers la perfection, du moment qu'ils ne commencent pas par le premier degré ou la première marche pour avancer ensuite avec ordre.

C'est cela qu'il écrit aux Omodei : « Je ne vous dis pas de tout faire en un jour, mais je voudrais que vous soyez attentifs à faire chaque jour quelque chose de plus que la veille et à maîtriser chaque jour quelque mauvaise tendance ; et cela, ajoute-t-il, par ardent désir de progresser dans la vertu, d'éviter les imperfections et d'échapper au danger de tomber dans la tiédeur ».

Si nous devons nous imposer des critères précis de perfection, ce n'est pas pour le plaisir de nous voir engagés dans une entreprise risquée qui entraîne pour nous une gêne ou des souffrances spirituelles, mais c'est parce que nous sommes appelés à pratiquer la vertu et à marcher vers la sainteté.

« N'allez pas croire, ajoute le saint Fondateur, que les belles qualités dont vous êtes doués m'autorisent à ambitionner pour vous une sainteté médiocre. Je voudrais – et je le désire, et vous en êtes capables si vous le voulez – que vous deveniez de grands saints, pourvu que vous soyez décidés à faire grandir et à rendre au Crucifié, plus belles que jamais, les qualités et les faveurs que vous avez reçues de Lui ».

« Par la tendre affection que je vous porte, cherchez, je vous prie, à me complaire sur ce point. Car je sais quels sommets de perfection, je connais l'abondance des grâces, je devine tous les fruits que le Crucifié veut obtenir de vous et à quel degré de sainteté Il veut vous conduire ».

« Sachez que je serais navré de douleur, si je n'étais certain que vous allez faire des efforts, non seulement sur les points que je viens d'indiquer, mais en toute entreprise – aussi grande soit-elle – accomplie par quelque Saint ou quelque Sainte que ce soit ».

Et c'est ici que revient la conscience de « n'avoir écrit dans cette lettre aucune parole qui ne renferme des pensées (Antoine-Marie dit : "un je ne sais quoi") qu'il vous sera très utile de retrouver pour votre plus grand profit ». Il est convaincu que s'ils lisent fréquemment cette lettre, elle leur tiendra lieu de tout autre livre et que s'ils mettent en pratique ce qu'elle leur suggère, « avec le livre de la douce mémoire de la Croix du Christ », c'est-à-dire l'Évangile, ils pourront atteindre une haute perfection.

40 - Évidemment, ce n'est pas aux seuls laïcs que cette méthode de la "gradualité" est prescrite par Antoine-Marie. Elle l'est bien plus encore aux religieux. On peut en trouver une application pratique dans le paragraphe de la *Lettre V* où Zaccaria décrit longuement l'ascèse des Angéliques. Mais la page la plus éloquente se trouve dans les *Constitutions* (chapitre XVIII) où, parmi les « qualités du réformateur des bonnes mœurs, c'est-à-dire de la discipline religieuse, il expose celle de la "gradualité" dans l'effort vers la perfection. « Veux-tu vraiment réformer les bonnes mœurs ? Cherche toujours à faire grandir ce que tu as commencé à faire en toi et dans les autres, parce que le sommet de la perfection est infini ». « Il faut donc que tu vises d'aller toujours de l'avant et vers des choses toujours plus parfaites ».

Mais cela nous mènerait trop loin de vouloir approfondir le thème du progrès continu, si cher à notre Fondateur. C'est un enseignement qu'on ne peut pas séparer de ce qu'il enseigne au sujet de la "voie moyenne" dont il parle dans le *Sermon V*.

LE BUT DE LA VIE SPIRITUELLE : L'APOSTOLAT

41 - Cette dernière citation des Constitutions nous amène à considérer un autre aspect de la physionomie spirituelle et de l'enseignement d'Antoine-Marie.

La recherche de la perfection n'est pas seulement une affaire personnelle mais aussi un fait social. C'est de là que naît l'exigence de l'apostolat.

Les deux textes classiques se trouvent au début du deuxième *Sermon* et dans la *Lettre V*. Antoine-Marie affirme que « la vie spirituelle véritable » consiste à faire converger vers Dieu nos pensées, notre volonté, nos souvenirs (c'est-à-dire notre vécu), nos sentiments et nos actions, de façon à atteindre l'union totale avec le Christ, sous l'influence du Saint Esprit, une identification à Lui qui fait de nous « des exemplaires vivants du Christ⁵ » au point de pouvoir dire : « Soyez mes imitateurs comme nous le sommes du Christ. Comme si nous disions : " Vous voulez un modèle vivant du Christ ? Regardez-nous". »

Voilà donc le mot d'ordre, exprimé comme d'habitude dans son style lapidaire : « Travaillons à nous former nous-mêmes et à former les autres à l'image du Christ ». (*Lettre VII*).

Cette vision synthétique de l'effort ascétique et de l'apostolat ne va pas sans poser un grave problème : quel est le rapport entre la vie spirituelle, et plus particulièrement la vie religieuse embrassée par des clercs et des religieuses, et l'activité pastorale ? Cette question n'est absolument pas académique, si nous pensons que de sa solution dépend la raison d'être des Clercs Réguliers (les Barnabites) et des Sœurs consacrées à l'apostolat (les Angéliques), autant dire deux Instituts qui ont précisément essayé de fondre harmonieusement les deux modèles de vie exposés ci-dessus.

42 - Nous pouvons formuler la pensée de Zaccaria en ces deux propositions :

- 1) La fonction de la vie religieuse en relation avec la vie sacerdotale consiste à nous rendre capables de conduire le prochain au Christ. (Zaccaria dit : « le gagner au Christ »).
- 2) Réciproquement, la vie apostolique est une garantie et un stimulant pour la perfection : « Le moyen d'aimer Dieu, c'est d'aimer le prochain ».

Nous devons illustrer brièvement ces deux propositions.

Selon Zaccaria il n'existe pas de vrai « gain » du prochain au Christ, qui ne jaillisse d'une plénitude de vie intérieure. Le signe distinctif des Fils « légitimes » de Paul consiste précisément dans le fait de partager avec l'Apôtre :

- « une vraie et noble grandeur d'âme envers le Crucifié » (adhésion à Dieu)
- et aussi le courage « devant les difficultés et le mépris d'eux-mêmes » (renoncement à soi)
- et « pour le désir de conquérir le prochain et de le mener à la perfection » (salut des âmes).

Ce programme qui figure dans la *Lettre V* revient avec insistance dans les *Constitutions* (Chapitre XVI) où on lit que « le vrai but de la réforme se reconnaît à ceci : rechercher uniquement

- le pur amour du Christ (adhésion à Dieu)
- la pure utilité du prochain (salut des âmes)
- les purs opprobres et humiliations (renoncement à soi) ».

L'étroite dépendance entre vie de perfection et vie apostolique est un thème récurrent dans les écrits de Zaccaria.

Les Angéliques, avant de « déployer leurs étendards » pour aller à la conquête des âmes,

⁵ Cette expression veut dire : mener une vie conforme à celle du Christ, où on peut le reconnaître, voir comment il vivait.

devront « faire preuve d'émulation entre elles » dans la voie de la perfection (*Lettre V*).

À une collaboratrice de Vicence, Antoine-Marie donne cette consigne : « Progressez à l'envi les unes et les autres » et fait passer de sa part ce message à madame Lucrezia : « Je voudrais que vous preniez exemple sur moi : que vous ne cherchiez pas seulement à faire des progrès personnels – ce qui serait bien peu de chose – mais que vous portiez aussi les autres à en faire ». (*Lettre VI*).

Écrivant à Soresina (*Lettre X*), le Fondateur dépeint les Barnabites comme des religieux « simples, fervents et zélés pour faire progresser le prochain, nullement effrayés par la clameur des passions et des tentations, pas moins fermes dans la vertu quand ils sont tourmentés que quand ils jouissent de la tranquillité ou des charmes de l'amitié ». Et au P. Soresina en particulier, il adressera cette invitation pressante : « Ne cessez jamais de faire progresser le prochain ».

Les *Constitutions* (ch. XVIII) nous offrent une formule qui synthétise cette idée-force de Zaccaria : « Les choses divines ne doivent être traitées que par des personnes divines ! ».

43 - L'autre idée-force à laquelle on a fait allusion présente la vie apostolique comme un aiguillon pour la perfection personnelle.

« Tu peux comprendre – affirme Antoine-Marie dans le quatrième *Sermon* – la nécessité d'aimer le Seigneur, notre Dieu. Eh bien – poursuit-il – une chose permet d'acquérir cet amour, de le faire augmenter et grandir et, de plus, montre quand il existe : c'est l'amour du prochain ».

Nous trouvons la même idée dans la *Lettre* aux deux cofondateurs. « Allons, mes frères! s'il y eut en nous jusqu'à ce jour quelque irrésolution, débarrassons-nous-en ainsi que de toute négligence et courons comme des fous, non seulement vers Dieu, mais aussi vers le prochain ; c'est lui qui nous offre le moyen de donner ce que nous ne pouvons pas donner à Dieu, car Dieu n'a nul besoin de nos biens ».

Le texte qui éclaire le plus ce thème (même s'il n'est pas facile à interpréter) est contenu dans la minute d'une lettre que Zaccaria rédigea au nom de la sœur Angélique Negri (*Lettre XII*).

Se faisant l'interprète des sentiments de la « divine Mère », Antoine-Marie note que le fait d'avoir abandonné « sa ferveur initiale de conduire au Christ le prochain » a causé chez elle la perte de la « lumière » et de la « connaissance » de la vie intérieure (= la claire vision de sa situation spirituelle). Elle avoue : « Pendant que je m'intéressais souvent à celle du prochain, j'étais contrainte de la renouveler en moi. Et la tranquillité intérieure que je constatais chez les autres, grâce à moi, me rassurait sur ma propre situation spirituelle ». « Cela aurait été un moindre mal si, occupée à stimuler les autres, je m'étais plus ou moins empoussiérée, tout en gardant toutefois cette lumière. Au contraire, en négligeant les autres, j'ai perdu cette lumière qui favorisait ma vie intérieure et, à la fin, m'aurait débarrassée de cette poussière ».

« Ainsi – conclut-elle – j'ai retrouvé assez de confiance pour m'oublier totalement moi-même et aider le prochain à faire des progrès spirituels. Et j'espère ainsi que, faisant progresser le prochain, le beau Crucifié me rendra cette lumière et ce feu (= ardeur) qui me maintenaient en vie ». (Ne soyons pas inattentifs à cette expression si féminine " le beau Crucifié", expression que nous retrouvons dans une autre lettre signée par cette Angélique : A.P.A.).

Les Fils de Zaccaria devaient avoir bien compris cette leçon fondamentale, car nous lisons dans les premiers *Actes capitulaires* (18 mai 1548) ces paroles : « Il est nécessaire d'avoir une vraie foi en Dieu et en l'obéissance, dans un vrai abandon à celle-ci, et de chercher, pour la gloire de Dieu, à se dépenser pour le prochain : plus on se dépense pour le prochain, plus on reçoit une plénitude spirituelle ».

ANTOINE-MARIE, ESPRIT RÉFORMATEUR

44 - Approchant de la conclusion, il nous reste à mettre en lumière le dernier aspect de la physionomie spirituelle de notre Père : son esprit réformateur.

Le thème est d'actualité, dans le climat du concile Vatican II qui a présenté la réforme comme un de ses buts principaux (Paul VI, *Discours d'ouverture* de la 2^{ème} Session).

Antoine-Marie ne craint pas de se présenter comme un révolutionnaire. S'appuyant sur une parole de saint Grégoire, il affirme que « les Saints provoquent une révolution, mais en aimant ».

Cela semble une nouvelle devise que Zaccaria place comme l'*en-tête* de son programme de réforme et à laquelle il consacre les derniers chapitres de ses *Constitutions*. N'oublions pas de noter que, à proprement parler, la réforme à laquelle se réfère notre saint regarde avant tout celle de la vie religieuse en tant que telle. Ce n'est pas pour rien que le cadre des initiatives mises en acte par les "pauliniens" eut comme premier point de référence les monastères des "Sylvestrines" (un rameau de la famille bénédictine) et des "Converties" de Vicence (1537).

Le diagnostic implacable des maux de son temps, nous l'avons appris de sa propre bouche. Nous savons ainsi à quelle cause Zaccaria attribue la « ruine des bonnes mœurs » : c'est à la pire ennemie du Christ Crucifié, une vraie peste, la tiédeur ». Pour affronter ces maux, Antoine-Marie proposait avec ardeur le réveil d'une pratique religieuse décidément christocentrique, se réalisant dans la "sanctification" (*Sermon III*) et le primat de la charité qui va du prochain à Dieu (*Sermon IV*).

Mais Zaccaria prend acte (voir l'application du *Sermon I* aux moniales) que la « ruine des mœurs », c'est-à-dire de la discipline religieuse, s'est répandue à l'intérieur des cloîtres et c'est pourquoi « le réformateur des bonnes mœurs » devra brandir avec audace la croix aussi fort qu'il le pourra contre la tiédeur et le cortège des vices qu'elle entraîne avec elle. Aux aspects qui mettent en lumière la dégénérescence de la vie consacrée, Antoine-Marie consacre un chapitre entier de ses *Constitutions* (XVII), indiquant surtout cinq signes relatifs aux vœux religieux et - est-ce un hasard ? - la dégénérescence de l'oralité, tant celle qui est liée à la nourriture que celle qui est liée à la parole.

À ce point, la présentation que Zaccaria fait du réformateur et des qualités qui lui sont nécessaires est d'un extrême intérêt. C'est à ce sujet qu'il consacre tout le chapitre XVIII de ses *Constitutions* qu'il est bien de lire et de méditer en entier plutôt que de l'altérer en n'en donnant qu'un résumé.

On y sent palpiter le cœur d'un homme magnanime, plein d'audace, méprisant les risques et les demi-mesures. Et surtout, d'un homme conscient des difficultés de l'entreprise, expert de l'à-peu-près qui ruine toute initiative audacieuse, bien convaincu de la nécessité de la vie intérieure et de l'aide de Dieu pour s'atteler à cette tâche dont le succès n'est pas moins menacé par les démons invisibles que par les visibles. Il s'agit de faire front au "relâchement" qui se répand et pénètre les murs des maisons religieuses ; pour ce motif, ceux qui ne veulent pas se conformer à ce relâchement pourront se rassembler dans "un ou deux lieux opportunément" assignés et demeurer là "dans la rigueur de la discipline", codifiée dans les *Constitutions* et rappelée au chapitre XVI.

La radicalité avec laquelle est entreprise la réforme est poussée jusqu'à mettre l'institut dans un état qu'on pourrait appeler « de schisme ». En effet, Zaccaria parle de « séquestration et de séparation », se souvenant de l'exemple offert par les disciples de saint François qui donnèrent vie à la branche des Capucins. Et il ajoute : « Et vous, qui vous vous séparez, nous vous comblons de bénédictions divines...Et l'onction de l'Esprit Saint vous enseignera toutes choses et prendra soin de vous, parce qu'il a trouvé en vous sa complaisance, petit troupeau ».

Ce n'est qu'à ces conditions que « la réforme pourra durer au moins quelques siècles », affirme le Saint qui, avec une vue prophétique, semble sonder les desseins secrets de « la très haute Providence » quand il affirme que « Dieu décide, en divers tournants de l'histoire et en des temps difficiles, de couronner divers capitaines ». Il semble qu'il était conscient d'en faire partie ! Il brille à nos yeux, tout aurolé de la couronne de héros, conquise au prix de sa vie.

LES COLLABORATEURS DE LA RÉFORME

45 - En même temps qu'il lance sa réforme, Antoine-Marie a le soin de s'entourer de collaborateurs, de « coadjuteurs », comme il dit, qui devront l'aider. Ce faisant, il élabore l'idéal que les Barnabites et les Angéliques devront incarner.

Notre travail serait long, si nous voulions - à partir de la lecture de ses écrits - « déduire » comment Antoine-Marie rêvait ses Fils. Mais il est possible que cela se soit déjà précisé en partie, d'après ce que nous avons déjà dit.

Pour que ses disciples soient « divins et saints », il exige deux conditions préalables et indispensables : il ne faudra accepter que ceux qui « pourront être utiles à eux-mêmes et aux autres » et qui soient « de grande, de très grande bonne volonté ». Une fois cette condition observée, celui qui aspire à entrer dans la famille de Zaccaria devra réaliser en lui une fusion harmonieuse de « lumière » et de « feu ». La lumière est l'intelligence vive et bien aguerrie, le feu est la fermeté et la promptitude de la volonté.

Ceci dit (*Constitutions* XI), Zaccaria traite longuement de la formation des novices (id., XII). Ces pages mettent en relief l'idéal du Barnabite et sont destinées aussi à une méditation personnelle attentive.

La préoccupation constante d'Antoine-Marie est que ses fils restent fidèles au programme tracé : la seule pensée que ceux-ci puissent devenir des « bâtards » lui faisait regretter tout le travail accompli et préférer « ne jamais les avoir engendrés » (*Lettre X* et cf. *Lettre V*).

Ce n'est qu'en s'engageant à correspondre avec constance au programme tracé que ses fils seraient « les plantes et les colonnes du renouveau de la ferveur chrétienne », selon les nombreuses « promesses faites à plusieurs saints et saintes » qui avaient prophétisé la naissance des instituts fondés par Zaccaria (*Lettre VII*).

Si aujourd'hui nous en parlons encore et évoquons d'une voix émue son profil spirituel, c'est parce qu'Antoine-Marie vit encore, comme un père qui continue sa vie dans celle de ses fils. Un père qui est invoqué par tous les Barnabites par la prière qui commence leur journée : *Respice de caelo, Pater* (Du haut des cieux, Père, regarde...) ».

Notes

34 - Concernant les écrits du saint Fondateur actuellement en notre possession, en plus des *Lettres* et des *Sermons* (avec les notes de philosophie qu'on peut lire dans l'édition critique citée à la note 15) et des *Constitutions*, on devrait faire allusion à la « question disputée » de la paternité des *Detti Notabili*. C'est en puisant dans les écrits de Zaccaria ainsi que dans les *Detti* qu'a été publié, aux soins de A. Gentili et G. Scalese le *Prontuario per lo spirito. Insegnamenti ascetico-mistici di sant'Antonio Maria Zaccaria*, Milano 1994. (Manuel pour l'esprit. Enseignements ascétiques et mystiques de saint A.-M. Zaccaria).

L'année jubilaire zaccarienne a offert l'occasion d'une réflexion renouvelée sur la spiritualité du Fondateur. On consultera de G. Scalese les contributions suivantes parues dans "L'Eco dei Barnabiti" : *Il "Principio e fondamento : la via di Dio*, 1/2002, 18-20 (Le principe et le fondement : la voie de Dieu) ; *Il debito ordine della vita spirituale*, 2/2002, 17-19 (L'ordre nécessaire de la vie spirituelle) ; *La lotta contro la tiepidezza*, 3/2002, 16-18 (La lutte contre la tiédeur) ; *Passione e slancio*, 4/2002, 17-18 (Passion et élan) ; Cf toujours du P. Scalese : *Il carisma zaccariano : la "rinnovazione del fervor cristiano"*, dans "L'Osservatore romano", 7 décembre 2002. (Le charisme de Zaccaria : le renouveau de la ferveur chrétienne).

Sur Fra Battista, on consultera surtout L. Bogliolo, *Battista da Crema*, Turin 1952, en particulier les pp. 112 et sv. P. F. Grendler, *Man is almost a God. Fra Battista [da Crema] Carioni between Renaissance and catholic Reformation*, (L'homme est presque un Dieu. Fra Battista [da Crema] Carioni entre Renaissance et Réforme catholique) in J.O' Malley, T.M. Isbicki et G. Christianson (aux soins de), *Humanity and Divinity in Renaissance and Reformation*. (Humanité et Divinité dans la Renaissance et la Réforme).

Essais en l'honneur de Charles Trinkaus, Leiden 1993, pp. 227-49. Voir aussi A. Gentili, *Un centenario da non dimenticare* (Un centenaire à ne pas oublier), "Barnabiti studi" 1/1984, pp. 101-109 et Idem, *I Detti notabili e lo spirito di "Padre Zaccaria" attraverso i secoli*, (Les *Detti notabili* et l'esprit du "Père Zaccaria" à travers les siècles), *Quaderni di vita Barnabistica*, 13/2003, pp. 351-406. La dernière édition des *Detti* a été réalisée par M. Vannini, *Padre Zaccaria. Con le mani e con li piedi* (Père Zaccaria. Avec les mains et les pieds), Milan, 2000. On trouvera la recension en "Barnabiti studi", 17/2000, pp. 461-468.

35 - Sur le rapport entre saint Paul et le saint Fondateur, on lira en *Rivivere*, 3, pp. 5 et sv. un bon recueil de toutes les données fournies par nos premiers documents. Voir aussi le paragraphe 49 et la note y relative et le paragraphe 60. Nous renvoyons à certains articles de G. Scalese, *Sulle orme di Paolo apostolo. Il "paolinismo" di sant'Antonio Maria Zaccaria* (Sur les traces de saint Paul apôtre. Le "paulinisme" de saint A.-M. Zaccaria), "Quaderni di vita barnabistica", 10/1977, pp. 123-152 ; F. Ghilardotti, *Alle radici del paolinismo zaccariano*, (Aux racines du paulinisme de Zaccaria), "Eco dei Barnabiti", 2008/2, pp. 41-43 ; A. Gentili, *Un santo del Cinquecento affascinato da Paolo* (Un saint du 16e siècle fasciné par Paul), id. 2009/2, pp. 23-25.

36 - Dans ce paragraphe et le suivant, les citations des écrits de Zaccaria se réfèrent surtout au *Sermon VI* et aux *Lettres II* et *XI*.

Dans le *Sermon VI*, Antoine-Marie annonce qu'il traitera de trois causes de la tiédeur mais il ne traite que d'une seule. Toutefois, étant donné - comme nous le dirons dans la note 65, - qu'il y a une grande affinité entre ce sermon et certaines pages du *Miroir intérieur* de Battista da Crema, les deux autres causes peuvent facilement être repérées. Voilà comment Fra Battista énonce les trois causes : 1) « D'abord...il n'est pas nécessaire de faire tant de choses et tant de bien, qui ne sont que conseillés, visant la perfection et non pas nécessaires, ni d'autres qui seraient superfétatoires » ; 2) « Cette raison que je viens de dire est encore appuyée par une autre présomption : beaucoup de négligents et de tièdes, voyant qu'ils ne commettent pas de gros péchés, ont tellement confiance dans la miséricorde de Dieu qu'ils ne se préoccupent pas de commettre des péchés véniels (Zaccaria parle de cette cause dans sa *Lettre* aux époux Omodei) ; 3) De même, il y a une autre raison importante qui engendre la négligence et la tiédeur chez les serviteurs de Dieu : (...) beaucoup, à la vue des difficultés qu'ils éprouvent quand ils commencent à bien agir (...) perdent confiance dans la possibilité de pouvoir persévérer et (...) cela les fait tomber dans le désespoir ».

38 - *Lettre III*

39 - *Lettre XI*

40 - Sur la « voie moyenne », voir le *Prontuario per lo Spirito*, sous ce titre.

41 - La référence au "talent le plus précieux", qui se trouve dans le *Sermon II*, a été citée dans la version italienne de l'exhortation apostolique *Vita consecrata*, 1996, n. 55, de Jean-Paul II.

LE PREMIER ORDRE PAULINIEN

Le premier Ordre paulinien

Saint Antoine-Marie et saint Paul

L'histoire d'un nom

Saint Paul dans les Constitutions de 1579

Culte de saint Paul

Maisons et églises dédiées à saint Paul

46 - Antoine-Marie n'était pas le seul à attribuer – dans un évident sentiment d'humilité – à saint Paul et à Fra Battista da Crema la paternité du nouvel Ordre de Clercs Réguliers. Les Barnabites des origines reconnaissent unanimement en ceux-ci leurs vrais fondateurs et s'en proclamaient les fils.

Nous devons donc, nous aussi, jeter un regard rapide sur ces deux personnages qui ont une place de géants dans les débuts de l'histoire des Barnabites et qui – tout spécialement l'Apôtre – ont étendu leur influence sur des générations entières de Barnabites.

LE PREMIER ORDRE PAULINIEN

47 - Que les Barnabites et les Angéliques soient les deux premiers Ordres qui tiennent de saint Paul leur nom et leur programme, c'est un fait...

Il est vrai que cette antériorité ne doit pas se limiter à un primat d'honneur mais plutôt être un primat effectif de mérite. Les *Constitutions* de 1579 nous présentent un Apôtre à imiter et non à contempler !

Après nous, dix autres Instituts pauliniens sont nés dans l'Église de Dieu.

48 - Maintenant, comme par un patient travail de tissage, nous voulons montrer pas des documents comment notre Ordre est un Ordre paulinien. Nous allons rassembler les données en cinq points. 1. Nous commencerons par présenter le « paulinisme » du saint Fondateur. 2. Nous verrons ensuite comment est né le nom de Clercs Réguliers de saint Paul décapité et pourquoi ce nom a été, par la suite, remplacé communément par celui de Barnabites. Enfin, nous montrerons en trois titres successifs les témoignages les plus remarquables du « paulinisme » de l'Ordre, en parlant 3. de ses Règlements, 4. du culte en vigueur et des maisons (en latin : *collegia*) 5. et des églises fondées au cours des siècles en l'honneur de saint Paul.

SAINT ANTOINE-MARIE ET SAINT PAUL

49 - Un frémissement d'insurrection envahit la chrétienté au 16^e siècle. Les courants de réforme foisonnent en Europe. Proposant le retour à la sainte Écriture et particulièrement à saint Paul, le réformateur par excellence, ils enseignent le renouvellement intérieur, l'union à Dieu (méditation, sacrements) et l'exercice de la charité, expression directe de l'ascèse spirituelle.

Dans ce climat spirituel, Antoine-Marie pousse à mettre pleinement en œuvre l'Évangile interprété par saint Paul. « Il voit dans l'Apôtre celui qui correspond le mieux à son idéal de réforme, proclamant l'exigence de la « *Renovatio* » (renouvellement) radicale : lutte implacable contre la tiédeur, progression continuelle vers la perfection, pour le renouvellement de la ferveur chrétienne ».

D'autre part, « dans le cœur de Zaccaria, Dieu avait jeté les éléments d'un caractère, d'un tempérament faits pour réagir au moindre souffle de l'esprit de Paul. Énergiques et sensibles, tous deux sont animés du même amour pour Dieu et pour les âmes, poussent à contempler la sanglante réalité de la Crucifixion, ont la même tendance à l'activité, comme poussés par un irrésistible besoin de se dépenser, désireux d'une vie austère qui serait comme un contrôle rendant assurés leurs pas, éprouvant la même tendresse envers le prochain, la même constance dans la douleur et la même humilité dans le succès : tout ceci explique le caractère imposant de leur action apostolique très vaste ».

S'il a été conduit à l'étude de la Bible par Fra Marcello, ce fut particulièrement Fra Battista da Crema, « homme d'une immense culture théologique et grand connaisseur de la Sainte Écriture, tout spécialement de saint Paul, dont les réminiscences fleurissent dans tous ses ouvrages », qui lui

inspira l'amour et l'étude passionnée de l'Apôtre ; ces qualités particulières à la tradition dominicaine se rattachent, en passant par Cassien, à Jean Chrysostome.

De saint Paul, - dont il était « *mirifice studiosus* » (un merveilleux connaisseur) de ses épîtres -, il a appris : « l'idée centrale du plan de salut providentiel réalisé *dans le Christ et dans l'Église* ; l'ascèse chrétienne symbolisée par l'homme ancien mort en Adam et l'homme nouveau ressuscité dans le Christ ; le sens social de la *charité* ; l'opposition entre l'*économie* de la Loi de l'Ancien Testament et celle de la liberté du Nouveau Testament ».

« Certainement digne de l'esprit et de la ferveur de l'Apôtre, il ne trouva rien de plus efficace, pour émouvoir et enflammer l'esprit, que les Lettres de saint Paul », qu'il lisait et expliquait aux fidèles en employant et en s'efforçant de les imiter, les paroles, les gestes et les exhortations de saint Paul, tant en public qu'en privé "*ut felicius animarum procuraret salutem*" (pour travailler plus efficacement au salut des âmes. »

« Il formulait ses discours en s'inspirant abondamment de la doctrine et des paroles de l'Apôtre et, en rédigeant ses *Lettres*, il employait le même style que celui de saint Paul et celles-ci avaient quelque chose de l'esprit paulinien ».

Qu'on lise ses écrits !. La doctrine de saint Paul offre la preuve apodictique des vérités qu'Antoine-Marie expose dans ses *Sermons*, où reviennent au moins 72 citations scripturaires puisées dans les Épîtres de Paul.

L'Apôtre y est appelé « chaste, savant, vraiment ami de Dieu, l'incomparable Paul, ce très savant Docteur des Gentils ».

Dans ses *Lettres*, les Barnabites et les Angéliques sont appelés « Fils et Filles de saint Paul, plantes de Paul », tandis que lui-même signe « Prêtre de Paul Apôtre ».

Les *Lettres* V, VI, IX et X ont un caractère remarquablement paulinien.

Dans ses *Constitutions* rédigées pour les « Fils de saint Paul », parmi les 15 jours de l'année où il leur est permis de manger de la viande, il inclut la Conversion et la Mort de saint Paul, et il y trace la figure du « Réformateur » avec des traits délicatement pauliniens.

Possédée dans tous ses secrets, assimilée jusque dans sa forme au point de devenir la forme de sa pensée, méditée sans cesse par Antoine-Marie, la pensée de saint Paul devient une référence pour toutes ses pensées, une norme qui vérifie la valeur de toutes ses actions, le levier de son apostolat, la physionomie dont il rêve pour les fils et les filles de sa paternité spirituelle ».

Les étapes les plus significatives de sa vie sont autant d'expressions de son paulinisme : de son initiation à la théologie, à ses *Sermons* adressés à l'élite spirituelle de Crémone ; de son testament de 1531, dans lequel il voulut que soit dédié à la Conversion de saint Paul un autel de l'église Saint-Donat à Crémone, à la fondation des Clercs Réguliers de saint Paul (1533) et des Angéliques de saint Paul (1535) ; de l'admirable « Allocution » du 4 octobre 1534 qui indique le chemin spirituel que devront suivre ses fils, à sa mort précoce (1539) ; pour ne rien dire de la direction spirituelle et de la diffusion du culte au Christ crucifié et à l'Eucharistie, où est manifesté l'esprit paulinien.

C'est à raison qu'il a été appelé *Pauli sui fidelissimus sectator* (très fidèle imitateur de saint Paul) et que le paulinisme d'Antoine-Marie a été résumé dans la formule si familière à tout Barnabite : « *Cor Antonii, cor Pauli* » (le cœur d'Antoine-Marie est le cœur de Paul).

L'HISTOIRE D'UN NOM

50 - Au début, les Barnabites furent appelés « Fils de saint Paul ». Nous pouvons déduire le motif de ce nom si expressif de ce qu'a écrit la sœur Angélique Sfondrati, contemporaine du saint Fondateur : « Si grande et si ardente était son intention d'honorer Dieu et de sauver les âmes, que ces deux motifs furent la cause de donner stablement ce titre particulier ; en effet, distinguant, parmi tous les autres, cet apôtre comme une fournaise d'amour de Dieu, élu par Dieu lui-même comme un

instrument de choix, et ensuite tellement porté par la charité envers le prochain et arrivé sur ce point à une perfection consommée, qu'il leur paraissait ne devoir jamais se fatiguer de l'imiter ni jamais s'éloigner de sa doctrine et de son exemple ». En conséquence, notre première maison fut également appelée « maison de saint Paul ».

Mais quand arriva-t-il qu'au nom de Paul a été ajouté l'adjectif « décapité » ? Le témoignage le plus lointain remonte à 1545. Dans le premier *Livre des Chapitres*, on parle en effet de « Maison de saint Paul décapité ». Notons toutefois que, déjà en 1542, les Pères dédièrent à saint Paul décapité leur première chapelle près de Saint-Ambroise (« ayant fondé à cet endroit un Oratoire où ils exerçaient le saint ministère », affirme Gabuzio), inaugurant, pour ainsi dire, « cette principale observance et ce culte » envers l'Apôtre-Martyr, qui seront codifiés dans les *Constitutions* de 1579.

En les citant presque textuellement, le P. Gabuzio écrit : « Il plut à certains, en ce temps-là, d'être appelés Clercs de saint Paul décapité : nom qui est resté longtemps en usage puisque les Pères pensaient que leurs tâches exigeaient non seulement l'imitation de la doctrine mais aussi des souffrances de l'Apôtre ».

D'autre part, l'appellation « décapité » dut s'imposer rapidement pour distinguer les deux familles de Zaccaria.

Dans le premier *Livre des chapitres* est citée la « Maison de saint Paul décapité », en opposition avec la « Maison de Paul converti » des Angéliques. Et le P. Secchi justifie la naissance du nouveau nom, « soit à cause de la première chapelle des Pères, établie à Milan et qui portait ce nom, soit pour se distinguer, par cet ajout "décapité", de l'appellation "Saint Paul converti" qui était celle des Angéliques ». Et plus explicitement, dans un autre chapitre de son Histoire « afin que chacun de ces deux monastères, l'un des Sœurs Angéliques, l'autre des Clercs, puissent se distinguer tout en portant le même nom (de Paul), le premier fut appelé "de saint Paul converti" puisque les Angéliques avaient un culte particulier pour la vocation de l'Apôtre ; l'autre "de saint Paul décapité", puisque les Clercs s'étaient proposé d'imiter ses souffrances ».

Celle appellation fut définitivement approuvée par les *Constitutions* et ajoutée au nom de Clercs Réguliers de saint Paul, adopté à la suite de la *Bulle* de Paul III du 24 juillet 1535. Dans la *Bulle d'approbation* du Code définitif de l'Ordre, Grégoire XIII s'adresse de fait « aux chers Fils Clercs Réguliers de saint Paul décapité ».

Toutefois, le premier document pontifical qui employa cette terminologie fut la Bulle de Jules III (22 février 1550) qui autorisait, entre autres, à recevoir de nouveaux membres et à prononcer des vœux religieux perpétuels.

« Toutefois, ayant mieux réfléchi à ceci, écrit Gabuzio, le nom de "décapité" commença à être abandonné par nous, soit par souci de brièveté, soit aussi parce que nous professons de suivre, pour autant que la fragilité humaine le permette, le saint Apôtre, que nous vénérons "décapité", plutôt dans sa vie et dans la bonne bataille qu'il livra pour le Christ sur cette terre, que dans la jouissance de la gloire céleste ».

Nous devons constater avec le P. Gabuzio que cette appellation, tout en restant officiellement en vigueur jusqu'à nos jours, est pratiquement sortie de l'usage.

Mais, avec le temps, c'est le nom de Barnabites (dérivé du nom de la première église et de la maison-mère à Milan) qui devint le plus employé.

« Plaise au ciel, s'exclame Gabuzio, que nous méritions d'être appelés Barnabites, c'est-à-dire fils de consolation, dans l'Église de Dieu et que, devenus de vrais imitateurs des saints Paul et Barnabé, nous ne soyons pas trouvés tout à fait indignes d'aussi grands apôtres et très saints patrons ! »

Le P. Sacchi veut ensuite rechercher les motifs cachés du nouveau nom qui nous fut attribué. « Je penche à croire – comme il l'écrit dans son latin tordu que nous traduisons – que cela s'est produit grâce à un dessein divin, et non sans un mystérieux avantage pour servir d'aiguillon à la Congrégation. Et même, j'irais jusqu'à penser que c'est ainsi qu'en a disposé saint Barnabé lui-même qui, durant sa vie, par une voix divine, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, fut mis à part avec saint

Paul pour l'apostolat et choisi pour participer à son œuvre et à ses voyages, uni à lui par un lien céleste ; ainsi, désormais en possession de la vie bienheureuse, pour participer à la vie de la nouvelle famille dédiée à son compagnon Paul, il a voulu lui donner sa propre habitation (qu'il avait de fait choisie pour lui quand il est venu la première fois à Milan pour y propager la foi au Christ) et aussi son nom, pour que les hôtes sagaces rassemblés là aiment saint Paul qu'ils avaient spontanément choisi comme Patron et vénèrent Barnabé dont le nom, non sans la voix de Dieu (puisque'il fut donné par la voix du peuple) leur fut très bénignement imposé ; ils pourraient acquérir ainsi en eux la force de s'adonner avec un grand zèle à marcher dans les traces de ces deux Apôtres, dans l'exercice de leur apostolat ».

SAINT PAUL DANS LES CONSTITUTIONS DE 1579

51 - Le signe aussi officiel qu'éloquent de l'esprit paulinien des Barnabites, nous pouvons le trouver, nous semble-t-il, surtout dans nos Règlements.

Il est notoire – et nous le verrons plus amplement dans le chapitre 8 – que les Barnabites ont eu *trois Règles* : la première est constituée par les *Constitutions* de Fra Battista (dont le saint Fondateur va s'inspirer pour rédiger ses *Constitutions des Fils de saint Paul Apôtre*, qui ne furent jamais promulguées) ; la deuxième, qui porte le nom de *Constitutions des Clercs Réguliers de saint Paul décapité* ; écrite en latin comme celle de Fra Battista, elle fut promulguée en 1552 à l'occasion de la fameuse visite apostolique et a un caractère surtout canonique et transitoire (93 et 102).

De fait, on pensait à rédiger une troisième règle, définitive, qui serait comme le résumé de nos règles ; elle a été approuvée en 1579 et sanctionnée par Grégoire XIII.

(Nous négligeons de tenir compte des *Règles des Novices (Institutio Novitiorum)* dont la rédaction fut décrétée en 1568 et qui furent imprimées en 1598. En celles-ci se détache particulièrement l'Avant-propos qui a une délicate saveur paulinienne et dont nous avons tiré la dédicace du présent Manuel).

Nous avons déjà fait une brève allusion au « paulinisme » des *Constitutions* de Zaccaria (**49**). Quant aux *Constitutions* de 1552, elles commencent par l'avertissement de saint Paul (*Paulo Apostolo admonente*) : « que tout se fasse de manière convenable et avec ordre » (1 Co 14, 40) et les principales assertions du texte (sur l'oraison, les devoirs des Supérieurs, la chasteté) sont appuyées par des citations des Lettres de saint Paul, toujours accompagnées par des expressions qui, en rappelant la paternité paulinienne, leur confèrent un grand relief et une certaine solennité [*memores illius apostoli* (nous souvenant de cet apôtre) ; *ut jungit Apostolus* (comme ajoute l'Apôtre) ; *esclamante ad Corinthios Apostolo* (comme s'écriait l'Apôtre s'adressant aux Corinthiens)]. Enfin, ces *Constitutions* demandent que, au moment de prononcer ses vœux, on promette « au « Bienheureux Apôtre Paul ».

Mais passons à nos Constitutions de 1579 dans lesquelles saute aux yeux la place prééminente donnée à saint Paul.

Le prologue, solennel et majestueux est un résumé des points saillants du paulinisme barnabitique : « Il s'agit d'un culte et d'un amour spécial réservés à saint Paul ; ceux-ci se manifestent dans l'étude et dans la prédication de sa doctrine. Ce paulinisme devra se traduire ensuite surtout par l'imitation de son amour illimité pour les âmes, prix de tous ses sacrifices ».

Les passages tirés de ses Épîtres (on en compte trente-six, contre seulement trente pour tous les autres textes de l'Écriture) sont surtout utilisés pour appuyer les assertions de son texte ; ils sont aussi accompagnés d'expressions qui rappellent le culte particulier voué à l'Apôtre : « Notre chef et patron » (n° 86, 98) ; « à l'imitation de notre saint Paul » (n° 161) ; « notre Paul » (n° 99) ; « comme a dit l'Apôtre » (n° 181) ; « comme on retire de l'Apôtre » (n° 184) ; « selon la doctrine de l'Apôtre » (n° 190) ; « comme aux Fils du Docteur des Nations » (n° 229).

Dans les *Constitutions*, « saint Paul nous est présenté comme modèle de sainteté et sa vie,

entièrement donnée à l'idéal de l'Évangile, comme modèle de vie apostolique ».

« Ce qui revient fréquemment, c'est surtout la référence à Paul montré sous l'aspect du consacré à Dieu et qui se sacrifie complètement à son idéal ».

Voilà comment il nous apparaît dans le Prologue : il doit être étudié pour sa doctrine, et imité dans ses souffrances pour la cause du Christ.

Comme saint Paul, les novices doivent pratiquer le renoncement à eux-mêmes, « n'ayant pour seule gloire que la Croix du Christ » (n° 38 : cf Ga, 6,14). Les Barnabites embrasseront avec ardeur la pauvreté s'ils suivent l'exemple de Jésus et des saints (et, avant tout autre, saint Paul) « dont la grande pauvreté a débordé en trésors de libéralité » (n° 102 ; 2 Co 8,2) ; « à l'imitation de notre saint Paul, ils mortifieront leur corps et le réduiront en servitude » pour qu'il ne crée aucun obstacle à l'esprit mais lui soit soumis (n° 162 ; 1 Co 9,12).

L'apostolat qui, à côté de l'obéissance, est le grand mot d'ordre de nos *Constitutions*, se réfère à l'exemple de saint Paul.

L'éducation des novices doit les conduire à se faire tout à tous, pour en sauver à tout prix quelques-uns (n° 37 ; 1 Co 9,22), et le salut des âmes est le but vers lequel tendent le renoncement à eux-mêmes et l'adhésion à Dieu (n° 1, 6, 207, 303). L'étude est au service de l'apostolat (n° 134) ; les Barnabites sont présentés comme « *Episcoporum adiutores*, collaborateurs des évêques (n° 215, 222), toute œuvre bonne, pourvu qu'elle ne soit pas défendue ou peu conforme à la discipline religieuse (n° 230), leur est permise (n° 227, 230) ; et même les missions leur sont recommandées « comme il convient aux Fils du Docteur des Nations » (n° 229).

Comme on l'a signalé, la doctrine et la pratique de nos *Constitutions* ont abondamment puisé dans les Lettres de saint Paul.

Les références se font plus fréquentes et significatives dans les chapitres sur l'obéissance (n° 86, 98), sur la chasteté (n° 99), sur la pauvreté (n° 102), sur la correction fraternelle (n° 176, 180), sur la correction réservée aux Supérieurs (n° 181, 184, 186, 187), sur la concorde et l'égalité (n° 190, 191, 194), sur le Père général (n° 348, 349, 350), sur les supérieurs locaux (n° 429, 432).

L'approfondissement de ces références aux textes de Paul nous prouve que les *Constitutions* codifient une spiritualité qui tire de l'enseignement de l'Apôtre toute sa force et son originalité.

LE CULTE DE SAINT PAUL

52 - Nombreuses sont les expressions du culte, officiel ou privé, que les Barnabites rendent à saint Paul, Patron principal de la Congrégation.

Au-dessus de la porte de leurs maisons se retrouve une statue de l'Apôtre ; c'est à lui que sont dédiées de préférence nos églises ou, au moins, elles contiennent un autel qui lui est consacré.

Pour le choix de leur nom, nos anciens Pères s'inspiraient de Paul.

Les cérémonies pour la vêtue et la profession solennelle, rassemblées dans notre *Rituel*, ont une saveur décidément paulinienne.

Dans la première formule de profession, on « faisait une promesse au Christ crucifié, à sa glorieuse Mère et à saint Paul Apôtre ». En donnant l'habit religieux, le célébrant prononce les paroles de l'Apôtre « Que Dieu te dépouille du vieil homme et de tes actions pécheresses et qu'Il te revête de l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la vraie sainteté ».

À la fin de la cérémonie, il invite le nouveau religieux à vivre dans l'humilité, l'obéissance et la charité fraternelle « par l'intercession de saint Paul Apôtre que nous invoquons comme Protecteur de cette Congrégation ».

Les rites de la profession solennelle sont encore plus suggestifs : le candidat est « enseveli avec le Christ » sous un drap mortuaire, pour ensuite se relever *in novitate vitae* (pour une vie nouvelle) aux paroles de l'invitation toute paulinienne du célébrant : « Réveille-toi, ô toi qui dors, relève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera ».

Notre liturgie donne à l'Apôtre une place privilégiée et est riche de thèmes pauliniens. C'est avec un rite de fête ou de solennité que nous célébrons respectivement les fêtes de la Conversion et de la Décapitation, les faisant précéder par un jour de jeûne. Le P. Gavanti, liturgiste barnabite, prescrit d'incliner la tête quand, au cours de la messe, est prononcé le nom de Paul.

La messe et l'office du saint Fondateur sont comme un tissu de textes pauliniens.

Dans nos pratiques quotidiennes ne manque pas l'invocation à l'Apôtre. Chaque soir, nous concluons la journée par une merveilleuse oraison : « Ravive, ô Seigneur, dans ta Congrégation l'esprit de l'Apôtre saint Paul, pour que, remplis de cet esprit, nous nous efforcions d'aimer ce qu'il a aimé et de mettre en pratique ce qu'il a enseigné ».

Dans les prières prescrites les lundi, mercredi et samedi, les étudiants des temps anciens n'oubliaient pas d'invoquer saint Paul pour qu'il protège leurs études.

Finalement, un décret du Chapitre général de 1958 prescrit à toute la jeunesse barnabite l'étude progressive et organique de la figure et de la doctrine de l'Apôtre. (cf. **381**)⁶.

ÉGLISES ET MAISONS DÉDIÉES À SAINT PAUL

53 - Promulguée pour une nouvelle et plus ample confirmation de l'Institut naissant, la Bulle *Dudum felicis recordationis* de Paul III concédait à nos Fondateurs de dédier leur première église (construite à la place de la petite église Saint-Barnabé, détruite) à l'Apôtre Paul « envers qui ils avaient une dévotion particulière ».

Désirée et voulue par Zaccaria, la construction de notre Église-Mère, Saints Paul et Barnabé, commença en 1545, grâce à Morigia. Les Barnabites pouvaient ainsi, et à plus forte raison, continuer à appeler « maison de Paul » leur monastère.

Une particularité du paulinisme barnabite est visible dans la dédicace à saint Paul de nos églises et maisons et elle devient un des canons des *Constitutions* de 1579. Durant les siècles qui se sont succédé depuis la fondation de l'Ordre, la présence des Barnabites dans les domaines les plus variés de leur ministère paroissial, éducatif, missionnaire a un nom et un étendard : celui de Paul.

Au 16^e siècle, outre l'église des SS. Paul et Barnabé de Milan (appelée communément Saint-Barnabé) surgit à Casal Monferrato, sur un projet du P. Binago, l'église Saint-Paul (1573) dont sera l'hôte saint Louis de Gonzague et, à Rome, Saint-Paul *alla Colonna* (1596) rasée en 1695 par Alexandre VII pour des raisons d'urbanisme.

Au 17^e siècle, siècle de la grande expansion barnabite, on compte 12 églises dédiées à l'Apôtre : Saint-Paul à Acqui (1605) ; Saint-Paul Majeur à Bologne (1606), construite d'après un dessin du P. Mazenta ; Saint-Paul in Campetto à Gênes (1606) , Saints Paul et Marc à Novare (1607) où les Barnabites avaient été appelés en 1598 par le Vénérable Bascapè ; Saints Paul et Charles à Vigevano (1609) ; Saints Paul et Barnabé à l'Aquila (1609) ; Saints Paul et Charles à Annecy (Savoie) fondée en 1614 grâce à saint François de Sales ; Saint-Paul à Tortona (1618) érigée quand y résidait comme évêque le Vénérable Dossena ; Saint-Paul à Macerata (1621), également construite d'après un dessin du P. Mazenta ; Saints Paul et Christine à Lescar (Béarn) en 1622 ; Saints Paul et Charles à Dax (1631), également dans le Béarn ; Saints Paul et Joseph à Mont-de-Marsan (Gascogne) en 1656.

Comme on le voit, là où les églises avaient leur titulaire, les Barnabites y ajoutèrent le nom de saint Paul, souvent uni à celui de saint Charles Borromée, lui aussi Patron de l'Ordre.

Au 18^e siècle où on compta le plus grand nombre de maisons et de membres que notre Ordre ait eus dans son histoire, une de nos fondations en Autriche est dédiée à saint Paul (1745) à Margarethen am Moos (Vienne).

⁶ Comme on le voit, beaucoup de prescriptions de ce n° 52 sont périmées, au moins pour les détails ; mais, pour le fond, l'étude de la personne et de la doctrine de Paul sont plus que jamais d'actualité. (ndt)

Au plus fort des persécutions religieuses du 19e siècle, dans une généreuse relance apostolique, grâce au P. Shouvaloff, les Barnabites fondèrent à Paris une maison dédiée à l'Apôtre (1857), tandis que nos missionnaires construisirent deux églises en l'honneur de saint Paul : en Norvège, à Bergen (1865) et en Suède, à Gèfle (1881).

Le 20e siècle, période qui enregistre une augmentation de nos membres, de fondations et de nouveaux horizons apostoliques, a vu naître 11 maisons ou églises qui honorent le nom de l'Apôtre.

Après le scolasticat Saint-Paul à Kain (Belgique), naît en 1922 le *Collegium Sancti Pauli* à Arpino, siège de l'école apostolique.

En 1924 naît une autre maison à Paris, unie à notre paroisse N.D. Du Rosaire ; en 1933, le scolasticat Saint-Paul à Florence ; en 1937, l'école apostolique Saint-Paul à Melun (France) ; en 1937, à Copacabana, dans l'ancienne capitale du Brésil, la paroisse Saint-Paul ; en 1954, le Collège Saint-Paul à Bukavu (R.D. du Congo, alors Congo belge) ; en 1949, le *Collegio San Pablo* dans une localité à 30 km de Buenos Aires auquel restera peut-être dans l'avenir le nom de *villa San Pablo* que lui donnèrent nos Pères ; le *Collegium sancti Pauli* à Buffalo (USA) en 1961 ; la maison Saint-Paul à Monza (1964) ; et enfin le noviciat Saint-Paul à Montaldo (1966).

Mais les vicissitudes de l'histoire ont fait que beaucoup de ces églises et maisons ont été soit détruites soit abandonnées.

À cette claire marque de paulinisme barnabitique, nous voulons ajouter que (selon ce que demandent les Constitutions de 1579) chacune de nos églises a toujours un autel dédié à saint Paul dont l'effigie domine l'entrée de nos maisons (n° 165 et 112).

Nos consœurs Angéliques ont, elles aussi, donné cette forme particulière de culte à l'Apôtre auquel elles consacrèrent leur premier Monastère à Milan et auquel toutes leurs maisons sont actuellement dédiées.

Notes

47 - INSTITUTS PAULINIENS (d'abord les masculins, puis les féminins)

1. *Barnabites*, qui au début étaient appelés pauliniens.
2. *Paulist Fathers* csp – The missionary Society of S.P. the Apostol. New York
fondée en 1858 par Isaac Hecker
but : diffusion de la doctrine chrétienne chez les non-catholiques
3. *Les Paulistes* – Mission de S. Paul, de rite oriental gréco-melchite. Baalbek (Liban)
Fondation en 1933, par Mgr Germanos Mouakkad
But : prédication et retraites pour le peuple.
4. *Société de saint Paul*. Malte
fondation en 1910
but : missions
5. *La Société de saint Paul*. Alba
fondée en 1913 par don Alberione
but : apostolat, presse, etc.
6. *Mission ouvrière S. Pierre et Paul*. (MOPP) Institut séculier de prêtres et de laïcs. Marseille.
Fondée en 1941 par Jacques Loew
7. *Angéliques de saint Paul*.
8. *Sœurs de saint Paul de Chartres*
fondées en 1700, Chartres
but : œuvres hospitalières et éducation.
9. *Petites Sœurs de saint Paul* – Oeuvre de S. P. Fribourg. Fondées en 1873.
10. *Filles de saint Paul*. Alba.
Fondées en 1915 par don Alberione.
11. *Compagnie de saint Paul*. Milan. (Institut séculier de prêtres et de laïcs)

Fondée en 1920 par le cardinal Ferrari..

12. *Fraternité St Paul pour l'aide au développement* (groupe belge de chrétiens en lien avec la section belge de Pax Christi)

Au 13^e siècle naquirent en Hongrie les moines de saint Paul ermite qui furent appelés "pauliniens", sans référence, évidemment, à saint Paul de Tarse. On parle de "prêtres de saint Paul" au sujet des "prêtres de Tortone". Pour ce qui les concerne, voir Premoli, *Storia*, 1, p. 176, en note.

À l'occasion de l'Année paulinienne 2008-2009 a été rédigée une liste des instituts pauliniens. Nous la citons intégralement pour confirmer et mettre à jour ce qui est dit ci-dessus.

Une précieuse contribution à la célébration de l'Année paulinienne par "l'Agence internationale Fides", de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples, avec la réalisation d'un gros "dossier" sur les instituts religieux qui s'inspirent de l'apôtre Paul. C'est le fruit d'une large enquête, dans les siècles et de nombreux pays, conduite par un groupe de journalistes, sur l'histoire, les activités, y compris dévotionnelles, et les défis des "familles pauliniennes. Cette enquête est enrichie par une chronologie des fondations et des interviews de leurs supérieurs et supérieures généraux, particulièrement sur leurs initiatives actuelles.

La première référence à saint Paul dans le titre d'un institut religieux, est un fait relativement récent (dans les temps anciens, on en donnait le nom à des monastères dispersés dans le monde) **dû à saint Antoine-Marie Zaccaria, fondateur en 1533 des Clercs réguliers de saint Paul (Barnabites) et des sœurs Angéliques de saint Paul.** Plus d'un siècle plus tard, en 1696, est née en France la Congrégation des sœurs de saint Paul de Chartres ; l'accentuation de leur caractère missionnaire se manifestera chez les sœurs de la Charité de saint Paul, à Birmingham, leur filiale (1847). La même chose vaut pour les sœurs de saint Paul d'Angoulême (1825). Les sœurs Aveugles de saint Paul (France, 1852) choisissent comme devise une phrase de la *Lettre aux Éphésiens* (Désormais, nous sommes lumière dans le Seigneur). La mission des Paulistes (États-Unis, 1858) est comprise par son fondateur Isaac Hecker principalement dans un sens œcuménique. Le chanoine Joseph Schorderet (Suisse, 1873) placera au contraire sous le patronage de saint Paul son Œuvre pour la diffusion de la bonne presse. Deux autres fondateurs rappellent le lien entre l'Apôtre et les moyens de communication : en 1803, au Liban, l'évêque gréco-melchite Germanos Mouakkad (les Missionnaires de saint Paul) en 1914-15 et en Italie, le prêtre Giacomo Alberione (Société de saint Paul et filles de saint Paul). Il faut citer aussi : la Société missionnaire de saint Paul (Malte 1910), les Sœurs de saint Paul et les Frères de saint Paul (Allemagne 1913) et la Compagnie de saint Paul fondée à Milan en 1920 par l'archevêque cardinal Andrea Carlo Ferrari.

48 - Les cinq paragraphes sont tirés, avec de légères corrections, de *Presenze di S. Paolo tra i Barnabiti* (Présences de saint Paul chez les Barnabites), numéro spécial de l'*Eco dei Barnabiti*, 41 (1961), 29, 191, 190, 73, 42. Aux pages 194-197 est présentée la thèse de licence du Père F. Ghilardotti : *Le paulinisme barnabitique. Aspects éthiques et religieux de l'Évangélisme lombard au 16^e siècle*, que nous citons fréquemment. Sur le charisme paulinien et son influence chez les familles fondées par Zaccaria, on verra G. Scalese, *Il carisma dell'apostolo Paolo* (le charisme de l'apôtre Paul), "Eco dei Barnabiti", 2/2001, 30-32 ; *Il carisma paolino nella Congregazione* (le charisme paulinien dans la Congrégation), id., 4/2002, 23-26.

49- Le cardinal Eugenio Pacelli (devenu Pie XII) a fait à San Carlo ai Catinari lors de la clôture des fêtes du 4^e centenaire de l'Ordre (1933) la commémoration officielle sur le thème : « L'apostolat de saint Antoine-Marie Zaccaria sur les traces de l'Apôtre des Nations ». Ce texte, publié dans la revue « Pages de culture », 1 (1934), 3 sv., offre d'excellents aperçus pour cadrer la personnalité du saint Fondateur à la lumière de son grand modèle. (voir en particulier les n° 35 et 60).

BATTISTA CARIONI DA CREMA

« NOTRE PREMIER PÈRE ET FONDATEUR »

Notre premier père et fondateur

L'un et l'autre, nos bienheureux pères

Fra Battista et Antoine-Marie

Fra Battista et les premières générations barnabites

L'esprit de Battista da Crema

54 - S'intéresser au frère dominicain Battista da Crema (environ 1460-1534) n'est pas purement et simplement s'adonner à « l'archéologisme », fût-il barnabitique. C'est au contraire se reporter à la source de ce vaste mouvement de réforme antérieur au Concile de Trente dont nous avons parlé dans le premier chapitre.

Les Théatins et les Barnabites voient en Fra Battista leur fondateur ou, au moins, celui qui a eu l'idée des Clercs Réguliers et qui les dirigea lors des premiers pas de leur vie. D'ailleurs, nombreuses sont les personnes qui les ont considérés tout court comme « deux glorieux provins⁷ de l'Ordre dominicain ».

« NOTRE PREMIER PÈRE ET FONDATEUR »

55 - Pour lui attribuer cette paternité, il n'est pas douteux que les Barnabites aient la première place. L'influence que Fra Battista exerça sur eux fut, et c'est peu dire, énorme. C'est donc à raison que le P. Angelo Cortenovis – ce chercheur passionné des réalités barnabitiques – écrivait que la connaissance et les œuvres de Fra Battista pouvaient contribuer énormément à éclairer notre histoire.

Nous tenterons donc maintenant de présenter Fra Battista comme l'inspirateur tant de l'action que de la doctrine des premiers pauliniens.

56 - Né vers 1460, Battista Carioni avait retiré de sa formation religieuse le tempérament de réformateur que demandaient les temps nouveaux. Il appartenait à la Congrégation dominicaine de Lombardie qui se distinguait par son observance et son bon esprit.

Compagnon - comme on peut le supposer - de Savonarole, il fut le disciple du Bienheureux Sebastiano Maggi, deux fois vicaire général, entouré du groupe de huit autres Dominicains contemporains, tous vénérés du culte des Bienheureux. Les dominicains Francesco Silvestri de Ferrare et Gaetano Tommaso de Vio vivent à cette époque et il est probable qu'ils aient connu Fra Battista, ayant été tous deux Maître général de l'Ordre.

57 - En 1519, nous voyons Fra Battista aux côtés de Gaétan de Thiene, d'abord à Vicence puis à Venise. Il est son directeur spirituel et il le pousse à fonder, à Rome, le premier noyau de Clercs Réguliers (1524).

Alors qu'il s'était privé, pour le plus grand profit de l'Église, de celui qu'il considérait comme son bras droit dans l'œuvre de la réforme, voilà que la Providence suscite de nouvelles institutions pour réaliser en Lombardie et en Vénétie ce que Gaétan de Thiene s'apprête à accomplir dans la Ville éternelle.

Guastalla, Crémone, Milan sont précisément les centres de rayonnement du nouveau groupe de réformateurs.

58 - Éprouvée par le malheur (la mort successive de deux maris), peut-être dégoûtée de la vie luxueuse et corrompue, certainement rappelée aux valeurs de la vie spirituelle par des personnes pieuses, Ludovica Torelli, comtesse de Guastalla, revient à la pratique chrétienne. Elle fait appeler Fra Battista (ou bien elle se rend elle-même à Milan pour le rencontrer) et se confie à sa direction (1527). En 1530, à la suite de cette nouvelle orientation de sa vie, elle change son nom de Ludovica en celui de Paola. Ce changement est une précieuse indication sur l'esprit paulinien de Fra Battista qui, sans aucun doute, n'est pas étranger à ce changement.

⁷ Un provin est comme une marcotte ou espèce de bouture pour multiplier les ceps de vigne. Le sens est donc : comme deux branches issues de l'Ordre dominicain.

59 – Mais notre Dominicain avait fait en 1528 une autre rencontre, décisive. Il passe fréquemment par Crémone et s'y arrête souvent quand il doit se rendre de Milan à Guastalla. C'est là que Zaccaria vient à connaître ce remarquable directeur spirituel. Comme Fra Marcello, son premier directeur spirituel, est mort, c'est Fra Battista qui lui succède. Sous sa conduite, Antoine-Marie perfectionne son *curriculum* et sa formation. Déjà instruit en théologie sous la conduite de Fra Marcello et vraisemblablement entré dans la cléricature, c'est Fra Battista qui le pousse à devenir prêtre, qui le suit et l'encourage dans les bonnes œuvres qu'il entreprend dans sa ville natale.

60 - Arrêtons-nous un instant et demandons-nous de qui Antoine-Marie a reçu sa formation théologique et ascétique, si profondément et si authentiquement paulinienne. De 1524 à 1528, il est à Crémone. Il n'exerce pas la médecine mais « s'adonne à la vie spirituelle ». Ce sont cinq années d'enrichissement intérieur et de premières tentatives apostoliques. La rencontre avec Fra Battista aura lieu à la veille de cette période consacrée à un apostolat absorbant et dynamique qui ne prendra fin qu'avec la mort d'Antoine-Marie. Dans la pénombre où nous laisse l'histoire avare de documents, Fra Marcello se présente comme le premier et décisif maître de ce « paulinisme » de notre Fondateur. Celui-ci, après sa rencontre avec Fra Battista, passera d'un paulinisme théorique à sa traduction pratique et vécue.

61 - Mais revenons-en au fil de la narration.

Une activité fébrile, mille occasions qui se présentent, de nombreux imprévus impriment, durant les années 1529-1533, un rythme rapide et parfois tourbillonnant à la vie de Fra Battista. Il devient le confesseur de la comtesse Torelli et de tout le comté, la même année où Antoine-Marie en assume la chapellenie (1529).

Mais Guastalla apparaît trop petite pour les projets rêvés par ces réformateurs, et la comtesse Torelli a déjà pensé à donner vie à Milan, près de Saint-Ambroise, à un groupe de femmes et de jeunes filles se consacrant à des œuvres apostoliques.

Tout comme il avait poussé Gaétan de Thiene à Rome, Fra Battista désire également la naissance à Milan d'un nouveau noyau de réformateurs. Sa présence, sa conduite sage et experte orientent de cette façon les premiers pas des futurs « pauliniens ».

Antoine-Marie quitte sa ville natale ; la comtesse pense à se défaire de son fief ; tous deux vont habiter à Milan. Là les attend un Cénacle de réforme à qui ils redonneront vie dans ses derniers rayons de lumière bienfaisante et d'où sortiront les cofondateurs et les premiers « pauliniens » : l'Oratoire de l'Éternelle Sagesse.

Ferrari et Morigia en étaient membres depuis longtemps. Battista da Crema en faisait partie lui-aussi, ami intime de ce Landini qui dirigeait ce cénacle et était fin connaisseur de saint Paul. C'est lui qui rédigea la préface à la *Cognizione e vittoria di se stesso* (Connaissance de soi et victoire sur soi).

C'est à eux que se présente Antoine-Marie. Tous voient en lui celui qui mettra en pratique ce qu'ils désirent depuis tout un temps : une société de réformateurs consacrée à la "rénovation de la ferveur chrétienne".

Depuis cette année 1530, les accords, les ententes se perfectionnent, les incertitudes sont évacuées ; on surmonte les inévitables contradictions qui ont leur source dans la position critique de Fra Battista, contraint à vivre *extra claustra* (hors de son couvent), les premières calomnies, l'incompréhension de ses supérieurs.

Finalement, vers la fin de 1532, tout semble prêt pour le lancement de l'entreprise. On adresse une demande à Rome et on obtient, au début de l'année suivante (18 février 1533), le *Bref* d'approbation du nouvel Institut.

Fra Battista voit le couronnement de son rêve et on peut penser qu'il récite en son cœur le « *Nunc*

*dimittis*⁸ » car la maladie et la mort ne tarderont à l'atteindre. Durant l'été 1533, on le retrouve malade à Guastalla et il s'éteint quelques mois plus tard, le 2 janvier 1534.

Coincidence remarquable : c'est aussi à Guastalla que Zaccaria devint malade, et s'il ne s'était pas fait transporter à Crémone parce qu'il sentait sa mort imminente, c'est là que ses jours auraient pris fin.

L'UN ET L'AUTRE NOS BIENHEUREUX PÈRES

62 - À partir de ce moment, la présence de Fra Battista parmi ses fils et, tout spécialement, dans le cœur d'Antoine-Marie se fait ressentir toujours plus, dans toute sa grandeur et sa profondeur.

Antoine-Marie, qui appelait Fra Battista « mon saint auprès de Dieu, qui me retire de mes imperfections, de ma pusillanimité et de mon orgueil » est désormais privé de sa présence et sent peser sur ses épaules tout le poids des œuvres entreprises.

Mais il est certain que, du haut de ciel, Fra Battista continuera sa mission irremplaçable de père et guide. C'est ainsi que, quinze jours après la mort de Fra Battista, Zaccaria écrit : « Nous ne devons pas nous tourmenter pour les difficultés qui nous arrivent ou nous arriveront, car cene n'est pas nous qui en portons le poids, mais lui. Il est bien vrai que les négligents et ceux qui ne veulent pas s'aider eux-mêmes lui ont toujours déplu. Efforçons-nous donc de faire, de notre part, tout ce que nous pouvons et le Crucifié se chargera du reste, soit par lui-même, soit par l'intercession de notre père ».

(*Lettre IV*).

63 - Antoine-Marie avance donc sûrement ; il a confiance en la protection de ses deux pères protecteurs que nous trouvons dorénavant particulièrement réunis : saint Paul et Fra Battista.

Ce qui suit en est la preuve : en 1534, Zaccaria, comme nous le savons, donne l'habit de l'Ordre à Giacomo Morigia, l'un des premiers à en être revêtu, et change son prénom en celui de Paolo Battista (mais ce nom ne fut jamais usité). Les deux idéaux, les deux amours, les voilà réunis !

Et cela se répétera pour d'autres, par exemple pour le P. Adriano Dolcetto qui prit les deux mêmes prénoms, ou pour les P. Caimo et Soresina qui changèrent leur prénom en celui de Battista.

64 – Entre-temps se présentent des moments décisifs ou difficiles pour les deux branches des "pauliniens" : Barnabites et Angéliques. Antoine-Marie aiguillonne ou réprimande, selon les cas, en se référant aux deux « pères » des nouveaux Instituts.

Écrivant aux Angéliques (*Lettre V*), à la veille de la mission à Vicence, il traite, dans une page magistrale, des finalités des "Fils de Paul". Le triple programme qu'il trace est présenté comme le fruit immédiat de l'enseignement et de l'exemple de l'un et l'autre de « nos deux bienheureux Pères ».

Pour confirmer le rôle que Zaccaria attribue à saint Paul et à Fra Battista dans la vie des premiers Barnabites, nous retrouvons des idées analogues dans la *Lettre VII* (3 novembre 1538), adressée aux « Fils de Paul qui sont aussi les nôtres » et que nous pouvons bien considérer comme la première *Lettre circulaire* adressée à l'Ordre.

Ici aussi, comme cela nous paraît vraisemblable en regardant la vivacité et l'actualité des expressions, des thèmes pauliniens s'entrelacent à des thèmes de Fra Battista : ils semblent se confondre ou, mieux encore, se fondre dans un unique idéal.

8 *Nunc dimittis* : début de la prière du vieillard Syméon (Luc, 2, 29-32) quand il rencontre Jésus présenté au Temple. « Maintenant, Seigneur, c'est en paix que tu renvoies ton serviteur ». La promesse du Seigneur est accomplie et il peut mourir en paix. On met souvent ces paroles dans la bouche de ceux qui ont achevé leur travail. (ndt).

Mais lisons ce qui concerne notre sujet : « Vous répondrez - écrit le Fondateur - au désir de notre divin Père qui voulait, vous vous en souvenez, que nous soyons les plantes et les colonnes du renouvellement de la ferveur chrétienne ». Et il conclut : « Ô doux Père, tu t'es fatigué et tu as toujours été dans les peines et c'est nous qui en recueillerons les fruits ; c'est toi qui as eu la croix en partage et c'est nous qui jouirons d'un grand repos ; c'est en portant et en embrassant (le Fondateur dit : en mangeant) continuellement les croix que nous produirons les fruits de ton travail et les nôtres ».

De l'évocation émue de Fra Battista, il passe à une exhortation adressée aux « Fils et Plantes de saint Paul ». Il retourne ensuite à Fra Battista (« héritiers et fils légitimes de notre saint Père ») pour en revenir à l'Apôtre (« et de grands saints »).

Sont donc Fils et Filles de l'un et l'autre pères, tant les Barnabites que les Angéliques ; à l'adresse de ces dernières, il ne nous reste que ces deux *Lettres*, les seules qui aient été retrouvées.

FRA BATTISTA ET ANTOINE-MARIE

65 - Fra Battista n'est pas seulement un modèle de vie que Zaccaria propose à ses disciples, il est surtout la source de sa pensée et de sa spiritualité. Il est possible que, dans l'état actuel des études sur ce sujet, nous ne soupçonnions pas quelle dépendance liait le saint Fondateur à son père spirituel.

C'est à juste titre que le P. Cortenovis observe que, dans les *Lettres* et dans les *Constitutions* de Zaccaria, « vous verrez le caractère de Fra Battista qui eut une part si importante aussi dans les ferveurs initiales de Gaétan de Thiene ».

Dans les *Constitutions*, il est difficile de tracer la frontière entre la pensée d'Antoine-Marie et celle de Fra Battista, si, comme nous le dit le P. Gabuzio et nous le verrons mieux dans la suite, Antoine-Marie les élaborait en se basant sur un texte précédent rédigé par Fra Battista.

Le Fondateur non seulement partage et fait sienne la pensée de Fra Battista, mais il l'assimile au point de passer - mais à tort - pour un plagiaire. De fait nous connaissons bien la grande ressemblance de pensée et d'expression entre le *Sermon* sur la tiédeur et la Lettre de dédicace de l'opuscule de Fra Battista, *Specchio interiore* (le Miroir intérieur) publié après sa mort grâce à l'initiative de la comtesse Torelli.

Les *Constitutions* de Zaccaria, enfin, montrent bien la grande estime qu'avait le saint Fondateur pour les œuvres de Fra Battista. En effet, elles recommandent : « Mais particulièrement et surtout, ils se délecteront encore davantage de la lecture des livres qui traitent de l'instruction et de la formation des bonnes mœurs, de la vie parfaite et de la vraie imitation du Christ, par exemple...des livres de notre père Fra Battista da Crema et autres livres du même genre qui, bien compris et mis en pratique, pourront les conduire à la perfection » (chapitre VIII).

FRA BATTISTA ET LES PREMIÈRES GÉNÉRATIONS DES BARNABITES

66 - Cette recommandation du Fondateur fut suivie à la lettre par ses premiers fils. Les œuvres de Fra Battista étaient celles qu'ils préféraient. Ils en possédaient plusieurs éditions et en conservaient les manuscrits originaux. Ils leur attribuaient une efficacité spéciale pour ceux qui, déviant de la discipline régulière, avaient besoin de corrections salutaires.

Dans les chapitres de communauté, la pensée du dominicain nourrissait les interventions de nos pères. Un seul exemple pourra suffire pour démontrer comment même les aspects, que j'oserais appeler moins heureux ou discutables des écrits de Fra Battista, étaient bien assimilés par les fervents lecteurs que furent les premiers Barnabites.

Dans la "Collation" ou Conférence spirituelle de la Pentecôte 1548, Gerolamo Torso dit,

entre autre, qu'il fallait « se dépouiller de toute chose qui était chère, même spirituelle, et du Seigneur Jésus lui-même par amour de ce même Christ ».

L'ESPRIT DE BATTISTA DA CREMA

67 - Avec cet aperçu de la pensée de Fra Battista, nous entrons dans un domaine difficile et à peine élaboré : la présentation de la spiritualité de Fra Battista. Pour notre dessein suffiront quelques données que nous puisons dans l'ouvrage critique sur Fra Battista, dû à Bogliolo.

Une chose nous frappe dès une première lecture, même partielle, des œuvres de Fra Battista. C'est sa profonde connaissance de l'Écriture, spécialement de saint Paul, dont les références reviennent fréquemment dans ses écrits. Parmi les auteurs sacrés, ses préférences vont nettement à saint Paul, comme à celui dont la pensée correspond le mieux à son caractère et à ses idéaux : combat spirituel, lutte implacable contre la médiocrité.

C'est donc à raison que son confrère, le père Colosio, définit Fra Battista comme rempli de l'esprit de saint Paul.

La conception qu'a Fra Battista de la vie est dominée par un trait nettement paulinien : la combativité. Celle-ci reçoit sa signification d'un choix présent en toutes ses actions : l'adhésion à la *stultitia Crucis* (la folie de la Croix) en opposition à la sagesse terrestre. C'est là que se trouve le dilemme paulinien : ou paraître fous aux yeux des hommes et sages aux yeux de Dieu, ou fous aux yeux de Dieu et sages aux yeux des hommes.

Le Christ crucifié devient donc le but, la fin, le centre essentiel de la doctrine ascétique de Fra Battista et, en même temps, le modèle, le guide, la cause efficiente et finale de sa doctrine spirituelle.

68 - En outre, la spiritualité de Fra Battista est éminemment apostolique. Vif est, chez lui, le sens du Corps mystique ; c'est pour cette raison qu'il considère impossible qu'une vie chrétienne sérieuse ne se déploie pas dans l'activité apostolique à la conquête des âmes.

Au contraire, plus on fait aimer Dieu, plus on l'aime, plus on progresse dans la perfection. « Efforcez-vous, écrit-il, d'embraser les autres et ainsi vous vous réchaufferez vous-mêmes ».

Bien plus : Fra Battista discerne la réalité du Corps mystique, même dans la perspective du péché. L'âme avancée dans la voie de la perfection sait qu'elle est la cause de toute la passion du Christ et même de tous les péchés du monde. (Il est instructif à ce propos de lire ce qu'écrit Antoine-Marie dans le chapitre XIII de ses *Constitutions*).

D'ailleurs, n'observons-nous pas que le sens du Corps mystique, l'idée du péché comme châtement collectif (« *in quo omnes peccaverunt* – en qui tous ont péché – *Lettre aux Romains*, 5, 12) sont la fine fleur de la théologie paulinienne ?

69 - Nous voulons, enfin, mettre en lumière un aspect caractéristique de la doctrine ascétique et mystique de Fra Battista. Il est le défenseur du pur amour envers Dieu, c'est-à-dire un amour inconditionné qui suppose la mort complète de l'amour-propre, au point de proposer des expressions paradoxales comme la suivante : « Pour ton amour, je suis prêt à perdre mon corps, mon âme, la grâce, la gloire, moi-même ». (Vous souvenez-vous de l'expression du P. Torso : « se dépouiller même du Christ par amour du Christ » ?).

Il est vrai que Fra Battista lui-même nous offre la clé pour interpréter de telles expressions, quand il dit : « Renonce à ta volonté propre et il n'y aura plus d'enfer ; que ta volonté soit celle de Dieu et tu seras dans le Paradis ».

Même cette thèse est fondée sur des textes de l'Écriture. On peut en citer trois : l'un concerne Moïse (qui voulait être rayé du livre des vivants pourvu qu'Israël soit sauvé), et deux viennent de saint Paul, quand il dit que le Christ « *est pro nobis maledictum* - le Christ a été fait malédiction

pour nous » (Ga 3,23) ou, parlant de lui-même, il dit qu'il voulait «*anathema pro fratribus* - être anathème pour ses frères » Rm 9,3).

70 - Après toutes ces références, nous pouvons désormais comprendre l'influence déterminante exercée par Fra Battista sur Antoine-Marie et lui reconnaître sans hésitation le titre de « Père et Fondateur » des Trois collèges pauliniens

Les Barnabites, que les siècles ont désormais éloignés de ce grand réformateur, pourraient reconnaître son rôle de premier plan dans la vie de la Congrégation.

Voici comment s'exprime l'un d'eux, le P. Cortenovis, déjà cité : «*Vous les reconnaîtrez à leurs fruits*. La sainteté immaculée et très pure qu'il a transmise aux premières pousses des deux Instituts (Gaétan de Thiene et Zaccaria) et qui, pendant deux cents ans et plus⁹, a continué à répandre la très suave odeur des vertus évangéliques, suffit amplement à faire l'apologie de la conduite innocente et de la suave doctrine du maître spirituel et de ses disciples » (c'est-à-dire de Fra Battista et des Barnabites).

Notes

54 - Nous avons déjà cité à la note 34 la biographie critique de Fra Battista. Sur les Barnabites et les Théatins, on lira dans l'Appendice de l'*Histoire des Barnabites au XVIe siècle*, p. 467 un entrefilet du Père O. PREMOLI. C'est à ce dernier que l'on doit la première reconstruction historique sur son concitoyen.

55- L'affirmation présentant Fra Battista comme « notre premier père et fondateur » est contenue dans la *Chronachetta A* (La petite chronique A), premier document de l'histoire barnabitique, écrit en bonne partie par le père P. OMODEI. (cf. O. PREMOLI, *Histoire...*, déjà cité, p. 24, note).

Ce passage et les autres du père CORTENOVIS sont extraits de *Elogio et lettere familiari* - Éloge et lettres familières, Milan, 1862. Il s'agit d'un ouvrage injustement tombé dans l'oubli. La présente citation est à la page 94.

61 - On trouvera d'autres données sur l'Oratoire de l'Éternelle Sagesse, en O. PREMOLI, *Histoire des Barnabites au XVIe siècle*, pp. 407 et sv.

62 - Zaccaria fait allusion à Fra Battista dans ses *Lettres* IV, V, VII. La *Lettre* I qui lui est adressée est la seule qui nous soit restée d'une correspondance sans aucun doute plus nourrie.

65 - La citation du père CORTENOVIS se trouve à la page 374 de son *Éloge et lettres familières*, cité dans la note 55.

La concordance de la pensée de Zaccaria avec celle de Fra Battista a été mise en lumière dans *Rivivere*, 3, 99 sv. où est cité un extrait de la Lettre de dédicace que Fra Battista a placée en tête du *Miroir intérieur*. La collation (comparaison) des deux textes se trouve en "Barnabiti studi", 21/2004, pp. 57-62.

67 - L'ouvrage déjà cité de BOGLIOLO traite largement de la spiritualité de Fra Battista. Certains textes de Fra Battista ont été publiés en M. BENDISCIOLI – M. MARCOCCHI, *Riforma cattolica – Antologia di documenti*, (Réforme catholique – Anthologie de documents) Rome, 1963, pp. 46 et sv. Cet ouvrage a connu une seconde édition en 1967. Cf. en outre de M. Marcocchi, *La riforma cattolica*, 2 vol., Brescia 1967 et 1970. Id., *Spiritualità e vita religiosa tra Cinquecento e Novecento* (Spiritualité et vie religieuse du 16e au 20e siècle) Brescia, 2005 : "Spiritualità e cultura agli albori dell'età moderna" (Spiritualité et culture à l'aube de l'âge moderne), pp. 47-66.

70- Pour la citation du père CORTENOVIS, cf. note 65.

9 Au moment où écrit le P. Cortenovis. Actuellement, il faudrait ajouter deux cents ans de plus (ndt).

6

VIE PALÉO-BARNABITIQUE

(= des premières générations de Barnabites)

Le supérieur

Les discrets

Le vicaire

Le syndic

La vie commune – les chapitres

Le culte sacré

Les pénitences des premiers pères

71 - La vie des premiers barnabites est comme la sève vitale d'où tirent leur origine et leur vigueur les frondaisons de l'arbre devenu adulte.

En nous basant sur les tout premiers documents de notre histoire, nous voulons tenter de reconstruire cette vie, en nous arrêtant avant tout sur « l'échafaudage » hiérarchique de nos premières communautés, puis sur la vie communautaire qui avait dans les « chapitres » ses expressions les plus remarquables. Finalement, nous étudierons les pratiques ascétiques et pénitentielles de nos pères. Elles provoquèrent un soulèvement général contre les Barnabites et les Angéliques, mais ils en sortirent renforcés dans leurs intentions...et adoucis dans leur ardeur qui pouvait devenir indiscrete, en admettant qu'elle aurait pu se maintenir à une si haute tension.

LE SUPÉRIEUR

72 - L'élection du supérieur avait lieu chaque année, conformément à la *bulle* de Paul III, et réalisée en trois chapitres successifs « par tous les vocaux¹⁰ de la maison à cette époque », sur la proposition des Pères Discrets.

Quant au système de l'élection, les premières règles prescrivent : « sera supérieur celui qui, par plusieurs votes dépassant la moitié des voix, aura été élu ». L'élu devait être un homme zélé et équilibré ; et, une fois élu, il ne pouvait pas refuser la charge.

Une fois le supérieur élu, d'abord le vicaire, au nom de toute la communauté, puis chacun « allaient lui promettre obédience en le priant de l'accepter comme fils. Et ainsi, les embrassant tous, il les acceptait ».

Cette cérémonie caractéristique terminée, il confirmait les autres « officiers¹¹ » : les discrets, le vicaire, le maître des novices, le syndic.

Si la communauté était un corps, le supérieur en était la tête, le père de tous : il présidait les chapitres, il acceptait les nouveaux postulants et, enfin, il avait « les pouvoirs de donner des pénitences et des absolutions dans certains cas, ainsi que d'autres pouvoirs ».

LES DISCRETS

73 - Avec le même système de « ballottes¹² », on nommait les Discrets, « deux ou quatre selon le petit ou le grand nombre de sujets ». Les discrets devaient être des hommes recommandables par l'intégrité de leur conduite, leur prudence et leur esprit de mortification.

Ils devaient, à tour de rôle, « veiller sur la maison, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur » ; c'est à eux que tous ouvraient leur conscience par cette forme de direction spirituelle qui, déjà alors, était appelée « écoute ». (Il fut décidé, disent les anciens *Actes* de 1544, « que chacun de ces discrets devait *écouter* une partie » des confrères) ; avec le Supérieur, ils veillaient à la discipline ; il était aussi du devoir des discrets de renvoyer celui qui, après trois avertissements, resterait négligent dans la vie spirituelle. Mais leur manière d'agir devait être prudente et inspirée par la charité, comme le montrent les premiers *Actes* de la maison : ils devaient trouver auprès du Crucifié ce qu'ils devaient faire, par la méditation ou la familiarité avec lui, plutôt que de se fier à leur propre sollicitude ; ils devaient être prudents, tenant compte des situations personnelles ; parfois ils feront des réprimandes avec amabilité, parfois, pleins de douceur et de sollicitude discrète, ils interviendront là où, à leur avis, c'est nécessaire. Ils se souviendront qu'ils sont les colonnes de la

10 Cette expression signifie tous ceux qui ont le droit de voter, d'être électeurs. On distinguera plus tard ceux qui ont la voix « active » (d'être électeurs) et ceux qui jouissent de la voix « passive » (qui sont éligibles, qui ont le droit d'être élus). (ndt.)

11 Officiers : tous ceux qui ont un office ou une charge dans la communauté.

12 Ballotte : ancien mot français signifiant petite balle ou bille qu'on glissait dans l'urne pour voter.

maison et qu'ils doivent être comme les quatre lampes qui brillent continuellement devant le Christ. Ils enseigneront plutôt par leurs actes que par leurs paroles'.

Les *Constitutions* du saint Fondateur étaient très sévères et infligeaient de lourdes peines aux discrets négligents, précisément parce que leurs fonctions étaient délicates : « Toutes ces choses (c'est-à-dire l'expulsion d'un sujet après trois avertissements) vous devez les remettre... au jugement des Discrets ; mais de telle façon que...si vous remarquez que ceux qui ont été nommés discrets ont fait des fautes dans le domaine dont on a parlé, sous le prétexte de pitié – mais c'est plutôt une cruauté ou une impiété – vous les punirez ainsi : dorénavant, vous ne les admettez plus à cet office ; et si, d'une façon ou d'une autre, ils se lamentent de cette décision, chassez-les de la Congrégation ».

LE VICAIRE

74 - Le vicaire remplaçait le supérieur quand il lui arrivait de s'absenter et il en était « le corps, les mains et les pieds ». Une autre de ses missions était celle de l'actuel procureur¹³. À ce propos, nous lisons dans les *Actes* une page très originale et édifiante : « [Le père vicaire], dans son action, ne prêtera pas attention aux marques de gentillesse et n'attendra pas que les Confrères lui fassent une belle figure mais, en s'attachant à la Croix et se souvenant d'elle, il agira en se référant uniquement au Christ crucifié; et si parfois l'argent lui vient à manquer, il recourra au Christ avec foi, et le priera que, n'ayant rien d'autre, de lui donner satisfaction lui-même en donnant un morceau de sa chair en lambeaux ; et il pensera que si les frères murmurent et ne sont pas contents, c'est bien lui-même qui sera responsable parce que ce sera un signe qu'il ne travaille pas pour le Christ. S'il travaillait pour lui et s'il avait confiance en lui, les frères seraient contents, même s'il leur présentait pour nourriture un savate rôtie ».

En cette période de grand amour pour la pauvreté, les *Constitutions* sont sévères envers le procureur trop...prévoyant. Voici ce qu'elles disent : « L'argent restera entre les mains d'un seul et, si dans l'espace d'un mois, il n'a dépensé tout ce qu'il avait, soit pour les besoins de la maison, soit en aumônes, la première fois il devra jeûner trois jours au pain et à l'eau ; la seconde fois, il sera privé de la communion pendant une année entière, excepté à Pâques, et il sera séparé des autres, non seulement dans tous les offices et toutes les occupations communes, mais il sera privé effectivement de la compagnie et des prières des frères. Pendant toute une année, il jeûnera un jour par semaine au pain et à l'eau. Mais s'il tombe une troisième fois dans la même faute, regardez-le comme un propriétaire et chassez-le de la Compagnie ».

LE SYNDIC

75 - Il nous reste à considérer le « Syndic » qu'en langage moderne nous appellerions le « modérateur » des charges présentées ci-dessus, en particulier celle de corriger, si nécessaire, le supérieur.

Élu, comme d'habitude, par le système majoritaire parmi les vocaux n'ayant pas obtenu d'autres charges, le syndic¹⁴ devait, selon les *Constitutions* de 1552, être « *rigoris sanctae religionis amator* » (aimer la rigueur de la sainte Congrégation) et il avait la fonction de veiller à l'observance des Constitutions et des ordonnances et, sous la conduite des officiers, de bien regarder si « *rigor et sancta instituta deserantur* » (si la rigueur et les saintes institutions n'étaient pas abandonnées).

¹³ Procureur : religieux chargé des intérêts temporels et de gérer la bourse commune d'une communauté.

¹⁴ Syndic : le dictionnaire Larousse dit « celui qui a été désigné pour prendre soin des affaires d'un groupe de personnes, d'une compagnie ou d'une corporation. Ici, c'est dans le sens de quelqu'un qui veille à ce que la discipline religieuse soit bien observée par tous. (ndt).

À cet effet, il pouvait, quand il le jugeait nécessaire, « rassembler tous les confrères profès pour voir si l'un des discrets ou le supérieur n'avait pas été négligent ou avaient mal procédé à l'égard de ceux qui méritaient d'être expulsés ou de recevoir l'avertissement d'expulsion » !

En 1579, cette charge fut supprimée et confiée à l'aîné des discrets.

LA VIE COMMUNE – LES CHAPITRES

76 - Ce que signifiait la recherche en commun de la perfection et, en conséquence, quelle importance avaient les chapitres, est mis en lumière par le discours tenu par Morigia en accueillant dans la Congrégation le noble vénitien Giuseppe Contarini : « Rappelez-vous, vous tous mes frères, ce que vous avez accompli tous ensemble avec moi. Nous avons accepté avec nous notre confrère que voici ; et nous avons contracté des obligations envers le Christ pour lui. Nous rendrons compte pour lui... Cherchez donc à lui être utiles, et par vos prières devant le Christ, ou par vos exhortations et de saints exercices, selon les besoins. Et, en même temps, par votre exemple, accomplissant d'abord en vous-mêmes ce que vous voudrez dire ou désirer qu'il fasse lui-même ». Quel serait alors le moyen plus efficace que les chapitres, c'est-à-dire ces réunions de la communauté avec un but spirituel ? Leur exigence était tellement fondamentale que nous savons par les Actes qu'ils « avaient lieu au moins trois fois par semaine... parce qu'on retirait de si grands fruits et qu'ils étaient si utiles que, si c'était possible, il devrait y en avoir chaque jour », comme c'était le cas durant le Carême.

En vérité, aucun confrère ne pouvait s'absenter de certains chapitres, telle la collation ou conférence spirituelle.

Il régnait dans ces chapitres une grande charité et des intentions très sérieuses, mais surtout le Christ y était présent.

Les *Constitutions* du Fondateur prescrivait ceci : « tout ce qui sera décidé et défini par les "seniors" non pas par leur âge mais par leur vie digne de louange », sera inscrit dans un livre. Cette norme était suivie par une autre très sage : « Et après un certain temps, (s'il vous semble bon) vous pourrez encore relire ce qui avait été écrit plus tôt et, selon l'opportunité, y ajouter quelque chose ».

77 - Un premier chapitre est appelé chapitre des coupes. Les profès, un par un, se plaçaient au centre de la salle capitulaire ou dans le chœur de l'église et exposaient « leur plus grand empêchement qui faisait obstacle à leur progression, avec leur bon propos d'embrasser la vertu opposée ».

Ensuite, celui des confrères qui le voulait pouvait se lever et exprimer son avis, en toute liberté et charité, sur la conduite et les défauts de l'accusé ; finalement, tous proposaient des remèdes. Au terme de la réunion, le supérieur concluait par des recommandations précises, exhortant tout le monde à « tendre de jour en jour vers une plus grande vertu... plus qu'ils ne l'avaient fait dans le passé ».

78 - Le chapitre des « censures » pouvait être particulier ou général. Pendant la réunion, chacun portait à la connaissance de tous « ce qu'il avait vu de répréhensible chez les autres. ». Les confrères mis en cause « pleins de gratitude, s'agenouillaient rapidement et recevaient les avertissements salutaires inspirés par la charité, promettant de se corriger fidèlement, comme s'ils étaient enflammés du saint zèle pour l'honneur de Dieu. »

Le chapitre des censures « particulier » était au contraire tenu par un profès qui, manifestement, ne progressait pas dans la sainteté et qui voulait remédier aux empêchements qui le retenaient éloigné de la vertu chrétienne « pour ne pas être ingrat envers les nombreux bienfaits reçus de Dieu et pour qu'il puisse légitimement être compté et reconnu parmi les fils de saint Paul ».

Le chapitre n'avait pas seulement le mérite de souligner les imperfections les plus accentuées mais il fournissait de précieux conseils pratiques, dictés par une charité désintéressée. Certes, il fallait avoir une grande foi dans les chapitres parce que, au milieu de lui, « était présent Jésus Christ béni et, là où était présente l'obéissance, l'aide du Christ ne pouvait manquer ; et, pour ce motif, si nous sommes bien disposés (à obéir), nous recevrons toujours de l'aide... ».

Le progrès dans la vertu, la victoire sur les défauts, étaient la joie et la peine de tous ; et on lit même dans les *Actes* « que le Père demanda à certains qui réclamaient de Hieronimo Maria certains effets (c'est-à-dire la correction de certains défauts particuliers) de ne plus communier jusqu'au moment où Hieronimo Maria aurait réalisé ce qu'ils désiraient ».

79 - La « collation » ou conférence spirituelle du style des anciennes réunions monastiques déjà décrites par Cassien, auteur en grande estime chez nos anciens Pères, était, pourrions-nous dire, une méditation faite en commun. Personne ne pouvait s'en absenter ; de plus, on y invitait souvent des personnes amies résidant en ville ou simplement de passage.

Les *Constitutions* du saint Fondateur établissaient qu'il fallait la faire « quotidiennement en commun et pour la durée d'au moins une heure » ; elle avait lieu particulièrement à l'approche des grandes solennités, « pour en retirer l'utilité recherchée par ceux qui désirent progresser dans la vie spirituelle ».

Chaque religieux, de lui-même ou sur invitation du Supérieur, se levait au milieu de l'assemblée et exposait sa pensée ; celle-ci ne devait pas être une manifestation de son art oratoire mais toujours viser « l'extirpation des racines des vices, la manière d'acquérir les vraies et réelles vertus, et non pas les vertus imaginaires ».

Nos anciens Pères attachaient tant d'importance à cette pratique qu'ils affirmaient péremptoirement : « tout va courir à la ruine chaque fois qu'on négligera cette sainte collation ; mais si vous continuez à la pratiquer avec désir et avidité – et pas seulement par habitude – tout ira bien pour vous et prospérera ».

LE CULTE SACRÉ

80 - Bien qu'ils fussent une des expressions les plus remarquables de la vie commune des premiers Barnabites, les chapitres n'en étaient pas la seule. Pour que le cadre que nous décrivons soit complet, nous devons signaler les pratiques liturgiques et les autres prières dont était tissée la journée de ces hommes de Dieu.

La messe était quotidienne, mais tous les prêtres ne la célébraient pas tous chaque jour, même si cette célébration devint toujours plus fréquente. Les prêtres, tout comme les clercs et les frères, s'approchaient de la Sainte Table le dimanche et les jours de fête, après autorisation des supérieurs.

La récitation de l'Office divin avait lieu en chœur et répartie dans la journée, selon les habitudes monastiques. L'habit de chœur consistait en un rochet¹⁵ revêtu sur la soutane.

À table était d'usage la « *sacra lectio* » (sainte lecture) que le Fondateur recommandait déjà dans ses *Constitutions*.

On attachait beaucoup d'importance au silence et au recueillement. Le P. Soresina atteste que les premiers pères « se mortifiaient par un silence perpétuel ; ainsi, le matin, après l'office, on demandait la permission de dire uniquement les choses nécessaires ». Après le repas de midi « les pères pouvaient parler un peu : puis on n'entendait jamais une parole ».

Le « silence rigoureux » avait une valeur particulière : le grand silence du soir, une fois terminés l'examen de conscience et la récitation des prières. Nous savons que c'est le Vénérable

15 Rochet : surplis à manches étroites.

Ferrari qui, durant le temps de son généralat, a établi les prières de fin de journée.

Sans nul doute, parmi celles-ci figurait la récitation du *De profundis*, dont l'usage fut introduit par les Théatins qui l'accompagnaient par le tintement de la cloche pour indiquer la fin de la journée. En outre, le mercredi et le samedi, on récitait les Litanies de la Vierge, suivies par la bénédiction du supérieur.

La vie commune, enfin, atteignait son sommet dans la célébration des vêtures et des professions. Nous ne pouvons que renvoyer à la lecture des belles pages citées dans *Primavera Barnabittica*. Ici, nous voulons seulement ajouter comment ces cérémonies étaient un continuel enrichissement de la fraternité, qui trouvait son expressions dans la multiplication des accolades rituelles données à ceux qui venaient de recevoir l'habit ou de faire leur profession.

De même, et c'est une coutume vraiment indicative de l'esprit fraternel, cette accolade était aussi le signe de salutation quand quelqu'un se retirait ou était renvoyé de l'Ordre, comme dans le cas de ce Davidico (le « divin prêtre Castellino » dont parle le saint Fondateur) qui « prit congé avec tous les au revoir et les accolades que font les Fils de Paul ».

LES PÉNITENCES DES PREMIERS PÈRES

81 - Le thème des pénitences domestiques de nos premiers Pères exigerait un traité à lui seul : traitons-le au moins en quelques lignes.

Le menu était sobre ; les *Constitutions* prescrivaient : « Il ne sera jamais permis à ceux qui se portent bien de manger de la viande, excepté dans les solennités suivantes : le jour de Noël et les deux jours suivants, l'une et l'autre Pâques¹⁶ avec les deux jours suivants, l'Assomption et la Nativité

de la Madone, la Nativité de saint Jean-Baptiste, la Conversion et la mort de saint Paul, et le jour de la Toussaint. De la fête de la Toussaint à Pâques et chaque mercredi et vendredi du reste de l'année, on jeûnait au pain et à l'eau, si on en ressentait le besoin, tandis que durant le Carême, l'Avent et les vigiles de précepte, on pouvait remplacer le pain par des fruits. Les repas étaient sobres et au nombre de deux ; personne ne pouvait garder de nourriture dans sa chambre.

Les maisons devaient être « humbles...sans sculptures et sans couleurs, excepté le blanc » ; et même « il serait honteux que nous ayons des maisons et surtout de grands immeubles ».

L'argent devait être gardé dans les mains d'un seul qui, en plus du précepte de ne pas faire de provisions pour longtemps, devait tout dépenser dans l'espace d'un mois ; sinon, il risquait l'expulsion.

Les meubles devaient être « peu nombreux et grossiers » ; les habits, de peu de prix et « tels que l'on puisse porter les habits les uns des autres » ; les lits, « en bois non poli et sans aucun ornement » ; les draps, de laine grossière. »

L'obéissance devait être « volontaire et non forcée » ; les pères devaient toujours être davantage disposés à deviner « les intentions du prélat » qu'à attendre le précepte de l'obéissance. Les désobéissances étaient punies sévèrement, comme on peut le lire en « *Primavera Barnabittica* » (pages 119-120). Comme manifestation externe de dépendance et d'obéissance, existait l'usage très fréquent du *benedicite* ou demande de la bénédiction du père supérieur, le matin et le soir et avant les actions les plus importantes de la journée. Cet usage a frappé un des premiers hôtes de nos Pères, qui nous en laissé une description suggestive.

82 - Il est naturel qu'une aussi puissante charge intérieure avait besoin de s'exprimer dans des manifestations publiques de pénitence, à dire vrai, pas excessivement étranges ni rares, à cette époque. Mais avant de les analyser, nous devons ouvrir une parenthèse sur la situation spirituelle de

16 Pâques et Pentecôte, appelées populairement « Pâques des œufs » et « Pâques des Roses ».

Milan au 16e siècle. Vraiment désolant, le cadre que nous en dépeint le P. Gabuzio, un de nos premiers historiens.

On aurait pu voir à Milan, écrit-il, « *christianam et ecclesiasticam disciplinam valde prolapsam, moresque factos esse licentia deteriores ; ac messem quidem multam, operarios autem paucos* » (la discipline des chrétiens et du clergé était en grande décadence, les mœurs s'étaient détériorés sous l'effet de la vie licencieuse ; la moisson abondante mais les ouvriers peu nombreux). Rares étaient les prêtres dont la conduite était vraiment irrépréhensible ; au point que circulait dans le peuple le proverbe : « Si tu veux aller en enfer, fais-toi prêtre ».

Mais d'où pouvait tirer son origine, au moins en partie, cette situation désastreuse du peuple et du clergé ? Depuis trop longtemps, Milan était sans pasteurs, sans évêques. De plus, il ne faut pas oublier les effets funestes de la domination espagnole, commencée par la victoire de Charles-Quint sur François Ier près de Pavie en 1525.

83 - C'est à ce moment que s'insère l'œuvre réformatrice d'Antoine-Marie et de ses Fils. Quel moyen plus puissant existait-il, pour réveiller les consciences qui avaient sombré dans la torpeur, que des pénitences publiques ?

Ceci explique comment un confrère ait pu affirmer catégoriquement : « notre début consista à faire des mortifications publiques dans les rues de Milan ». À cette même période, 1534, le mercier et chroniqueur Gian Marco Burgozzo note dans sa *Chronique* « il paraît qu'on voit à Milan certains prêtres vêtus de pauvres habits, une barrette ronde sur la tête, tous sans chapeau, tous habillés de la même façon, ils marchent tête baissée et ils habitent tous ensemble aux environs de Saint-Ambroise ; c'est là, dit-on, qu'ils font leurs offices et vivent en compagnie : et ils sont tous jeunes ».

Nos historiens parlent beaucoup des pénitences de ces Barnabites. Avant tout «ils portaient avec mortification des habits brun foncé, leurs soutanes très étroites n'étaient pas plissées, ils avaient des barrettes rondes ; à la maison, ils portaient des soutanes noires ; quand ils sortaient à Milan vêtus de cette façon, tous faisaient du tapage derrière eux comme s'ils étaient tous fous ; les artisans frappaient leur étal avec leurs outils, les gamins et d'autres personnes criaient : « Regardez, regardez ces rabat-joie, ces hommes en noir, ces hypocrites et autres choses semblables. »

Bien que de nombreux Pères fussent de noble condition, ils n'hésitaient pourtant pas à se soumettre à des pénitences publiques, comme nous le voyons par cet exemple de simplicité franciscaine : « Un jour de fête, le père, seigneur Baltassare dei Medici, se peignit le visage de façon monstrueuse, puis il se plaça à l'entrée de la maison des Pères ; et quand les gens entraient et sortaient, il se regardait dans un miroir et se disait à lui-même : "Regarde comme tu es beau". Ce gentilhomme avait été très vaniteux et également très honoré car il avait été au service du Cardinal de Trente comme caudataire ».

Un exemple classique de mortification fut celle qui fut imposée au P. Besozzi, élu plus tard Père général. Il entra dans la Congrégation après avoir quitté son épouse, ses fils et son travail d'avocat. Encore séculier, il fut envoyé à Saint-Ambroise, vêtu d'un habit de toile, demander l'aumône avec une sébile en compagnie d'autres pauvres. Une autre fois, il alla acheter du poisson au marché et le porta ensuite à sa famille.

Mais malgré les grandes conversions obtenues, « *plurimi, utpote rerum spiritualium insolentes, cum ea minime caperent, irridebant et obtrebant* » (beaucoup de gens, étant donné qu'ils méprisaient les réalités spirituelles, car ils ne les comprenaient que très peu, s'en moquaient et les dénigraient) : il s'agissait de ceux qui, comme on l'a vu plus haut, « faisaient du tapage et couraient derrière eux comme derrière un groupe de fous ».

Cette aversion régnait surtout chez les libertins, secrètement partisans du protestantisme qui se propageait ; ils voyaient d'un mauvais œil le réveil spirituel suscité par ces religieux. Les malintentionnés insinuaient ensuite des soupçons sur les rapports entre les Barnabites et les Angéliques.

Un sourd ressentiment régnait dans la noblesse : les parents de beaucoup de ces nouveaux Barnabites avaient des origines très distinguées ; voir leur honneur foulé aux pieds à cause des pénitences publiques de certains de leurs parents les touchait au vif.

Ce n'est pas tout : cette floraison de sainteté mettait au pilori les graves déficiences des ecclésiastiques ; pour ce motif, certains d'entre eux n'hésitèrent pas à exciter le peuple contre nos pères.

Depuis 1532, G.M. Burigozzo, dont nous avons déjà parlé, écrivait qu'un frère Carme de Saint-Jean-Baptiste « parlait de certaines synagogues qui se créaient aux environs de Saint-Ambroise, tant d'hommes que de femmes. » Nos historiens parlent d'un certain frère Cornelio qui, durant les cours qu'il donnait à la Rosa, passait la plupart de son temps à dire du mal des pères, les condamnant pour leur hypocrisie et calomniant leurs Ordres de toutes les manières possibles.

Il cherchait à jeter le discrédit sur eux auprès du peuple. Un autre jour, plus enflammé que d'habitude à dire du mal des pères et s'étant laissé aller à de grands débordements, il essaya de persuader la foule à s'attaquer avec violence à la maison des pères et à les brûler dans leur habitation, en disant à ses auditeurs qu'ils feraient un sacrifice agréable à Dieu. »

84 - Cette opposition, signalée par Burigozzo dès 1532, était devenue plus vive en 1533 et elle atteignit son sommet quand une accusation formelle fut déposée contre Zaccaria en octobre 1534 auprès du Sénat de Milan, de la Curie de l'archevêché et du tribunal de l'Inquisition, tant à Milan qu'à Rome.

Voici les chefs d'accusation :

1. Les nouveautés introduites par ces religieux troublaient l'ordre public ;
2. À cause d'eux, était blessée la dignité de nombreux citoyens nobles, exposés aux moqueries du peuple, en raison des humiliations et des démonstrations de pénitence jamais vues auparavant.
3. Il y avait un sérieux danger que ces apparences de piété puissent nuire à l'intégrité de la foi : d'autant plus que, par l'agissement de ces religieux, avaient été introduites publiquement différentes pratiques qui, plutôt que promouvoir la vraie et solide piété, ne faisaient que favoriser la superstition.

Il semble que l'accusateur était un prêtre. Pour les pères qui, malgré « les affronts et les troubles restaient fermes dans la tranquillité de leur esprit...se réjouissant d'être exposés à la honte pour l'amour du Christ », cette épreuve dut être terrible. Entre-temps, tous priaient et attendaient l'aide de Dieu.

Antoine-Marie, voyant « *naviculam suam inter illas persecutionum procellas fluctuare ac periclitari* » (voyant sa barque battue par les flots et courir des dangers au milieu des tempêtes de ces persécutions), rassemble les siens dans sa chambre (4 octobre 1534).

Par une exhortation chaleureuse, il les met devant une alternative : ou abandonner la Congrégation, ou persévérer dans l'amour du Christ Crucifié, en se souvenant que l'Ordre avait été fondé pour la mortification, le mépris du monde, la victoire sur soi-même et sur les passions.

« Et les paroles enflammées qui sortirent de cette bouche angélique furent telles – racontent les témoins oculaires – que tous en furent enflammés : c'est ainsi que nous nous sommes jetés à terre, versant des larmes abondantes faisant de grandes promesses de persévérer ». Nous l'appelons le "chapitre des larmes" qui donna son envol au groupe de Zaccaria encore à ses débuts.

Le procès devant une triple autorité – civile, religieuse et extraordinaire – commença le lendemain, 5 octobre. Étaient délégués pour le Sénat, sire Francesco Casati ; pour le Diocèse, le substitut d'Ippolito II d'Este, Giovanni M. Tosi, pour le tribunal de l'Inquisition, le père Melchiorre Crivelli.

Ces trois hommes très intègres s'empressèrent « d'examiner les actions (des Barnabites) ». Mais il s'agissait d'un coup monté, si bien « qu'ils ne trouvèrent en eux que beaucoup de simplicité

et de ferveur pour l'amour de Dieu et des choses spirituelles ».

Les accusations habilement orchestrées s'envolèrent en fumée : les juges ordonnèrent un non-lieu. Cet heureux dépassement de la crise marque le passage à une nouvelle phase de la vie de l'Ordre. Phase de réflexion et d'élaboration qui servira à donner sa physionomie au groupe des Barnabites. Pour l'achèvement de ce processus, nous devons attendre une seconde et non moins dramatique crise : celle de 1551-1552.

85 - Le saint Fondateur a eu, toutefois, l'occasion de manifester ses intentions et de tracer pour ses fils un programme audacieux qui sera capable de défier les persécutions de toutes sortes. Il est contenu dans la célèbre allocution qu'Antoine-Marie adressa à ses tout premiers disciples et que le père Gabuzio a recueillie religieusement du témoignage de vive voix de l'un d'entre eux, le père Soresina et qu'il a inséré parmi les pages les plus suggestives et mémorables de son *Histoire*. Nous avons le devoir de relire et de méditer cette allocution que nous pouvons retrouver dans l'opuscule déjà cité du père Achille Desbuquoit.

Notes

71 - La présente reconstruction de la toute première vie des Barnabites que nous avons présentée dépend principalement des textes suivants :

- A.M. ZACCARIA, *Constitutions*, édition critique in "Barnabiti Studi" » 21/2004, traduction française sur le site internet du Centro Studi.
- *Constitutiones Clericorum Regularium S. Pauli Decollati*, 1552, citées par O. PREMOLI dans son *Histoire des Barnabites au XVIe siècle*, p. 521 sv.
- (G. CAGNI), *Primavera Barnabistica*, Bologna, 1951. Ce précieux opuscule a paru en souvenir de la « Première Semaine de spiritualité barnabitique ».
- *Attestazioni*, attribuées au P. Soresina et publiées en *Rivivere*, 3, 87 sv. et désormais en "Barnabiti studi", 11/1994, p. 7-74.

L'origine et l'évolution des habitudes et des lois de l'Ordre ont été étudiées longuement par le père O. PREMOLI dans son *Histoire des Barnabites au XVIe siècle*, déjà citée ; mais on peut aussi consulter utilement I. GOBIO, *Vies des Vénérables Pères Bartolomeo Ferrari et Giacomo Morigia*, Milan, 1858.

Les citations de Burigozzo viennent toutes de l'ouvrage de PREMOLI.

81 - Il s'agit de Bonsignor Cacciaguerra, dont on peut lire le témoignage en PREMOLI, o.c., pp. 473 sv. (surtout p. 476).

82 - De Gabuzio est citée l'*Historia Congregationis Clericorum Regularium Sancti Pauli*, publiée après sa mort (1852) : c'est un texte fondamental qu'on ne peut ignorer. Ce proverbe populaire est repris du P. TACCHI VENTURI, *Histoire de la Compagnie de Jésus en Italie*, Rome, 1930, p. 58.

84 - La crise de 1534 est décrite, avec l'émotion du témoin oculaire, par le P. SORESINA dans sa *Chronachetta C*. Le passage en question est publié en *Rivivere*, 1, 57 sv.

**1539 – 1579 : DE LA MORT DU FONDATEUR
AUX CONSTITUTIONS**

De 1539 à 1550 : une période idyllique

Deux années de tempête : 1551-1552

Fra Battista...un hérétique ?

La visite apostolique

Un quart de siècle de consolidation : 1554-1579

Alexandre Sauli

86 - Nous sommes maintenant en mesure, après nous être longuement arrêtés sur les origines barnabites, de rédiger le premier chapitre de l'histoire de l'Ordre. Il embrasse une période de quarante ans riche en événements et décisive pour la Congrégation qui s'apprête, même au milieu de difficultés, à trouver sa physionomie spécifique.

Nous devons, toutefois, faire un pas en arrière. Nous savons qu'en 1533, Clément VII, par son *bref* « *Vota per quae vos in humilitatis spiritu* » (La demande que vous avez adressée humblement) du 18 février, approuvait l'existence de ce qui deviendrait l'Ordre des Clercs Réguliers de saint Paul décapité.

Cette première ratification des projets de Zaccaria et des compagnons fut suivie par une autre qui est constituée par la *bulle* (document bien plus solennel et important qu'un *bref*) que Paul III a envoyée à Zaccaria et Ferrari, le 24 juillet 1535. Réponse indirecte aux insinuations calomnieuses qui mirent en crise le premier groupe de Barnabites, le document de Paul III concède l'exemption de l'Ordinaire du lieu¹⁷ « *ad quinquennium* » (pour cinq ans). Il confirme le titre de Clercs réguliers et permet que soit consacrée à l'Apôtre la première église de l'Ordre, à laquelle il attribue tous les privilèges accordés ou à accorder aux Chanoines du Latran.

Cette seconde approbation permettra aux familles de Zaccaria de « déployer leurs bannières » dans leur œuvre de réforme des mœurs. Mais, entre-temps, la mort du Fondateur brise tragiquement un lent processus de croissance et de mise en place interne, entraînant des répercussions incalculables sur la très jeune Congrégation.

Son histoire, pendant la période de quarante ans que nous étudions, peut être divisée en trois périodes.

De 1539 à 1550 : LA PÉRIODE IDYLLIQUE

87 – En appelant ainsi cette période, on a voulu mettre en relief le climat d'allégresse dans lequel nos confrères ont vécu durant les persécutions qui s'abattirent plusieurs fois sur eux.

Ce mode de vie, sous lequel se cache la fascination indéfinissable et...conquérante des origines, subit de forts contrecoups face à la réalité crue et souvent brutale. La vie barnabite en eut à souffrir et il n'est pas dit que ces souffrances des débuts ne lui aient pas, ne fût-ce que partiellement, assuré une vitalité plus grande une fois atteint l'âge adulte. C'est du moins ce qu'avait l'habitude de dire le père Angelo Confalonieri (+ 1957) qui aimait passionnément la Congrégation.

Déjà avant la mort d'Antoine-Marie, le père Morigia avait assumé le gouvernement de l'Ordre. Sous son mandat, plusieurs fois renouvelé, et sous celui du père Ferrari, la vie barnabite acquit des traits plus précis. Et surtout, les « Fils de saint Paul » purent finalement inaugurer leur maison mère, attachée à l'église des saints Paul et Barnabé (appelée ensuite plus simplement Saint-Barnabé). qu'ils avaient reconstruite

C'est le père Morigia lui-même qui en bénit la première pierre le 21 octobre 1545.

88 - Une nouvelle *bulle* de Paul III (1 décembre 1543) avait entre-temps confirmé les projets de nos Pères, leur conférant l'exemption perpétuelle.

Désormais libres d'étendre leur œuvre réformatrice au-delà du quartier des Navigli (le quartier des "canaux" à Milan où ils habitaient), les Barnabites ajoutèrent à la mission de Vicence, ouverte par Zaccaria, celles de Vérone, de Venise et de Ferrare.

¹⁷ Exemption : Selon le Droit canon actuel (canon 591), le Souverain Pontife « pour mieux pourvoir au bien des instituts et aux nécessités de l'apostolat, en raison de sa primauté sur l'Église tout entière et en considération de l'utilité commune, peut exempter les instituts de vie consacrée de l'autorité des Ordinaires du lieu (Évêques) et les soumettre à lui seul ou à une autre autorité ecclésiastique ». Ce privilège s'appuie sur le fait que ces instituts sont destinés au service de l'Église tout entière.

L'influence exercée par ces trois « Collèges » fondés par Antoine-Marie – car tant les Barnabites que les Angéliques et les Mariés se rendirent dans ces missions – fut énorme. La Congrégation y gagna en estime et s'accrut de nombreux adeptes, provenant généralement du milieu de la noblesse et des patriciens de ces villes.

Les disciples de Zaccaria apportèrent dans leur travail missionnaire beaucoup d'ardeur apostolique, d'esprit évangélique authentique, esprit décidément réformateur et, si on veut, anticonformiste

Cette période idyllique continuait-elle ? Il est certain que ce système ne pouvait que heurter ces « démons visibles » contre lesquels Zaccaria avait mis en garde ses disciples, précisément quand il traçait pour eux le plan de la réforme des mœurs et indiquait les qualités du bon réformateur.

La première période se termine avec la *bulle* de Jules III (11 août 1550) dite « conservatoire », car elle visait à protéger les biens que possédaient ou que posséderaient plus tard les Barnabites.

Il semble donc que la Congrégation, au milieu du XVI^e siècle, avait déjà atteint une maturité juridique, même si elle n'avait pas encore atteint la maturité spirituelle ni sa parfaite organisation.

Mais des nuages menaçants se condensaient à l'horizon.

DEUX ANNÉES DE TEMPÊTE : 1551 - 1552

89 - Il est possible que la crise des années 1551-1552 ait ses origines lointaines dans le changement d'équilibre qui se vérifia dans le groupe des premiers disciples de Zaccaria. La mort de ce dernier et des cofondateurs, (Ferrari en 1544 et Morigia en 1546), avait désagrégé ce que nous pourrions appeler la « Pentarchie » ou gouvernement à cinq, d'où étaient sortis les "trois collèges" des Barnabites, des Angéliques et des Mariés. De fait, outre les cofondateurs, nous ne pouvons pas oublier la comtesse Torelli et l'Angélique Paola Antonia Negri.

Zaccaria, en bon capitaine, avait su discipliner les ardeurs apostoliques et les originalités, pour ne pas dire les bizarreries, de ces deux femmes au caractère fort. Mais, après la mort du Fondateur, surgirent certains différends qui poussèrent la comtesse Torelli à quitter les Angéliques. La Sœur Negri resta la seule et très influente survivante de l'ancien groupe de direction.

Ses qualités avaient déjà été remarquées par Zaccaria lui-même qui lui adressa une *Lettre* (XI) très éclairante sur ce point, ...à condition de bien la comprendre.

Les premiers Barnabites l'appelaient « divine Mère », « guide » spirituelle car ils trouvaient en elle l'héritière de l'enseignement du Fondateur disparu. Sur sa personnalité, on a apporté beaucoup d'éclaircissements grâce à l'apport des *Actes capitulaires* et des *Lettres spirituelles* qui portent sa signature impossible à confondre : A.P.A. La récupération de la dimension féminine dans la spiritualité chrétienne a suscité dans la suite un grand intérêt pour cette Angélique, même en dehors du cercle des familles zaccariennes.

90 - L'authentique suprématie exercée par la sœur Paola Negri sur l'équipe des Barnabites et l'étrangeté de certaines de ses attitudes qui pouvaient pousser à certaines interprétations erronées, furent le prétexte - car il s'agissait de prétexte - habilement exploité par le Gouvernement de Venise qui soupçonnait que les Barnabites et les Angéliques liés à la comtesse Torelli, une grande amie de Ferrante Gonzaga, Gouverneur de Milan, tramaient contre la République de Venise. Ce prétexte fut à l'origine du fameux bannissement du 21 février 1551.

Tout d'abord, les Barnabites ne firent rien pour se défendre – pensaient-ils que les années idylliques continuaient ? - mais « décidèrent d'obéir à cet ordre, tête baissée, sans aucune protestation. Au contraire, alors que certains personnages respectables voulaient s'entremettre pour découvrir et comprendre les motifs de cette mesure soudaine, tous jugèrent qu'ils devaient renoncer à ces interventions inspirées par des motifs trop humains et se contenter d'obéir à la volonté du

Seigneur.

Ayant donc mis de l'ordre dans toutes les affaires dont ils s'occupaient, ils retournèrent donc à Milan, faisant preuve d'une obéissance fidèle et prompte et d'une grande confiance en Dieu : cette attitude leur plaisait à tous, désirant, comme Fils de Paul, être capables de se tenir à droite et à gauche, par la bonne renommée ou son contraire ».

C'est ce que nous lisons dans le vieux mémoire de la sœur angélique Sfondrati qui, sans nul doute, voulait se référer à une décision prise en commun par nos pères, opposés à toute tentative de ramener le Gouvernement des Doges à des décisions plus douces. En cette occasion, les pères organisèrent une conférence spirituelle sur la meilleure manière de tirer profit des persécutions. Le très candide P. Soresina en sortit tout euphorique et dit : « Soyons heureux ! Le Crucifié nous veut beaucoup de bien et veut se servir de nous, car voilà de nombreuses années qu'il nous fait souffrir et il veut, par là, nous exposer au monde, ainsi que notre mère (l'Angélique Negri !) par le moyen de l'infamie, comme l'avait déjà prédit notre Révérend Père Antoine-Marie Zaccaria ». Dans cette déclaration, la « manifestation au monde par le moyen de l'infamie » rappelle aussi le témoignage de Paul (cf. 1 Co 4,9 et 2 Co 8,8).

91 - Si les Barnabites n'avaient pas voulu entamer de discussion avec le Doge, ils crurent toutefois opportun d'envoyer deux des leurs, les Pères Besozzi et Melso, à Rome, pour éclaircir la situation. Mais, à peine arrivés, ils furent emprisonnés dans les cachots de l'Inquisition et ce n'est que grâce aux bons offices de quelques amis influents, dont saint Ignace de Loyola, qu'ils furent libérés (mars 1552) et placés en résidence surveillée chez Basilio Ferrari.

Cela montrait bien que l'attaque dirigée contre eux était convergente ! De fait, la République de Venise, non contente de leur bannissement, avait tramé pour créer des ennuis supplémentaires à nos pères, en répandant des rumeurs qui donnèrent aux Inquisiteurs mal informés les motifs de lancer contre eux une triple accusation : 1) de suivre la doctrine, considérée erronée, de Fra Battista, 2) d'être gouvernés par la sœur Paola Negri à qui ils attribuaient le titre de « divine Mère », et 3) de mener avec les Angéliques une vie presque commune, ce qui donna l'occasion aux habituels semeurs de discorde, de répandre de basses calomnies.

FRA BATTISTA...UN HÉRÉTIQUE ?

92 - C'est volontairement que, quand nous avons parlé de Fra Battista, nous n'avons pas voulu faire allusion au triste sort réservé à ses écrits et à sa pensée, pour que les ombres injustifiées d'une condamnation temporaire, retirée dans la suite, ne salissent une si noble figure.

Mais nous devons désormais parler de cette affaire ennuyeuse.

Nous savons comment Fra Battista a été le maître spirituel de notre Fondateur et des premières générations de Barnabites. Ses livres furent pleinement approuvés par les Inquisiteurs locaux. Le style vivant et parfois paradoxal du Dominicain lui avait parfois, il est vrai, créé des ennuis ; mais sa doctrine en sortit toujours approuvée, même de la part de Paul III (1537) qui avait décrété une sévère enquête sur le religieux désormais défunt.

La sainteté de sa vie et la grande influence de Fra Battista n'étaient-elles donc pas des raisons suffisantes pour disculper ses écrits de tout soupçon ?

Cependant, le Saint Office condamna sa doctrine comme « *partim scandalosam, partim haereticam, partim suspectam de fide et ideo ab omnibus christifidelibus omittendam et vitandam* » (en partie scandaleuse, en partie hérétique, en partie suspecte du point de vue de la foi et, par conséquent, les fidèles ne peuvent la suivre mais doivent l'éviter).

On lui attribuait des erreurs qui seront plus tard les fondements du « Quiétisme » : confiance excessive dans ses propres forces, avec en conséquence une dépréciation de la grâce ; la possibilité d'obtenir une pleine « victoire sur soi-même » et, par conséquent, toutes les recommandations

négatives de l'ascèse en deviennent superflues ; union tellement directe avec Dieu qu'elle rend inutile la prière et rend indifférent à la pensée de son salut éternel.

Mais nous devons noter que le Concile de Trente a atténué cette condamnation (due sans aucun doute à des hommes qui ne connaissaient pas les écrits de Fra Battista mais se fiaient à des informations de seconde main) : le Concile laissa les livres de Fra Battista dans la liste de l'Index, « *donec emendentur* » (= en attendant qu'ils soient corrigés ; note qui indiquait la présence de propositions équivoques, mais pas erronées).

Il a fallu la canonisation de notre Fondateur pour que le Saint Office soit amené à retirer cette condamnation qui faisait penser à celle de Galilée.

Nos Pères se soumièrent de manière exemplaire à la décision de Rome et ce furent les œuvres de Fra Battista qui en payèrent le prix : elles furent envoyées à l'Inquisition ou brûlées, comme nous le signale avec colère Marc'Antonio Pagani dans une lettre à la sœur Negri : « Il y a quelques jours, certains sont allés à Borghetto, avec deux ou trois livres de Fra Battista. Avec un petit fagot, ils ont allumé un petit feu et ils y ont placé ces petits livres en disant : " ces livres sont des livres hérétiques d'un Fra Battista apostat". Et cela me semble une très grande bêtise ».

LA VISITE APOSTOLIQUE

93 - La soumission de nos pères convainquit les autorités romaines de leur innocence, si bien que les pères Besozzi et Melso furent autorisés à quitter leur résidence forcée, respectivement en février et en mars 1552. Les procès intentés aux Barnabites se terminèrent au mois d'août suivant. Le Pape reçut en audience les deux confrères et fit preuve d'une grande cordialité à leur égard.

Cette triste affaire qui avait suscité tant d'appréhension dans le nouvel Institut eut des effets salutaires : cette sorte de crise est de celles qui engendrent une meilleure résistance !

De fait, le Pape donna aux Barnabites un protecteur dans la personne du cardinal Alvarez de Toledo. Celui-ci confia à Mgr Leonardo Martini, évêque suffragant de Mantoue, la charge de faire une visite apostolique des deux couvents, celui des Barnabites et celui des Angéliques.

Arrivé à Milan le 17 novembre 1552, ce dernier prit les décisions suivantes : l'imposition de la clôture au monastère des Angéliques, coupé de tout rapport avec celui des Barnabites ; la relégation de la sœur Paolo Negri, d'abord pour trois mois, puis pour toujours dans le monastère de Sainte-Claire avec la défense de communiquer avec qui que ce soit ; le rejet de la doctrine de Fra Battista.

L'exécution ponctuelle de cette triple directive facilita le travail du Visiteur qui termina sa mission à la fin du mois de novembre en approuvant une première version des règlements (les Constitutions de 1552). Cette version avait été rédigée précisément à ce moment pour donner une physionomie juridique à la Congrégation et à ses actes officiels, telle la profession des vœux.

On pouvait enfin dire que tout appartenait au passé. Oui, même si la Congrégation avait subi une véritable hémorragie à cause de l'abandon de certains de ses membres qui ne se reconnaissaient plus dans cette nouvelle disposition. Parmi eux se détache Marc'Antonio Pagani.

Et le Père Besozzi écrivait à saint Ignace : « Mon très doux Père, je ne voyais rien d'autre que des âmes pieuses, des intentions bonnes et droites, un grand désir d'honorer Dieu, bien que notre crédulité et notre ignorance aient causé chez nous certains désordres ».

Le Père Marta – l'intrépide Père général de cette période pleine de bourrasques – écrivait à son tour au Cardinal protecteur : « À la suite de la visite apostolique, nous avons été reconnus comme catholiques et membres vivants et obéissants de la sainte Église romaine, comme nous pensons l'avoir toujours été ; et pour le temps présent ainsi que pour l'avenir, nous sommes absolument prêts à verser notre sang plutôt que d'être souillés par cette abominable tache (c'est-à-dire de l'infidélité à l'Église ».

VINGT-CINQ ANS DE CONSOLIDATION

94 - On pourrait difficilement dire que l'Ordre des Barnabites ait connu dans son histoire une période plus riche en réflexions, plus engagée dans la recherche de lois et d'orientations spirituelles, que les vingt-cinq ans que nous allons étudier.

La tempête de 1551 avait appris à nos Pères que la famille de Zaccaria ne pouvait survivre qu'en se donnant des règlements précis.

Mais en même temps que la réflexion sur lui-même et la recherche, l'Ordre devait donner à ses aspirants un temps convenable de préparation et d'études ; il devait, après l'hémorragie créée par les « chevaliers errants » de la sœur Paola Negri, comme les définit, non sans exagération, le P. Premoli, trouver de nouvelles recrues ; il devait quitter Milan pour étendre son travail rénovateur. Il fallait aussi trouver un « style » dans la formation des novices ; régler la présence des « frères convers » à côté des clercs.

Comme on le voit, ce sont des problèmes ardu, que seuls des hommes éminents comme Besozzi, Alexandre Sauli et Omodei pouvaient affronter sans se décourager et résoudre sans recourir à des expédients caducs.

Nous ne traiterons pas ici de ces problèmes qui, en raison de leur spécificité, seront étudiés en d'autres chapitres..

Nous nous contenterons de signaler, ne serait-ce que pour tracer un cadre, qu'en 1554 les Frères convers reçurent un statut juridique convenable dans l'Ordre.

Trois ans plus tard fut fondée à Pavie une maison d'études. Au départ, elle fut directement dépendante de la communauté de Saint-Barnabé qui y envoya, comme vicaire, le P. Besozzi.

Après Pavie, les fondations se multiplièrent : Crémone, Casale, Monza, Rome et Verceil.

En 1570, on aborda le problème le plus ardu et qui demandait le plus de travail pour ces générations de Barnabites : la rédaction de nouvelles *Constitutions* définitives.

Entre-temps, car elles étaient plus urgentes, furent rédigées les *Règles des Novices*. Le Chapitre général du 8 mai 1568 confia à Alexandre Sauli, Pietro Michiel et Paulo Sacco la tâche de rédiger ces Règles qui seraient ensuite soumises au jugement de Paulo Omodei qui fut pendant longtemps père maître des novices. Mais ce fut le Père Gregorio Asinari qui en fut le rédacteur, lui que nous retrouverons aux prises avec l'édition des *Constitutions*.

Les novices, quant à eux, qui demeuraient à Saint-Barnabé, eurent leur propre résidence grâce à la fondation de Monza. Ce fut saint Charles Borromée lui-même qui voulut nommer comme père maître, le père Gabrio Porro, entré dans la Congrégation en 1570, à l'âge de 22 ans.

ALEXANDRE SAULI

95 - Sur le fond des événements que nous venons de raconter, se détache la figure d'Alexandre Sauli, qui traversa le ciel barnabitique comme une comète porteuse d'heureux présages. Tous nos historiens relèvent la coïncidence providentielle de l'entrée de ce jeune homme, précisément au moment où l'Ordre subissait une très grave épreuve. Sauli, âgé de 17 ans, demanda d'embrasser la vie barnabitique le 22 avril 1551, disant aux pères « qu'il se sentait appelé intérieurement par le Crucifié » et « qu'il venait dans cette Congrégation pour s'abandonner tout entier aux mains de l'obéissance et pour ne jamais avoir aucune aise corporelle ni spirituelle. »

Expliquant ses préférences pour notre Ordre, il ajouta que « ici, on trouve une plus grande rupture de la volonté que dans d'autres lieux, et que c'était une souffrance plus noble et excellente que la souffrance extérieure. »

Il renouvela sa demande deux jours plus tard et il répéta son « grand désir...d'être accepté dans la maison de saint Paul. »

Les pères ne se donnèrent pas pour vaincus : son jeune âge, son rang social, la situation aisée dans laquelle vivait Alexandre exigeaient une manifestation d'une volonté de la plus cristalline évidence. C'est alors qu'ils le soumirent à l'épreuve, d'ailleurs déjà employée auparavant dans des circonstances semblables : il devrait « porter la croix sur la place des Marchands et y prêcher sur les vanités de ce monde ».

Nous savons comment Alexandre se chargea d'une grosse croix (on peut la voir dans l'ex-scolasticat de Saint-Barnabé) et il se mit à prêcher au grand étonnement des passants et de tous ceux qui y faisaient du commerce. Les pères, satisfaits de l'épreuve, l'accueillirent parmi eux.

Alexandre, malgré son très jeune âge et son entrée récente, tint bon durant la bourrasque de 1552 et, au visiteur apostolique, monseigneur Marini, qui l'interrogeait sur ses intentions, il répondit - souvenons-nous que nous parlons d'un jeune homme de dix-sept ans ! - qu'il resterait dans la Congrégation, « espérant que tout se remettrait en place ».

Ce serait aussi à lui que reviendra, une fois devenu prêtre (1556), cette lourde tâche de « remettre sur la bonne route » la vie barnabitique.

Nous le voyons, en fait, inaugurer cette tradition de formation et d'études, dans la maison de Pavie, qui préparait les Barnabites de l'ère nouvelle.

Après une décennie de résidence à Pavie, les confrères mirent sur ses épaules la responsabilité suprême de l'Ordre : Alexandre Sauli était élu général en 1567. Il avait trente-quatre ans !

Ses dons et ses capacités de gouvernement le mirent rapidement en évidence, de façon qu'il ne put échapper au Pape Pie V qui le nomma évêque en 1569 et l'envoya en Corse dans le diocèse d'Aleria.

Nous ne suivrons pas Alexandre Sauli dans sa mission pastorale qui dura 20 ans, jusqu'en 1591, quand il fut transféré dans le diocèse de Pavie où il mourut l'année suivante (le 11 octobre, à Calosso dans la région d'Asti).

Il nous intéresse ici de relever l'énorme influence qu'eut ce jeune barnabite durant les 15 ans de sa vie de travail pour la Congrégation. Grâce à lui, celle-ci retrouva une nouvelle vitalité, telle une nouvelle naissance, posant comme base de son avenir une formation intégrale humaine, intellectuelle et religieuse qui deviendra ensuite une des caractéristiques les plus remarquables de nombreuses générations de Barnabites.

Notes

86 - Sur la crise de 1534, voir le chapitre précédent, n° 84.

87 - Cette définition est celle du P. Cagni, conférence citée à la note 18.

89 - Sur la "pentarchie" et le "cas Negri", nous renvoyons surtout à un bref et éclairant essai paru en "Rivivere", 3, 36 sv.

Premoli traite longuement de ce sujet dans son *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, en accentuant une certaine sévérité à l'égard de la "malheureuse Negri" (p. 118), sévérité qui, à un jugement historique plus serein, semble imméritée, sinon vraiment trop dure. À la documentation offerte par notre historien, on doit ajouter le *bref* de Jules III au cardinal J. Alvarez de Tolède, cardinal protecteur. Ce *bref* décrit avec des teintes sombres l'œuvre de l'Angélique. Le texte se trouve en Pastor, *Histoire des papes*, VI, p. 603-606. On consultera l'étude documentée sur les origines, même si cet ouvrage ne manque pas de jugements forcés, de E. Bonora, *I conflitti della Controriforma. Santità e obbedienza nell'esperienza dei primi barnabiti* (Les conflits de la Contre-Réforme. Sainteté et obéissance dans l'expérience religieuse des premiers barnabites), Florence, 1998.

Les études sur l'Angélique Negri ont connu un crescendo, tant dans le milieu "paulinien" que, surtout, de la part de chercheuses attentives à enregistrer la dimension féminine dans l'histoire de la spiritualité. Nous renvoyons en particulier à (Andrea Erba - A. Gentili), *Lettere spirituali dell'angelica*

Paola-Antonia Negri scritte con l'aiuto dei sui figlioli (Lettres spirituelles de l'angélique Paola-Antonia Negri écrites avec l'aide de ses fils), Edivi, Segni, 2008. Signalons, dans l'ample bibliographie, les études de G. Cagni, M. Firpo et E. Bonora ; Andrea Erba, *L'angelica Paola-Antonia Negri. Le drammatiche vicende della "divina madre" (1508-1555)*, (Les vicissitudes dramatiques de la "divine mère", 1508-1555), Edivi, Roma 2008 ; M. Alghisi, *Riscoperta di una voce profetica* (Redécouverte d'une voix prophétique), en "Quaderni di vita barnabita", 13/2003, pp. 239-350.

92 - Sur l'histoire troublée de la condamnation des écrits de fra Battista (reflet également des mauvais rapports entre le dominicain et les autorités de son Ordre ?), on verra Premoli (pp. 108 et sv.) et surtout les notes, avec la très savoureuse méprise de Melchior Cano dans son *De locis theologicis* (Des lieux théologiques). Premoli ne donne pas la citation, mais il s'agit du livre V, ch. 5, vers la fin.

Cet aspect a été amplement illustré par S. Pagano, y compris en considération des vicissitudes qui conduisirent à la canonisation du Fondateur : *I processi di beatificazione e di canonizzazione di sant'Antonio Maria Zaccaria. Appunti per una ricerca e La condanna delle opere di fra Battista da Crema* (Les procès pour la béatification et la canonisation de saint A.-M. Zaccaria. Notes pour une recherche ; et La condamnation des œuvres de fra Battista da Crema) en "Barnabiti studi, 14/1997, respectivement aux pages 7 sv. et 221 sv. M. Firpo, *Nel labirinto del mondo. Lorenzo Davidico tra santi, eretici, inquisitori* (Dans le labyrinthe du monde. Lorenzo Davidico parmi les saints, les hérétiques et les inquisiteurs), Florence 1992. Une vision d'ensemble et une réévaluation de l'enseignement de fra Battista est due à A. Gentili : *I Detti notabili e la spiritualità di "Padre Zaccaria" attraverso i secoli* (Les *Detti notabili* et la spiritualité du "Père Zaccaria" à travers les siècles), "Quaderni di vita barnabita", 13/2003, pp. 35 sv. On trouvera une analyse approfondie de l'ouvrage de fra Battista *Cognitione e vittoria di se stessi* en M. Firpo, *Nel labirinto del mondo*, o c., pp.19-48.

93 - On trouvera d'autres détails au n° 102 du chapitre suivant. Sur Pagani, on verra quelques publications parues lors du 400e anniversaire de sa mort : F. Urbani, *Padre Antonio Pagani, quasi un romanzo* (Père Antonio Pagani, quasi un roman), Lief, Vicence 1989 ; *Il venerabile Antonio Pagani, riformatore, fondatore e maestro di spirito* (Le vénérable Antonio Pagani, réformateur, fondateur et maître spirituel), en "Vita Minorum" (Vie des frères Mineurs), 1989, n°2 ; A. Gentili, "Siate di chi è vostro". *La sorprendente avventura di Marc'Antonio Pagani*" (Soyez de ceux qui sont vôtres. La surprenante aventure de Marc'Antonio Pagani), en "Eco dei Barnabiti", 1989/1, pp. 10-11.

94 - On fait allusion ici à des sujets qui seront traités en d'autres chapitres. Sur la formation et les études, voir le ch. 15. Sur les frères, le ch. 22.

95 - Nos saints devraient être "lus" en version intégrale. Nous ne donnons ici que des notices très brèves. On ne doit pas omettre la lecture des Actes qui parlent de sa triple demande d'entrer dans l'Ordre. Premoli les rapporte, en appendice à son *Histoire*, pp. 504 sv. Nous renvoyons à l'étude de F. J. Casta, *Évêques et Curés corses dans la tradition pastorale du Concile de Trente (1570-1620)* qui nous présente Sauli comme organisateur et législateur du diocèse d'Aleria. On verra surtout les pages sur "Les séminaires et les ordinations" (58 sv.) et "Esquisse de spiritualité sacerdotale" (100 sv.). À l'occasion du 4ème centenaire de sa mort a paru un numéro monographique de "l'Eco dei Barnabiti", 1992/2.

**LES CONSTITUTIONS
DES CLERCS RÉGULIERS
DE SAINT PAUL DÉCAPITÉ**

Les "premières constitutions"

Les constitutions du saint Fondateur

Les constitutions de 1552

Les constitutions de 1579

De 1579 à 1984

LES "PREMIÈRES CONSTITUTIONS "

96 - Il faut attendre l'année 1552 pour que les Barnabites aient des *Constitutions* proprement dites. Mais alors, quelles *Constitutions*, réglèrent la vie de l'Ordre depuis la mort du Fondateur jusqu'en 1552 ? Certains textes des premiers *Actes capitulaires* nous fournissent une réponse sûre.

En date du 20 mai 1544, le chapitre "général", c'est-à-dire le rassemblement de la communauté tout entière, ordonne « qu'on lise un chapitre des *Constitutions* et que chaque jeudi il soit expliqué par le père supérieur, comme on l'avait déjà ordonné ».

Qui était l'auteur de ces *Constitutions* ? les *Actes* mêmes nous le disent à plusieurs reprises et – après un sérieux examen critique – sans laisser aucun doute : fra Battista Carioni da Crema, celui que la *Cronachetta A* définit, comme nous le savons, « premier père et fondateur » de la Congrégation.

En date du 12 janvier 1546, pour renforcer l'opportunité d'introduire des "chapitres » ou normes, même pour la formation des novices, on cite ce que « le révérend père fra Battista dit dans les *Constitutions* », à savoir que l'absence de semblables chapitres est un signe « que l'on tombe dans la tiédeur ».

Les *Constitutions* de fra Battista, dont l'acte capitulaire que nous citerons plus loin, nous assure qu'elles sont en vigueur dans l'Ordre, ne fût-ce que provisoirement, ne furent cependant jamais accueillies par les Barnabites comme un texte définitif et irréfutable, mais bien comme un texte « à réviser et déterminer », précisément comme le prouvent les *Actes capitulaires*.

De fait, le chapitre "général" du 26 novembre 1547 examine l'opportunité de « préciser et déterminer nos *Constitutions* rédigées par le révérend père Battista da Crema ».

L'année suivante, les *Actes* enregistrèrent certaines phases de ce travail. Le 12 mai 1548 « on commença à examiner les *Constitutions* et à tirer les conclusions à leur sujet. Et, après des discussions sur l'heure des matines, quelqu'un fut d'avis « de laisser les choses comme le dit la minute des *Constitutions* rédigée pour les révérends pères, nos prédécesseurs.

Que ces *Constitutions*, généralement attribuées aux "maiores" (ou anciens) de la Congrégation étaient bien de fra Battista, cela résulte des *Actes* en date du 23 mai de la même année : « Continuant ensuite l'examen des *Constitutions*... », on discuta « des paroles de la minute des *Constitutions* du révérend et vénérable père fra Battista... ». Que ces *Constitutions*, comme on l'a dit, fussent provisoires, et que l'on visât, grâce à des examens faits en chapitre et de nouvelles élaborations successives, à rédiger un texte définitif, cela découle très clairement de la formule de profession de Giovanni Francesco Raimondi, prononcée le 22 mars 1554, l'année avant que l'on commence à « réviser et déterminer nos *Constitutions* ». Elle dit : « Je promets...selon les *Constitutions* qu'adoptera la Congrégation des Clercs réguliers de saint Paul décapité ». Ce texte également est cité dans les *Actes capitulaires*.

97 - Il nous arrive désormais spontanément de nous demander où sont disparues les *Constitutions* de fra Battista et si elles furent connues par les contemporains.

Pour ce qui est de la première demande, nous savons par une lettre du père général Marta aux pères Besozzi et Melso, restés à Rome à cause des procès de 1552, que l'Inquisition réclama aux pères toutes les œuvres de fra Battista. Dans sa lettre du 12 mai 1552, le père Marta donne la liste des œuvres de fra Battista et, arrivé aux *Constitutioni*, dit qu'il est incapable d'envoyer l'autographe de fra Battista, mais qu'il peut également donner satisfaction en envoyant une copie de la "main" de Zaccaria lui-même, c'est-à-dire un exemplaire copié par lui : « Quant aux écrits du père fra Battista, nous avons fait rassembler avec tout le soin possible tout ce qu'on a pu trouver...avec les premières *Constitutions* de la main du révérend père Antoine-Marie, parce qu'il n'y en a pas de la main de ce père fra Battista ».

Et le père Marta ajoute un renseignement précieux, qui confirme ce qui a été dit à propos de la « révision et de la réforme » des « premières *Constitutions* » : « lesquelles, comme vous le savez,

ont été ensuite révisées et réformées ».

Sur ce sujet des *Constitutions* de fra Battista, qui circulaient sous la couverture trompeuse de la calligraphie de Zaccaria, le P. Marta reviendra dans une lettre au P. Besozzi, datée du 6 octobre 1552. Il y dit : « Quant à l'écrit que je vous ai envoyé, il est de la main du père Antoine-Marie et non de fra Battista ; mais, pour ce qui est de la vérité (c'est-à-dire de l'authenticité du texte), il y a pas de différence » (ce qui revient à dire : le texte est de fra Battista).

Si l'autographe des *Constitutions* de fra Battista s'était perdu - « on ne retrouve pas non plus (les *Constitutions*) écrites de la main du père fra Battista », avait dit le P. Marta – les copies ne devaient toutefois pas manquer du moment que le P. Pagani, un des Barnabites que Premoli classe parmi les « chevaliers errants de la sœur Negri », dit, dans une lettre adressée à la "divine mère" en 1551, « qu'il a possédé une copie des *Constitutions* et qu'il l'a placée en lieu sûr, à l'abri », ce qui veut dire : à l'abri des recherches de l'Inquisition qui réclamait tous les textes de fra Battista. Si l'identification des *Constitutions* citées par Pagani est donnée comme « probable » par Premoli, des historiens comme Tornielli et Mazenta n'hésitent pas à reconnaître à fra Battista la paternité d'un texte de *Constitutions*.

Le fait que le texte autographe avait déjà été perdu et que rares étaient les copies des *Constitutions* (comme il semble qu'on peut le déduire de la lettre de Pagani et comme cela a été sans aucun doute le cas après la condamnation par l'Inquisition), on peut s'expliquer, en partie, pourquoi aucune copie de ces *Constitutions* ne nous soit parvenue.

LES CONSTITUTIONS DE SAINT FONDATEUR

98 - Si les Barnabites, depuis la mort du Fondateur et peut-être encore avant, jusqu'en 1552, furent gouvernés par les *Constitutions* de fra Battista – texte provisoire et revu, jusqu'à son remplacement par celui de 1552 – surgit spontanément une demande : qu'en est-il des *Constitutions* de Zaccaria ?

Qu'Antoine-Marie ait écrit des *Constitutions*, nous en avons la certitude indubitable grâce à une lettre du père Nicolò d'Aviano, écrite de Crémone à l'adresse du P. général Omodei, datée du 10 octobre 1570, c'est-à-dire l'année où le chapitre général décréta qu'il fallait arriver à rédiger des *Constitutions* définitives. La lettre attribue au Fondateur un texte de *Constitutions*, dont il cite trois chapitres, correspondant précisément aux chapitres du texte que tous les confrères connaissent bien.

« Je suis certain – écrit le père d'Aviano – que vous possédez ces antiques *Constitutions* que rédigea le révérend père Antoine-Marie Zaccaria, d'heureuse mémoire : je vous prie donc de faire en sorte d'insérer dans les nouvelles en cours de rédaction, les choses qui vous paraîtront nous être utiles, et surtout ces chapitres parlant des novices et signalant comment doit être leur maître ; les signes auxquels on reconnaît quand la discipline court à sa ruine et ceux de la réforme de la religion », c'est-à-dire de la vie religieuse menée dans la Congrégation.

99 - Des *Constitutions* de Zaccaria, pour ce qui regarde notre présente étude, il est intéressant de relever deux aspects : premièrement, qu'elles ne furent jamais promulguées et qu'elles ne furent donc jamais les *Constitutions* des Barnabites ; deuxièmement, qu'elles dépendent, en large mesure, de fra Battista da Crema.

En fait, Gabuzio nous dit que Zaccaria, une fois fondé l'Ordre, pensa très rapidement qu'il était opportun d'écrire des *Constitutions* et qu'il tâcha d'obtenir de fra Battista d'écrire pour lui « *quandam earum (Constitutionum) formulam ac quasi delineationem, quam ipse Zacharia formulam postea manu sua scripto digessit* » (une certaine formulation et quasi une ébauche [des *Constitutions*], ébauche que, plus tard, Zaccaria lui-même elabora et rédigea de sa main.

Ce texte, poursuit Gabuzio, ne fut pas promulgué - « *rem stabilire differebat* » (il en différât la promulgation) -, parce que le Fondateur voulait le soumettre au crible de l'expérience et de la vie vécue. « *Sed interim, dum haec diutius meditatur, divina Providentia factum est ut, morte*

praereptus, illas (Constitutiones) interminatas reliquerit (entre-temps, comme il réfléchissait longuement à ce qu'il fallait faire, il arriva que, par une disposition de la divine Providence, il fut enlevé par la mort et laissa inachevées (les *Constitutions*).

100 - Les Barnabites, auxquels restait le lourd devoir de se donner des *Constitutions*, ne virent rien de mieux que d'adopter celles de fra Battista, se promettant de les réviser selon les exigences de leur vie.

Mais ces *Constitutions* de fra Battista, ne venaient-elles pas à coïncider pratiquement - si elles n'étaient pas tout à fait identiques - avec « la formulation ou l'ébauche » dont parle Gabuzio ? Il semble que si. De fait, cette « formulation » émerge souvent des *Constitutions* du saint Fondateur : il est symptomatique que les passages des *Constitutions* de fra Battista, (que les *Actes* dont on a parlé plus haut citent en latin), figurent ensuite traduits littéralement dans les *Constitutions* de Zaccaria !

On doit donc conclure que les *Constitutions* de Zaccaria dépendent en large mesure d'un texte précédent de fra Battista. Et on pourrait rechercher dans le texte de Zaccaria les chapitres ou les parties attribuées à sa plume et les chapitres ou les parties "traduites" du texte de fra Battista. Mais cette recherche serait jusqu'à un certain point arbitraire pour qui connaîtrait le style tellement personnel de Zaccaria (et les chapitres cités par le P. d'Aviano sont certainement de lui !) et le confronterait avec des textes visiblement traduits du latin (qu'on pense à la variété des termes italiens, synonymes d'un même mot latin...) et contenant presque exclusivement des normes juridiques. Mais c'est un domaine où nous ne voulons pas nous aventurer. Tout comme nous excluons toute recherche sur le manuscrit qui nous les a transmises, sur les multiples conclusions et sur le dernier chapitre qui a tout l'air d'être un ajout postérieur à la première élaboration du texte.

Nos historiens venus après Gabuzio, devant la dépendance entre les *Constitutions* de fra Battista et celles de Zaccaria, semblent être incapables de soutenir l'autonomie des premières sans la nier aux secondes, et vice versa. Ce n'est pas le cas de rechercher les motifs complexes de cet « aveuglement ». Le dernier motif ne consiste sans doute pas dans les "mésaventures" de fra Battista, qui ont poussé à l'exclure du rôle peu enviable de "législateur" de l'Ordre, lui qui avait été – même avec une clause bienveillante – "mis à l'Index" !

101 - Un seul problème, posé par les *Constitutions* du saint Fondateur, mérite peut-être d'être effleuré. C'est celui de notre *Règle*. Il saute aux yeux, de toute évidence, à partir de l'*incipit* (début) des *Constitutions* de Zaccaria, lu dans son entièreté par Boffito. Il se présente ainsi : « Au nom de Dieu commencent les Constitutions des fils de saint Paul apôtre, avec les additions convenant à leurs Règles », ce qui revient à dire : « Constitutions des Fils de saint Paul, avec les ajouts correspondants, convenant à leurs Règles ».

Ceci semble signifier que les Barnabites étaient tenus à suivre, comme c'était obligatoire, une des quatre anciennes *Règles* classiques auxquelles devaient s'en tenir tous les instituts, mais qu'il était nécessaire de compléter avec des ajouts opportuns aptes à discipliner pratiquement leur vie quotidienne. Mais, dans notre cas, que le terme "règle" soit à prendre on opposition à *Constitutions*, semble suggéré par un examen approfondi du texte de Zaccaria.

Étant donc donné comme une chose acquise que les Barnabites, au moins à leurs origines, aient dû avoir une *Règle*, quelle était-elle ? Celle de saint Augustin.

On peut le déduire d'une *Reformatio* ou supplique adressée au pape par Ferrari et Zaccaria. Premoli la fait remonter à 1533, c'est-à-dire avant la mort de fra Battista.

Dans cette supplique, il est demandé explicitement de pouvoir pratiquer la Règle de saint Augustin. Il est vrai que cette supplique n'eut pas de résultat et que les Barnabites voulurent très tôt s'orienter de façon autonome, comme le feraient les autres Clercs réguliers, pour donner à l'Ordre un code de spiritualité et de pratique religieuse correspondant aux temps nouveaux.

Le fait demeure, toutefois, et l'ancienne tradition barnabitique semble le confirmer, qu'il y

eut – au moins au début – une dépendance des Règles de saint Augustin, expressément admise pour les Angéliques. Dans la vie de l'Angélique Giovanna Visconti Borromeo (Rome 1673), on lit : « Saint Paul apparut visiblement au saint Fondateur, le réconfortant et lui disant clairement de prendre la Règle de saint Augustin comme base pour ses congrégations qui commençaient à ce moment (les Barnabites et les Angéliques). C'est pour ce motif qu'on peignit son portrait avec l'apparition du dit saint Apôtre portant dans ses mains la Règle dont on vient de parler. Sur cette Règle étaient inscrites les paroles suivantes : *Quicumque hanc Regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia* (sur tous ceux qui suivront cette Règle, paix et miséricorde) », expression reprise de Ga 6,16. À ceux qui connaissent la valeur de certains éléments iconographiques pour corroborer une tradition, ne peut échapper combien ce témoignage est précieux.

LES CONSTITUTIONS DE 1552

102 - De cette élaboration de *Constitutions* « mieux revues » et en harmonie avec les saints canons, le père Marta nous donne des nouvelles – comme on l'a vu – dans sa lettre datée du 12 mai 1552.

Comme les "premières *Constitutions*", elles sont elles aussi en latin ; elles ont un caractère quasi exclusivement juridique, mais on y sent déjà planer une spiritualité profondément imprégnée de l'Écriture et de la sagesse des Pères, que nous retrouverons plus largement dans les *Constitutions* de 1552. Saint Paul y apparaît clairement non seulement dans le titre, mais aussi dans les paroles initiales, semblables à celles qui apparaîtront dans le texte de 1579 : « *Sancto Paulo admonente, omnia honeste et secundum ordinem fieri debere* » (Comme saint Paul le rappelle, que tout se fasse convenablement et avec ordre) (cf. 1 Co 14,40).

Les discussions capitulaires concernant ces *Constitutions* commencèrent durant l'été 1551 et se poursuivirent jusqu'en novembre de l'année suivante, moment où elles se conclurent en présence de monseigneur Marini, visiteur apostolique.

Elles répondaient à une exigence à laquelle on ne pouvait déroger : à savoir, donner des normes précises et obligatoires qui disciplineraient la vie barnabitique en la soustrayant à l'improvisation à laquelle les confrères des origines s'étaient – peut-être un peu imprudemment et ingénument – abandonnés. Le triste épilogue de cette situation fut la crise de 1551-1552.

Le Saint-Siège dut intervenir pour punir ce que saint Ignace appela les « péchés d'humilité » de nos bons premiers pères. Le visiteur apostolique mit les choses au point et il fut tellement bien impressionné par les pères qu'il « disait souvent que si jamais il avait l'intention de se retirer dans une congrégation, il n'aurait pas voulu en choisir une autre que celle-ci ».

À la conclusion de la visite (22 novembre 1552), il confirma le travail de nos pères relatif aux *Constitutions* et établit qu'elles devaient être approuvées par le cardinal protecteur Alvarez de Tolède qui devrait obtenir la ratification « *oretenus* » (c'est-à-dire oralement et non par écrit) du pape. Cette dernière ratification remonte à l'année 1553.

Gabuzio nous dit que ces *Constitutions*, qui fixèrent pour la première fois des normes précises et obligeant tous les membres de l'Ordre lors de la profession des vœux, furent rédigées à l'usage du seul *collegium* (communauté) de Saint-Barnabé à Milan, étant donné qu'aucune autre n'avait encore été fondée.

Comme elles étaient explicitement provisoires (« *pro tempore* »), en attente de plus amples ordonnances, une approbation orale fut suffisante pour celles-ci. Dans son *bref* du 1er octobre 1578, que nous citerons dans les pages suivantes, Grégoire XIII parle de ces *Constitutions*.

Le texte des *Constitutions* de 1552 reçut quelques ajouts quand le concile de Trente fut terminé, toujours en attendant qu'elles puissent être intégrées dans un texte définitif. Ces ajouts remontent aux années 1564 et 1565. On n'omettra pas de noter que ces *Constitutions* sont, dans l'absolu, les premières à être adoptées par les Clercs réguliers qui naissaient. Après les Barnabites, les Somasques en adopteront en 1569.

LES CONSTITUTIONS DE 1579

103 - Le P. Secchi, auteur de notre première histoire barnabitique imprimée (1682), écrit que les Barnabites eurent « trois règles, uniques quant à leur substance, triples à cause des ajouts *prior ab ipsis primis Ordinis conditoribus ; posterior in generalibus Congregationis comitiis anno 1552...liberalius conscripta ; postrema, omnibus numeris absoluta...anno 1579 confecta* ». C'est-à-dire que les règlements que les Barnabites voulurent se donner connurent trois rédactions : la première faite par les fondateurs eux-mêmes (on notera comment le père Secchi nuance cette nouvelle !) ; la deuxième, élaborée plus librement dans les chapitres généraux, datant de 1552 ; la troisième, codifiée en 1579, et parfaitement accomplie.

Longue et tortueuse a été l'histoire de la formation du code définitif de notre Ordre. Le premier acte fut marqué par un décret du chapitre général de 1570. Le 10 avril fut approuvée « *nemine discrepante* » (à l'unanimité) la proposition d'élaborer de nouvelles *Constitutions*, vu l'insuffisance de celles qui étaient en vigueur ainsi que les changements et le développement qui avaient eu lieu dans la vie barnabitique. L'unanimité des consentements fut saluée comme un « *quasi miraculum et manifesta voluntas Dei omnipotentis* » (un quasi miracle et la volonté manifeste du Dieu Tout-puissant).

Furent chargés de la rédaction des nouvelles *Constitutions* les pères Asinari, Bonfanti et d'Alessandro ; ils se mirent au travail sous la direction du père général Omodei. Ce fut précisément à cette occasion que, comme on l'a dit, le père d'Aviano intervint depuis Crémone, recommandant d'insérer dans les nouvelles *Constitutions* certains passages des *Constitutions* de Zaccaria.

Durant l'été 1570, comme on l'apprend par une lettre du père Besozzi, datée du 29 août, le travail était déjà bien avancé. Le nouveau texte comprenait cinq parties et une était déjà prête. Un chapitre extraordinaire réuni en septembre examina la partie déjà préparée et qui devait être assez volumineuse.

104 - La mort prématurée du père Bonfanti et « plusieurs occupations urgentes » que durent assumer les deux autres pères ralentirent le travail, mais le père Besozzi, élu supérieur général lors du chapitre de 1572 engagea le chapitre de l'année suivante à nommer sept pères qui devraient mener le travail à bon port. Ponctuellement, le chapitre de 1573 élut les pères Besozzi, Omodei, Sacco, d'Aviano, Maletta, Asinari et d'Alessandro pour examiner le travail déjà accompli et l'achever. Nous savons par le père Chiesa que la plus grande responsabilité fut confiée aux pères Besozzi et Asinari.

En deux ans à peine, les nouvelles *Constitutions* furent prêtes et envoyées aux Barnabites (1575) qui devraient faire parvenir leur avis sur ce sujet. Le père Tito degli Alessi, que nous pourrions appeler une conquête de Zaccaria, écrivit en février 1576 précisément qu'il les avait montrées à ses amis de Rome qui les « recommandèrent », les jugeant « modérées et faciles ». On notera le « modérées », qui confirme cette "discrétion" qui sera une des caractéristiques de notre style de vie.

Au chapitre général de 1576 parvinrent les adhésions et les remarques des Barnabites demeurant à Rome, Pavie, Monza, Crémone, Casale et Verceil. De cette dernière ville, le père Guazzoni, supérieur, envoya une lettre d'un grand intérêt historique, que tout Barnabite devrait connaître (on peut la trouver en I. Gobio, *Vita del venerabile padre Besozzi*, Milan, 1861, pp. 242 sv.)

105 - La "peste de saint Charles", qui faucha des victimes pendant l'année 1577, rendit impossible la convocation du chapitre général ; celui-ci se réunit l'année suivante et nomma de nouveau le père Besozzi supérieur de la Congrégation. Celui-ci s'adressa au cardinal Serbelloni, protecteur de l'Ordre, pour le prier de déléguer avec autorité apostolique le cardinal Borromée pour présider la

phase conclusive la plus délicate de la promulgation des nouvelles *Constitutions*.

En juillet 1578 parvint à saint Charles Borromée la délégation formelle l'autorisant à « revoir, corriger, modifier, ratifier les nouvelles *Constitutions*, les mettre en usage et en commander l'observance ».

Entre-temps, à la fin du mois de mars, Carlo Bascapè, novice barnabite, ancien secrétaire du cardinal Borromée et très ferré sur l'histoire de l'Église, la patristique et le droit canonique, était occupé à élaborer une nouvelle fois, abrégé et mettre en latin élégant le copieux matériel qui devait devenir le code de l'Ordre.

Ce travail ayant été achevé durant l'été 1578, le père Besozzi, infatigable pour conduire à bon port cette affaire, charge deux visiteurs, les pères Pioltino et Porro, de préparer le terrain aux nouvelles *Constitutions*, en sollicitant, toujours par écrit, le consentement des confrères à ces nouvelles ordonnances. On arriva ainsi à l'automne et les pères, une fois obtenu de Grégoire XIII le privilège de célébrer le chapitre général selon la manière établie par les nouvelles *Constitutions*, procédèrent à l'examen en chapitre de celles-ci (novembre 1578).

Cet examen eut lieu sous la conduite du cardinal Charles Borromée lui-même qui présida toutes les sessions ; celles-ci prirent dix jours et se prolongèrent parfois jusqu'à neuf heures sans interruption. Et on sait comment le même cardinal se fit consigner (puis détruire pour éviter tout retour en arrière) toutes les copies du volumineux travail préparatoire et il confia à Bascapè d'en faire un abrégé. C'est cet abrégé qui fut ensuite approuvé comme texte officiel du nouvel Ordre et prit le nom de *Constitutions*, tandis que le terme "règles" signifierait désormais leur application pratique.

106 - Dans une lettre datée du 25 novembre 1578, saint Charles faisait connaître à l'Ordre le travail accompli et demandait à toute la Congrégation d'élever de ferventes prières pour obtenir la bénédiction de Dieu sur les nouvelles *Constitutions*. C'est d'elles, en effet, « après la grâce divine, que dépendent l'entièreté et la vigueur de la Congrégation, son bon état et ses progrès ».

Ces prières consistaient en des exercices spirituels, de la durée d'un mois ou presque, selon la méthode de saint Ignace ou d'autres semblables, et en doublant la durée de l'oraison du matin et du soir, c'est-à-dire les deux méditations journalières.

Une fois copiées les *Constitutions*, et après l'examen du chapitre général, elles furent envoyées à tous les membres de l'Ordre. Une nouvelle lettre du cardinal Borromée adressée à tous les supérieurs les accompagnait. Elle portait la date significative du 25 janvier 1579.

Grégoire XIII intervenait par deux *brefs* pour ratifier le travail accompli. Dans le premier, du 25 avril 1579, il approuvait et confirmait pour toujours les nouvelles *Constitutions* que le chapitre général tenu en mai devrait promulguer solennellement. À cause des engagements pastoraux de Charles Borromée, ce chapitre fut retardé de quelques semaines, retard autorisé par un autre *bref* papal.

Finalement s'ouvrit le chapitre général, le 25 mai 1579. Le père Gabuzio introduisit les travaux par un discours de haute volée. On donna ensuite lecture du texte des *Constitutions* de Bascapè qui furent ensuite remises au supérieur, le père Besozzi, âme et principal artisan de leur élaboration. Par ce geste, les *Constitutions* étaient officiellement promulguées.

Nous attarder sur les sources des *Constitutions* de Bascapè, leur dépendance des anciennes Règles classiques des saints Basile, Augustin, Benoît et François, dépasse évidemment les étroites limites de cette synthèse. De même, un long exposé mériterait d'être fait sur tous les rapports entre les barnabites, les jésuites et les capucins, eux aussi, à cette période, aux prises avec l'élaboration de leurs propres *Constitutions*.

DE 1579 À 1984

107 - L'histoire des éditions successives du texte du 16^e siècle est rapidement faite. Jusqu'à la quatrième édition, les *Constitutions* demeurèrent pratiquement inchangées. Seule la mise à jour demandée par la promulgation du *Droit canonique* poussa les Barnabites à revoir un texte qui, depuis des siècles, demeurait pratiquement inchangé, au risque d'être dépassé en de nombreux points particuliers à cause des changements intervenus dans la Congrégation des Barnabites, dans l'Église et dans le monde.

La deuxième édition, après celle de 1579, remonte à 1617. On y trouve une seule modification, introduite, comme il est de règle, lors des trois chapitres généraux de 1591, 1593 et 1596. Elle concernait la nomination du procureur faite auparavant par le chapitre, comme pour le chancelier et les discrets, et désormais "contrôlée", pour des raisons évidentes étant donné la délicatesse de la charge, par le mécanisme de la proposition des noms au père général (plus tard, au provincial) pour qu'il choisisse celui qui devrait assumer cette charge.

La troisième édition parut après un laps de temps particulièrement important, en 1829, comportant elle aussi une modification approuvée "*tamquam constitutio*" (comme constitution) lors des chapitres généraux de 1623, 1626 et 1629. Elle traitait de la durée du postulat des frères coadjuteurs, portée de six mois à cinq ans.

La quatrième édition, qui est sans aucun doute la meilleure (ce n'est pas pour rien qu'elle fut établie par le père Ferrari, célèbre canoniste et auteur du *De statu religioso commentarium* (Commentaire sur l'état religieux). Elle reproduit, après correction, le texte de la précédente ; elle fournit la raison des modifications introduites en 1596 et en 1629 et contient les principales *Declarationes* des chapitres généraux aptes à éclairer la vraie portée de certaines normes contenues dans les *Constitutions*. Elle fut imprimée à Milan en 1902.

108 – Si, en quatre siècles, les Constitutions ne subirent aucun changement important, c'est parce qu'il revint aux *Declarationes*, *Decreta* et *Monita* (Déclarations, Décrets et Avertissements) de les tenir à jour et de remplacer des directives périmées par de nouvelles réglementations, rassemblées dans des Synopses publiées expressément, d'abord irrégulièrement, puis méthodiquement après chaque chapitre général.

L'étude de ce copieux matériel (plus de trois mille fiches) pourrait tracer devant nos yeux la vie de l'Ordre au long des siècles, les changements qui y ont été introduits, autant ce qui dans les *Constitutions* est présenté comme immuable que ce que l'expérience a montré caduc. En outre, cela nous donnerait la clé pour interpréter la "*mens*" (la vraie signification ou l'esprit) de certaines affirmations ou pratiques que nous trouvons dans les *Constitutions* ou dans la vie de la Congrégation.

109 - La promulgation du *Code de droit canonique* (1917) imposa, comme on l'a dit, une révision des *Constitutions*. L'histoire de cette révision, qui dura quinze ans, de 1925 à 1939, est brièvement évoquée dans la *Lettre circulaire* du père général Ildefonso Clerici, du 31 décembre 1939, aux pages 18-27.

Le chapitre général de 1925 avait décidé (Décret n° 1) que le père général devait veiller à introduire dans les *Constitutions* « *paucae aliae mutationes, quae omnino necessariae videantur* » (quelques rares autres modifications paraissant absolument nécessaires). Dans ce but, il devrait choisir « quelques pères » à qui confier le soin de revoir le texte des *Constitutions*, pour en enlever ce qui était périmé et pour y ajouter « *pauca, quae pro novis operibus a Congregatione susceptis vel forte suscipiendis desiderantur* » (de rares modifications souhaitables en raison des nouvelles œuvres que la Congrégation avait acceptées ou qu'elle pourrait peut-être accepter) ; enfin, pour mieux s'adapter aux nécessités du temps, « *alia quae forte mutanda sint* » (d'autres choses qui devraient peut-être être modifiées). Le texte ainsi élaboré devait être envoyé aux supérieurs et ceux-

ci, avec leurs confrères, pourraient exprimer leur avis personnel et présenter leurs suggestions.

Les *Constitutions* ainsi modifiées seraient soumises à l'approbation du prochain chapitre général. Le décret excluait donc l'idée d'une vraie et propre refonte des *Constitutions*, soutenue avec chaleur, précision et une indiscutable compétence par les pères de la Province franco-belge, guidée par le père provincial Achille Desbuquoit. Leur projet, en effet, ne fut même pas présenté aux pères capitulaires comme éventuel objet de discussion mais écarté par les promoteurs.

Les modifications, que les pères choisis à cet effet devaient élaborer et soumettre à toutes les communautés, se firent longtemps attendre et ne leur parvinrent qu'en mars 1928. L'histoire se répète parfois.

Les Barnabites étaient priés d'introduire les modifications « rares et strictement nécessaires », comme on lit dans la lettre du chancelier, le père Turchetti (23 mars 1928), accompagnant le fascicule lithographié des *Emendationes nostrarum Constitutionum quae juxta decretum anno MCMXXV proponuntur patribus in proximo capitulo generale congregandis* (Modifications de nos *Constitutions* qui, selon le décret de l'année 1925, sont proposées aux pères qui vont se réunir lors du prochain chapitre général) (19 pages), modifications rédigées par le père assistant Riganti.

Discutées avec soin, les *Modifications* furent passées au crible par les chapitres généraux de 1928, 1931 et 1934. Puis vint le tour de la Congrégation des Religieux. Son examen fut long et complexe et obligea nos pères capitulaires de 1937 à revenir sur le texte corrigé et à y introduire les dispositions expressément voulues par le Siège Apostolique. Ce dernier reçut le nouveau texte et, après examen, le restitua, daté du 5 juillet 1939 mais, en réalité, ce ne fut qu'en fin d'année.

110 - Le long travail était terminé et les Barnabites avaient la cinquième édition de leurs *Constitutions*, divisées pour la première fois en paragraphes, ce qui rendait plus facile leur consultation.

Ces *Constitutions*, malgré le scrupule de limiter à l'indispensable les modifications, se présentaient amplement retouchées. Beaucoup de passages devenus inactuels ou périmés avaient été abolis. D'autres avaient été modifiés. De nouveaux avaient été insérés. De plus, tout le texte était mis constamment en relation avec les canons du *Code*, bien souvent cités intégralement.

Les modifications les plus importantes regardaient les dispositions juridiques de la Congrégation : acceptations, administration, charges. D'autres ajouts avaient été introduits pour légitimer et promouvoir certaines orientations apostoliques qui n'étaient pas explicitement envisagées dans l'ancien texte des *Constitutions* : écoles, patronages, maisons de formation, missions, etc. Peu nombreuses et inadéquates étaient les retouches aux *Canons pénitentiels*.

Cette cinquième édition devait donner l'idée d'un texte raccommoqué, avec des pièces neuves cousues à un vieux tissu, car, après quelques années, en 1945, on pensa à une nouvelle édition dans laquelle serait réduit le contraste criant entre le style ancien du père Bascapè et le latin du *Code*. Le nouveau texte fut ratifié par la Congrégation des Religieux, en date du 14 novembre 1945.

110 bis - Pour suivre les directives conciliaires, notre Congrégation, elle aussi, dut procéder à la mise à jour de ses ordonnances. Au début, on pensa à une révision profonde de l'ancien texte de Bascapè : c'est ce que prescrivait un décret du chapitre de 1964. Le travail était déjà commencé quand apparut clairement l'impossibilité de poursuivre sur cette ligne. Pour cette raison, le chapitre général de 1970 opta avec décision pour un nouveau texte. Celui-ci fut approuvé "*ad experimentum*" (à l'essai) par le chapitre de 1976 et fut soumis à l'examen des communautés durant le sexennat 1976-1982. En 1982, la consulte généralice procéda à une attentive relecture, de façon à pouvoir soumettre le texte à la Congrégation des religieux à la fin de cette même année, avec l'espérance de le voir approuvé pour le 18 février 1983, 450^e centenaire de la naissance officielle de l'Ordre. La publication attendue du nouveau *Code de droit canonique* et certaines contre-propositions ou compléments de la part du Saint Siège retardèrent cet événement qui, de toute façon, eut son

épilogue le 5 juillet 1983. Les années suivantes furent organisées des Semaines de spiritualité sur le nouveau texte, de façon que toute la Congrégation soit au courant de sa portée.

Il s'agit d'un texte qui se place dans la ligne de l'ancien, regardé désormais comme première source de notre spiritualité et, sous cet aspect, demeurant toujours actuel. Ce nouveau texte laisse une grande place au magistère de notre Fondateur et, en même temps, est attentif aux problèmes urgents de la nouvelle saison ecclésiale inaugurée par le Concile. Le texte a un caractère de proposition qui laisse place à une sage inculturation dans la fidélité au charisme des origines.

Notes

96 - Le texte de ce chapitre a déjà été publié dans un fascicule à part et est repris ici presque entièrement (la lettre du père Guazzoni a été enlevée et les notes ont été réduites).

Certains des textes pris dans les tout premiers *Actes capitulaires* figurent en O. Premoli, *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, pp. 422 et sv. Sur toute cette histoire, le père G. Cagni a fait pleine lumière dans l'édition critique des *Constitutions* de Zaccaria, in "Barnabiti studi", 21/2004, spécialement les pages 191-203.

97 - La lettre du P. Marta, datée du 12 mai 1552, figure en Premoli, o.c., pp. 507 et sv., tandis que la lettre du mois d'octobre suivant est citée par lui à la note 2 de la page 75.

Le témoignage de Pagani est à la page 515 et à la note 3

98 - La lettre du père d'Aviano figure en I. Gobbio, *Vita di Nicolò d'Aviano*, ilan, 1858, p. 62.

99 - Le témoignage du père Gabuzio figure à la page 44 de son *Histoire*.

101 - La "*Reformatio*" figure en Premoli, *Histoire*, o.c. p. 416

102 - Pour les *Constitutions* de 1552, voir note 71.

103 - A. Secchi, *Synopsis* (le titre complet est : *De Clericorum regularium sancti Pauli Congregatione et parentibus Synopsis* (Synopse de la Congrégation des Clercs réguliers de saint Paul et des parents), Milan 1682, p. 77.

L'histoire des *Constitutions* de 1579 se trouve en O. Premoli, *Histoire*, o.c. Et avec des détails importants, en I. Gobio, *Vita del venerabile padre Giampietro Besozzi*, Milan 1861.

Le rôle qu'a joué Bascapè est mis en lumière par le père I. Chiesa, *Vita del venerabile Carlo Bascapè*, 1, Milan 1858, pp. 42 et sv. Voir aussi G. Cagni, *Carlo Bascapè e le Costituzioni dei barnabiti e delle angeliche*, en "Barnabiti studi", 10/1993, pp. 137-245. Sur le chemin suivi par la législation des premières générations barnabites et sur certains aspects de leur spiritualité, cf A. Gentili, *Le Costituzioni : legge e profezia (Dalla profezia alla legge e dalle legge a la profezia)* (Les *Constitutions* : loi et prophétie [de la prophétie à la loi et de la loi à la prophétie], "Quaderni di vita barnabite", 6/1983 et Id. *Lo spirito apostolico delle nostre origini*, (L'esprit apostolique de nos origines), o.c., 5/1981, pp. 55-79.

110 bis – Le chemin parcouru pour arriver aux nouvelles *Constitutions* est mis en lumière dans une lettre circulaire portant le même nom du père général Giuseppe Bassotti, Rome 1994. Elle fournit également les observations de la Congrégation des Religieux. Voir aussi *Le nuove Costituzioni*, en "Quaderni di vita barnabite", 7/1984. Ont traité des thématiques relatives à nos nouvelles ordonnances les Semaines de spiritualité suivantes, tenues à Naples : *Vita comunitaria*, en "Quaderni di vita barnabite", 2/1977 ; *Consacrazione a Dio*, id. 3/1978 ; *Apostolato*, id. 5/1980 ; *Per un cammino do comunione*, id., 9/1995.

1579 – 1662

**DES CONSTITUTIONS
AU TRANFERT À ROME
DU SIÈGE GÉNÉRALICE**

Esprit monastique et éclectisme apostolique

Trois grands pères généraux

Le père Bascapè contre "l'agir en hâte"

Les quatre points du père Dossena

Le père Mazenta et la spécialisation scientifique

Rome, siège généralice

Trois directions de l'apostolat

Écoles, pénitencerie, missions aux hérétiques

ESPRIT MONASTIQUE ET ÉCLECTISME APOSTOLIQUE

111 - Les Barnabites se sont donc donné des *Constitutions* définitives. Après réflexion, ils ont refusé d'adopter une des quatre règles classiques de spiritualité – celles de saint Basile, de saint Augustin, de saint Benoît ou de saint François – parce qu'ils étaient conscients de donner origine à un nouveau style de vie religieuse et apostolique dans l'Église : le style des Clercs réguliers.

Les *Constitutions* nous donneraient l'occasion de saisir ce style dans sa version barnabitique. Mais nous préférons parler de la spiritualité de l'Ordre à la fin du manuel et nous renvoyons donc à une autre occasion un exposé plus long sur ce sujet.

Mais ici, nous ne pouvons pas nous dispenser de certaines réflexions dont nous voulons qu'elles soient comme le préambule aux décennies de vie barnabitique que nous sommes sur le point de décrire. Les *Constitutions* ont tenté la synthèse entre l'idéal religieux et l'engagement apostolique. Pour le premier point, elles nous en donnent une description admirable, surtout dans le deuxième livre.

La matrice monastique, et plus spécifiquement bénédictine, en laquelle notre Ordre a pris son point de départ nous apparaît très évidente dans la structure communautaire de la vie, telle qu'elle se manifeste dans le réseau serré des chapitres ; dans l'obligation de la récitation chorale de l'Office et de la méditation en commun ; dans le rôle "d'abbé" que le supérieur joue parmi ses confrères dont il connaît la vie en toutes ses manifestations et qui discipline l'accès aux sacrements que lui-même leur administre (confession et accès à la communion).

112 - Cet esprit semble laisser peu de place à un genre d'œuvres qui serait trop absorbant, comme les paroisses, la direction de séminaires ou de communautés de sœurs, etc. C'est pour ce motif que les *Constitutions* de 1579 interdisaient les œuvres de ce genre. De même, elles s'opposaient aux initiatives et aux charges qui auraient brisé la vie communautaire et celle du chœur : c'est ainsi que les Barnabites ne pouvaient pas enseigner dans les universités même quand, bien souvent nous le verrons, l'occasion se présenterait à eux.

Surtout, à cause de leur attention à bien structurer la vie communautaire, les *Constitutions* de 1579 tombent, dans le troisième livre, dans un certain relativisme apostolique ou, si l'on veut, donnent des indications incolores. Certes, il ne faut pas les comparer à celles de saint Ignace qui consacrent un livre entier, le quatrième, à l'apostolat de l'éducation et de l'enseignement. Indubitablement, le manque de qualification initiale pour un champ d'apostolat spécifique se prolonge dans les directives de notre code. Les Barnabites se sont présentés comme les « collaborateurs des évêques » dans la prédication et la direction de conscience. Sont indiquées ensuite les œuvres du saint ministère envers les malades et ceux qu'affligent les souffrances physiques et morales, etc.

Mais on ne dit pas dans quel domaine spécifique il fallait concentrer et déployer les forces du groupe des Barnabites.

113 - Voilà pourquoi ce seront les éminents pères généraux de la période que nous sommes en train d'examiner qui vont indiquer l'orientation apostolique spécifique de l'Ordre. Voilà pourquoi, aussi, malgré les oppositions initiales, aucun champ apostolique n'est vraiment exclu de son action. Ceci, si l'on veut, va créer cet éclectisme, cette disponibilité, ce « tout à tous » paulinien que nous reconnaissons à l'esprit barnabitique au long des siècles. Mais, en même temps, pour le même motif, l'Ordre refusera toujours une qualification trop exclusive dans le champ de l'apostolat. Plutôt que de vraies écoles, surgiront donc en lui de fervents courants ou des hommes à la personnalité marquée destinés à écrire des pages dignes de passer à la postérité mais qui n'ont marqué qu'une époque. Tel fut le sort des mouvements scientifiques, liturgiques, œcuméniques, bibliques, archéologiques soutenus par l'Ordre et faisant désormais partie de son histoire.

C'est seulement à la lumière de ces réflexions que nous pouvons comprendre le déroulement des événements que nous allons examiner. Ce déroulement n'est pas tellement l'exécution de directives (qui n'existaient pas) qu'une recherche d'une manière caractéristique de travailler dans l'Église pour le bien des âmes.

Voyons donc quelle orientation prirent nos pères.

TROIS GRANDS PÈRES GÉNÉRAUX

114 - À la fin du 16^e siècle et au début du siècle suivant se distinguent les figures de trois pères généraux qui marquèrent d'une empreinte décisive l'histoire de la Congrégation. Ce sont les pères Carlo Bascapè, Cosimo Dossena et Ambrogio Mazenta ; le premier fut général de 1586 à 1593, le second de 1596 à 1599 et de 1602 à 1612, le troisième de 1612 à 1617.

Dans ce Manuel, nous n'allons évidemment pas nous préoccuper de suivre ces trois pères généraux dans toutes leurs initiatives. Nous voulons simplement mettre en relief certains aspects qui nous intéressent de plus près.

Le principal souci de ces trois généraux fut d'assurer à la Congrégation barnabitique une solide formation culturelle et spirituelle, une vie communautaire bien ordonnée, une sage distribution des tâches, une activité efficace.

LE PÈRE BASCAPÈ CONTRE "L'AGIR EN HÂTE"

115 - Carlo Bascapè n'avait pas encore 36 ans quand il fut chargé de la responsabilité suprême du gouvernement de l'Ordre. Il passa son mandat en visant un double objectif : promouvoir la vie religieuse en son sein et étendre son influence apostolique à l'extérieur.

Tel était le programme des *Constitutions* qu'il fallait mettre en pratique. Et précisément pour en faciliter la compréhension, il rassembla les *Monimenta Patrum* (1588), ces paroles des Pères qui en sont le commentaire et qui, aujourd'hui encore constituent une des sources de notre code.

Au Père Bascapè qui fut encore désigné deux autres fois successives pour la charge de supérieur général, il faut reconnaître une clairvoyance particulière. Dans une de ses très nombreuses lettres qui constituent un vrai trésor de spiritualité, il affronte le thème épineux, alors et comme toujours, d'une effective qualification des Barnabites.

Écrivant au père assistant Agostino Tornielli, il expose ses projets d'introduire, dans l'Ordre, des cours systématiques de "langues et de lettres". Il en souligne la nécessité concernant l'exercice du sacré ministère et surtout de la prédication et, pour la confirmer, il avance l'exemple des Jésuites « Maintenant, votre révérence me concédera tout ceci, poursuit-il, mais elle me dira que nous sommes encore pauvres en sujets et qu'il faut donc pousser rapidement en avant ceux que nous avons pour que, devenus prêtres, ils puissent travailler dans la vigne du Seigneur ; et s'ils s'appliquent à l'étude des lettres profanes, ils prolongeront leur formation d'un ou deux ans. À cette objection, je pense qu'on peut répondre qu'il vaut mieux avoir, un ou deux ans plus tard, un sujet bien formé que de l'avoir plus tôt mais encore imparfait. Et c'est vrai, sans aucun doute, quand il n'y a pas de nécessité expresse de l'avoir plus tôt encore imparfait. Je ne doute pas que les pères Jésuites, en leur situation, aient besoin d'une aussi grande nécessité de sujets que la nôtre, et pourtant, nous voyons qu'ils suivent cette voie...Si nous manquons de sujets parfaitement formés pour la prédication, je dis que la voie à suivre pour en avoir est celle-ci : ne pas avoir de hâte et tolérer que les jeunes achèvent complètement l'étude de toutes sortes de lettres utiles et nécessaires pour ce grand travail de la prédication ».

Ce sera cette prise de position, claire et courageuse, qui va préparer la floraison d'hommes remarquables qui commenceront, au 17^e siècle précisément, une illustre tradition culturelle. Les

Barnabites passeront, dans l'opinion commune, pour des érudits et on voudra leur confier un apostolat qui finira par absorber une grande partie des sujets et des œuvres : l'instruction et l'éducation des jeunes.

Ce n'est pas que le père Bascapè faisait consister la formation exclusivement dans l'aspect intellectuel, car il recommandait au maître des étudiants de « les garder joyeux dans la voie de Dieu ».

LES QUATRE POINTS DU PÈRE DOSSENA

116 - Le problème lié à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse revint bientôt au premier plan et ce sera le deuxième général que nous considérons qui va lui trouver une solution. Le père Dossena ouvrit nos écoles aux laïcs en 1605.

Mais cet ancien combattant de la bataille de Lépante (1571) nous intéresse pour avoir beaucoup exigé des confrères dans le domaine de la vie régulière et de la discipline intérieure.

Esprit religieux et austère, il veillera énormément à la formation spirituelle des jeunes Barnabites auxquels il donna, en 11 points, des souvenirs qui valent la peine d'être rappelés car ils restent toujours actuels.

Il indique que le remède à tous les manquements consiste dans l'observance des règles.

Il veut que les jeunes éprouvent de l'affection pour ce qu'elles prescrivent et qu'ils les regardent comme une loi donnée par Dieu et non pas voulue par les hommes.

Il les avertit que la vertu d'obéissance « fait que les plus petites choses deviennent grandes ».

La « tour de la perfection spirituelle » ne devra pas être construite sur le sable de la volonté propre et de sa propre manière de voir, mais sur la sainte mortification.

Rappelant les paroles de saint Grégoire : « il est beaucoup moins méritoire de renoncer à ce qu'on a qu'à ce qu'on est », Dossena recommande aux novices d'aimer « les tâches viles et fatigantes » et de les demander à leur père maître.

« Qu'ils soient amoureux du silence, poursuit Dossena, car il est la source et le gardien de la dévotion ».

« Avec une grande confiance et sincérité, ils ouvriront toujours leur cœur à leur père ».

En outre, il est extrêmement important qu'ils considèrent « souvent le but du noviciat, qui consiste à apprendre la manière de savoir se rendre soi-même conforme aux vertus religieuses, pour toute la vie ».

Il rappelle ensuite que la fatigue est « une compagne inséparable » de la vertu, spécialement au début : pour cette raison, celui qui veut la vertu doit vouloir également la fatigue.

« Toute entreprise et toute fatigue seront faciles pour celui qui aura un grand amour envers le Christ, parce qu'il est très vrai que celui qui aime beaucoup souffre peu ».

Et il conclut ainsi : « La méditation fréquente de la Passion du Christ est un excellent moyen pour enflammer le cœur d'un grand amour envers lui ». « Rappelons-nous...que nous sommes dans la vie religieuse pour servir Dieu, sauver nos âmes et aider le prochain autant que nous pouvons ». Chacun doit donc orienter toutes ses actions vers cette fin, employer tout son temps et ne s'épargner ni fatigue ni travail pour l'atteindre, sachant que la fatigue est brève et la récompense, infinie ».

Pour confirmer ces directives lumineuses, le père Gavanti, son biographe, nous rappelle les quatre points que le père Dossena avait comme programme servir la Congrégation :

1. la bonne formation des novices ;
2. la meilleure éducation des étudiants ;
3. un excellent choix des "officiers", c'est-à-dire de ceux qui exercent une fonction en communauté ;
4. des visites fréquentes aux maisons, visites bien faites et avec une attention spéciale à l'observance régulière.

LE PÈRE MAZENTA ET LA SPÉCIALISATION SCIENTIFIQUE

117 - Bien qu'ils aient été attentifs à atteindre la maximum d'efficacité des structures internes de la Congrégation, les pères Bascapè et Dossena en ont aussi élargi les limites de façon qu'en 1608, comme le prévoyaient déjà les *Constitutions*, l'Ordre fut divisé en provinces : lombarde, piémontaise, romaine.

On veilla à fonder, en plus de celui du Carrobiolo à Monza, un second noviciat qui commença à Zagarolo (Rome) en 1593.

Trois ans plus tard s'ouvrit la première maison barnabitique à Rome, près de l'église Saint-Paul à la Colonne, appelée ensuite par nos pères « *totius Congregationis nostrae columna et firmamentum* : colonne et soutien de toute notre Congrégation ».

Sous le gouvernement de Mazenta, qui opposait à l'austérité du père Dossena un comportement aimable et paternel, la Congrégation s'établit en terre savoyarde, avant-poste des futures fondations françaises.

Le père Mazenta est rappelé dans les annales barnabitiques pour la fameuse polémique sur le rôle principal de Morigia dans la fondation de l'Ordre. Un décret du chapitre général de 1620 tranchera la question, affirmant que les Fondateurs de la Congrégation furent trois et que parmi eux Zaccaria joua le rôle le plus important (n'était-il pas appelé le Majeur ?) même s'il laissa à Morigia la première charge de Supérieur en 1536.

En outre, Mazenta, en remarquable érudit et architecte qu'il était, se fit le vaillant promoteur des études. Son nom est, entre autres, lié à la garde des manuscrits de Léonard de Vinci.

Il peut être considéré comme l'ancêtre le plus illustre et certainement le plus connu d'une série de Barnabites qui, durant tout le 17^e siècle, assurèrent à la Congrégation la réputation de foyer de savants.

ROME SIÈGE GÉNÉRALICE

118 - Durant la période que nous passons en revue, nombreuses furent les fondations au point que la Congrégation passa d'une dizaine de maisons qu'elle possédait en 1579 à plus de quarante en 1662.

En effet, voici les nouvelles fondations : Milan (Saint-Alexandre), Bologne, Novare, Asti, Montù, Spoleto, Acqui, Lodi, Casalmaggiore, Pérouse, Naples, Gênes, Turin, Vigevano, Aquila, Annecy, Thonon, Tortone, Montargis, Macerata, Lescar, Pescia, Fossombrone, Vienne, Chieri, Prague, Paris, Étampes, Mantoue, Florence, Piacenza, Arpino, Livourne, Dax, Mistelbach, Bonneville, Mont-de-Marsan, Alexandrie, Bourg-Saint-Andéol, Mariahilf.

La fondation de nouvelles provinces fut une preuve aussi de cette expansion : en 1659 fut fondée la province toscane ; les maisons germaniques (les premières remontent à 1625) furent rattachées à la province lombarde, tandis que les françaises le furent à la province piémontaise.

L'organisation atteignit son parfait équilibre quand, en 1662, le siège du père général fut transféré à Rome.

Il serait trop long de s'arrêter aux vicissitudes qui conduisirent à cette décision. L'idée d'un tel déplacement fut déjà avancée lors des chapitres 1623 et 1626 avec un résultat positif. Quand il s'agit d'arriver au troisième vote, en 1629, les oppositions et les divergences furent telles qu'on mit au placard ce projet. Mais seulement pour un temps.

En effet, ce ne fut plus la plus importante assemblée de l'Ordre, mais le pape lui-même qui demanda cette mesure, mais elle rencontra l'opposition des pères résidant en Lombardie. Leurs raisons ne manquaient pas de poids : transférer la maison généralice à Rome ne signifiait-il pas déplacer le centre de gravité de la Congrégation elle-même, qui était parfaitement enracinée dans la province lombarde, définie, précisément à cette occasion, « l'estomac (sic) et le poumon » de notre

institut religieux ? »

À Milan se constitua une espèce de forteresse pour s'opposer au *bref* pontifical discuté, mais malgré les intrigues et les appuis des autorités civiles, la province ne réussit pas à mener à terme son projet. C'est ainsi que le *bref* pontifical fut envoyé à l'Ordre le 18 avril 1552.

La même année, et pour la première fois, le chapitre général se déroula à Rome ; c'est là que fut élu supérieur de toute la Congrégation le père Andrea Cuttica, lombard. Cette nomination fut considérée comme un signe précurseur de paix, après toutes les dissensions dues au déplacement du siège généralice (la province lombarde eut, à partir de cette date, un père provincial avec son siège à Saint-Barnabé).

Cet événement revêt à nos yeux une importance décisive. La Congrégation s'inscrit de plein droit dans l'Église. Il ne s'agit donc pas seulement d'une proximité de lieu entre le centre de la Chrétienté et celui de la Congrégation. La suite de l'Histoire démontre comment la vie barnabitique se développa à la lumière des grands problèmes intéressant l'Église. Nous les reprenons dans le langage de l'époque : l'opposition à l'expansion de l'hérésie protestante, les missions aux infidèles, la lutte contre les erreurs de l'Illuminisme et du "Régalisme" (emprise du pouvoir royal ou impérial sur l'Église), le soin pastoral des fidèles, la renaissance du culte et l'approfondissement de la dévotion à l'humanité du Christ.

En chacun de ces domaines, nous aurons l'occasion de voir s'engager les Barnabites au point que, par leur action, les plus illustres d'entre eux écriront, au 19^e siècle, des pages très remarquables de l'histoire de l'Église.

TROIS DIRECTIONS DE L'APOSTOLAT

Écoles, Pénitenceries, Missions aux hérétiques

119 - Nous voulons désormais, en conclusion de ce chapitre, mettre en lumière la triple direction que va prendre l'apostolat de l'Ordre dans la première moitié du 17^e siècle.

Une des trois lignes directrices est celle de l'extension aux laïcs de l'enseignement donné dans nos écoles.

La seconde directrice est marquée par l'acceptation de pénitenceries dans les villes de Bologne, Livourne et Naples.

À Bologne, les Barnabites furent invités par le cardinal Gabriele Paleotto, et s'y établirent en 1599. Des révélations privées (cf. le n° 182) et une renommée désormais bien établie les présentèrent comme d'excellents directeurs de conscience, dans la grande métropole de l'Émilie.

À Livourne où, depuis longtemps, ils étaient connus comme d'excellent prédicateurs, l'archevêque Giuliano de' Medici leur confia la pénitencerie en 1629.

À Naples, la première activité de nos pères fut l'exercice du saint ministère, surtout celui du confessionnal. Leur maîtrise leur ouvrit la route de la charge de la pénitencerie dans la cathédrale et de confesseurs et de directeurs spirituels des instituts cloîtrés. C'est le cardinal Francesco Boncompagni qui les appela pour cette première charge en 1634.

Comment ne pas voir dans cette multiplication de charges pastorales, confiées à nos pères, la mise en œuvre ponctuelle du plan de formation voulu par Bascapè ?

Mais le confessionnal et la chaire de vérité des grands centres italiens n'allaient pas constituer à eux seuls le travail des Barnabites.

120 - Ils furent très rapidement appelés à prêcher la foi catholique dans des régions menacées par l'expansion du protestantisme.

Aujourd'hui, en plein dialogue œcuménique, ce thème paraît, pour le moins, d'un goût douteux. Mais, avant tout, nous devons nous replacer dans la mentalité du temps et nous savons aussi que, dans ce domaine également, le style barnabitique, marqué par l'amour et le respect, ne se

démentit pas.

Les centres missionnaires de nos confrères furent au nombre de quatre : la Valtellina, le Béarn, la Silésie et la Suisse. Passons-les rapidement en revue.

Le père Domenico Boerio fut conduit, par l'évêque de Verceil monseigneur Francesco Bonomi, nonce extraordinaire de Grégoire XIII, dans la ville de Cologne, dont le pasteur, Gebardo Truchses, était passé au luthéranisme.

Le père Gabuzio qui, en bon historien, nous a transmis la mémoire de cette mission, nous dit que le père Boerio, au milieu de grandes fatigues et de dangers, y passa presque deux ans (1581-1583), s'adonnant à la prédication, aux confessions, à la conversion des hérétiques, à la défense et à la propagation de la foi catholique.

Les qualités du Barnabite poussèrent le cardinal Borromée à le vouloir comme compagnon lors d'une mission accomplie dans la Valtellina où l'hérésie avait fait de larges conquêtes. Le père Boerio y arriva en 1583. Très rapidement, la persécution s'acharna sur lui et il se vit contraint, après de vaines tentatives, à abandonner ce champ impossible à cultiver. Cela ne suffit pas à éteindre en lui l'ardeur apostolique dont nous l'avons vu animé en Allemagne.

Ceci explique que nos mémoires nous l'ont transmis comme *Vallis Tellinae apostolus* : l'apôtre de la Valtellina.

121 - Dans la région française du Béarn, les conditions de l'Église catholique n'étaient pas moins dramatiques. Le calvinisme était déchaîné dans ces régions adossées aux Pyrénées et il fallait y fonder une mission pour sauver la foi des ancêtres. Cette charge fut confiée par Paul V au père Fortunato Colom et à deux autres confrères. Pourquoi ce choix de Colom ? Il était béarnais et avait été huguenot. Converti, il paraissait l'instrument le plus adapté à restaurer le catholicisme dans ce pays. Son départ eut lieu en mars 1608 : Lescar et Oloron furent les deux premiers centres de la mission qui compte, parmi les figures les plus aimables et actives, le frère Ludovic Bitoz (cf. n° 246). Il mourut sur la brèche, car la lutte fratricide de 1615 à 1617 faucha des victimes dans les rangs des catholiques. « Oh !, s'il nous avait été donné de mourir pour Jésus Christ !, avait-il dit au père Fortunato Colom. Si le martyr nous avait unis comme nous a unis l'obéissance, oh !, alors, vous porteriez bien le nom de Fortunato (= chanceux) ».

La relation que, en 1642, l'évêque de Lescar fit à la Congrégation de la Propagation de la Foi est plus que louangeuse : il donne acte aux Barnabites de travailler avec un très grand zèle pour la conversion des âmes à la foi catholique et d'avoir réfuté, lors de débats ou par leurs écrits, les doctrines erronées des hérétiques.

122 - La troisième mission se déroula en Silésie et eut comme centre la ville de Prague où les Barnabites furent appelés à fonder une maison en 1627.

C'est là que travaillèrent, par leur prédication et leurs écrits apologétiques, les pères Ferdinando Hauch et Pio Cassetta.

123 - Deux décennies plus tard, ce fut le tour de la mission suisse, confiée aux Barnabites par le pape Innocent X (1645). La charge en revint aux pères Vigilio Batocletti et Ludovico Tremouille qui exercèrent leur travail surtout dans le canton de Constance et de Bâle.

Si ces missions étaient exercées dans les régions les plus menacées par les hérétiques, ils exercèrent également une vaste activité missionnaire indirecte et, pourrait-on dire, préventive.

Les fondations en Savoie, et spécialement celle de Thonon, furent des centres de rayonnement missionnaire dans les contrées voisines (Chablais, etc.), aux frontières des régions désormais contrôlées sûrement par les hérétiques suisses.

Parmi les Barnabites qui se distinguèrent dans cette œuvre, qui fut assidue et durable, nous rappellerons le neveu de saint François de Sales, Joseph (dans le monde, Stéphane), entré en Congrégation en 1622, et le père Raimondo Recrosio qui fut envoyé en 1701 à la maison de

Thonon. Ce missionnaire remarquable, qui deviendra plus tard évêque de Nice (n° 192), fut le promoteur, en plus des missions, de la pratique des exercices spirituels.

Tenant compte d'une telle variété d'activités en faveur de la foi catholique et romaine, on peut donc dire que le cœur de la Congrégation battait au même rythme que le cœur de l'Église.

Notes

111 - On a tenu compte, pour ce rapide examen, du texte original des *Constitutions*, qui a été ensuite modifié en certains points-clé par la révision de 1925-1939 et demeura en vigueur jusqu'en 1983. Concernant le siècle que nous sommes en train d'étudier, cf. S. Pagano, *Storia della Congregazione dei barnabiti in Italia nel 1650* (Histoire de la Congrégation des Barnabites en Italie en 1650), en "Barnabiti studi", 1/1984, pp. 7-100.

115 - La lettre de Bascapè, datée du 7 octobre 1587, se trouve dans la *Vie* écrite par le père Chiesa, vol. I, Milan 1858, p. 227. Une édition critique de cet ouvrage a été réalisée par le barnabite monseigneur Sergio Pagano, préfet des Archives secrètes du Vatican, et publiée chez Olschki, Florence 1993. Toujours sur Bascapè, objet d'études et de recherches, on verra : F. De Feo, *Carlo Bascapè generale dei Barnabiti : lineamenti del suo governo*, (Carlo Bascapè, général des Barnabites : traits de son gouvernement), en "Barnabiti studi", 4/1987, pp. 184-225 ; Id., *Testimonianze particolari del governo* (Témoignages particuliers sur son gouvernement), id., 5/1998, pp. 315-359. À Bascapè a été consacré tout un numéro de "Barnabiti studi", 10/1993. Enfin, nous renvoyons, pour son action déployée en tant qu'évêque de Novare, à AA.VV., *Carlo Bascapè sulle orme del Borromeo. Coscienza e azione pastorale in un vescovo di fine Cinquecento* (Carlo Bascapè sur les traces de Charles Borromée. Conscience et action pastorale chez un évêque de la fin du 16e siècle), Interlinea éd., Novara 1994.

116 - Le programme tracé par le père Dossena pour la formation des novices a été rapporté dans la *Vie* écrite B. Gavanti, Milan 1860, pp. 75-77 et 82. Dans le même ouvrage se trouve la citation qui suit (page 73).

117 - Le qualificatif de « maggiore » (majeur) donné à Antoine Marie provient, comme on l'a dit, d'un intéressant document, rapporté par Premoli dans son *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, p. 475.

118 - Sur Pérouse, on verra : G. Cagni, *Da quattrocento anni i barnabiti a Perugia* (Les Barnabites depuis 400 ans à Pérouse), en "Barnabiti studi", 24/2007, pp ; 7-134. Sur Spolète : G. Ceccarelli, *La Madonna di Spoleti (sic)* (La Vierge de Spolète), Norcia 2009, où est documenté le culte de la Vierge promu par nos pères. Sur Bologne, voir G. Cagni, *Il pontificio collegio "Montalto" in Bologna (1585-1797)* (Le collège pontifical "Montalto" à Bologne), "Barnabiti studi", 5/1988, 7-194. Sur Foligno et les Barnabites, voir : M. Faloci-Pulignani, *Frammenti di storia di Foligno*, (fragments d'histoire de Foligno) Foligno 1991, 126-129. Sur Lodi : A. Gentili- G. Riccadonna (aux soins de), *1605-2005. Testimoni nella città. 400 anni dei barnabiti a Lodi*, (Témoins dans la ville. 400 ans des Barnabites à Lodi), Lodi 2008.

**SAINT CHARLES BORROMÉE
ET
SAINT FRANÇOIS DE SALES**

PATRONS DE L'ORDRE

Saint Charles Borromée et l'expansion des Barnabites

Charges de confiance

Saintes amitiés

La glorification

Saint François de Sales connaît les Barnabites

Annecy

Fondations barnabites françaises

Bienveillance envers certains pères

Après la mort

124 - Deux grandes figures de saints se détachent dans l'histoire barnabitique des origines : Charles Borromée et François de Sales.

Antoine-Marie Zaccaria avait indiqué en saint Paul et fra Battista Carioni « l'un et l'autre pères » de l'Ordre. Leur influence fut sans nul doute énorme et donna pour ainsi dire le "la" à la vie et à l'esprit barnabitiques.

Au moment où la première évolution de l'Ordre est sur le point de se terminer et que celui-ci vient à assumer des orientations précises, nous rencontrons deux autres saints, dont la vie se mêle, presque au point de se confondre, avec tous les événements au sein de la Congrégation.

Charles Borromée donne à la celle-ci une législation définitive et l'établit solidement, avec des maisons et des œuvres, en terre lombarde. François de Sales lui ouvre de nouveaux horizons et l'orienta vers une activité éducatrice qui deviendra ensuite sa particularité, même si elle n'est pas exclusive.

En outre, nous devons reconnaître que ces deux saints ont transmis à l'Ordre certains aspects remarquables de leur spiritualité : le zèle pastoral, qui fera des Barnabites, les coopérateurs des évêques par excellence (et nous donnerons dans la suite des preuves de cette affirmation), et une ascèse centrée sur l'amour, sur la finesse d'esprit et de comportement, sur cette amabilité et discrétion qui ont été considérées comme des caractéristiques de notre physionomie spirituelle.

Ces mérites ont été très tôt reconnus par les Barnabites, qui vénèrent en Charles Borromée et en François de Sales les deux patrons (*minus principales* – secondaires par rapport à saint Paul) de l'Ordre.

SAINT CHARLES BORROMÉE ET L'EXPANSION DES BARNABITES

125 - Les Barnabites connurent pour la première fois saint Charles Borromée quand il fit, le 23 septembre 1565, son entrée solennelle à Milan. Le 7 avril 1567, ils se réunirent en chapitre général : Alexandre Sauli, âgé de 34 ans, en sortit élu général. C'est à ce moment, pratiquement, que commencent les contacts avec Charles Borromée.

Aussitôt, nos pères sentirent de façon tangible la protection du saint. À la mort du chanoine de Novare, Amico Gritti, son neveu, Attilio, présenta des lettres apostoliques et déclara que, sur leur base, le rôle de prévôt de Saint-Barnabé lui revenait. Et il ne voulut pas entendre raison ; à nos pères, ces lettres semblaient suspectes. La cause fut déferée à Rome. Borromée intervint aussitôt en faveur des pères : vers la fin de 1567, le pape tranchait la question en faveur des Barnabites.

Le 5 septembre 1568, comme le saint passait, selon son habitude, quelques jours de retraite chez nos pères, il voulut consacrer personnellement le grand autel de Saint-Barnabé et donner un précieux reliquaire

Le cardinal archevêque de Milan avait désormais pris en bienveillance les Barnabites pour la sainteté et l'intégrité de leur vie. Souvent, après les fatigues de ses visites pastorales, il se rendait dans la maison de Saint-Barnabé pour faire une retraite spirituelle et il menait vie commune avec les pères, allant jusqu'à faire la vaisselle après les repas (le gros évier en granit est conservé dans la cour intérieure de Saint-Barnabé).

126 - Ces années-là, saint Charles projeta de fusionner les Barnabites avec les Humiliés, Ordre religieux fondé vers l'an 1000 et désormais décadent au regard de leur ancienne discipline. Mais le père Alexandre Sauli, alors général, craignant que cette fusion ne cause un grand dommage à sa jeune Congrégation, l'en dissuada. Mais il consentit, à la demande de saint Charles et de l'Humilié Luigi Bascapè, que les pères Berna et Maletta tentent de réformer leur couvent de Saint-Jacques à Crémone. C'est en vain que Charles Borromée tenta une seconde fois de faire accepter par Alexandre Sauli son projet de fusion entre les deux Ordres, et c'est en vain qu'il s'efforça de

réformer les Humiliés ; de sorte que, d'autorité, et aussi après le traître coup d'arquebuse tiré par Farina, un Humilié, contre saint Charles, Pie V, le 17 février 1570, décréta leur suppression.

Une fois supprimés, les Humiliés laissaient libres de nombreuses paroisses et maisons, et l'archevêque de Milan fit tous ses efforts pour que, dans nombre d'entre elles, leur succèdent les Barnabites qui lui rendaient tant de services signalés dans son diocèse.

Surtout, avec le consentement de Luigi Bascapè, il pensa leur confier la prévôté de Saint-Jacques. La prise de possession eut lieu le 19 mai 1570 et, le même jour, le saint recommandait les Barnabites aux députés de la ville de Crémone. Sans que nos pères ne fassent aucune requête, saint Charles demanda et obtint pour eux que Grégoire XIII leur donne l'église de Tous les Saints à Monza. Mais cette église était une mesure ! En échange, toujours grâce à l'intervention du même saint Charles, ils obtinrent l'église de Sainte-Marie au Carrobiolo. Cette fondation devint ensuite la maison de noviciat et son église fut la dernière que consacra, le 14 juin 1584, l'archevêque de Milan.

Ayant appris que les Barnabites pensaient fonder une communauté à Rome, il les recommanda, chaque fois qu'il en avait l'occasion, à des personnalités de sa connaissance. Il intervint aussi auprès de la République de Venise pour la révocation de l'expulsion imméritée des Barnabites en 1551 ; mais il ne put rien contre l'entêtement de ce gouvernement.

CHARGES DE CONFIANCE

127 - Pour quel motif saint Charles Borromée aimait-il les Barnabites si ce n'est parce qu'il les voyait saints et travaillant uniquement au salut du prochain ?

Le saint archevêque de Milan avait recours à nos pères pour la réforme des monastères. Les Barnabites eurent une part prépondérante dans la fondation du monastère des Capucines de Sainte-Praxède dont ils furent aussi directeurs spirituels pendant de longues années.

Le père Pietro Besozzi se distingua particulièrement dans ce domaine. En 1567, il fut envoyé faire la visite des couvents de divers Ordres à Lambrugo, Bizzozzero, Bernaga, Gavirate ; devenu supérieur à Crémone, là aussi il réforma certains monastères à la demande de monseigneur Niccolò Sfondrati – qui devient ensuite Grégoire XIV – ; rappelé à Milan à la demande de Charles Borromée, c'est à lui encore que fut confié le monastère des Angéliques pour qui Carlo Bascapè avait écrit les *Règles*. C'est à elles qu'il adressa des sermons qui furent publiés.

D'autres pères se distinguèrent remarquablement : Giacomo Berna, Timoteo Facciardi, Gregorio Asinari.

Ayant toujours plus de confiance dans les Barnabites, le saint cardinal leur confia deux missions extrêmement délicates et importantes.

Durant l'été 1580, il confia au père Carlo Bascapè une mission diplomatique auprès de Philippe II d'Espagne, concernant certaines questions juridictionnelles qui créaient des rapports très tendus entre l'archevêque de Milan et le gouverneur de la ville, le marquis Ajamonte. Grâce à l'esprit d'entreprise du Barnabite, la mission rencontra un plein succès.

Par contre, en 1588 ce fut le père Domenico Boerio qui fut chargé, en compagnie du père Francesco Adorno, jésuite, et Marc'Aurelio Grattarola, oblat de saint Ambroise, de prêcher dans la Valtellina, dans le but de conjurer les effets funestes du calvinisme ; mais, après quelques jours seulement, il dut quitter la région à cause des menaces précises des hérétiques. Il y retourna un peu plus tard, s'arrêtant à Posciavo et obtint une abondante moisson de conversions. Mais de nouveau, les hérétiques, cette fois usant de la force, l'expulsèrent. Sur ordre du cardinal Borromée, le père Boerio y retourna le 20 mai, toujours avec la charge de prédicateur. Faussement accusé, il fut convoqué par les hérétiques pour être jugé par la Diète générale de Coira. Contre toute attente, le père Boerio se défendit si bien que les juges crurent bon de décamper avant la fin du procès. Malgré

tout, avec le curé de Poschiavo, il fut emprisonné, maltraité, et finalement expulsé ; on infligerait une amende de 500 écus à tout catholique qui aurait hébergé les deux prêtres. Sur le conseil de saint Charles, le père Boerio, resta auprès de ses fidèles : voilà qu'arrivent les exécuteurs de la sentence, le peuple se révolte, on sonne le tocsin ; le père Boerio et le curé de Poschiavo sont libérés mais, finalement, ils doivent abandonner le terrain.

128 - De façon imprévue, durant l'été 1576, éclata une violente peste à Milan. Les Barnabites se prêtèrent aussitôt, avec d'autres Ordres, à l'assistance spirituelle et matérielle des malades. Plusieurs de nos pères moururent, victimes de cette maladie qui ne pardonnait pas. Nous rappelons le père Berna (15 novembre 1576) que le Fondateur avait appelé « celui qui aimait la souffrance » ; c'est à lui qu'avait été confiée la traduction en latin des lettres de Paola Negri et le cardinal letenait en odeur de sainteté. Citons aussi le père Cornelio Croce, âgé de vingt-six ans (16 novembre 1576). Tous deux moururent au lazaret du Gentilino (au-delà de la Porte Tosa).

La peste marqua un coup d'arrêt pour la vie barnabitique. La présence du cardinal Borromée eut le mérite d'encourager les pères à reprendre leurs activités apostoliques et à rédiger leurs Constitutions.

L'œuvre peut-être la plus décisive que saint Charles accomplit en faveur des Barnabites, est en fait la mise au point des *Constitutions*. Nous en avons déjà parlé précédemment (**105-106**).

SAINTES AMITIÉS

129 - Nous avons déjà vu quelle confiance saint Charles avait en Bascapè en l'envoyant en mission diplomatique à la cour de Madrid. Celui-ci, licencié à 25 ans en droit canonique et droit civil, s'était présenté à saint Charles avec le propos d'embrasser l'état ecclésiastique. Bien qu'il ne fût pas encore prêtre, Charles Borromée eut l'intuition de sa valeur et de sa droiture.

Il le voulut donc comme accompagnateur pour sa visite apostolique de Bergame, de Crémone et, plus tard, de Brescia.

Il le dirigea vers les études de droit canonique et d'histoire ; il lui confia la reconnaissance des reliques de divers saints milanais.

Après l'entrée de Bascapè chez les Barnabites, Borromée obtint des pères la promesse qu'il pourrait avoir recours à celui-ci pour le bien de son Église. De fait, il lui confia des études sur l'histoire de l'Église de Milan et sur le rite ambrosien, la révision et la composition de livres et de décrets, l'édition des *Actes* des Synodes. Bascapè collabora encore avec Charles Borromée durant ses visites pastorales ; il fut son confesseur ordinaire et, finalement, à trois heures du matin, le 4 novembre 1584, il eut le privilège de fermer les yeux du saint pour son repos éternel.

Bascapè, fut non seulement son biographe mais, mieux que tout autre collaborateur, il imita si bien Charles Borromée dans son activité épiscopale à Novare, qu'il fut appelé appelé « un autre saint Charles » (**184**).

130 - C'est aussi une amitié de saints que celle de Charles Borromée et de saint Alexandre Sauli. Il est probable qu'ils se connurent à Pavie, quand le saint barnabite commençait son apostolat parmi la jeunesse étudiante et que Charles Borromée préparait sa licence en droit.

Nommé archevêque de Milan, saint Charles eut recours à Alexandre Sauli pour le premier concile provincial (15 octobre 1565). Ce dernier, parmi d'autres tâches, avait été invité à expliquer les épîtres de saint Paul dans la cathédrale mais, en raison de nombreux engagements, il dut décliner cette offre ; il accepta toutefois de prêcher l'Avent dans la plus grande église de Milan.

Sauli aida aussi saint Charles pour la réforme de nombreux monastères, comme celui de sainte Marie l'Égyptienne. Durant de longues années, il fut le directeur spirituel et le conseiller de l'archevêque.

Une fois que fut connue la nomination d'Alexandre Sauli comme évêque d'Aleria, ce fut saint Charles lui-même qui le consacra évêque et, par l'imposition des mains, il lui communiqua son esprit de pasteur infatigable.

On pourrait aussi citer d'autres vaillants collaborateurs de saint Charles Borrome : les pères Besozzi, Asinari, Marta, Berna....

LA GLORIFICATION

131 - Quand, après la mort du saint, fut introduite sa cause de béatification et de canonisation, les Barnabites furent sollicités à donner leur appui, spécialement par l'intermédiaire du père Bascapé qui, entre-temps avait été nommé évêque de Novare. Celui-ci, en plus de déposer comme témoin, rédigea les 300 interrogatoires du procès et, en 1605, il fut envoyé à Rome, au nom des évêques de Lombardie, pour solliciter l'honneur des autels pour Charles Borromée. Ceci advint le 1er novembre 1610 par l'action de Paul V.

La même année, les Barnabites lui dédicaçaient la magnifique église San Carlo ai Catinari à Rome, la première à lui être dédicacée. Et le chapitre général de 1614 le proclama patron de l'Ordre, prescrivant un jeûne, la veille de sa fête, et la célébration solennelle de cette fête. C'est avec cet esprit qu'ils assurèrent la diffusion du culte de ce grand réformateur, construisant d'autres églises à lui dédicacées, telle celle dans la ville de Foligno.

SAINT FRANÇOIS DE SALES CONNAÎT LES BARNABITES

132 - En avril de l'année 1613, monseigneur François de Sales se rendait à Milan pour accomplir, sur la tombe de saint Charles, un vœu qu'il avait fait pour obtenir la guérison de la baronne Françoise Frémot de Chantal, et pour placer son ministère pastoral sous le patronage de Charles Borromée, proclamé saint depuis trois ans.

De passage à Turin, il fit halte chez Charles Emmanuel I, duc de Savoie. Pendant la conversation, il lui confia qu'il aurait désiré confier aux Jésuites le collège Chappuys d'Annecy ; mais ceux-ci, trop pressés de demandes, avaient décliné cette offre. Charles Emmanuel I, sans hésiter, lui proposa les Barnabites. Il fit même appeler le père Juste Guérin, supérieur de la maison de san Dalmazzo à Turin. Celui-ci alla aussitôt présenter ses hommages à l'évêque catholique de Genève et, ensuite, ne manqua pas de l'accueillir avec joie à San Dalmazzo.

Après avoir visité aussi la maison des Barnabites à Verceil, le 25 avril, saint François arriva à Milan et, invité par le père général Ambrogio Mazenta, logea volontiers à Saint-Barnabé, dans la chambre où s'était retiré fréquemment saint Charles Borromée. Cette chambre fut supprimée lors de la restructuration de l'institut Zaccaria au cours des années soixante, tandis que les reliques du saint furent placées dans la crypte de l'église.

François de Sales exposa au père Mazenta et à ses assistants le problème du collège d'Annecy et les pères acceptèrent d'en assurer la direction.

ANNECY

133 - À son retour à Annecy, François de Sales engagea toutes ses forces et son prestige pour y introduire les Barnabites et, dans ce but, le 27 mai 1613, il parla d'eux aux principaux citoyens de la ville comme de religieux doctes et saints.

Ayant résolu de nombreuses difficultés, on signa le 5 juillet 1614 un contrat avec effet le 6 octobre de la même année. Les premiers pères qui occupèrent le collège furent Simpliciano

Fregoso, supérieur, et Juste Guérin, économiste.

François de Sales veilla à ce que les entrées qui assuraient la subsistance de la communauté soient suffisantes. Dans ce but, il écrivit plusieurs fois au cardinal Maurice de Savoie et à Charles Emmanuel I lui-même. Les rentrées furent augmentées de 200 ducats, grâce à l'attribution des prieurés de Silingie et de Saint-Clair.

En plus de la direction du collège, François de Sales avait confié aux pères l'enseignement du catéchisme dans quatre églises et la solution des cas de conscience. Et, quand il s'absentait, il leur confiait ses fils spirituels et les sœurs de la Visitation qu'il avait fondées.

François aimait les Barnabites ; il prenait part aux solennités qui se célébraient dans leur église, y prêchait fréquemment et y enseignait le catéchisme.

Il participait aussi à leurs fêtes de famille et présidait fréquemment leurs académies littéraires. En somme, il ne perdait aucune occasion de leur témoigner son affection et sa bienveillance. De plus, il se disait barnabite, c'est-à-dire fils de consolation. Il pouvait bien le dire car, par un décret du 7 mai 1617, il avait été affilié à la Congrégation par le père général Gerolamo Boerio.

THONON

134 - C'est encore grâce à l'intervention de François de Sales que les Barnabites purent s'installer à Thonon (Chablais) où ils furent chargés de l'instruction publique et de l'enseignement dans le collège de la Sainte Maison, centre de rayonnement des idées catholiques dans une ville entourée de protestants agressifs.

Comme les entrées étaient maigres, François se préoccupa d'écrire au prince Victor Amédée que, s'il voulait que l'action des Barnabites soit profitable dans le domaine de l'enseignement et de la pastorale, elle devait être aidée de toutes les façons. Il proposa donc de confier à ces religieux le prieuré de Contamine-sur-Arve.

Le 6 avril 1617, il envoya un mémoire aux pères réunis en chapitre général ; il y déclarait vouloir s'engager le plus possible pour que les Barnabites augmentent en nombre. Dans ce but, il proposa aussitôt l'érection d'un noviciat à Rumilly. Mais, pour diverses raisons, on renonça à Rumilly et le noviciat fut ouvert à Thonon le 1er février 1619.

FONDATEURS BARNABITIQUES EN FRANCE

135 - L'action de François de Sales en faveur des Barnabites ne se limita pas à son seul diocèse : se prévalant de son expérience personnelle, il créa tout un réseau de connaissances, des personnages importants, pour favoriser la diffusion de l'Ordre en France également. Certains pères exerçaient déjà leur apostolat dans ce pays, précisément dans le Béarn (**121**), par mandat du pape Paul V et d'Henri IV, mais n'y avaient pas de siège stable.

En 1618, François de Sales appuya le projet de fondation à Chabeuil, petite ville de 4000 âmes, dans le Dauphiné, mais ce projet fut écarté car Chabeuil était un centre trop petit. Il favorisa alors leur introduction à Beaune (Côte d'or).

Mais ce projet non plus n'aboutit à une conclusion. Finalement, saint François, remarquablement aidé par le père Renato Baranzano, réussit à installer les pères à Montargis. Là, ils purent ouvrir un collège comme à Annecy, grâce à la bienveillance d'une personne, très liée à saint François. Il s'agissait du gouverneur de la ville, Antoine des Hayes qui avait un fils, Louis, dans notre collège d'Annecy.

Enfin, se trouvant à Paris en 1618, François de Sales s'empressa d'obtenir pour les Barnabites la patente royale les autorisant à fonder des collèges partout où ils voudraient.

BIENVEILLANCE ENVERS CERTAINS PÈRES

136 - Si la Congrégation tout entière fut l'objet de la bienveillance de saint François, certains de ses membres lui furent particulièrement chers.

La première place revient au père Juste Guérin. L'affection, ou mieux, l'amour qui liait saint François au père Guérin, qui devint plus tard son successeur comme évêque de Genève, était celui de saints.

Quand on annonçait à François de Sales que le père Guérin était dans l'antichambre de son bureau, il sortait aussitôt en courant au-devant de lui pour l'embrasser et ses effusions manifestaient une telle joie que les domestiques en étaient étonnés. Bien souvent, dans les lettres que saint François adressait au père Guérin, nous trouvons des phrases ainsi conçues : « Mon révérend père que j'aime comme mon âme » ; ou bien : « Gardez-moi continuellement dans votre cœur comme un homme parfaitement vôtre et qui ne sera jamais que vôtre, vôtre d'une manière très particulière.. ». C'est au père Guérin qu'on doit en grande partie l'affection spéciale et la généreuse prodigalité de François de Sales envers notre Ordre.

S'il estimait très fort le père Guérin, c'était aussi pour sa sincérité et son habileté dans les affaires : vers la fin de 1617, par exemple, il obtint du père général Gerolamo Boerio de pouvoir l'envoyer à Rome, non seulement pour obtenir des bénéfices pour les collèges barnabites, mais aussi pour demander des informations et de l'aide pour la fondation du séminaire ainsi que pour l'approbation des *Règles* des sœurs de la Visitation. Ce ne fut pas la seule fois qu'il lui confia des charges de confiance.

Parmi d'autres Barnabites que saint François de Sales aimait particulièrement, nous trouvons le père Simpliciano Fregoso, premier recteur du collège d'Annecy, excellent pédagogue et missionnaire très zélé, qui expira dans ses bras ; le père Redento Baranzano qu'il défendit auprès du père général Mazenta quand fut imprimé, en 1617, son livre *l'Uranoscopia* (l'Observation du ciel), dans lequel il exposait le système de Copernic et les idées de Galilée.

Et nous pourrions continuer la série, citant les pères Giovanni Battista de Gennari, Guillaume Cramoisy, etc.

APRÈS LA MORT

137 - À Lyon, le 28 décembre 1622, mourait François de Sales. Le 23 janvier, sa dépouille était transportée à Annecy dans l'église du Saint Sépulcre et, aussitôt après, dans l'église des Barnabites où, le 24 février, le père Amedeo Comotto prononça son oraison funèbre.

À la demande de monseigneur Jean-François de Sales, frère et successeur immédiat du saint au siège épiscopal de Genève, et avec la permission des supérieurs, le père Guérin, bien aidé par le père Marin, entreprit de recueillir le matériel pour l'instruction des procès juridiques dans le but de favoriser la canonisation de François de Sales. Dans ce même but, il se rendit à Rome où il demanda et obtint d'Urbain VIII la nomination des commissaires apostoliques.

Le père Guérin travailla infatigablement à cette cause de 1624 à 1636, avec quelques interruptions.

La cause était déjà bien avancée quand, par suite d'un décret pontifical concernant les procès de canonisation des saints, il fallut la laisser en suspens. Elle ne fut reprise que deux ans après la mort du père Guérin (1647) par le père Cristofoto Giarda, qui déploya toute son énergie pour la bonne réussite des procès canoniques.

À la fin de 1655, le père Eliseo Fusconi présentait à Alexandre VII une supplique au nom de la Savoie pour la canonisation de François de Sales. En 1661, on put célébrer avec une grande joie la béatification de François de Sales et, en 1665, sa canonisation.

Quand plus tard, en 1877, des suppliques furent adressées au pape pour qu'il proclame saint François de Sales docteur de l'Église, parmi les premières lettres de demande figurait celle du père général des Barnabites. Et la relation de la cause auprès de la Sacrée Congrégation des Rites fut confiée au cardinal Bilio, barnabite, qui présenta le saint sous le triple aspect d'écrivain ascétique, d'apologiste et de réformateur de la prédication en France. Et ainsi, « *audita venerabilis fratris nostri cardinalis Aloisii Bilibi relatione* » (après avoir entendu la relation de notre vénérable frère, le cardinal Bilio), Pie IX proclama François de Sales docteur de l'Église.

Auparavant, le chapitre général des Barnabites de 1716 avait déclaré saint François de Sales patron secondaire de la Congrégation, comme on l'avait déjà fait pour saint Charles Borromée.

Notes

124 - Nous nous limitons à indiquer quelques textes facilement accessibles qui reprennent de façon plus détaillée les données recueillies ici en synthèse :

Un long développement sur les rapports de saint Charles et les Barnabites est donné par le père Premoli dans son *Histoire des Barnabites au 16e siècle*, pp. 201-320, passim, et par L. Manzini, *San Carlo e i barnabiti*, Milan, 1910.

À l'occasion du 4ème centenaire de l'entrée du saint cardinal à Milan a été publié un numéro unique aux soins du père Andrea Erba, *San Carlo e i Barnabiti*, Milan, 1965. On consultera aussi P. Cambiaghi, *San Carlo e i barnabiti*, Milan, 1966. Enfin, G. Bassotti, *San Carlo e i barnabiti*, Rome 1994.

Toute bonne biographie de saint Charles, à commencer par la biographie monumentale due à Bascapè, rééditée en 1965 et offerte à tous les pères conciliaires présents au concile Vatican II en édition bilingue (l'original latin et la traduction italienne en face), parle des relations que notre Ordre eut avec Charles Borromée.

126 - Sur le dernier supérieur des Humiliés, on verra G. Cagni, *Luigi Bascapè, ultimo generale degli umiliati e barnabiti mancato* (Luigi Bascapè, dernier général des Humiliés et Barnabite manqué), en "Barnabiti studi", 17/2000, pp. 417-459.

132 - Le père Premoli parle à plusieurs reprises dans son *Histoire des Barnabites au 16ème siècle* des rapports de saint François de Sales avec les Barnabites

Une synthèse a été publiée par le père I. Pica, *San Francesco di Sales e i barnabiti*, Rome 1913 et par L. Manzini, idem, Milan, 1922.

On peut lire utilement, pour des détails supplémentaires : M. Arpaud – I. Gobio, *Vita del servo di Dio monsignor G. Guérin*, Milan, 1859, spécialement les pp. 35-68.

La plus récente recherche se trouve dans une thèse de licence à l'Institut pontifical de spiritualité "Teresianum" : M. Regazzoni, *La fisionomia culturale e spirituale dei barnabiti e l'influsso storico della persona e dell'opera di san Francesco di Sales. Una collaborazione apostolica e un'amicizia spirituale*, Rome 1977 (La physionomie culturelle et spirituelle des Barnabites et l'influence historique de la personne et de l'œuvre de saint François de Sales. Une collaboration apostolique et une amitié spirituelle). Id., *Presenza dei barnabiti in Savoia al tempo di san Francesco di Sales* (Présence des Barnabites en Savoie au temps de saint François de Sales), en "Barnabiti studi", 15/1998, pp. 213-235.

TRADITION LITURGIQUE

L'œuvre des fondateurs

Les constitutions

Père Gian Antonio Gabuzio

Père Bartolomeo Gavanti

Dans le sillage de Gavanti

L'OEUVRE DES FONDATEURS

138 - Ce n'est qu'aujourd'hui, alors que nous sommes conscients et, en même temps, bénéficiaires de l'importance qu'a représenté le "Mouvement liturgique" jusqu'au concile Vatican II, que nous pouvons comprendre le grand travail et la nécessité d'une réforme de la liturgie sacrée, telle qu'elle se manifesta au 16^{ème} siècle.

Dès leurs origines, les Barnabites s'insérèrent dans ce courant de réforme et, le premier parmi eux, le saint Fondateur qui inaugura toute une catéchèse pour promouvoir la communion hebdomadaire, l'adoration de l'Eucharistie (les Quarante-Heures) et la confession.

Des sacrements, il passa à la prédication, « ne s'appuyant pas sur les raisonnements persuasifs de la sagesse humaine » - comme le dit le chant d'entrée de la messe du 5 juillet – mais trouvant constamment son inspiration dans l'Écriture et les saints Pères.

Dans cette réforme, Zaccaria fut un précurseur. Mais son œuvre contribua sans nul doute à préparer le terrain où germeront les fruits les plus authentiques du concile de Trente.

139 - Dans le sillage de Zaccaria se placèrent aussi les deux Cofondateurs : Bartolomeo Ferrari et Giacomo Morigia. Le père Ferrari, un an après la fervente évangélisation à Vicence, retourna à Milan, où il fut élu supérieur de la Congrégation (1542). Il fut le premier à discipliner la vie liturgique.

Dans les cérémonies, il introduisit l'usage du rochet à la place du surplis pour enlever l'ornementation de franges et de broderies, peu conforme à la pauvreté religieuse. Il ouvrit, près de Saint-Ambroise, notre première église publique et la dédia à saint Paul décapité.

Les heures canoniques du bréviaire, à partir de son élection, furent récitées au chœur et il prescrivit deux demi-heures de méditation par jour.

Il mit en vigueur l'examen de conscience du soir, le souvenir de la passion de Jésus chaque vendredi et prescrivit de réciter les Litanies de la bienheureuse Vierge Marie le mercredi et le samedi.

Le père Morigia confirma les prescriptions du père Ferrari et fut, comme lui, plein de zèle pour promouvoir l'administration des sacrements et la prédication de la Parole de Dieu.

C'est ainsi que la Congrégation, comme le note le biographe des Cofondateurs, sortie saine et sauve des premières persécutions et persévérante dans les saints ministères introduits par son vénérable père, prenait vigueur de jour en jour et préparait le terrain au grand réformateur, non seulement du diocèse de Milan mais de toute l'Église, que fut saint Charles Borromée.

LES CONSTITUTIONS

140 - Les *Constitutions* de 1579 codifient la pratique et les dispositions des Fondateurs et prescrivent de s'adonner à la prédication et de promouvoir la fréquentation des sacrements : confession et communion. L'Office divin et les autres prières doivent être récitées publiquement avec dignité et convenablement. Pour la célébration de la messe et la récitation des Heures canoniques, il faut se conformer au *Missel* et au *Bréviaire* romain. La messe de prémices doit être célébrée sans solennité. Les prêtres ne peuvent pas omettre la célébration du saint sacrifice sans la permission du supérieur ; en outre ils doivent s'y préparer par la prière ; à la fin, il leur est recommandé de rendre grâces à Dieu pour un si grand bienfait.

Tous les clercs et les frères assisteront quotidiennement à la sainte messe que nous pouvons appeler conventuelle, et ceux qui y assumeront un service doivent être préalablement instruits des rites sacrés. Les *Constitutions* prescrivent en outre que dans les maisons de noviciat les Heures canoniques soient récitées à l'unisson, sans inflexions, et simplement avec des pauses au milieu et à la fin des versets. Pendant toute la durée de la récitation des Heures canoniques, on placera sur

l'autel deux bougies allumées.

Les clercs doivent être formés au chant et à l'étude des instruments de musique ; dans toutes les communautés est institué le préfet, « *cui omnes obediant* » ! (à qui tous doivent obéir), tant pour le chœur que pour les cérémonies.

PÈRE GIAN ANTONIO GABUZIO

141 - Entre-temps, en 1564, s'était conclu le concile de Trente et très rapidement furent publiés les nouveaux livres liturgiques : le *Bréviaire* (1568), le *Missel* (1570), le *Pontifical* (1596), le *Cérémonial des évêques* (1600), le *Rituel* (1614).

À la composition de ces livres contribua le père Gian Antonio Gabuzio (1551-1627), de Novare. Disciple du célèbre Paolo Manuzio¹⁸, il occupa une place d'honneur dans le groupe des humanistes de valeur du 16ème siècle ; par la pureté et l'élégance de leur écriture, ils paraissaient avoir égalé les auteurs de l'âge d'Auguste.

Dans un latin élégant et un style distingué, Gabuzio décrit sa propre vie, composa la vie de saint Pie V – accueillie par les Bollandistes dans les *Vitae sanctorum* – et en recueillit les *Lettres*. Il écrit l'histoire de la Congrégation depuis ses origines jusqu'en 1620 et composa quelques oraisons « *pro bona electione facienda* » (pour faire une bonne élection) pour plusieurs chapitres généraux. Il se distingua – dit son biographe – par l'élan de son affection, sa rigueur logique et le sérieux et l'élévation de sa pensée, qualités qu'on pourrait proposer comme modèles aux jeunes qui cultivent la langue latine classique.

En outre, le père Gabuzio assumait, dans la Congrégation, des charges importantes. Il fut une fois supérieur à Casal Monferrato, deux à Crémone, trois à saint Paul de la colonne à Rome, et assistant du père général. Pendant de nombreuses années, il enseigna à nos scolastiques le grec et l'hébreu et fut intimement lié aux latinistes les plus renommés de son temps.

Nous rappelons le père Gabuzio parmi nos liturgistes, et même comme le premier d'entre eux, parce que c'est lui qui a compilé et mis en beau latin le *Rituale romanum*. Ce travail lui avait été confié par Paul V et, jusqu'à nos jours, nous en conservons l'autographe original dans nos archives de Rome.

PÈRE BARTOLOMEO GAVANTI

142 - La réforme promue par le concile de Trente dans le domaine liturgique avait besoin de savants pour la faire connaître et indiquer la meilleure manière de la mettre en pratique. Parmi eux, c'est le père Bartolomeo Gavanti (1569-1683) qui fut unanimement reconnu comme « le prince des liturgistes ».

Né à Milan d'une famille bourgeoise, il était déjà clerc quand il se fit religieux et émit sa profession à Monza en 1588, à l'âge de 19 ans. Il fut ordonné prêtre le 27 septembre 1595 par le cardinal Federigo Borromeo.

Les papes Clément VIII et Urbain VIII profitèrent amplement de ses extraordinaires connaissances des rites liturgiques et le chargèrent de la révision du *Bréviaire* et du *Missel*.

Le père Gavanti était tellement pris par ce travail que le pape le dispensa d'assister au chapitre général et, au cardinal d'Harrach, archevêque de Prague, qui aurait bien voulu l'avoir temporairement à sa disposition, il fit répondre : « Nous ne pouvons pas laisser partir le père Gavanti car il est engagé dans la réforme du *Bréviaire* pour le bien de toute la sainte Église ».

La renommée de sa compétence dans le domaine des rites liturgiques fit venir de Paris, pas

¹⁸ Manuzio, en français : Paul Manuce (1512-1574), fait partie d'une famille d'imprimeurs et fut lui-même un imprimeur et un grand érudit.

moins de six fois, le père Boudier, liturgiste bénédictin bien connu, pour consulter le père Gavanti sur le déroulement des cérémonies et pour discuter avec lui d'un projet de livre sur les rites, projet qu'il réalisa par la suite.

Des cardinaux et des évêques, eux aussi, eurent fréquemment recours aux grandes connaissances du père Gavanti, soit pour corriger les rites liturgiques, comme les cardinaux Muti, della Queva, etc., soit pour mettre de l'ordre dans leurs souvenirs et leurs visites pastorales de leurs diocèses respectifs. Signalons, entre autres, le cardinal Campori, évêque de Crémone, le cardinal Boncompagni, archevêque de Naples, monseigneur Carpegna, évêque de Gubbio, messeigneurs Bascapè et Dossena, barnabites, respectivement évêques de Novare et de Tortone, le cardinal Bonvisi, évêque de Bari, et également les évêques de Modène, Padoue, Assise, Rimini, Crema.

À leur usage, il écrivit plus tard un livre très utile qui connut de nombreuses éditions, intitulé *Enchiridion seu Manuale episcoporum* (Manuel des évêques).

Mais l'œuvre classique qui lui valut à bon droit le titre de « prince des liturgistes » est le *Thesaurus sacrorum rituum* (Trésor des rites sacrés), un commentaire des rubriques du *Missel* et du *Bréviaire*, publié en 1628. Pour démontrer la renommée de cette publication, nous nous limitons à ajouter qu'elle connut une trentaine d'éditions et qu'elle fut amplement résumée par Claude Arnaud et commentée par le père Merati, théatin.

143 - Les études sur l'histoire du culte et des rites ecclésiastiques donnèrent aussi au père Gavanti une particulière compétence en matière de saints et des procès canoniques y relatifs.

C'est pourquoi, quand Urbain VIII établit de nouvelles normes, plus précises, concernant leur canonisation, ce fut Gavanti qui proposa au pontife de créer dans la Congrégation des Rites – qui est l'office du Siège apostolique veillant à la publication et à l'exacte application des règles du culte liturgique – une section composée de prêtres et de religieux très cultivés, destinés à évaluer avec soin le pour et le contre qu'on a l'habitude d'apporter dans tous les procès et les discussions sur les vertus et les miracles des serviteurs de Dieu. Cette suggestion plut au pape qui voulut Gavanti comme premier de ces consultants.

Enfin, les Barnabites doivent au père Gavanti leur précieux *Caeremoniale*, imprimé en 1607 et réédité en 1638 et 1713.

DANS LE SILLAGE DE GAVANTI

144 - Plus limitée, mais digne d'être rappelée, fut l'œuvre du père Giovanni Pietro Moneta (1568-1654), qui s'occupa de l'édition du *Missel ambrosien*, en conformité avec les normes décrétées par le cardinal Federigo Borromeo.

Si nous passons maintenant du domaine de l'histoire et des rubriques liturgiques à celui de la musique sacrée, nous rencontrons le père Anacleto Secchi, de Crémone, né en 1585 et mort en 1636. Orateur très applaudi et auteur d'une histoire des Barnabites qui ne vit le jour qu'après sa mort, en 1682, le père Secchi se passionna pour le chant liturgique et puisa chez les saints Pères les sentences prouvant l'excellence de la divine psalmodie. Il composa à ce sujet trois livres jouissant d'un grand crédit, intitulés *De ecclesiastica Hymnodia* (Le chant des hymnes de l'Église). Dans le premier, il exposa l'importance du chant divin, dans le second, les règles pour son exécution, dans le troisième, les défauts dont il faut se garder.

La présence des Barnabites dans le domaine de l'étude et de l'action liturgique n'allait pas finir avec le père Secchi.

En 1725, Benoît XIII accordait à la Congrégation le privilège d'avoir toujours un de ses membres comme consultant des Rites et motivait cette concession en se référant aux travaux

liturgiques du père Gavanti par lesquels il avait bien mérité de l'Église. En effet, rappelant Gavanti, le pape ajoutait : « C'est lui notre docteur et maître, à qui nous devons tout ce que nous savons concernant les rites sacrés et les cérémonies ».

Mais nous n'avons pas l'intention de passer en revue tous les consultants barnabites de la Congrégation des rites.

Nous ferons mention uniquement du père Alessandro Baravelli, né en Émilie en 1827. Il fut aussi censeur de l'Académie liturgique romaine et ensuite membre et président de la Commission liturgique. À ce titre, il organisa la compilation des décrets authentiques de la Congrégation des Rites. C'est le recueil de tous les amendements et des ajouts apportés aux normes liturgiques, promulgués depuis le concile de Trente.

Ce que nous venons de faire n'est qu'un rapide et fragmentaire recueil qui, outre sa valeur historique, voudrait mettre en lumière un aspect de notre spiritualité qui, au cours des siècles, a constamment puisé dans la liturgie son aliment et, en même temps, a manifesté les traits d'élévation, de finesse, de dignité, spécialement dans l'exercice du culte liturgique. L'esprit d'*élites*, que nous découvrirons comme une caractéristique congénitale de notre physionomie spirituelle (488-491) a surtout dans ce domaine son expression la plus cohérente.

Notes

139 - Les réformes liturgiques introduites dans notre Ordre par les Cofondateurs, sont traitées par le père Gobio dans leur *Vie*, citée à la note 71. Sur eux, voir aussi D. Frigerio, *Ferrari e Morigia : i primi compagni del santo Fondatore* (Ferrari et Morigia, les premiers compagnons du saint Fondateur), en "Barnabiti studi", 14/1997, pp. 311-374. Une lettre de Ferrari, datée du 19 décembre 1543, a été publiée dans "L'écho des Barnabites", 4/1994, pp. 7-9.

On consultera aussi les allusions recueillies dans le chapitre 6 sur la "vie paléo-barnabitique". La question de l'usage du rochet est complexe, rochet adopté par Ferrari car plus conforme à l'esprit de pauvreté. Comme on l'a déjà vu, ce rochet, revêtu sur la soutane, constitue notre habit de chœur.

Cet usage fut contesté à nos pères, car le rochet est un habit de prélat, à la différence du surplis. Cette contestation ne devait pas priver l'Ordre de l'usage du rochet qu'il fallait considérer comme un authentique privilège. Précisément parce qu'il était un habit de chœur, tandis qu'il devait être porté pour la récitation de l'Office ou pendant d'autres cérémonies prescrites par la liturgie barnabitique, son usage était interdit pendant l'administration des sacrements ou la confection des sacramentaux.

140 - Les *Constitutions* de Zaccaria parlent du culte divin au chapitre I. Les *Constitutions* de 1552 en traitent dans de brefs paragraphes (cf. Premoli, *Storia dei Barnabiti nel 1500*, p. 522). Les *Constitutions* latines traitent amplement de ce sujet surtout dans le Livre II, ch. V et VIII.

142 - L'œuvre liturgique du père Gavanti est amplement mise en lumière par le père Premoli dans *Storia dei Barnabiti nel 1600* (au 17^e siècle), pp. 178 sv., et en *Storia dei Barnabiti dal 1700 al 1815* (du 18^e siècle à 1815), pp. 83 sv. Il ne faut pas oublier d'autres mérites du père Gavanti. Son activité de prédicateur l'accrédita auprès de nombreux évêques qui lui confièrent, comme on l'a dit, des visites pastorales et favorisèrent la fondation de maisons en Ombrie (Pérouse, Foligno et Spoleto). Nous renvoyons à la thèse de licence en théologie du père P. Rippa, *Padre Bartolomeo Gavanti, barnabita, liturgista del sec. XVII*, Rome 1975-76. (Père Bartolomeo Gavanti, barnabite, liturgiste du 17^e siècle). C'est lui aussi qui a publié la "voix" *Gavanti* pour le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, XX, Col. 130-134, Paris, 1984. Voir aussi "Eco dei Barnabiti", mai-août 1978, pp. 39-42. Sur les curieuses vicissitudes qui marquèrent la vie du célèbre liturgiste, lire du père S. Pagano, *Denunce e carcerazione al Sant'Offizio del padre Bartolomeo Gavanti : in suspicionem vir tantus venerit* (Dénonciations et incarcération au Saint-Office du père Bartolomeo Gavanti : un si grand homme en vint à être soupçonné), en "Barnabiti studi", 2/1985, pp. 88-111.

143 - Le chef-d'œuvre de discipline liturgique qu'est le *Caeremoniale* du père Gavanti mériterait tout un exposé. C'est à lui qu'est dû que, dans la Congrégation, s'est formé un style du culte divin, marqué par la sobriété, la beauté et l'harmonie. Comme on le sait, le *Caeremoniale* a été partiellement mis à jour en 1962 (*Ceremoniale a uso della gioventù barnabítica* - Cérémonial à l'usage de la jeunesse barnabitique, Rome 1962) ; mais les réformes introduites après le Concile Vatican II imposent sa révision complète.

1662 – 1780 : LE SIÈCLE D'OR

Le "siècle d'or"

Activité scientifique et littéraire

Prédication et direction de conscience

Les missions

Une congrégation internationale ?

Le point maximal de l'expansion

Foyer de sainteté

Le saint du lys

Vie des barnabites à l'âge baroque¹⁹

La "prison"

Crise venant de l'extérieur ou crise interne ?

¹⁹ La période de l'art baroque a commencé surtout avec la Contre-réforme, vers la fin du 16^e siècle jusqu'au milieu du 18^e.

LE "SIÈCLE D'OR"

147 - Je ne nie pas que pourrait paraître sacrifier au fréquent manque de goût, le fait de vouloir à tout prix, quand on décrit une histoire, parler de l'immanquable « siècle d'or »...

Mais, pour la fin du 17^e siècle et presque tout le 18^e siècle barnabites, cette qualification n'est pas du tout hors de propos, même s'il n'est pas facile d'établir le pourcentage d'or qui n'est qu'apparence extérieure et éclat trompeur...Et n'oublions pas que nous sommes dans le siècle du baroque et du rococo !

148 - Dans la synthèse historique du chapitre précédent, on a noté comment la Congrégation, sortie de ses quarante ans de vie au désert (1539-1579), était entrée dans la terre promise, en se donnant des constitutions définitives.

Toute la première partie du 17^e siècle a été consacrée à traduire cette réglementation dans la vie vécue, et la Providence a donné à la Congrégation des pères généraux de forte trempe qui réalisèrent ce but.

Finalement, en 1662, par le transfert à Rome du siège généralice, notre Ordre acquiert pleinement sa citoyenneté dans l'Église universelle. C'est ainsi qu'a lieu, même si ce n'est pas vraiment le début, un développement remarquable du réseau serré de rapports entre le Saint-Siège et notre Ordre ; il s'agit évidemment de rapports de service et de disponibilité qui nous fourniront une ample matière pour le prochain chapitre.

149 - Cette attitude de ferme adhésion à l'Église fut de nombreuses fois testée durant le 18^e siècle, jusqu'à atteindre son sommet, durant la période des persécutions napoléoniennes, avec le "martyre" héroïque du cardinal Fontana.

C'est déjà vers la fin du 17^e siècle que se présenta pour les Barnabites l'occasion de professer leur attachement au siège de Pierre.

En 1682 furent officiellement décrétés les principes du Gallicanisme qui limitaient l'autorité du pape au grand avantage de celle du Roi Soleil, Louis XIV.

Aux Barnabites de France, le père général Maderni écrivait alors : « L'avis de tous (les pères assistants) est qu'aucun de nos pères ne doit souscrire d'aucune façon, ni enseigner les propositions (gallicanes) qui touchent le pape, et qu'ils doivent plutôt quitter les écoles et même partir que signer de quelque manière que ce soit ces propositions déjà condamnées par des conciles généraux et par tant de souverains pontifes, parce que nous sommes plus obligés d'obéir à Dieu, à notre conscience et au souverain pontife qu'aux évêques » qui voulaient observer ces prescriptions.

À son tour, le supérieur de notre communauté parisienne écrivait de « *summo pontifici etiam cum vitae periculo adhaerere, nihil contra eius auctoritatem vel infallibilitatem subsignare et eandem animi firmitatem nostris patribus quantum in nobis erit procurare* (s'attacher au souverain pontife, même au péril de la vie, ne rien souscrire contre son autorité ou infallibilité et, autant qu'il est possible, donner cette même fermeté à nos pères).

ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

150 - Nous nous rappelons comment l'activité apostolique des Barnabites était orientée vers trois directions : l'activité culturelle, la prédication et la direction spirituelle, les missions (**119-120**).

Ce programme continue durant le "siècle d'or" et atteint même une perfection remarquable. Nous devons donc parler maintenant de l'activité scientifico-littéraire de nos pères qui eut comme lieu d'entraînement les écoles qui devinrent toujours plus nombreuses, et ensuite les collèges et même les universités. Mais ce sujet est tellement important et tellement complexe qu'il fera l'objet

d'un autre chapitre, qui ne sera pas des plus brefs. Pour justifier et, en même temps, promouvoir une aussi vaste production dans le domaine de la culture, qui rendit illustres des générations de Barnabites, admirés et recherchés dans toute l'Europe, existait un engagement pour la formation scientifique qui ne disparut jamais.

Nous voudrions le prouver en citant une *Lettre circulaire* du père général Giampietro Besozzi, homonyme du Besozzi des origines, datée du 12 août 1765. Nous nous permettons de moderniser son langage.

Après avoir parlé de l'effort ascétique lié à la profession des vœux, il en vient à parler des études, avec une attention spéciale pour les jeunes « car c'est de leur bonne formation que dépend l'avenir de la Congrégation ». Il poursuit ainsi : « Il est bien certain que l'art et les sciences sont tellement liées et unies entre elles que ne pourra difficilement exceller en un de ces domaines celui qui n'aura pas beaucoup de connaissances dans l'autre. Pour cette raison, afin qu'il n'arrive pas qu'à notre Congrégation manquent des hommes vraiment capables d'assurer quelque ministère que ce soit, même difficile et pénible, il est nécessaire que tous se cultivent ; nous n'avons pas à nous occuper seulement des disciplines ecclésiastiques, dont nous faisons profession, mais aussi des autres simplement humaines et naturelles ; celles-ci, bien qu'elles soient appelées profanes, ont toutefois beaucoup de bons rapports avec la piété. Il ne faut pas en douter, car la piété véritable n'est pas, et ne fut jamais en elle-même, amie de quelque sorte d'ignorance que ce soit ; ceci est évident chez les Pères de l'Église, très splendides lumières de sainteté, qui furent toujours les hommes les plus cultivés et les plus érudits de leur temps. Je désire donc que les jeunes soient ardents et courageux pour l'étude et, autant que je le peux, je les exhorte à ne pas se contenter des cours ordinaires dont ils ont à rendre compte chaque jour, mais qu'ils entreprennent aussi d'autres études des facultés et des disciplines qui leur seront suggérées, et qu'ils s'appliquent à apprendre les éléments et les principes de chacune ou, au moins, des plus ardues et des plus difficiles. Qu'ils ne se réservent pas de faire ceci quand ils auront achevé les études de philosophie et de théologie, parce qu'ils verront certainement qu'ils se sont trompés, car les nombreuses occupations de toutes sortes qui se présentent durant la journée mangeront tout leur temps. Outre le fait que la difficulté d'apprendre de nouvelles choses augmente continuellement avec les années, au fur et à mesure que diminuent la vigueur et la vivacité de l'esprit juvénile, l'expérience enseigne que, pour ce motif, les hommes ne possèdent généralement à l'âge mûr que les connaissances auxquelles ils s'appliquèrent durant leur jeunesse ».

Après avoir donné des indications particulières concernant différentes branches d'études, le père Besozzi parle de l'éloquence : « Celle-ci est quasiment un art universel, nécessaire à quelque profession que ce soit... Dans le ministère de la parole divine, qui est notre devoir absolument principal, la plus grande efficacité à laquelle l'activité humaine peut contribuer dépend de l'éloquence. Voilà pourquoi nous la recommandons très chaudement et, en ce domaine, nous observerons la coutume des pères qui nous ont précédés, eux qui voulaient que les étudiants de philosophie et de théologie s'exercent souvent par l'écriture et la récitation... ».

PRÉDICATION ET DIRECTION SPIRITUELLE

151 - Les *Constitutions* et les *Règles des offices* qui les suivirent avaient déjà dit que l'administration du sacrement du pardon était « *munus instituti nostri maxime proprium* ; une fonction tout à fait particulière de notre institut ». Désormais, le père général répète cette idée à propos de la prédication : « un office de la plus haute importance ». Nous avons déjà eu le moyen de voir comment les Barnabites étaient recherchés comme directeurs spirituels pour modeler les âmes élevées, dans la pratique de la vertu. Ce n'est pas par hasard que le 18^e siècle finira illuminé par la lumière radieuse de l'exemple de François-Xavier Marie Bianchi, l'apôtre de Naples.

Si nous voulons nous attarder sur les statistiques, nous verrons comment beaucoup de nos

œuvres étaient des maisons de ministère, où des religieux actifs administraient les sacrements et prêchaient la parole de Dieu.

Parmi les prédicateurs, nous ne rappellerons pas ici la renommée qui entourait le père Gavanti qui prêcha dans beaucoup de villes italiennes ses Carêmes très applaudis. Nous rappellerons plutôt le père Manara, qui fut supérieur général puis évêque. Lui, qui prêcha dans les plus grandes églises italiennes et qui, disputé par les évêques désireux de proposer à leurs fidèles un enseignement solide et inspiré, fut également invité à prêcher l'Avent et le Carême dans la chapelle impériale de Vienne.

Si le père Manara peut être rappelé comme le plus illustre, une foule d'autres le suivit : les pères Denti, Raggi, Bossi, Recrosio, Viarizzi, Beria et, finalement, Quadrupani, qui fut appelé « *orator tota Italia celeberrimus* : l'orateur le plus célèbre de toute l'Italie ». Il est également fameux pour avoir publié, en 1796, les *Documents pour l'instruction et la tranquillité des âmes inquiètes* qui eurent, et ont encore on ne sait combien d'éditions en Italie et à l'étranger (370).

LES MISSIONS

152 - Il serait erroné de voir l'activité des Barnabites au 18^e siècle entièrement concentrée dans des œuvres et des institutions de culture profane ! Ceci est démenti également par l'acceptation de missions à l'étranger, en 1717.

Après les œuvres apostoliques en faveur du maintien de la foi auprès des populations touchées par la Réforme protestante et considérées comme « hérétiques », voilà que s'ouvre à nos pères le vaste champ des « infidèles », comme on aimait à cette époque appeler les peuples étrangers au message chrétien.

Il est vrai que les Barnabites ne devinrent pas pour cela une Congrégation missionnaire, mais comment ne pas lier les premières missions en terre vénitienne avec celles en France et en Allemagne et, enfin, avec celles qui s'ouvrirent dans le lointain Orient ? Les Barnabites ne sont-ils envoyés annoncer « partout » la ferveur et l'élan spirituel ?

Cette consigne sacrée du Fondateur ne sera jamais démentie au cours des siècles : au contraire, elle aura une mise en œuvre toujours plus complète et, dirais-je, ce "partout" tendra à devenir littéral.

UNE CONGRÉGATION INTERNATIONALE ?

153 - L'internationalisation de notre Ordre, c'est-à-dire sa diffusion, ou mieux, sa transplantation dans des pays différents de celui de ses origines, fut un développement tardif, encore imparfait.

Nos pères n'eurent peut-être jamais sérieusement l'intention de traduire concrètement les mots de Paul « grec parmi les grecs et barbare parmi les barbares ». Il suffira de penser à l'invitation qui leur fut adressée en 1570 de se rendre au Portugal. La proposition était extrêmement favorable et, de Paul V à Charles Borromée, tous les amis et les sympathisants de l'Ordre les poussaient dans ce sens. Ce fut peut-être un excès de prudence que de ne pas avoir accepté ?

Nos historiens reprochent à nos anciens confrères d'avoir laissé échapper une bonne occasion. Mais...on était encore "dans le désert" ! L'Ordre devait encore se retrouver complètement lui-même.

Il n'en sera pas de même quand, cinquante ans plus tard, saint François de Sales ouvrira aux Barnabites les portes de la Savoie.

L'internationalisation est prouvée par l'augmentation des fondations à l'extérieur, par l'érection de deux provinces au-delà des Alpes et par la nomination de deux confrères, un allemand et un français, à la responsabilité suprême de la Congrégation. Mais voyons les choses avec ordre.

De nouvelles fondations, dans les limites de l'Italie ou en dehors, furent réalisées au 18^e siècle à Crema, Loches, Parme, Passy, Udine, Bazas, Cortona, Guéret, Bergame, Finalmarina, Porto Maurizio, Serravalle, Casale, Santa Margherita am Moos, Aoste.

En 1701 fut érigée la province de France et, pour cette raison, la province piémontaise-française changea de nom pour devenir piémontaise-savojarde.

En 1749, ce fut le tour de la province germanique (aujourd'hui, nous dirions autrichienne), dont les maisons se détachèrent donc de la province lombarde.

Enfin, en 1725, fut élu le premier père général français, Charles Auguste Capitain, et, en 1761, le premier allemand, Pius Manzador, qui fut plus tard nommé évêque.

Les prémices étaient bonnes pour que la Congrégation puisse s'étendre hors des limites de l'Italie. Mais les suppressions, telles un ouragan, balayèrent les Barnabites pratiquement hors de toutes les régions non italiennes, ramenant ceux-ci à leur terre d'origine. Et c'est là que la Congrégation renaîtra à une vie nouvelle, non sans tenter plus tard, avec une vision plus ample et une prise de conscience plus profonde, la "transplantation" en d'autres pays.

LE POINT MAXIMAL DE L'EXPANSION

155 - Le "siècle d'or" enregistre aussi le chiffre maximum de membres et de maisons que notre Ordre ait connu jusqu'à nos jours.

Le chiffre limite (788) du nombre des profès (pères, frères, étudiants) fut atteint en 1724 et en 1731. Le chiffre maximum des maisons (72) fut atteint en 1748. Cette expansion avait déjà commencé vers la fin du 17^e siècle et le père général Fanti l'avait mise en relation avec le transfert à Rome du siège généralice. Pour démontrer cette thèse, il écrivit une *Relation véridique*, qu'il fit même imprimer pour confondre ceux qui n'avaient pas encore "digéré" cette décision du transfert ; ceux-ci poussèrent d'ailleurs les choses tellement en avant qu'ils obtinrent du pape l'indult de voir les chapitres généraux célébrés alternativement à Rome et à Milan, à partir de 1677 (*bref* d'Innocent XI du 26 février).

La *Relation véridique* dit donc que l'Ordre, en 1659, comptait un peu plus de cinquante membres et que beaucoup de maisons n'en avaient que trois ou quatre, au point que « les généraux ne savaient où donner de la tête pour pourvoir d'ouvriers les églises, les chaires, les postes d'enseignants » « À présent – continue le père Fanti – la Congrégation s'est accrue jusqu'à environ 800 membres et toutes les communautés se trouvent bien pourvues en nombre et qualité de sujets à l'entière satisfaction des évêques, des généraux et de la population des villes où ils se trouvent ».

Il en vient ensuite à considérer que les maisons de formations avant 1662 étaient au nombre de cinq (Saint-Alexandre et Saint-Barnabé à Milan, Pavie, Montù et Macerata), avec un total de quarante étudiants, tandis qu'en 1667 les 120 étudiants étaient répartis en 14 autres maisons (Gênes, Verceil, Asti, Vienne, Bologne, Pise, Rome, Pérouse, San Severino Marche en plus des cinq citées plus haut) : « grâce à Dieu, en tous ces lieux, on éduque une jeunesse aussi religieuse que docte ».

Il nous plaît de voir que le père Fanti prend comme signe de développement la disposition des maisons de formation.

FOYER DE SAINTETÉ

156 - L'organisation dont nous venons de parler ne se limite pas au domaine des œuvres et au programme de formation. L'Ordre se prépare à organiser, qu'on nous pardonne le terme, son "sanctoral"²⁰. N'avait-il pas été fondé pour conduire à la sainteté tous ceux qui en embrassaient la

20 Le "sanctoral" est la partie du missel où se retrouve la liturgie des fêtes des saints.

vie ? Il fallait donc démontrer qu'il était possible d'atteindre ce but, en proposant l'exemple de ceux qui y étaient parvenus. Le 18^e siècle apparaît comme la grande forge où la sainteté barnabitique prend sa forme. C'est au cours des 19^e et 20^e siècles que sera reconnue officiellement cette sainteté avec la canonisation de trois Barnabites.

Il est superflu de dire que le fameux décret d'Urbain VIII de 1634 avait obligé nos pères à retirer aux trois Cofondateurs le titre de bienheureux, mettant en quarantaine tout projet de pouvoir rapidement les vénérer comme saints. Il est vrai qu'ils ne voulurent pas demander au pape la dérogation des 5 années à peine, qui manquaient pour atteindre un siècle de reconnaissance ininterrompue des vertus et de la sainteté de leur Fondateur.

De fait, Urbain VIII déclarait légitime le titre de bienheureux uniquement à ceux qui le possédaient depuis plus de cent ans.

Il fallait donc entreprendre le nouveau processus des procès canoniques, et celui qui s'y engagea le premier fut Alexandre Sauli, béatifié par Benoît XIV en 1741. Il se produisit donc, à partir de notre maison de Pavie, une succession de manifestations religieuses dans toutes les villes où les Barnabites avaient une résidence.

LE SAINT DU LYS

157 - Mais, en favorisant le procès de canonisation d'Alexandre Sauli, ne courait-on pas le risque d'oublier le père et patriarche de l'Ordre : Antoine-Marie Zaccaria ?

Les Barnabites de ce temps s'en rendirent compte et il se produisit partout une renaissance du culte envers Zaccaria, avec l'intention précise d'obtenir sa béatification.

La dévotion devint plus intense et fut accompagnée par des prodiges insignes dans la communauté de Saint-Martin de Crema.

L'âme de cette renaissance est le père Faustino Giuseppe Premoli, frère de Paolo Filippo qui fut supérieur général. Il pensait obtenir du Saint-Siège la reconnaissance du culte accordé au saint « *ab immemorabili* » (depuis un temps immémorial) et, pour cette raison, il s'était fait le promoteur d'intenses manifestations de dévotion. Avec une intuition qui voyait loin, il avait compris que contraindre Antoine-Marie à suivre la voie normale des procès signifiait voir l'ensablement de sa cause. Et, de fait, ce fut une autre voie qui fut suivie au 19^e siècle, quand les Barnabites demandèrent et obtinrent de Léon XIII (1890) la réintégration du culte. Cette décision aplanit le chemin pour la canonisation qui eut lieu sept ans plus tard (**311**).

Si nous rappelons le culte rendu à Crema au saint Fondateur, c'est parce que nous a été transmis le fait le plus remarquable : ce qu'on appelle le « miracle du lys » !

Tous les Barnabites connaissent la peinture, exposée désormais à Saint-Barnabé à la vénération des fidèles, sur laquelle, le 16 juillet 1747, se vérifia le prodige : Antoine-Marie leva la main droite pour bénir les personnes présentes tandis que la fleur blanche se pencha sur la gauche.

Que Zaccaria soit passé à la postérité comme une personne de mœurs pures est plus d'une fois affirmé dans des documents anciens qui l'appellent « Père angélique », « défenseur et remarquable gardien » de la chasteté.

Quand ses concitoyens lui dédièrent une plaque commémorative à Crémone, au début du 17^e siècle, ils l'appelèrent « ange humain » et « homme angélique », et encore « *angelorum concivem* – concitoyen des anges ».

C'est peut-être en conséquence de ceci que naquit la coutume de le peindre avec un lys en main, symbole de pureté, non sans rappeler que le lys figure dans le blason de la famille Zaccaria. Mais si, au 17^e siècle, ne manquent pas les représentations du saint Fondateur avec un lys, cette fleur est surtout un élément ornemental et il se trouve joint à d'autres symboles : la croix, l'épée, le livre de la *Règle*, etc. On devra arriver en 1680 pour trouver un des premiers tableaux où Antoine-Marie est représenté avec uniquement un lys en main. C'est précisément le cas du tableau de

Tommaso Picenardi, où s'est produit le miracle dont on vient de parler. Après ce fait prodigieux, le lys deviendra un des signes distinctifs de notre saint.

158 - C'est précisément durant les années de la béatification d'Alexandre Sauli et du miracle de Crema que naissait à Arpino François-Xavier Marie Bianchi, qui construira l'édifice de sa sanctification à la fin du « siècle d'or » et aux premières lueurs du 19^e siècle.

Avec lui, notre "*sanctoral*" arrive à son expression achevée et, c'est en rappelant sa vie exemplaire, que nous terminerons la première partie de ce cours d'*Histoire et de spiritualité barnabites* (257-259).

VIE DES BARNABITES À L'ÂGE BAROQUE

159 - Après avoir passé en revue la vie officielle de la Congrégation, il serait du plus haut intérêt de connaître comment vivaient nos pères à l'âge baroque.

Comme toujours, pour un Ordre religieux, le drame quotidien consiste en une indispensable adhésion à la vie, à ses exigences, et disons-le, à ses modes aussi...et, en même temps, en un raisonnable détachement de tout cela, pour le royaume des cieux.

Il ne faut donc pas s'étonner si les Barnabites de l'âge baroque ont été fils de leur temps, tout en s'efforçant, sous la garde vigilante des pères généraux et des chapitres généraux, de repousser tout ce qui était purement mondain.

Avant tout, eut lieu, en cette période, un "déclat" général des titres honorifiques, en conformité avec la mentalité baroque. Au début, on appelait tout le monde "*messere* - monsieur"²¹. Le titre de père était réservé aux supérieurs (prévôt, maître, syndic, vicaire). Celui de révérend était donné exclusivement au supérieur. Les frères étaient appelés simplement par leur prénom. À partir de 1557, tous les clercs profès prennent le titre de "don"²². Cinq ans plus tard, on décida de réserver le "don" aux clercs prêtres. À ceux qui n'étaient pas prêtres, on disait "monsieur", tandis que seul le supérieur conservait le nom de père.

Mais au début du 17^e siècle, les prétentions augmentent. Tous les clercs profès veulent être appelés "révérend". Au père général, on attribue le titre de "très révérend". À partir de 1648, ce titre fut accordé à tous les supérieurs. Ce n'est qu'à la fin du 18^e siècle qu'on commença à appeler le père général "révérendissime". Et ce titre lui fut conservé même à la fin de son mandat.

La vie de piété ne semble pas avoir enregistré de changements : les deux méditations journalières, la récitation chorale de l'Office divin, la confession deux ou trois fois par semaine.

Mais on avait organisé la vie commune et individuelle. La chambre devait briller par sa simplicité. Seules des permissions spéciales pouvaient accorder d'en enrichir la décoration, constituée uniquement de quelques images pieuses. Pour les livres, on consultait la bibliothèque, que les soins du bibliothécaire devaient toujours garder en ordre et bien fournie, au point que les livres les plus consultés devaient exister en plusieurs exemplaires, en nombre suffisant pour tous les confrères. Pour inculquer l'humilité dans l'étude trônait une image de saint Paul, avec la mention : « *Non enim judicavi me scire...* ». (J'ai décidé de ne rien savoir parmi vous [sinon Jésus Christ et Jésus Christ crucifié])

Les chapitres étaient vraisemblablement célébrés selon les dispositions données par les *Constitutions*.

À table était toujours en vigueur la "lecture sacrée". Dans les communautés comptant plus de treize confrères était prescrite « ordinairement » la lecture jusqu'à la fin du repas. Les *Constitutions* étaient lues tout au cours de l'année, en correspondance avec les Quatre-temps.

21 Messere : monseigneur, titre réservé aux Grands, aux prélats et aux seigneurs. Il peut signifier aussi "monsieur", simple titre de politesse quand on s'adresse à un homme.

22 Don : titre de courtoisie en Italie et en Espagne.

Une liste minutieuse indiquait quelles autres lectures devaient être faites : nos *Règles*, les documents pontificaux et des évêques. Nous voudrions simplement rappeler qu'à Noël était prescrite la lecture du *Livre des bienfaiteurs*, dont les origines remontent à 1562.

Des règles minutieuses étaient imposées au cuisinier : il devait observer les lois de la parcimonie et ne rien préparer, sans consentement du supérieur, en dehors du menu prescrit. Les jours d'abstinence et de jeûne suivaient les principes établis par les *Constitutions* (mercredi et vendredi pour l'abstinence) et il était recommandé de « jeûner, en privé ou communautairement, durant les temps de calamité ».

La récréation, elle aussi, avait ses règles : le jeu d'échecs était interdit après les repas. Des thèmes de conversation étaient suggérés pour qu'elle soit utile et édifiante... (Bascapè lui-même en avait dressé une liste minutieuse). Il était interdit d'introduire des jeux inhabituels et on ne voulait pas « que l'on passe l'hiver dans l'oisiveté auprès du feu ».

À la récréation étaient liés vacances et voyages. Les maisons « *ad rusticandum* » (maisons de campagne) ne manquaient pas. On recommandait la modestie durant les promenades, en indiquant l'itinéraire et, au départ et au retour, il fallait demander la bénédiction du supérieur. Sans nécessité, il ne fallait pas employer de carrosse pour les longs voyages. Celui qui se déplaçait d'une maison à une autre devait avoir les "lettres de recommandation" du père supérieur.

Les malades jouissaient d'un traitement spécial, comme le voulait déjà le saint Fondateur dans ses *Constitutions*. Celui qui les soignait devait veiller à la propreté de leur chambre, à sa décoration par des fleurs, des branches et des herbes pour en purifier l'air. Il lui était aussi recommandé de montrer un visage joyeux et de faire preuve de charité dans ses manières d'agir.

Quand un malade ou un confrère âgé était sur le point de mourir, toute la communauté entourait le supérieur qui lui administrait l'onction des malades.

LA "PRISON"

160 - Pour la façon de s'habiller, les clercs et les frères suivaient les prescriptions des *Constitutions*. Par contre, la barbe était permise. Il est vrai que des prescriptions précises imposaient qu'elle ne dépasse pas la longueur d'un doigt et qu'elle ne se termine pas en pointe comme la barbe des laïcs. Il fallait la tailler avec des ciseaux, étant donné que le rasoir (par rareté ou modernisme?) était défendu. La mode espagnole ne manqua pas d'attirer certains barnabites au point que le problème de la barbe remonta jusqu'au chapitre général. Mais il ne fallut pas moins que l'intervention du pape Benoît XIII par un *breve* de 6 avril 1726 pour imposer à nos religieux de se raser la barbe, vu qu'ils n'avaient pas su la porter avec modestie.

Cette faute de la barbe ne devait certainement pas être la faute la plus grave, si le chapitre général de 1623 avait décidé que « dans toutes les maisons, si possible, il fallait construire une prison, à l'endroit qui paraîtrait le plus opportun au père provincial » (dans la maison de Saint-Barnabé on peut retrouver des traces de la prison). Le décret ajoutait : « Qu'elle soit éloignée de la rue et des habitations voisines, dans la partie la plus haute et la moins fréquentée de la maison. Elle aura une petite fenêtre d'une coudée, munie de barreaux solides, et une autre à la hauteur du sol, pour faire passer la lumière. La porte aura une double serrure. À l'intérieur de la prison, il y aura un anneau de fer attaché à une chaîne, bien fixée au mur et, si nécessaire, des fers pour les pieds avec des anneaux de fer ».

Il fallait deux clés : une pour le supérieur, l'autre pour le « préposé à la prison » qui recevait des directives regardant cette fonction très pénible.

Les fautes susceptibles d'être punies de prison étaient déjà prévues dans les longs *Canons pénitentiels* que les *Constitutions* reportaient en appendice.

Cela veut-il dire que tout n'était pas parfait dans la vie barnabitique ? Nous ne nous en étonnerons pas ! De semblables méthodes de répression et de punition nous paraissent peut-être

inadmissibles, mais nous les citons comme un indice des temps, comme signes d'une mentalité.

De fait, du Saint-Office aux évêchés et aux maisons religieuses, partout où existait un pouvoir ecclésiastique légitimement constitué, la direction des âmes était garantie par l'activité pastorale et magistérielle, mais aussi par la punition des fautes. Cette punition aimait prendre des formes vraiment exemplaires et extérieures, quand elle n'allait pas jusqu'à recourir au bras séculier.

CRISE VENANT DE L'EXTÉRIEUR OU CRISE INTERNE ?

161 - Entre les lignes des prescriptions et des événements que nous venons de raconter, nous pouvons voir comment le risque de se conformer au monde menace toujours celui qui abandonne tout pour le Christ et pour les âmes. Et nos anciens confrères durent le sentir peut-être plus que nous, eux qui étaient tellement liés aux milieux bourgeois et nobiliaire, et à toute une classe considérée privilégiée. Ce fut le temps où la table des Barnabites devint proverbiale à cause de sa splendeur (les fameux "deux services") et où la recherche des commodités faisaient jaser : les religieux engageaient une paire de bœufs pour transporter une gousse d'ail !

Si nous disons cela, c'est pour comprendre la signification non seulement purement négative, mais providentielle et donc positive qu'eurent, pour l'Église comme pour l'Ordre, les persécutions et les suppressions désormais toutes proches. Elles eurent un rôle décidément purificateur de toutes les scories que l'alliance de la faiblesse humaine et du monde accumule sur l'habit de celui qui se consacre au service divin.

La fin du "siècle d'or", illuminée par la sainteté vécue par un François-Xavier Bianchi et par Luigi Castelli, est marquée par une première blessure infligée au corps vivant de la Congrégation ; le 27 juillet 1781, Joseph II ordonnait de séparer la province lombarde du reste de l'Ordre. Et en bon réformateur qui n'ignorait pas la législation canonique, il décidait en même temps : 1) que devait cesser la dépendance de supérieurs vivant hors de Lombardie ; 2) que cette province devait former une Congrégation à part avec sa propre juridiction ; 3) qu'aucun de ses membres ne pouvait aller à Rome pour participer au chapitre général ; 4) que le chapitre provincial avait pleine faculté de nommer les supérieurs tant provincial que local ; 5) que soient expulsés tous les religieux étrangers refusant de souscrire à son édit.

On entrait de nouveau dans une période d'angoisse et de difficultés.

Notes

150 - Cette longue citation de la lettre du père Besozzi est tirée du père Premoli, *Histoire des Barnabites de 1700 à 1825*, pp. 254 et sv.

151 - Pour les pères cités ici, nous renvoyons au *Ménologe. Le Compendio emendato e aggiornato* (Résumé corrigé et mis à jour) des pères S. de Ruggiero et V. Colciago, Rome 1977, permet de les retrouver plus facilement.

Une idée de la grande importance attribuée au ministère de la confession et de la prédication peut être déduite de la lecture des *Regulae officiorum* (Règles des Offices) écrites pour les confesseurs et les prédicateurs (dans la dernière édition latine, parue à Rome en 1950, pp. 101 sv et 108 sv.). Il est utile de noter que pour les plus grandes charges tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Ordre, on choisissait des personnes jouissant de la renommée de grands prédicateurs.

155 - Les données relatives à notre accroissement sont tirées de la *Tabula synoptica historica* (Table synoptique historique) du père C. Vercellone (Rome, 1863). Elle est conservée dans les Archives de Saint-Charles ai Catinari et mériterait d'être mise à jour "diligenter amanterque" (avec soin et amour), comme le fit le grand bibliiste.

159 - Les données rassemblées ici sur la vie barnabitique à l'âge baroque et sur la "prison" (numéro 160) sont tirées du *Manualis regularis disciplinae apud Clericos regulares sancti Paul* (Manuel de la discipline régulière chez les Clercs réguliers de saint Paul), Milan 1650. Ce texte fut préparé par le père Aimone Corio.

**NOTRE - DAME DE LA
DIVINE PROVIDENCE**

Les saints fondateurs

Naissance du culte de Notre-Dame de la divine Providence

La Vierge des Barnabites

LES SAINTS FONDATEURS

162 - Si le culte de Marie est tellement particulier et irremplaçable dans l'Église, rien de plus naturel qu'un Ordre religieux – celui des Barnabites, en l'espèce – ait réservé dès sa fondation une place toute particulière à la Vierge Marie, dans sa vie et ses institutions. Marracci, qui a vécu au 16^e siècle et a recueilli très scrupuleusement tous les mémoires mariaux, comptait saint Antoine-Marie et les vénérables Giacomo Antonio Morigia et Bartolomeo Ferrari parmi les *Fondateurs mariaux*.

De la dévotion mariale d'Antoine-Marie Zaccaria, rares mais précieux sont les témoignages. Relevons rapidement sur quelques petits exemples, comme les réunions de jeunes que le saint organisait devant l'autel de la Vierge de l'Annonciation dans l'église Saint-Vincent à Crémone, l'usage de mettre dans l'en-tête de ses écrits les noms de Jésus et de Marie, ou la recommandation de méditer sur ses douleurs. Nous sommes surtout frappés par deux passages de ses *Sermons* débordant d'amour filial envers Marie.

Tout d'abord, quand il affirme que les deux plus grands prodiges opérés par le Seigneur furent qu'un Dieu mourut sur une croix pour notre salut et qu'une Vierge devint mère (*Sermon I*). Ensuite, quand il parle de Marie en opposition à Ève, il ne résiste pas à épancher ses sentiments et il ajoute une série d'épithètes débordant de dévotion : « La Mère Vierge intacte, Notre-Dame, la Vierge Marie » (*Sermon IV*).

Enfin, nous devons noter que Zaccaria choisissait de préférence les fêtes mariales pour donner l'habit à ses disciples.

163 - De Morigia, Marracci nous atteste, avec une phrase plus profonde qu'il n'y paraît, qu'il « attendait de Marie le salut éternel ». C'est en Morigia que nous reconnaissons le lointain précurseur de l'ajout du nom de Marie au prénom de tous les Barnabites ; cet ajout devint une norme constante depuis la fin du 19^e siècle, quand fut canonisé notre saint Fondateur qui portait précisément ce prénom.

En donnant, en 1545, l'habit barnabitique à Giovanni Malipiero, Morigia confirma son nom de Giovanni avec l'ajout de celui de Marie, « en mémoire de cette sainte conjonction qui nous fut laissée en testament par le Christ en croix, quand, pendant sur ce bois dur, il dit à sa Mère, en parlant de son cousin Jean : "Femme, voici ton fils" et à Jean "Voici ta mère". À partir de cette heure, celui-ci l'accepta comme mère. [Morigia dit cela pour que Malipiero] s'efforce d'imiter le chaste et éclairé évangéliste et la Reine des Cieux, Mère de Dieu et notre Médiatrice, par sa prière et sa protection ». Et c'est ainsi qu'il sera ensuite appelé – note le chancelier – ajoutant le souhait : « *Quod sit felix et faustissimum* » (Que cela soit pour votre bonheur et vous soit favorable).

164 - Quant à Ferrari, nous savons par Marracci que, par amour de Marie, il s'infligeait de sévères mortifications au point de subir les reproches de son frère Basilio. Il fut aussi le confesseur perpétuel des Angéliques auxquelles il répétait d'honorer toujours plus assidûment Marie.

Comme on l'a déjà dit, ce fut encore lui qui établit le jeûne du mercredi en honneur de la Vierge et la récitation des Litanies de la Vierge de Loreto le samedi, et les Barnabites adoptèrent l'usage de les réciter chaque soir, durant l'examen de conscience fait au chœur.

165 - Comme on le voit, on peut faire remonter à nos Fondateurs les origines barnabitiques de la dévotion à Marie.

On a relevé à juste titre que la dévotion mariale dans notre Ordre a pris des tonalités diverses au long des siècles.

Au 16^e siècle, c'était la Vierge des douleurs (*l'Addolorata*) et Zaccaria recommandait d'en méditer les souffrances.

Au 17^e siècle, le culte des Barnabites s'adresse à la Vierge de Loreto. Dans plusieurs de nos maisons on retrouve des reproductions de la Sainte Maison (de la Vierge à Loreto). Nombreux sont les Barnabites qui firent le pèlerinage vers ce sanctuaire. Nous rappellerons, parmi eux, saint François-Xavier Maria Bianchi.

Le père Palma se rendit lui aussi à Loreto ; c'est à lui que se rattache l'histoire de Saint-Charles ai Catinari où, au 18^e siècle, s'affirmera la dévotion à Notre-Dame de la divine Providence.

Le 18^e siècle, enfin, est le siècle de l'Immaculée, comme nous le verrons plus amplement dans la suite.

Avant de parler de Notre-Dame de la divine Providence, nous noterons que, depuis les origines, s'introduisit dans notre Ordre une remarquable dévotion à la Vierge "Sedes sapientiae" (Siège de la sagesse), invoquée comme patronne des études. Un décret du chapitre général de 1602 prescrivait qu'aux fêtes de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption, de la Nativité de la Vierge et de sa Conception, les prêtres devaient célébrer la messe, les clercs, réciter le chapelet, les frères convers, réciter 15 *Notre Père* et *Je vous salue Marie* « *pro felici studiorum nostrae Congregationis progressu* » (pour le bon progrès des études dans notre Congrégation).

Cette disposition est restée en vigueur uniquement pour le jour de la fête de l'Immaculée conception.

Le précédent le plus significatif de ce décret peut être trouvé dans l'usage, introduit par saint Alexandre Sauli, de réciter l'*Ave Maris stella* pour la bonne marche des études.

NAISSANCE DU CULTE À NOTRE-DAME DE LA DIVINE PROVIDENCE

166 - Les Barnabites se répandirent très vite en plusieurs villes italiennes, appelés par les évêques et par les princes, pour réformer les mœurs du clergé et des fidèles, mais ils n'avaient aucune maison à Rome. Après avoir refusé pour diverses raisons les églises de Sainte-Marie in Aquiro et de Sainte-Agathe dans la Suburre²³, le 30 mars 1575 ils prirent formellement possession de la petite église de Saint-Blaise à l'anneau ; comme elle était en très mauvais état, elle fut démolie et remplacée par une majestueuse église que les pères dédièrent à saint Charles Borromée. Malgré quelques difficultés, les travaux arrivèrent à bon port, au point qu'on put y célébrer la fête du titulaire, mais on ne put en terminer la construction qui demeura incomplète durant six ans. Comme les pères étaient dans la gêne, le père Biagio Palma s'adressa avec confiance à Notre-Dame de Loreto et il y fit un pèlerinage en 1626. Revenu à Rome, il se présenta au cardinal Leni pour obtenir son aide, mais il ne reçut aucune certitude. Une année entière passa ainsi, quand, le 11 octobre, le cardinal tomba gravement malade et, avant de mourir, il fit venir ce père, l'accueillit avec beaucoup de gentillesse et décida d'attribuer la plus grande part de son héritage aux Barnabites pour terminer les travaux de Saint-Charles. Le père Biagio Palma attribua cette décision à Notre-Dame et, en souvenir, laissa une relation écrite détaillée qui, reprise un peu plus tard par le père Gennaro Maffetti, lui inspira de promouvoir à Saint-Charles le culte à Marie. (Entre parenthèses, la reconnaissance envers le généreux cardinal est visible dans les blasons qui présentent des troncs d'arbre en référence à son nom "Leni" ; en italien *legno* signifie *bois*).

167 - Vers 1664, on voulut porter dans le petit chœur de la communauté une fresque de la Vierge, retirée de l'église Saint-Paul à la Colonne. En la fixant à la place prévue, elle tomba en morceaux. L'architecte qui conduisait les travaux, regrettant cette fausse manœuvre, donna un merveilleux tableau de la bienheureuse Vierge Marie qui est considéré comme une des meilleures œuvres de Scipione de Gaeta, disciple de Raphaël.

La Vierge y figure, vêtue d'un habit pourpre et d'un manteau azur. Un voile très fin couvre

23 Suburre : quartier mal famé de Rome entre le mont Célius et l'Esquilin.

sa tête et descend gracieusement sur ses épaules. Dans ses bras, elle tient l'Enfant divin et le serre avec amour sur son sein. La main de l'Enfant-Jésus repose dans celle de sa mère et elle semble indiquer la source sacrée de la puissance de Marie.

Le père Maffetti fit exécuter une copie de ce tableau par un humble frère barnabite, Pierre Valentini, et l'exposa à la piété des fidèles sous le titre de « *Mater divinae Providentiae* » - Mère de la divine Providence. (1732), comme pour dire que l'intercession maternelle de Marie avait remarquablement pourvu à remplacer la fresque. L'étroit couloir, sans ornement, où elle fut placée devint un petit sanctuaire rempli de fidèles. En 1742, on érigea l'autel où, plus tard, se seraient prosternés des princes et des papes.

LA VIERGE DES BARNABITES

168 - En peu de temps affluèrent dans l'église Saint-Charles des pèlerins toujours plus nombreux pour s'agenouiller aux pieds de la Vierge. Pour rendre féconde et stable cette grande dévotion, le pape Benoît XIV, par un *brief* du 25 septembre 1744, institua une pieuse société (Confraternité de la Mère de la divine Providence) et l'enrichit de nombreuses indulgences. La chapelle consacrée à la Vierge jouit toujours d'une particulière prédilection de la part des souverains pontifes : de fait, Benoît XIV la visitait chaque année et y apportait de riches dons.

Le 10 mars 1834, les Barnabites obtinrent du pape Grégoire XVI de pouvoir donner à Notre-Dame de la divine Providence le titre « d'Auxiliatrice des chrétiens », qui était le titre sous lequel la Vierge était invoquée au temps des luttes contre les Turcs qui avaient atteint Vienne, au cœur de l'Europe.

Cinq ans plus tard, un vol dépouilla l'image sacrée de tous ses ornements. En conséquence, les Barnabites, après avoir organisé une espèce de collecte chez les fidèles, restaurèrent toute la chapelle et le cardinal Lambruschini en consacra solennellement l'autel.

Le 2 février 1815, Pie VII, se reconnaissant débiteur à Marie pour son retour à Rome après son exil en France, se rendit à Saint-Charles, se prosterna devant l'image de Marie et déclara que son autel était privilégié quotidiennement et pour toujours : en y célébrant la messe, on gagnait une indulgence plénière.

Pie IX passa les premières années de son sacerdoce à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame de la divine Providence.

Quand il fut pape, il la visita et lui accorda certaines indulgences. (Il faut rappeler qu'à la fin des travaux de restauration de l'église Saint-Charles, en 1861, le pape Pie IX lui-même célébra la sainte messe à l'autel où était exposée l'image vénérée de la Bienheureuse Vierge de la divine Providence et laissa comme dons les ornements avec lesquels il avait célébré). Léon XIII décréta le couronnement de l'image miraculeuse et cette cérémonie fut célébrée avec une grande solennité.

Plus tard, Pie X concéda la messe votive et l'office liturgique propre. Tandis que la visite accomplie par Jean-Paul II le 8 février 1981 est restée mémorable.

169 - Parmi les nombreuses Vierges vénérées dans notre Congrégation, celle de la divine Providence prit une telle importance qu'elle devint la Vierge des Barnabites. C'est ainsi que la présentait à tous les membres de l'Ordre le père général Baravelli (1877-1879), quand il décréta que son effigie devait être placée dans la chambre de tous les Barnabites.

Quant à nous, nous pensons que notre Vierge a tous les titres requis pour être le modèle et le stimulant de notre piété mariale. Elle attire notre regard dévot, puis, insensiblement, elle le conduit à Jésus où toute véritable dévotion à Marie veut porter le cœur des fidèles. Nous voyons en Notre-Dame de la Providence, notre mère, comme si elle nous serrait dans ses bras comme elle le fait pour son Fils premier-né, et aussi la mère de tous les chrétiens de l'Église entière qui, bien souvent, lui attribua son salut dans les bourrasques des persécutions.

Notes

162 - Ce chapitre recueille les données de la dévotion mariale des Barnabites uniquement en ce qui concerne les Fondateurs et Notre-Dame de la divine Providence. D'autres données, dispersées çà et là dans le *Manuel* (voir la voix : Vierge Marie, dans l'Index par sujets), peuvent être retrouvées synthétiquement dans l'opuscule du père I. Pica, *Il culto della Madonna presso i Chierici regolari di san Paolo* (Le culte de la Vierge Marie chez les Clercs réguliers de saint Paul), Rome, 1909. Dans la seconde partie de ce *Manuel*, (ch. 20), on traitera de la tradition en faveur de l'Immaculée conception dans notre Ordre. Sur les Vierges dans nos églises, est paru un numéro spécial de "l'Eco dei Barnabiti", 1964, n° 3-6. Sur la dévotion mariale du saint Fondateur, voir "Rivivere", 1, 20 sv. Le père Luigi Cagni recueillit à l'occasion de la 1ère Semaine de spiritualité barnabitique, Rome, 1951, les souvenirs domestiques de la dévotion mariale au cours du 16e siècle barnabitique.

À la note 22, on a parlé des monogrammes employés par Zaccaria dans ses écrits. En guise de commentaire des deux monogrammes mariaux, nous pouvons ajouter ce qu'écrit Marracci à propos de Gaétan Thiène (*Fundatores mariani* - Fondateurs mariaux, cité par Bourassé, *Summa aurea*, 11, p.563) : « *Aliquid conscripturus, suavissimo Jesu nomini praemisso, mellifluum etiam Mariae nomen addebat* : quand il écrivait, ayant d'abord placé le nom très suave de Jésus, il y ajoutait le très doux nom de Marie ».

163 - Sur le nom de "Marie" ajouté au nom des Barnabites, un autre précédent est rapporté dans la *Synopse* du père Secchi, au paragraphe 123. On notera toutefois que le père Secchi le met en relation avec le saint Fondateur. Voici la citation, traduite : « En donnant l'habit de la Congrégation, quand on imposait à quelqu'un le nom d'Antoine-Marie, c'était comme pour rappeler la vénération et la sainteté de ce nom, de manière que chacun était stimulé à imiter celui qui avait été le modèle de la perfection religieuse. Bartolomeo Ferrari, l'année après la mort de Zaccaria, devant donner l'habit de la Congrégation à Giovanni Andrea Cermenati, voulut lui donner, en pieux souvenir du défunt Fondateur, le nom d'Antoine-Marie. L'usage d'imposer ce nom, après avoir d'abord commémoré la conduite remarquable et les vertus d'un si grand père, fut en vigueur dans la Congrégation non seulement les premières années, mais aussi par la suite ».

À ce point, le père Secchi cite l'exemple du père Paolo Melso qui, donnant à Lavinia Sfondrati le nom d'Antonia Maria (27 décembre 1545) dit, entre autres : « Je te donne ce nom, en souvenir de notre père qui s'appelait ainsi. Et je fais ceci de bon gré, car il s'agit d'un nom plein d'honneur et de sainteté, qui doit être, par toi et par les autres (Angéliques), éternellement vénéré ».

166 - Sur le culte de Notre-Dame de la divine Providence, on lira l'ouvrage fondamental du père A. Dubois, *Notre-Dame de la Providence*, Paris, 1908.

169 - Le père L. Comini a recueilli beaucoup de données sur "Maria santissima Madre della Provvidenza e i barnabiti" dans son livre *Maria santissima Madre della divina Provvidenza nel suo secondo centenario 1732-1932* (Très sainte Marie, Mère de la divine Providence à l'occasion de son second centenaire 1732-1932), Lodi 1932, pp.387 sv.

Voir aussi l'opuscule du père L. Manzini, *Memorie e documenti riguardanti il culto di Maria santissima Madre della divina Provvidenza* (Mémoires et documents regardant la très sainte Marie, Mère de la divine Providence), Rome 1958, et le livre plus récent de S. de Ruggiero, *La Madonna e i barnabiti*, Bologna 1978.

AU SERVICE DE L'ÉGLISE

Première période (1579-1662)

Un séminaire d'évêques

Monseigneur Dossena

Monseigneur Giarda

Les vrais coadjuteurs des évêques

Seconde période (1662-1780)

Benoît XIV, un pontife barnabite ?

Le premier cardinal barnabite

L'épiscopat à sept barnabites

monseigneur Recrosio

le cardinal Gerdil

le "style" de notre service

170 - Il n'existe pas de synthèse d'histoire barnabitique qui ne consacre un chapitre aux évêques et aux cardinaux de l'Ordre. Ceci est considéré comme un indice du service que la Congrégation a rendu à l'Église au cours des siècles de son histoire.

Nous voudrions, avec une vue plus large, considérer non seulement les Barnabites avec mitre et crosse, mais parler aussi de tous ceux qui, de manière plus humble et moins spectaculaire, ont servi le siège apostolique.

Ce sera une confirmation que la Congrégation est née pour ce service et n'a pas laissé se perdre l'occasion de le rendre.

La période que nous allons examiner va de 1579 (c'est-à-dire du moment où les Barnabites se sont dotés de *Constitutions* définitives) à la fin du 18^e siècle, et elle embrasse le premier versant de l'histoire barnabitique que nous sommes en train de décrire.

À son tour, nous pourrions diviser en deux périodes l'époque que nous considérons, prenant comme date de division l'année 1662, c'est-à-dire quand la Congrégation transféra son siège généralice de Milan à Rome, acquérant en conséquence une dimension ecclésiale plus évidente.

PREMIÈRE PÉRIODE (1579 – 1662)

171 - C'est de Malte que l'Apôtre des Gentils prit son départ pour la dernière étape de son dangereux voyage. La Capitale du monde l'attendait où, avec Pierre, il jetterait les bases « de cette Rome d'où le Christ est romain ». C'est de Malte que les "Fils de Paul" commencent, je pourrais dire : officiellement, leur service direct du Saint-Siège et des papes, en coopérant à l'œuvre multiforme du gouvernement central et périphérique de l'Église.

Pour la réforme de l'Ordre de Malte, souffrant de discordes internes et de décadence, Grégoire XIII envoya dans l'île monseigneur Gaspard Visconti qui voulut avoir à ses côtés quelques prêtres des différentes nationalités présentes dans cet Ordre. Pour les Italiens, c'est peut-être, comme le pense Premoli, sur l'intervention de saint Charles Borromée, protecteur des Chevaliers de Malte, que furent choisis les Barnabites.

Il est vrai que le père général Torielli, ayant su que Grégoire XIII avait confirmé ce choix, chercha à l'en dissuader en disant que « bien que tous les Barnabites soient très désireux et très disposés à suivre Sa Sainteté comme des fils et des serviteurs très obéissants, il n'en prévoyait pas moins le dommage notable qui serait causé à l'Ordre par cette mission, du moment qu'il fallait le priver de pères qui étaient déjà si peu nombreux et que très rares étaient ceux qui étaient adaptés à cette entreprise ».

Mais le pape fut inébranlable et les pères Maletta (1534-1584) et Antonio Marchesi (1541-1600) quittèrent Rome le 4 novembre 1581. Leur travail, qui dura deux ans, eut un résultat très positif et mérita les éloges du pape.

De fait, c'est ainsi que s'exprime Gabuzio : « *Eos (les Cavaliers de Malte) et alios plurimos optimis spiritualibus vitae disciplinis instructos reliquerunt. Romamque versi, de re bene gesta pontificem, qui magnam inde coepit animi laetitiam, admonuerunt* » (les pères laissèrent les Chevaliers de Malte et beaucoup d'autres bien formés aux excellentes disciplines de la vie spirituelle et, revenus à Rome, informèrent le pape du bon résultat de cette entreprise et celui-ci en éprouva une grande satisfaction).

Cette bonne conduite dont firent preuve les Barnabites, choisis pour la première fois par Grégoire XIII pour cette entreprise, aussi sainte qu'elle avait été crue difficile, – commente le père Barelli – leur conféra du crédit de façon que, dans la suite, ses successeurs eurent fréquemment recours à leur travail en tout temps et en toutes circonstances au service du Saint-Siège et de l'Église universelle ».

UN SÉMINAIRE D'ÉVÊQUES

172 - Mais comment les Barnabites prêteraient-ils leurs services au gouvernement de l'Église ?

Si les *Constitutions* décrètent qu'ils doivent militer pour l'Épouse du Christ comme « coopérateurs des évêques », elles interdisent toutefois d'accepter les offices, les charges et les dignités qui ne soient pas propres à l'Ordre.

À un peu plus d'un demi siècle de la fondation se posa donc de toute évidence une grave question exceptionnelle : l'incompatibilité de l'habit religieux avec les charges ecclésiastiques.

Sur la ligne du vénérable Cosimo Dossena (1548-1620), nos pères s'orientent vers une ligne précise : accepter les charges, fuir les honneurs ; travailler dans l'Église comme Barnabites et seulement comme Barnabites.

En 1593, Clément VII élit évêque le père Bascapè. Dans ce cas, l'opposition du père Dossena n'eut aucun effet, alors qu'il avait déjà retenu le pape d'élever à l'épiscopat les pères Tornielli, Caimo et Bonaventura Asinari.

Au contraire, le pape lui recommanda de faire bien attention de ne pas être arraché lui aussi à sa tranquillité.

L'intrépide général, dans sa peur que le pape ne fasse de la Congrégation « un séminaire d'évêques », voulut se mettre à l'abri et, tout en confirmant à Clément VII l'absolue disponibilité des Barnabites à assumer « cette sorte d'offices et de charges qui ne font que donner de la peine et causer des fatigues sans aucun intérêt temporel », il demanda « quand il plairait à sa béatitude d'avoir recours à nos sujets pour des ministères fatigants et pleins de peine, de les laisser de toute façon vivre en paix dans leur état sans leur conférer de dignité ecclésiastique ». Mais ni Dossena ni les Barnabites qui le suivirent n'échappèrent à la logique des choses !

Cette résistance à outrance – comme nous le verrons – aux charges, reflétait une donnée de fait : les papes appréciaient les qualités et les capacités des Barnabites et, en même temps, c'était la meilleure garantie que les charges qui leur étaient confiées seraient accomplies sans ambitions mondaines ni cupidité, mais avec zèle et esprit surnaturel. Le cardinal Antonio Barberini n'avait-il pas dit, en notifiant au père Gallicio la nomination du père Guérin, acceptée après avoir vraiment été imposée par un précepte, après deux tentatives inutiles : « C'est à des personnes de ce mérite qu'il faut donner les charges et non à ceux qui briguent pour les obtenir » ?

173 - La tradition épiscopale des Barnabites commença avec Alexandre Sauli. À ses côtés, nous devons placer Carlo Bascapè. Leur exemple, concrétisé en une sainteté reconnue et proposé comme modèle aux fidèles, a créé un style et, peut-on dire, un critère d'interprétation de toute l'activité pastorale exercée par ces Barnabites que la confiance des papes a voulu honorer de la dignité épiscopale.

Nous avons déjà parlé de Sauli. Nous devons maintenant nous approcher de la figure gigantesque de Bascapè.

Mais, comme nous l'avons déjà dit pour Sauli et le répéterons pour François-Xavier Bianchi, nos saints doivent être connus directement, par un cycle de lectures spirituelles qui nous permette d'être continuellement éclairés par leur exemple et leurs enseignements.

Il ne nous intéresse pas de souligner ici – car elle a déjà été mise en relief (**114-115**) – l'importance décisive de Bascapè dans notre Congrégation. Nous voulons simplement parler de l'exercice de son épiscopat.

La valeur qu'il avait déjà démontrée à plusieurs reprises dans l'accomplissement de missions difficiles et dans le gouvernement de l'Ordre, présenta Bascapè à l'opinion publique comme le sujet indiqué pour accomplir la mission de pasteur.

Des voix qui couraient çà et là l'avaient déjà préconisé comme évêque de Vigevano ou de Pavie ou aussi d'Avignon. On avait même dit qu'il deviendrait cardinal (1590) ; et il ne devait pas s'agir de pures imaginations, puisque Carlo Bascapè rédigea à ce propos un mémoire circonstancié :

Raisonnement sur la nouvelle qu'il avait été créé cardinal.

Mais sa nomination à l'épiscopat ne se fit pas attendre et Clément VIII lui confia la charge du diocèse de Novare. Il commença sa mission, ayant encore vivant en sa mémoire le souvenir d'Alexandre Sauli et, surtout, de Charles Borromée, son père et maître.

Ses premiers soins furent consacrés au clergé et à la formation des séminaristes. Le diocèse, abandonné depuis longtemps à lui-même, fut restructuré en circonscriptions ; ses lois furent mises à jour selon les canons du concile de Trente, grâce à la célébration de synodes. Chaque noyau de fidèles, répartis en 276 paroisses, fut approché par lui en deux longues visites pastorales qui lui permirent de recueillir une très riche moisson de nouvelles de première main qu'il rassembla ensuite dans son œuvre monumentale *Novaria, seu de Ecclesia novariensi* (Novaria, c'est-à-dire : de l'Église de Novare).

Dans sa sollicitude pastorale, il voulut être secondé par des collaborateurs de confiance. C'est ainsi qu'en 1599 il introduit les Barnabites à Novare. Il dirigea le diocèse pendant 22 ans qu'il consacra au bien des âmes. Sa santé ne résista pas à tant d'efforts et la mort le surprit à 65 ans, en 1615. Il laissa à tous l'exemple d'une vertu remarquable qui attend encore la reconnaissance suprême (la canonisation) du magistère de l'Église.

MONSEIGNEUR DOSSENA

174 - Le premier Barnabite à être appelé à la charge épiscopale fut précisément le père Dossena qui avait tant travaillé pour l'éviter à ses confrères.

Des épisodes significatifs, savoureux comme des fioretti, rappellent nos souvenirs à propos de sa nomination, d'abord comme surintendant de la Congrégation des Fogliesi et ensuite comme évêque de Tortona.

Sa première charge (1594) lui fut confiée par un précepte « en vertu de la sainte obéissance » par Clément VIII qui, « ayant, dans le Seigneur, une très grande confiance en sa piété, sa prudence, son zèle pour la religion, sa doctrine et son expérience », donna au père Dossena pleins pouvoirs pour son travail de réforme : « Pourvu que le père Cosimo donne son consentement, car sans lui nous ne pouvons rien faire ».

Cette charge fut confirmée par Paul V (1605) qui, ne se sentant pas lié par les promesses de son prédécesseur et ayant d'abord nommé Eugenio Cattaneo évêque de Teleso (1607), nomma le père Dossena à l'évêché de Tortone (1612).

Les mille tentatives de notre confrère pour échapper à cette nomination font penser à un roman. Ce fut une lutte acharnée qui se prolongea pendant trois mois (novembre 1611 - janvier 1612). Finalement, la volonté du pape triompha : « Nous savons – lui dit-il – que vous êtes venu contre votre volonté et par obéissance véritable, mais ayez patience. Vous êtes « appelé par Dieu comme Aaron ». Beaucoup nous ont demandé de confier cette Église à des personnes de grande qualité et le Seigneur nous a mis dans le cœur de vous la confier, recevez-la donc comme donnée par lui... ». Et quand il le revêtit, de sa propre main, d'un de ses rochets, en plus des démonstrations d'affection, il lui dit tout bas qu'il n'avait jamais nommé un évêque avec plus de plaisir. Qu'il nous soit permis de rappeler un autre fait. Les paroles de Paul V au père Dossena évoquent celles que Grégoire XVI adressera à Stanislas Vincenzo Tomba (1782-1847), qui répugnait lui aussi à accepter sa nomination épiscopale : « Levez-vous et regardez le Crucifix – lui dit le pape, ému par ses déclarations d'humilité – et obéissez-lui, lui qui vous parle par la bouche de son vicaire. Je n'entends pas vous conférer un honneur mais une croix à porter ; moi aussi je la porte et elle est plus pesante que la vôtre. Allons, ayez confiance en Dieu et vous verrez des miracles. Il faut servir l'Église : je le veux et je vous le commande ».

175 - La Congrégation s'apprête-elle à devenir, comme le note un auteur français, « une vraie

pépinière d'évêques », une source où l'on peut puiser des énergies précieuses au service de l'Église ? C'est un fait que les dispositions des meilleurs Barnabites envers la dignité épiscopale et les autres charges, sont celles du père Dossena, comme celles que le père Manara a exprimées de façon si merveilleuse : « *Nec inanis gloriolae cupiditate seducti, nec religiosae vitae taedio vincti, nec regiminis labore lassati, novae militiae nomen dedimus. Propositum hoc certe nostrum, nec splendor infulae nec singularis in conferendo summi pontificis humanitas, laudes, et cumulata insuper beneficia vicerunt, sed vicit unice his omnibus, aliisque compluribus, aperta satis satisque explorata voluntas Dei* – Nous sommes entrés dans une nouvelle milice [la vie épiscopale], non parce que nous étions séduits par le désir de la vaine gloriole, ni vaincus par le dégoût de la vie religieuse, ni non plus parce que nous étions fatigués du gouvernement [de la Congrégation]. Notre intention ne concerne certes pas la splendeur des enseignes [pontificales], ni non plus la très grande bienveillance du pape en nous conférant cette dignité, et encore moins les grands bénéfices qui en découlent : ce qui a prévalu sur tout cela et sur beaucoup d'autres choses, est l'évidente, et plusieurs fois recherchée, volonté de Dieu ».

MONSEIGNEUR GIARDA

176 - À ces paroles s'ajoute l'exemple et, si nous cherchons parmi les évêques barnabites le prototype de celui qui sacrifie même sa vie pour obéir à la volonté de Dieu, que l'ordre du pape et la mission reçue poussent à embrasser, voici que vient à notre secours la figure très connue de monseigneur Giarda, appelé "le dernier évêque de Castro". C'était une figure très appréciée dans la curie romaine que Monseigneur Giarda : consultant à la Congrégation de l'Index, des Rites et à la Congrégation du Cérémonial des Évêques, il entra en contact avec Innocent X qui l'aimait beaucoup en raison de la cause de canonisation de saint François de Sales. Comme il appréciait ses talents, le pape le nomma évêque et lui proposa le choix entre trois sièges. Le père Giarda, s'opposant à la nomination et ne se décidant pas à choisir, se vit confier l'évêché de Castro ; comme celui-ci était le plus proche de Rome, cela lui aurait permis de continuer ses travaux sur François de Sales.

« C'est ainsi qu'il a plu à Dieu et à son vicaire – écrivait le père Giarda – de me confier le soin de l'Église de Castro, en me commandant plusieurs fois d'obéir alors que je ne briguais pas cette charge, mais que je l'avais constamment refusée aussi longtemps que j'ai pu le faire ».

Les retards à son départ, dus à l'opposition de Ranuccio Farnese à cette nomination et aux rumeurs de guerre entre sa famille et le Saint-Siège, perdirent rapidement leur raison d'être et le pape, soit parce qu'il pensait qu'on se contenterait d'interdire à Giarda d'entrer à Castro et qu'il pourrait donc gouverner le diocèse en demeurant dans quelque localité voisine, soit parce qu'il avait quelque autre motif, lui commanda de rejoindre son diocèse. Giarda ne cacha pas ses pressentiments et dit au pape lui-même qu'il allait au martyre.

Il quitta Rome le 18 mars 1649 et rejoignit Monterosi (à 22 km de la capitale) tard dans la soirée. C'est là que l'attendaient les sbires de Ranuccio qui, par deux coups d'arquebuse l'abattirent au sol. Tandis qu'ils tiraient, Giarda s'exclamait : « Quelle faveur, Seigneur ! "Tu m'as jugé digne de souffrir pour toi et ta sainte Église ! Bonté infinie" Quand donc ai-je mérité une telle grâce ? Et – raconta l'abbé Gabriele Besangon, qui nous laissera un récit de l'événement – il rendait continuellement grâce à Dieu parce qu'il mourait par obéissance au Saint-Siège et pour la sainte Église.

« Si notre seigneur (le pape) m'avait signifié, même sans le commander, d'aller en Espagne, en Angleterre ou en Inde pour le service de la sainte Église, même si j'avais été certain d'y être écartelé en mille morceaux, j'y serais allé volontiers et avec joie. Quel meilleur sort pouvait m'arriver que de mourir pour obéir à celui qui est le chef de l'Église et qui tient la place de Dieu sur la terre, et pour rendre service à l'Épouse de Jésus Christ ? ». Le témoin que nous avons cité ajoute qu'il « répéta cela plus de cinquante fois avant de mourir, en remerciant sans cesse le Seigneur pour

une telle grâce ».

Innocent X ne fut pas insensible à cet acte d'héroïsme et, le jour où on célébrait la messe du 30^e jour après la mort, il se rendit à Saint-Charles pour les obsèques, entouré par sa cour et par un groupe de cardinaux, d'évêques et de fidèles.

Dossena et Giarda délimitent donc une période – la première dont nous traitons – durant laquelle les rapports entre les Barnabites et le Saint-Siège, en ce qui concerne le gouvernement de l'Église de Rome et du monde, ont des traits précis et parfois caractéristiques.

LES VRAIS COADJUTEURS DES ÉVÊQUES

177 - Mais cet examen serait incomplet si nous ne passions en revue beaucoup d'autres Barnabites dont le service du Saint-Siège se caractérise par le zèle pour les âmes, la compétence et la discrétion, et qui se colore toutefois d'une tonalité toute barnabitique.

À côté des évêques – dont le nombre, durant le laps de temps qui va de l'approbation des *Constitutions* au transfert du siège généralice à Rome (1662), atteint la vingtaine, où se détache parmi ceux qu'on a déjà mentionnés, la belle figure de monseigneur Juste Guérin, successeur de saint François de Sales dans le diocèse de Genève et postulateur de sa cause de béatification – des Barnabites sont souvent appelés par les papes pour des missions dans le territoire des États pontificaux et ailleurs.

178 - Clément VIII, qui recommandait à monseigneur Paleotto, archevêque de Bologne, « d'appeler partout les Barnabites, qui sont de vrais coadjuteurs des évêques », engagea aussi nos pères pour de multiples affaires, comme quand il envoya le père Sigismondo Laurenti, dont il appréciait la science et la piété, en compagnie du père Alessandro Laiolo, faire la visite apostolique du diocèse de Porto et Santa Rufina ; ou le père Domenico Boerio qu'il délégua pour réformer les monastères cisterciens de Santa Maria di Staffarda (Saluzzo). Le père Costantino Pallamolla mérite une plus ample mention : appelé « de mandatu speciali – par un mandat spécial » par Clément VIII à faire partie d'une commission de cardinaux et d'évêques pour délibérer sur le culte populaire rendu à des personnes mortes en odeur de sainteté, il fut le premier à exposer, devant le pape, son avis, qui devint un texte de référence et fut loué, ainsi que d'autres de ses sentences, par Benoît XIV lui-même. Paul V le choisit comme examinateur apostolique du clergé romain, « charge – comme le note Barelli – vraiment remarquable, surtout à cette époque où on n'avait pris jusqu'alors la décision de la confier, parmi les prêtres réguliers, qu'à deux d'entre eux ». Notons aussi qu'il assumait cette charge pendant quarante-deux ans !

Urbain VIII le créa visiteur apostolique et, un jour ou l'autre, nous l'aurions retrouvé évêque s'il n'avait constamment refusé cette charge.

Par la volonté des papes Paul V et ensuite d'Urbain VIII, les pères Agapito Errara et Antonio Volpelli entreprirent des missions à Ostie pour évangéliser les territoires qui entouraient Rome (*l'Agro romano*), ce que firent également les pères Pomponio Tartiglia et Biagio Palma. Le père Giovanni Ambrogio Mazenta (1565-1635) fut choisi par le même Paul V, à la demande des habitants de Bologne, pour déterminer les limites de la zone de Ferrare, « parce qu'il était un expert en ce domaine ».

Toujours aux environs de Rome, nous citons les noms du père Pietro Boncompagno, chargé personnellement par Urbain VIII de catéchiser les populations de ce territoire, et le père Alessio Lesmi destiné « *pontificis iussu* – sur l'ordre du pape », entre autres tâches, à prêcher une mission à Ostie.

179 - D'une tout autre teneur est l'œuvre des pères Crisogono Cavagnolo et Carlo Bossi, qui débrouillèrent des affaires politiques.

Chacun sait, par la lecture des *Promessi sposi* (ch. 27) que Charles I, duc de Nevers « avait avec lui quelques amis importants, dont le pape Urbain VIII ». Mais est demeurée inconnue la mission d'intermédiaire entre le pape Barberini et Charles I, accomplie « avec intégrité et prudence » par le père Cavagnolo, qui réussit à ramener la paix sur le trône du duché contesté, affermie par la déclaration concordante des autres puissances.

Le père Bossi – ainsi que l'atteste Ungarelli – vivait en grande familiarité avec le pape qui le voulait avec lui en villégiature et lui lisait ses compositions littéraires. Il fut créé référendaire des deux Signatures²⁴ et employé pour traiter d'affaires politiques auprès de plusieurs princes. La bonne issue de ces missions détermina le pape Urbain VIII à lui conférer la pourpre cardinalice, mais notre confrère qui, en raison de ses charges politiques croissantes, était sorti de la Congrégation, avec l'autorisation des supérieurs, pour endosser l'uniforme des Chevaliers de Malte, rentra dans sa Congrégation, poussé par son désir de vie retirée et de détachement des honneurs.

180 - Pas moins que ses prédécesseurs, Innocent X – le dernier pape de cette première période – se servit des Barnabites, dont le travail revêt une signification particulière si on le place sur le fond des projets de réforme de ce pape.

En 1652, il publiait la *bulle Instaurandae disciplinae* (pour restaurer la discipline), dans le but de supprimer les petites maisons religieuses. Nos "communautés" supprimées furent au nombre de quatre. Un danger bien plus grave se profilait : celui de la fusion avec les Théatins ou les Somasques. Mais les Barnabites ne durent pas s'en préoccuper. Déjà auparavant, les pères Pompeo Facciardi, Eliseo Fusconi et Alessio Lesmi avaient recueilli et étudié, par mandat du pape, les données sur l'état économique et les moyens de subsistance de chaque couvent en Italie. En outre, le père Facciardi fut choisi par Innocent X, avec les procureurs généraux des Cisterciens et des Carmes, pour résoudre de graves problèmes internes de l'Ordre camillien. On comprend bien comment l'ascendant exercé par nos pères sur l'esprit du pape et l'habileté et la droiture du père Facciardi, procureur général, représentaient une garantie assurée pour notre Congrégation qui n'eut rien à craindre, mais reçut au contraire de nouvelles attestations d'estime de la part d'Innocent X. D'ailleurs, l'année suivant la *bulle*, il éleva deux Barnabites à la dignité épiscopale.

DEUXIÈME PÉRIODE

181 - Comme nous l'avons déjà souligné, par le *bref* d'Alexandre VII qui établit à Rome le siège généralice (1662), commence pour notre Congrégation, toujours au point de vue de l'action des Barnabites dans le gouvernement de l'Église, une période nouvelle.

C'est le siècle d'Innocent XI et de Benoît XIV : le siècle des missions en Birmanie, le siècle de notre premier cardinal, mais surtout le grand siècle des évêques barnabites. Cette période, qui nous conduit jusqu'au seuil de la Révolution française, fut pour la Congrégation une période de prospérité.

Il nous suffira de rappeler ce que nous avons déjà dit plus haut. Les membres, de 387 en 1662, atteignent le nombre de 716 en 1685, c'est-à-dire en vingt ans, et le nombre jamais dépassé de 788 en 1724 et en 1731, et ils se maintiennent à environ 700 jusqu'aux années 1769-1770.

Les maisons aussi atteignirent leur chiffre maximal : 72. Et les provinces, celui de 6, car aux anciennes (lombarde, piémontaise, étrusque et romaine) s'ajoutent la française (1701) et la germanique (1749), signes de l'expansion à l'extérieur.

Il est vrai que la décision du pape Alexandre VII survint dans un climat d'oppositions et laissa des traces longues et douloureuses qui donnèrent bien du fil à retordre aux pères généraux et aux papes eux-mêmes (en particulier à Innocent XI et à Clément XI). Mais le père Gabriele Fanti

24 Signature : Tribunal suprême de la curie romaine, espèce de cour de cassation.

(1622-1679) avait les raisons de son côté quand il soutenait, chiffres en main, que la Congrégation, à partir de cette date fatidique (1622), avait grandi et progressé de manière très importante.

La renommée de l'Ordre, surtout auprès des classes les plus élevées et des cours princières, les indéniables dons scientifiques, la riche expérience acquise, plaçaient les Barnabites, - compte tenu, également, du manque de formation de toute une partie du clergé séculier de cette époque - dans une position remarquable qui ne pouvait pas échapper aux papes. D'autre part, ceux-ci, connaissaient bien désormais les membres d'une Congrégation qui s'étaient louablement distingués en beaucoup de tâches qui leur avaient été confiées.

Ce n'est pas pour rien que ce siècle est celui de deux grands papes – Innocent XI et Benoît XIV – grands amis des Barnabites, le siècle qui ne vit pas moins de 28 confrères élevés à la dignité épiscopale et l'un d'entre eux créé cardinal.

BENOÎT XIV, UN PAPE BARNABITE ?

182 - Le père Premoli affirme que, après saint Charles Borromée, Benoît XIV a été le plus grand protecteur des Barnabites. Les mémoires domestiques sont en effet très riches de données et d'épisodes attestant la bienveillance du pape Lambertini envers notre Ordre, avec lequel il eut des rapports marqués d'une vive cordialité, d'estime et d'amitié.

Quelqu'un a dit que les Barnabites, milanais par leur origine, romains par leur gouvernement, ont toujours été et sont bolognais par élection. Comment ne pas rappeler que c'est dans cette ville que Clément VII approuva leur institut ? Et qu'une intervention prodigieuse de la Vierge les aurait appelés là parce qu'ils étaient « très dévots envers elle et ses serviteurs fidèles » ?

Les Barnabites, peut-être plus qu'ailleurs, ont laissé dans cette cité aux deux tours des traces profondes et lumineuses, tant dans le domaine de l'architecture (qu'il suffise de rappeler l'église « métropolitaine » Saint-Pierre et les églises du Saint Sauveur et de Saint-Paul Majeur dont le père Mazenta a réalisé les projets), que dans le domaine culturel et pédagogique (enseignement au séminaire et chaires dans les universités), ainsi que dans le domaine pastoral, étant donné qu'ils étaient pénitenciers du Dôme.

183 - Ce fut précisément à Bologne que Prospero Lambertini connut les Barnabites. Il les voulut comme confesseurs, comme il fera aussi quand il sera pape. Il leur confia la direction du séminaire et, en somme, se servit d'eux pour sa mission pastorale au point de les proclamer « le bras droit du gouvernement spirituel de l'Église ».

Devenu pape, sa bonté s'accrut encore et se traduisit par des actes très importants pour notre histoire. Le jour même de son élection, il voulut annoncer son intention de proclamer bienheureux Alexandre Sauli. La Congrégation vaticane, qui discuterait et approuverait ses miracles, se tint à Saint-Charles ai Catinari où, malgré la pluie battante, le pape se rendit en personne, disant aux pères accourus pour le recevoir : « *Acquae multae non potuerunt extinguere caritatem!* - les eaux abondantes n'ont pas pu éteindre la charité ». Le décret de béatification fut publié le 9 avril 1741.

Benoît XIV, qui avait décidé que seraient confiées aux Barnabites, et à eux seuls, les missions des royaumes d'Ava et Pegu, appelés plus tard Birmanie, consacra lui-même le père Pio Gallizia, le nommant vicaire apostolique en Birmanie. Plus tard, le père Nerini lui aussi fut élevé par le pape à la dignité épiscopale. En plus de ces deux missionnaires, le pape Lambertini nomma évêques les pères Ubaldo Baldassini et Carlo Augusto Peruzzini ; celui-ci fut aussi un des cinq Barnabites qu'il choisit successivement comme confesseurs. Le dernier d'entre eux, le père Fortunato Venerio, dans une *Succinta e vera descrizione dell'ultima infermità e della morte di nostro signore Benedetto XIV* (Brève et véritable description de la dernière maladie et de la mort de notre seigneur Benoît XIV) fournit à l'histoire le souvenir d'un pape que même les Protestants n'hésitèrent pas à définir comme le meilleur de tous les papes ».

184 - Après Benoît XIV (même s'il le précède chronologiquement), Innocent XI mérite une mention, autre pape qui nous est très cher, successeur de Bascapè, qu'il appelait "un autre saint Charles", comme évêque du diocèse de Novare. Autour de sa personne se rassemblèrent un bon nombre de Barnabites qui l'aidèrent dans sa tâche de gouvernement.

En plus de cinq évêques barnabites nommés par lui, il suffit de mentionner le père Fanti, « qualificateur »²⁵ du Saint-Office et consultant à la Congrégation des Rites, et le père Alessandro Maderni - à l'époque, auteur renommé du *Cursus theologicus* (Traité de théologie), souvent cité par Benoît XIV, - nommé par un *motu proprio* (de son propre mouvement, spontanément) du pape à qui il était « *in primis carus* » (parmi les plus chers), lui aussi "qualificateur" du Saint-Office et examinateur du clergé. « Le bruit court – atteste Colombo – qu'Innocent XI avait décidé de le créer cardinal, si une attaque d'apoplexie ne lui avait pas enlevé la vie en 1685 ».

Aux pères Fanti et Maderni, nous pouvons ajouter, ne serait-ce que pour démontrer combien le pape appréciait les Barnabites, le père Caravaggi : après un cycle de prédications en l'église San Lorenzo in Damaso, il fut reçu en audience par Innocent XI et désigné par lui comme « vraie norme et règle du prédicateur apostolique...Nous avons désiré – poursuivait le pape – la présence de tous les prédicateurs, afin que chacun puisse apprendre de lui la vraie manière de prêcher, et c'est pour cette raison que nous lui sommes particulièrement obligé ».

LE PREMIER CARDINAL BARNABITE

185 - C'est Innocent XII qui a donné à l'Ordre son premier cardinal, qui fut aussi le premier qu'il créa. Giacomo Antonio Morigia (1633-1708), évêque de S. Miniato depuis 1681, puis archevêque de Florence depuis 1683, fut créé cardinal lors du consistoire secret de 1695 et tenu "*in pectore*" (nomination gardée secrète) jusqu'en 1699, époque où il fut revêtu de la pourpre.

« Il est probable – note Premoli – que la noblesse de sa maison, le nombre de ses relations importantes et la faveur dont il avait toujours joui auprès de Cosimo III, grand-duc de Toscane, influencèrent Innocent XII pour lui faire prendre cette décision ; mais les qualités d'esprit et d'âme de Morigia étaient totalement dignes, même à elles seules, de ce grand honneur.

Les dons de ce noble personnage et le rôle qu'il joua dans la vie de l'Église de son temps nous sont connus par deux lettres de l'abbé de Chanterac à Fénelon : « Homme de piété, de grand mérite, grand théologien et favori du grand-duc...Il n'est pas douteux que le pape, en le mettant à la tête de son parti, ait voulu le désigner à tous ses protégés comme son successeur ». Et encore : « Le seigneur cardinal Morigia a la réputation d'être un grand théologien. On l'estime aussi d'une piété très sincère : il paraît simple et pénétré des plus saints principes de la religion. Tout ce qu'il dit atteste qu'il a une grande pénétration des affaires et des vues très amples pour les embrasser d'un coup d'œil dans toute leur complexité : il en parle en se basant sur des principes très supérieurs à ceux qui règlent la majeure partie des hommes ».

À peine fut-il créé cardinal qu'on parlait déjà de lui confier le diocèse de Milan, mais il refusa. Clément XI lui confia alors celui de Pavie, « grade très élevé à cette époque – dit Colombo – parce qu'il était uni à l'archevêché d'Amasea *in partibus* (ce terme indique d'anciens sièges épiscopaux qui n'appartiennent plus à la chrétienté mais qui sont passés aux "infidèles", d'où le nom "*in partibus infidelium* – dans les régions des infidèles).

Ce fut notre confrère Morigia qui, lors du jubilé de 1700, ouvrit la porte de Sainte-Marie majeure.

186 - C'est sous le pontificat d'Innocent XII que se place également l'action du père Ottavio Visconti

²⁵ *Qualificatore* : théologien chargé de déclarer la qualité des propositions déférées à un tribunal.

(1645-1697) qui était auparavant entré en contact avec Alexandre VIII parce qu'il avait été désigné par les procureurs de tous les Ordres religieux pour présenter au pape une étude visant à modifier la *bulle De apostatis et eiectis* (des apostats et des exclus) d'Urbain VIII. Il avait, en outre, servi le Saint-Siège à l'occasion du conclave de 1691 et pour d'autres tâches importantes, traitant avec le roi d'Angleterre et écrivant contre la doctrine de l'hérésiarque Molinos, en tant que consultant²⁶ du Saint-Office. Innocent XII, qui appréciait ses talents, voulait le nommer évêque mais, comme le notent bellement les *Actes* de Saint-Charles ai Catinari : « *Eripuit nobis Coelum quem romanus pontifex erigere meditabatur. Ipsum iam primae Ecclesiae vacanti destinaverat praeficiendum* ». (Le Ciel nous a enlevé celui que le pape pensait à élever : il avait l'intention de le placer à la tête du premier évêché vacant).

187 - Une autre figure remarquable est celle du père Andrea Borelli (1651-1710). Connaissant la profondeur de sa science théologique, le Saint-Siège le choisit en 1693 comme consultant de l'Index et, en 1697, « *instante tota Congregatione Sancti Officii apud sanctissimum* » (à la demande expresse de toute la Congrégation du Saint-Office au pape), consultant de cette Congrégation. Dans ce rôle, quand Bossuet, d'accord avec d'autres évêques de France, dénonça comme contenant des erreurs condamnables l'œuvre du défunt cardinal Sfondrati concernant la prédestination, il fut nommé par le Saint-Siège dans la commission chargée de cet examen et celle-ci ne fut pas d'accord avec la position de l'évêque de Meaux.

Et voilà qu'Innocent XII lui commanda à l'improviste de se présenter devant lui car il lui avait destiné l'évêché de Noli. Cette nomination suscita les regrets des cardinaux qui dirent unanimement : « *dolentes amisimus* » (C'est avec douleur que nous l'avons perdu) car ils auraient préféré qu'il reste auprès d'eux pour débrouiller les affaires ecclésiastiques importantes.

Ce sont les mêmes sentiments qu'exprimera Clément XI : faisant allusion à la grande utilité qu'avaient pour le Saint-Siège la sagesse et la doctrine du père Borelli, il s'exclama : « *Electus ille fuit episcopus damno nostro* » (Il a été nommé évêque à notre dommage).

Le Saint-Siège et les mêmes Congrégations romaines ne manqueront d'ailleurs pas de continuer à avoir recours à ses services, malgré son éloignement. Par le même pape, il fut chargé d'apaiser les discussions entre les moniales de Sainte Claire et la curie de Gênes et de mettre fin aux divergences nées entre le prévôt de la collégiale de S. Biaggio in Finale et les chanoines de cette collégiale. Enfin, comme délégué "*de iure*" du Saint-Siège, il rétablit l'observance régulière chez les Conventuels du couvent de Noli.

L'ÉPISCOPAT À SEPT BARNABITES

188 - Le pontificat de Clément XI, le pape qui conféra la plénitude du sacerdoce à pas moins de 7 Barnabites, compte des figures glorieuses d'évêques.

Le père Idelfonso Manara (1653-1726), général de l'Ordre, était un prédicateur tellement remarquable qu'il fallut un décret de Benoît XIII pour que ses prédications et ses panégyriques soient rendus aux Barnabites par les chanoines de la cathédrale de Bobbio qui les avaient pris. Il fut nommé au siège de cette ville en 1716 et fut consacré à Sainte-Marie majeure par le cardinal Corsini qui devint plus tard Clément XII.

Le pape désirait déjà depuis longtemps l'élever à l'épiscopat, mais il ne trouvait dans le duché de Milan aucun évêché de première importance. Pour ne pas différer plus longtemps son choix car le père Manara avait déjà 62 ans, il lui confia le diocèse de Bobbio, célèbre mais d'importance secondaire. « Le pape déclara – réfère Manara lui-même, dont nous connaissons déjà les sentiments concernant son élévation à l'épiscopat – que si un autre diocèse de l'état de Milan

²⁶ Consultant du Saint-Office: théologien commis par le pape pour donner son avis sur des questions de foi ou de discipline

avait été vacant, il me l'aurait confié bien plus volontiers, mais, bien que ce diocèse (de Bobbio) ne fût pas adapté à mon mérite, qu'il était édifié par ma résignation à l'accepter, avec mille expressions de son obligeance faites en présence des cardinaux ».

Le nom de Manara est rappelé dans l'histoire de l'Église car c'est lui qui a été chargé par le pape de recueillir les informations juridiques pour le procès de canonisation d'Innocent XI.

189 - Une autre belle figure de Barnabite fait pendant à Manara, le père Francesco Arborio Gattinari (1658-1743). Le pape le connaissait comme prédicateur et avait fait l'expérience de sa sagesse et de sa prudence pour traiter les affaires, quand il lui avait confié des négociations secrètes à mener à Milan. À la demande des princes de Vaudemont, il le nomma évêque d'Alessandria (1701). Dans cette fonction, « s'étant révélé diplomate subtil, il se vit confier des missions très importantes et réussit à réconcilier avec l'autorité ecclésiastique les seigneurs rebelles de différentes régions du Piémont. Ses dons de négociateur très habile lui valurent même de résoudre une vieille querelle regardant l'immunité et l'exercice de la juridiction ecclésiastique, qui avait surgi entre le pape et Vittorio Amedeo II ». Cet heureux résultat lui valut d'être nommé par Benoît XIII archevêque de Turin.

C'est Gattinara également qui donna l'habit érémitique à saint Paul de la Croix, le fondateur des Passionistes.

190 - Le père Michele Teroni (1661-1726) est, lui aussi, une figure remarquable (26). Théologien du Saint-Office, il était souvent sollicité pour donner des conseils au Saint-Siège pour des questions où était accordée une très grande importance « à ses conseils, bien réfléchis, nets, concluants et efficaces ». Il entra dans le nombre des onze théologiens qui, unis à cinq cardinaux, furent chargés par Clément XI, en 1712, d'examiner les *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* du père Pasquier Quesnel, prêtre apostat de l'Oratoire de Paris. Le père Teroni, défenseur acharné de la *bulle Unigenitus* qui, comme on le sait, donna le coup de grâce au Jansénisme, s'attira l'estime et la bienveillance du pape. Celui-ci, pour le récompenser des services rendus au Saint-Siège, le nomma évêque de Venosa (1713) et, en attendant du placet royal, administrateur de Civitavecchia, puis d'Orvieto. Ce fut le pape lui-même qui voulut le consacrer à Saint-Charles ai Catinari.

De l'intimité et des rapports familiaux du père Teroni avec Clément XI, Grazioli raconte un épisode... numismatique savoureux. Une pièce d'or antique étant parvenue à Rome, le pape demanda à notre confrère, qu'il rencontrait fréquemment pour la question de Quesnel, s'il n'y avait pas parmi les Barnabites quelque expert en numismatique et archéologie. Il lui présenta le père Mazzei qui, aux dires du pape, en fit un commentaire tel qu'il n'en trouva jamais d'aussi soigné.

191 - Et puisque nous en sommes à raconter des anecdotes, nous ferons mention du père Rafaele Raggi (1653-1712), choisi par Clément XI comme évêque d'Aleria en Corse. « *Poteris esse bonus successor magni servi Dei Alexandri Sauli ?* » lui demanda le pape. (Pourras-tu être un bon successeur du grand serviteur de Dieu Alexandre Sauli ?). À cette demande, le cardinal Colaredo, pénitencier majeur, qui était présent, répondit avec le plus grand respect : « Sainteté, il pourra l'imiter pour trois motifs : 1) comme prédécesseur ; 2) parce qu'il est de la même Congrégation ; 3) parce que la famille Raggi à des liens de sang avec Sauli ». Le pape ajouta alors : « *Magnum habes praedecessorem. Illum imitare in pastoralis cura, et gregis Aleriensis custodia ac tutamine* ». (Tu as un grand prédécesseur. Imite-le dans son souci pastoral et dans la garde et la protection du troupeau d'Aleria).

MONSEIGNEUR RECROSIO

192 - Le dernier grand évêque qui termine notre passage en revue est le serviteur de Dieu Raimondo

Recrosio (1657-1732).

Désigné par Vittorio Amedeo pour l'évêché de Nice (1717), vacant depuis 20 ans, il suscita par sa doctrine et sa sainteté une si grande admiration chez le pape que celui-ci, en l'embrassant avec effusion, enleva sa croix pectorale et la lui donna en disant : « Nous portions cette croix à Bénévent ; nous vous la donnons comme elle est ; nous vous en aurions donné une plus belle si nous l'avions sous la main ». Aussitôt après sa nomination, le pape l'envoya à Embrun, où allait être célébré un concile pour traiter, entre autres, de la déposition de l'évêque janséniste de Senez, monseigneur Soanen, qui s'était rebellé contre la *bulle Unigenitus*. Recrosio obéit promptement, suscitant l'admiration du pape, qui dit : « Voilà un vrai fils d'obéissance ! ».

La bonne réussite de la mission qu'il avait reçue et le gouvernement exemplaire de son diocèse font de Recrosio un digne représentant de la glorieuse tradition épiscopale barnabitique.

193 - Nous ne voudrions pas omettre, pour compléter ce second panneau d'histoire domestique, d'autres services rendus au Saint-Siège, un autre travail multiforme de participation au gouvernement de l'Église, prestés par les pères Giovanni Battista Groppallo, examinateur apostolique du clergé, après les pères Pallamolla et Maderni, et secrétaire de l'examen des évêques ; Mario Maccabei, consultant de la Congrégation des Rites, de l'Index, et théologien "qualificateur" du Saint-Office ; Gabriele Valenzuela, le premier de nos pères à être examinateur des évêques, coadjuteur de la visite apostolique et sur le point d'être nommé évêque... « *nisi Innocentii XIII immatura mors honorem hunc ei praeripuisset* » (si la mort prématurée d'Innocent XIII ne l'avait privé de cet honneur » ; Filippo Bonfiglio, examinateur du clergé et consultant de la Congrégation des Reliques et des Indulgences.

Mais il nous plaît surtout de rappeler le père Paolo Frisi (1728-1784), mathématicien et scientifique. Il avait à peine 32 ans quand il fut consulté par Clément XIII, en 1760, concernant les querelles nées entre les habitants de Bologne et de Ferrara pour les eaux du Reno et des autres rivières et torrents de la Légation. Le père Frisi prépara son projet, visita les lieux et fit imprimer le résultat de son étude. Malgré des oppositions temporaires, le projet du père Frisi, qui lui avait valu la bienveillance du pape, finit pas être exécuté.

Colombo atteste que le père Francesco de Regis (1720-1794), maître de Frisi, « dans ce problème des eaux, rendit également d'éminents services au gouvernement pontifical ».

LE CARDINAL GERDIL

194 - La période que nous avons étudiée se conclut par la figure prestigieuse du cardinal Sigismond Gerdil (1718-1802), dernier héritier d'une grande tradition au service de l'Église et chef de file de la « série des cardinaux barnabites, quasi sans interruption », dont Pie IX eut l'occasion de parler, avec complaisance, à nos pères capitulaires en 1877.

Les erreurs nées de l'Illuminisme et du Jansénisme minaïent les bases de l'Église et l'autorité de son chef. L'Europe chrétienne traversait une crise difficile qui aurait son terme fatal et dramatique dans la Révolution française.

Si l'erreur et la haine se répandaient d'une manière alarmante, il ne manqua pas de personnes prêchant l'amour et la vertu. Parmi eux, nous devons placer le père Gerdil, célèbre penseur et controversiste qui prépara des armes affûtées pour réfuter les erreurs du temps, dans les domaines philosophique, théologique et pédagogique.

Nous ne nous attardons pas sur sa vocation barnabitique et sur les charges qu'il exerça dans la Congrégation, surtout au contact de nos étudiants clercs pour l'enseignement des disciplines philosophiques. Il nous importe surtout de mettre en relief son rôle au service de l'Église.

Très estimé pour la subtilité de son esprit et l'étendue de ses connaissances, il fut indiqué par Benoît XIV à Carlo Emmanuele III comme précepteur de son petit-fils. Hyacinthe Sigismond Gerdil s'attira les éloges de Clément XIII pour son petit ouvrage très célèbre *Caractères de la vraie*

religion, traduit en cinq langues et qui connut plus de 70 éditions. « C'est une chose admirable – notait le pape – que l'auteur ait embrassé en quelques pages autant de matières, et exposé dans un résumé très bref l'origine de la religion chrétienne, ses progrès et l'admirable série de choses par lesquelles on prouve la vérité de la religion catholique ».

Une personne qui avait désormais acquis des dimensions européennes était bien digne de la pourpre. De fait, Clément XIV le nomma cardinal lors du consistoire du 26 avril 1773, le gardant "*in pectore*" (secret), et l'indiquant au Sacré Collège des cardinaux par la phrase bien connue : « *notus orbi, vix notus Urbi* » (connu du monde mais quasi inconnu dans la Ville [de Rome] »).

La mort du pape, survenue l'année suivante, n'arrêta pas l'ascension du Barnabite savoyard qui fut appelé à Rome par Pie VI, en 1776, nommé consultant du Saint-Office et, en 1777, évêque de Dibona. Cette même année, le pape, qui lui aussi avait gardé secrète sa nomination, le proclama cardinal le 23 juin, et alla ensuite, pour lui manifester sa sympathie, le visiter à la maison de campagne des Barnabites au Monteverde où il séjournait avec ses confrères (1778).

195 - Du cardinal Gerdil, nous signalerons son activité de théologien et les charges qu'il exerça dans le gouvernement de l'Église.

Comme théologien, il rédigea, entre autres, le *breve Super soliditate* (1786) contre le Fébronianisme²⁷ et pour défendre le pouvoir du pontife de Rome, et la *bulle Auctorem fidei* (1794) contre les erreurs du synode janséniste de Pistoia ; il réfuta, en outre, sur ordre de Pie VI, l'évêque de Noli qui s'opposait à cette *bulle*. Ce travail fut terminé lors du conclave et dédié à Pie VII.

Après son élévation à la pourpre, Gerdil fut nommé préfet de la Congrégation de l'Index et de Propaganda fide (pour la propagation de la foi dans les pays de missions). En 1798, par suite de l'occupation de Rome par les Français, il dut abandonner la Ville éternelle comme le pape et beaucoup d'autres prélats. Mais il fut autorisé à se rendre à Sienne, où le pape s'était établi. Celui-ci, « voulant lui donner une preuve publique de l'estime qu'il professait envers une personne qui avait si bien mérité du Saint-Siège et de l'Église, et de la confiance spéciale qu'il avait placée en un sujet qui s'était concilié, à un degré si éminent, l'admiration universelle, lui conféra les plus amples facultés pour le gouvernement de l'Église dans les états sardes dont il était le protecteur ».

À la mort de Pie VI, le conclave s'était ouvert à Venise (1799-1800), et le nom de Gerdil recueillit, les premiers jours, environ un tiers des votes. Alors qu'il était plus qu'octogénaire, il n'aurait pas dû recueillir d'aussi nombreux suffrages, mais si grande était la renommée de sa science et, également, de l'intégrité de sa conduite et de sa grande prudence, que son nom fut mis en avant comme futur pape. Mais le veto de l'Autriche bloqua sa candidature.

Le nouveau pape l'appela aussitôt à Rome « pour des affaires d'extrême importance ». Il confia au cardinal Gerdil la solution d'un différend avec l'Ordre de Malte et l'élaboration, avec d'autres collaborateurs, d'un schéma de concordat avec la France.

Il terminait ainsi, sur la brèche, sa longue journée. C'est à raison que Pie VII affirma que « c'était lui, plus que tout autre, qui avait perdu avec la mort de Gerdil ».

LE STYLE DE NOTRE SERVICE

196 - Après ce rapide passage en revue de la vie de notre « institut religieux qui pourrait se vanter de tant de mérites remarquables envers l'Église », il est opportun de nous demander quelles prérogatives eurent les Barnabites pour être aussi souvent engagés par les souverains pontifes et par le Saint-Siège dans des charges délicates au gouvernement central et aux frontières de la chrétienté.

²⁷ Fébronianisme : conception professée par un évêque allemand, sous le pseudonyme de Justinus Febronius. Il se prononçait pour un pouvoir illimité des évêques dans leur diocèse, l'évêque de Rome étant bien reconnu comme leur chef mais sans pouvoir sur eux. Le pouvoir doctrinal et disciplinaire suprême serait exercé par les évêques en concile (thèse conciliariste). Beaucoup d'évêques allemands partageaient cette conception.

Et ainsi, nous mettrons en lumière la manière dont ils rendirent service. Nous rapporterons les paroles du père Barelli :

« L'estime, la vénération et l'honneur dont fut toujours l'objet à Rome, parmi toutes les autres, notre très petite Congrégation, eurent comme causes non seulement la charité vraiment grande que mirent beaucoup de nos premiers pères au service du prochain, et l'édification que donnèrent toujours leurs successeurs durant leur vie, au regard de cette sainte cité [de Rome]...mais aussi parce que, dès sa fondation, elle s'était fait connaître dans cette même ville, car elle était très appliquée à l'étude des sciences pour rendre ses fils aptes à instruire les populations. En effet, ayant ouvert des écoles dans les communautés qu'elle fonda à Rome, elle y enseignait les plus excellentes doctrines des deux théologies, scolastique et morale, ainsi que les disciplines dogmatiques des canons sacrés, pour former ses religieux afin de pouvoir servir l'Église de Dieu. Nos confrères ont acquis ainsi, dans l'opinion commune, la réputation de vrais collaborateurs des évêques...Comme s'était répandue dans la ville la renommée de la ferveur qu'ils mettaient à des études aussi utiles à la république chrétienne, nos écoles furent fréquentées par un grand nombre de sujets qualifiés qui furent ensuite promus à la dignité épiscopale et même cardinalice...Comme ces promotions furent toujours utiles à la religion à Rome, de même furent un motif de grande gloire pour leurs maîtres, ces étudiants remarquables qui atteignirent les plus hauts degrés de l'Église de Dieu ».

Zèle pour les âmes, donc, et science, auxquels s'ajoutèrent, reprenant encore les paroles de Barelli en les appliquant aux pontifes, la qualité toute barnabitique de la discrétion, cette discrétion qui a rendu désintéressé, presque sur la pointe des pieds, le service rendu par nos pères, loin de rechercher ou de s'accrocher à des positions de pouvoir ou de prestige ; cette discrétion a mis leur service à l'abri du danger que dénonçait le père Semeria en pleine polémique moderniste : celui d'identifier l'humanité à l'Église catholique, et l'Église catholique avec leur Congrégation.

Voici ce qu'écrivait le père Barelli : « Ils dépendent des ordres des papes avec cette prudence révérencielle, qu'on pourrait dire héréditaire chez les Barnabites, de ne pas s'avancer au-delà de ce qui est prescrit ; de cette façon, les papes demeurent aussi édifiés par cette modération et ce maintien qu'ils sont satisfaits de la fidélité et de l'intégrité avec lesquelles les Barnabites accomplissent leur ministère ».

Notes

170 - Ce chapitre, que nous divisons en deux parties, reprend et complète l'exposé du même nom que fit le père Gentili à la 2e Semaine d'histoire et de spiritualité barnabitiques (1962). Nous renvoyons à cet exposé pour une documentation exhaustive. Nous nous limitons ici à quelques notes utiles à tous.

172 - Les directives des *Constitutions* de 1579 au sujet des charges honorifiques (c'est ainsi qu'à cette époque du moins on les considérait...) se trouvent aux paragraphes **67** et **307**.

Les textes de nos ordonnances sur la disponibilité des Barnabites envers les évêques, dont ils aiment se définir les collaborateurs, sont cités par (A. Gentili), *Vigilia capitolare* (Veille du chapitre), Pavie 1964, pp. 35-36.

173 - La bibliographie sur Bascapè s'est enrichie d'un petit ouvrage de divulgation dont la lecture est utile : A. Erba, *Un altro san Carlo* (Un autre saint Charles), Milan 1966. Mais le texte de base reste toujours celui de I. Chiesa, *Vita del reverendo monsignore don Carlo Bascapè* (Vie du révérend monseigneur don Carlo Bascapè), Milan 1635, publié à nouveau par Gobio dans ce qu'on appelle la "Collanina rosa" et aujourd'hui disponible en édition critique (voir la note 115). La "Collanina rosa" consiste en une série de biographies barnabitiques, dont le style est sans doute dépassé, mais de grande valeur pour son sérieux scientifique et la richesse de ses notices. Nous renvoyons à cette collection pour une plus ample connaissance de la *Vita* du père Dossena, écrite par le père Gavanti et citée à la note 116.

176 - Sur Giarda, on lira : R. Luzi, *L'inedito "Giornale" dell'assedio, presa e demolizione di Castro (1649)*

(Le "Journal" inédit de l'assaut, la prise et la démolition de Castro), en "Barnabiti studi", 2/1985, pp. 7-55.

182 - Sur *Benoît XIV : un pontife barnabite ?*, le père Andrea Erba tint une grande conférence, bien documentée, lors de la 2e Semaine d'histoire et de spiritualité barnabites. Nous reprenons ici les données principales, en les faisant précéder, par souci didactique, de ce qu'on dira d'autres papes.

194 - Au cardinal Gerdil, à l'occasion du deuxième centenaire de sa mort, a été dédié un numéro monographique de "Barnabiti studi", 18/2001.

196 - Nous avons déjà plusieurs fois nommé ou simplement cité le père Barelli. Il écrivit deux volumineux tomes in-quarto d'histoire barnabite, intitulés *Memorie dei Chierici regolari de san Paolo, chiamati volgarmente barnabiti* (Mémoires des Clercs réguliers de saint Paul, appelés vulgairement barnabites), Bologne 1703 et 1707. Les deux dernières citations du texte sont reprises des pages 495-96 du tome I, et 164 du tome II.

15

ÉCOLE ET CULTURE

La préparation scientifique au sein de l'Ordre

Les premières décennies (1553-1579)

Les constitutions de 1579 : Tornielli et Bascapè

Siège des études

Un ordre enseignant ? les écoles pour externes

Le décret de 1605

La ratio studiorum (règlement des études)

D'enseignants à éducateurs

Le séminaire de Bologne

Les internats

La suppression des Jésuites

Les universités

LA PRÉPARATION SCIENTIFIQUE AU SEIN DE L'ORDRE

197 - Le sujet de ce chapitre concerne l'activité scolaire et culturelle des Barnabites, soit *ad intra*, c'est-à-dire le curriculum des études propres à notre Ordre, soit *ad extra*, c'est-à-dire la fondation d'écoles pour externes et la direction de séminaires et de collèges.

La période que nous étudions va des origines jusqu'en 1780. En général, les Barnabites se présentent, ou sont considérés communément, comme un Ordre enseignant. C'est si vrai que le père Idelfonso Clerici, s'alignant sur cette opinion commune, indiqua comme une caractéristique de l'esprit barnabitique l'éducation des jeunes. Renvoyant l'étude de ce problème au chapitre sur notre spiritualité (**487**), voyons maintenant comment les Barnabites, durant les trois premiers siècles de leur histoire, deviennent des spécialistes dans le domaine de la culture.

LES PREMIÈRES DÉCENNIES

198 - Le problème de l'instruction et de la formation scientifique ne se posa pas dès les débuts, parce que l'Ordre était formé de personnes déjà adultes et culturellement aptes à exercer une activité religieuse et pastorale. Ce n'est qu'après 1550, avec l'entrée d'Alexandre Sauli, que des jeunes également commencèrent à affluer dans l'Ordre et que s'imposa aussitôt la nécessité de faire terminer leurs études à ces recrues qui voulaient devenir Barnabites.

C'est pour cette raison qu'en 1553, quand Alexandre Sauli avait désormais terminé son noviciat, on décida d'envoyer les étudiants – bien rares du reste – au couvent voisin de S. Maria della Pace à Milan, pour poursuivre leurs études. Trois années plus tard fut créé à Saint-Barnabé un enseignement interne. Ce furent les pères Marta et Michiel, deux figures très représentatives des origines, qui en furent chargés ; et, en même temps, on appela un père dominicain « *homo di vita et doctrina adprobatus* » (un homme à la vie et la doctrine éprouvées), capable d'assumer honorablement l'enseignement de la théologie.

199 - Un nouveau chapitre s'ouvrit avec la fondation de la communauté de Pavie en 1557. (Il faut noter qu'il ne s'agissait pas d'une maison jouissant d'une autonomie absolue, mais elle était une sorte de dépendance de la seule maison qui existait à cette époque, c'est-à-dire Saint-Barnabé à Milan). On y envoya les pères Besozzi, Omodei et Sauli. C'est ainsi qu'on donna naissance à une vraie maison d'études. Alexandre Sauli qui, en 1560, avait fondé un cercle de jeunes universitaires, fut nommé préfet des études de nos étudiants, qui résidaient déjà à Pavie par suite d'une décision du chapitre général.

C'est à partir de ces années que Sauli s'est affirmé un homme de science remarquable : licencié en théologie en 1563, il a été chargé plusieurs fois de l'enseignement de la philosophie à l'Université, appelé même à occuper la chaire de philosophie. Mais nos règlements et la tendance de nos pères étaient contraires à ce que les Barnabites acceptent l'enseignement dans les universités et Sauli dut y renoncer.

Comme le nombre de nos étudiants augmentait, on décida de créer deux maisons d'études, une à Pavie pour les études de théologie et de philosophie, l'autre à Milan pour les études ascétiques, c'est-à-dire un noviciat.

200 - En 1573, enfin, le père Besozzi, qui avait à cœur l'organisation des études dans la Congrégation, dicta quelques règles qui demeurèrent, même dans la suite, l'ossature des études dans la Congrégation et inspirèrent ce que les *Constitutions* de 1579 prescrivirent à ce sujet. Ces règles établissaient le choix, par le supérieur, d'un préfet des études et l'introduction de la discussion scolastique, qui devait avoir lieu les jours de vacances, pour accompagner le cours normal donné

par le professeur.

La durée des études en était effectivement allongée et retardait le moment où l'on pouvait disposer des jeunes pères : en compensation, ceux-ci étaient plus cultivés et mieux préparés à l'exercice du ministère. Le père Besozzi disait, à ce sujet : « Vouloir faire en vitesse, fait que l'on va lentement et crée des retards ».

C'était, en outre, le désir du pape Pie V, exprimé dans une lettre du cardinal Alciati : « notre seigneur (le pape), en discutant de votre Congrégation, exprime ce qu'il désirerait : qu'elle s'attache davantage aux études que ce qu'elle fait, pour pouvoir être d'autant plus utile au salut des âmes ».

LES CONSTITUTIONS DE 1579 : TORNIELLI ET BASCAPÈ

201 - En 1579, année de l'approbation de nos *Constitutions*, les études prennent un nouvel élan. Leur importance n'avait pas échappé au Fondateur, qui y avait consacré le chapitre VIII de ses *Constitutions*. Il soutient que ce n'est pas « uniquement la science extérieure » qui doit être le but de celui qui s'y adonne, mais plutôt « la vraie imitation de Jésus Christ » et affirme péremptoirement que l'étude des livres écrits par des autres doit nous enseigner « à écrire nous-mêmes des livres ». Les *Constitutions* de 1579 (livre IV, chapitre V) soutiennent que « s'adonner aux études est une occupation très adaptée à la vie régulière, convenant parfaitement à la vie régulière ». En outre, après avoir mis en garde contre le risque de prendre excessivement parti pour une doctrine déterminée ou un auteur déterminé, elles établissent un principe d'une modernité et d'une ouverture extraordinaires, à l'endroit où elles indiquent le triple critère qu'il faut suivre : « *rationem, auctoritatem et Spiritus sancti ductum libere sequantur* » (qu'ils suivent librement la raison, les "auteurs", c'est-à-dire ceux qui dans ce domaine enseignent avec autorité, et l'inspiration du saint Esprit). On notera la progression : la raison est le point de départ, puis viennent les "auteurs", enfin l'inspiration du saint Esprit, et tout cela « librement » ! Pour un document paru en pleine Contre-Réforme, comme l'est notre code, promulgué en la présence vigilante de Charles Borromée, et par un Ordre qui, après la tempête des années cinquante, était attentif à témoigner d'une adhésion indiscutée aux canons du Concile de Trente, ceci constitue un fait, à dire peu, formidable, qui marquera les pionniers les plus avancés de toutes les générations barnabiques successives ! Elles ne se montreront pas étrangères à partager les questions profondes sous-jacentes aux doctrines coperniciennes, quiétistes, rosminiennes et modernistes...

L'impulsion donnée aux études dans la période que nous sommes en train d'examiner, renvoie en particulier à l'action de certains pères généraux et, avant tous, du père Tornielli. Lui-même, homme d'études et érudit, commença avec le père Bascapè un grand ouvrage d'histoire de la religion pour réfuter les thèses des chefs des centuries protestantes. De cet ouvrage ne fut publiée que la partie regardant l'Ancien Testament, sous le nom de *Annales sacri*, tandis que la partie relative au Nouveau Testament fut, par un acte d'exquise charité, envoyée à Baronius qui avait déjà commencé une étude de ce genre.

Mais ici, il nous intéresse de considérer l'œuvre de Tornielli pour promouvoir les études au sein de la Congrégation.

Il fit de Pavie le siège pour les études sacrées, tandis que la maison de Saint-Barnabé était destinée à accueillir les étudiants de philosophie et d'hébreu. Enfin le collège de Crémone, fondé pour les plus jeunes qui en étaient encore aux premières études, fut confirmé comme centre pour les études classiques et le père Gabuzio y fut envoyé comme maître pour plusieurs années.

202 - L'autre grand général qui donna un accroissement notable aux études fut Bascapè. Nous l'avons déjà vu, avec Tornielli, comme auteur d'une synthèse historico-religieuse. C'est à lui aussi qu'on doit la fameuse *Vie* de saint Charles, la première, qui n'a certainement jamais été dépassée en son genre.

Devenu évêque de Novare, il mit la main à un autre ouvrage fondamental : *Novaria sacra*, c'est-à-dire l'histoire de son diocèse.

Le mérite de Bascapè fut de mettre l'accent sur l'organisation des études littéraires, sans lesquelles – disait-il – aucune autre science ne pouvait subsister et on ne pouvait jamais espérer d'avoir des hommes de grande valeur (115). Il faut aussi le promoteur des beaux-arts, prenant l'occasion du fait que, sous son généralat, se révélèrent des hommes qui avaient pour les beaux-arts une intelligence et un goût particuliers, tels les pères Binago (architecte de notre église Saint-Alexandre à Milan) et Mazenta.

Une belle preuve du niveau scientifique atteint par l'instruction de nos étudiants fut donnée à l'occasion de la prise de possession du diocèse de Milan par Federigo Borromeo. Nos étudiants organisèrent un divertissement (28 août 1595) et don Giulio Cavalcani prononça un discours en latin, don Carlo Bossi, en grec, et don Bartolomeo Gavanti en hébreu.

203 - À côté de ces figures de premier plan comme Bascapè et Tornielli, il convient de placer aussi les pères généraux Mazenta, Cavalcani et Crivelli. Le premier fut vraiment un esprit encyclopédique : hydrologue, architecte de valeur – nous avons déjà rappelé les églises dont il fit les plans (182) – spécialiste de Léonard de Vinci, il voulut discipliner l'organisation des études, intervenant fréquemment par des directives concernant les programmes à suivre et les auteurs à étudier. Tandis que l'intérêt de Cavalcani pour les langues orientales est significatif et il prescrivit leur étude par une lettre de 1625. Crivelli, lui, en 1632, fut capable de redonner une nouvelle vigueur aux études, bien que ces années fussent troublées par une grave épidémie de peste.

SIÈGE DES ÉTUDES

204 - Le chapitre général décréta en 1662 l'érection d'une école de théologie et ce décret fut réalisé cinq ans après. L'école s'établit à Saint-Charles ai Catinari et chaque province y enverrait deux étudiants. C'est précisément de cette école que sortiront les grands noms de la théologie, de la philosophie, du droit-canon et des autres sciences ecclésiastiques aux 18e et 19e siècles.

On peut donc affirmer qu'à la moitié du 17e siècle, les Barnabites ont établi un plan d'études et fixé les sièges appropriés pour leur déroulement. Et c'est, en effet, de cette période que date un décret de la Congrégation des Religieux (1665) qui nous informe de l'organisation des maisons de formation.

La province romaine avait son premier noviciat à Zagarolo et son second – c'est ainsi qu'était appelée la période de formation qui suivait le noviciat canonique d'un an – d'une durée d'au moins trois ans à Macerata (philosophie) et Rome (théologie) ; la province lombarde avait son premier noviciat à Monza et le second à Saint-Barnabé pour la théologie. Le nombre de clercs pour chacune de ces maisons ne devait pas dépasser dix. C'est une chose qui peut nous paraître étrange à cause de l'excessif fractionnement et de la dispersion des sujets. Mais cela répondait, bien plus qu'à des raisons économiques, au concept éducatif et formatif de l'époque, en tant que toute la communauté suivait et formait les sujets avec un soin assidu. Et même, nous savons par la *Vraie relation* du père Fanti (1667) que les maisons de formation pour étudiants se multiplièrent rapidement, pour accueillir le nombre croissant de nos clercs (155).

UN ORDRE ENSEIGNANT ? LES ÉCOLES POUR EXTERNES

205 - Toute cette ferveur pour les études allait-elle demeurer uniquement au sein de la Congrégation ou s'étendrait-elle facilement à d'autres personnes ? En effet, la tendance à ouvrir nos écoles, déjà florissantes, à ceux que nous pourrions appeler externes se présenta déjà en 1586 quand Bascapè,

alors général, permit qu'à Crémone le père Gabuzio ouvrît son enseignement non seulement aux futurs Barnabites mais aussi aux jeunes laïcs de la ville.

Mais grande fut l'opposition dans la Congrégation à l'ouverture d'écoles pour les externes et elle ne fut vaincue que peu à peu.

« On avait déjà repoussé – nous dit le père Michelini – la proposition d'un collège-internat à Pise, qu'avait avancée le généreux Ferdinando de' Medici, quand arriva, en août 1606, l'invitation du pape Clément VIII à accepter la direction d'une école à Raguse, où étaient rares les moyens spirituels à cause de l'absence des nouvelles congrégations – dit le document pontifical – et où la jeunesse chrétienne était toujours exposée aux dangers de l'âme, car elle était mêlée aux juifs, aux turcs et aux barbares de diverses provenances. La première réponse vint du père Cattaneo, procureur général, puis du père Dossena lui-même qui était en train de visiter les maisons de Lombardie. Les motifs avancés pour refuser l'invitation étaient que l'école ne semblait pas conforme à l'esprit de la Congrégation de saint Paul, qui n'avait pas été fondée pour enseigner les lettres ; que ce travail éloignait du chœur (des offices) et qu'il n'y avait pas de sujets préparés pour s'occuper de la jeunesse. Mais la lettre du vénérable Dossena répondant au pape exprimait tout son regret de ne pas être capable de répondre à la haute estime du souverain pontife et, d'autre part, l'esprit de total abandon à la Providence et à la volonté du vicaire du Christ : "La proposition faite par notre seigneur à votre révérence d'ouvrir une communauté à Raguse et d'y ouvrir des écoles nous a pris au dépourvu et nous a paru au-delà de nos forces ; toutefois, comme de vrais et obéissants fils de ce Saint-Siège nous ne refuserons jamais ni les dangers ni les fatigues qui nous seraient imposées pour son service. Je dirai simplement à votre révérence les difficultés que nous voyons, et avec toute la révérence qui lui est due et avec humilité, vous pourrez exposer celles-ci à sa béatitude, et nous ferons ensuite ce qu'il lui plaira de nous commander".

« Le ton très humble de la lettre laisse entrevoir toute la dévotion au vicaire du Christ et, qu'au fond, il s'agissait de dépasser les difficultés contingentes ; le temps pourrait porter à maturité les idées et les sujets parce qu'il n'y a rien de plus beau pour une Congrégation que de se maintenir toujours jeune d'esprit, en renouvelant ses formes en même temps que le fait l'Église, toujours jeune parce qu'elle engendre, en tout temps, de nouveaux fils.

« En vérité, il y avait déjà un courant dans la Congrégation, conduit par le père Candido Poscolonna, favorable à l'apostolat de l'enseignement des jeunes, soit externes, soit hôtes de la maison religieuse ; les antiques écoles bénédictines, ouvertes également aux laïcs, ne troublaient pas le chœur des bénédictins ; n'étaient-ce pas nos pères qui avaient déjà l'habitude d'accueillir, comme auditeurs, dans les écoles apostoliques – par exemple, celle de Canepanova à Pavie et de Saint-Alexandre à Milan – de bons enfants et des jeunes issus de bonne famille ? Et encore, pour ce qui concerne la tradition, si nous voulons y réfléchir, l'école de lettres n'était qu'un complément à la catéchèse que donnaient nos Fondateurs, car cela a été toujours le vif désir et l'usage des missionnaires de tous les temps d'ouvrir des écoles où les jeunes, grâce à l'enseignement profane, ouvriraient leur esprit aux vérités révélées et se prépareraient à exercer, avec une conduite chrétienne, un métier ou une profession dans la vie ; une école intégrale qui s'occupe en même temps du corps, de l'intelligence, du cœur et de la grâce surnaturelle. Du reste, est-il bien vrai que l'école ne correspond pas à notre esprit ?

« Les premières *Constitutions* ne prévoient ni n'interdisent les écoles : elles ne font que ne rien dire sur elles, mais il est évident que, tant l'esprit de saint Paul qui se fait "tout à tous" que le climat spirituel de la *Devotio moderna* avec ses écoles de la Réforme catholique, imprègne toute forme d'apostolat social et tend à soigner la santé des racines, c'est à dire des pousses des nouvelles générations ».

LE DÉCRET DE 1605

206 - La réponse négative à Clément VIII équivaut à un vrai drame : désirer servir l'Église dans tous les domaines indiqués par le pape et ne pas se sentir psychologiquement et techniquement préparés. La crise devient aiguë et s'étend à toute la Congrégation ; celle-ci, durant le mémorable chapitre général de 1605, qui tient un peu d'une Pentecôte, décide de se lancer dans les voies nouvelles de l'apostolat de l'enseignement.

Cette décision fut précédée par l'offre que monseigneur Giovanni Battista Arcimboldi fit en 1603 à nos pères de Milan. Il avait l'intention de leur laisser sa demeure, actuellement toujours présente derrière notre église Saint-Alexandre, avec l'engagement pour les Barnabites d'ouvrir des écoles pour la jeunesse milanaise. C'était une offre trop sérieuse et trop avantageuse pour l'apostolat de nos pères : c'est la raison pour laquelle le chapitre général approuva le principe que les Barnabites puissent devenir, entre autres, un Ordre engagé dans l'enseignement. En 1608, toujours sous le généralat du père Dossena, on ouvrit ces écoles à Milan.

Les cours – qui seront imités par les futures fondations également – étaient organisés de cette façon : cours de grammaire et d'humanités (généralement pas confiés à nos pères), de rhétorique et, finalement, de philosophie et de théologie, confiés à l'enseignement de nos pères et introduits en 1641. Ces derniers cours finiront par donner à nos écoles la structure d'universités proprement dites.

Ces écoles ouvertes à tous confèrent aussi, durant un certain temps, les grades académiques.

207 - Une fois ouverte la brèche, on ne peut compter la série d'écoles fondées en Italie et à l'étranger, à la suite d'invitations de papes, d'évêques, d'autorités locales et de bienfaiteurs.

Il nous suffit ici de donner une simple liste, disposée en ordre de succession : après les écoles Arcimboldi de Milan suivront jusqu'en 1780 les fondations d'écoles à Udine, Foligno, Asti, Florence, Livourne, Milan (Longone), Turin, Milan (Saints Simon et Jude), Aoste, Arpino et Bologne.

Ce n'est pas seulement en Italie, mais aussi à l'étranger que les Barnabites ouvrirent des écoles. À Annecy, ce fut saint François de Sales lui-même qui les appela en 1613 pour diriger un institut qui sombrait dans les pires conditions d'enseignement (**133**).

En 1620, ce fut le tour de la première fondation d'une école en France, à Montargis (**135**). L'âme de cette nouvelle institution fut le très jeune père Redento Baranzano, l'auteur de *l'Uranoscopia* (Observation du ciel). Son livre, imprimé à l'insu de l'auteur, avait suscité de vives polémiques parce qu'il soutenait le système de Copernic contre celui de Ptolémée. L'ouvrage dut être retiré (1618), à cause de la condamnation des thèses de Copernic par Paul V.

208 - Qu'il nous soit permis ici d'ouvrir une parenthèse. Il reviendra à d'autres Barnabites de réparer ce "tort" infligé à un de leur confrères. Sous le pontificat de Benoît XIV, le père Pietro Lazzari présenta à la Congrégation de l'Index (1757) des observations tendant à abolir le décret de Paul V. Le père Premoli affirme qu'il n'est pas improbable que ces observations, appuyées par les paroles du père Frisi, aient donné l'impulsion à un décret du pape qui libérait le système copernicien de toute condamnation. Un autre Barnabite, le père Grandi, fut chargé de rédiger un vœu concernant les modifications à adopter au sujet de la doctrine, devenue désormais commune, même chez les savants catholiques, de la mobilité de la terre autour de soleil. L'avis de Grandi – disant que rien ne s'opposait à l'admission de cette doctrine – fut approuvée par le Saint-Office (1820).

LA RATIO STUDIORUM (RÈGLEMENT DES ÉTUDES)

209 - On pouvait dire que l'Ordre pouvait se vanter d'une déjà longue tradition, bien éprouvée, dans l'enseignement, prête à se traduire en directives qui en réglementeraient les développements futurs. C'est ainsi que le chapitre général proposa la rédaction d'une *Ratio studiorum*, approuvée en 1665, comme l'avaient déjà fait les Jésuites à la fin du 16^e siècle.

Le père Melchiorre Gorini, qui en fut chargé, ne vit rien de mieux que de s'inspirer de la *Ratio* des Jésuites. Cette excessive dépendance de la méthode des jésuites, nous pourrions la lui reprocher. Il aurait suffi que le bon père Gorini se soit informé des méthodes didactiques et des programmes d'études spécialement, de ceux de nos écoles d'au-delà des Alpes, pour faire une synthèse vraiment barnabitique ! C'est un fait que ces règles obtinrent facilement leur approbation et inspirèrent le travail d'instruction et d'éducation durant la seconde moitié du 17^e siècle et tout le 18^e.

Nous avons fait aller de pair l'instruction et l'éducation. De fait, c'était le but inséparable que la *Ratio* fixait à toutes nos écoles ouvertes aux externes, c'est-à-dire aux laïcs.

Quant aux matières, la première place était donnée au latin, langue officielle de l'enseignement et de la culture. À côté du latin, il y avait le grec. Si la *Ratio* se montrait peu avancée pour fixer les normes concernant l'enseignement scientifique, l'histoire barnabitique nous documente sur le fait que celui-ci était tenu en très haute estime. Il suffit de penser aux enseignants et aux élèves de ces écoles dont nous aurons l'occasion de reparler (au chapitre 26).

Enfin, nos écoles étaient ouvertes à tous, qu'ils soient pauvres ou n'appartenant pas à la noblesse : « *Neminem vero eo quod ignobilis sit aut pauper (praefectus) excludat* – le préfet n'exclura personne pour le fait qu'il soit pauvre ou n'appartienne pas à la noblesse ». Et encore : « *Contemnat neminem, pauperum studiis acque ac divitum bene prospiciat, profectumque uniuscuiusque a suis scholasticis speciatim procuret* – Il ne méprisera personne, regardera avec faveur les études des pauvres comme celles des riches et il veillera au progrès de tous, spécialement à celui de ses élèves ».

D'ENSEIGNANTS À ÉDUCATEURS

210 - Le fait d'avoir insisté dans la *Ratio studiorum* sur le binôme inséparable : instruction et éducation, portera nos pères à orienter leur travail vers une formation intégrale qui ne s'adresse pas seulement et surtout à l'intelligence, mais vise à éduquer toute la personne.

Le premier domaine de formation intégrale qui se présentera aux Barnabites furent les séminaires. Un précédent déjà ancien d'œuvres similaires peut être trouvé dans le Séminaire romain, fondé par un legs du cardinal Gerolamo Mattei en 1605 et dont le pape confia la direction à nos pères. On y donnait des cours d'Écriture sainte et de droit canon.

Une occasion analogue se présenta au chapitre général de 1671, quand les pères français se montrèrent favorables à assumer la direction de séminaires. L'opposition des autres pères capitulaires, fidèles aux prescriptions des *Constitutions*, sembla enterrer cette orientation. Mais, à peine un plus tard, parvint, de la part de l'évêque de Dax, la proposition de confier aux Barnabites la direction et l'enseignement du séminaire en construction, sans les obliger à résider hors de leur communauté. Comme il s'agissait seulement d'une direction de l'extérieur et que le séminaire était contigu à notre maison, le père général communiqua qu'il avait « reçu et admis avec applaudissement » la proposition.

Trois religieux furent désignés pour le séminaire : un directeur, un professeur de théologie et un directeur spirituel. L'acceptation définitive de ce séminaire eut lieu lors du chapitre général de 1674 qui déclara que la direction scolaire et spirituelle d'un séminaire n'était pas contre l'esprit des *Constitutions*.

Cette acceptation est définie par Premoli comme « un pas très important » accompli par notre Ordre vers l'acceptation d'œuvres apostoliques exigeant l'engagement total des personnes. Nous savons combien nos pères étaient réfractaires à ceci, malgré la manière de faire bien différente adoptée par les Jésuites et d'autres Ordres de Clercs réguliers plus récents, parce qu'ils y voyaient une entrave à la vie cénobitique, qui trouvait dans les chapitres de communauté, dans la récitation chorale de l'Office divin et dans la méditation communautaire les points de repère auxquels on ne pouvait renoncer.

Premoli observe avec justesse que « le concept de Clercs réguliers s'était affirmé progressivement, comme chez les Jésuites, dans toute sa pureté, en se dépouillant de cet aspect de vie "claustrale"²⁸ qui était resté attaché aux premiers Clercs réguliers (comme nous) sous l'influence du monachisme qui avait précédé ».

C'est si vrai que nos *Constitutions* avaient déclaré en toutes lettres « *Monialium seminariorum societatumque quarumlibet cura ne suscipiatur* » - on n'acceptera pas de prendre en charge les couvents de moniales, les séminaires ni toute autre société (livre III, ch. IV).

LE SÉMINAIRE DE BOLOGNE

211 - Si on avait dérogé à la lettre de nos *Constitutions* en acceptant la direction « externe » des séminaires (car d'autres avaient suivi celui de Dax), en y envoyant des sujets avec des fonctions limitées, ce fut une question très épineuse et très débattue que l'opportunité de constituer des communautés expressément mandatées à la direction totale – spirituelle, scolaire et administrative – d'œuvres de ce genre.

Celui qui nous poussa dans cette voie fut Benoît XIV. Le grand pontife, connaissant la valeur des Barnabites, voulut leur confier le séminaire de Bologne, en 1745.

En réalité, c'est depuis tout un temps que le pape Lambertini comptait sur nos pères pour relever le niveau de son séminaire et, dès 1737, il avait demandé au père général Gazzoni un Barnabite comme recteur. Ce dernier accepta, avec la réserve que « l'on respecte convenablement notre état de vie commune (on notera cet accent mis sur la vie "claustrale", dont parlait Premoli) et la dispense opportune (des *Constitutions*) avec la confirmation, par un *bref* apostolique, de ce qui sera conclu ».

Élu pape en 1740, il ne tarda pas à proposer à nouveau aux Barnabites de prendre en charge le séminaire. Ceux-ci, en groupe de quatre, accompagneraient leurs confrères pénitenciers qui exerçaient leur ministère dans la cathédrale et assureraient l'enseignement de la théologie, de la philosophie, des humanités et de la grammaire. Enfin, un des leurs aurait la charge de préfet des études.

La direction du séminaire en venait à être presque un « partage » entre les Barnabites et le clergé diocésain. Cela ne manqua pas de créer de sérieux problèmes, que tant nos pères de Bologne que le pape résolurent en confiant aux Barnabites la responsabilité totale du séminaire : direction des études, spirituelle et administrative.

Mais ceci – notre curie l'avait souligné – était expressément contre les *Constitutions*. Si ce n'est « qu'à un si grand intercesseur (le pape), on ne refuse rien »...et la consulte généralice « *in obsequium summi pontificis* » - en obéissance au souverain pontife - et en demandant une dérogation aux *Constitutions*, accepta.

Le cas de Bologne, même s'il ne fut pas unique (suivirent en Italie les séminaires de S. Severino et de Foligno), resta certainement un cas très particulier dans notre histoire.

28 Vie claustrale : les Barnabites n'ont jamais été un Ordre cloîtré, mais le mot employé ici souligne l'importance, à leurs yeux, de la vie commune avec toute une série d'exercices spirituels propres aux monastères proprement dits.

LES INTERNATS

212 - Parallèlement au mouvement favorable à la prise en charge des séminaires, se développa une tendance bien plus marquée à fonder des internats, à l'exemple des Jésuites et d'autres Ordres contemporains.

Il est vrai que le parti le plus fort, au sein du chapitre général et ailleurs, s'y était toujours opposé, à la pensée que – nous citons les paroles du père Fanti – de tels engagements « ne pourraient être pris qu'en changeant peu à peu l'institut, jusqu'à détruire tout à fait, avec le temps, la Congrégation elle-même ».

Dans ce domaine également, c'est l'exemple venant d'au-delà des Alpes qui dépassa tout préjugé. En 1680, les pères de Montargis présentèrent à nouveau leur demande de créer dans leur collège une section pour internes. Une commission capitulaire examina cette proposition et en permit la réalisation, *ad experimentum*, pour une durée de trois ans, avec la clause que l'internat devait être séparé du collège et que personne, à l'exception du père responsable, ne pourrait y entrer sans la permission du supérieur. Une porte, qu'on avait déjà tenté en vain d'ouvrir depuis 1629, était désormais entrouverte à l'activité éducatrice de nos pères.

C'est ainsi que le fait d'avoir des internats parut toujours moins exceptionnel et le fonctionnement de Montargis (qui accueillit jusqu'à 120 internes) devint un fait acquis.

213 - Mais en Italie, il semblait qu'il en allait différemment... De fait, l'entreprenant père Sitoni, recteur du collège Saint-Alexandre de Milan, certainement inspiré par la noblesse locale et qui avait à sa disposition un héritage laissé aux Barnabites en 1615 par Pietro Antonio Longone, avec la condition de fonder un collège pour les élèves qui fréquentaient les écoles Arcimboldi, proposa au père général de fonder un collège des Nobles, c'est-à-dire un internat proprement dit, dirigé par nos pères.

C'était en 1723. La consulte générale, craignant aussi des complications juridiques, s'opposa à une telle initiative. Mais les pressions furent telles que la brèche s'ouvrit. En novembre de la même année, le premier internat des Barnabites en Italie fut inauguré. C'est le même père Sitoni qui en assumait la direction. Il s'agissait ni plus ni moins que d'une œuvre attachée aux écoles de Saint-Alexandre à Milan. Ce n'est que plus tard qu'il devint *sui juris* (indépendant).

On assurait, dans un manifeste publié à l'occasion de l'ouverture, que les élèves « seraient tout d'abord formés à la doctrine et à la piété chrétiennes, aux bonnes mœurs, à la politesse et au comportement propre à un chevalier (n'oublions pas qu'ils appartenaient pour la plupart à la noblesse). De plus, outre le fait d'insister chaque jour sur ce point par des mesures et des maximes adaptées, on leur donnera chaque semaine une leçon publique. Ils seront également formés à la langue italienne correcte et au latin courant... à l'histoire et à la géographie et sérieusement instruits dans les sciences humaines, grammaire, humanités, rhétorique, philosophie, etc. Sous la surveillance des pères, ils pourront perfectionner leur manière d'écrire, de parler, de se vêtir, de se conduire, etc. ».

Le collège des nobles, dit aussi Longone et, depuis 1728, Impérial (titre que lui conféra Charles VI), hébergeait une soixantaine de jeunes et inaugura une tradition qui fit école pour les fondations successives.

Celles-ci, d'ailleurs, ne rencontreront pas moins de difficultés. Les paroles du père général Sola au recteur du collège d'Udine (1746) sont claires et sans équivoque : « C'est une chose trop dangereuse, aux conséquences incalculables et très éloignée [de l'esprit] de notre Congrégation, que la prise en charge d'internats ».

C'est un fait que ceux-ci, fondés successivement à Finalmarina, Milan (saints Simon et Jude), Udine (d'abord pour les nobles, puis pour les habitants de la ville) restèrent toujours une œuvre de petite dimension dans le contexte de toutes les initiatives apostoliques de la Congrégation. Il suffit de faire une comparaison avec les plus de soixante maisons, sans compter ces internats.

LA SUPPRESSION DES JÉSUITES

214 - Ce qui poussa, au contraire, nos pères – sous le poids des circonstances – à étendre une activité qu'ils voulaient toujours maintenir dans d'étroites limites, ce fut la suppression des Jésuites, en 1774. Ils dirigeaient de nombreux internats. Après leur suppression, toute cette jeunesse serait-elle abandonnée à elle-même ? Il fallait des troupes en renfort. Pape, évêques, associations de citoyens appelèrent avec insistance les Barnabites et il leur fallut bien accepter.

Les internats se multiplièrent, à Bologne (San Luigi pour les nobles et San Francesco Saverio pour les simples citoyens), à Bormio, à Turin, à Loreto, etc.

Le "siècle d'or" laissait au 19^e siècle – après la renaissance des Barnabites qui avait suivi la furieuse persécution de Napoléon - un gros problème. Jusqu'à cette époque, il ne semble pas que la prise en charge d'internats jouissait d'un droit de cité incontesté dans la Congrégation. Ce n'était qu'une situation de grave nécessité qui avait, pour ainsi dire, précipité les choses et poussé nos pères à ce genre d'apostolat.

Le siècle suivant reverra ces positions et aura un esprit nouveau concernant tout ce problème.

L'Ordre se présentera, de sa propre initiative, à la tête de tout un mouvement tendant à récupérer la jeunesse – spécialement celle qui, par sa position sociale se révélerait la plus influente sur le plan des institutions sociales – et lui faire retrouver les idéaux civils et religieux inspirés par le message chrétien.

Alors se multiplièrent les internats et l'Ordre exercera une influence souvent décisive, non seulement sur le plan culturel, mais aussi et surtout sur la formation d'une élite spirituelle.

LES UNIVERSITÉS

215 - Pour compléter le cadre de cette activité scientifique et littéraire de nos pères, nous devons évoquer le problème de l'enseignement universitaire.

Comme nous le savons, on avait déjà offert à Alexandre Sauli une chaire universitaire à Pavie, mais il dut la refuser (1561 et 1566). Ce refus fut ensuite codifié dans les *Constitutions*, (livre III, ch. V) qui affirmaient « *munere publice in scholis interpretandi seu legendi nullus ex nostris fungatur* » (aucun de nos pères ne pourra accepter une charge publique d'enseignement dans les écoles). Ceci revient à dire : aucun Barnabite ne peut être professeur universitaire.

Cette exclusive vint rapidement se heurter à la réputation scientifique que nos pères avaient acquise et qui fit que, plusieurs fois, leur furent offertes des chaires universitaires.

En 1693, le grand-duc de Toscane voulait offrir au père Morazzani la chaire de philosophie de l'université de Pise, mais le père général Ottavio Visconti, d'accord avec ses assistants, s'y était opposé.

216 - Puisqu'il est vraisemblable que les offres de chaires se multiplièrent, le chapitre général de 1701 publia ce décret : « *Permittitur admodum reverendo patri generali cum suis assistentibus ut declarare possit cap. V lib. III Constitutionum, ut scilicet in favorem religionis dumtaxat concedi possit aliquibus ex nostris fungi in universitatibus officio lectoris publici* – il est permis au révérend père général, avec le consentement de ses assistants, de pouvoir décider, en référence avec le chapitre V du livre III des *Constitutions* que, uniquement à l'avantage de la Congrégation, il soit concédé à certains de nos pères d'exercer la charge de professeur dans les universités ». Ceci signifie qu'est donnée l'autorisation d'enseigner dans les universités mais sans entraîner, pour la Congrégation, d'inconvénient pour la discipline ou l'organisation.

Depuis ce moment, les Barnabites purent occuper des chaires dans les universités italiennes. Ce fut le cas du père Fulgenzio de Bellegarde, invité par Vittorio Amadeo II à enseigner la philosophie à l'université de Turin (1720) et du père Clément Passet, pour enseigner la théologie.

Trente années plus tard, ce sera le tour du très célèbre Gerdil, que Carlo Emanuele III voudra comme professeur de morale naturelle dans la même université (1749).

Le siècle suivant, nous rencontrons les noms du père Spotorno, enseignant l'éloquence latine à l'université de Gênes, et du père Venturini, recteur de l'université de Bologne. (Pour le père Frisi, voir le n° 367).

217 - Pour qui voudrait savoir comment évolua notre législation à ce propos, nous rappellerons que le chapitre général de 1829 décida ce qui suit, concernant la part du salaire qu'il fallait laisser à l'intéressé, salaire que cette charge procurait aux enseignants : « *Permittitur praeposito generali cum assistentibus, ut, in favorem religionis dumtaxat, concedat aliquibus ex nostris fungi in universitatibus officio lectoris publici, ita tamen ut idem praepositus generalis decernat stipendii portionem ipsi lectori publico reliquendam.* (Il est permis au supérieur général avec le consentement de ses assistants de concéder, uniquement à l'avantage de la Congrégation, que certains de nos pères assument la charge d'enseignants dans les universités ; ce sera toutefois le même père général qui établira quelle part du salaire sera laissée à cet enseignant ».

La cinquième édition des *Constitutions*, revue à la suite de la promulgation du *Droit Canon*, pour couper court à toutes les précisions précédentes, établit qu'aucun de nos pères ne peut assumer de charges universitaires sans la permission du père général. Bien que ce soit dit de manière négative, cette modification (n.254) nous semble avoir ouvert, et peut-être même sollicité, une voie qui était restée longtemps interdite.

218 - Arrivés à ce point, un ample chapitre pourrait s'ouvrir à notre recherche. Nous devrions parler des représentants les plus illustres de la culture dans notre Ordre, de leurs relations avec les savants de leur temps, des Académies²⁹ auxquelles ils donnèrent naissance (comme celle appelée "des Stériles" que le père Sigismondo Laurenti fonda à Rome en 1600, ou celle d'Archéologie sacrée, née en 1800 à Saint-Charles ai Catinari) ou celles auxquelles ils participèrent (comme à l'Académie des nouveaux Lynx et, surtout, celle de l'Arcadie).

Notre exposé serait trop long. Nous le reprendrons certainement quand, nous rattachant à ce qui a été dit ici, nous parlerons du patrimoine culturel, scientifique et littéraire que nos pères du 18^e siècle ont laissé comme un héritage sacré aux générations barnabiques du 19^e siècle.

Notes

197 - Pour tous les noms de ceux qui se sont distingués dans les domaines littéraire et scientifique, nous renvoyons au père Boffito et aux mises à jour successives que nous signalerons en temps voulu. Pour les écoles et les internats, au fascicule *Le scuole dei Barnabiti* (Les écoles des Barnabites) que nous avons cité, ainsi que Boffito, au début de ce *Manuel*.

205 - Nous dépendons, pour ce paragraphe, de la conférence que le père Vittorio Michelini fit lors de la 2^e Semaine d'histoire et de spiritualité barnabiques, Rome 1962. Elle a été publiée sur "La Querce", n° 4-6, sous le titre *L'apostolato della scuola dei padre barnabiti nel quadro del concilio ecumenico Vaticano II* - L'apostolat de l'école des pères barnabites dans le cadre du concile Vatican II. (Les textes, reproduits avec de légères modifications, sont aux pages 31-32). Pour le sujet : barnabites, écoles et internats, nous dépendons de *l'Histoire* de Premoli. On peut consulter aussi un libelle anonyme très vivant et intéressant intitulé : *Dei collegi-convitti nella Congregazione dei barnabiti* (Collèges-internats de la Congrégation des Barnabites), Rome 1883.

29 Académie : société de gens de lettres, de savants ou d'artistes.

213 - Le règlement du collège Longone est cité par Premoli, *Histoire*, vol. III, pp. 528 sv. C'est un document d'un intérêt indubitable.

214 - Des raisons qui conduisirent à la suppression des Jésuites et de leur évaluation critique, le père Frisi traite longuement dans sa correspondance avec son confrère Angelo Cortenovis, *Elogio e lettere familiari...*(Éloge et lettres familières...), Milan 1862.

218 - Le gros volume commémoratif du IV^e Centenaire de la Congrégation (cité lui aussi au début de *Manuel*) consacre un chapitre à "Il culto delle lettere e delle scienze tra i Barnabiti" (Le culte des lettres et des sciences chez les Barnabites), pp. 277 sv. On y trouvera beaucoup de données, même si elles sont désordonnées et lacunaires, sur l'activité culturelle de notre Ordre.

Voir aussi l'*Appendice (518)*.

Ce chapitre aura sa suite dans la seconde partie de ce *Manuel* (chapitre 26).

MISSIONNAIRES EN EXTRÊME - ORIENT

Les précédents

De la Chine à la Birmanie

Les pères Calchi et Gallizia

L'âge d'or de la mission birmane

L'ultimatum de Propaganda Fide³⁰

30 De Propaganda fide : Congrégation pour la propagation de la foi. Nous dirons, comme on l'a longtemps appelée : de la Propagande

LES PRÉCÉDENTS

219 - Au 18^e siècle s'ouvre pour notre Congrégation une nouvelle perspective, celle des missions, déjà préparée durant les siècles précédents par l'élan apostolique de nos confrères dans les régions qui avaient embrassé la Réforme (**120-123**).

En vérité, ce ne sont pas nos pères qui ont choisi ce nouveau champ d'apostolat – d'abord la Chine, puis la Birmanie – mais bien un ensemble de circonstances et surtout la volonté du pape Clément XI (1700-1721). Malgré cela, l'entreprise de la Birmanie fut conduite par nos pères avec tant d'engagement et d'amour, pendant plus d'un siècle, qu'elle est restée à juste titre dans notre histoire comme l'exemple le plus brillant dans le domaine missionnaire.

220 - Les missions en Extrême-Orient – en Chine en particulier – traversaient à cette époque des moments très difficiles. Des discordes étaient nées entre les missionnaires eux-mêmes à propos de l'adoption des rites locaux par la religion chrétienne. Cette question épineuse, qui voyait s'opposer entre eux les principaux Ordres religieux missionnaires, dominicains, franciscains, jésuites, fut déferée à Rome et Clément XI envoya en Chine en 1703 monseigneur Carlo Tommaso Maillard, pour ramener la concorde entre les missionnaires. Mais il tomba en disgrâce aux yeux de l'empereur, il fut relégué à Macao, sans pouvoir mener à terme sa mission.

DE LA CHINE À LA BIRMANIE

221 - Le pape décida alors d'envoyer en 1715 une autre ambassade. À sa tête, il plaça monseigneur Ambrogio Mezzabarba et décida de le faire accompagner par quelques missionnaires différents de ceux que le monarque avait déjà connus et il pensa ainsi à nos pères.

Le père général Tommaso Roero manifesta sa joie pour ce choix dans sa lettre au père provincial romain le 7 août 1715 : « Notre seigneur (le pape) m'a fait comprendre par l'intermédiaire du très éminent cardinal Datario, qu'il désirerait certains de nos pères pour les envoyer en Chine pour instruire ces âmes dans les dogmes de la sainte foi. À une telle œuvre pour la gloire de Dieu et l'honneur de notre Congrégation, selon nos institutions, et aussi pour ne pas être inférieurs à une autre congrégation moins nombreuse que la nôtre et qui fournit des ouvriers, je voudrais que votre zèle charitable se mette saintement et chaleureusement à l'œuvre pour trouver des sujets qui conviennent à un but aussi saint ».

Ayant fait connaître ses intentions à toute la Congrégation, le père général eut la joie de constater l'esprit de dévouement et de générosité de ses religieux : plus de quarante firent leur demande et, comme le note très justement Premoli, « quand on pense aux limites – il fallait avoir entre 26 et 36 ans – et au nombre encore restreint des Barnabites – 540 – il faut convenir que ces quarante demandes étaient une très belle preuve pour le père Roero de la vitalité de l'esprit religieux qui régnait chez ses fils ».

Une fois choisis les missionnaires : Onorato Maria Ferrari, Sigismondo Maria Calchi, Alessandro de Alessandri, Filippo Maria Cesati, Salvatore Rasini, il se passa bien quatre ans avant que l'on parle de leur prochain départ.

222 - Quand le nouveau père général Filippo Petrucci revint à Rome après ses visites, il apprit que le départ des missionnaires était désormais tout proche. Mais tout n'était pas encore clair, au point que, écrivant, le 14 janvier 1719, au père provincial de Lombardie, il disait : « Toutefois, à Rome, on parle différemment, certains voulant que, à cause de l'action des pères jésuites, rien ne doive se faire ». Et Premoli ajoute avec prudence que « cette rumeur était peut-être lancée par ceux qui aimaient dire du mal des Jésuites ».

223 - Ces voix sur le compte des Jésuites avaient-elles ou non quelque fondement ? Toujours est-il que ce trop long retard impatientait nos missionnaires et provoqua une formidable preuve du zèle apostolique de nos pères Cesati et Ferrari qui présentèrent au Saint Père, au nom de leurs compagnons, une supplique dont nous citons en entier le texte, originairement en latin : « Bienheureux Père, le bruit a couru que notre expédition apostolique en Chine, désormais connue de tous, est empêchée par de mystérieux obstacles et des machinations diaboliques. Nous nous sommes engagés sans prêter attention à ces voix, mais craignant que tout ceci puisse nous causer des dommages et empressés pour cette mission que ta bonté nous a confiée, nous sommes tous d'accord pour supplier ta bénignité, afin que tu daignes libérer nos cœurs de la tristesse en nous envoyant dès que possible là où tu as eu l'intention de nous envoyer.

« Que nous devons voyager par terre et par mer ou au milieu de flots tempétueux, nous sommes prêts, avec l'aide de Dieu, à aller n'importe où, même à la mort...ayant pour seule compagne la miséricorde de Dieu qui n'a jamais fait défaut aux apôtres qui travaillent avec un cœur pur et sincère. Nous te prions donc instamment, dans ta qualité de maître de la moisson, afin que, avant que l'ennemi ne vienne à semer l'ivraie, tu envoies dans ta moisson les ouvriers, choisis par l'Esprit Saint, par ton intermédiaire...Ainsi, semant ta semence – bon grain et non mauvaises herbes – avec un cœur et une conscience purs, un esprit humble et dans la fidélité à la doctrine, sans rechercher leurs propres intérêts mais ceux du Christ, ils puissent produire le centuple en leur temps. Fais donc que notre désir ne soit pas frustré. À qui donc convient-il plus de porter le nom du Christ aux païens et aux fils d'Israël, sinon aux fils de l'Apôtre et aux disciples du Docteur des Nations, à nous qui ne prêcherons pas Paul mais le Christ crucifié pour tous ? Et si, une fois arrivés dans ces lieux, on ne nous laisse pas entrer, nous resterons à la porte et nous frapperons jusqu'au moment où le Seigneur tout-puissant nous facilitera l'accès. Une seule chose te reste, ô très saint et très aimé père, qui avec les clés de Pierre peux fermer ce que personne n'ouvre et ouvrir ce que personne ne peut fermer : c'est de nous ouvrir la voie vers ces régions pleines de difficultés, afin que nous puissions t'apporter, toi le pasteur universel, les brebis qui ne sont pas de ton troupeau, et conduire à toi les aveugles et les estropiés qui rempliront ta maison. Ainsi s'ajoutera une nouvelle gloire à ta personne : celle d'avoir augmenté la foi romaine, pour l'honneur de Dieu et de la religion ».

224 - Cette supplique plut énormément au pape et les résultats ne se firent pas attendre. Les quatre pères qui étaient déjà à Rome – Calchi, Cesati, de Alessandri, Ferrari – furent aussitôt reçus par Clément XI. Dès l'arrivée du père Rasini, ils obtinrent une autre audience que le même père Rasini décrit au père provincial de Lombardie : « Le jour de la Conversion de notre saint Apôtre, nous sommes tous allés, en compagnie du très révérend père Strada, procureur général, chez Sa Sainteté qui nous accueillit comme des fils, nous invita tous à nous relever et, dans son discours qui dura plus d'une heure, il montra son grand désir de cette mission. Il nous parla comme un père, comme un ami, comme notre protecteur et celui de la Congrégation et il nous dit : "Nous savons tout ce que nous devons à votre Congrégation, qui nous assiste avec une si grande charité, et nous sommes très reconnaissants à vos pères". Si je voulais tout vous dire – poursuit le père Rasini – deux pages ne suffiraient pas : je ne dirai rien d'autre si ce n'est que Sa Sainteté nous aime beaucoup. Quant à la décision finale, elle n'est pas encore prise, car elle dépend de certaines lettres qui doivent arriver ».

225 - Les premiers à partir furent les pères Ferrai et Cesati, choisis par le pape comme légats faisant fonction, pour préparer l'arrivée de monseigneur Mezzabarba (1 novembre 1719). Après un voyage plein de péripéties, les deux pères se rendirent à Pékin à l'audience de l'empereur. Les autres missionnaires restèrent à Rome jusqu'en septembre, quand eut lieu la consécration de monseigneur Mezzabarba. Les résultats de cette ambassade furent pratiquement nuls, étant donné l'influence de certains Mandarins sur l'empereur qui, personnellement, semblait d'abord disposé à une entente.

226 - N'ayant pas atteint son but, la légation quitta la Chine en 1721, mais nos pères furent envoyés

en d'autres pays. Les pères Cesati, de Alessandri et Rasini furent destinés aux missions en Cochinchine³¹, tandis que le père Ferrari resta à la cour jusqu'en 1772. Le père Filippo Cesati, nommé évêque, mourut trois ans plus tard. C'est le père de Alessandri qui le remplaça dans cette charge ; il fut, à son tour, ordonné évêque de Nabuco et nommé vicaire apostolique des royaumes de Cochinchine, Ciampa et Cambodge. Le père Sigismondo Calchi « pour la pureté de son sang, sa grande science, la douceur de son comportement et ses autres dons remarquables, promettait beaucoup à sa Congrégation – comme l'écrit le père Gallo – mais, pour l'amour de Jésus Christ, il préféra se consacrer, dans des régions étrangères et éloignées, au salut des pauvres âmes abandonnées plutôt que de vivre illustre en Italie. C'est lui qui, envoyé par monseigneur Mezzabarba comme missionnaire et vicaire apostolique dans les royaumes de Pegu, Ava et de Martaban³², devient la pierre angulaire d'une mission régulière dans ces contrées ».

LES PÈRES CALCHI ET GALLIZIA

227 - Le père Calchi réussit à capter la bienveillance du roi d'Ava ; celui-ci lui permit non seulement de prêcher mais voulut que l'abbé Vitoni – qui, ayant pris part à l'ambassade en Chine, avait rencontré Calchi en Birmanie – retourne en Italie comme son ambassadeur auprès du pape. C'est ainsi que notre missionnaire resta seul et il demanda à la Congrégation de la Propagande de nouveaux prêtres. La Sacrée Congrégation décida de diviser la région, confiant au prêtre Giorgio Rossetti et à l'abbé Vitoni le royaume d'Ava et envoyant le père Pio Gallizia aider le père Calchi dans son apostolat dans les royaumes de Pegu et Martaban. Rossetti arriva en février 1728 et assista le père Calchi mourant. Le père Gallizia, au contraire, « je n'en connais pas le motif – dit Gallo – car personne ne le dit, ne mit le pied à Ava qu'au cours du mois de mai suivant ». Il fut bien reçu par le roi de Pegu et commença aussitôt son travail apostolique.

228 - Sentant que les forces lui manquaient et ne recevant pas de réponse de la Propagande à ses demandes de missionnaires, le père Gallizia décida de venir lui-même à Rome. Il y arriva le 22 juillet 1737. Gallo nous dit : « Clément XII qui, durant ses dernières années, occupait la chaire de saint Pierre pour le gouvernement universel du christianisme, accueillit avec une grande bienveillance cet excellent religieux, revenu de l'Extrême-Orient pour implorer du père commun des vrais croyants les secours nécessaires pour sa nouvelle Église ». Malheureusement, la Congrégation de la Propagande ne put lui donner ce qu'il désirait.

L'ÂGE D'OR DE LA MISSION BIRMANE

229 - Les propositions du père Gallizia furent pleinement réalisées en 1740 quand Benoît XIV, témoignant une nouvelle fois de sa grande bienveillance envers les Barnabites, décida de leur confier, et à eux seuls, les missions des royaumes d'Ava et Pegu. Une fois choisis les missionnaires qui devaient partir, – Paolo Nerini, Alessandro Mondelli, Gianantonio del Conte – le saint Père nomma le père Gallizia évêque d'Elima et vicaire apostolique de Birmanie, le consacrant lui-même le 29 janvier 1741. Les missionnaires arrivèrent dans les royaumes d'Ava et Pegu après un voyage plein de péripéties, durant lequel ils perdirent tous leurs bagages y compris quelques objets sacrés. Le Père Nerini s'arrêta pour s'occuper de l'Église de Siriam, tandis que les pères Mondelli et del Conte suivirent monseigneur Gallizia qui partit le 17 octobre 1743 pour aller visiter le roi. Celui-ci les accueillit avec bienveillance et fut très content du magnifique discours fait par le monseigneur.

31 Cochinchine : région méridionale du Viêt-nam et désormais englobée dans ce pays.

32 Ava, Pegu et Martaban : ces royaumes font partie de la Birmanie actuelle.

230 - Mais voilà qu'arrivèrent de nouvelles entraves à leur action apostolique : l'invasion du royaume par les Birmans qui exercèrent sur les vaincus une tyrannie intolérable. Ils divisèrent enfin le royaume en deux parties, avec la conséquence que les deux royaumes ne pouvaient plus avoir aucune communication entre eux. C'est ainsi que nos missionnaires restèrent séparés : les pères Mondelli, del Conte et monseigneur Gallizia dans l'Ava, le père Nerini dans le Pegu à Siriam.

Un peu plus tard, monseigneur Gallizia et les pères Mondelli et del Conte furent accusés, malgré leur innocence, d'être impliqués dans une trahison et mis à mort d'une manière barbare dans un bois où ils s'étaient réfugiés pour échapper aux soldats.

231 - Les rares rescapés portèrent la nouvelle au père Nerini, qui restait désormais seul dans ces territoires très étendus, avec un convers : le frère Angelo. De nouveaux bouleversements politiques contraignirent les deux Barnabites à fuir pour se mettre à l'abri et ils durent, pendant quatre ans, errer de pays en pays. Quand ces bouleversements furent terminés, ils retournèrent à Siriam le 21 avril 1749, accueillis par une merveilleuse fête : le troupeau était resté fidèle. Grâce à ses connaissances en astronomie qui laissaient abasourdis le roi et ses courtisans, grâce aussi à l'habileté médicale du frère Angelo, le père Nerini put acquérir un grand ascendant dans tout le royaume. Il construisit une petite ville avec un collège, un conservatoire, des écoles maternelles, un hospice et une magnifique église en pierre, la seule en toutes ces régions.

232 - Naturellement, les œuvres du père Nerini s'affaiblissaient un peu à la fois : il se sentait trop seul. Dans sa désolation, il écrivait en Italie : « Que peut faire une seule personne dans un royaume aussi vaste ? Comment pourrai-je faire face aux besoins de tant de provinces, si différentes les unes des autres, d'une mission plus vaste que toute l'Italie ? ». Mais, avant l'arrivée de la lettre du père Nerini qui demandait de l'aide, en décembre 1751, le père Paoli Premoli, procureur général, « fut interrogé sur le sort des missionnaires Barnabites et il répondit que le vicaire apostolique, monseigneur Pio Gallizia était considéré comme mort ; que les autres travaillaient et que, s'il plaisait au pape d'envoyer de nouveaux missionnaires Barnabites, la Congrégation était prête ».

Le 24 janvier 1752, arriva chez le père général Viarizzi de Roas le secrétaire de la Congrégation de la Propagande pour demander quatre missionnaires pour le Pegu et annoncer la nomination du père Nerini comme évêque et vicaire apostolique. A peine le père Nerini reçut-il cette joyeuse nouvelle qu'il éprouva une consolation ineffable. Malheureusement, la joie de cette heure fut gâchée par une catastrophe irréparable : les quatre missionnaires avaient péri dans un naufrage et, avec eux, les *bulles* pontificales de la nomination étaient perdues. Le découragement du père Nerini fut indicible.

233 - La situation s'aggrava quand, après une nouvelle guerre entre la Birmanie et Pegu, le père se trouva assiégé à Siriam. Toute résistance devenue impossible, la ville dut se rendre et, dans la saccage qui suivit, la résidence du père et la magnifique église furent endommagées. Nerini fut soupçonné par les vainqueurs et condamné à la décapitation. Les soldats, qui connaissaient son innocence et l'aimaient comme un père, voulurent l'épargner et portèrent au roi la tête d'un autre prêtre portugais. Mais l'expédient ne réussit pas et, au second commandement impérieux, ils affrontèrent avec résolution le missionnaire. Ils lui ordonnèrent d'abord de livrer les femmes qui s'étaient réfugiées dans l'église. L'intrépide pasteur leur opposa un refus courageux. Sur ces paroles, un soldat lui porta un coup de lance et le jeta par terre. D'autres coups de lance achevèrent l'héroïque évêque. Sa tête fut portée au roi. C'était au mois d'août 1756.

234 - À la suite de ces événements, la Congrégation de la Propagande envoya deux autres pères dans les royaumes d'Ava et Pegu : le père Alessandro Gallizia, neveu de monseigneur Gallizia et le père Sebastiano Donati. Ce dernier mourut épuisé par ses efforts pour relever la mission. Deux autres missionnaires encore furent envoyés : Alessandro Avenati et Giovanni Percoto. Arrivés à

Rangoon en 1761, ils trouvèrent encore beaucoup à faire pour la renaissance de la mission. On pouvait dire qu'elle n'avait pas de chance, car le père Gallizia tomba presque aussitôt malade d'hydropisie et mourut saintement le 5 avril 1763. Le père Percoto se distingua par ses œuvres apostoliques et culturelles. Imitant le père Nerini, il composa un dictionnaire et une grammaire et réussit à apprendre tellement bien la langue qu'on le prit parfois pour un habitant du pays. Il traduisit les quatre Évangiles et les Lettres de saint Paul pour faire connaître et comprendre à la population de ces contrées ce qu'il lisait pendant la messe. Il étudia la religion de Pegu et, la comparant avec la religion chrétienne, il put faire comprendre les erreurs dont elle était pénétrée.

235 - Entre-temps, la Congrégation de la Propagande décida d'envoyer quatre autres missionnaires qui arrivèrent à Rangoon en 1767 après un voyage exténuant. Il s'agissait de Gherardo Cortenovis, Melchiorre Carpani, Antonio Re et Ambrogio Miconi. Peu après, le père Percoto fut nommé évêque et consacré le 31 janvier 1768.

En 1774, le père Carpani, revenu de Pegu, donna des informations sur les besoins de la mission et présenta quelques-unes de ses notes sur l'alphabet birman. C'est sur ce modèle que la Congrégation susdite fit fabriquer des caractères d'imprimerie et le père put ainsi publier en 1776 son *Alphabetum barmanum seu bomanum regni Avaë finitimarumque regionum*, (Alphabet birman ou boman du royaume d'Ava et des régions voisines) qui fut dédié au souverain pontife Pie VI par monseigneur Stefano Borgia, secrétaire de la Congrégation de la Propagande.

En 1776 mourut le père Percoto et, après mûre considération, le Saint-Siège nomma évêque le père Gherardo Cortenovis. À propos de cette nomination, il est bon de noter que Gallo signale une intervention directe du souverain pontife pour vaincre la résistance de l'élu qui « dut toutefois courber la tête avec respect devant la volonté divine qui lui était intimée par la main du vicaire de Jésus Christ lui-même ». Mais le Saint-Siège, considérant la tâche immense qui pesait sur les épaules de Cortenovis, nomma évêque et son coadjuteur le père Gaetano Mantegazza, arrivé en Birmanie avec le père Marcello Cortenovis en 1772. Monseigneur Cortenovis mourut avant de pouvoir consacrer le père Mantegazza, à son retour du voyage à Meliapur où, peu de temps auparavant, lui-même avait été consacré évêque.

L'ULTIMATUM DE PROPAGANDA FIDE (PROPAGATION DE LA FOI)

236 - Le 27 juillet 1781, Joseph II d'Autriche promulgua la loi qui séparait les provinces religieuses du supérieur général qui résidait à Rome. C'est ainsi que notre Congrégation reçut un grave coup, surtout nos missions (**161**).

Il est indéniable que la grande majorité des pères qui s'étaient rendus en Birmanie étaient lombards. Maintenant, la province lombarde formait une réalité à part, indépendante de Rome, et il n'était donc pas facile d'envoyer en mission des pères de cette province.

Les autres provinces étaient secouées par les lois opposées à l'Église de tous les gouvernements de cette époque. D'autre part, arrivaient à la Congrégation de la Propagande les demandes de nos pères qui avaient absolument besoin de renforts. « Alors le cardinal préfet de la Congrégation vaticane proposa au père général, Scipione Peruzzini, un dilemme : ou il envoyait de nouveaux missionnaires en Birmanie, ou il rendait cette mission tout entière ». Le père Peruzzini, ne voulant pas prendre une décision hâtive, adressa le 20 novembre 1782 une circulaire aux provinciaux, dans laquelle il exposait le problème et demandait à chacun d'exprimer son avis. Le père Premoli rapporte la réponse du père Marcantonio Vogli, provincial de Toscane, « qui faisait comprendre combien lui-même et ses consultants regrettaient ce retrait ». Après cette réponse et d'autres qui suivirent, le père général « ne donna pas suite à l'acte de renoncement aux missions et, d'autre part, le cardinal Antonelli, préfet de la Propagande, n'insista pas pour obtenir ce retrait, peut-être – écrit le père Premoli - parce que le cardinal avait réfléchi au fait que, si les Barnabites

renonçaient à cette charge, il ne serait pas tellement facile de trouver, en des temps si tempétueux pour l'Église, d'autres missionnaires à envoyer à leur place et qu'il était donc préférable de se contenter des rares missionnaires que les Barnabites pouvaient encore fournir pour le moment ».

237 - De fait, en 1782, partirent deux missionnaires, les pères Giuseppe d'Amato et le père Vincenzo Sangermano. À leur arrivée en juillet 1783, le père Mantegazza décida de se rendre à Rome « considérant qu'il serait très avantageux de présenter lui-même à ses supérieurs d'Italie et à la Congrégation de la Propagande l'état et les besoins de son Église birmane ». Consacré évêque à Verceil le 12 décembre 1786, il repartit en janvier suivant, en compagnie des pères Alessandro Azimonti et Claudio Buttironi, ce qui prouve que son voyage en Italie ne fut pas inutile.

Après tant de souffrances provoquées par les guerres continuelles entre ces populations, monseigneur Mantegazza mourut le 4 août 1794, après avoir ordonné quatre prêtres, dont Andrea Coo (ou Ko) et Ignazio de Brito, deux Barnabites indigènes. Avec la mort de monseigneur Mantegazza s'ouvrait le dernier chapitre de notre histoire en Birmanie. En 1802 mourait à Rangoon le père Marcello Cortenovis, âgé de septante ans et, peu après sa mort, arrivèrent de Rome les *bulles* qui l'élevaient à la dignité d'évêque et de vicaire apostolique. En 1823, il ne restait que trois Barnabites en Birmanie : les pères d'Amato, de Brito et Coo.

238 - En 1830, le père général Carlo Giuseppe Peda renonçait aux missions en Birmanie, remettant dans les mains du pape Pie VIII le mandat qu'avait reçu le père Calchi.

239 - Les statistiques nous disent que les Barnabites qui se suivirent en Birmanie sont au nombre de 33. À ceux-ci, il faut ajouter les trois Barnabites birmans : Giuseppe Maung, Andrea Coo, Ignazio de Brito. Sept religieux devinrent évêques, quatre furent martyrs.

Voulant désormais tenter de mettre en lumière certaines caractéristiques de cette période de notre histoire, nous pouvons recourir sans hésiter aux figures des évêques Nerini et Percoto. Vrais apôtres et, en même temps, doctes éducateurs, ils surent apporter avec eux dans les missions cette double attitude. C'est pour cela que les missions en Birmanie, bien qu'ayant toute cette auréole du caractère héroïque propre à toute mission, eurent aussi dès leur début une physionomie adulte et mûre. Ce qui le révèle, ce sont les intérêts culturels et scientifiques des missionnaires, leur préparation pour l'enseignement, leur intérêt pour le clergé local. C'est-à-dire qu'on a l'impression d'avoir devant soi non seulement des missionnaires classiques n'ayant pour seules armes que la croix et leur grand courage, mais bien des hommes sérieusement préparés qui ont mis avec enthousiasme à la disposition de la cause de l'Évangile la préparation humaniste et scientifique qu'ils avaient acquise et qui leur a permis de s'intégrer dans les valeurs de cette civilisation.

Notes

219 - Ce chapitre est la nouvelle élaboration (avec quelques ajouts) d'une recherche soignée de Francisco de Silveira Lobo, alors étudiant, sur le thème *I Barnabiti a servizio del papa in terra di missione* (les Barnabites au service du pape dans les terres de mission), présentée à la 2e Semaine d'histoire et de spiritualité barnabites, Rome, 1962.

Le sujet est également traité amplement par le père Premoli dans le troisième volume de son *Histoire*.

L' "Eco dei Barnabiti" a souvent parlé de ce fascinant chapitre de notre histoire. Nous nous limitons à citer le numéro commémoratif du martyre du père Nerini, 36 (1956), 175-217.

L. Gallo a recueilli en trois volumes (Milan 1862) *l'Histoire du Christianisme dans l'Empire birman*. Il y traite longuement du travail des Barnabites.

Toute cette histoire a été reprise et approfondie dans la thèse de licence à la Grégorienne présentée par le

père F. Lovison, *La missione dei Chierici regolari di san Paolo (barnabiti) nei regni di Ava e Pegù (1722-1832)*. (La mission des Clercs réguliers de saint Paul dans les royaumes d'Ava et Pegu (1722-1832), Rome 2000. Elle a paru ensuite en "Barnabiti studi", 12/2000, pp. 7-393. Cf. aussi S. Pagano, *Barnabiti alla corte imperiale in Cina 1720* (Barnabites à la cour impériale de Chine), Florence 1982.

239 - Le traducteur se permet de n'être pas d'accord avec le dernier paragraphe du n° **239**, quand il parle des "missionnaires classiques n'ayant pour seules armes que la croix et leur courage". C'est oublier l'influence des prestigieux et savants missionnaires jésuites à la cour impériale de Chine (Verbiest, Ricci, etc.). On peut aimer sa Congrégation et son histoire, mais l'amour ne doit pas être aveugle....

SAINTS BARNABITES

Le vénérable Canale

Les pères

Les frères

Les clercs

Don Diego Martinez

Don Michelangelo Pane

Don Carlo Giuseppe Fedeli

Don Francesco Castelli

Saint François-Xavier Marie Bianchi

240 - Traiter de la sainteté barnabitique, ne serait-ce que pour une période limitée (des origines de la Congrégation à 1800), c'est comme décrire la vie véritable et profonde de la Congrégation elle-même : la sainteté recherchée avec ténacité et possédée est sa raison d'être, c'est le but essentiel de sa présence dans l'Église et dans le monde, tout au long des siècles.

Mais un tel sujet serait presque illimité et on courrait le risque de ne mettre sur un candélabre que la sainteté reconnue et accompagnée d'événements extraordinaires, et de laisser sous le boisseau la petite sainteté, quotidienne mais pas moins héroïque, de tant et tant de Barnabites. Il vaut donc mieux se limiter !

Nous ne traiterons donc pas des trois Fondateurs, ni de la triade des premiers grands évêques : Sauli, le saint, Bascapè et Dossena, mais nous passerons en revue certains pères et frères, pour conclure en consacrant quelques lignes à François-Xavier Bianchi qui, pour la période que nous examinons, est comme un symbole et une synthèse.

LE VÉNÉRABLE CANALE

241 - Figure de première importance et dont les procès de béatification et de canonisation n'attendent que la preuve des miracles, puisque l'héroïcité de ses vertus a déjà été déclarée, tel est le vénérable Bartolomeo Canale.

Il naquit à Milan, en 1605, d'une famille très religieuse et étudia d'abord chez les Jésuites de Brera. À 12 ans, deux actions manifestèrent chez lui une sainteté précoce : il fit le vœu de chasteté perpétuelle et revêtit la soutane. Devant ces faits, deux considérations nous viennent aussitôt à l'esprit : ou il était fou ou il était saint ! Mais nous n'avons pas connaissance de faits qui prouveraient la première hypothèse...

Il quitta les Jésuites et entra au noviciat de Monza, tenu par nos pères. L'année de noviciat fut l'époque où Canale révéla ses dons, qu'on peut pratiquement résumer en un seul : l'humilité, appelée la reine des vertus. Ce à quoi il aspirait, c'était à la vie ascétique et cachée.

En 1627, il émit ses vœux solennels et fut ordonné prêtre en 1630, durant la peste que décrira beaucoup plus tard Manzoni. Immédiatement, il vit son rêve couronné ! Ses premières fonctions, qu'il remplit pendant 28 ans, furent les charges de procureur et d'administrateur de la communauté de Monza. Il y mena une vie très retirée et se signala par son obéissance exemplaire. Mais la charge qui le rendit célèbre et lui permit de partager aux autres ses dons de sainteté, ce fut la direction spirituelle des novices. Il fut pour eux un grand maître, surtout pour la charité, l'oraison mentale, la pratique de l'humilité et de la mortification. Son désir d'une vie vécue dans l'effacement le porta à se retirer dans notre maison de Montù Beccaria, une localité située à quelques kilomètres de Voghera et qui, dans l'estimation de cette époque, passait pour une sorte de "pénitencier" pour les confrères qui avaient besoin de correction. Pour donner une petite idée de la sévérité et de l'austérité de cette résidence où Canale se rendait volontairement, il suffira de dire que Montù avait été rebaptisée par quelque père un peu humoriste "la Sibérie de la Congrégation". Les Actes de cette maison signalent, à propos de notre Vénérable, des faits prodigieux. Par exemple, durant une procession du Saint Sacrement, il resta en l'air dans une contemplation extatique !

Revenu à Monza, il y mourut en 1681, en odeur de sainteté. La tradition nous a livré de lui une image significative : elle le représente en train de réciter le chapelet dont les grains se transforment en de vraies roses, signe de sa grande dévotion à Marie et de sa fervente application à la prière !

Canale laissa chez les confrères dont il fut le directeur spirituel et chez plusieurs générations postérieures une trace indélébile, consignée dans un *Journal* qui eut plusieurs éditions. Sous cet aspect, le 17^e siècle peut bien être appelé, pour nous, le siècle du Vénérable Canale.

LES PÈRES

242 - De la Lombardie, nous devons passer en Toscane. Ici, et précisément dans la petite ville de Pescia, existait une Congrégation appelée de l'Annonciation. Son fondateur était un prêtre du lieu, Antonio Pagani qui, en 1623, unit sa petite famille religieuse à celle des Clercs réguliers de saint Paul. Il se fit donc Barnabite, mena une vie d'intense ascèse et exerça en même temps un intense apostolat envers ses concitoyens. Rempli de l'esprit de Dieu, il imita saint Paul dans son désir « de se dissoudre et d'être avec le Christ » et il fut exaucé très rapidement : après 12 jours de fièvre, il expira en 1624. Aussitôt se manifesta une grande dévotion populaire à son égard et, logiquement, on ne tarda pas à commencer le procès de béatification. Mais celui-ci resta à mi-chemin par manque de documents.

243 - Ressemblant au père Pagani par sa simplicité et son zèle apostolique, nous avons le Vénérable Pallamolla, né en Calabre en 1571. Son père chercha à le dissuader d'embrasser la vie religieuse et à l'en empêcher, même par la force, mais Pallamolla réagit et mit ses parents devant le fait accompli. Devenu Barnabite et ordonné prêtre (1597), il se signala par ses grandes capacités intellectuelles et devient un homme d'études de premier ordre. Remarquable fut son activité pour étendre la Congrégation ; c'est à lui que nous devons la fondation de deux maisons, à Naples et à Rome, où fut construite plus tard l'église Saint-Charles ai Catinari.

Comme preuve de sa sainteté, il suffit de noter que saint Joseph Calasanzio et la Vénérable Vittoria Angelini l'eurent comme directeur spirituel.

244 - Si le père Pallamolla déploya une vaste et profonde activité apostolique (il ne faut oublier que les papes le chargèrent souvent de missions délicates et qu'ils l'auraient nommé évêque s'il ne s'y était plusieurs fois opposé), le père Pietro Sessa, lui, fut entièrement absorbé par l'exercice d'une vie retirée et obéissante, même dans les fonctions les plus humbles. Né en 1550, il entra chez les Barnabites à 23 ans. Après avoir été envoyé dans notre maison de Verceil, décimée à cause de ses membres emportés par la peste, il fut transféré à Saint-Alexandre à Milan où il exerça pendant 28 ans les fonctions de portier. Au début, les gens n'approuvaient pas qu'un esprit aussi éclairé et si richement doué soit employé pour une fonction aussi humble, et plus d'une personne importante vint protester. Toutefois, le père Sessa fut encore plus humble et bon, au point la population fut poussée à le vénérer comme un saint. Il avait, de fait, l'habitude de répéter : « *festinamus ad gloriam* ; hâtons-nous vers la gloire » ; cette expression révèle en lui son grand effort de « *thesaurizare thesauros in coelo* – thésauriser des trésors au ciel » sans rien rechercher sur cette terre.

LES FRÈRES

245 - Le bref portrait que nous avons tracé du père Sessa nous porte à ouvrir un second chapitre de ce passage en revue. Notre attention se porte désormais sur les frères qui se consacrent – comme disent les *Constitutions* latines – au service de Dieu dans l'accomplissement d'activités d'ordre pratique et manuel. Le groupe des frères qui se sont signalés par des œuvres saintes s'ouvre avec le Vénérable Vaiano, né en 1530, qui se fit Barnabite à 46 ans. Le reste de sa vie, qui fut très longue, fut employé au service de la maison du Seigneur. Parmi ceux qui lui vouèrent une grande dévotion, nous trouvons Charles Borromée qui traitait le frère avec beaucoup d'amabilité et de considération et à qui il emprunta certaines prières d'action de grâce après la communion qu'il appréciait beaucoup. Du frère Vaiano, le père Cernuschi, son confrère et biographe, dit que sa patience fut remarquable, et évangélique sa charité qu'il exerçait spécialement envers les malades. Il mourut à 85 ans et, chose qui nous fait profondément réfléchir, il apparut après sa mort au père Cernuschi

pour lui dire qu'il était au Purgatoire à cause d'un seul défaut !

246 - N'est pas moins chère à l'hagiographie barnabitique la figure d'un autre frère : Louis Bitoz, né en 1578 à Bayon en France, sur les rives de la Moselle. Sa famille, très aisée économiquement, fut moralement un désastre. Si la foi resta solide et constante chez Louis, il le doit à sa nourrice. Envoyé à 16 ans à Toulouse, chez un oncle, celui-ci, voyant ses capacités, l'envoya à Milan pour certaines affaires et là Louis Bitoz commença à fréquenter l'église Saint-Barnabé.

Quand son oncle lui offrit la possibilité d'un bon mariage, il refusa avec décision et annonça son désir de devenir Barnabite. Devant les résistances familiales, il eut d'abord quelques hésitations, puis il coupa court et en 1607, à 29 ans, au noviciat de Monza, il revêtit l'habit de frère convers, comme on disait alors. Après avoir professé ses vœux dans les mains du père général Dossena, il fut destiné à Turin et passa ensuite en France où il rejoignit les pères Colom et Olgiati et s'engagea, dans le Béarn, à combattre l'hérésie calviniste introduite par Jeanne d'Albret, épouse répudiée par Henri IV. Entre les calvinistes et les catholiques, la situation était tempétueuse et notre mission avait la charge, conférée par le pape, de faire revenir le Béarn à la foi de ses ancêtres.

Le frère Louis exerça la fonction de catéchiste, accompagnant ses paroles d'exemples éclatants de vie chrétienne. Émus et pleins d'admiration pour son zèle, les hérétiques cessèrent de propager leur erreur et la cause du Béarn fut résolue à la satisfaction des fidèles catholiques.

Les fatigues apostoliques épuisèrent le frère Louis et la mort mit fin à une vie consacrée à la défense de la vérité catholique. Mais le nom de notre Vénérable est connu aussi pour sa dévotion remarquable envers le Sacré-Cœur, accompagnée de tels prodiges qu'ils font de lui un précurseur de sainte Marguerite-Marie Alacoque (323).

247 - Le troisième et dernier frère que nous voulons étudier est Carlo Maria Sauri, originaire de l'Ombrie. Sa caractéristique fut une profonde dévotion à la Vierge Marie et il construisit en son honneur le sanctuaire appelé "de la Madone de san Magno" à Foligno, belle petite ville près d'Assise. Enthousiasmé par les Carêmes qu'y prêcha le père Gavanti, Carlo Sauri aida les Barnabites à fonder une maison à Foligno, dédiée à saint Charles Borromée (c'est actuellement le centre culturel diocésain) et il décida ensuite d'entrer dans la Congrégation et il émit ses vœux en 1613, devenant frère convers.

Les vertus dont son esprit était orné ne tardèrent pas à se manifester. Bien qu'analphabète, grâce à sa particulière dévotion à la très sainte vierge Marie, il apprit de façon imprévue à réciter et à comprendre l'Office de la Vierge.

LES CLERCS

248 - Après les frères, nous devons parler des clercs barnabites : certains étaient jeunes, précisément Diego Martinez, Michelangelo Pane, Alberto Fedeli et Francesco Castelli qui exercèrent une très grande fascination sur les jeunes générations de l'Ordre.

Don Diego Martinez naquit en 1567 à Dosbarrios (Tolède, en Espagne). Lors de son baptême, son père Pietro et sa mère Maddalena Maria Carrero lui donnèrent le nom de Gabriele. Nous ne savons rien de son enfance. À douze ans, en 1579 donc, en raison de son appartenance à une des familles les plus renommées de Castille, il dut abandonner sa famille pour devenir un des 40 pages qui servaient à la cour de Philippe II. Si ce milieu, en ce qui regarde la moralité, n'était pas des meilleurs, il est confirmé que Gabriele Martinez se maintint toujours pur au milieu des passions qui régnaient dans cette cour. Toutefois, la Providence ne tarda pas à lui envoyer comme compagnon Louis de Gonzague (1581), nommé page d'honneur du fils de Philippe II.

C'est par Louis certainement que Gabriele entendit parler pour la première fois des Barnabites. Le jeune Gonzague, quand il se trouvait à Casale Monferrato, où son père était gouverneur, leur fut lié par une amitié profonde et ce fut précisément à cause de la vie édifiante de

nos pères qu'il se décida à embrasser la vie religieuse.

Mais, après la mort du fils de Philippe II, Louis quitta la cour d'Espagne et retourna en Italie avec la certitude de pouvoir se consacrer au Seigneur. Se détacher de Louis fut douloureux pour Gabriele, mais à lui aussi furent réservées des surprises.

Après avoir servi sept ans à la cour de Philippe II, pour obéir à la volonté de son père, il dut se rendre à Milan comme secrétaire du sénateur Baldassare Murioz del Salazar qui le considérait comme un jeune sérieux et actif. Et c'est dans la métropole lombarde que Gabriele Martinez fit directement connaissance avec les Barnabites. La grâce commençait à travailler.

DON DIEGO MARTINEZ

249 - Le 15 septembre 1591, Gabriele Martinez y Carrero est à Saint-Alexandre et demande au supérieur Bonaventura Asinari d'être admis au noviciat. Le père Asinari, qui était déjà informé par des personnes importantes et de confiance sur le compte de Martinez et de ses grandes vertus, convoqua le chapitre : la conclusion fut affirmative pour l'admission du postulant au noviciat de Monza, où nous le retrouvons le 15 janvier 1592.

Après quelques mois où il donna de bonnes preuves de sa conduite, le 23 avril Gabriel endossa l'habit des Barnabites et changea son nom de baptême en celui de Diego.

De sa vie de novice, le père Gabuzio nous parle brièvement mais efficacement : « *Insignem modestiam cum esimia morum suavitate et iucunda gravitate conjunctam, summam oboedientiam, atque religiosae disciplinae custodiam, severae abnegationis studium, humillimam sui despicientiam, in primis vero ardentem in Deum charitatem, et in alios mansuetudinem ac benignitatem omnes mirabantur* ». (Tous admiraient sa remarquable modestie unie à un caractère extraordinairement doux et à un comportement à la fois sérieux et joyeux, sa très grande obéissance et son observance de la discipline religieuse, sa recherche d'une sévère abnégation de soi, la très humble conception qu'il avait de lui-même, surtout son ardent amour pour Dieu ainsi que sa grande douceur et sa bienveillance envers le prochain).

Le 1er mai, avec la plus large approbation de toute la communauté du Carrobiolo, il émettait sa profession solennelle devant le vicaire général de l'Ordre Domenico Boerio.

Envoyé à Saint-Alexandre à Milan, il y reçut en septembre les ordres mineurs qui, à l'époque, étaient la tonsure, le lectorat, l'acolytat et l'exorcistat.

Nous retrouvons don Diego le 4 octobre à Crémone dans la communauté des saints Jacques et Vincent. C'est ici qu'il fit preuve d'une vertu remarquable que le père Gabuzio célébra dans certaines de ses pages les plus émouvantes de son *Histoire*, que nous chercherons de résumer.

Notre historien raconte donc, alors qu'il était précisément supérieur de la communauté, que Martinez, quelques jours après son arrivée fut pris d'une violente fièvre maligne qui l'obligea à s'aliter. Jamais on ne l'entendit se plaindre ou gémir ; au contraire, dans les spasmes les plus violents de la douleur il répétait souvent en se tournant vers le Seigneur : « Mille ans, mille ans, je veux subir ces peines, si telle est ta sainte volonté », et plus souvent : « Dieu soit béni, je bénirai le Seigneur en tout temps ; bénis le Seigneur, ô mon âme ».

Lui-même confessa au père Gabuzio avoir demandé avec insistance au Seigneur de lui faire éprouver quelque souffrance de sa passion ; et tandis qu'il priait encore, il lui avait semblé entendre : « ne crains pas, mon fils : en temps et lieu ne te manquera pas l'occasion de souffrir pour moi ». Pour cette raison, il était heureux de sa maladie : le moment était arrivé de rendre témoignage au Seigneur.

Dans les tentations les plus fortes, il invoquait la Vierge Marie et, poussé par un grand amour, il serrait le crucifix contre son cœur et le baisait sans cesse.

Don Diego ne craignait pas la mort ; au contraire, il la désirait, au point que le père Premoli s'exclama : « il montrait plus le désir de mourir que de vivre ».

Comme la mal s'aggravait, on porta à don Diego le Viatique et, peu après, le sacrement des malades. Ainsi réconforté, il n'avait d'autre désir que de quitter ce monde : «Maintenant, Seigneur, que ton serviteur s'en aille dans la paix, selon ta parole ».

Entré en agonie tandis que toute la communauté était présente, il rendit l'esprit le jour de la Toussaint 1593. Il n'avait que 26 ans.

DON MICHELANGELO PANE

250 - De Michelangelo Pane, nous ne savons malheureusement que bien peu de chose.

Né à Asti dans une famille aisée, il fut d'une gracieuse simplicité dès son enfance ; il aimait les oiseaux du ciel et la nature où il découvrait la marque de Dieu, au point qu'on raconte qu'il leur parlait comme saint François. Mais bien que tout jeune, il s'adonnait déjà à la plus austère ascèse et à la pénitence.

Après avoir fréquenté les écoles des Jésuites à Turin, il rejoignit nos pères à Asti. Et c'est là que, pour la première fois, il déclara qu'il était appelé par Dieu. Michelangelo demanda donc aux supérieurs de la communauté de pouvoir être admis au noviciat. Ce projet fut d'abord combattu par ses parents qui rêvaient de l'acheminer vers une brillante carrière ; mais à la fin, ils s'avouèrent vaincus. Michelangelo put donc entrer au noviciat de Monza.

Là, après avoir donné la preuve qu'il était un garçon sérieux et engagé, le 14 janvier 1629, il professa sa volonté d'être chaste, obéissant et pauvre, à l'exemple du Christ.

Peu après, il passa à la communauté de Saint-Alexandre à Milan, où il fréquenta les cours des écoles Arcimboldi qui venaient récemment de s'ouvrir.

En avril 1630 éclata la fameuse peste. La communauté de Saint-Alexandre qui comptait alors plus de 50 membres fut décimée par le fléau. Il y eut 16 morts.

La première victime fut don Michelangelo. Ayant contracté la peste, il avait été placé dans une classe employée en cette occasion comme infirmerie et il fut assisté par le frère Giovanni Battista de Giorgi et le père Adriano Modroni : de cette manière, il n'aurait pas contagionné le scolasticat et la maison. Malgré les soins prodigués, le 17 juin, silencieusement, pour ne déranger personne, tandis qu'à l'extérieur la maladie faisait fureur, l'âme candide de don Michelangelo retournait à son Seigneur.

En ces jours qui ne laissent ni le temps ni l'envie d'écrire des éloges, les *Actes* de la maison conservent une brève mention de la mort du jeune clerc : « Le 17 juin, don Michelangelo Pane, novice ayant fait sa profession depuis un an et demi, âgé de 18 ans, passa à une vie meilleure, ayant reçu les saints sacrements avec une très grande résignation et de bonnes dispositions, et il fut enterré dans un cercueil devant la façade de la maison ».

Mais la chronique de Saint-Alexandre, écrite un an plus tard, décrit encore mieux la personnalité morale de ce témoin du Christ. Elle nous parle de Michelangelo comme d'un « jeune d'une très grande modestie, sérieux, très observant et d'une grande ferveur spirituelle. Durant l'année et demie qu'il fut profès dans la Congrégation, il arriva à une haute perfection que d'autres n'atteignent qu'après de nombreuses années. En lui s'est vérifié la parole du Sage : "*consumumatus in brevi, explevit tempora multa*" – parvenu à la perfection en peu de temps, il a atteint la plénitude d'une longue vie ».

DON CARLO GIUSEPPE FEDELI

251 - Alberto Fedeli naquit à Milan le 18 décembre 1712, fils du comte Gian Antonio et de Giuseppina Ferrari. Échappé, à 9 ans, à une mort certaine par l'intercession de la Vierge, il conserva toute sa vie une grande piété envers elle.

Après avoir appris chez lui les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture, il fut inscrit à l'école des Jésuites de Brera, où il fut initié non seulement à la science mais aussi à une vie spirituelle véritable et solide.

À 15 ans, il passa au collège Impérial des nobles, dirigé par les Barnabites. Il s'y distingua par sa docilité aux directives des supérieurs, par l'amabilité de ses rapports avec ses compagnons et une grande et ferme bonne volonté qui lui permit, par exemple, de se dépasser soi-même dans une récitation académique.

Encore collégien, il adopta la pieuse pratique de la récitation quotidienne de l'Office de la Vierge. Mais jusque-là, rien ne laissait présager la vocation.

Si ce n'est que, après avoir dit un mensonge à son vice-recteur et certainement touché par la grâce du Seigneur, il ne se contenta pas de confesser au père supérieur ce manquement, tout en versant des larmes amères ; il lui déclara aussi vouloir quitter le monde parce que seule une vie religieuse parfaite aurait pu effacer le mal commis. Ce ne fut pas une idée géniale d'Alberto pour échapper aux reproches du supérieur : il resta tellement ferme dans son dessein qu'il s'attira l'opposition des pères de Saint-Alexandre qui jugeaient trop précipitée cette décision. Les difficultés que le père lui faisait entrevoir n'eurent aucune prise sur son esprit : sa décision était inébranlable.

À la fin, tous virent dans cette résolution la volonté de Dieu et rendirent les armes.

252 - Le 31 août, Alberto entra au noviciat de Monza. Mais plutôt que de la joie, il avait la mort au cœur. Il n'éprouvait qu'inquiétude, ennui de se trouver dans ce lieu et tristesse d'avoir quitté ses parents.

Cet état d'esprit se prolongeait déjà depuis plusieurs jours. Désillusionné par l'inutilité de ses efforts pour éloigner ces sentiments, notre bon jeune homme décida d'en terminer et il ouvrit son cœur à son directeur spirituel. Mais cela n'eut aucun effet. Les jours passèrent..Rien à faire !

En proie à la plus vive amertume, Alberto prit appui sur la Vierge et « libérez-moi, ô bienheureuse Vierge – cria-t-il – d'une si grande tentation ; vous qui, par cette image, avez déjà accordé tant d'autres grâces ! ».

Aussitôt après ces paroles, il ressentit en lui une grande sensation de paix, et la tentation ne se présenta plus durant toute une année.

Finalement, après les deux mois de postulat, Alberto reçut l'habit barnabitique le 15 octobre 1730 et changea son nom en celui de Carlo Giuseppe – comme nous l'appellerons désormais. Il s'engageait dans une nouvelle voie : celle de la perfection.

Notre don Carlo Giuseppe, en bon religieux, était avant tout fidèle à la règle, même à ses plus petites prescriptions ; il embrassait et demandait pour lui les humiliations ; et même, il se les procurait lui-même, soit en commettant volontairement d'énormes bévues dans la lecture de l'Office ou en accomplissant d'humbles travaux.

Le feu de la vie du noviciat l'avait retrempé et, le 16 octobre 1731, Carlo Giuseppe fit ses vœux solennels dans l'église Sainte-Marie du Carrobiolo à Monza.

253 - Le lendemain, il était envoyé à Milan pour ses études de philosophie. Bien que la philosophie ne fût pas sa passion, avec sa bonne volonté et la prière, il obtint de très bons résultats. Au scolasticat également, il conserva, et même augmenta, sa fidélité aux prescriptions du noviciat. De même, pendant cette période s'accrut sa dévotion à Marie, pour laquelle il écrivit, entre autres, dix petits chapitres de bons propos à mettre en œuvre en son honneur.

Il termina le 28 mai 1734 ses études de philosophie par une discussion publique (comme c'était l'usage à l'époque) avant de commencer les études de théologie, et ses supérieurs le jugèrent apte à recevoir les ordres mineurs, qui lui furent conférés le 9 juin 1734. Le 18 de ce même mois, il recevait le sous-diaconat, ordre qui sera supprimé par la réforme liturgique de Vatican II.

Après des vacances méritées mais laborieuses, le 15 octobre, nous retrouvons notre Carlo Giuseppe au scolasticat théologique de Bologne où il avait été destiné et où, vers la fin du mois, il

commença l'étude de la théologie.

Dans cette nouvelle résidence également, Carlo Giuseppe tâchait d'observer la discipline et les règles du noviciat, même s'il était difficile de réussir cela. Tout en lui faisait apparaître une vie sainte : la "faim" de l'Eucharistie, la dévotion à la Vierge, sa réserve parfaite, ses pénitences continuelles. Mais...

254 - L'année 1735 connaît un été caniculaire : don Carlo s'en ressent, les forces viennent à lui manquer, une toux continuelle l'épuise. On appelle un médecin.

On lui fait une saignée et on lui conseille de se baigner dans l'eau bénéfique du Reno. Ces remèdes se révèlent inefficaces.

On lui conseille de changer d'air. À la fin du mois d'août, don Carlo est à Milan, puis à la villa de Zuccone, héritage du père Morigia, et puis encore à Milan. Le mal ne lui laisse aucun répit. Et nous voilà à la Toussaint.

Carlo Giuseppe fait alors tous les efforts possibles et demande au père provincial d'être transféré à Pavie, où le père général l'a destiné, une fois qu'il aura retrouvé la santé. Il y est envoyé mais avec l'ordre exprès de ne pas lui permettre d'étudier avant sa guérison totale.

Son état s'améliore, mais la fièvre et la toux ne lui laissent pas de répit. Sur l'avis du médecin, don Carlo Giuseppe est de nouveau à Milan en mai 1736, mais on est obligé de le ramener à Pavie, en très mauvais état.

Malgré toutes ces épreuves, le malade ne montre aucun signe d'impatience : « Je prie Dieu - dit-il plutôt - de me donner la force de souffrir patiemment ma maladie ». À la fin du mois d'octobre, il se rend compte que la mort approche. Le 15 novembre, après avoir reçu le viatique avec des larmes de joie, don Carlo Giuseppe commence la neuvaine en honneur de la Vierge ; entre-temps, on lui administre le sacrement des malades.

Sur son visage, on lit la lutte, la dernière, entre la vie et la mort ; mais celui-ci, négligeant sa souffrance et pensant au paradis, tout en baisant avec transport le crucifix, s'exclame : « Que le Seigneur m'accorde de vivre plus longtemps afin de souffrir encore plus ».

Après une brève agonie, serrant de toutes ses forces le crucifix, don Carlo Giuseppe expire dans la plus parfaite sérénité. C'était le 25 novembre 1736.

DON FRANCESCO CASTELLI

255 - François naquit dans une grande famille qui, entre autres, avait donné un saint à l'Église, Anastasio, évêque de Terni, et un pape, Célestin II (1143-1144). Le village qui le vit naître, le 19 mars 1752, est S. Anastasia, sur les pentes du Vésuve.

Sa nature était déjà par elle-même encline à la douceur ; son papa, Giuseppe, et sa maman, Benedetta Allard, y insérèrent la pratique des vertus chrétiennes, efficacement aidés par un parent, le père Carlo Castelli, qui eut toujours un certain ascendant sur l'âme et les décisions de Francesco.

À 12 ans, "Cicillo", comme on l'appelait, fut envoyé à l'école des pères Conventuels, où il se distingua par sa vive intelligence, par sa soumission à ses maîtres et sa vie de piété. Mais l'étude n'était pas son occupation exclusive à cette époque : vers le soir, il se préoccupait de réunir de petits enfants dans la chapelle de famille, ouverte au public, il leur proposait des exercices de dévotion et, bien souvent, il s'essayait à leur faire des prédications qu'il avait peut-être apprises de son oncle prêtre. De façon que les paysans disaient à leurs fils, peut-être après une sermonne solennelle : « Imitez, imitez Cicillo ». Pour Francesco, la fréquentation de l'eucharistie était d'une importance vitale ; il la recevait avec une ferveur et une compréhension inhabituelles pour un garçon de 13-14 ans. La vue du Christ crucifié le remplissait d'émotion, il avait une grande dévotion à la Vierge Immaculée et on le trouva souvent en extase devant son image.

Oui, sa grande générosité était récompensée par Dieu qui lui accordait ces ravissements

mystiques qui, au début, étaient taxés d'étourderie, mais qui, à la suite d'un curieux incident que nous n'allons pas décrire, furent reconnus par tous comme des charismes extraordinaires donnés par le Seigneur.

256 - À 15 ans, il décida de se faire religieux. Il demanda et obtint la permission de ses parents. En raison d'une certaine inclination personnelle et, certainement, sur le conseil de son directeur spirituel, il demanda d'être reçu dans la Congrégation des Barnabites. Il les connaissait déjà car ils avaient une maison de vacances à Zazzara, petit village accroché aux pentes du Vésuve et proche de S. Anastasia.

Accueilli comme postulant, il fut d'abord envoyé aux études au collège S. Carlo alle Mortelle de Naples.

Sans même faire valoir les recommandations venant de son village, Francesco fit aussitôt impression sur les pères du collège : il réussissait bien dans ses études, il observait scrupuleusement le règlement et priait beaucoup. Le père Porretti, supérieur de la maison, avait tenté de lui interdire les pratiques de piété supplémentaires car il y voyait des distractions. En vain ! Ensuite, une extase qu'il avait découverte en regardant par le trou de la serrure l'en avait dissuadé.

Finalement, au début du mois de mars 1770, Ciccillo commençait son noviciat et le 5 avril de cette même année, il recevait l'habit barnabitique. Durant l'année canonique du noviciat, Francesco brilla par son obéissance, inspirée par un esprit surnaturel, par sa pureté et son amour pour la Vierge Marie. Le 1er mai 1771, à un peu plus de 19 ans, il professait ses vœux solennels. Le néo-étudiant don Francesco Castelli était confié au père François-Xavier Marie Bianchi qui devait le conduire au sacerdoce... Et pourtant : « Barnabite, je serai, mais pas prêtre ; j'en suis indigne », disait-il.

La tuberculose le minait au plus profond de lui-même. Il fut envoyé par les siens à S. Anastasia, dans l'espoir que l'air de son village natal pourrait améliorer sa santé (septembre 1771). Il partit, emportant avec lui le cadre de la Vierge Immaculée. Mais, les nouvelles provenant de S. Anastasia étaient de jour en jour plus alarmantes. Comme une fleur à la tombée du jour, Ciccillo languissait.

Le 18 septembre, à l'heure des vêpres, don Francesco, baisant avec transport le crucifix, expirait dans une auréole de douceur.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER MARIE BIANCHI

257 - Les générations barnabitiques des 250 années d'histoire que nous avons présentées comptent François-Xavier Marie Bianchi comme dernier représentant dans le domaine de la sainteté et il y joua un rôle de première grandeur.

François-Xavier peut en fait représenter le sommet de cette sainteté présente durant des siècles dans notre Ordre ; mais il apparut surtout comme une source d'espérance dans cette période du 18e siècle marquée par de douloureuses persécutions infligées à l'Église et à la Congrégation. Il consola des multitudes de personnes qui recouraient à lui lors des désastres de la Révolution (et ce fut pour cette raison qu'on l'appela " l'Apôtre de Naples"). Il prophétisa la fin de l'hégémonie napoléonienne et la renaissance de la Congrégation. (271).

Mais, dans ce *Manuel*, nous ne voulons pas tracer sa biographie (nos saints doivent être "lus" en entier!) mais donner un rapide aperçu qui mette en lumière le rôle providentiel qu'il exerça dans la vie de la Congrégation.

258 - François-Xavier Marie Bianchi naquit à Arpino le 2 décembre 1743. Sa vocation datait de ses années de jeunesse mais ses parents s'y opposaient de différentes manières car ils pensaient tout au plus aux Jésuites. Quand il eut 20 ans, il demanda d'embrasser la vie barnabitique et fut accueilli

dans la Congrégation le 28 décembre 1763.

Quatre ans plus tard, il fut ordonné prêtre. Commençait ainsi pour lui une vie qui, apparemment, ne le différenciait pas de ses confrères : il était un Barnabite comme tant d'autres. Mais dans son esprit se faisait route à pas de géant une authentique sainteté qui se manifesta dans la charité pastorale, un esprit prophétique et aussi dans les mystérieuses douleurs qui le firent participer aux souffrances du Christ.

De 1801 à 1815, année de sa mort, il exerça un intense apostolat auprès des classes aisées comme auprès des classes les plus miséreuses de Naples et des environs. Sa mort survint quand désormais les espérances d'un nouvel équilibre social et politique semblaient devenir une réalité.

259 - Nous pouvons dire de lui – et c'est ce qui nous intéresse de relever ici – qu'il est le premier saint vraiment barnabite. Aux Fondateurs, la sainteté est, pour ainsi dire, presque obligatoire. Alexandre Sauli le fut surtout comme évêque qui géra de manière exemplaire les talents que le Seigneur lui avait confiés.

Mais que de choses sont impliquées dans cette phrase : être vraiment, intégralement barnabite ! L'être dans le sens le plus profond de la parole, c'est une affaire qui engage tellement que ce n'est que par la sainteté qu'on peut l'accomplir parfaitement.

Bianchi fut celui de nos saints qui a été canonisé le plus rapidement (pour le Fondateur, il fallut 358 ans, pour Alexandre Sauli, 312, pour lui, 136). Il concentre en lui toutes les vertus que nous avons précédemment contemplées dans tous les Barnabites que nous avons passés en revue.

Admirable tant pour son zèle apostolique que pour sa vie intérieure, il servit la Congrégation dans presque toutes les charges qu'il accomplit durant sa vie. Son existence se passa dans la recherche de la perfection et du salut des âmes.

Et la lumière de la sainteté, qui irradie de François-Xavier Marie et de tous ceux qui l'ont précédé dans cet effort vers la perfection religieuse et sacerdotale, brille encore sur la Congrégation et donne confiance à tous ceux qui s'efforcent de suivre leurs traces.

Notes

240 - Nous nous limitons à renvoyer au *Ménologe* qui traite plus amplement de nos saints. La bibliographie qui les concerne est très abondante, même si, le plus souvent, elle est ancienne, et elle est connue des confrères :

Bartolomeo Canale (1605-1681) 1,07 - 27 janvier

Antonio Pagni (1556-1624) 1,287 - 26 janvier

Costantino Pallamolla (1571-1651) 1,213 - 21 janvier

Pietro Sessa (1559-1623) 1,354 - 29 janvier

Gerolamo Vaiano (1530-1615) 1,69 - 7 janvier

Louis Bitoz (1578-1617) 9,54 - 6 septembre

Carlo Sauri (1565-1642) 3,90 - 11 mars

Diego Martinez (1567-1593) 11,5 - 1er novembre

Michelangelo Pane (1612-1630) 6,130 - 18 juin

Carlo Fedeli (1712-1736) 11,349 - 25 novembre

Francesco Castelli (1752-1771) 9,193 - 18 septembre. Voir aussi F. Sala *Fleur du Vésuve*, Naples 1965.

Pour une rapide présentation de nos saints, voir M. Favero, *Santa famiglia nostra* (Notre sainte famille), Eupilio 1954.

L'état des procès canoniques de nos Serviteurs de Dieu est signalé dans l'*Appendice* (**516**). Nous notons ici, une fois pour toutes, que de nombreux Barnabites jouissent d'une réputation de sainteté et que leur est attribué, par une tradition ancienne, le titre de Vénérable. Mais ce n'est que pour quelques-uns d'entre eux qu'on s'est attaché à ouvrir la cause qui pourrait conduire à la reconnaissance officielle de l'héroïcité de leurs vertus et à la canonisation.

242 - Voir G. Cagni, *Il P. Antonio Pagani, la Congregazione secolare dell'Annunziata di Pescia e i barnabiti* (Le P. Antonio Pagani, la Congrégation séculière de l'Annunziata et les Barnabites) in "Barnabiti studi » », 23, 2006, pp. 7-157.

249 - Voir F. Lovison, *Don Diego Martinez : contemplare il Sacramento* (Don Diego Martinez : contempler le Saint Sacrement), "Eco dei Barnabiti", 2005/2, 34-37. On n'omettra pas de lire les pages émouvantes que le père Gabuzio consacre à don Diego Martinez dans son *Histoire*, pp. 258-263.

251 - M. Regazzoni, *Un'anima mariana. Il barnabita Carlo Giuseppe Fedeli*, (Une âme mariale. Le barnabite Carlo Giuseppe Fedeli), "Eco dei barnabiti", 2006/4, pp. 12-15.

258 - À l'occasion de sa canonisation (1951), a été publiée sa biographie officielle due au P. F. Sala, *L'Apostolo di Napoli* (L'Apôtre de Naples). Sur Fr.-X. Bianchi a eu lieu un congrès à Naples les 22-24 avril 2010. Cf. "Eco dei Barnabiti » », 2010/2, pp. 28-33.

259 - De la sainteté barnabitique – avec quelques réflexions ascétiques – traite le P. A. Gentili, *Vigilia capitolare* (À la veille du chapitre) Pavie 1964, pp. 30-31. Il y cite aussi la merveilleuse prière du p. Gabuzio adressée à nos saints.

DEUXIÈME PARTIE

1780 - 2012

18. 1780-1815 : persécutions et suppression de l'Ordre (260-270)
19. 1815-1870 : du rétablissement de l'Ordre au concile Vatican I (271-282)
20. Le dogme de l'Immaculée Conception et le cardinal Lambruschini (283-296)
21. Le concile Vatican I et le cardinal Bilio (297-305)
22. 1870-1965 : entre les deux Conciles. La période après le concile (306-322/4)
23. Le culte du Sacré-Cœur (323-335)
24. L'œcuménisme des pères Schouvaloff et Tondini (336-344)
25. Les missions dans les pays nordiques et le père Schilling. Après Vatican II (345-359 bis)
26. Une tradition culturelle qui continue (360-383)
27. Fondation et développement des écoles apostoliques (384-400 bis)
28. Dans la Grande Guerre (401-411)
29. Retour aux missions (412-435 bis)
30. Le Père Semeria : un symbole et un programme (436-449)
31. Sur les chemins du monde (450-463/19)
32. Les frères coadjuteurs (464-472)
33. Physionomie spirituelle des Barnabites (473-492 bis)
34. Instituts féminins fondés ou inspirés par les Barnabites (493-509)
35. Laïcs de saint Paul. Jeunesse zaccarienne (509/1-509/10).

À la fin du 18^e siècle, l'Ordre est l'objet de persécutions et est finalement supprimé (chap.18). Quand l'équilibre politique est revenu et par la volonté expresse du pape, l'Ordre est rétabli et reprend vigueur : il réorganise la vie religieuse en son sein et s'engage dans ses domaines traditionnels d'apostolat, en suivant toutefois des critères renouvelés (saint ministère, collèges, patronages) (chap. 19). Mais ce qui caractérise son histoire durant ces décennies, c'est la participation active et parfois déterminante aux grands événements de la vie de l'Église : la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (chap. 20) et la célébration du concile Vatican I (chap. 21).

Après avoir embrassé par une vue d'ensemble les faits principaux de la vie barnabite entre les conciles Vatican I et Vatican II (chap. 22), nous regrouperons en plusieurs chapitres les aspects les plus significatifs de notre histoire de ces deux derniers siècles. Comme dans la première partie un chapitre a été réservé à la dévotion envers Notre-Dame de la Divine Providence, nous traiterons cette fois du culte du Sacré-Cœur (chap. 23).

Ayant quitté les missions en Birmanie et, pourrait-on dire, pour les remplacer, les Barnabites déploient une activité œcuménique remarquable dans les pays protestants et luthériens de l'Europe du Nord (chap. 24-25).

Entre-temps, reprend une vigueur nouvelle la tradition culturelle propre à l'Ordre qui se qualifie comme particulièrement engagé dans l'éducation et l'instruction de la jeunesse (chap. 26).

Les circonstances historiques mettent au premier plan les problèmes du recrutement, de la sélection et de la formation des futurs Barnabites : c'est ainsi que naissent et s'affirment les écoles apostoliques (chap. 27).

La première Guerre mondiale marque un temps d'arrêt dans la vie de la Congrégation et met en lumière l'héroïsme surtout des jeunes clercs envoyés au front (chap. 28).

Pour les Barnabites des nouvelles générations s'ouvrent des horizons missionnaires (chap. 29), tandis que l'engagement pour transplanter effectivement notre Institut en de nouveaux pays prend toujours plus de consistance (chap. 31).

La personnalité riche et complexe du père Semeria semble incarner l'idéal du Barnabite et est donc présentée comme un programme à ceux qui se préparent à faire de la science et de la charité la mission de leur vie (chap. 30).

Avant de décrire la physionomie spirituelle des Barnabites (chap. 33), nous nous attarderons, dans une vision synthétique, sur les frères coadjuteurs et nous étudierons leur histoire et leur rôle dans la Congrégation (chap. 32).

En conclusion de la 2^e partie du *Manuel*, un chapitre sera consacré aux Instituts féminins fondés ou inspirés par les Barnabites (chap. 34) et un autre aux Laïcs de saint Paul et au Mouvement zaccarien des jeunes (chap. 35).

174

18

1780 – 1815

PERSÉCUTIONS

ET

SUPPRESSION DE L'ORDRE

Prélude

Premier temps : la Révolution française

Intermède

Deuxième temps : la révolution en Italie

Finale

260 - « Vers midi (du 28 février), je présentai au saint Père (Pie IX) le nouveau père général (Baravelli) avec tous les membres du chapitre. Le pape nous réconforta par sa parole très bienveillante et fit l'éloge de la Congrégation qui, bien que peu nombreuse, a toujours eu des hommes très remarquables et, depuis un siècle jusqu'à nos jours, une série de cardinaux, presque sans interruption ».

Ces paroles que le cardinal Bilio a confiées à son *Journal* nous introduisent dans la description d'un siècle (1780-1870) qui, pour la Congrégation, fut marqué douloureusement par des difficultés et des amertumes et, tout à la fois, riche de vitalité intérieure, de participation aux angoisses apostoliques et pastorales de l'Église.

Cette histoire barnabitique du 19^e siècle est encore à écrire. Notre travail ne pourra être qu'une reconstruction fragmentaire et épisodique. Nous pensons toutefois que, même des maigres lignes que nous tracerons, se dégagera une image vigoureuse de la vie de l'Ordre. En celle-ci confluent, presque en s'harmonisant, d'une part, les tristes événements des temps, qui réduisirent le nombre du groupe de nos anciens pères et empêchèrent leur action ou y firent obstacle, mais d'autre part, un frémissement de renaissance, d'affirmation de l'idéal et des attitudes qui, durant les siècles précédents, avaient rendu illustre la Congrégation.

PRÉLUDE

261 - Nous avons déjà vu qu'en 1781, Joseph II avait décrété la séparation de la Province de Lombardie du corps vivant de la Congrégation tout entière (**161**). Le contrecoup fut immédiat, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Ordre. Milan ne put plus être le siège des chapitres généraux. À sa place, il fut décidé que ceux-ci se réuniraient à Bologne. Aux difficultés croissantes de notre mission en Birmanie, s'ajouta cette nouvelle difficulté et elle découragea nos pères de continuer une entreprise aussi risquée : ils pensèrent toujours plus sérieusement à renoncer à cette œuvre.

Le décret de Joseph II n'était qu'un début. Un peu plus tard (1782-83), l'archiduc Léopold supprima nos maisons de Toscane (Pescia, Florence, Livourne, Pise). Le père Cortenovis commentait ainsi cette triste nouvelle : « Nous ne pouvons que baisser la tête devant les décrets de Dieu et dire que c'est le *tempus destruendi* (le temps de détruire).

PREMIER TEMPS : LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

262 - L'année 1789 marque le début de la révolution française. Nous savons comment l'esprit jacobin engagea une lutte sans quartier contre les institutions ecclésiastiques. C'est ainsi que les biens du clergé, par un acte unilatéral, furent mis à la disposition de la nation. L'année suivante, l'Assemblée constituante supprimait, avec les autres, notre Congrégation. En France, les Barnabites étaient environ nonante, répartis en dix maisons.

La Révolution franchit les Alpes et, à partir de 1796, les populations sans défense assistèrent aux campagnes napoléoniennes. Suppressions de maisons et confiscation de leurs biens en furent les conséquences au sein de l'Ordre, sans oublier que des mesures précédant la grande expédition de Bonaparte avaient bouleversé les maisons de Savoie, d'Aoste et de Chieri pour loger la soldatesque. La descente des troupes françaises en Italie, si elle épargna temporairement les maisons du Piémont, ne manqua pas d'endommager celles de la province romaine. Par deux fois, notre église Saint-Charles ai Catinari, dut livrer beaucoup d'objets en argent. À Bologne, sur cinq communautés, trois furent supprimées et, plus que rarement, ce n'est qu'exceptionnellement que fut accordée à des religieux la permission de continuer leur œuvre éducatrice.

263 - La situation devient encore plus dramatique quand, en 1798, fut fondée la République romaine. Le chemin de l'exil parut l'unique moyen d'échapper aux vexations et aux abus qui s'annonçaient. Pie VI se réfugia en Toscane. Le cardinal Gerdil gagna Turin pour demeurer au séminaire de Giaveno.

Pie VI ne résista pas à tant de malheurs. Après sa mort, le 28 août 1799, le conclave se réunit à Venise. Gerdil lui aussi y participa ; lors de son passage à Milan, il fut accueilli par des manifestations de vénération par nos pères de Saint-Barnabé.

De Gerdil, on dit qu'il a été pape durant deux heures. De fait, bien qu'il fût âgé de 82 ans et comme accablé par le poids de la vieillesse, il conservait une telle lucidité et une si grande fermeté dans ses attitudes qu'il fut l'objet d'une désignation presque unanime (195). Mais, étant donné les interférences de l'Autriche et la crainte du veto classique, on voulut demander l'avis du cardinal Hertzman, *longa manus* (le bras long) de l'Autriche. Et comme il considérait Gerdil comme un sujet français, il opposa une exclusive formelle à sa nomination. Cette décision fut communiquée aux cardinaux par Antonelli, après son colloque de deux heures avec Hertzman ; les deux heures, précisément, durant lesquelles la candidature de Gerdil avait été soutenue par tous durant le conclave.

Nous savons que le nouveau pape, Pie VII, à qui Gerdil dédia un ouvrage pour défendre la bulle *Auctorem fidei*, travail qui lui avait été demandé par le pape précédent, appela notre cardinal à Rome pour préparer le concordat avec le gouvernement français. La mort le surprit en 1802, alors qu'il était occupé à cette tâche.

INTERMÈDE

264 - Il semblait que les différends entre la France révolutionnaire et la papauté allaient vers un accord. Pie VII, consentant au désir de Napoléon, le consacre empereur. Dans sa suite, il veut un Barnabite, le père Francesco Fontana (1750-1822).

Celui-ci était arrivé à Rome comme procureur général. Introduit dans les milieux ecclésiastiques par le cardinal Gerdil, il se signala si bien par son habileté pour régler les affaires qu'il fut rapidement nommé consultant de la Congrégation des Rites et du Saint Office, ainsi que secrétaire pour la correction des livres des Églises orientales.

Comme il appréciait ses talents, Pie VII avait l'habitude de dire : « Il faut entendre également le père Fontana ; donnons ces écrits au père Fontana pour qu'il les examine bien ; nous prendrons une décision quand nous aurons sous les yeux l'avis de Fontana ».

En 1804, il le nomma son théologien et voulut qu'il l'accompagne à Paris, comme nous l'avons dit. Il demanda également son avis sur la composition de sa suite.

Par l'intermédiaire du père Fontana, Pie VII noua avec les Barnabites des liens d'une amitié qui rappelle celle qui exista entre Benoît XIV et nos pères (182-183).

265 - Nous voulons souligner les traits principaux de cette amitié par deux épisodes de notre histoire qu'il vaut la peine de rappeler.

Le premier concerne l'introduction de la cause de notre saint Fondateur. Comme on l'a dit (157), le désir de voir sa sainteté reconnue et proposée comme modèle avait grandi chez les Barnabites. Depuis que Benoît XIV leur avait dit que, si faisaient défaut les preuves directes attestant la réputation de sainteté, on pouvait y suppléer par des preuves indirectes, tirées de documents authentiques et dignes de foi, ceux-ci travaillèrent à présenter à la Congrégation des Rites une documentation apte à introduire les procès canoniques. Profitant des recherches précédentes, le père Fontana recueillit dans un gros volume, intitulé *Écrits pour la cause du vénérable Antoine-Marie*, tout ce que notre histoire nous avait transmis sur le saint Fondateur. Cet ouvrage aplanit la route pour les procès diocésain et romain. Le 20 septembre 1806, le pape signait

l'introduction de la cause de notre saint Fondateur.

266 - Le second épisode concerne la visite que Pie VII fit aux pères dans leur maison de villégiature de Monteverde (actuellement siège de l'hôpital Saint-Camille à Rome).

Le père Lambruschini, en tant que chancelier de la maison, en écrivit dans les *Actes*, en un latin élégant, un long récit. Le père Premoli la cite dans le troisième volume de son *Histoire* (pp. 436-437). Nous nous limitons à citer la plaque commémorative en latin que fit apposer le père Fontana en souvenir de la visite du pape : « *Parva licet, non parva tamen dicier ausit magna aditu magni villula facta Pii* ». (Bien qu'elle soit petite, elle ne doit plus être appelée ainsi, cette petite villa devenue grande pour avoir accueilli le grand Pie).

L'année suivante, 1807, le père Fontana était élu général. La Congrégation reconnaissait en lui un guide sûr dans un temps troublé par les renversements politiques.

DEUXIÈME TEMPS : LA RÉVOLUTION EN ITALIE

267 - Quatre années s'étaient passées dans une paix relative. La Congrégation avait pris une bouffée d'oxygène. Grâce à ses qualités intellectuelles et de gouvernement, s'était affirmé en son sein celui que nous verrons être appelé son second fondateur, au cours du 19^e siècle. Le désir de la canonisation du saint Fondateur était devenu toujours plus concret. Enfin, par des expressions spontanées d'amitié, s'étaient renforcés les liens de service et de dévotion envers le siège de Pierre, tellement essentiels dans une période d'hostilité envers l'Église.

Et voilà que le ciel de l'Europe était redevenu menaçant. Le 8 février 1808, les troupes françaises entrèrent à Rome. La maison de Saint-Charles ai Catinari fut employée comme abri pour les soldats : « *Haec facies Troiae dum caperetur erat* : voilà quel était l'aspect de Troie lors de sa prise », écrit avec amertume le chancelier qui ne manquait pas de références classiques !

Le père Fontana, craignant que son action ne soit paralysée par les envahisseurs, demanda au pape la permission de changer de résidence, mais celui-ci lui répondit : « Non, non. Vous devez demeurer avec nous ».

Comme, dans la suite, Napoléon poussa le défi jusqu'au point de déclarer l'annexion de l'État pontifical à l'Empire (17 mai 1809), Pie VII confia au père Fontana la charge de rédiger la *bulle* d'excommunication de Napoléon. Moins d'un mois plus tard, Pie VII était arraché de force du Quirinal et déporté en France.

Le même sort échut au père Fontana. À minuit du 12 août, deux gendarmes se rendirent à Saint-Charles et lui intimèrent l'ordre de partir pour Paris dans les 24 heures.

Accompagné par le frère Carlo Sambiasi et en compagnie d'autres supérieurs généraux, il arriva à Paris le 17 août. Nous cédonc ici la parole au père Lambruschini qui, avec les pères Fontana et Antonmaria Grandi, forma, en cette période difficile, un triumvirat – pour emprunter les mots du père Premoli – qui fut un avantage incalculable pour la Congrégation.

« Il lui fut assigné – dit le père Lambruschini parlant du père Fontana – comme lieu d'exil la Champagne et il habita à Arcy-sur-Aube. Après plusieurs mois, il fut appelé par l'empereur pour répondre, avec d'autres ecclésiastiques choisis, à certains doutes concernant la religion. Le persécuteur impie voulait des réponses visant non seulement à blesser mais même à détruire la divine autorité du pape. Le père Fontana fut inébranlable et, par sa doctrine, son exemple et ses conseils, il exhorta les très éminents pères qui se trouvaient alors à Paris, à défendre eux aussi, tout comme lui-même, la cause de Dieu et de l'Église ». Grâce à sa force morale, le Barnabite se montra disposé à réduire au silence toutes les provocations et arriva même à l'acte héroïque de signer personnellement un document contraire aux vues de l'empereur, pour ne pas exposer aux persécutions son ami qui l'avait rédigé. Cet acte fit déborder le vase et, s'étant attiré ainsi la colère de l'empereur et l'envie de ses satellites, il fut incarcéré à Vincennes (4 janvier 1811) où, avec

quatre cardinaux et d'autres personnes, il resta trois ans, supportant avec une grande patience de très nombreux désagréments.

L'emprisonnement, en effet, mit grandement à l'épreuve sa résistance physique (il avait alors soixante ans). Il eut à souffrir longtemps de fièvres grippales. Il passa huit mois dans un local humide et obscur. Pendant longtemps, il fut même privé de lit. Il souffrit d'abcès dentaires qui entraînaient la chute de onze dents durant ces mois. Pendant plus d'une année, il lui fut interdit de célébrer la messe. Les aides qu'on venait lui apporter étaient pour la plus grande partie détournées par les gardiens. Après trois ans à Vincennes, il fut ramené à Paris et enfermé à la Force, la prison des malfaiteurs où, après trois ans, il revit un Barnabite : le frère Carlo.

268 - Il est indéniable que, dans la personne de son chef, toute la Congrégation souffrit les douleurs de la persécution. Mais les conséquences de cette politique anticléricale erronée se firent sentir surtout en Italie. Dans ce pays, pendant les deux années 1809-1810, presque aucune maison ne put survivre aux lois vexatoires et iniques.

Précédé par d'authentiques coups de main (nos pères de Fossombrone durent donner maison et argent aux Français qui en firent leur campement, tandis qu'à Naples et à Arpino, il leur fut enjoint de quitter l'habit religieux pour revêtir celui des prêtres séculiers), le 25 avril 1810 parut le décret impérial qui supprimait les Ordres religieux.

Le décret qui, entre autres, faisait mention explicite des Barnabites, frappait les membres, les maisons et les œuvres de l'Ordre.

À Rome, les confrères non romains durent quitter la ville dans la quinzaine pour rejoindre leurs diocèses respectifs. L'église Saint-Charles put assurer les besoins religieux des fidèles.

À Bologne, une seule maison fut supprimée. Les Barnabites, en effet, eurent beau jeu de se présenter comme les défenseurs des droits de la jeunesse estudiantine qu'ils hébergeaient dans leurs écoles. C'est ainsi que leur activité ne fut pas touchée par les mesures du décret.

À Milan également, son application fut quelque peu adoucie. La maison de Saint-Barnabé dut être abandonnée et tous les pères se regroupèrent à Saint-Alexandre. Le noviciat de Monza survécut ainsi que le collège de Lodi où nos pères restèrent comme professeurs. Toutes les autres maisons furent supprimées.

Dans la province de Ligurie, on perdit la maison de San Bartolomeo degli Armeni, mais on conserva le collège de Finale. Les pères y continuèrent à enseigner, revêtus de l'habit des prêtres séculiers.

Dans la région de Naples survécut la maison d'Arpino. Les églises continuèrent à être desservies par les pères revêtus de l'habit séculier. À S. Maria di Porta Nuova ne demeura, seul et infirme, que Francesco Saverio Maria Bianchi.

Tout compte fait, on peut dire que la Congrégation survécut en cinq centres : Rome (Saint-Charles ai Catinari), Arpino, Bologne, Milan (Saint-Alexandre), et Monza.

Ailleurs régnait la dispersion. Le dernier chapitre général fut célébré en 1807. Pas moins de 16 ans passeront avant la convocation d'un nouveau chapitre. Le père général était en exil et rares étaient les nouvelles à son sujet.

FINALE

269 - La parenthèse révolutionnaire fut relativement brève. 1814 marque le renversement de la situation. Napoléon est battu par la coalition qui s'était formée contre sa très grande puissance.

Les prisons de Paris ouvrent leurs portes et les détenus politiques sont libérés. Le 5 mai, le père Fontana reprend la chemin des Alpes et arrive à Milan après quatorze jours de voyage.

Son retour est salué comme un message d'espérance. La vie barnabitique pourra reprendre vigueur, elle pourra revenir à la lumière du soleil. Le père Fontana aurait bien voulu se retirer dans le repos du noviciat de Monza, mais un ordre explicite de Pie VII le rappela à Rome : « Que l'on

fasse savoir au père Fontana que nous avons besoin de lui et que nous l'attendons immédiatement à Rome ». Là, l'attendaient de nombreuses charges et la pourpre cardinalice.

Le père Fontana devint consultant de la Congrégation pour la réforme des Ordres religieux. Dans ce rôle, il joua un rôle décisif en faveur de notre Ordre qui, décimé et comme épuisé par les tourbillons de la Révolution, aurait difficilement survécu si un puissant soutien n'avait pas plaidé sa cause auprès de la hiérarchie suprême. C'est un fait que la difficile participation à la vie de l'Église et la présence des Barnabites qui concouraient efficacement à son gouvernement – en plus de Fontana, nous citerons Lambruschini (1776-1854) et Grandi (1760-1822) – démontraient à l'évidence que notre Congrégation était une congrégation vivante et que son service était utile à l'Église.

La première preuve de ce que nous avançons fut offerte cette même année 1814, quand le pape institua la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.

Le père Fontana en fut élu secrétaire. Un contemporain écrit à ce sujet : « La sainteté de notre seigneur (c'est-à-dire le pape, comme on disait dans le langage de ce temps), connaissant de quelles lumières est doué le père Fontana dans les sciences ecclésiastiques, de quel zèle il est animé pour le bien de la religion et de l'Église et pour l'honneur du Saint-Siège, celle-ci (= le pape) daigna le nommer secrétaire selon le désir de cette Congrégation cardinalice ».

Elle comptait, en plus des huit cardinaux, cinq consultants, parmi lesquels figuraient les noms des pères Lambruschini et Grandi. L'un et l'autre furent les successeurs immédiats du père Fontana pour cette charge, le premier en 1816 (quand le père Fontana fut créé cardinal) et le second en 1819 (quand le père Lambruschini fut nommé au siège archiepiscopal de Florence). On notera aussi que le règlement de cette Congrégation fut rédigé par le père Fontana et que Pie VII le déclara « un chef d'œuvre ».

270 - Mais de nouveaux nuages s'accumulaient sur l'État pontifical. En 1815, Murat en viola les frontières. Pie VII, de nouveau parti en exil, voulut être accompagné « pour être conseillé sur les affaires importantes de l'Église universelle » par Fontana et Lambruschini.

L'exil fut bref. Revenu à Rome, le père Fontana est nommé cardinal (8 mars 1816). Cette reconnaissance envers le Barnabite était attendue et méritée, lui qui avait partagé d'aussi près le sort du pape. Dans la Congrégation, la joie fut générale et intense.

Le père Joseph Darbo, français, s'en fit le porte-voix, lui qui écrivait ceci au cardinal Fontana : « Vous permettrez qu'un des anciens de la Congrégation, échappé au torrent de la Révolution française, après avoir vu mille et mille fois la guillotine et été menacé d'en être victime, vous manifeste le plaisir qu'il éprouve, la satisfaction qu'il ressent, voyant que vous-même, opprimé par la tyrannie, fidèle à vos promesses, êtes récompensé de votre zèle pour la religion par la religion elle-même. Honorant la pourpre romaine comme vous avez honoré l'habit que j'ai porté moi-même, vous serez la gloire de notre Congrégation. Vous en avez l'esprit, moi je ne l'ai pas perdu et je participe à votre joie ».

Notes

261 - On consultera le chapitre 16 (**236**) pour le renoncement forcé à la mission en Birmanie .

262 - Le père Premoli parle longuement de la suppression des maisons françaises dans son *Histoire*, 3, pp. 364-373.

268 - Le décret de suppression de 1810 est cité par Premoli, *id.* dans l'*Appendice*, pp. 535 sv.

269 - Sur le père Antonmaria Grandi – « perle précieuse, mais qui aime demeurer cachée » (cardinal Consalvi) – nous renvoyons au profil qu'en trace le *Ménologe*, 11, 111.

270 - Cette citation est reprise de Premoli, *id.*, p. 371.

1815 - 1870

**DE LA RENAISSANCE DE L'ORDRE
AU CONCILE VATICAN I**

Le second fondateur

La lente reprise

La province lombarde

La réorganisation

L'institut théologique de Saint-Charles

Les patronages pour la jeunesse

Le séminaire du père Villoresi

Vers le concile Vatican

LE SECOND FONDATEUR

271 - L'aurore qui se lève sur la Congrégation sur le point de renaître à une vie nouvelle, coïncide avec un coucher : la mort de François-Xavier Marie Bianchi.

Avec une intuition prophétique, l'Apôtre de Naples avait suivi toutes les vicissitudes de la Révolution et en avait prédit la fin. Autour de lui s'étaient réunis tous les confrères de la région de Naples, en habit diocésain et déliés du vœu de pauvreté. Son biographe, le père Maietti, nous rapporte que le saint dut plusieurs fois les rassurer en disant que la Congrégation renaîtrait et qu'elle pourrait reprendre ses activités. Cette prophétie était en train de s'accomplir quand sa mort survint le 31 janvier 1815.

L'année précédente, le père Fontana était arrivé à Milan (**269**) et, de là, il sollicitait la reprise de l'Ordre, dans une lettre au père Grandi, écrite deux jours après son arrivée. : « ...On m'a fait connaître un avis public publié au nom du saint Père, dans lequel sa sainteté se réservait de choisir quels Ordres devaient être rétablis dans cette ville. Il conviendra donc d'attendre l'oracle qui décidera de notre sort. Mais vous, comme procureur général, vous pouvez le hâter. Faites-en la demande le plus rapidement possible et employez tous les moyens pour obtenir une décision rapide qui m'est tellement nécessaire pour mes projets.

« Mon seul désir est le rétablissement de notre Congrégation, pour pouvoir me réfugier dans une des rares maisons qui, pour le moment, pourront s'ouvrir à nouveau ; on pourra ainsi lui procurer un chef plus digne et plus capable que moi, et je pourrai trouver le repos auquel j'aspire depuis longtemps et penser uniquement à cet "*unum est necessarium*" (la seule chose nécessaire) à laquelle j'ai tellement peu pensé jusqu'à maintenant ».

272 - Nous savons que le père Fontana fut immédiatement appelé à Rome par Pie VII qui le voulait comme consultant dans la Congrégation pour la Réforme des Ordres religieux à laquelle étaient confiées toutes les questions relatives à leur rétablissement.

Le rétablissement de notre Congrégation était considéré comme une chose escomptée. Le cardinal Gabrielli, qui communiquait au père Fontana la nomination dont on vient de parler, écrivait : « Quant aux Barnabites, on ne peut douter qu'ils seront rétablis ».

Les bons offices des pères Grandi et Lambruschini avaient déjà fait beaucoup. Mais la présence personnelle du père Fontana fut absolument voulue par le pape qui « fit clairement savoir qu'il avait l'intention de rétablir notre Ordre, dont il se disait satisfait, mais il ajouta que tout serait arrangé avec le père général ».

Celui-ci, en août 1814, quelques semaines après son retour à Rome, reçut le décret attendu de Pie VII où était déclaré que la Congrégation était rétablie et que le père Fontana était confirmé dans sa fonction de père général.

Le père Fontana exprima sa satisfaction et il écrivit à un de ses confrères : « Quant à moi, maintenant que ma conscience est satisfaite comme j'ai voulu la satisfaire, et qu'est accompli mon devoir de ne rien négliger des intérêts de la Congrégation, je suis tout à fait indifférent au résultat de mes efforts...Il ne me reste plus qu'à être résigné à ce que la divine Providence disposera ».

Et la divine Providence se servira précisément du père Fontana pour redonner une vie nouvelle à la Congrégation qui, comme on l'a dit, reconnaît en lui son second fondateur au 19^e siècle.

273 - Nous ne nous arrêtons pas aux nombreuses vicissitudes qui suivirent la décision de rétablir l'Ordre. Notons seulement que de grandes difficultés s'y opposaient. Souvent, la récupération des biens supprimés, à cause des nouveaux liens qui s'étaient créés, fut particulièrement difficile. Les Barnabites ne purent pas revenir à la même position que celle qu'ils occupaient jusqu'à la fin du 18^e siècle.

De plus, tous ne furent pas prêts à répondre à l'appel du père Fontana qui les invitait à

rejoindre la maison paternelle. La Congrégation qui, en 1800, avait 300 membres ne put en rassembler que 166 en 1825. On peut présumer que nombre d'entre eux étaient vieux et malades, tandis que les jeunes, ou bien avaient trouvé une autre situation (prêtres diocésains) ou avaient abandonné un habit que la succession des persécutions avait rendu trop pesant pour leurs épaules sans défense...

LENTE REPRISE

274 - « Nous félicitons les pères Barnabites – avait dit Pie VII, faisant allusion à leur père général, le cardinal Fontana – de pouvoir avoir un tel général ».

Nous pouvons saisir dans cette expression le motif de la reprise des Barnabites après la longue période des vicissitudes douloureuses.

Il n'était pas encore possible d'opérer une coupure nette entre notre Congrégation et les autorités suprêmes de l'Église. L'Ordre était uni à l'Église et activement inséré en elle. Cette situation fut notre bouée de sauvetage.

Sur le plan civil, une deuxième raison nous explique le rétablissement de la Congrégation. Celle-ci, spécialement durant les dernières décennies, s'était affirmée toujours plus dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation. La Révolution avait convaincu les magistrats et le peuple du rôle irremplaçable d'une éducation visant à enraciner les esprits dans le respect de la foi et de la morale. Les Barnabites, dans cette société si profondément ébranlée dans ses institutions, ne pouvaient pas ne pas se présenter comme un point d'ancrage sûr.

Nous avons déjà vu comment ce motif avait eu un poids énorme quand il s'était agi d'appliquer les lois napoléoniennes aux collèges de Bologne, Arpino et Lodi.

275 - En 1822 meurt le cardinal Fontana. Par un rescrit du pape, le père Grandi est nommé vicaire général. À sa mort, dans cette même charge lui succède le père Duelli, unique assistant survivant. S'imposait donc la convocation du chapitre général. Chose difficile car la Congrégation n'avait pas été rétablie partout.

Il n'existe pas de mémoires éditées de ce chapitre, mais il dut y régner des sentiments contrastés d'amertume et de confiance. Les Barnabites se comptèrent : ils étaient réduits de moitié ! La volonté de survivre et de survivre en tant que Barnabites était toutefois tenace. Le père général, Ignazio Scandellari, soutint devant le pape les motifs pour lesquels il refusait la fusion de son Ordre avec les Théatins.

On prévoyait, dans un avenir pas très éloigné, un accroissement du nombre des confrères, étant donné que les vocations ne manquaient pas dans les noviciats de Naples et de Gênes.

Dès 1826, la situation s'était déjà sensiblement améliorée. À part la province germanique (4 maisons) qui n'avait pas été touchée par les suppressions, la province piémontaise avait ouvert à nouveau 6 maisons, et 10 la province romaine (qui comprenait également la région de Naples). Mais l'incertitude demeurait pour la province lombarde.

LA PROVINCE LOMBARDE

276 - Déjà en 1814, on avait tenté d'obtenir le rétablissement de l'Ordre en Lombardie, chose qui devait passer par les voies bureaucratiques compliquées du gouvernement autrichien.

Cette première tentative échoua. On essaya de nouveau et, en 1817, le gouvernement publia une déclaration où il affirmait avoir vérifié l'utilité des Barnabites. De cette déclaration de principe, on passa aux actes et les évêques furent priés de déclarer (1818) quels étaient les Ordres qu'ils jugeaient convenable de rétablir, soit pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, soit pour l'assistance aux orphelins, aux malades et aux pauvres, soit pour le soin des âmes.

Dans un conseil du 15 juin 1819, l'empereur avait pris position pour le rétablissement des

Barnabites, des Somasques et des Oblats. L'auteur dialectal Porta était déjà parvenu à connaître cette nouvelle et il écrivait à don Rocch Taiana :

« On dit qu'il y a quatre Congrégations
qui refleuriront comme avant :
barnabites, somasques, oblats, biotton ».

Ce qui revient à dire que, outre notre Congrégation, refleuriront les Congrégations des Somasques, des Oblats et des frères déchaux³³ ou capucins.

Les Barnabites firent parvenir une demande formelle au cardinal Gaysruck, archevêque de Milan, mais celui-ci leur rappela les conditions pour ce rétablissement : ils ne pouvaient dépendre du père général et devaient présenter la note des aides qu'ils espéraient obtenir de leurs bienfaiteurs. Divisés concernant la première condition et dans l'impossibilité de remplir la deuxième, nos pères se trouvaient sérieusement embarrassés.

Le père Mantegazza, principal partisan du rétablissement, rappelait ce que disait le père Fontana : « à part un miracle, notre rétablissement ne se réalisera pas ici, en Lombardie ».

Le cardinal Gaysruck, dont on conserve un superbe portrait à Saint-Alexandre de Milan, coupa court et, d'accord avec la commission du gouvernement autrichien, envoya promener nos pères.

La voie directe ayant échoué, un détour plus long mais très efficace se présenta à nos pères : le comte Alfonso Castiglioni, neveu de Pietro Verri, ancien élève du collègue Longone et conseiller intime de l'empereur, lui présenta une supplique en 1822.

Dans celle-ci, il rappelle que déjà en 1814, « quand la ville de Milan retourna sous le très heureux pouvoir de votre majesté », une députation implora la grâce « que pour l'instruction de la jeunesse soit rétablie quelque Congrégation religieuse, par exemple celle des Barnabites qui, par leur institut, s'en sont toujours occupés à la grande satisfaction de la population ». Renouvelant dans le même sens sa demande et y ajoutant des propositions concrètes d'aide aux Barnabites, une fois qu'ils seraient rétablis, le très habile Castiglioni concluait ainsi : « Je vous prie respectueusement de considérer dans votre grande sagesse que, dans ce pays, les avantages procurés par les congrégations religieuses ne furent jamais mieux démontrés qu'au moment où on souffrit des conséquences d'un tel manque », comme lors de leur suppression.

L'empereur accueillit de bon gré cette proposition et communiqua ses décisions à Gaysruck. Celui-ci chercha à empêcher leur mise en pratique en multipliant les chicaneries bureaucratiques, mais il revint finalement à de meilleurs sentiments à cause des pressions du comte Castigliano.

277 - Entre-temps, le père Mantegazza avait écrit aux Barnabites pour les interpellé sur leurs dispositions et leurs forces. Seuls 18 répondirent affirmativement. Trop peu et, de plus, âgés pour la plupart ou incapables d'assumer un enseignement public. Il y aurait eu de quoi se décourager...mais, de Gênes, monseigneur Lambruschini, qui suivait avec un cœur fraternel ces événements, écrivait au père Mantegazza : « De grâce, ne vous effrayez pas. Ayons confiance en Dieu dont nous recherchons avec zèle l'honneur et la gloire...Peut-être y aura-t-il de nombreux religieux qui, suivant leurs pensées trop humaines, ne se montreront pas disposés à rentrer dans la Congrégation, pour ne pas dire que, oublieux de leur devoir sacré, ils refuseront ouvertement. Ne vous en affligez pas outre mesure. Dieu n'a besoin de personne...Un petit nombre de Barnabites, pourvus qu'ils soient bons et remplis de l'esprit de la Congrégation, suffira à la faire renaître » (10 février 1823).

La mort du père Mantegazza (11 août 1824), certainement épuisé par une affaire aussi fatigante, contribua à ralentir le cours des événements. C'est le père Gaetano de Vecchi qui le remplaça et qui vit couronnée l'aspiration des Barnabites. En septembre 1825, toutes les approbations furent accordées. Même le rude cardinal dut se plier. « Parnabiti e pasta » (les Barnabites et cela suffit) avait-il dit avec sa prononciation qui trahissait sa provenance

³³ "biotton" : en dialecte lombard, ce mot veut dire "nu", d'où le sens : pères allant nu-pieds (déchaux), tels les capucins.

autrichienne³⁴ à ceux qui lui proposaient le rétablissement d'autres Ordres. En définitive, notre Ordre pouvait se dire favorisé par lui, et le grand cadre qui le représente à Saint-Alexandre était une juste reconnaissance...

Le 13 novembre de cette année se déroula à Saint-Alexandre la cérémonie solennelle par laquelle les Barnabites inauguraient officiellement leur vie dans la province lombarde. Suivit ensuite la remise des établissements de Saint-Barnabé et du Carrobiolo de Monza, où avait continué à vivre un groupe de Barnabites, même s'ils revêtaient l'habit des prêtres diocésains.

Si nous nous sommes attardés sur les vicissitudes de la province lombarde, c'est parce que son rétablissement eut une valeur incalculable dans la vie de l'Ordre. Nous n'en voulons comme preuve que les chiffres relatifs au nombre maximum de sujets atteignent durant le 20^e siècle : 606, en comptant les pères, les frères et les clercs profès (1964). Les Barnabites provenant de la Lombardie représentaient 56% des prêtres et 66% des frères coadjuteurs. Ils étaient suivis à bonne distance par les confrères originaires des Pouilles : 9% des prêtres et 11% des frères.

Ne devrions-nous donc pas reconnaître que la renaissance de la Congrégation en Lombardie a marqué la renaissance de la Congrégation elle-même ?

LA RÉORGANISATION

278 - Ce que nous venons de relater est toutefois de l'histoire externe. Nous voudrions maintenant passer en revue la vie intime de notre Congrégation en ces décennies de renaissance.

On s'attacha avant tout à l'organisation de cet ensemble de structures où s'articule une vie ordonnée. Il fallait que les Barnabites aient en main leur code. La dernière édition des *Constitutions* datait de plus de deux siècles. Le chapitre général décréta d'en publier une nouvelle (qui fut donc la troisième) ; elle est due aux soins du père Ungarelli et sortit en 1829.

Il fallut mettre à jour la vie de piété, considérant que les circonstances avaient changé : petit nombre de sujets et augmentation des œuvres d'apostolat. Un décret de la Sacrée Congrégation des Religieux (13 janvier 1848) dispensa les Barnabites de la récitation au chœur de l'Office, sauf dans les maisons de noviciat et celle de Saint-Barnabé « *propter praecipuam eius antiquitatem* : à cause de sa remarquable ancienneté ».

Comme l'Église, la Congrégation elle aussi reconnaissait en saint Joseph son patron. Le gardien de la sainte Famille prendrait bien soin de ceux qui invoquaient son patronage. C'est ainsi que le chapitre général de 1865 inséra dans les prières du soir l'invocation du père putatif du Christ.

Une des questions les plus épineuses de la reprise de la vie religieuse concernait la pauvreté, dont la pratique avait été suspendue, étant donné que chacun s'était vu contraint de mener une vie « séculière ». Une fois rentrés dans les rangs, les confrères avaient adopté la pratique des « deux caisses », la caisse communautaire et ce qu'on appelait le « pécule » personnel, en contradiction expresse avec ce qu'affirmaient les *Constitutions*.

Le père Ungarelli, maître des étudiants, fut un défenseur acharné d'un retour à la règle et à la caisse unique. Durant deux chapitres généraux, il en défendit la cause. Un rescrit pontifical de 1848 approuva que, dans l'acte de la profession solennelle, soit rappelé l'engagement de veiller principalement « à la perfection de la pauvreté ».

Enfin, dans la période que nous sommes en train d'examiner, se détache la figure du père Caccia, supérieur général. Il dirigea la Congrégation pendant 17 ans (ce fut le généralat le plus long), de 1847 à 1853 et de 1856 à 1867. Il ouvrit de nouveau les maisons de France, inaugurant en 1852 une nouvelle fondation à Paris. C'est là qu'il mourut.

34 « Parnabiti e pasta (pour : Barnabiti e basta) : les Barnabites et ça suffit !. On sait que beaucoup de gens de langue allemande prononcent difficilement les "b" au début d'un mot et font entendre le son "p".

L'INSTITUT THÉOLOGIQUE DE SAINT-CHARLES

279 - Le principal souci de l'Ordre qui voulait retrouver une nouvelle vie fut la formation des futurs Barnabites. L'institut théologique de Saint-Charles à Rome enregistra durant la période que nous étudions sa plus grande splendeur. Nous ne pourrions comprendre la floraison de tant de personnalités dans le domaine des sciences sacrées et profanes durant tout le 19^e siècle si nous n'en trouvions la raison dans un fécond programme d'études que suivaient nos étudiants, sous la conduite de maîtres éprouvés.

Nous avons déjà parlé de cet institut et nous avons également lu les marques de reconnaissance dont, au début du 18^e siècle, Barelli s'était fait le porte-voix (**196**). Malgré toutes les persécutions, cette illustre tradition continue durant le 19^e siècle. Ce sont les pères Grandi et Lambruschini qui redonnent de la vitalité aux études, eux dont la science ecclésiastique fut reconnue même en dehors de l'Ordre. Pour en retrouver des témoignages, il suffit d'évoquer le nombre de charges qu'ils reçurent de la part des papes et de la curie romaine.

Le corps enseignant fut illustré par d'autres noms de première grandeur : les pères Ungarelli, Vercellone, Bilio. Ils créèrent une école où seront successivement formés les pères Graniello (qui devint plus tard cardinal), Bruzza, Denza, Tondini et Semeria.

Mais nous ne nous arrêtons pas à cet aspect, puisque nous en reparlerons longuement quand nous reprendrons l'exposé sur l'activité culturelle de nos pères, qui explosa durant ce siècle, en concomitance avec l'extension et l'affirmation de leur activité éducative.

LES PATRONAGES POUR LA JEUNESSE³⁵

280 - Si le petit nombre de pères et les vicissitudes politiques conduisirent les supérieurs à renoncer aux missions en Birmanie (1830), leur apostolat de guides des consciences assumait une nouvelle et moderne expression avec les patronages pour la jeunesse. Ceci ne veut pas dire que la prédication et la direction spirituelle étaient désormais oubliées. Il suffirait de citer le nom du père Antonio Maria Cadolini (1770-1850), orateur très célèbre et qui fut élu ensuite évêque, puis cardinal. Ou bien celui du père Francesco Alessandro Piantoni, directeur spirituel renommé, et parmi ses disciples figure Rosmini.

Nous ne voulons ici ne retenir qu'un aspect, le plus significatif de l'apostolat de nos pères. Celui qui s'en fit le promoteur est le père Fortunato Redolfi.

Né en 1777 dans la région de Brescia, il ne tarda pas, après avoir connu les Barnabites à Monza, à manifester son intention d'embrasser leur vie. Ses parents s'y opposèrent, car ils voyaient en lui le premier-né qui pourrait les soutenir en ces temps très difficiles. Mais il dut quand même les quitter car il fut enrôlé dans un corps de gardes mobiles de la République cisalpine. Même dans cette nouvelle situation difficile, il ne manqua pas de garder des contacts avec nos pères de Monza et de Milan. C'est ainsi que, libéré du service militaire, il demanda au père Fontana, alors provincial de Lombardie, de pouvoir se faire barnabite. Il fit ses vœux en 1801 et fut ordonné prêtre l'année suivante.

La suppression de l'Ordre intervint alors qu'il exerçait les fonctions d'enseignant dans nos écoles. Son exil forcé – il dut vivre comme prêtre diocésain pendant une décennie - mûrit en lui sa vocation tournée vers la jeunesse. Il créa plusieurs patronages jusqu'au moment où, en 1821, il fut un des premiers à revenir au Carrobiolo à Monza, où il implanta cette institution qui avait déjà fait ses preuves ailleurs.

³⁵ Oratorio : cette œuvre correspond en Italie à ce qu'on appelle en Belgique et en France "patronage". Il s'agit d'une organisation destinée à veiller sur l'enfance et la jeunesse, pendant les jours de congé. On leur assure des loisirs et une formation. En Italie, les patronages accueillent même des adultes qui y ont grandi et continuent à s'y distraire et à se former.

Les débuts du patronage (en italien : *oratorio*) du Carrobiolo remontent au mois de septembre 1822. Ses progrès furent rapides. Après trois mois, à peine, le nombre des jeunes avait atteint 250.

La vie de piété y était intense. Elle était centrée sur la célébration de la messe, le chant de l'Office de la Vierge et la leçon de catéchisme. Notre-Dame des sept douleurs en devint la protectrice et la patronne.

De Monza rayonnèrent dans toute la Lombardie des initiatives de ce genre, au point que le père Redolfi peut à juste titre être considéré comme le fondateur de cette forme moderne d'apostolat que représente le patronage. Nous savons, comme nous le dirons bientôt, que saint Jean Bosco lui-même s'en inspira.

LE SÉMINAIRE DU PÈRE VILLORESI

281 - Liée à l'expérience du père Redolfi est l'institution d'un séminaire par le père Villoresi. Ayant succédé au père Redolfi un an après sa mort (1851), le père Villoresi, qui avait déjà fondé un patronage pour les jeunes de familles pauvres (tandis que le patronage du Carrobiolo était destiné aux jeunes de famille aisée), opéra la fusion entre les deux institutions.

Ce ne serait pas pas la seule transformation parce que, en 1862, le patronage se transforma en "petit séminaire" pour les clercs pauvres. Les progrès furent très rapides. Le pape, à qui le père Villoresi avait signalé son initiative, lui répondit : « faites qu'elle se redouble ». Ce ne fut pas une invitation qui tomba dans le vide. À la mort du père (1883), les clercs que les gens appelaient "Villoresini" n'étaient pas moins de 230 !

Mais laissons la parole à un témoin de ces événements, le novice Semeria, qui écrivait (*Lettres familières*, pp. 41-45) : « Le mois passé (juin), il y eut plusieurs nouveautés. Avant tout, la mort du père Villoresi, religieux de notre communauté du Carrobiolo, véritable homme du Seigneur et de la Providence qui, bien que pauvre et ne disposant d'aucun moyen humain, créa un séminaire où il travailla plus de 20 ans comme fondateur et père de 200 clercs, directeur spirituel, professeur, et qui traversa plusieurs épreuves douloureuses auxquelles il plut au Seigneur de le soumettre. Il n'est pas mort à Monza mais à Fabbrica Durini, petit village de la Brianza, chez son frère prêtre, dimanche passé, 17 juin. Après avoir reçu à Fabbrica même un très grand hommage de prières, d'affection et de vénération, tant de la part de la population que de celle du clergé, il fut transporté à Monza le mardi soir. Malgré l'heure tardive et gardée secrète, la place du Carrobiolo était noire de monde : puis, dans l'église splendidement ornée au milieu de laquelle se trouvait un catafalque, au moins 200 clercs et un grand nombre de prêtres disposés en longue file, un cierge allumé à la main, faisaient un vif contraste avec les draps noirs funèbres, au chant lugubre du *Miserere*. Ils accueillirent la dépouille vénérée du père Villoresi et une foule nombreuse remplit l'église. Jamais je n'ai vu un spectacle plus beau et plus imposant. Cette longue file de cierges se dirigeant depuis l'entrée vers le *Sancta Sanctorum* (le Saint des Saints, le chœur), qui paraissait vouloir nous conduire jusqu'au trône du Très-Haut, cette foule silencieuse, dévote, ce chant...tout cela donnait une impression forte et inoubliable.

« Le jour suivant eurent lieu les funérailles, vraiment solennelles à cause de la présence de plus de 400 prêtres de tout l'archidiocèse, des 200 clercs de l'institut Villoresi, de 50 venant de Milan, de nombreux Barnabites, du chapitre de la cathédrale et de toute la foule qui, depuis l'église jusqu'au cimetière, faisait les deux ailes d'une procession funèbre. En un mot, ce fut un triomphe... ».

Le patronage du Carrobiolo et le séminaire du père Villoresi recréèrent, qu'on me permette cette parole, la vie religieuse d'innombrables personnes en Lombardie.

Don Bosco se rendit deux fois à Monza (1850 et 1868) pour visiter ces institutions où étaient testées, spécialement dans le séminaire, des méthodes qui n'ont rien à envier à la pédagogie

moderne.

Conçue comme œuvre pour être utile à l'Église, le séminaire servit le diocèse de Milan (où les Barnabites jusqu'au début de 20^e siècle furent presque les seuls religieux), les missions et aussi la Congrégation. La vie de piété était intense, de sorte que les "Villoresini" (élèves du séminaire du père Villoresi) créèrent un style sacerdotal qui les rendit impossibles à confondre. La formation humaine, surtout durant les vacances, nous offre des modèles encore pleinement valables actuellement. Un des disciples du grand Barnabite, Luigi Talamoni (1848-1926), fondateur, avec Maria Biffi, des sœurs de la miséricorde de Monza, occupa des charges non seulement religieuses mais aussi civiles et, en 2009, il fut proclamé bienheureux et également patron de la nouvelle province civile de Monza-Brianza.

VERS LE CONCILE VATICAN I

282 - Dans l'Église fermentent les éléments qui vont conduire à Vatican I. Dans ce concile, l'Église va réaffirmer sa survivance sur les erreurs qui en minaient la foi, sur les puissances qui voulaient ébranler ses institutions.

Nous pouvons dire la même chose de la Congrégation dans laquelle circulent, en ces années, une vitalité jamais assoupie et les souffrances de l'Église. Les persécutions continueront. En 1849, ce sera le tour de la République romaine. Le père général devra se réfugier à Gaeta durant cinq bons mois. La soldatesque occupera de nouveau Saint-Charles et nos pères, de l'autre côté de la cloison de bois qui les séparait des ces hôtes peu souhaités, entendront résonner plus d'une fois le cri menaçant : « Nous voulons le sang des prêtres et des religieux ! ».

Il ne manquera pas de Barnabites plus sensibles aux idéaux de la révolution qu'aux devoirs de la religion. Le père Ugo Bassi mourra en suivant Garibaldi, le Héros des deux mondes (1849) tandis que le père Gavazzi – qui sera appelé le chapelain de Garibaldi – ira jusqu'à fonder une secte hérétique (l'Église libre chrétienne en Italie), pour légitimer ses aspirations patriotiques...

Ce qui compte, c'est que la vie de la Congrégation a subi, pendant la tempête napoléonienne, l'épreuve du feu qui passe au crible le bon métal. Voilà que s'ouvre pour elle un nouveau siècle durant lequel, avec un langage renouvelé, elle pourra se proposer à nouveau, ainsi qu'aux âmes, son ancien programme de la gloire de Dieu, de la perfection personnelle et du salut du prochain.

Notes

271 - Les circonstances de la reprise sont amplement décrites par le père Premoli, dans la conclusion du troisième volume de son *Histoire*. Nous n'en avons donné qu'une vision synthétique.

Une longue étude a été faite par le père Tiberio Abbiati sur *Il secondo fondatore dei Barnabiti nel secolo XIX. Il cardinale Luigi Fontana* (Le second fondateur des Barnabites au 19^e siècle. Le cardinal Luigi Fontana) en "I Barnabiti studi" (devenus ensuite : "Eco dei Barnabiti studi"), 3,(1936), 1-12 ; 3 (1937), 97-104 ; 4 (1938), 28-35 ; 4 (1941), 32-37.

278 - Nous ne donnons ici que des données fragmentaires qui invitent à des recherches ultérieures pour une description satisfaisante de la vie barnabitique au début du 19^e siècle. Sur la pauvreté, on consultera le petit volume du même nom dans la collection "*Collana Panem nostrum*", n. 3, Florence 1980, pp. 38-41.

280 - Pour de plus amples renseignements sur Cadolini et Piantoni, nous renvoyons au *Ménologe* (respectivement 7, 186 et 1, 282). Une brève biographie du père Redolfi a paru dans la petite collection "Orientamenti alla vita barnabítica" ; G Casiraghi, *Il prete dei ragazzi* (Le prêtre des jeunes), Milan 1964. Le nom de saint Jean Bosco est lié également à l'église du Sacré-Cœur à Rome, commencée par notre père Maresca et confiée par Léon XIII en 1880 au fondateur des Salésiens pour qu'il en achève la construction.

(cf. le chapitre 23).

281 - Pour le père Villoresi également, nous renvoyons au *Ménologe* (6, 125). Pour les *Lettres familières* du père Semeria, voir la note 309.

282 - Le *Ménologe* trace le profil du père Ugo Bassi (8, 48). Pour le père Gavazzi, on consultera l'ouvrage du père Boffito. Voir aussi les actes du congrès *I barnabiti nel Risorgimento*³⁶ (Les Barnabites durant le Risorgimento), in "Barnabiti studi", 28/2011 ; en particulier les contributions de M. Sanfilippo (Gavazzi) et du père Rippa (Bassi).

Aux événements de la République romaine, le père G. Roberti consacre une longue étude, *Delle cose accadute nel collegio dei SS. Biagio e Carlo ai Catinari...e di una cronaca manoscritta del padre Carlo Giuseppe Vercellone* (Des événements qui se sont produits dans la maison des saint Blaise et saint Charles ai Catinari...et d'une chronique manuscrite du père Carlo Giuseppe Vercellone), in "Pagine di cultura", 2 (1935), 43-56, 104-120 et 167-187.

³⁶ *Risorgimento* : mot italien signifiant *Renaissance*, appliqué au mouvement idéologique et politique qui a permis la formation de l'unité italienne.

**LE DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
ET LE CARDINAL LAMBRUSCHINI**

« C'est Lambruschini »

*Le mouvement en faveur du dogme de l'Immaculée
Conception dans l'Église*

Dans la Congrégation

L'œuvre de Lambruschini

a) activité pastorale

b) activité d'homme d'étude

c) président de la commission anté-préparatoire

« Ma mort est proche »

La passion pour l'Église

« C'EST LAMBRUSCHINI »

283 - « Et maintenant, je veux vous présenter un personnage romain, qui est exposé rigide et mort sur son lit de parade au milieu de torches qui brûlent, contemplé avidement, bouche bée, par une foule nombreuse, particulièrement par les gens du peuple qui n'osaient pas, tant qu'il était vivant, lever les yeux vers lui et qui soulevaient timidement et avec respect leur chapeau quand il passait dans son carrosse de gala. Il était un cardinal, maintenant il gît dans une salle du palais de la Consulte, étendu sur son lit funèbre, revêtu de ses habits rouges princiers...Un homme qui gouverna l'État romain et dont le nom a été mêlé à tous les plus grands événements de l'histoire contemporaine...La tête volumineuse, marmoréenne, avec de rares cheveux blancs ; ses traits dénotent une volonté de fer et une résignation tranquille. Il ne manqua d'un rien que sur cette tête se posât en 1846 la tiare pontificale...Quand mourut Grégoire XVI, personne ne douta de l'élection comme souverain pontife de cet homme d'État renommé, ministre de Grégoire, archevêque de Gênes, grand prieur de Malte, abbé de Farfa, ancien nonce apostolique à Paris ; de nombreux cardinaux étaient ses créatures, son parti à Rome était étendu et puissant... ».

284 - « Un pauvre prêtre qui avait frappé à sa porte à Gênes pour demander sa protection et son appui, le pauvre comte Mastai Ferretti, obtint la tiare pontificale, et le vieux Lambruschini dut s'agenouiller devant lui et baiser les pieds de Sa Sainteté (Pie IX). Voilà que désormais est exposé ici Lambruschini, le génois altier, inflexible, qui n'avait jamais cédé à personne, qui avait régné pour Grégoire XVI : homme de grande énergie, de caractère despotique, d'un rigorisme monacal, inaccessible à toutes les passions humaines, préoccupé uniquement de la puissance de l'Église, un des rares survivants des temps anciens, de la vieille école. Il vit cinq papes sur la chaire de saint Pierre, le sixième lui ravit la tiare. À quels événements n'avait-il pas assisté, de la Révolution française à celle de Rome en 1848 ! Que de personnes, de rois, d'empereurs, de princes régnants ou déposés n'avait-il pas connus ! Vieilli dans le culte de la théocratie, promoteur infatigable de l'absolutisme de l'Église, il lui était arrivé de devoir assister à la dernière révolution, que Pie IX lui-même avait provoquée par ses réformes : décrépi, sur le seuil de la tombe, il avait dû fuir Rome comme un malfaiteur. Je l'avais vu souvent dans les solennités de l'Église, accablé par le poids des années, courbé, tremblant et digne comme un antique patriarche, suivre en vacillant la procession puis entrer dans la Chapelle Sixtine. Tous les yeux étaient tournés vers lui et la foule murmurait : c'est Lambruschini ».

285 - C'est ainsi que Gregorovius, tout en soulignant de façon ostentatoire certains de ses traits, a su donner le ton de la grandeur de notre cardinal. Luigi Lambruschini (1776-1854) fut un homme qui réunit en lui toutes les caractéristiques de l'homme de gouvernement au service de l'Église. Avec lui, en effet, et avec le cardinal Bilio, notre Congrégation enregistre la rencontre la plus féconde avec le Saint-Siège, dans une collaboration efficiente et active. On peut dire que Lambruschini et Bilio s'insèrent de manière décisive dans la préparation et la réalisation des moments les plus marquants de l'Église au 19^e siècle, surtout la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie et de la célébration du concile Vatican I. Nous nous occuperons du cardinal Bilio et de son œuvre dans le prochain chapitre.

286 - Le cardinal Lambruschini – comme nous le signale une circulaire du père général Felice Fioretti du 25 mars 1905 – semble avoir été intéressé aux deux événements cités ci-dessus, même si, d'une manière plus évidente et plus décisive, son action est liée à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

En réalité, il est significatif de noter comment l'activité du cardinal Lambruschini dans ce sens est au sommet de tout un mouvement qui n'a pas seulement été vivant dans l'Église en général, mais a été actuel dans notre Congrégation également.

LE MOUVEMENT EN FAVEUR DU DOGME DE L'IMMACULÉE DANS L'ÉGLISE

287 - Durant le pontificat de Grégoire XVI – dans le cadre de notre travail, il ne nous intéresse pas de remonter plus haut – le mouvement en faveur de la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception qui avait enregistré un temps d'arrêt au début du siècle, reprend vigueur et se propage : à travers une série de déclarations et de concessions liturgiques et disciplinaires, la perspective d'une proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie prend l'aspect d'un but désormais obligé et sûr. Enregistrons quelques faits.

Dans le domaine de la piété, les apparitions de Marie à sainte Catherine Labouré et la diffusion dans le monde entier de la Médaille miraculeuse contribuent à sensibiliser notablement la dévotion envers Marie « conçue sans péché (1830).

La même année, en honneur de Marie Immaculée, est instituée à Avignon la pratique du Rosaire vivant, approuvée par le pape Grégoire XVI en 1830.

En ce moment également, fleurirent de nombreuses initiatives liturgiques en l'honneur de l'Immaculée. En 1830, plus de quatre-cents suppliques d'évêques, de prélats, de supérieurs religieux furent adressées au Saint-Siège pour obtenir l'autorisation d'insérer dans la préface de la fête de la Conception Immaculée l'adjectif « immaculée » après les paroles « *et te in conceptione* » (et toi, dans ta conception). Les suppliques furent entendues, comme le fut également la demande, adressée aussi durant le pontificat de Grégoire XVI, d'introduire dans les Litanies de la Vierge l'invocation « Reine conçue sans la faute originelle ».

DANS LA CONGRÉGATION

288 - Le mouvement en faveur de la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception dans notre Congrégation se présente comme un chœur de théologiens, unanimes et concordants, en faveur de cette proclamation, quand celle-ci est désormais claire et, dirais-je, quasi inévitable dans l'Église. Dans nos archives se trouve toute une série de manuscrits qui témoignent d'un savant travail de nos théologiens dans ce secteur.

Un gros volume écrit par le père Danielli dei Conti di Belleguarda de Fossombrone suscite un certain intérêt. C'est un ouvrage avec un titre-fleuve où, par des arguments philosophiques, moraux, dogmatiques et juridiques, « ...on conduit jusqu'à sa prochaine possibilité d'être défini tout ce qu'il y a de discutabile concernant ce sujet.

Ce n'est pas seulement une curiosité que de rappeler « l'anagramme très pur » par lequel le père Danielli conclut la dédicace finale de son manuscrit :

*Maria, « fecundata, salutata, praeservata, praelecta,
accepit (ab angelo) : "Ave Maria gratia plena, Dominus tecum";
reddit : "Deipara inventa, sum ergo Immaculata".*

Marie, fécondée, saluée, préservée, choisie par avance, reçoit (de l'ange cette salutation) : "Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous" et la traduit : « Je me suis retrouvée Mère de Dieu, je suis donc immaculée ».

Ce verset, outre le fait qu'il nous indique une certaine mentalité et un certain style de recherche, met déjà réellement en relief l'argument-base du fait que Marie est immaculée, à savoir sa maternité divine.

Dans le *Commentaire* du traité *De la grâce*, rédigé par le cardinal Gerdil, on se trouve devant une conclusion de ce genre : « Un esprit pieux fuit la pensée qu'ait été, ne fût-ce qu'un seul instant, esclave du péché originel, celle par qui devait être écrasée la tête du serpent ».

Le cardinal Gerdil se déclare donc convaincu que l'Immaculée Conception de Marie est

« une déclaration très convenable et très bien prouvée ».

289 - Mais le « Duns Scot³⁷ des Barnabites » et le « docteur de l'Immaculée » reste toutefois le père Aimone Corio (1606-1679). Ces titres lui ont été attribués après des études attentives et récentes de son œuvre monumentale, *Commentaires sur le Pentateuque*, où on a découvert un vrai traité visant à démontrer l'Immaculée Conception de Marie, dans son ample commentaire du verset 10 du chapitre 16 de l'*Exode*.

Pour le père Corio également, l'immaculée conception est liée à sa maternité divine. Il écrit en fait : «*Quidquid de puritate istius maternitatis dixeris, de illius conceptionis immaculatae candore arguas raticionandum* – Tout ce qu'on dit de la pureté de sa maternité permet de trouver des arguments en faveur de la conception immaculée de Marie ».

Rappelons enfin le *Cursus theologicus* (cours de théologie) du père Maderni, qui s'impose à notre attention surtout par son style assuré, nous pourrions presque dire canonique, par lequel il affirme la conception immaculée de la Vierge. Il ne consacre que quatre lignes à ce sujet, mais il semble n'admettre aucune alternative à son affirmation.

L'OEUVRE DE LAMBRUSCHINI

290 - Pour la commodité et la clarté de l'exposé, nous diviserons l'activité du cardinal Lambruschini en faveur du dogme de l'Immaculée Conception en diverses sections :

a) *activité pastorale.*

Lambruschini appuya activement les initiatives de dévotion et liturgiques qui prirent naissance de son temps en honneur de l'Immaculée. Il fut le premier à faire connaître à Rome et à répandre la Médaille miraculeuse de sainte Catherine Labouré.

Il se fit le défenseur, auprès de Grégoire XVI, de la pratique du Rosaire vivant, instituée, comme nous l'avons dit, à Avignon en l'honneur de l'Immaculée. Un des points de son programme pastoral fut l'éducation des fidèles à une plus fervente piété envers Marie immaculée. En témoigne un indult de 1846 dans lequel, pour adoucir la rigueur du carême, il suggère « de faire au moins une visite au sanctuaire de Marie à Farfa...Là, prosternés aux pieds de la grande Vierge Marie, après vous être réjouis avec elle pour son Immaculée Conception, qui, par un privilège tout à fait particulier, ne fut accordée qu'à elle seule parmi toutes les créatures, de façon qu'elle ne fut atteinte même par la moindre ombre du péché originel, suppliez-la d'être et de se montrer notre mère à tous... ».

291 – b) *activité d'homme d'étude*

La plus importante contribution du père Lambruschini au mouvement en faveur de la déclaration du dogme de l'Immaculée Conception fut, certainement, la publication de sa *Dissertation polémique sur l'Immaculée Conception* (1843).

L'interprète du vaste écho que rencontra cet ouvrage dans le monde catholique fut l'éditeur Giuseppe Battaglia, dans sa présentation de la première édition à Venise en 1844 : « L'ouvrage que nous avons l'honneur de faire paraître au jour eut déjà, dès sa première parution, une très rapide diffusion en deçà et au-delà des Alpes. Les journaux amis de la religion se hâtèrent d'en faire connaître la valeur ; les bonnes gens de tous les pays eurent envie de le répandre ; très rapidement les langues étrangères, succédant à la nôtre, en rendirent la lecture possible à toutes les nations catholiques ».

37 Duns Scot John (1266-1308) est le premier théologien qui expose la justification de l'Immaculée Conception et sa signification dans l'histoire du salut. Il reconnut à Marie une "rédemption" anticipée, préservatrice du péché, de la part de son Fils. Cette explication sera reprise par l'Église et sera à la base du dogme proclamé en 1854 par Pie IX.

L'accueil favorable réservé à ce petit ouvrage est justifié tant par les circonstances historiques que, et surtout, par la position élevée qu'occupait l'auteur dans la hiérarchie ecclésiastique – il était lors secrétaire d'État.

Cette *Dissertation* – écrit Bonnetain – « représente la conclusion de sollicitations pressantes et de demandes qui s'étaient multipliées ces dernières années » pour favoriser la proclamation du dogme. En réalité, le dépouillement des réponses à l'appel du pape Pie IX dans son encyclique *Ubi primum* (1842) confirme l'impression que la *Dissertation polémique* de Lambruschini interprétait fidèlement les désirs du monde catholique ; son ouvrage, en effet, était considéré comme celui qui avait réveillé l'attention des peuples, touché l'esprit des lecteurs et abattu les dernières résistances.

La conclusion de la *Dissertation* sembla à tous une annonce anticipée et officieuse d'une intervention prochaine du pape et cela sembla un zèle excessif, car on n'avait pas encore recueilli la pleine unanimité des opinions des évêques.

« Le cardinal Lambruschini – écrit encore Bonnetain, résumant les preuves du privilège de Marie – inaugure la méthode qui aura la première place dans les travaux (de la commission anté-préparatoire) : argument de convenance, Écriture, tradition sous toutes ses formes, jusqu'aux plus récentes ».

En effet, tous les théologiens des différentes commissions eurent en mains l'ouvrage du cardinal Lambruschini. Pour certains, elle fut comme l'esquisse de la rédaction de leur vote. Avec confiance, on s'appuya sur ses conclusions, spécialement celles qui étudiaient la tradition et l'exposé de la pensée des grands théologiens.

292 – c) *Président de la commission anté-préparatoire*

Grégoire XVI, malgré tout son appui à chaque initiative en honneur de l'Immaculée Conception, ne réussit pas à conclure, comme il l'avait désiré et voulu, par une proclamation solennelle du dogme car il craignait surtout de rendre le Saint-Siège odieux à toutes les nations qui, comme l'Angleterre, l'Allemagne et l'Irlande, n'avaient présenté aucune demande. Le pape Grégoire XVI mourut le 1er juin 1846, laissant à son successeur l'héritage et l'honneur de la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie.

Celui qui sortit élu du conclave de 1846 fut le cardinal Mastai Ferretti. C'est vers lui que s'étaient dirigés les votes après plusieurs tentatives qui avaient montré comme grand favori le cardinal Lambruschini. On sait que les raisons de ce changement étaient uniquement d'ordre politique.

Les dures épreuves qui marquèrent le début de pontificat de Pie IX, dues surtout à son attitude condescendante envers les idées libérales, ne détournèrent pas l'esprit du pape du projet de glorifier la Vierge ; au contraire, elles contribuèrent peut-être à accélérer le parcours préparatoire. En effet, le 6 décembre 1848, il nomma une commission cardinalice, présidée par le cardinal Lambruschini, qui assumait le rôle de commission anté-préparatoire des travaux concernant la possibilité de définir le dogme de l'Immaculée Conception.

293 - La nomination du cardinal Lambruschini apparaît d'autant plus remarquable quand on pense aux divergences de nature politique qui existaient entre notre confrère et Pie IX et elle confirme, une fois encore, le rôle de tout premier plan qu'il eut dans la définition du dogme, définition « qu'il suggérait, conseillait et pressait de faire ».

Ce rôle a été plusieurs fois reconnu, comme nous le savons par le pape lui-même, par le cardinal Bilio qui se référait aux entretiens personnels qu'il avait eus avec le pape, par notre père général Fioretti et par de nombreux hommes d'études qui ont affronté ce problème.

Il vaut la peine de citer, comme un exemple qui vaut pour tous, l'épisode raconté par un cardinal contemporain de notre confrère.

Pie IX était déjà à Gaeta, « assis sur une terrasse, tout absorbé à contempler mélancoliquement les flots changeants de la Méditerranée et à penser aux tempêtes qui venaient

secouer, une fois le plus, la barque dont il était le nocher ». Le cardinal Lambruschini « adressa alors au pape, ainsi absorbé, ces paroles mémorables : "Saint Père, votre sainteté ne guérira le monde et ne le remettra dans sa droite ligne qu'en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception" et il ajouta : "Cette définition doctrinale rétablira le sens de la vérité chrétienne et détachera les esprits des déviations matérialistes où ils se sont engagés ».

Cette suggestion est caractéristique et typique de la personnalité de Lambruschini et on la trouve encore dans sa lettre de réponse à l'encyclique *Ubi primum* et dans la conclusion de sa *Dissertation*.

Plus tard, le pape Pie IX, parlant un jour avec la supérieure des Dames du Sacré-Cœur et faisant allusion à la définition du dogme, lui dit : « À dire vrai, tout le mérite de cette définition, c'est le pauvre cardinal Lambruschini qui l'a, lui qui poussait très fort ce projet ».

294 - Le premier acte du cardinal Lambruschini, entré dans sa nouvelle charge, fut de suggérer au pape les noms des cardinaux qui composeraient la commission et il fit adjoindre aussi un groupe de cinq consultants. Le 22 décembre commença la série des réunions qui se déroula dans notre maisons du Caravaggio à Naples, résidence de Lambruschini, et se décida à revoir complètement tout le problème.

Les questions furent deux :

1) Faut-il, à la suite de la demande de la majeure partie de l'épiscopat catholique...conseiller au pape de pourvoir à la promulgation du privilège singulier de la Bienheureuse Vierge, conçue sans péché, et, si la réponse est affirmative :

2) De quelle manière, dans les circonstances présentes, le pape peut-il procéder à la promulgation dont on a parlé dans la première question.

Après cinq heures de discussion, on atteignit l'unanimité concernant le premier point, tandis qu'intervinrent divers retards et obstacles pour donner une réponse rapide à la deuxième question.

Le cardinal Lambruschini, fort de sa foi ardente et sûr de son critère théologique, appuyé par le sens de la foi universelle, mit fin aux retards et aux perplexités ; après ses sages observations et ses propositions, on arriva à ces conclusions :

- « conseiller au pape d'envoyer à tous les évêques une encyclique dans laquelle il indiquerait les prières qu'il faudrait faire dans le monde entier avant la définition et inviterait tous les évêques à exprimer leur avis et celui de leurs fidèles, concernant la possibilité de définir l'Immaculée Conception ;

- confier la charge du brouillon de l'encyclique au cardinal Orioli, qui accepta à la condition de pouvoir compter sur l'aide du cardinal Lambruschini, et de confier la rédaction des thèmes de l'encyclique aux cinq consultants ».

Quand les consultants eurent présenté leur travail, la rédaction de l'ébauche de l'encyclique revint uniquement au cardinal Lambruschini parce que, entre-temps, le cardinal Orioli était tombé malade.

Le 2 février 1849, le pape publiait de Gaeta l'encyclique *Ubi primum* qui marqua un important pas en avant dans la préparation de la définition et qui fut presque regardée comme un concile œcuménique par lettre, qui engageait les évêques à décider et à répondre à une grande question qui leur était posée.

Parmi les réponses qui parvinrent au Saint-Siège, la première fut celle du cardinal Lambruschini lui-même, évêque de Porto, et elle est datée du 29 mars 1849.

MA MORT EST PROCHE

295 - De nouveaux événements politiques se produisirent et retardèrent le cours des travaux. Entre-temps, le pape était revenu à Rome, suivi par les cardinaux, et avait recommencé à s'intéresser avec

entraîné au travail qu'il avait assumé. Le 20 septembre 1850, il nomma de nouveaux consultants. Le 8 mai 1852, il institua une commission spéciale de sept théologiens, avec la charge d'approfondir encore la matière.

À la conclusion de ces études fut rédigé un recueil des arguments positifs, pour qu'il puisse servir à la rédaction de la constitution dogmatique *Ineffabilis Deus*. Entre-temps, le 2 août 1853, la consulte théologique, au terme de ses travaux, se déclara pleinement favorable à la définition.

Pas encore satisfait de toutes ces consultations, et afin que la solution du problème soit absolument justifiée et complète, le 22 mars 1854, le pape créa une nouvelle commission cardinalice de 21 membres, dont fit partie également Lambruschini.

Mais son activité incessante, les infirmités dues à son âge, les secousses causées par les derniers événements politiques, rendirent impossible ce dernier travail. Revenu de Naples, il répétait souvent : « Ma mort est proche ». Et la mort survint, non pas à l'improviste, les premières heures du jeudi 12 mai 1854, à Porto, où il s'était rendu le 9 mai et où, le 11 du même mois, il avait eu une attaque d'apoplexie. Son grand désir, la proclamation du dogme, qui aurait été pour lui comme le *Nunc dimittis*³⁸, se réalisa 7 mois plus tard, le 8 décembre 1854.

LA PASSION POUR L'ÉGLISE

296 - Présentons, comme conclusion, quelques témoignages de personnes qui connurent bien Lambruschini et qui entrèrent en contact avec lui.

Du pape Grégoire XVI, nous rappelons les paroles qu'il prononça lors du consistoire du 30 septembre 1831, quand il lui accorda la pourpre cardinalice et qui sont comme une synthèse de son activité au service de l'Église :

« Fils d'une famille religieuse illustre dont, de notre temps, sont issus les deux grands hommes qu'ont été les cardinaux Gerdil et Fontana ; connu pour son intelligence, l'intégrité de sa vie et sa science des disciplines sacrées, il a été nommé consultant de la Suprême Inquisition (le Saint Office) et examinateur des évêques. Devenu ensuite secrétaire de la Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, l'habileté dont il avait témoigné dans sa charge suscita chez tous une vive attente.

« Comme sa réputation croissait de jour en jour, il fut créé archevêque de Gênes, avec le consentement universel (1819-1826). Même dans le développement de cette nouvelle activité, il ne manqua pas de manifester sa grande piété, sa doctrine, son zèle pastoral, son soin infatigable pour le bien du troupeau. En effet, il exerça si bien sa mission d'archevêque de Gênes qu'il veilla toujours avec la plus grande fidélité et une égale diligence à nos intérêts et à ceux du Saint-Siège.

« Notre prédécesseur Léon XII, tenant compte de ceci et le pensant pleinement à la hauteur, le nomma Nonce ordinaire auprès du roi très chrétien (de France) de 1826 à 1831. Les événements se chargèrent de démontrer combien a été sage le choix de ce pontife avisé ».

De Grégoire XVI encore est connu l'éloge adressé à Lambruschini qui, de 1836 à 1846 fut son secrétaire d'État : « Par la gloire de ses grandes vertus et très renommé par de nombreuses actions illustres, avec toute la louange que mérite son nom, avec une si grande foi, religion, piété, intégrité, prudence et doctrine, il ne cesse jamais de consacrer toute son action, à nous et à ce siège de saint Pierre ; vraiment, pour tous ces motifs, il a grandement mérité de nous et de ce Siège apostolique, et de la république chrétienne et civile ».

Voici enfin le jugement d'un contemporain qui s'était peut-être déjà rendu compte de la nécessité de se placer uniquement dans la perspective du service de l'Église, pour donner du cardinal Lambruschini l'appréciation la plus complète possible : « Lambruschini est d'une certaine façon entièrement sous l'empire d'une vraie passion pour l'Église et le Saint-Siège auxquels il a

38 *Nunc dimittis* : paroles du vieillard Siméon en saint Luc « Maintenant , Seigneur, c'est dans la paix que tu renvoies ton serviteur...

consacré toute sa vie ; ainsi, pour l'apprécier, nous ne devons pas nous placer sur le plan de nos opinions mais le juger du point de vue de son engagement envers les principes immuables de l'Église. Alors, nous pourrions mettre en relief son caractère ferme, digne, noble, loyal, son habileté dans les affaires et son zèle d'apôtre ».

Notes

283 - Pour ce chapitre, nous nous sommes largement servi de l'étude que le père Dante Toia a présentée à la 2e Semaine d'histoire et de spiritualité barnabites, Rome, 1962.

La première citation de Gregorovius, grand historien protestant de la papauté, est tirée de son livre *Passaggiata per l'Italia* (Promenade en Italie), vol. II, Rome 1906-1909, pp. 257-261).

286 - Sur l'influence de Lambruschini pour la convocation d'un concile œcuménique, voir le paragraphe **297**.

288 - Concernant le mouvement en faveur de la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception, on consultera le numéro spécial de "L'Eco dei Barnabiti", 1954 : *Il canto dei Barnabiti all'Immacolata* (Le chant des Barnabites à l'Immaculée), surtout les pages 9-16 et 128-135.

289 - Sur le père A. Corio a été menée une sérieuse étude par le père Andrea Erba, durant l'Année mariale (1954). Cette étude est en partie reproduite dans le numéro spécial, cité ci-dessus, de l' Eco dei Barnabiti.

292 - L'historien belge du pontificat de Pie IX, R. Aubert, *Le Pontificat de Pie IX*, Saint Dizier, 1952, p. 13, écrit : « La crainte de voir Lambruschini triompher, peut-être aussi celle de voir un cardinal autrichien arriver porteur d'un veto impérial, incita les autres votants à grouper sans plus tarder leurs voix sur le cardinal Mastai ».

Nous savons par Gregorovius (passage cité au début du chapitre) que « une fois réuni le conclave, lors du premier vote (Lambruschini) obtint la majorité des voix ; 15 contre les 13 de Mastai Ferretti ».

293 - On trouvera, avec les références bibliographiques correspondantes, une confirmation de ce que nous sommes en train de dire, dans la conférence du père Toia et dans le numéro de l'Eco cité plus haut.

296 - Cette citation est tirée des *Acta Gregorii XVI*, I, 62.

Pour une plus ample connaissance du père Lambruschini, on consultera L. Manzini, *Il cardinale Luigi Lambruschini*, Cité du Vatican, 1960.

**LE CONCILE VATICAN I
ET LE CARDINAL BILIO**

Le cardinal Bilio

L'œuvre de Bilio au concile Vatican I

Vie mineure

Autres présences barnabitiennes à Vatican I

297 - « Je ne sais pas où on ira, mais je pense que votre sainteté, au moment venu (et ce moment ne peut être lointain) devra convoquer un concile général pour condamner les erreurs nées récemment et pour faire revivre la foi dans le peuple chrétien, restaurer et revigorer la discipline ecclésiastique tellement affaiblie de nos jours. Les maux sont généralisés, ils demandent donc des remèdes généralisés ».

C'est ce qu'écrivit Lambruschini à Pie IX en date du 15 mai 1849.

Parlant avec un autre Barnabite, qui aura des responsabilités de premier ordre au concile Vatican I, le même Pie IX reconnaîtra à notre cardinal le mérite « d'avoir suggéré, conseillé, inculqué la définition de l'Immaculée Conception et la convocation du concile œcuménique ». C'est Bilio lui-même qui le note dans son *Journal* (6 décembre 1874).

Dans ce chapitre, nous passerons en revue, avec le cardinal Bilio, les personnes qui ont pris part au concile, tant dans sa phase préparatoire que durant sa célébration.

LE CARDINAL BILIO

298 - Piémontais d'Alessandria, né en 1826, Luigi Bilio était entré dans la Congrégation tout jeune encore, mais après avoir frappé inutilement à la porte de plusieurs autres instituts. Une fois Barnabite, il devint très rapidement un des membres les plus illustres, en mettant au service de l'Église tous ses dons d'intelligence et de cœur.

Son travail humble et silencieux comme consultant du Saint-Office et de la Congrégation de l'Index, sa coopération à la rédaction et à l'interprétation du *Syllabus* (1864) firent très rapidement connaître à Pie IX les qualités de Bilio.

C'étaient les temps où le pape, en secret, préparait le concile du Vatican et son intention était de s'entourer de bons théologiens et de savants pour une entreprise aussi grande. C'est précisément pour cette raison qu'en 1866 le père Bilio fut élevé à la pourpre cardinalice. Il avait 40 ans.

Cette nouvelle dignité ne changea pas ses sentiments qui demeurèrent toujours ceux d'un vrai religieux. De fait, il écrivait à un ami : « Le changement extérieur de mon habit qui, contre ma volonté et malgré mon indignité, m'a été imposé par un ordre exprès de notre vénéré pontife, n'a certainement pas produit et, je l'espère, ne produira jamais de changement dans mon cœur ; en effet, je connais trop ma grande misère et les très lourdes obligations liées à la sublime, mais inspirant la peur, dignité du cardinalat ».

L'OEUVRE DE BILIO AU CONCILE VATICAN I

299 - Le choix de Pie IX se révéla particulièrement judicieux du moment que Bilio, malgré ses nombreuses et lourdes fonctions durant le concile, se montra toujours à la hauteur de la situation et fit preuve d'une grande fermeté et d'une rare compétence.

Il fut, en effet, président de la Commission particulière du dogme, durant la phase préparatoire, et président de la Députation *De rebus ad fidem pertinentibus* (Des questions regardant la foi) durant le concile même. Il fit également partie de la Commission de la direction du concile composée de cinq cardinaux. (Pour nous faire comprendre, disons que lors de Vatican II, il aurait été un des modérateurs).

Ces charges le mettaient en rapport avec les membres les plus éminents du concile et son comportement, tout spécialement sa modération, réussit à lui attirer la sympathie de tous et à dissiper certaines craintes et les préjugés, existant au sein des divers courants, concernant la matière à traiter.

300 - Certains jugements sur sa personne, exprimés par des personnalités illustres de l'époque,

reflètent l'estime et l'admiration dont il a joui.

Par exemple, un célèbre converti n'hésita pas à dire à un de nos confrères : « Je suis occupé à lire les actes du concile Vatican I ; quelle magnifique figure y fait votre cardinal Bilio ».

Sur une inscription placée dans notre église Saint-Charles ai Catinari le jour des funérailles du cardinal, on pouvait lire : « Il affirma avec force le magistère infaillible du pontife romain ; par sa sagesse et son amabilité, il a su se concilier l'estime et l'affection d'environ 700 pères ».

Cet éloge, qui n'est pas exagéré, fut partagé par un prélat français qui prit part au concile : « J'ai conservé personnellement le meilleur souvenir de son Éminence et des autres présidents de nos réunions. Ils jouissaient tous de la plus respectueuse considération : le très éminent Bilio, particulièrement, avait la réputation d'un religieux savant et austère ».

Que sa position dans le concile ait été importante, et donc combien prenante et difficile, on peut le déduire des schémas d'une actualité brûlante soumis à l'examen et à l'approbation des pères, après avoir été rédigés sous la direction de Bilio. Tous les principaux courants philosophiques de l'époque, du panthéisme au rationalisme ; tous les grands problèmes sur les rapports entre la science et la foi, entre la foi et la raison, étaient pris en considération dans le fameux texte qui prit le nom de *Schéma concernant la foi catholique*.

Mais c'est surtout à propos de l'infaillibilité pontificale – sujet passé à l'histoire comme caractéristique du premier concile du Vatican – qui mit en lumière l'œuvre du cardinal Bilio. Bien que dans le schéma général cette vérité ne fût pas exprimée en toutes lettres, le cardinal Bilio en devint un ardent protagoniste et il désirait que le concile la proclamât solennellement. Un *Journal* conservé dans les Archives vaticanes affirme que Bilio lui-même rédigea le schéma qui fut ensuite approuvé par Pie IX.

Quand il fut soumis à l'examen de l'assemblée générale, surgirent des avis contrastés. Le cardinal président, grâce à sa fermeté, réussit à faire compléter tout le canon du schéma qui disait : « Le pape de l'Église n'a pas seulement la partie principale, mais la plénitude du pouvoir, et ce pouvoir est immédiat et ordinaire sur les pasteurs et les fidèles ». Par ce schéma, on attaqua radicalement le gallicanisme.

Le cardinal vit donc tout son effort couronné par l'approbation totale de tout le canon, de la part de l'assemblée générale. L'infaillibilité pontificale fut proclamée solennellement le 18 juillet 1870, deux mois à peine avant l'occupation de Rome (20 septembre). Il faut toutefois ajouter que notre confrère aurait préféré insérer cette déclaration dans un texte développant une ecclésiologie adéquate où la définition dogmatique aurait acquis son juste relief...Mais cela sera le travail de Vatican II.

Le délicat travail de médiation et de persuasion mené par le cardinal Bilio dans l'intention de rapprocher les deux courants de ceux qui retenaient opportune ou inopportune l'approbation du concile, lui valut la reconnaissance significative, même de la part des dissidents qui conservèrent à son égard une grande et profonde estime.

VIE MINEURE

301 - Même après le concile, l'activité du cardinal fut toujours intense. Le diocèse de Sabina, dont il fut l'évêque suburbicaire³⁹, les congrégations romaines, sa charge de premier cardinal protecteur des Franciscains réunis, ses contacts continuels avec Pie IX, qui comptait toujours plus sur lui pour les décisions et documents importants, absorbèrent toute son énergie. Sa familiarité cordiale avec le pape fut caractéristique et nous est attestée également par deux épisodes particuliers pleins de gentillesse.

À la suite de la prise de Rome (20 septembre 1870), le cardinal Bilio demeura privé du carrosse et

³⁹ On appelle ainsi les sièges épiscopaux proches de Rome (Ostie, Frascati, etc.) dont sont titulaires les cardinaux évêques. On dirait en langage courant : de la banlieue.

des chevaux qu'il possédait en sa qualité de prince de l'Église (s'il avait vécu à notre époque, il aurait eu une auto !). Quand le pape apprit ce fait, il lui envoya deux magnifiques pur-sang. On raconte aussi que, durant les fêtes de Noël, le pape lui envoya un jour une belle corbeille de fruits confits.

302 - Le cardinal Bilio fut également présent à la mort du grand Pie IX et il nous en a laissé un témoignage écrit dans une page de son *Journal*, à la date du jeudi 7 février 1878 : « Vers 10 heures du matin, tandis que j'étais en réunion avec les secrétaires de la Pénitencerie, le chapelain du cardinal Simeoni m'apporta la douloureuse nouvelle que le saint père avait reçu le viatique et l'onction des malades. Je courus donc en hâte au palais et, introduit dans la chambre à coucher, je ne quittai plus le chevet du saint père jusqu'au moment de sa mort précieuse, à 5 h.45 de l'après-midi. Les pensées qu'il exprimait dans son délire concernaient des aides à des religieuses pauvres "données à l'abbesse" et son intérêt pour la délégation apostolique du Pérou...

« Il cita deux ou trois fois les capucins, mais je ne réussis pas à comprendre en quel sens. Il appela plusieurs fois monseigneur Cenni, chargé de distribuer les aumônes. Il appela une fois le cardinal Mertel "notre jurisconsulte par excellence", montant son désir de lui parler. Exhorté à se résigner à la volonté divine et à unir ses souffrances à celles de Jésus Christ au jardin des oliviers et sur la croix, il répondait tantôt par des paroles, tantôt par des signes qu'il le faisait bien volontiers. Je lui demandai s'il désirait l'absolution et, sur son signe affirmatif, je lui suggérai de dire un acte de charité et de contrition qu'il compléta en disant : " et je me propose avec votre sainte aide de ne plus jamais pécher ". Quand je lui suggérai la prière dévote "*Maria, Mater gratiae*", il continua : "*Mater misericordiae, tu nos ab hoste protege et mortis hora suscipe* – Mère de miséricorde, protège-nous de l'ennemi et reçois-nous à l'heure de notre mort". Quand je lui présentai une image sacrée de la Vierge des douleurs de Senigallia pour qu'il la baise, il dit : "Ma maman avait une grande dévotion envers elle". Le matin, il me demanda : "Aujourd'hui, quel saint fêtons-nous ?" ; "Saint père, saint Romuald", "et demain ?" ; "saint Jean de Matha".

« Comme le mal s'aggravait, je lui demandai s'il désirait que je commence la recommandation de son âme et il répondit aussitôt : "Allez-y".

« Il répondit également aux premiers versets de la recommandation. Comme il avait perdu complètement l'usage de la parole, on le voyait remuer de temps en temps les lèvres, comme s'il était en train de prier. Ce fut la mort du juste ».

303 - La présence du cardinal Bilio au conclave qui suivit fut déterminante. Plusieurs votes s'étaient rassemblés sur son nom, mais, déjà précédemment, il s'était mis d'accord avec de nombreux cardinaux pour faire élire le cardinal Pecci, et c'est en ce sens qu'il se donna activement à faire également durant le déroulement du conclave dont le cardinal Pecci sortit pape sous le nom de Léon XIII.

Comme son prédécesseur, le pontife fit preuve d'une profonde amitié envers le cardinal Bilio. C'est toujours de son *Journal* que nous reprenons cet épisode révélant une grande intimité. À la date du 8 juin 1883, « Léon XIII me fit lire deux distiques qu'il avait composés et écrits de sa main au bas d'une de ses photographies :

*Iustitiam colui ; certamina longa, labores
ludibria, insidias, aspera quaeque tuli.
At fidei vindex non flectar ; pro grege Christi
dulce pati ; ipsoque in carcere dulce mori ;*

J'ai cultivé la justice ; j'ai porté le poids de longues batailles, de fatigues, de moqueries, de menaces. Mais, défenseur de la foi, je ne suis pas abattu ; il est doux de souffrir pour le troupeau du Christ ; il est doux de mourir, fût-ce en prison.

304 - Frappé par un terrible tétanos rhumatismal, le cardinal Bilio mourut en 1884 ; il avait à peine

58 ans.

Sa disparition causa une grande tristesse au pape lui-même. Quelques jours plus tard, il confiait au père général : « Je ne peux pas encore me consoler : *renuit consolari, quia non sunt* – elle ne veut pas être consolée car qu'ils ne sont plus (Mt 2, 18). ; non, le cardinal Bilio n'est plus sur cette terre ; mais lui, qui connaissait bien toutes les nécessités du pape et de l'Église, ne peut pas les oublier maintenant qu'il est au ciel ; au contraire, il est capable, par ses prières, de donner une aide plus efficace que celle qu'il aurait donnée sur cette terre par sa coopération ».

Un écho de la douleur suscitée par sa mort dans la Congrégation peut être trouvé dans une lettre de jeunesse du père Semeria, alors étudiant à Saint-Charles : « Ma chère Congrégation a perdu le cardinal Bilio, sa plus grande gloire devant l'Église : à 58 ans, encore robuste, il fut emporté par le tétanos en trois jours, édifiant tout le monde par une mort vraiment sainte et précieuse aux yeux du Seigneur » (12 février 1884).

AUTRES PRÉSENCES BARNABITIQUES AU CONCILE VATICAN I

305 - Le travail des Barnabites au concile Vatican I ne se limite pas à l'apport consistant du cardinal Bilio.

Il faut rappeler avant tout le père Teppa, présent avec droit de vote, en sa qualité de supérieur général. Celui-ci, grâce aux divers dons de son esprit et à sa conversation simple et érudite, s'attira l'égalité affective et l'estime de la part des plus illustres pères rassemblés à Rome.

Le père Vercellone, savant théologien et bibliste très expert, jouit d'une estime particulière de la part de Pie IX, recouvrit des charges importantes durant les travaux préliminaires du concile et fut membre de la Commission relative aux affaires orientales et aux missions.

Pie IX lui avait offert le chapeau de cardinal avant de l'offrir à Bilio ; mais cet excellent religieux objecta au saint père qu'il valait mieux que ce soit son jeune confrère qui soit honoré de cette dignité. À la fin, le pape se décida pour Bilio.

Quatrième barnabite, le père Capelli, curé de Saint-Charles ai Catinari et appelé par le pape « le premier curé de Rome ». Il fut durant de longues années consultant de la Congrégation des religieux.

De cette façon, la présence des Barnabites au concile, bien que n'étant pas numériquement importante, sut s'imposer à tous les niveaux, grâce à des personnalités de premier plan.

Notes

298 - Le père Pica a écrit une biographie du cardinal Bilio (*Le cardinal Bilio*, Paris 1898) à laquelle nous renvoyons pour plus d'amples détails.

305 - Nous aurons l'occasion de reparler du père Vercellone (**372**). Au contraire, nous renvoyons au Ménologe pour les pères Teppa (7, 162) et Capelli (12, 351).

ENTRE DEUX CONCILES

LE POST-CONCILE

Les barnabites dans le monde

Les maisons de formation

Prise de conscience

Le centenaire

Trois grands idéaux

Apostolat parmi les jeunes

Direction des âmes

Retour aux missions

« vivacité de grâce et de bénédictions »

vers une « nouvelle ère »

LES BARNABITES DANS LE MONDE

306 - Ce chapitre embrasse un siècle de vie de Vatican I à Vatican II, et va au-delà de 1967, année où la réception des délibérations du concile marqua un tournant dans la vie de notre Ordre. Nous présentons le monde barnabitique, c'est-à-dire la carte géographique des maisons et des œuvres de nos pères, telles qu'elles apparaissent au sortir du chapitre général de 1964.

À cette date, les Barnabites (profès) étaient 606, distribués en 58 maisons. L'augmentation avait été très remarquable. De 197 qu'ils étaient en 1833, ils avaient atteint le nombre de 417 un siècle plus tard. Les maisons passèrent de 27 à 33, mais accueillèrent un plus grand nombre de confrères.

Des progrès encore plus rapides sont enregistrés de 1933 à 1964. En trente ans, on eut 200 barnabites en plus, et pas moins de trente maisons s'ajoutèrent à celles qui existaient déjà, dilatant ainsi le monde barnabitique.

Cette diffusion, qui se vérifia aussitôt après le rétablissement de l'Ordre, atteignit son sommet dans l'immédiat après-guerre, comme nous verrons dans la suite (chap. 31).

Voici les étapes les plus significatives :

- En 1865, le chapitre général crée une pro-province⁴⁰ pour les maisons françaises (après le rétablissement de l'Ordre, elles étaient associées à la province du Piémont) et en 1877, il érige la province de France. Elle connaîtra des épreuves morales et des suppressions, à la suite desquelles les Barnabites reprendront la route des missions (414) et se déplaceront en Belgique. Là, ils fondèrent successivement des maisons à Mouscron (1886), Bruxelles (1899) et Kain (1905. Cf. 391) qui constitueront ensuite la province franco-belge.

- En 1904 s'ouvrent pour les Barnabites les horizons du Brésil (414). En 1910 naissait dans ce grand pays une pro-province qui deviendra province en 1931 (451-453)

- En 1952, toujours au chapitre général, sont approuvées les nouvelles fondations au Chili, en Argentine et aux États-Unis (454-460).

- Le chapitre général de 1964 approuve l'érection de deux provinces : l'Andine, pour les maisons de l'Amérique du Sud, et celle de l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada).

En cette même année, les Barnabites s'implantent en Espagne (461-462).

Il est vrai que le chapitre général de 1919 avait supprimé la province germanique ou autrichienne, selon le nom qu'on préfère. La Congrégation elle-même dut porter le bistouri qui, dans les autres pays avait été rudement planté dans sa chair par les persécutions napoléoniennes et anticléricales.

Dans ce chapitre nous ne prendrons pas en considération l'expansion missionnaire, mais les données rapportées ci-dessus suffisent à démontrer un développement dont nous voudrions maintenant rechercher les causes.

LES MAISONS DE FORMATION

307 - La croissance du nombre de nos maisons de formation va de pair avec l'augmentation numérique et apostolique de nos pères.

La période que nous étudions maintenant est le siècle des Écoles apostoliques. En une décennie, 1874-1885, il en naîtra cinq : une en France et quatre en Italie (Gênes, Crémone, Pérouse, Naples). C'est par elles que passeront, presque au complet, les nouvelles générations barnabitiques, de sorte que le père Fracalvieri pourra dire en 1922 que « tout notre avenir est désormais dans les écoles apostoliques ».

Grâce à ces écoles apostoliques, les noviciats et les scolasticats enregistrent une nouvelle croissance. En Italie, il y a deux noviciats : Monza et San Felice a Canello (depuis le milieu du 19e siècle). Dans ces deux centres, on renouvelle également les édifices, tandis que des figures remarquables de pères maîtres y accomplissent leur travail de formation : nous ne citerons que deux candidats à l'honneur des autels, les pères de Marino et Castelnuovo.

40 Une pro-province est une étape intermédiaire avant que toutes les maisons d'un pays ou d'une région soient regroupées en une province.

308 - Les sièges des études philosophiques et des lycées, qui étaient autrefois distribués de manière différente, sont répartis d'une nouvelle manière. En 1898 est fondé le scolasticat de Lodi (qui a donné à la Congrégation deux évêques, deux pères généraux et deux serviteurs de Dieu) et, en 1934, le scolasticat de Florence, destiné à devenir l'unique siège pour toutes les provinces italiennes. Il fut dédié à l'apôtre Paul à l'occasion d'un centenaire de sa conversion. Les vicissitudes changeantes de l'histoire humaine ont empêché la réalisation de ce dessein.

309 - Des scolasticats philosophiques, passons au scolasticat théologique.

Nous avons déjà parlé du scolasticat de Saint-Charles ai Catinari (**279**). À ce moment, le pape Léon XIII, suivant l'orientation thomiste qu'il voulut imprimer aux sciences sacrées par l'encyclique *Aeterni Patris*, demanda que tous les clercs barnabites soient rassemblés à Rome et il fit une demande pressante en ce sens au père général Baravelli.

Les études théologiques recommencèrent donc à être fréquentées à Rome et le père Semeria nous décrit, dans *I miei ricordi oratori* (Mes souvenirs d'orateur), le corps enseignant et les méthodes didactiques de cette école. Comme pour exprimer sa satisfaction de voir son désir couronné, le pape Léon XIII reçut en audience les étudiants. Mais laissons donc Giovanni Semeria nous faire la description de cette rencontre.

« Le premier dimanche de l'Avent – comme il l'écrit à sa maman en décembre 1885 – j'ai eu la chance de voir le pape, d'assister à sa messe et de recevoir de ses mains la sainte communion. Sa Sainteté a adressé ensuite à notre groupe d'étudiants des paroles pleines d'affection, de sollicitude paternelle et affectueuse... Voir ce vénérable vieillard à l'aspect majestueux, au regard scintillant quand il ouvre les yeux, mais qui est d'habitude très bas et presque voilé, entendre ses paroles ! Sa prière était majestueuse et solennelle : il célèbre la messe très lentement, d'un ton suppliant tellement pénétrant, tellement humble, tellement expressif que je n'en ai jamais entendu de semblable... Quand il nous parla, il se montra extrêmement affable, bon et affectueux, il nous inspira les plus beaux et les plus utiles sentiments ; il nous a bénis ainsi que toutes nos familles et toute notre Congrégation ».

Le scolasticat romain, qui avait son siège dans un édifice adjacent à notre paroisse Saint-Charles ai Catinari, était à la recherche d'un endroit plus approprié et définitif. Cela arriva en 1934, quand sur le Janicule s'éleva le nouveau complexe architectural dédié à saint Antoine-Marie Zaccaria.

310 - La construction du scolasticat était à peine achevée que l'on pensa à l'église dont la première pierre fut posée au début de 1932. À cette occasion Pie XI reçut les étudiants en audience (4 février) et leur adressa un discours dans lequel il se déclarait « joyeux, toujours joyeux de voir autour de lui ces fils qui proviennent de la famille barnabitique qui a une place si belle, si distinguée, si lumineuse dans la grande famille catholique. Nous sommes encore plus particulièrement joyeux de nous voir entouré d'un groupe de jeunes étudiants... ». Le pape s'arrêta ensuite sur les rapports entre la piété, la science et la charité et il conclut : « Ce sont des choses que vous méditez chaque jour, que vos pères, vos précurseurs, vous ont enseignées, mais il ne sera pas inutile de les rappeler maintenant que nous sommes sur le point de vous donner de tout cœur cette bénédiction que vous êtes venus demander au père commun. Une grande bénédiction, très chers fils, sur vous, sur votre grande famille barnabitique, sur toutes vos œuvres, sur vos études, sur toute votre préparation, non seulement scientifique, mais aussi et beaucoup plus infiniment, celle de votre cœur, de votre volonté, de vos vertus, de votre piété, de votre sainteté. Nous vous la donnons de tout cœur, oui, de tout cœur, priant le Seigneur de maintenir stable en chacun de vous, et surtout qu'il accroisse et multiplie l'esprit des saints, des serviteurs de Dieu qui vous ont précédés, spécialement l'esprit du grand Apôtre dont votre famille porte le nom. À vous, tout particulièrement, une bénédiction qui est le souhait et l'exhortation à ne jamais oublier, splendidement entourés par la vertu et la charité, les livres et les parchemins ».

Composant un commentaire génial de la recommandation de saint Paul à Timothée (2 Tm 4,13) de lui apporter livres et parchemins, le pape l'appliquait aux étudiants, en les exhortant et les stimulant à l'étude, car – ainsi qu'il l'ajoutait – « vous faites de l'étude une partie vitale de votre belle et sainte vocation ».

PRISE DE CONSCIENCE

311 - Si le développement des maisons de formation a beaucoup contribué à relancer notre Ordre, il nous semble que la raison essentielle de cette relance doit être recherchée dans la prise de conscience de l'esprit et des finalités propres de la vie barnabitique.

Le siècle que nous sommes en train d'étudier reconnaît des modèles de sainteté que nous appellerons sans hésiter barnabitique.

C'est la saint Fondateur qui occupe le devant de la scène, lui à qui Léon XIII, en 1890, reconnaît le titre de bienheureux. La canonisation suit peu après, en 1897. Le culte de notre saint Fondateur s'intensifie, au point de faire courir le risque d'obscurcir – c'est ce que prévoyaient nos anciens confrères – la « principale piété et le culte principal » envers saint Paul, dont parlent nos *Constitutions* en latin (n° 1).

En 1910, la pratique de sonner les cloches à 15 heures le vendredi s'est étendue à toutes les églises de l'Ordre et, en 1940, le monogramme employé par Antoine-Marie (ICXC+) sera adopté par les Barnabites dans leur correspondance.

Avec l'intensification du culte du Fondateur, on en scrute et on en répand l'esprit. Les écrits du saint Fondateur commencent à être divulgués dans leur entièreté. En 1909, le père Premoli rassemble les *Lettres* et publie en appendice du premier volume de son *Histoire des Barnabites au 16e siècle* les *Constitutions* de Zaccaria. Les *Sermons* eux aussi sont tirés des archives et publiés en appendice de la traduction italienne de la vie du saint Fondateur écrite par Guy Chastel (éditée en 1933).

En 1949 – année centenaire de la déclaration de l'héroïcité des vertus d'Antoine-Marie – les étudiants de Florence publient, pendant les vacances d'été, sous la direction du père Giuseppe Cagni, trois fascicules d'études sur le saint Fondateur ("Rivivere"), destinés à des approfondissements successifs. Après cette initiative, viendra la publication, sous la direction des pères Cagni et Ghilardotti, la "Collection de spiritualité barnabitique" qui rassemblait et divulguait pour la première fois et dans leur entièreté les *Lettres*, *Sermons*, *Constitutions* ainsi que la précieuse *Concordance*, en puisant directement dans les documents originaux.

Ce qui avait donné l'impulsion à ces études et ces redécouvertes, c'est la célébration du 4e centenaire de la mort du saint Fondateur. L'année 1939 fut déclarée par le père général Année sainte barnabitique, et les saintes dépouilles d'Antoine-Marie parcoururent à nouveau les régions de Lombardie qui avaient autrefois bénéficié de son apostolat.

312 -Après la canonisation du saint Fondateur, la voie était ouverte pour les autres saints barnabites. Pie X éleva Alexandre Sauli à l'honneur des autels en 1904 et Pie XII canonisa François-Xavier Bianchi en 1951. Cette même année, qui rappelait son entrée dans l'Ordre des Barnabites, Alexandre Sauli était proclamé Patron de la jeunesse estudiantine barnabitique (17 mai).

Furent introduits ensuite les procès canoniques pour d'autres confrères dont nous donnerons la liste complète en appendice (**516**).

Il semble donc que les trésors de sainteté, accumulés dans la Congrégation pendant ses quatre siècles de vie, aient attendu pour se manifester si lumineusement, une seule phase de notre histoire, et que, même s'ils sont différents dans leur sainteté et leur mission, nos saints aient voulu nous faire entendre tous ensemble leur voix. À travers leurs enseignements, Dieu nous conduit par la main pour rejoindre le même but et illumine l'heure présente de la Congrégation, en ravivant son esprit.

LE CENTENAIRE

313 - La prise de conscience dont nous venons de parler a atteint son sommet à l'occasion du quatrième centenaire de l'approbation de l'Ordre (1933). Celui-ci, qui avait pourtant connu les malheurs de la Grande Guerre et les errements du modernisme, se reprend finalement.

Au premier thème, nous allons consacrer tout un chapitre (ch. 29). Nous ne nous attarderons pas sur le second. Qu'il suffise de noter que les Barnabites, très qualifiés culturellement à cette époque (que l'on pense à un Semeria, un Ghignoni, un Bassi, un Boffito, un Gazzola) ne purent pas ne pas en partager les aspirations, en vivre les drames, participer à sa crise. Les chapitres généraux recommanderont avec insistance (1907, 1910, 1916) de « *puritatem doctrinae catholicae servare* » (conserver la pureté de la foi catholique).

Le travail le plus urgent que nos pères devaient accomplir consistait dans la mise à jour de leurs règlements. Le travail sera long, de 1925 à 1939, et se concrétisera, comme nous l'avons déjà dit, par la cinquième édition des *Constitutions*, suivie par une sixième, corrigée, en 1946.

Mais un autre travail, par moins déterminant, est de se connaître soi-même, non pas pour se contempler dans le miroir des splendeurs passées, mais pour y trouver un motif de s'affirmer sous de nouvelles formes.

Les chapitres généraux exhortent à reprendre les études historiques sur la Congrégation. En 1886, par exemple, on recommande d'en faire sur Antoine-Marie Zaccaria. En 1940, on dira la même chose à propos des Cofondateurs (en effet, les centenaires de leur disparition étaient tout proches).

D'autres décrets recommanderont de donner une suite aux travaux historiques des pères Premoli, Boffito et Levai et de publier nos "monuments historiques".

Et, de fait, c'est au cours de cette période, comme nous le verrons plus amplement dans la suite, que les trois auteurs cités ci-dessus donnent à la Congrégation les indispensables répertoires bibliographiques, biographiques et historiques (**378**).

314 - En même temps que ces ouvrages scientifiques a lieu la publication de revues spécialisées ou de divulgation.

Nous ne les passerons pas en revue, pour la raison également qu'en ce secteur règne une confusion de données, mais nous nous limiterons aux plus importantes.

Au début du siècle naît à Milan le "*Bollettino degli ascritti al consorzio sant'Antonio Maria Zaccaria* - Bulletin des membres de la société saint Antoine-Marie Zaccaria (L'actuelle "Voce di sant'Antonio" – Voix de saint Antoine).

Précédée par "*Note intime*" - (qui portait à cette époque son titre de l'origine de "*Apostolato Barnabite della Preghiera*" – Apostolat barnabite de la prière), naît en 1931 la revue du centre de la Congrégation "*I Barnabiti*". Deux ans plus tard, elle est flanquée de "*Testi-studi-documenti*" – (Textes, études, documents) qui, l'année suivante, deviendra une revue autonome sous le titre de "*Pagine di cultura* – (Pages culturelles). Les variations des titres sont typiques de notre travail de publication et plus tard les "Pagine" s'appelleront, en 1936 "*I Barnabiti studi*" et, en 1938, en concomitance avec le changement de titre du périodique publié par le centre : "*Eco dei Barnabiti studi*".

"*Vita nostra*" fut une autre revue. Née en 1921, elle devint un moment le périodique inter-collèges de tous nos instituts d'enseignement et d'éducation, et elle survit comme périodique du collège Zaccaria de Milan.

Pour ce qui est des institutions d'au-delà des Alpes, précédé par le "Bulletin du Tiers ordre barnabite" (1878) naissait en 1899 le "Messager de saint Paul".

S'il faut faire une remarque concernant cette multiplicité d'initiatives, c'est qu'elles n'ont, pour la plupart, pas eu de suite, en raison peut-être, mais pas uniquement, des conditions bien difficiles où l'Ordre s'est trouvé dans la période après la seconde guerre mondiale. Il faudra attendre quelques

décennies pour voir une reprise de publications à la hauteur des temps.

TROIS GRANDS IDÉAUX

315 - Mais retournons à la vie, pour ainsi dire, extérieure de la Congrégation. Durant le siècle que nous étudions, trois grands idéaux l'animèrent.

Le premier concerne le domaine de la piété et regarde le culte du Sacré-Cœur, à qui l'Ordre fut consacré en 1872. Ce sujet nous intéressera amplement dans le chapitre suivant.

Le deuxième se réfère aux initiatives œcuméniques qui apportèrent un frémissement d'espérance et d'ardeur apostolique dans toute la Congrégation. C'est des pères Schouvaloff (ou Šuvalov) et Tondini, Stub et Moro, qu'elle les reçut comme un héritage sacré et qu'elle en promut la continuation, à commencer par le chapitre général de 1895. Mais de ce chapitre intéressant d'histoire domestique, nous aurons également l'occasion de parler plus tard (chapitres 24 et 25).

Le troisième, enfin, regarde la reprise de l'ancienne intuition d'Antoine-Marie Zaccaria de renforcer l'apostolat de nos pères par un "Troisième collège" de laïcs. C'est ainsi que naquit la "Ligue de saint Paul", approuvée, non sans difficultés, par le chapitre général de 1919. Mais nous devons reconnaître que le manque de génie d'organisation et de continuité dans le travail entrepris ne permit pas d'exploiter toutes les possibilités d'une institution qui s'annonçait pourtant si prometteuse et bénéfique. Ce sera le nouveau climat du concile Vatican II qui redonnera vie à une des intuitions les plus géniales du saint Fondateur.

316 - a) *Apostolat parmi les jeunes*

À partir du 20^e siècle, la vie barnabitique s'ouvre, avec un esprit renouvelé, aux plus amples champs apostoliques.

C'est vrai, l'œuvre traditionnelle d'éducation dans les écoles et les collèges continue, cette œuvre que le 19^e siècle nous a laissée en héritage. Nous en reparlerons largement dans le chapitre dédié à notre tradition culturelle (chap. 26).

Mais l'apostolat pour la jeunesse suit aussi d'autres chemins. Nous avons parlé des patronages du père Redolfi (280). Maintenant, c'est le tour des associations de l'Action catholique.

Le chapitre général de 1931, s'inspirant des directives pontificales, avait recommandé de promouvoir la Fuci (fédération universitaire catholique italienne) et l'Action catholique. Dans ce domaine, les Barnabites pouvaient se dire des précurseurs. Comment ne pas penser à l'École supérieure de religion " du père Semeria et la Fuci de Bologne à laquelle eut une si grande part le père Antonio Beati ?

Mais le domaine où nos pères furent vraiment des pionniers fut l'institution d'associations internes d'Action catholique au sein de leurs internats. Le journal "L'Osservatore romano" du 14 novembre 1929 publiait : « Du collège des Barnabites de Voghera a été envoyé au saint père le télégramme suivant : "Un groupe nombreux d'internes du collège barnabite de Voghera, entrant officiellement aujourd'hui dans les rangs de la Jeunesse catholique italienne, présente son filial hommage et sa dévotion. Il implore la bénédiction apostolique. Le Père Recteur Besana". Nous nous félicitons vivement - ajoute le journal du Vatican, - de la noble initiative et des généreux propos des jeunes étudiants ; et nous félicitons particulièrement les supérieurs du collège ».

L'arrière-scène de cet événement nous est connue par une lettre du père assistant général Riganti au père recteur, datée du 14 novembre 1929. On y lit ceci : « Votre télégramme au saint père est publié dans " l'Osservatore romano " avec une belle note, le tout sur l'ordre exprès du pape. Elle dit plus que ce qu'on pouvait naturellement publier, soulignant que c'est cette voie qu'il faut suivre dans tous les collèges...Vous pouvez faire publier cette nouvelle avec beaucoup de prudence parce que continuent les moments difficiles ».

Nous étions, en effet, dans les années cruciales du heurt entre l'intrépide Pie XI et le Fascisme, qui

aurait voulu étatiser toutes les activités formatives.

317 - Ceci ne resta pas un épisode isolé puisque le même "*Osservatore romano*", en date du 6 décembre 1930, écrivait entre autres (dans un article intitulé *Ferveur d'Action catholique de deux Ordres religieux anciens*) : « Très vif demeure dans notre esprit le souvenir d'une mémorable audience accordée par le saint père, en avril dernier, à un groupe important de représentants des maisons et des collègues des pères barnabites...

« Dans son discours paternel, sa sainteté se complut à insister sur les prometteuses richesses de ces excellentes dispositions. Le pape savait, en effet, que ces jeunes sont éduqués non seulement chrétiennement et catholiquement pour leur avantage individuel, ce qui est une tâche très élevée et à mettre en premier lieu, puisque nous devons toujours nous souvenir qu'il faut avant tout sauver sa propre âme ; mais – puisque la Rédemption n'est pas une petite chose qui puisse seulement suffire à notre petitesse, ou seulement une grande chose, de sorte que nous seuls soyons capables de recueillir les immenses bienfaits de la Bonté divine – mais nous devons aussi être attentifs à un autre devoir : celui de l'apostolat. Celui-ci est un effort beau et généreux et surnaturellement naturel : c'est la plus belle manière de montrer à Dieu notre reconnaissance. Par lui, nous tous – disait le saint père – nous distribuons les trésors de la sainte mère Église, en appelant tout le monde à cette participation à l'apostolat, à cette Action catholique qui est vie catholique, puisqu'on ne peut pas concevoir l'un sans l'autre.

« L'éloge cité ci-dessus allait à tous les cercles catholiques et autres œuvres qui fleurissaient, par exemple celles de Saint-Charles au Catinari à Rome, de Milan, Pérouse, Voghera, Crémone, Monza, Lodi, Moncalieri. Et sa sainteté avait peut-être présente à l'esprit, d'une manière toute particulière, l'activité du collègue San Luigi de Bologne, où ne règne pas seulement la ferveur d'une vie chrétienne intense, mais est offerte une très courtoise hospitalité à beaucoup de réunions de l'Action catholique masculine, spécialement aux cercles et aux réunions de notre Fédération universitaire. Et ici, nous ne pouvons pas ne pas nommer le père barnabite Borsieri, un des premiers assistants ecclésiastiques de l'Action catholique. Celui-ci, malgré les nombreuses tâches de son ministère diversifié, a toujours trouvé le temps et le moyen de prendre en charge l'assistance spirituelle de nombreux cercles féminins et spécialement ceux des étudiantes universitaires catholiques.

« Ces paroles ne sont que des allusions simples et rapides à toute une activité sans limites et que nous ne pouvons évidemment pas décrire complètement : mais elles suffisent, nous semble-t-il, à indiquer tout un apostolat qui, malgré qu'il se développe surtout dans l'humilité et le recueillement, produit de magnifiques fruits de vie et de vertu chrétienne ».

318 – b) *direction des âmes*

Chez les Barnabites, la vocation pastorale continue. Nous ne ferons pas allusion au ministère du confessionnal et de la prédication, bien que, surtout dans ce dernier domaine, se soient signalés des prédicateurs de valeur comme les pères Semeria, Borsieri, Gazzola, Rondini, Confalonieri, Favero. Nous voudrions surtout saisir les expressions les plus significatives de l'ouverture vers le ministère paroissial, ouverture qui est confirmée par la mise à jour du texte des *Constitutions* de 1579 (n. 82) qui prescrivait : « *Collegia cum animarum curatione...prudenter recipiantur* » (on n'acceptera qu'*avec prudence* les maisons avec charge d'âmes). Bien que la gestion de paroisses soit un travail de suppléance pour les religieux, avoir pris cette gestion en considération représente un dépassement du préjugé qu'avoir directement charge d'âme pourrait nuire à la vie ascétique et cénobitique.

Parallèlement à ceci, nous devons placer l'initiative du père Luigi Minelli (1823-1891) du collègue de Moncalieri, grand apôtre de la dévotion au saint Fondateur. « C'est précisément au nom du saint Fondateur – comme l'écrit son biographe – qu'il réunit les patrons des boutiques et des ateliers pour les entraîner à la sanctification des fêtes ; ceux qui les observaient déjà, il en fit des apôtres qui

multiplèrent tellement leur groupement que le père put, en 1888, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, présenter au pape deux gros volumes contenant les signatures de plusieurs milliers de personnes qui se liaient par une promesse à s'abstenir du travail les jours de fête : c'était la preuve d'une réponse à son appel, réponse rapide, universelle et surtout continue. En font foi les longues listes des personnes ayant souscrit à sa sainte œuvre, recueillies chaque année et envoyées à Rome pour consoler le cœur du saint père ». En pratique, cette initiative consistait à engager les pères et les mères de famille, les patrons, les entrepreneurs et les chefs des manufactures à promettre « au souverain pontife de se donner à faire, chacun selon sa possibilité, pour que soient observés les jours de fête : 1) en s'abstenant de travailler ; 2) en assistant dévotement à la sainte messe ; 3) à écouter la parole de Dieu ». Chacun devait ensuite envoyer au pape une lettre dans laquelle il attestait « de pousser le plus de personnes possible...à sanctifier convenablement les fêtes ».

Si nous nous sommes attardés sur cet épisode, c'est pour en relever l'opportunité dans les circonstances historiques où des lois, qui oubliaient avant tout les exigences humaines du repos des dimanches et fêtes, obligeaient à travailler le dimanche. C'est précisément cet attachement aux réalités du temps, ce fait de ne pas connaître de barrières à leur apostolat, qui semble caractériser les œuvres barnabites, spécialement dans les dernières décennies du 19^e siècle et du début du 20^e qui ont fait naître des chapellenies dans les hôpitaux, la direction d'orphelinats, l'institution de maisons de retraites spirituelles (comme à Galliano-Eupilio, dans la province de Côme, à partir de 1897), etc.

319- c) Retour aux missions

Les missions, également, commencent à intéresser de nouveau nos confrères, pas plus de 60 ans après la fermeture des missions en Birmanie. Le chapitre général de 1892 "souhaite" de nouvelles fondations missionnaires. Il répétera ces souhaits en 1919 et 1922. Jusqu'au moment où, en 1925, comme pour rejeter tout retard, il décidera qu'il faut donner une priorité absolue à des fondations missionnaires. Trois ans après, ce songe sera couronné.

Mais ceci est un sujet trop vaste et trop intéressant pour ne pas avoir tout un chapitre qui soit consacré à lui seul (chap. 29).

« VIVACITÉ DE GRÂCE ET DE BÉNÉDICTIONS »

320 - Le cadre que nous venons de tracer est indéniablement plein de promesses. C'est nous qui devons les réaliser !

Mais ce n'est pas le lieu ici d'illustrer les perspectives ascétiques et apostoliques de la Congrégation ni d'interpréter la leçon que nous ont donnée les événements décrits.

Nous voulons ici, comme conclusion du siècle que nous venons de décrire, rapporter quelques témoignages éclairants des derniers papes. Ils pourront tonifier nos intentions et nous inciter à vivre à fond les engagements de notre profession religieuse.

La parole revient avant tout à Pie XI. Recevant en audience, en 1933, des représentants barnabites à l'occasion du 4^e centenaire de l'Ordre, il les félicitait d'avoir voulu couronner les festivités par une visite au pape. Il poursuivait en relevant comment le centenaire de son approbation était une date « qui veut démontrer, une fois encore – ce n'était pas nécessaire, mais ces démonstrations sont toujours joyeuses et appréciées – votre inaltérable attachement et même votre dévotion toujours plus grande au Saint-Siège, à notre siège de vicaire du Christ et à la vénérable et ancienne Mère romaine ».

Après avoir fait allusion « à l'œuvre et au travail que vous exécutez dans vos diverses charges ; œuvres apostoliques spécialement dans le domaine qui est le plus cher...au cœur du Rédempteur : la jeunesse », le pape continuait ainsi : « Que faites-vous dans toutes ces œuvres diverses, ces multiples œuvres d'apostolat que vous réalisez dans le monde entier, que faites-vous, sinon travailler à la

réalisation, à l'application toujours plus large, plus vaste, plus profitable, plus parfaite, des fruits de la Rédemption divine, spécialement quand vous vous consacrez à l'éducation chrétienne et non à une éducation quelconque, mais à une éducation complètement chrétienne, excellemment chrétienne, profondément chrétienne, consciemment chrétienne, et donc durablement chrétienne comme vous l'entendez ? »

321 - Peu de temps après la guerre 40-45, Pie XII recevait en audience nos pères capitulaires (1946) et les saluait ainsi : 'Vous n'êtes pas nombreux, mais vous êtes grands par votre zèle et votre science et vous faites du bien en suivant la ligne tracée par votre saint Fondateur. Vous faites du bien par votre zèle qui vous multiplie ; vous faites du bien par l'enseignement profond et chrétien et par votre grande charité. Continuez, continuez ce travail de vrai apostolat, sans vous décourager, même si vous avez parfois l'impression qu'il est infructueux et si vous vous sentez comme abattus ; continuez : c'est surtout à ce moment-là que continuer ce travail est une œuvre méritoire et grande ».

322 - Et, pour conclure, le pape Jean XXIII, accueillant paternellement des groupes de nouveaux prêtres (1962), disait, en se référant à notre Ordre : « C'est un mouvement qui a apporté dans l'Église une vivacité de grâce et de bénédictions...Les Barnabites ont des sentiments de caractère universel... ».

Par la contribution de leur sanctification personnelle et de leur activité apostolique, les Barnabites s'apprêtaient à apporter dans l'Église de l'après-concile cette vivacité de grâce et de bénédictions que le pape Jean a reconnue à leur passé.

Une fois terminées les assises conciliaires auxquelles prirent part nos deux évêques Eliseo Coroli (1900-1982) de Braganca (Brésil) et Placido Cambiaghi (1900-1987) de Novare, ainsi que le père général Giovanni Bernasconi (1910-1986), la Congrégation s'engagea vaillamment à procéder à cet "aggiornamento" (mise à jour) qui figurait comme le mot d'ordre du grand événement ecclésial. À alimenter cette « espérance d'une nouvelle Pentecôte sur toute la Congrégation » - comme le souhaitait le chapitre général extraordinaire de 1967 - ont indubitablement contribué les diverses échéances des centenaires dont nous parlerons plus loin.

VERS UNE "NOUVELLE ÈRE"

322/1 - Accueillant une directive expresse de l'après-concile, les Barnabites célébrèrent en 1967 un chapitre extraordinaire (non électif), qui résuma ses travaux dans un décret concernant *Le renouvellement de la Congrégation dans l'esprit du concile Vatican II*.

Les pères capitulaires accomplirent une révision attentive de la discipline religieuse, la libérant de cette patine de formalisme qui la mortifiait, tandis qu'ils formulaient un vibrant appel à la responsabilité personnelle. Les frères coadjuteurs étaient mis sur un pied d'égalité avec les clercs, sauf pour les charges de supérieur et de vicaire, et se profilait l'opportunité de donner une plus grande autonomie aux provinces.

Les chapitres généraux successifs tracent un éclairant itinéraire spirituel et apostolique en lequel se reflète la volonté tenace de développer les germes du Concile et de les porter à maturité. À cette volonté, que nous mettrons maintenant en lumière, a malheureusement fait pendant une crise tempétueuse qui a conduit à adopter une vie sécularisée quand elle n'est pas allée jusqu'à l'abandon de la vie religieuse. Les statistiques parlent d'une hémorragie proprement dite dans les files des disciples du Fondateur, tandis que la crise des vocations, surtout dans les pays européens, privait l'institut de forces juvéniles bénéfiques.

Le chapitre général de 1970-71 sollicite la responsabilité communautaire dans la conduite de la vie régulière et apostolique et souhaite une plus grande ouverture vers le Tiers-Monde. On s'aperçoit en

même temps que l'enjeu est une véritable « renaissance » et c'est sur cette exigence qu'insiste le chapitre général suivant (1976) dans un message adressé à toute la Congrégation. À faire obstacle à ce projet – comme le dit le chapitre général de 1982 – il existe un état de « désorientation », peut-être de fatigue et de torpeur spirituelle » dont il est indispensable de se dégager.

Pour traduire en des initiatives concrètes ce projet de redonner de l'élan à notre famille religieuse, on promulgua en ces années les nouveaux *Rituels* et on rédigea la *Ratio barnabítica* comme *vademecum* de la formation des aspirants barnabites. Le "retour aux origines", souhaité par le Concile comme prémisses d'un authentique renouvellement de la vie religieuse, s'est traduit dans la suite par la reprise des recherches concernant l'histoire et la spiritualité de notre Ordre : c'est ce qui a entraîné la publication de "Barnabiti studi" à partir de 1984 et la création du "Centre d'études historiques" (1991) dans la vieille maison de Saint-Charles ai Catinari, siège des Archives et de la Bibliothèque barnabitique.

Enfin, on a assuré la continuité des "Semaines de spiritualité", ouvertes aux Angéliques et aux laïcs et dont les Actes sont publiés dans les "Quaderni di vita barnabítica" (Cahiers de vie barnabitique).

322/2 - Trois échéances d'anniversaires se révélèrent ensuite comme des occasions particulièrement

favorables : le 450^e anniversaire de l'approbation de l'Ordre (1983) ainsi que le 450^e anniversaire de la mort du saint Fondateur (1989) et le 500^e de sa naissance (2002).

Entre-temps, les chapitres généraux poursuivirent le travail de mise à jour voulue par le Concile, soit à travers l'approfondissement de notre physionomie spirituelle, soit en promouvant des initiatives capables de la traduire dans des choix concrets. Ceux de 1988 et 1994 procédèrent à une définition précise du "charisme paulinien" propre à la Congrégation et mirent en route l'élaboration d'un "projet communautaire" comme point de référence de la vie de chaque communauté – le chapitre de 2000 en a d'ailleurs offert une ébauche – et officialisèrent la renaissance des Laïcs de saint Paul.

C'est surtout le 5^e centenaire de la naissance d'Antoine-Marie qui nous a offert l'occasion de reprendre vigueur à la source limpide de son enseignement. Le père général Giovanni Villa envoya des messages circonstanciés, dont le titre à lui seul peut nous éclairer : *Sciogliere le vele. Messaggio alla Congregazione alle soglie del terzo millennio* - (Larguer les voiles. Message à la Congrégation au seuil du troisième millénaire (18 février 2001) ; *Spiegare le vostre bandiere. Messaggio etc., per il V° centenario della nascita di sant'Antonio Maria Zaccaria* – (Déployez vos drapeaux. Message, etc. Pour le 5^e centenaire de la naissance de saint Antoine-Marie Zaccaria) (25 janvier 2002) et enfin : *Corriamo come matti. Messaggio etc. Al termine dell'Anno giubilare zaccariano* - (Courons comme des fous. Message etc. Au terme de l'année jubilaire zaccarienne) (25 janvier 2003).

322/3 - En particulier, dans son *Message* de 2002, le père général, après avoir rappelé la première mission paulinienne à Vicence (1537), souhaitait la réalisation « d'une nouvelle Vicence », un objectif apostolique fruit de la prière et du discernement de tous, en mesure d'exprimer aujourd'hui notre élan paulinien et missionnaire ». Il formulait aussi un souhait : « Cette année ne serait-elle pas celle où le Seigneur voudra inspirer à quelque confrère le désir de vivre radicalement la forme de vie choisie par Antoine-Marie et ses compagnons ? » (*Spiegare le vostre bandiere*, pp. 12 et 18). En même temps, à l'occasion de la rencontre inter-provinciale à Eupilio (8-11 juillet 2002), les provinces italiennes du Nord et du Centre-Sud s'engageaient à réaliser ensemble un centre de spiritualité à Campello, une maison de prière (cf. *Chapitre général, 6-25 juillet 2000. Délibération officielles*, n° 3). À Campello sul Clitunno, les Barnabites avaient acquis en 1935 un ancien couvent qu'ils destinaient à être la maison de vacances du scolasticat de Rome. Le tremblement de terre de 1997 l'avaient mis hors d'état d'accueillir des hôtes ; pour cette raison on dut procéder à de laborieuses restaurations qui ont duré plus de dix ans. Dans le bulletin d'information Barn@bytes, n° 19, pp. 9-10, on lisait en effet : « La plus grande partie des interventions... vise à réaliser une

maison de spiritualité à Campello, avec ces caractéristiques : Maison de retraites, accueil de pèlerins...Le choix de Campello prévaut sur d'autres solutions mais comporte de grosses conséquences sur le plan du redimensionnement des œuvres actuelles et sur celui de la collaboration entre les deux provinces italiennes ». Enfin, dans son *Message* du 25 janvier 2003 (p. 13), le père général écrivait : « Ce projet...est un défi, mais un défi devant lequel nous ne pouvons pas reculer ». Toutes les déclarations ci-dessus parlaient d'une initiative « paulinienne » (une sorte de Centre d'études sur saint Paul), conforme au trait particulier de notre qualification de *premier ordre paulinien de l'histoire* ; mais cette initiative finit par se révéler irréalisable. Toutefois, en substance, l'objectif ne change pas si nous remplaçons la qualification de "paulinienne" par celle de "zaccarienne" (qui inclut aussi celle de "paulinienne"!). L'objectif de cette "nouvelle" fondation – qui démarra à partir de 2009 – est d'abord le témoignage, puis le rayonnement de ce "renouveau de la ferveur chrétienne », nous souvenant que c'est là le charisme que le Fondateur a laissé comme héritage à ses trois instituts.

322/4 - Dans les dernières décennies du 20^e siècle, l'histoire de l'Ordre a enregistré les difficultés qui accompagnent toutes les crises marquant un changement d'époque et qui ont touché le monde ecclésiastique, surtout dans le Vieux continent (l'Europe) et l'Amérique du Nord. En 1964, la

Congrégation comptait 606 membres (520 clercs et 88 frères), un pic qui a son parallèle au 18^e siècle, quand les Barnabites atteignirent le nombre, jamais dépassé depuis, de 788. En 2012, donc environ un demi-siècle après 1964, les clercs sont au nombre de 356 et les frères, 19, pour un total de 375 : une baisse d'environ 38,5%. Une chute analogue, mais bien plus grave, se vérifia au lendemain des révolutions, au début de 19^e siècle, quand les Barnabites, entre défections et manque de renforts, furent réduits à 197 (1833) pour atteindre le chiffre de 417 un siècle plus tard.

Derrière l'aridité de ces chiffres se cache un double phénomène : d'un côté, la défection de nombreux sujets qui a mis à dure épreuve tous les instituts religieux dans l'après-concile, et d'un autre, la crise des vocations due, au moins en Occident, à la baisse démographique et à la sécularisation croissante. La baisse des vocations en Italie, et l'opportunité que la formation religieuse et sacerdotale aient lieu dans le pays d'origine, ont privé le scolasticat de Rome de ceux qui le fréquentaient habituellement et il a dû se limiter à accueillir ceux qu'on appelle les "*tremesanti*" (les clercs et les frères qui viennent se préparer durant trois mois – en italien : *tre mesi* – à la profession solennelle), leur fournissant en même temps l'occasion de connaître les lieux et les traditions d'origine de notre famille.

Plusieurs institutions, autrefois célèbres ont connu un redimensionnement drastique, telle la fermeture des collèges-internats de Moncalieri (le "Carlo Alberto" !) et de Florence ("La Querce"), tandis que l'externat de Gênes est passé à une autre gestion (le "Vittorio-Bernini"). Les provinces italiennes ont été réunies en deux faisceaux : celui du Nord et du Centre-Sud. Une province qui fut en son temps glorieuse pour ses ouvertures missionnaires a vu se fermer les maisons de France et il n'est resté que la province belge. Devant de pareilles données, la Congrégation a enregistré une expansion providentielle de ses frontières, de façon que c'est en ces régions qu'on appelait Pays du Tiers-Monde que repose actuellement notre avenir.

Notes

307 - Pour les pères de Marino et Castelnuovo, nous renvoyons aux biographies courantes : (R. D'Alessio), *Il servo di Dio padre Vittorio Maria de Marino* (Le serviteur de Dieu, père Vittorio de Marino), Naples 1953, et Andréa Erba, *Martirio Bianco* (Le martyr blanc), Milan 1964.

309 - La lettre du père Semeria, avec beaucoup d'autres très intéressantes, se trouve dans " l'Annuario e strena dell'Istituto Vittorino da Feltre" (Annuaire et étrennes de l'institut Vittorino da Feltre), Gênes, 1932,

p. 56. Même si ce fascicule est rare, il vaut la peine de le retrouver et d'en faire l'objet d'une lecture qui se révélera très utile pour pénétrer dans l'esprit du jeune barnabite. Quand nous parlerons de lui, nous aurons l'occasion de nous référer souvent à ce recueil de lettres.

310 - Le discours entier, que nous avons dû abrégé avec regret pour des raisons d'espace, se trouve en "I Barnabiti", 12 (1932), 49-50.

311 - Sur l'Année sainte barnabitique, on verra les *Lettres circulaires* du père général publiées en 1939.

312 - À Alexandre Sauli, patron de la jeunesse barnabitique, le père Idelfonso Clerici a consacré une *Lettre circulaire* (n° 50). Nous renvoyons à celle-ci pour avoir aussi un bref profil de notre saint.

313 - À l'occasion du centenaire, Pie XI adressa au père général F. Napoli une *Lettre apostolique* flatteuse qu'on peut facilement lire dans une traduction italienne (avec un commentaire judicieux du père Favero) dans le petit opuscule : M. Favero, *I Barnabiti nel pensiero e la parola di papa Pio XI* (Les Barnabites dans la pensée et la parole du pape Pie XI), Crémone, 1933. Sur Pietro Gazzola, on consultera le dossier en "Eco dei Barnabiti", 2006/1, 38-48.

315 - Sur la Ligue de saint Paul a paru une étude bien documentée en *Presenza di san Paolo tra i Barnabiti* (Présence de saint Paul chez les Barnabites), numéro spécial de l' "Eco dei Barnabiti", 41 (1961), 183 sv.

316 - La fin du 20e siècle a vu progressivement, presque partout, une perte de signification de la gestion des internats, alors que l'apostolat dans les écoles enregistre un accroissement hors d'Italie et une crise croissante en Italie. Des institutions historiques ferment leurs portes, comme le Collège alla Querce (Florence), le Real collegio Carlo Alberto (Moncalieri) et le Vittorino da Feltre (Gênes). Malgré cela, la Congrégation n'abandonne pas un domaine qui lui est congénital. Grâce surtout au père Giovanni Bracco (1909-1976), a été fondée l'Agidae (Association des gestionnaires des Instituts dépendants de l'Autorité Ecclésiastique) en laquelle confluent toutes les institutions scolastiques italiennes. Pour ce sujet, voir "Barnabiti", 29/1978. De même, on rédige également un *Projet éducatif des écoles des Barnabites*, ; pour ce sujet, cf. "Barnabiti", 39/1985, pp. 32-38.

318 - Un recensement de nos paroisses, mis à jour à la fin du 20e siècle a paru dans l' "Eco dei Barnabiti", dans l'ordre suivant : Saint-Alexandre (Milan), août-sept. 1981, 18-21 ; Notre-Dame de la divine Providence (Florence), nov.-déc. 1981, 18-21 ; S. Martino (Asti), janv.-févr. 1982, 24-26 ; Notre-Dame de Nazareth (Belém, Brésil), mars-mai 1982, 24-27 ; Saint-Paul (Copacabana, Brésil), juin-juil. 1982, 20-26 ; S. Adria de Besos (Barcelone), sept.-oct. 1982, 28-29 ; San Francesco (Trani), nov.-déc. 1982, 28-30 ; Muhura (Rwanda), sept.-oct. 1983, 37-41 ; San Sebastiano (Livourne), janv.-avril 1984, 23-27 ; San Turibio (Pencahue, Chili), mai-juil. 1984, 30-34 ; Bahia Blanca (Argentine), janv.-févr. 1985, 21-25 ; Gesù Adolescente (Gênes), mai-juil. 1985 ; San Raffaele (Sao Paulo, Brésil), sept.-oct. 1985, 23-27 ; S. Antoine-Marie Zaccaria (Buenos Aires, Argentine), juil.-sept. 1986, 24-27 ; N.D. Du Rosaire (San Diego, Californie, USA) ; janv.-févr. 1987, 16-21 ; Marie, Mère de l'Église (Milan), janv.-févr. 1988, 22-26.

NB. (du traducteur) : ce recensement est incomplet ; manquent, entre autres, les paroisses du Congo et celles de Belgique.

320 - Les paroles de Pie XI sont reprises de "I Barnabiti", 13 (1963), 166-167.

321 - Les deux citations de Pie XII et de Jean XXIII se trouvent respectivement dans l' "Eco dei Barnabiti", 26 (1946), 59-60 et dans "Note intime", 42 (1962), 72.

322 - Le Père Bernasconi a pris part, lui aussi, en qualité de supérieur général, au Synode des évêques de 1971 sur le ministère sacerdotal, et il y fit une relation sur la condition de la jeunesse. Cf. "Barnabiti", 13/1971, 18-21 et "Eco dei Barnabiti" », 2008/2, 31-37.

322/1 - L'expression "ère nouvelle" se trouve dans la Constitution apostolique "Humanae salutis" (25.12.1961) par laquelle le pape Jean XXIII annonçait le concile Vatican II : « L'humanité est au tournant

d'une ère nouvelle ». Le pape terminait en souhaitant que se produise « une nouvelle Pentecôte ».

Les actes des chapitres généraux sont publiés dans les *Délibérations officielles*. On consultera aussi le bulletin officiel pour les actes de la curie : "Barnabiti", qui accompagne notre institut depuis 1968. Le *Rituel* concernant les Messes et la Liturgie des Heures propres à la Congrégation a été publié en "Barnabiti", 24/1976 et 34/1981. L'*Ordo professionis* (rituel de la profession) en "Barnabiti", 28/1978. La *Ratio barnabítica. Progetto formativo* (Règlement barnabitique des études. Projet de formation), Rome, 1999, reprend et élabore à nouveau le *Directoire* présenté au chapitre général de 1994 ; Cf. le dossier en "Eco dei Barnabiti", 1999/3, 9-17. Sur la fondation du Centre d'études historiques, cf. "Eco dei Barnabiti", 1993/1, 4-5.

322/2 - Sur le charisme paulinien de la Congrégation, cf. Scalese, en "Eco dei Barnabiti » », 2001/4, 23-26. À l'occasion du 450e anniversaire de la fondation, Jean-Paul II a reçu en audience une importante représentation de confrères, d'amis et d'élèves. Cf. "Barnabiti", 38/1984, 53-57.

322/3 - On consultera *Campello sul Clitunno*, "Quaderni di Eupilio/5, 4e édition, 2009, pp. 38-39 et M. Stocchi, *Les monastères des saint Pierre et saint Jean-Baptiste à Campello (14e-18e siècles). Notes historiques, registres et documents*, dans le "Bulletin de la Députation d'histoire de la patrie pour l'Ombrie », 2012. On en prévoit également la publication en "Barnabiti studi", avec une introduction de Mario Sansi et une mise à jour d'Antonio Gentili.

322/4 - Pour des données ultérieures, nous renvoyons à l'*Appendice*. L'activité des collèges de Moncalieri et de Florence est documentée dans leurs revues respectives. On consultera en particulier l'*Enciclopedia querciolina* (Encyclopédie du collège de la Querce) pour les cent premières années de vie (Florence, 1968). Pour le "Vittorino da Feltre", on ne doit pas oublier le rôle qu'y joua le père Semeria. Cf. Giuseppe Cagni, *Padre Semeria fondatore del "Vittorino" di Genova ?* (Père Semeria, fondateur du "Vittorino" de Gênes ?), "Barnabiti studi", 2/1985, 169-173.

LE CULTE DU SACRÉ-COEUR

Les précédents

Parmi les étudiants barnabites du 18e siècle

Durant les controverses sur la dévotion au Sacré-Cœur

Au 19e siècle : le père Maresca

Autres Barnabites

Les Barnabites français

Le père Vitale

L'apostolat de la prière retourne aux Jésuites

L'apostolat barnabitique de la prière

LES PRÉCÉDENTS

323 - La dévotion des Barnabites envers le Sacré-Cœur constitue un des chapitres les plus importants dans l'histoire de notre spiritualité. On peut retrouver un très lointain précédent dans la vie du frère Louis Bitoz, dont on raconte que, pendant 6 ans, durant ses fréquentes extases, il aspirait du côté du Christ son sang très précieux. On rencontre souvent, surtout dans les maisons les plus anciennes, des cadres qui ont transmis la mémoire de ce prodige.

Pour nous référer à des origines plus proches de nous, nous voulons rappeler Raimondo Recrosio, envoyé en 1679 à Annecy, ordonné prêtre en 1680 et devenu ensuite confesseur du monastère de la Visitation où, en ces années-là, était encore vivant l'écho des faits merveilleux de Paray-le-Monial (1675). Recrosio ne put donc pas ne pas connaître les révélations faites par le Sacré-Cœur à Marguerite Marie Alacoque, dont il subit l'attraction divine. Nous ne voulons comme preuve qu'un texte volumineux, resté encore manuscrit, intitulé *Exercices spirituels fondés sur la suavité de la miséricorde et la rigueur de la justice de Dieu*.

Il s'agit, comme le dit le titre, de prédications qui obtinrent la permission d'être imprimées en 1716, bien qu'elles ne le fussent jamais. L'une d'elles, intitulée "Du coup de lance" est extrêmement intéressante et nous en citons certains passages significatifs.

« Vous êtes, très saint Cœur, médiateur de paix entre Dieu et l'homme ! Vous pacifiez sa justice, vous apaisez sa colère, vous calmez son irritation... ; très saint principe de cet Esprit qui est le lien entre le Père et le Fils, vous êtes divisé ! vous êtes même divisé pour former cette union. Vous qui avez prié le Père pour que vos disciples soient unis entre eux, comme vous êtes un avec le Père... par la division de votre Cœur, vous avez uni les deux parties divisées : Dieu et l'homme... Principe de vie, vous êtes mort pour donner la vie aux morts ; principe d'unité, vous êtes divisé pour unir ceux qui sont séparés de Dieu.

« Le Sacré-Cœur de Jésus est une fontaine de grâce ; de lui sont sortis les sacrements ; de lui est née l'Église... C'est là, mon âme, que tu es renée spirituellement à l'Église, que tu as été baptisée, purifiée, émondée de tes péchés, c'est là que tu as été adoptée comme fille de Dieu !... O mon âme, tu es pleine d'affections terrestres ; la lance doit vider ton cœur ! Mon cher Jésus, faites qu'en sortent les mauvaises pensées, les erreurs que j'ai commises en causant du scandale ! Réformez mon cœur, mon Jésus ! Donnez-moi un cœur nouveau avec un esprit nouveau !... Allons, Seigneur, vous qui tenez dans vos mains le cœur des hommes, formez le mien selon le vôtre, videz-le du monde, remplissez-le de vous ».

PARMI LES ÉTUDIANTS BARNABITES DU 18^e SIÈCLE

324 - Quelques décennies après les révélations de Paray-le-Monial, naîtra en Italie également un centre de dévotion au Sacré-Cœur. Parmi les premiers qui ont eu une action positive pour propager cette dévotion, nous trouvons Giovanni Percoto. Celui-ci, depuis les années où il était étudiant de philosophie – en 1748 – se sentit tellement enflammé, à la suite de ses lectures, envers les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, qu'il s'engagea de toutes ses forces à en propager le culte.

Étant donné sa position de simple étudiant, l'approbation du programme de Percoto et l'adhésion enthousiaste à celui-ci ne peuvent s'expliquer si ce n'est par le fait que le culte du Sacré-Cœur avait déjà rencontré la faveur de nos religieux. Animé de ce zèle, Percoto ne se contenta pas d'exhorter ses compagnons à l'amour du Cœur de Jésus. Il eut l'idée de former une société d'âmes ferventes de tout état et de toute condition qui, répandues à travers le monde, auraient le souci particulier d'honorer et de faire honorer le Cœur de Jésus, spécialement dans le très Saint Sacrement. Pour donner à cette union une direction précise, Percoto pensa à écrire un livre et y résumer les motifs, la méthode et les pratiques de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Après les

révisions des pères Gian Francesco Marinoni et Giuseppe Rusca – ce dernier sera le théologien de Benoît XIV – ce livre fut imprimé à Bologne sous le titre *Dévotion au Cœur de Jésus* (1752). Il connut une réimpression en 1770 et fut très bien accueilli, même par des personnes d'indiscutable valeur, tel le cardinal Francesco Luigi Fontana ; c'est ainsi que n'était pas injustifié le qualificatif de "livre d'or" que lui attribua le bon novice, et ensuite très savant père Madrisio.

325 - Nous pouvons également saisir l'ardeur de cette dévotion dans les lettres de Percoto. Il écrit, en effet, à son frère Niccolò : « Je vous laisse dans le Cœur de Jésus ; maintenant plus que jamais, c'est le moment de rester étroitement unis à cette fournaise ardente de l'amour divin, de contempler les exemples de son admirable charité. Tout y inspire l'amour ; chacun de ses actes nous montre à quel point nous avons été aimés et combien nous sommes obligés d'aimer en retour celui qui le mérite à tant d'égards. Fasse le divin Maître que ses saintes plaies restent constamment imprimées dans notre cœur ».

Et à don Costante Madrisio, il écrit : « La paix dont jouissent les vrais religieux dépasse tout sentiment ; on en est rempli mais on ne pourrait pas la décrire. Cherchez donc la paix dans le très doux Cœur de Jésus, je veux dire dans un amour ardent, dans une adoration constante de ce très doux Cœur. Comme vous serez heureux, en progressant dans cette excellente pratique ! Comme vous allez remercier Dieu de vous y être adonné ! Vous en jouirez durant toute votre vie et à l'heure de votre mort ».

326 - Entre-temps, grâce à l'élan généreux de Percoto, le culte du Sacré-Cœur se répandit parmi les Barnabites. Au scolasticat S. Alessandro de Milan, avant le départ de Percoto pour Bologne en 1750, fut introduite la fête privée du Sacré-Cœur. Les *Actes* de la maison, à la date du 25 juin 1752, décrivent ainsi la "pieuse coutume" : « L'autel a été splendidement orné et la sainte image du Cœur divin y est exposée. De nombreux pères de notre communauté y étaient présents et aussi certains de la communauté de Saint-Barnabé. Don Alfonso Grasselli, notre profès, étudiant en philosophie, prononça un long discours sur la fontaine, très riche et très douce, de l'amour divin et sur l'amour qu'elle doit provoquer en nous ». L'année suivante, c'est ainsi que commence le récit de la même fête : « Juillet. Avec d'heureux augures, nos clercs profès, étudiants de cette communauté, ouvrirent ce mois par la fête du Sacré-Cœur ; elle a été instituée il y a déjà quelques années dans leur chapelle, ils continuent à la célébrer et en retirent de grands fruits de piété.

Un peu plus tard, nous voyons que cette dévotion s'étend aussi à la communauté de Saint-Barnabé, et tous les membres éprouvent un grand désir de la rendre publique ; il en est de même au noviciat de Monza, à Bologne et à Macerata.

DURANT LES CONTROVERSES SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ-COEUR

327 - En 1726, de différents côtés on demanda l'Office propre du Sacré-Cœur. L'âme de ce mouvement était le père jésuite Joseph Gallifet, qui avait écrit à cette occasion un opuscule sur le culte du Sacré-Cœur. Or, ce livre fut confié, pour sa révision, à notre savant et pieux père Mario Maccabei, qualificateur du Saint-Office et ensuite général des Barnabites (1731-1737), qui le définit « non nuisible à la foi et aux bonnes mœurs et très utile pour la vertu et la perfection », à condition toutefois que le Saint-Siège soit de cet avis. Mais cet opuscule, après un examen approfondi, fut rejeté pour de graves motifs :

- 1) si on commençait à permettre le culte de parties adorables de l'humanité du Christ, où s'arrêterait-on ?
- 2) il semble que le père Gallifet présentait le Cœur comme organe de l'amour ; or, ceci est désormais sérieusement discuté : il ne convenait donc pas d'engager l'Église dans une discussion physiologique.

L'Office propre fut donc refusé ; toutefois, la dévotion, loin d'être interdite, fut au contraire enrichie de précieuses indulgences jusqu'à ce que, en 1765, à la demande des évêques de Pologne qui motivaient leur requête en disant que toutes les Congrégations religieuses avaient promu le culte du Sacré-Cœur, tant la Messe que l'Office propres furent autorisés.

Aux Barnabites également qui, lors du chapitre général de 1767 en avaient fait la demande, un décret du 12 mai de la même année autorisa l'Office et la Messe du Sacré-Cœur, « pour satisfaire la très grande dévotion qui existe au plus haut degré dans la Congrégation des Clercs réguliers de saint Paul, dits Barnabites ».

Parmi les pères du chapitre général de 1767 siégeait Sigismondo Gerdil, en tant que provincial du Piémont-Savoie. Celui-ci, devenu théologien de Pie VI, dut affronter la polémique suscitée par les Jansénistes, contraires à la dévotion au Sacré-Cœur. Ils combattaient ce culte comme s'il proposait ou tendait à proposer à l'adoration le pur muscle matériel qui forme le cœur. Le décret du 6 février 1765, approuvant le culte du Sacré-Cœur, répondait en ces termes à cette objection : « Par le Cœur, on renouvelle symboliquement la mémoire de cet amour divin par lequel le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine ».

Malgré leur défaite, les Jansénistes ne se tirent pas tranquilles et se fixèrent sur le mot « symboliquement », en disant que l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur était l'amour de Jésus, en faisant absolument abstraction du cœur matériel du Christ. Quelle était l'idée juste, après que même le synode de Pistoia de 1786, dominé par un fort courant janséniste, avait penché vers leurs positions ?

La clarification vint de la *bulle* pontificale *Auctorem fidei* (28 août 1794). Pie VI rejetait comme fausses, téméraires et injurieuses envers les fidèles et envers le Saint-Siège les propositions de ce synode concernant le culte du Sacré-Cœur. Désormais, chacun sait que cette *bulle* fut inspirée et rédigée par Gerdil.

En ce temps, un autre Barnabite fut zéléateur du culte du Sacré-Cœur : le père Angelo Cortenovis, bergamasque ; celui-ci, combattant certaines propositions des Jansénistes dans une lettre à son frère, le père Pier Maria, s'exclamait : « Pourquoi tant de fureur (contre le culte du Sacré-Cœur) ? Pourquoi une telle appréhension ? Le fruit, pour les âmes, de cette dévotion n'est-il pas manifeste ? »

Un autre grand dévot au Sacré-Cœur fut aussi notre cardinal Luigi Lambruschini qui, dans ses *Petites œuvres spirituelles* parle longuement du Sacré-Cœur et pousse tout le monde à l'aimer.

AU XIX^e SIÈCLE : LE PÈRE MARESCA

328 - Malgré les oppositions, la dévotion au Sacré-Cœur gagnait du terrain. En 1844 naissait, à l'ombre du scolasticat des Jésuites de Vals, près du Puy, l'Apostolat de la prière, grâce à l'action du père Gautrelet, et il s'étendit parmi les religieux et les âmes ferventes. Un peu plus tard, grâce au père Ramière, l'Apostolat de la prière se fonda avec la dévotion au Sacré-Cœur et il en est né l'Apostolat de la prière en union avec le Sacré-Cœur, dont l'organe officiel et périodique était "Le Messenger du Sacré-Cœur".

En Italie, à cause des querelles religieuses, beaucoup d'instituts des Jésuites avaient été supprimés, alors qu'ils auraient dû être les promoteurs naturels de l'Apostolat de la prière. Il revint aux Barnabites de les remplacer.

Parmi tous les pères qui s'y consacrèrent, c'est le père Donato Maresca qui joua un rôle de premier plan. Envoyé à Parme pour y enseigner les belles lettres, il introduisit en 1860 dans l'église des Barnabites la dévotion au Sacré-Cœur et elle se développa de façon merveilleuse dans cette région. Étant venu à connaître l'Apostolat de la prière, le père Maresca, avec la permission des supérieurs, se mit en rapport avec le père Ramière et obtint de lui, en 1864, l'autorisation de publier la traduction italienne du "Messenger du Sacré-Cœur" et sa nomination comme directeur principal de

l'œuvre en Italie.

Des difficultés et des obstacles s'opposèrent à cette nouvelle initiative mais rien ne réussit à freiner l'ardeur du père Maresca. Le culte du Sacré-Cœur pénétra partout dans tous les milieux sociaux.

Entre-temps, une autre idée avait germé dans l'esprit du père Maresca : à la suite de la consécration de la Belgique au Sacré-Cœur (8 décembre 1869), il publia dans le "Messenger" : « Nous avons confiance que viendra le moment où tous les catholiques italiens, avec plus de splendeur et d'énergie, imiteront l'exemple qui leur a été donné par la Belgique catholique ».

Et il en fut ainsi. À la fin du Concile Vatican I, fut présentée à Pie IX une supplique signée par des cardinaux, des évêques, des supérieurs d'Ordres religieux et par plus d'un million de fidèles ; elle demandait la consécration des diocèses italiens au Sacré-Cœur.

Mais, à cause des tristes conditions historiques, l'initiative fut temporairement ajournée. Nullement déçu, le père Maresca revint à la charge en janvier 1871 et il lança l'idée que, dans tous les diocèses, le clergé et le peuple présentent à leur évêque la supplique de la consécration au Sacré-Cœur, de manière à prouver, statistiques en mains, que le peuple réagissait contre le travail de déchristianisation mis en œuvre par l'État.

Les évêques adhérèrent unanimement à cette proposition : pour cette raison, de 1871 à 1875, se produisit une succession ininterrompue de consécration de diocèses au Sacré-Cœur.

Précisément, pendant que le père Maresca travaillait à la réalisation du projet dont nous avons parlé plus haut, le père général Giuseppe Albini annonçait, dans sa *Lettre circulaire* du 8 décembre 1871, qu'il allait bientôt consacrer l'Ordre au Sacré-Cœur, en reconnaissance des grâces qu'il avait répandues en abondance sur la Congrégation durant ces années si tourmentées.

Entre-temps, le père Albini, le 14 janvier 1872, devant le Saint Sacrement exposé dans l'église de Saint-Charles ai Catinari, prononça l'acte de consécration, suivi du *Te Deum* de remerciement et de la bénédiction solennelle. Le même jour, toutes les maisons des Barnabites s'unissaient avec grande satisfaction à l'acte du père général et se consacraient totalement, elles aussi, au Sacré-Cœur.

Les chapitres généraux suivants décrétèrent la célébration de la fête du Sacré-Cœur, précédée d'un jeûne, ainsi que la célébration du premier vendredi ou du premier dimanche du mois.

Entre-temps, en avril 1875, le père Ramière présentait au pape une supplique, signée par des évêques de toutes les parties du monde, dans laquelle il demandait la consécration de l'Église entière au Cœur de Jésus par le pape lui-même.

Pie IX ne voulut pas intervenir d'autorité ; mais il exhorta les fidèles à l'accomplir en privé ou en public, si possible le 16 juin 1875, deuxième centenaire de l'apparition du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie Alacoque. Il concédait une indulgence plénière à ceux qui feraient cette consécration. Le père Maresca recommanda cette initiative, grâce à son "Messenger" et proposa aussi des méthodes et des programmes.

À Bologne, siège du "Messenger", cette consécration eut lieu dans la cathédrale avec une grande participation de fidèles. La même chose se produisit à Saint-Charles ai Catinari, à Rome, autre centre important de la dévotion au Sacré-Cœur.

329 - En suggérant, en 1871, la consécration des diocèses italiens au Sacré-Cœur de Jésus, le père Maresca rêvait d'ériger un sanctuaire au Sacré-Cœur à Rome, centre de la chrétienté.

Il en parla en 1877, dans son explication de l'intention du mois aux associés ; et en cette occasion il écrivait que ce serait un hommage solennel d'honneur que de dédier une église au Cœur divin : « Un monument en mémoire de la restauration du Règne de Jésus Christ dans tout l'univers ».

L'année suivante (1878), il en parla au cardinal vicaire Raffaele Monaco la Valletta. Celui-ci, se montra tout de suite très favorable et accepta la présidence de l'œuvre de la construction. Le père Maresca lança alors, de Bologne, un appel à tous les associés pour qu'ils s'efforcent vraiment de

recueillir des fonds pour la construction du sanctuaire de Rome, auquel on joindrait, selon une autre idée du père Maresca, le siège et les bureaux de l'Apostolat de la prière. Le 17 août 1879, le cardinal vicaire posa la première pierre.

Mais arriva l'épreuve : après le premier afflux, les offrandes diminuèrent au point que la construction dut être interrompue. Angoissé par cette situation, le pape Léon XIII eut l'heureuse idée (ce sont ses paroles) de recourir à l'homme providentiel de cette époque, Jean Bosco. Et la construction fut menée à son terme.

En juin 1879, un peu plus d'une année depuis l'appel aux dévots du Sacré-Cœur du monde entier pour l'érection du sanctuaire à Rome, le père Maresca, après avoir demandé l'autorisation du père Beck, supérieur général des Jésuites, à qui avait été reconnue comme œuvre propre l'Apostolat de la prière, transporta de Bologne à Rome, à Saint-Charles ai Catinari, les bureaux du "Messenger du Sacré-Cœur".

L'événement fut solennisé par trois jours de fête, du 13 au 16 novembre. Le 23 du même mois, Léon XIII accueillait, dans la salle du consistoire, les représentants des divers diocèses d'Italie inscrits à l'Apostolat de la prière, à qui le pape adressa des paroles de complaisance et d'encouragement.

330 - Une autre idée encore du P. Maresca fut de fonder en 1879 un alumnat⁴¹ pour les vocations pauvres. En effet, les temps étaient très difficiles, les vocations peu nombreuses et les familles pauvres ne pouvaient pas faire face aux dépenses des études au séminaire.

Le père Maresca pensait unir les forces de tous les diocèses, spécialement ceux du sud de l'Italie, dans un seul et puissant organisme dans le but d'aider les séminaristes pauvres ; l'alumnat aurait reçu le nom de « Association des jeunes apôtres du Sacré-Cœur ».

Après élaboré son plan et l'avoir soumis aux supérieurs religieux et aux évêques italiens, en 1880 il lança de Rome son appel. Mais son idée, pourtant bien conçue, n'eut pas d'écho. Toutefois, en 1884, il ouvrit à Rome un petit alumnat pour les jeunes pauvres qui avaient une inclination pour l'état ecclésiastique. Mais, après diverses vicissitudes, cette œuvre fut interrompue et les aspirants furent absorbés par les divers instituts diocésains ou religieux.

À l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, naissait toutefois en 1887 chez les Barnabites un autre périodique : « Le dévot du Sacré-Cœur », dont la finalité était de passer en revue toutes les œuvres et les institutions qui se proposaient de travailler à la gloire du Sacré-Cœur de Jésus. S'inspirait de cette même tâche l'Association du culte d'amour et de réparation, dont « Le dévot » était l'organe officiel. Cette idée avait mûri dans l'esprit du P. Maresca durant son séjour, en 1886, à Paray-le-Monial (ville où se trouve le couvent où avait habité sainte Marguerite-Marie Alacoque). Cette Association présentait les pratiques ordinaires de piété pour la cause du Sacré-Cœur.

AUTRES BARNABITES

331 - La vie laborieuse du p. Maresca arrivait à son terme. Le 26 mars 1891, après avoir exhorté une dernière fois les étudiants barnabites à aimer le Cœur de Jésus, il expira.

Si la figure barnabitique prédominante dans ce "siècle du Sacré-Cœur" est le père Maresca, il serait injuste d'oublier les autres.

Nous rappelons surtout le père Matera de Naples, religieux humble et savant, très estimé par le père Ramière et ardent apôtre du Sacré-Cœur. Il collabora avec une dame noble, Catherine Volpicelli, désormais bienheureuse, à la fondation des Servantes du Sacré-Cœur.

Il ne faut pas oublier non plus le père Innocente Gobio de Monza, rempli de zèle pour le Sacré-Cœur. En fondant l'Apostolat de la prière à Milan et à Monza, il voulait l'opposer à la haine

41 Alumnat : école secondaire dans certaines Congrégations.

croissante contre la religion.

Et aussi le père Alessandro Teppa, piémontais, qui recommandait à la princesse Clotilde Napoleone de regarder le Cœur de Jésus pour apprendre comment il fallait aimer, souffrir, compatir s'humilier et mourir à soi-même pour vivre en Dieu. (*Lettre* du 6 juin 1866).

Enfin, les pères Minelli, Ranuzzi, Baravelli, Almerici, le cardinal Granniello, etc. que les mémoires domestiques nous présentes comme d'ardents dévots du Sacré-Cœur.

LES BARNABITES FRANÇAIS

332 - Les Barnabites français ne leur furent pas inférieurs : ils obtinrent de se consacrer au Sacré-Cœur le Vendredi saint, 14 avril 1876, en promettant de toujours travailler dans le but de renforcer les formes de réparation (messes, adorations, heures saintes...) si chères au Cœur de Jésus.

En France toujours, grâce à l'intérêt du père provincial Ferrari, s'ouvrit une école apostolique à Gien (Loiret) dédiée au Sacré-Cœur ; en outre, grâce au même père Ferrari naquit, en 1876, une sorte de Tiers-Ordre barnabitique avec le but spécifique d'introduire dans les familles la dévotion au Sacré-Cœur et à l'Eucharistie. À cette association fut donné le nom de "Société des Fils du Sacré-Cœur" ; ses règles furent approuvées par le père général des Barnabites et par l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert et, à partir de 1878, elle eut son bulletin auquel collabora l'infatigable père Ignazio Pica. Ce dernier, envoyé à Paris encore étudiant, avait reçu du père général Francesco Saverio Caccia la charge particulière de répandre la dévotion au Sacré-Cœur, ce qu'il s'efforça de faire le mieux possible par son action et en écrivant, comme nous l'avons dit, dans le bulletin du Tiers-Ordre barnabitique (**314**). Il y publia, entre autres, son opuscule *La perfection chrétienne dans le siècle*. En 1889, en tant que provincial de la province franco-belge, il érigea l'église du Sacré-Cœur et la maison du noviciat à Mouscron. Il écrivit encore des livres, toujours pour la cause du Sacré-Cœur, entre autres le très connu *Gesù con noi e i suoi adoratori modelli* (Jésus avec nous et ses adorateurs modèles).

Élu général, à Rome également, il collabora toujours au "Messagero" et au "Il devoto".

LE PÈRE VITALE

333 - Après la mort du père Maresca, le père Ferrari, général de cette époque, se rendit personnellement chez le provincial des Jésuites de Rome et le pria de confier à quelque père de sa Compagnie l'œuvre de l'Apostolat de la prière. Celui-ci refusa ; pour cette raison, le père Ferrari, plutôt que laisser tomber un mouvement si florissant, d'accord avec le père Regnault, directeur général de l'Apostolat de la prière, nomma le père Vitale directeur et supérieur de cette œuvre pour l'Italie.

Celui-ci travailla avec ardeur pour l'Apostolat de la prière : il suffit de penser que pour le jubilé épiscopal de Léon XIII il organisa une campagne pour que les membres inscrits offrent des messes, des communions et des pratiques de piété : et, en peu de jours, il réussit à réunir autour du pape pas moins de 700 personnes pour une audience qui lui avait été accordée de façon inattendue.

L'année suivante, en 1894, les associés du monde entier célébraient le 50^e anniversaire de l'Apostolat de la prière et le père Vitale, ne se contentant pas de faire connaître les exhortations que lui avait suggérées le père Regnault, eut l'idée du "Trésor du Sacré-Cœur" : tous les membres inscrits qui feraient une offrande, participeraient aux mérites d'une messe quotidienne célébrée à Saint-Charles ai Catinari ; en outre, ils devraient se faire les promoteurs des premières communions, des exercices spirituels, etc.

On doit aussi au père Vitale d'avoir introduit l'usage des congrès de l'Apostolat de la prière dont le premier se tint à Palerme, avec le but principal de répandre en Sicile la dévotion au Sacré-

Cœur de Jésus. En 1914, le "Messagero" italien célébra son 50e anniversaire et reçut les grands éloges de Pie X.

L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE RETOURNE AUX JÉSUITES

334 - À la mort du père Vitale, les Jésuites désirèrent avoir, en Italie également, la direction de l'œuvre qu'ils avaient créée ; les Barnabites y consentirent, non sans regrets, et pour mieux manifester la sincérité de leur attitude, non seulement ils confièrent aux Jésuites le "Messagero", mais ils supprimèrent "Il devoto". L'Apostolat de la prière comptait trois millions d'inscrits.

Bien que la direction de l'œuvre fût à nouveau confiée aux Jésuites, la flamme qui avait brûlé durant des siècles dans la Congrégation ne s'éteignit pas. L'œuvre revint dans les mains des jeunes, comme au temps du père Percoto. C'est parmi eux que naquit l'Apostolat barnabitique de la prière.

Voici quelles en furent les origines. La guerre faisait fureur en Italie et nos confrères au front ressentirent plus que jamais le besoin du secours divin qu'il fallait demander surtout par la prière et l'union des esprits. Quatre clercs mobilisés : Livio Migliorini, Erminio Rondini, Cesare Riva et Leonardo Ceroni, en formèrent le premier noyau et en lancèrent l'idée. C'est de cette manière que naquit le "Rosaire vivant", cette chaîne de prière mutuelle qui constitue le précédent de l'Apostolat barnabitique de la prière.

Mois après mois était attribuée à chacun une dizaine particulière du chapelet : chacun tirait au sort une vertu précise à mettre en pratique et, enfin, ne manquaient jamais ceux qui communiquaient aux autres leurs nouvelles, par des lettres où palpait encore maintenant une ardente dévotion au Sacré-Cœur. En voici quelques phrases : « Que sainte Marie, notre Mère, continue à te protéger et te recommande au Sacré-Cœur de son divin Fils » ; « Je vous embrasse dans le Cœur de Jésus » ; « Nous vous écrivons maintenant, après avoir éteint la dernière bougie de notre petit autel...devant lequel nous avons fait la consécration du scolasticat au Sacré-Cœur et avons prié pour vous, pour que tous, vous puissiez revenir du front ».

L'APOSTOLAT BARNABITIQUE DE LA PRIÈRE

335 - La guerre finie, cette ligue de prière ne se termina pas mais fut organisée de manière différente. Réunis lors des premiers jours de novembre 1919, les étudiants romains « discutèrent – lit-on dans le procès-verbal de la première réunion – de l'opportunité d'instituer l'Apostolat de la prière parmi les jeunes clercs et de l'étendre également aux novices et aux élèves des écoles apostoliques, en modifiant et en adaptant aux besoins de la Congrégation cet Apostolat déjà existant dans l'Église.

L'idée reçut un accueil favorable unanime et, le 5 de ce même mois, on passa à la nomination des responsables. Erminio Rondini, vraie âme de cette institution, fut élu président.

Autour de lui prit forme l'association de l'Apostolat barnabitique de la prière qui se proposait, comme nous le lisons dans le statut approuvé par le père général Vigorelli en 1919, les buts suivants :

- 1) coopérer activement, par une plus vive et plus réelle union de prière, à l'établissement du Règne de Dieu et à la prospérité de la Congrégation ;
- 2) susciter un plus vif intérêt pour les œuvres apostoliques de la Congrégation chez ceux qui devraient un jour les exercer ;
- 3) rendre plus intime l'accord et plus étroite l'union des esprits.

Pour que ce programme d'unir toute la jeunesse barnabitique soit rendu possible, on pensa aussitôt à une revue mensuelle qui, depuis 1921, signalait l'intention de prière barnabitique du mois

et suggérait aussi une vertu particulière proposée à tous. On recommandait aussi, à une date fixée, la communion générale (pour l'intention proposée) et la communion missionnaire. C'était en effet la période des premiers essais missionnaires au Brésil.

Avec le temps, cette feuille mensuelle s'élargit pour accueillir les nouvelles que les différents groupes de la jeunesse barnabitique se communiquaient mutuellement. C'est ainsi que naquit la "Petite poste" qui prit plus tard le nom de "Note intime" et se transforma finalement en un périodique propre à la jeunesse barnabitique qui vécut, à travers des hauts et des bas, jusqu'en 1963.

Ce qui reste de tout ce mouvement, c'est la petite image ou la carte actuelle qui inspire chaque mois notre prière selon une intention proposée à toute la "Famille de Zaccaria".

Notes

323 - Le présent chapitre est un condensé du fascicule du père Egidio Caspani, *I Barnabiti e il Sacro Cuore* (Les Barnabites et le Sacré-Cœur), Rome 1922.

Ce qui a été dit du développement de la dévotion au Sacré-Cœur après la guerre est tiré de "Note intime è nato così" (Note intime est né ainsi), Rome 1960 (Numéro spécial à l'occasion du 40e anniversaire de la fondation de l'Apostolat barnabitique de la Prière).

Dans ce fascicule, on pourra retrouver aussi l'histoire de nos revues romaines.

Le texte de Recrosio est repris du *Ménologe* (5, 141, sv.).

329 - Sur "Don Bosco et la basilique du Sacré-Cœur", cf. A. Pedrini, *Don Bosco e la devozione al Sacro Cuore*, Rome, 1987, pp. 45 et sv., mais on ne dit rien du rôle joué par le p. Maresca : « L'idée de vouloir dédier une église au Sacré-Cœur était déjà venue à l'esprit du vénéré pape Pie IX : une suggestion [de qui ?] vivement accueillie », p. 45.

334 - Sur le passage de l'Apostolat de la Prière aux Jésuites, voir le père A. Gentili, *Cuore di Cristo, cuore del mondo. Storia e profezia dell'Apostolato della preghiera* (Cœur du Christ, cœur du monde. Histoire et aspect prophétique de l'Apostolat de la prière), in "Barnabiti studi", 11/1194, pp. 217-244. Cette étude est basée sur la consultation des Archives de la Compagnie de Jésus au Borgo San Spirito (Rome) où se trouve toute la documentation de cette affaire, pour la plus grande partie inédite.

L'ŒCUMÉNISME DES PÈRES
SCHOUVALOFF ET TONDINI

« La Russie sera catholique »

Le dogme de l'unité

L'Œuvre du père Schouvaloff

Association de prières

Le programme

Apôtre de l'unité

Calendrier et concordats

Angleterre et Suède

« LA RUSSIE SERA CATHOLIQUE »

336 - Quatre ans après la mort du père Augustin Schouvaloff (1804-1859), une épigraphe retrouvée sur sa tombe portait cette mention : « La Russie sera catholique ». Pour cette cause, le grand Barnabite s'était immolé comme victime. « Si le prix du rachat a été versé, viendra pour l'empire le jour de la libération », disait-on.

Dans une rencontre mémorable avec le pape – comme le raconte le père – « Pie IX me parla de la Russie avec cette foi, cette espérance, cette conviction qui s'appuient sur la parole de Jésus, et avec cette charité ardente qui le poussait en pensant à ses fils égarés, pauvres orphelins volontaires ».

Dès ce moment, le père Schouvaloff se déclara prêt à faire le sacrifice de sa vie pour la conversion de son pays natal. « Eh bien, dit alors le saint Père, répétez toujours devant le Crucifix, trois fois par jour, ce propos ; soyez-en certain : votre volonté s'accomplira ». Ce fut comme une consigne officielle. Il pouvait bien comprendre la situation malheureuse des frères séparés d'Orient, il pouvait travailler avec zèle à leur retour. Sa vie, en effet, qui avait connu les expériences religieuses les plus variées, dans la recherche passionnée de la vérité, témoigne du malaise et des difficultés de ceux qui n'étaient pas en pleine communion avec l'Église catholique.

LE DOGME DE L'UNITÉ

337 - Les égarements de la jeunesse éloignèrent Augustin Schouvaloff de toute foi religieuse. Son âge mûr et la mort de cette créature choisie que fut son épouse Sophie « jetèrent dans son âme une agitation salutaire qui le mirent sur le chemin du salut ». Commença alors la montée fatigante vers la conquête de la vérité : « Heureux, cent fois heureux le jour où je compris que la reconnaissance de la vérité doit être acquise par la vertu. Plus nous avançons sur la route du bien, plus nous devenons forts dans notre foi ».

Il se tourna d'abord vers la Confession orthodoxe, puis protestante. Si cette dernière pouvait lui paraître plus raisonnable, il vit aussitôt en elle « quelque chose de si aride et de si mesquin que son cœur ne pouvait pas s'en contenter ». Dans la suite, son jugement sera plus sévère : « Le Protestantisme, à force de combattre ce qu'il appelle la forme, a blessé la religion dans le cœur, en détruisant l'autorité et l'essence même du Catholicisme ». Le retour momentanément à la religion de son enfance ne fut pas plus heureux. Il se rendit compte rapidement que « même si l'Église séparée possède tout ce que possède l'Église catholique, elle le possède dans un état de mort ».

L'idée-force qui poussera Augustin à rejoindre l'Église catholique, reconnue comme "l'unique" authentique, se fit jour « au sein de cette affligeante anarchie de la foi : aucune preuve, en effet, n'est plus propre à démontrer la vérité et la nécessité que l'unité catholique ! ». Il comprit alors que « la vérité est une, et que la vérité et l'unité sont la même chose. S'il y a un seul Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule foi, une seule doctrine ; il ne peut y avoir qu'une seule vraie Église...Ce qui changea mes idées – c'est toujours le père qui parle – ce fut la reconnaissance et l'acceptation du dogme de l'unité ; il n'y a qu'une seule vérité, et donc il ne peut exister qu'une seule religion ». Le pas entre « le dogme de l'unité » et l'acceptation de l'autorité fut bref. « Je voyais que l'autorité et l'unité étaient deux conditions indispensables de la vérité : l'autorité dérive de l'unité, et l'unité est la conséquence de l'autorité ».

Ses préjugés contre l'Église catholique tombèrent. Il ne pensait plus à l'Église du Christ « comme un édifice avec beaucoup de chapelles ; il ne crut plus que toutes les religions étaient bonnes » ; il comprit à la fin que « hors de l'Église, il n'y a pas de salut » ! Le moment solennel de l'abjuration était arrivé. Le 6 janvier 1843, Augustin Schouvaloff devint catholique. « Sainte Église de Jésus Christ, temple du vrai Dieu, arche du salut ! L'homme peut bien, quand il ne vous connaît pas, pratiquer hors de vous une espèce de vertu, il peut acquérir une sorte de bonheur ; mais je suis

convaincu que, uniquement dans votre Église, ô Seigneur, il peut arriver à cette perfection à laquelle vous voulez qu'il aspire. Car elle seule engendre les saints ; sa foi, sa doctrine, sa pratique, sa vie tout entière, pour ainsi dire, est nécessaire pour atteindre la sainteté ».

L'ŒUVRE DU PÈRE SCHOUVALOFF

338 - « Je m'approchai de la sainte Table et je me trouvai à côté d'un jeune homme de 17 ans qui était sur le point d'entrer dans la Congrégation des Barnabites. Au moment de recevoir le Corps de notre Seigneur, une pensée illumina mon esprit et je me dis à moi-même : ce jeune est donc sur le point de se donner à vous, mon Dieu ! Fils unique, il abandonne sa famille, son patrimoine, son avenir...et moi, à 50 ans, je n'aurais pas ce courage ? ».

C'était le 8 septembre 1855. Entre Augustin Schouvaloff et Cesare Tondini était survenu un échange providentiel de charismes. Le grand converti se fera Barnabite tandis que le jeune homme héritera de lui la mission de ramener la Russie au sein de l'unité catholique. Il en fit le but de sa vie. Il notera, en effet, dans son *Journal* avant de devenir prêtre : « Mon âme a besoin d'un but, d'une visée, sinon elle erre toujours inquiète et distraite. La pensée de la conversion de la Russie sert admirablement à fixer mon esprit sur un objectif saint et répondant aux besoins de mon cœur. J'y trouve également un stimulant très efficace vers la vertu et la perfection. Persuadé de la force qu'a la prière sur le Cœur de Dieu, et aussi qu'elle est plus efficace quand elle part d'un cœur saint, je me sens poussé à ne rien épargner pour arriver à la perfection...pour que Dieu veuille accorder à mes prières la conversion de la Russie ».

Le jour de son ordination, durant l'élévation du calice, il fera monter vers Dieu cette prière (que, plus tard, il répétera trois fois par jour) : « Mon Dieu, rendez-moi digne de donner ma vie et mon sang en union avec le vôtre pour la glorification de la bienheureuse Vierge Immaculée dans la conversion de la Russie ».

La prière, le retour de la Russie, l'intercession de l'Immaculée ! C'est sur ces bases que devait naître "l'Association de prières pour le triomphe de la bienheureuse Vierge Immaculée dans la conversion des schismatiques d'Orient, et spécialement des Russes, à la foi catholique", appelée communément "l'Œuvre du père Schouvaloff" dont le père Tondini fut l'âme et l'infatigable propagandiste.

ASSOCIATION DE PRIÈRES

339 - C'est toujours lui qui raconte que « depuis de nombreuses années déjà, peut-être depuis 1848, au noviciat de Monza les novices avaient l'habitude de réciter le soir une prière spéciale à Marie Immaculée pour le retour de la Russie au Catholicisme. Quand le comte Schouvaloff, entré au noviciat, l'entendit pour la première fois, il en fut profondément ému ». C'est certainement à lui qu'est due l'inspiration de l'Œuvre, si le père Tondini pourra affirmer plus tard : « Du père Schouvaloff, comme un héritage sacré, nous avons accueilli la pensée du retour de la Russie à l'unité catholique et le désir de coopérer à cette entreprise ; c'est de lui que nous avons eu l'inspiration de cette Association de prières, qui commença par quelques *Ave Maria* et quelques communions...Dans la pensée du père Schouvaloff, Marie Immaculée devait être le lien qui aurait uni les deux Églises et en aurait fait un peuple de frères sous la paternité du vicaire du Christ ».

340 - Envoyé à Paris, après son ordination, pour établir et propager l'Association, le père Tondini se rendra au cimetière de Montparnasse où reposait la dépouille du père Schouvaloff « pour y puiser une nouvelle ardeur pour son entreprise ». « C'est par fidélité à ce grand ami – affirmera-t-il plus tard – que j'ai consacré ma vie à l'œuvre de la réunion de l'Église russe à l'Église catholique. C'était

mon plus vif désir. C'est lui qui me l'a communiqué. J'ai promis sur sa tombe de promouvoir ce dessein jusqu'à ma mort ».

Pie IX approuva l'Association par le *bref* du 2 septembre 1862 (auquel il en ajouta un autre en 1869) et il bénit à la fois l'Association et son infatigable artisan : « Que Dieu vous bénisse et dirige votre cœur et votre intelligence ».

Dès lors, le P. Tondini ne connut plus de limites à son zèle. Il parcourut l'Europe entière avec l'intention de gagner des adhésions toujours plus nombreuses à son Œuvre, suscitant un chœur de voix unies dans une prière suppliante. Paray-le-Monial particulièrement devint un centre important de l'Association « en cette ville où se trouve, dans le cœur du divin Ami, la solution de la question russe ».

En Russie même, dans un couvent de deux cents sœurs situé aux environs de la mer d'Azov, avait été introduite une messe hebdomadaire avec le chant des litanies de la Vierge pour le retour de la Russie à l'unité catholique.

PROGRAMME

341 - Le Congrès catholique de Malines approuva, le 4 septembre 1867, cette initiative, après avoir écouté les paroles inspirées du père Tondini. « ...S'il y a une question d'intérêt capital en notre temps, c'est la question religieuse de la Russie. Tous nos efforts réunis obtiendront sans aucun doute une solution convenable, surtout si nous employons le moyen le plus sûr que la raison, en accord avec la foi, nous indique : la prière.[..] Le triomphe de l'Église, le salut de l'Europe, c'est la prière... Une Association de prière prouve au monde entier que nous croyons en la puissance de la prière, que nous reconnaissons que Dieu domine l'histoire, qu'il gouverne les peuples et que son action les conduit par la main ».

À partir de ces prémisses, le père Tondini illustre en une autre occasion, le 29 janvier 1886, le programme à suivre pour promouvoir l'union des chrétiens des Églises séparées :

- 1) la prière ;
- 2) l'élimination des obstacles, en distinguant bien dans l'Église ce qui est élément divin et ce qui est élément humain ;
- 3) l'expression exacte de certaines vérités que les Orientaux abhorrent parce qu'ils les comprennent mal ;
- 4) l'usage d'une grande charité.

Multiple fut l'activité, spécialement indirecte, qu'exerça notre confrère pour mettre en œuvre son idéal, « but constant et ultime de sa vie – comme il le dit un jour – au-delà duquel il n'y a que la Sibérie ou le Ciel... ».

Arrivé à la fin de sa vie laborieuse, quand toutes ses aspirations ne tendaient plus qu'au ciel, le père Tondini rappellera avec émotion les débuts de l'Œuvre : « Un jour, j'étais seul dans ma chambre et je pensais à je ne sais quoi, quand à l'improviste je sentis qu'une vive émotion s'emparait de mon âme. Jeune encore, j'avais entendu parler de l'Association de prière pour la conversion de l'Angleterre, instituée par le vénérable père Ignazio Spencer, passioniste. En 1862, les résultats de cette Association étaient déjà remarquables...Ce que le père Spencer a fait pour l'Angleterre, il faut le faire également pour la Russie...Étaient-ce les paroles que je m'étais adressées à moi-même ? Tout ce que je puis dire, c'est que le souvenir de cet instant ne s'est pas encore effacé de ma mémoire, et je crois qu'il ne s'effacera jamais ».

APÔTRE DE L'UNITÉ

342 - L'activité missionnaire du père Tondini en faveur de l'unité chrétienne fut vive et fébrile et prit

les expressions les plus variées.

Avant de faire allusion aux épisodes et aux faits remarquables, il est utile de noter comment le grand Barnabite sut encadrer la "question russe" dans une perspective dont nous reconnaissons aujourd'hui qu'elle était illuminée et présageait les événements futurs.

En 1854, Herzen⁴², qui fut défini le Mazzini⁴³ russe, avait écrit : « Il n'y a, pour le temps présent, que deux grandes questions, la question russe et la question sociale, et les deux ne sont qu'une seule chose ». Il soutenait, en outre, que « la Russie résoudrait la question sociale et s'affirmerait partout comme la libératrice des classes ouvrières ».

Recueillant le pronostic de ce grand politique, le père Tondini comprit dès 1860 l'influence que la Russie aurait sur l'avenir. Impressionné par l'influence exercée par le socialisme, pour obtenir que la résolution de la question sociale, « qui formait une seule chose avec la question russe », puisse advenir selon des principes chrétiens et sûrs, il se fixa comme but de travailler à la conversion de la Russie au Catholicisme, ou pour l'union de l'Église russe à l'Église catholique.

Mais l'horizon, dans la pensée du père, devenait encore plus large. « Ce n'est qu'en ayant puissamment contribué à la réunion de la Chrétienté – écrivait-il en 1895 – que la Russie acquerra la force et l'autorité dont elle a besoin pour accomplir la mission, en vue de laquelle, s'il est permis d'exprimer une opinion sur les desseins divins, Dieu l'a faite si puissante sur le continent asiatique, je veux dire l'évangélisation de l'Asie ». Et après avoir constaté que ses contacts continuels avec la Chine, le Japon et les Indes confèrent à la Russie, au sein des peuples chrétiens, une position influente et prestigieuse, il conclut par une vision en laquelle vibre son esprit apostolique : « Que de nouveaux horizons pour la rapide conquête de l'Asie au culte de l'Ami divin du pauvre (question sociale chinoise) et du Plus-Doux parmi les fils des hommes, là où régna et règne encore aujourd'hui l'Homicide » !

CALENDRIER ET CONCORDATS

343 - N'ayant pas réussi à exercer une action directe dans le territoire russe, le père Tondini travailla, pour ainsi dire, à la périphérie, dans l'intention d'éliminer les nombreux obstacles qui s'opposaient au retour de la Russie. Des concordats entre les pays balkaniques, la question du calendrier julien (alors en vigueur en Russie) et celle des rites attirèrent son attention d'apôtre et d'homme d'étude. (Notons, en passant, qu'en additionnant les livres, les opuscules, les articles et les conférences, les écrits du père dépassèrent le nombre de 140).

« Promouvoir des concordats entre le Saint-Siège et les peuples orthodoxes constituait, selon le père Tondini, un bien dans un double sens : pouvoir, grâce à eux, assurer la dignité, le libre exercice et le développement de la religion catholique et également mettre en contact l'Église catholique avec l'Église orthodoxe, de façon que toute âme honnête qui adhérerait à cette Église soit, avec l'aide de Dieu insensiblement attirée vers l'Église catholique ».

Il nous suffira, à ce propos, de rappeler sa coopération directe à la stipulation du concordat entre le Saint-Siège et le Monténégro, ainsi que son activité de chapelain des nombreux groupes catholiques en Serbie, Herzégovine, Bosnie et Bulgarie.

Sa législation religieuse draconienne et son calendrier isolaient la Russie du reste du monde chrétien et n'étaient certes pas utiles à la Russie elle-même, pratiquement coupée du monde civilisé. « Ce colosse – affirme le père Tondini – se dresse sur des pieds d'argile ». Nombreuses furent les études et les publications de notre missionnaire pour obtenir l'abrogation de l'article 187 du code

42 Alexandre Ivanovitch Herzen (1812-1870) : philosophe, écrivain, essayiste politique occidentaliste russe. Connu comme le père du socialisme russe, il est considéré comme un inspirateur du climat politique qui a mené à l'émancipation des serfs en 1861.

43 Giuseppe Mazzini (1806-1872) : révolutionnaire et patriote italien, il a combattu pour la réalisation de l'unité italienne.

pénal russe (qui menaçait de perte de tout droit civil et d'exil en Sibérie ceux qui passeraient de l'Orthodoxie à toute autre confession chrétienne) et pour l'adoption du calendrier grégorien, comme en tout l'Occident. Cela lui valut, entre autres, d'être excommunié par le saint Synode de Saint-Petersbourg.

ANGLETERRE ET SUÈDE

344 - L'activité œcuménique du père Tondini ne se limita pas seulement à l'Est. Comme nous le verrons mieux dans le prochain chapitre, il commença en Scandinavie (à Stockholm et à Christiania⁴⁴) son apostolat missionnaire en faveur des communautés chrétiennes et, indirectement, des Protestants du Nord.

Il alla également en Angleterre, à Londres, où par ses savantes conférences, il éclaira les Anglicans sur la valeur de la tradition et de l'infailibilité pontificale. Dans son action auprès des frères séparés – note le père Premoli – il veillait toujours à heurter le moins possible, à bien distinguer entre l'erreur et celui qui se trompe, et cela lui attirait des amis dans le camp adverse, les conduisant ainsi à faire quelques pas vers l'Église catholique dans le désir de connaître et d'étudier nos auteurs. Ce sont des Anglicans qui firent cette déclaration significative : « Vous n'avez jamais dit une parole amère contre nous ».

Cette manière d'agir « en douceur », comme dirait saint Paul, ne déplaisait nullement au Saint-Siège et même, précisément à la fin du 19^e siècle, comme pour couronner l'intense et généreuse activité de notre confrère, le pape le nomma consultant de la future Commission pontificale pour la réconciliation des dissidents (1895), souhaitée par Léon XIII. Il s'agissait d'une sorte de Secrétariat pour l'union des chrétiens, avant la lettre, qui comptait aussi parmi ses membres un autre Barnabite, le cardinal Granniello (cf. **358**).

Concluons ce premier chapitre sur l'activité œcuménique de nos pères, en rappelant que l'Œuvre des pères Schouvaloff et Tondini rencontrèrent dans la Congrégation un accueil très favorable.

De cet accueil nous reste un décret du chapitre général de 1895, confirmé par pas moins de 10 chapitres successifs, qui dit : « Le chapitre général désire que l'Œuvre louablement commencée par la Congrégation, pour l'union de l'Église russe avec l'Église catholique, soit promue dans toutes nos maisons.

NOTES

336 - Ce chapitre ainsi que le chapitre suivant reprennent, avec de légères modifications, une série d'articles parus en "Note intime" de 1961, sous le titre général "Les Barnabites et le Concile".

On a voulu parler d'œcuménisme, comme pour souligner l'actualité d'un mouvement qui constitue une des pages les plus remarquables de l'histoire barnabite au 19^e siècle. À l'époque, les méthodes - et les sensibilités - étaient différentes des méthodes actuelles.

Le chemin que les confessions orthodoxes ou réformées devaient emprunter pour se réunir avec les catholiques était celui de la conversion, du "retour". Nous saurons ainsi comprendre les attitudes et le langage de nos anciens confrères, dans leur activité pour l'union.

Pour la bibliographie, on consultera l'année citée ci-dessus de "Note intime". Ici, nous ne voudrions que recommander la lecture du vrai joyau qu'est le livre "*Ma conversion et ma vocation*", écrit par le père A Schouvaloff, Milan, 1859. (Normalement, le nom du grand converti est écrit "à la française" Schouvaloff, alors que les italiens écrivent Šuvalov). Une nouvelle édition de ce classique a paru aux soins des pères Enrico Sironi e Franco Ghilardotti, Bologne, 2004. Au père Schouvaloff est également consacré un intéressant numéro spécial de l' "Eco dei Barnabiti", 39 (1959), 25-1022. On consultera aussi F. Ghilardotti,

44 Christiania :en 1925, cette ville reprit son nom ancien et s'appelle désormais Oslo.

Schouvaloff apôtre de l'unité, en "Eco dei Barnabiti, 1999/3,20-24.

Le même père Ghilardotti a patronné le transfert, de Paris à Bologne, de la dépouille du grand converti, dans notre église de saint Paul Majeur.

344 - Le décret relatif à l'institution de la Commission pontificale peut être lu en C. Boyer – D. Bellucci, *Unità cristiana e movimento ecumenico* (Unité chrétienne et mouvement œcuménique), Rome, 1963, 29-30.

**LES MISSIONS DANS LES PAYS NORDIQUES
ET LE PÈRE SCHILLING
APRÈS VATICAN II**

La mission en Norvège

Catholicisme vécu

« Apostolat de salon »

Mission difficile

« Une grande perte »

La mission en Suède

« Charité, bienveillance, indulgence »

Charles Schilling

« Religieux à part entière »

Parmi les « saints » norvégiens

Mouvement œcuménique

LA MISSION EN NORVÈGE

345 - « Soyez reconnaissant envers la Providence, soyez pieux, studieux et travaillez comme Dieu le désire, parce que quand vous aurez cinquante ans vous retournerez en Norvège comme missionnaire ». Ce sont les paroles prophétiques que le père Picconi, maître de l'ancien noviciat de Bartolomeo degli Armeni de Gênes, adressait à don Paolo Stub qui, après sa conversion du Luthéranisme par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, avait décidé en 1833 de devenir prêtre et religieux barnabite.

Après avoir assumé des charges importantes de l'Ordre jusqu'à celle de supérieur provincial de la province piémontaise, le père Stub fut désigné par le saint père Pie IX pour fonder une mission dans les régions du Nord de l'Europe.

Il fit un voyage d'inspection et eut la chance de rencontrer un converti norvégien qui plus tard entra dans notre famille religieuse : Charles Schilling.

Le père garda de ce voyage une excellente impression, comme il le dit lui-même : « Ce qui m'émouvait le plus était le désir de nombreux protestants d'entendre les motifs de ma conversion au catholicisme ». S'étant établi à Bergen, sa ville natale, grâce à des sacrifices incroyables il put commencer la construction d'une église dédiée à saint Paul. Plus tard (1865), deux autres confrères le rejoignirent : les pères Moro et Tondini ; mais le travail, plutôt que diminuer, ne fit qu'augmenter. Au père Stub fut confié le centre catholique de Christiania où l'accompagna le père Tondini qui laissa seul le père Moro à Stockholm.

Grâce à ces renforts, les fruits du ministère apostolique devinrent consolants. Le père Stub écrivait à ce propos au père général : « L'église est plus fréquentée qu'avant, les offices sont devenus plus réguliers et plus beaux ; certaines personnes se préparent à se convertir à notre sainte religion ».

Le nombre de communions s'accrut : pour l'année 1863, elles furent au nombre de 186 tandis que deux ans plus tard, pour le seul mois de janvier on en compta 61 ! Les épisodes de conversion et de retour à la foi catholique sont innombrables. « En célébrant avec une certaine solennité la fête de la Sainte Enfance, en présence de nombreux protestants, voici que, le soir, un bon peintre se rend chez le père Stub et lui déclare qu'il veut contribuer à cette œuvre en offrant un de ses tableaux. Il aurait voulu aussi se confesser mais, comme il ne pouvait le faire parce qu'il était protestant, il revint huit jours plus tard et déclara qu'il voulait devenir catholique ». Grâce à la charité, le fils prodigue était revenu à la maison paternelle ! Dans son désir de devenir une Sœur de la Charité, une enseignante protestante voulut se convertir. « Père, montrez-moi une maison qui accepte de me recevoir ». Il ne fut pas difficile d'en trouver une.

C'est ainsi que les protestants désireux de trouver la vérité étaient reconduits à la religion de leurs ancêtres.

CATHOLICISME VÉCU

346 - « La Norvège possédait la foi catholique mais elle l'a perdue misérablement, au 16e siècle, à cause de l'hérésie et de la révolution de son gouvernement contre l'Église », écrivait le père Stub. L'État « devenu gardien peu capable de garder une seule vérité religieuse, et niant toute vérité, positive et révélée, avait jeté le peuple norvégien dans le scepticisme et l'indifférence ». Pour cette raison, « au Nord comme ailleurs, il était difficile de trouver deux ministres qui soient d'accord sur des points de foi et de morale chrétiennes ».

Mais la valeur pratique du Catholicisme triompherait. À ce propos, le père Tondini avait l'habitude d'affirmer que « en Norvège, comme partout, on vérifie ce fait important qui suffit à prouver à lui seul la divinité de notre Église : on pourra certainement trouver chez les catholiques des désordres et même des crimes, mais on ne trouvera jamais hors du Catholicisme les vertus

qu'est capable d'engendrer la religion catholique : le zèle, l'abnégation, la pureté, l'esprit de prière... ». À ces paroles faisaient écho celles du père Stub : « Si seulement on pouvait faire lire aux protestants l'histoire de la foi et des œuvres charitables bénéfiques de l'Église catholique, on leur donnerait déjà un moyen facile et persuasif pour revenir à la vraie Église de Jésus-Christ ». Mais avec tout ceci, la réunion complète qui couronnerait les tentatives de rapprochement des protestants avec l'Église catholique était encore lointaine. Tel était le but de la mission, « toujours identique – notait le père Stub – tout en changeant les rites et les règlements ecclésiastiques ».

« La sainteté dans l'unité et dans la vérité est un caractère distinctif de vraie Église du Christ Jésus » et elle constitue le pivot de l'idéal chrétien catholique, pour lequel notre confrère a combattu dans sa patrie bien-aimée jusqu'à sa mort.

« APOSTOLAT DE SALON »

347 - Les sœurs de Saint Joseph de Chambéry, après avoir construit un premier collège à Copenhague, pénétrèrent en Suède et y fondèrent une maison en 1862. La supérieure générale de la Congrégation demanda et obtint que soit envoyé comme chapelain de la communauté suédoise le père Giovanni Carlo Moro, avec qui elle avait eu d'étroits contacts dès son séjour en France. À côté du père Stub, voilà le second Barnabite qui rejoint, par une autre voie, les pays nordiques.

On pensa toutefois à ne pas laisser seul le père Moro et on lui envoya le père Tondini comme compagnon de mission. À l'invitation, le jeune père répondit en lettres d'or : « *Ecce adsum* » (Me voici), content de s'approcher du but auquel il songeait tant : la Russie.

Le travail des pères n'était pas limité à leur fonction de chapelains des sœurs de Saint Joseph. Le vicaire apostolique de la mission les chargeait, en 1865, d'exercer le saint ministère à Stockholm. Le père Moro se révéla particulièrement adapté à établir un climat favorable au retour des frères séparés du Nord. « Sa facilité surprenante à apprendre la langue du pays, sa mémoire prodigieuse, ses manières tellement avenantes, sa charité sans limites, son zèle prudent et éclairé lui valurent une influence toujours croissante.

« Par la parole et la plume, en vaillant soldat du Christ, il combattit sans trêve le bon combat, s'attirant le respect et l'estime des protestants eux-mêmes, car ils ne pouvaient pas s'abstenir de reconnaître la sincérité et la logique de ses arguments ainsi que la charité dans sa manière d'agir.

« Tant auprès des diplomates que des familles catholiques ou d'un autre culte – écrivait sœur Marie Veyrat, femme très perspicace et profondément religieuse – il faut exercer un "apostolat de salon", pour lequel la douceur du caractère du père Moro et son comportement distingué le rendaient particulièrement indiqué... Sa patience angélique, sa tendre charité, lui conquièrent tous les cœurs, même ceux qui lui étaient le plus opposés. Des ennemis acharnés des catholiques ont fait sa connaissance et sont pleins de bonnes dispositions au point de se recommander à sa prière ».

MISSION DIFFICILE

348 - Fondation entreprise avec un grand enthousiasme, la mission des Barnabites dans les pays nordiques fut pleine de difficultés. De fait, jusqu'alors, la Scandinavie était confiée à l'administration d'un vicaire apostolique, aidé par quelques collaborateurs. Comme les relations avec le centre de l'Église catholique étaient réduites au minimum et qu'eux-mêmes avaient été éduqués dans l'esprit germanique, ils avaient pris, avec le temps, des habitudes d'indépendance déclarées et tenaces. De plus, ils se laissaient conduire par deux femmes aux idées étriquées en ce qui concerne la religion et enfermées dans des mesquineries. Cette situation créait contre les nouveaux missionnaires – nos pères – habitués à la discipline religieuse et ayant reçu une éducation latine qui leur valait un esprit solidement attaché à la romanité, des difficultés interminables qui

réduisaient à zéro ou à peu près leurs efforts généreux.

Cette fondation vacillait depuis ses débuts : à Stockholm, les vieux missionnaires cherchaient à se débarrasser du père Moro, objet de leur envie et de leur opposition cachée mais acharnée, à cause de son caractère droit et de son travail qui obtenait partout le consentement et l'admiration de la population, tant catholique que protestante.

Le père Tondini, malgré les liens qui le tenaient attaché à Christiania, se sentait appelé à travailler en Russie et très rapidement, quittant la Norvège, « après avoir beaucoup collaboré, par ses belles qualités et sa doctrine, à faire naître de l'estime envers les choses de notre religion », commença sa pérégrination œcuménique.

Le père Stub se préparait à quitter S. Olao (Christiania) pour aller à Bergen où il mènerait courageusement à bon terme la construction de l'église.

349 - Malgré les difficultés (dont la moindre ne fut pas de demeurer seul), le père Moro s'attirait toujours plus l'estime des protestants, de leurs pasteurs et de personnes haut-placées qui aimaient le recevoir et discuter avec lui de questions religieuses.

À propos de l'estime que le père recevait toujours de la part des protestants, nous citerons quelques témoignages très significatifs.

Un converti affirme : « L'ardente charité de ce digne père, son zèle infatigable lui gagnèrent tous les cœurs. Cela fait des années qu'un prêtre catholique n'avait plus été estimé et aimé par la population suédoise ». Et un autre : « Je vois en action en lui, tout ce que Dieu a enseigné. Oh ! Béni soit le Seigneur qui envoie sur le chemin de ma vie un tel exemple de vivante charité ».

Voici enfin une lettre par laquelle celui qui était à ce moment le ministre des Affaires étrangères de Norvège communiquait au père Moro la mort de la comtesse Hamilton, catholique et unie à tous les deux par des liens d'amitié : « Je ne suis pas catholique, mais j'éprouve un grand respect pour cette croyance (sic) religieuse à laquelle la comtesse était attachée par la foi la plus vive. J'ignore s'il est permis à ceux que vous considérez comme des hérétiques, de demander que soient célébrées des messes pour le repos de l'âme d'une personne qui a vécu et demeuré au sein de l'Église romaine, mais je vous serai vraiment reconnaissant si vous me permettez de vous le demander. Si vos règlements s'y opposent, je recours à votre charité pour que *motu proprio* (de votre propre mouvement), vous fassiez célébrer une messe pour elle ».

En plus du fait d'avoir reçu des abjurations et de nombreuses conversions, le père avait pensé à former un groupe de Barnabites scandinaves qui continueraient son travail. Dans ce but, il envoya à l'institut Villorosi de Monza trois jeunes déjà engagés vers la vie sacerdotale et deux novices, dont Charles Schilling à Aubigny-sur-Nère. De belles et rassurantes espérances pour la Congrégation et la mission. Cette mission, avec ces jeunes aspirants au sacerdoce et, de plus, originaires du pays, et avec d'autres sujets qu'enverrait la Congrégation, pouvait regarder l'avenir avec confiance.

« UNE GRANDE PERTE »

350 - L'opposition au père Moro grandit à tel point qu'elle réussit à l'éloigner de la mission (1868). Le regret de l'avoir perdu fut grand. Même la presse s'en fit l'interprète. Sous le titre « Quel éloignement », l' "Aftenbladet" du 30 juin 1868 écrivait : « Jusqu'à quand serons-nous privés de notre père, le bon père Moro ? Toi, désormais, tu es loin, toi qui étais pour nous comme un pasteur, un ami, un père. Mais il nous reste encore l'espoir que celui qui est le roi des rois et le souverain prêtre des évêques et des prêtres, nous renverra l'ami que nous avons perdu ».

Ayant quitté Stockholm, le père Moro passa en Norvège, à Christiania. La scission entre les Barnabites et les chefs de la mission sembla atteindre son sommet et fut sérieusement examinée à Rome. On y décida de diviser la mission du Nord en deux centres ou vicariats apostoliques : un

pour la Suède et l'autre pour la Norvège. Ce dernier, comme c'était sous-entendu, devait être administré par les Barnabites. C'est dans ce but que plusieurs pères s'étaient préparés à cette nouvelle tâche, parmi lesquels le père Almerici, ami intime des pères Schouvaloff et Tondini, ainsi que le père Fumagalli.

La situation en était arrivée à un tel point que seulement « une grande unité de vues parmi les missionnaires – comme le disait le père Almerici – pourrait garantir le progrès de la mission. Et cela ne sera possible – ajoutait le père – que lorsqu'une Congrégation religieuse réunira toutes les forces ; sinon, il n'y aura que des désaccords ». Tandis que tout semblait s'arranger au mieux, une dure opposition, qui prit comme prétexte la nomination présumée du père Stub comme vicaire apostolique, remit tout en question. Les Barnabites ne purent assumer la direction du territoire norvégien parce que leur permanence aurait entraîné *ipso facto* le départ de tout le clergé local. Comme le nombre de pères n'était ni suffisant ni disponible pour remplacer les opposants, le cardinal préfet de la Congrégation de la Propagation de la foi (*Propaganda fide*) décida, d'accord avec le cardinal Bilio et le père général Teppa, d'abandonner la mission à ses anciens dirigeants. Mais cette décision marqua pour les Barnabites l'abandon définitif de cette entreprise.

Le père Moro fut rappelé à Paris par le père général. Dans la longue et difficile entreprise pour l'organisation de la mission du Nord, les adversaires intrigants du père Moro et des Barnabites l'avaient emporté, défendant leur cause avec une rare habileté.

Même si toutes les raisons n'étaient pas en faveur de nos pères, il semble toutefois que c'était de leur côté qu'existaient les plus grandes espérances de coordination, de vigueur, d'ordre et de succès.

Le départ des pères fut appelée par le "Morgenbladet", un des plus grands journaux de Christiania, « une grande perte ».

LA MISSION EN SUÈDE

351 - Quand les Barnabites furent forcés de quitter la mission de Norvège, toute espérance de retour au Nord semblait évanouie.

Mais la Providence, peu après et en deux circonstances diverses, appellerait nos pères à exercer en Suède leur apostolat qui leur avait valu en Norvège des éloges bien mérités.

À la mort du vicaire apostolique de Suède, la reine mère Joséphine de Leuchtenberg, soucieuse de l'avenir de la mission catholique (elle-même appartenait à l'Église romaine), s'adressa en 1873 au père général Albini pour demander des missionnaires barnabites. « Sont nécessaires des cœurs qui ne sont pas endurcis par la lutte – écrivait-elle avec des expressions démontrant qu'elle appréciait sincèrement les fils de Zaccaria – et que le travail quotidien n'a pas épuisés ; est nécessaire cette fermeté d'esprit, cette dignité de caractère, mais surtout cette charité chrétienne immense comme l'amour de Dieu, qui redonne vie et réchauffe les âmes... Vos zélés missionnaires ont marché dans cette voie ; voilà pourquoi ils ont laissé chez nous tous un souvenir qui nous est cher ; c'est pour cela que leur présence nous manque ».

352 - Or, l'intention de la reine était double : appeler un barnabite comme son chapelain et confier à un groupe de pères de notre Ordre la direction de toute la mission suédoise. Mais, tandis que ni la Congrégation de la Propagande, ni le père général n'accueillirent favorablement la seconde demande, pour la première, ce fut vite fait. Le père Almerici fut nommé chapelain de la reine-mère et, avec lui, partit le frère Giuseppe Liberti qui « lui montrait un attachement qui l'émouvait ».

En 1875, le père Almerici fut remplacé par le père Moro qui emmena avec lui un autre frère (cf. **469** n). Au valeureux missionnaire revint l'honneur d'administrer le viatique à la reine mourante et de prononcer le discours funèbre (1876) en présence de la famille royale et du corps diplomatique.

Il sut exercer avec charité et prudence évangélique les hautes charges de son office. Le roi Oscar en donna une attestation publique en le créant "Chevalier de l'Étoile polaire" et lui assigna une pension annuelle. La mort de la reine mit fin à la mission du père Moro. L'année suivante, il quitta donc la Suède.

Désormais, rien ne laissait prévoir le retour des Barnabites dans cette région. Si ce n'est que, quand fit rage la persécution antireligieuse en France, un décret de 1880 contraignit nos pères (parmi lesquels se trouvait le père Schilling) à abandonner leurs maisons et à se réfugier à l'étranger.

353 - Le père Moro qui, à ce moment, se trouvait dans les pays nordiques pour un ses voyages périodiques, fut comme contraint à y demeurer puisqu'il ne pouvait plus retourner dans les maisons de France où il résidait habituellement.

Auparavant, le vicaire apostolique de Suède lui avait proposé d'ouvrir une mission catholique dans une ville universitaire. Dans cette situation difficile, il lui renouvela son invitation et le père Moro accepta, choisissant comme siège de la mission la ville de Gefle, petite cité entre Uppsala et Stockholm. C'est là qu'il fonda une paroisse dédiée, comme celle de Bergen, à saint Paul.

Dans ce nouveau champ d'apostolat, l'œuvre du père Moro fut vaste et fructueuse. Par ses conférences périodiques, il approcha le noyau cultivé de la petite ville universitaire, provoquant de nombreux retours à l'église catholique et faisant de nombreux prosélytes parmi les étudiants et la population protestante.

En 1884, le père Fumagalli vint l'aider. Celui-ci, par la splendeur des exécutions musicales qu'il dirigeait personnellement, attira une grande foule dans notre église de Gefle. Il donna des conférences littéraires et artistiques qui lui valurent une chaire de littérature à l'école supérieure de la ville et un cours de littérature française à l'université d'Uppsala, choses inouïes à cette époque.

Le père Pica décrit son caractère en ces termes : « Imagination vive et séduisante, franchise directe et affable, vivacité d'esprit, nature d'artiste pleine d'idéal ».

Mais rapidement, la mauvaise santé du père Fumagalli et du père Albert Dubois, qui avait été appelé à le remplacer (1885) privèrent la mission des forces nécessaires.

« CHARITÉ, BIENVEILLANCE ET INDULGENCE »

354 - Le père Moro restait sur la brèche, mais la solitude l'aurait conduit à l'inaction. Ce fut alors, en 1887, que le père général le rappela. Le dernier Barnabite quittait les pays nordiques.

Nombreuses furent les expressions de sympathie et de regret. Un journal illustré de Stockholm publia, avec un portrait du père Moro, un article sur son activité, la résumant en trois paroles : « charité, bienveillance, indulgence ». Un autre journal écrivait : « Le père Moro a prêché l'indulgence envers les personnes, la vérité et la paix entre les hommes, et ses discours n'ont pas seulement enseigné des dogmes mais ils tendaient à donner des conseils pratiques pour la vie ».

Le vicaire apostolique de Suède, Mgr Bitter, écrivit au père général en ces termes : « La mission a perdu un prêtre zélé, un bon prédicateur ; les pauvres perdent en lui un bienfaiteur, un vrai père ; et moi je perds en lui mon meilleur ami en Suède ».

CHARLES SCHILLING

355 - « J'affirme que don Charles sera un saint barnabite, très utile à son pays, à la gloire de Dieu et au salut des âmes ». Ces paroles inspirées du père Piantoni synthétisent la mission du père Charles Schilling. Un regard humain aurait pronostiqué l'écroulement des meilleures espérances de l'avenir catholique de la Scandinavie, pour le motif que les Barnabites avaient définitivement abandonné cette mission et aussi en voyant que les sujets originaires de ces pays, dont le père Schilling, qui

auraient pu en garantir la continuité, restaient loin de leur pays. Mais la Providence rendait féconds les sacrifices des premiers pères et redonnait à la Norvège – saint authentique et aurore d'un heureux rétablissement de l'unité chrétienne – un de ses meilleurs fils.

Éduqué dans la confession luthérienne, d'un comportement plein de noblesse, d'une conscience droite et vraie âme d'artiste, Charles Schilling quitta rapidement sa terre natale pour aller à Düsseldorf (vers 1853) où, sous la conduite de maîtres expérimentés, il apprit l'art de la peinture.

Son séjour dans cette ville allemande fut décisif pour sa conversion. L'exemple de la vie chrétienne la plus cohérente donné par la famille Eitel qui l'hébergeait durant ces années, contribua beaucoup à secouer son esprit.

Mais l'occasion décisive qui le conduisit sur le chemin du retour fut le jour de la Fête-Dieu 1854. Au milieu d'une foule nombreuse se déroule la procession. Les têtes s'inclinent, les genoux se plient en signe d'adoration. Schilling reste debout, impassible, gardant fièrement son chapeau sur la tête et arborant un sourire moqueur. L'épisode fait grand bruit, la famille Eitel en est consternée...et pourtant il s'agit d'un jeune homme d'une droiture morale exemplaire. Mais celui qui est le plus frappé, c'est lui, Charles Schilling.

Sous la conduite pleine de confiance de Guillaume Eitel, qui se dirige vers le sacerdoce, et du prêtre zélé, Joseph von der Burg, les motifs qui l'empêchent d'accepter la religion catholique (présence réelle, confession, culte de la Vierge et des saints) disparaissent. La conclusion qu'en tira cette âme noble fut : « Je veux devenir catholique ». À cette décision n'était pas étrangère une vraie conjuration de prières que sœur Émilie, supérieure des Filles de la Croix, avait lancée dans son monastère. Nous rappelons cette religieuse parce qu'elle a eu une si grande part dans la vocation du père Schilling à l'apostolat parmi les pécheurs et les malades.

Le 11 novembre 1854, le jeune norvégien « abjurait l'hérésie protestante ».

« RELIGIEUX À PART ENTIÈRE »

356 - Ayant terminé ses études artistiques et revenu à Christiania, Charles Schilling fut aussitôt remarqué parce qu'il professait, ouvertement et avec cohérence, la foi catholique. Il fréquentait l'église de Saint-Olav, dont le curé était le père Stub, aidé à cette époque par le père Tondini. À la vocation d'artiste et à son but de trouver une place normale dans la société, succéda la fascination de l'idéal religieux.

Quand le père Stub, que Charles Schilling avait choisi comme directeur spirituel, lui demanda s'il voulait se faire religieux, un sourire illumina tout-à-coup son visage et il répondit : « Oui, religieux, religieux à part entière ».

Nous sommes en 1867 et Charles, qui venait de franchir le seuil des 32 ans, entreprend le chemin qui le conduira au sacerdoce. Le père Moro, déjà occupé à conduire vers le même but d'autres norvégiens, l'envoya, comme on l'a dit, à notre noviciat d'Aubigny-sur-Nère (France). Là, Charles, durement éprouvé dans sa santé, fut malgré tout admis dans notre Ordre comme oblat (1869), on lui permit de faire sa profession solennelle (1872) et il fut enfin ordonné prêtre en 1875.

Entre-temps, le père Stub n'avait pas oublié son disciple, gage de la continuité de la mission en Norvège. Il rêvait de fonder une société de prêtres missionnaires pour toute la Scandinavie. Le père Schilling aurait dû appartenir à cette société ou, du moins, épauler le confrère norvégien dans la direction de la mission. Mais le rêve de cet apôtre zélé ne se réalisera pas.

Le père Schilling, après un bref séjour à Monza (1880-1887), s'établit à Mouscron (Belgique) avec les pères expulsés de France, où fut fondé un noviciat en 1886. Là, son apostolat se déploya dans un crescendo d'œuvres, une attitude exemplaire, une vie mortifiée. Le père Schilling devint « le saint de Mouscron ».

PARMI LES "SAINTS " NORVÉGIENS

357 - Sa patrie lointaine ne manquait pas de lui ramener à l'esprit le retour de ses compatriotes. Il chercha avant tout d'amener son père au catholicisme. Mais celui-ci, très respectueux du choix de Charles, resta fidèle à sa confession luthérienne, méritant, comme l'atteste son fils, les joies du ciel en récompense de sa droiture.

Il conduisit à la vraie foi, parmi d'autres, deux professeurs protestants célèbres et il s'éteignit au moment où sa nièce abjurait l'hérésie de ses pères.

C'est la prière qui fut son arme. Il composa une prière pour le retour des pays scandinaves à la vraie foi catholique. Cette prière, enrichie par Léon XIII de trois-cents jours d'indulgence, devint la prière commune d'une Association du même nom, née en 1910 au Luxembourg, à laquelle il ajouta la récitation d'un *Ave Maria*. Comment ne pas rappeler l'Association analogue des pères Schouvaloff et Tondini, et ne pas les considérer, avec Charles Schilling, comme les avant-coureurs du « grand retour » au troupeau du Christ ?

Une fresque peinte, il y a plus de trente ans, dans l'église saint Dominique à Oslo représente le Christ entouré d'une couronne de saints. À droite se trouvent saint Torfinn, évêque ; sainte Sunniva, princesse irlandaise qui avait fui en Norvège pour sauvegarder sa virginité ; saint Eystein, archevêque de Nidaros et constructeur de la cathédrale. À gauche, saint Hallvard, martyr ; saint Olav, roi et martyr ; enfin, notre serviteur de Dieu, revêtu d'un manteau de prêtre.

Si aucun signe extérieur (auréole ou autre) ne le met sur le même pied que les saints canonisés, Schilling recueille toutefois les espérances des catholiques scandinaves qui voient en lui le saint des temps nouveaux, le premier anneau qui reconduira la Norvège à la pleine unité voulue par le Christ.

MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE

358 - On lit dans *I miei tempi* (Mes temps) du père Semeria (pp.113-114) un épisode curieux : « J'ai eu l'honneur et le plaisir – ainsi que l'écrit le père des Orphelins – de recopier le concordat (avec le Monténégro), ou mieux de le réécrire en une belle copie sous la dictée [du père Tondini]. Et c'est vraiment grâce à moi si l'évêque d'Antivari, à la base de ce concordat, a été nommé archevêque. En effet, arrivé aux paragraphes où il s'agissait précisément de lui, le père Tondini s'arrêta et me demanda : "Évêque ou archevêque ?" (dans la minute il était écrit évêque). Faisons-le archevêque, répondis-je sans hésiter. J'écrivis et plus personne ne corrigea ni effaça cette mention ».

C'est un détail marginal, un "fioretto (jolie petite histoire) barnabitique", mais cela nous révèle l'ambiance œcuménique que le père Tondini avait créée. Très nombreux furent les Barnabites de cette époque qui prirent à cœur la case du "retour" – comme on disait alors – des "frères séparés" (expression que nous retrouvons dans les écrits du père Semeria) ; très nombreux furent ceux qui y coopérèrent des manières les plus variées. Le problème, en somme, intéressa tout le monde.

Le père Tondini le confirme lui-même dans les pages de son *Journal* : « Un jour, don Giuseppe Granniello, alors étudiant à Rome, après avoir communié, poussé par une illumination intérieure de l'Esprit Saint s'offrit entièrement à Dieu dans une offrande parfaite pour la conversion de la Russie. Ce jeune homme est un vrai saint (il devient cardinal en 1893 ; il fut membre de la Commission pontificale pour la réconciliation des dissidents et mourut en 1896).

« Le père Confalonieri, le père Piantoni, le père Gaspari, le père Mazzuconi, le père Baravelli sont parmi les pères dont je connais, car j'en ai les preuves, le désir de réaliser ce projet ». Et nous pouvons ajouter à ces confrères, les noms des pères dont le travail œcuménique a été exposé dans ces pages.

Un chœur d'âmes priantes et actives avait répondu à l'appel du père Schouvaloff, au travail infatigable du père Tondini. La ferveur d'âmes juvéniles, le zèle ardent de prêtres « s'efforçaient –

nous citons le père Tondini – d'apporter une petite pierre à l'édifice de la construction de l'unité visible du Christianisme, dans l'intérêt commun des Catholiques, des non-Catholiques et de toute l'humanité », dans la conviction que c'est un devoir inséparable de la profession elle-même du Christianisme que de travailler à la reconstruction de l'unité déchirée ».

359 - Si nous recherchons les aspects caractéristiques, les motifs qui inspirèrent cette œuvre, il nous semble qu'on peut les ramener à deux : l'esprit paulinien et la dévotion mariale.

Du rôle joué par la dévotion mariale, nous avons déjà parlé (**338-339**). Il suffit de rappeler les pères Schouvaloff et Tondini ainsi que leur Association. Dans ce domaine également, nos pères s'inspirèrent de la *mens Ecclesiae* (de l'esprit de l'Église) et de la parole du pape qui avait appelé la Vierge bénie « aide très importante et soutien de l'unité chrétienne, qui nous sont donnés du ciel » et qui la présentait comme un lien heureux qui, unissant fermeté et douceur, aurait formé de tous ceux qui aiment le Christ, un seul peuple de frères, obéissant au père commun, au pontife romain (encyclique *Adiutricem populi christiani*, de Léon XIII).

Mais il est utile de nous arrêter, même brièvement, sur la "constante" paulinienne ou caractère qu'on retrouve toujours. Les Barnabites ne sont-ils pas des fils du Docteur des Gentils qui entendent vivre de son esprit apostolique et le répandre à travers les siècles ? Revenant sur les figures des pères Schouvaloff, Tondini, Moro, Stub...nous nous convainquons facilement de cette réalité. C'est d'ailleurs le père Semeria lui-même qui, dans son ouvrage cité plus haut *I miei tempi*, appelle le père Tondini « un esprit éminemment paulinien ».

Mais nous pouvons trouver une confirmation plus explicite du caractère paulinien que les pères imprimèrent à leur action en faveur de l'union, dans le document qui concède une indulgence plénière aux fidèles participant aux pratiques de l'Œuvre de prière pour le retour des frères séparés grecs-russes érigée dans nos églises. On y lit en effet : « Puisque nous professons suivre les traces de l'illustre Apôtre des Gentils, notre patron et guide, qui s'est fait tout à tous et s'est dit débiteur envers les Grecs et les Barbares, les sages et les ignorants, et qui, au nom du Seigneur Jésus Christ, a supplié de ne pas créer de divisions dans l'Église de Dieu mais d'avoir tous les mêmes sentiments. Désirant ardemment, dans toute la mesure du possible, nous consacrer au salut du prochain, nous appuyant aussi sur l'aide de ceux qui, avec nous, obtiennent mieux ce but en élevant vers Dieu leurs prières, nous travaillons activement pour que la troupe quasi innombrable des âmes rachetées par le sang du Christ abandonne le schisme séculaire des Orthodoxes et revienne au prince des pasteurs et retrouve enfin les pâturages salutaires de la vie, pour qu'il y ait un seul troupeau et un seul pasteur ».

359 bis - Une vigoureuse reprise de l'esprit œcuménique ne pouvait pas ne pas engager la Congrégation après les déclarations de Vatican II. L'événement le plus remarquable fut la naissance du "Groupe Samuel" (1972), dans la basilique des "Saints Martyrs" à Sanzeno, dans ce territoire du Trentin qui fait face au monde de la Réforme. Une caractéristique de ce groupe est la pratique assidue de la prière pour la reconstitution de l'unité chrétienne. Son animateur est le père Enrico Sironi qui a enseigné dans les facultés œcuméniques de Venise, Rome et Bari. Les lecteurs de *l'Eco dei Barnabiti* sont ponctuellement informés par lui des vicissitudes qui accompagnent la cause œcuménique.

Notes

345 - Voir la note en bas de page au chapitre précédent.

Une reproduction photographique du cadre auquel on fait allusion à la fin du chapitre (357) a été publiée pour la première fois en "Note intime", 42, (1962), 181.

347 - Sur le père Moro, cf. B. Lindqvist, *Padre Giovanni Carlo Moro : il dialogo dell'amicizia* (Le père

Paolo Carlo Moro : le dialogue de l'amitié in "Barnabiti studi", 23/2006, 193-201.

355 - En plus des biographies bien connues, voir E. Sironi, *Dalle bellezze alla Bellezza : padre Carlo Maria Schilling, un artista norvegese* (Des beautés à la Beauté : père Charles Marie Schilling, un artiste norvégien), Moncalieri 2007.

356 - Pour les Oblats, voir 472 n.

358 - Sur l'œcuménisme du père Semeria, cf. A. Gentili "Attaccato alla sua Chiesa con amore appassionato. L'ecumenismo di padre Giovanni Semeria (Attaché à son Église par un amour passionné. L'œcuménisme du père Giovanni Semeria)", in "Eco dei Barnabiti", 2006/2, 43-45. L'épisode relatif au concordat avec le Monténégro a été mis en lumière par P. de Tarso Rodriguez, *Una curiosità semeriana* (Une curiosité sur le p. Semeria), in "Eco dei Barnabiti", 1993/2, 54-55.

359 - Le document en question est un formulaire de lettre à l'usage du chancelier du père général. Il était envoyé à nos églises où était érigée l' "*Opera pro schismatibus graeco-ruthenis ad catholicam unitatem revocandis*" (Œuvre pour le retour des schismatiques gréco-ruthènes à l'unité catholique). Il est publié aux pages 241 et sv. du *Formularium pro actis legitime conficiendis apud Clericos regulares sancti Pauli* (Recueil des formulaires pour rédiger selon les règles les actes en usage chez les Clercs réguliers de saint Paul), Rome, 1893.

Comme le dit le titre, le *Formularium* est un recueil des modèles à employer pour la rédaction des actes officiels en usage dans la Congrégation : demandes d'acceptation, vêtures, professions, ordinations, charges de communauté, administration, chapitre général, etc.

Ces modèles sont précédés par l'exposé synthétique de l'usage réglant ces actes officiels.

In capite libri (En tête du livre) se trouvent les dispositions concernant la correspondance (page 1).

Étant donné sa nature, le *Formularium* a été plusieurs fois mis à jour. L'édition citée est la dernière édition. Les chapitres généraux récents en ont prescrit la révision.

359 bis - Sur le "Groupe Samuel" cf. *Un'esperienza di preghiera ecumenica* (Une expérience de prière œcuménique) in "Eco dei Barnabiti", 1996/1, 13-14. La revue présente également la "Règle de vie" du groupe 1997/4, 32-34. Du père Sironi, on consultera le recueil des essais les plus significatifs concernant la cause de l'unité chrétienne, publié à l'occasion du centenaire du Mouvement œcuménique : *Tornare al centro. Ecumenismo nella preghiera* (Retourner au centre. L'œcuménisme dans la prière), Milan, 2010.

**UNE TRADITION CULTURELLE
QUI CONTINUE**

La vieille génération se termine

Hommes de lettres

Hommes de science

Théologiens

Une nouvelle génération se lève

Écriture sainte

Archéologie

Théologie et spiritualité

Littérature, philosophie, sciences

Les études barnabites

De l'école et pour l'école

École et culture

Apostolat en crise ?

JJunes consacrés à la cause du christianisme

360 - Dans la première partie du *Manuel* (chap. 15), nous avons parlé assez longuement de l'activité éducative dans et hors de l'Ordre. Notre exposé s'est arrêté à l'année 1780. Nous devons désormais le reprendre.

Les Barnabites s'étaient toujours plus orientés, même si c'était de manière très limitée et avec une certaine répugnance, vers l'apostolat de l'enseignement et de l'éducation intégrale, en assumant des instituts et plus tard des internats.

Rapidement, ce mouvement en faveur d'une activité tellement liée à la vie de nombreuses familles religieuses fut combattu de mille manières par un changement dans la politique des gouvernements "illuminés" influencés par la philosophie des "Lumières"⁴⁵.

C'est le Piémont qui commence. En 1729, Vittorio Amedeo II procède à une sorte d'étatisation de l'enseignement, mu par des intentions hostiles aux Jésuites. Les Barnabites eux aussi sont concernés et doivent fermer quatre établissements scolaires.

Indubitablement, les gouvernements de ce temps étaient en train de découvrir dans l'école un très puissant *instrumentum regni* (instrument de règne) et voulaient la soustraire à l'influence de l'Église. Ils se préparaient donc à l'attaquer à coups de lois vexatoires, de persécutions et de suppressions.

Une cinquantaine d'années plus tard, l'exemple de Vittorio Amedeo est suivi dans le grand-duché de Toscane par Léopold qui ferme les écoles des religieux, comme nous l'avons vu plus haut (261).

La Révolution française donnera le dernier coup à ce plan bien organisé et, en 1790, ira jusqu'à supprimer les Ordres religieux. Le contre-coup, en Italie, des événements français nous est connu et nous savons que seules quelques rares écoles et internats survécurent à Arpino, Bologne, Lodi, Finale (268).

LA VIEILLE GÉNÉRATION SE TERMINE

361 - Avec l'époque révolutionnaire de la fin du siècle et des débuts du 19^e siècle se termine une expérience éducative et toute une génération d'hommes qui cultivaient les lettres et les sciences décline.

La renommée qu'avait acquise l'enseignement des Barnabites est attestée par les louanges que décerne Pietro Verri (1728-1797)⁴⁶ : « L'exemple du père Frisi produisit en cette Congrégation (des Barnabites) un changement dans les études des jeunes, diminua les sollicitations pressantes des pères âgés d'en revenir à leurs anciennes pratiques, de telle façon que, insensiblement, le bon parti grandit et se renforça par de nouvelles entrées. C'est ainsi que les études des Barnabites acquirent un tel degré de culture que cette Congrégation est de nos jours (1784) le premier ornement de notre patrie. Mathématiciens profonds ; physiciens judicieux ; orateurs sacrés cultivés et maîtres de morale ; poètes énergiques et éloquents ; habiles maîtres d'architecture, d'hydraulique et d'autres facultés : tout cela se retrouve aujourd'hui dans les collèges des Barnabites ».

362 - L'activité des Barnabites ne se limitait pas à l'enseignement mais visait à éduquer. Voici le jugement, lui aussi très louangeur, que nous ont laissé les mêmes Verri : « Héritaire dans ma famille – écrit Gabriele Verri en 1853 – est la reconnaissance envers les Barnabites, puisque c'est à

45 "Lumières": mouvement philosophie, culturel et scientifique surtout dans les pays de culture européenne. Il a émergé vers la fin du 17^e siècle. Son but était de réformer la société et de faire progresser les connaissances en encourageant les sciences et les échanges culturels. Il s'opposait à l'intolérance et aux abus de l'Église et de l'État. En politique, il visait à avoir des despotes éclairés. Parmi les grands représentants, on peut citer Voltaire, Kant, B Franklin, Diderot, Montesquieu, Condorcet, etc.

46 Pietro Verri : philosophe, économiste, historien et écrivain italien. Deux de ses frères ont eu des rôles importants dans la société de cette époque.

eux qu'elle doit, au moins en partie, son éducation et son instruction. Mon grand père (Gabriele) et mon grand-oncle, principal dignitaire de la cour pontificale (Antonio) Verri, furent élèves des écoles Arcimboldi de Saint-Alexandre (de Milan). Mon père (Pietro) fréquenta lui aussi cette école dans sa première jeunesse et eut comme professeurs les pères Maini et Brocchieri ; c'est là qu'il connut Paolo Frisi qui fut un grand mathématicien⁴⁷ et était un ami intime de mon père, qui écrivit son éloge. J'ai passé cinq ans au collège Longone sous la conduite affectueuse du père Stanislas Carli, qui m'aimait avec une tendresse maternelle et dont je garderai avec reconnaissance un souvenir éternel. Mes oncles paternels (Alessandro, Giovanni et Carlo) fréquentèrent eux aussi le collège Impérial et eurent comme maître le célèbre père Giovenale Sacchi » (qui a vécu de 1726 à 1789 et fut un fin connaisseur de la musique grecque et contemporaine).

En 1806, Alessandro écrivait à son neveu Gabriele, quand celui-ci se trouvait encore au collège Longone, : « J'ai une entière confiance en ces dignes religieux à qui est confiée votre éducation. J'ai été cinq ans sous leur affectueuse discipline, et je m'en souviens avec plaisir. Distinction, douceur, persuasion étaient les moyens grâce auxquels ils inspiraient l'amour des études. Je me déclare sincèrement reconnaissant à cette Congrégation ».

Presque en même temps, le même Alessandro écrivait au père Mantegazza : « J'espère que ma personne, qui a été éduquée durant cinq ans au collège qu'on appelait Impérial Longone, n'est pas tout à fait oubliée par les personnages principaux d'une Congrégation qui ont toujours bien mérité de l'instruction publique. Si jamais ma petitesse m'avait effacé de toutes les mémoires, cette lettre servira à renouveler ce souvenir, avec mes sentiments respectueux les plus sincères et mon entière vénération ».

363 - Devant ces déclarations des Verri, les vers du poème *In morte di Carlo Imbonati* (À l'occasion de la mort de Carlo Imbonati) qu'écrivit Manzoni en 1805 à Paris semblent vraiment d'absolues fausses notes. Se référant à l'éducation qu'il avait reçue au collège Impérial, il écrit : « Je ne te dirai pas comment moi, qui ai été nourri dans un bercail sordide par un troupeau de mercenaires, dégoûté des broussailles arides et du chaume insipide, je me suis détourné de la mangeoire puante et j'ai voulu m'abreuver en toute sécurité aux sources de la poésie bucolique. Je me suis adressé aux très grands auteurs antiques, tandis que j'étais le disciple d'un tel dont j'aurais eu honte d'être le maître ».

Dans les veines d'Alessandro Manzoni courait un croisement de sangs : celui des Beccaria, coulait par sa mère Giulia et celui des Verri, par Giovanni... Nous ne nous étonnerons pas que, dans sa jeunesse, laissé à lui-même et animé d'un esprit jacobin, il se révolte contre l'éducation donnée par des enseignants payés (troupeau de mercenaires) dans un très mauvais collège (bercail sordide) et, dégoûté des règles stupides (chaume insipide), et qu'il prenne en horreur ce système d'instruction (mangeoire puante) pour se tourner vers la libre inspiration des Muses. Et ce n'est pas seulement contre l'enseignement qu'il s'en prend, mais aussi contre ses enseignants et spécialement contre un d'entre eux (le père Volpini?).

Heureusement, il eut l'occasion de se rétracter des expressions citées plus haut. Il voulut que soit publiée une lettre de 1847 dans laquelle il exprimait « son regret d'avoir, par des paroles aussi étourdies et arrogantes, outragé les religieux qui avaient été ses maîtres... et il rejetait absolument ces paroles tout à fait malheureuses ».

Quand il s'est agi de publier une nouvelle édition de ses œuvres, Manzoni, qui fut plus tard affilié à notre Ordre, définit ces vers « un délire dû à la folie » et il ajouta : « Pour de nombreuses raisons et, entre autres, pour le ton arrogant qui y domine et qui est heureusement ridicule ; mais surtout parce qu'ils contiennent des injures personnelles et, pour mieux le dire en dialecte milanais, des insolences que, plutôt que de les confirmer par une nouvelle publication, je voudrais n'avoir

47 Sur Paolo Frisi (1728-1784) on peut consulter le long article de Wikipédia qui rappelle, entre autres, qu'il a été membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, de la Royal Society de Londres, des Académies de Berlin, Stockholm et Copenhague. Il a été proche du mouvement des "Lumières".

jamais publiées, ni écrites ni pensées, car elles sont des injures adressées à ceux qui me sont plus que des frères ».

Il peut sembler exagéré de nous être attardé sur cet épisode déplaisant mais, en plus d'être une curiosité littéraire, il nous pousse à une profonde réflexion. L'œuvre d'éducation est hérissée de difficultés et pleine de risques. Il est facile de pointer le doigt contre elle en signe de condamnation. C'est un ensemencement qui tombe souvent sur des terrains réfractaires...mais il serait peu sage de penser avoir perdu vainement son temps. Le cas de Manzoni peut nous éclairer. De cette façon, nous pouvons nous rendre compte que l'enseignement, malgré les apparences, est « un authentique apostolat » (*Déclaration de Vatican II sur l'Éducation chrétienne*, n° 8) .

HOMMES DE LETTRES

364 - Après avoir entendu les élèves de nos écoles, jetons maintenant un regard sur les enseignants. Nous les regrouperons par catégories et, à vol d'oiseau, nous mettrons en lumière leurs mérites et leurs œuvres.

Les Barnabites du 18e siècle furent des animateurs du mouvement qui visait à réévaluer la langue toscane et en faire la langue de notre Pays.

Le père Salvatore Corticelli (1690-1785) est l'auteur, en 1745, des *Regole e osservazioni della lingua toscana* (Règles et observations de la langue toscane). Parini tint à en faire l'éloge en ces termes ; « (Le père Corticelli) a le mérite d'avoir écrit sa grammaire avec plus de brièveté, de méthode, de précision, de clarté des exemples donnés, que tous les autres, si bien que, si on y ajoute la lecture des bons écrivains, il peut facilement suffire à lui seul à ceux qui sont désireux de bien apprendre les règles et l'usage de la langue toscane ».

Le père Corticelli avait l'habitude de dire : « *In nostro sermone misere frigeamus* » (nous restons misérablement sans effet dans notre langue) et il se fit le promoteur de la connaissance et de l'usage de la langue toscane. Ses mérites furent reconnus par sa nomination comme membre de l'Académie de la Crusca⁴⁸.

365 - Il fut suivi par le père Onofrio Branda (1710-1776), resté célèbre par sa polémique littéraire avec Parini qui, de 1740 à 1752, fréquenta les écoles Arcimboldi. En 1759, Branda fit réciter par ses élèves un *Dialogue sur la langue toscane* où il soutenait la supériorité du toscan sur le dialecte milanais. Les idées qui circulaient étaient si rares et si peu importantes – écrira plus tard Manzoni – que celle du père Branda fit impression. Parini réagit aussitôt et avec lui toute la ville de Milan, bien que, revenu à un jugement plus serein et plus mûr, le poète du *Giorno* qualifia son attitude « une fureur littéraire municipale (c'est-à-dire chauvine) et une honte pour la littérature ».

366 - Le père Cosimo Galeazzo Scotti (1759-1821) fut un ami de Parini et maître de Manzoni. Il fut l'auteur d'œuvres littéraires, surtout les *Novelle* (1782), où nous pouvons retrouver les lointaines origines de certaines pages de Manzoni.

Nous ne pouvons pas négliger un dernier nom, celui du père Gerolamo Rosasco (1722-1795), auteur du très célèbre *Rimario toscano* (Livre de rimes toscanes).

HOMMES DE SCIENCE

367 - De la littérature, passons maintenant aux sciences. Il est symptomatique que le poète de

48 Académie de la Crusca : célèbre académie fondée à Florence en 1582 créée dans le but de purifier le toscan, langue littéraire de la Renaissance. C'est la plus prestigieuse association linguistique italienne. Elle publia son premier dictionnaire en 1612.

dialecte milanais Carlo Porta, dans sa curieuse revue « des noms italiens » qu'il faut jeter à la face de monsieur Giavan (*Dodes sonit all'Abaa Giavan* – Douze sonnets à l'abbé Giavan), arrivant aux physiciens, ne cite que quatre noms, tous de Barnabites de Saint-Alexandre : « Physique : Fris (Frisi), Racagn (Racagni), de Regis, Pin (Pini) ».

Pietro Verri écrit dans ses *Mémoires* sur Paolo Frisi (1787) que le père Pietro Besozzi, que nous connaissons déjà pour avoir cité une *Lettre circulaire* émanant de lui (150), fut le premier à faire connaître dans les écoles de Saint-Alexandre les découvertes de Newton.

C'est dans ce climat de vive activité scientifique que se forma Paolo Frisi (1728-1784). À l'âge de 23 ans, il composa en 1751 une *Disquisitio mathematica* (Recherche mathématique) sur la figure de la terre qui attira sur lui l'admiration des savants européens. Frisi fut appelé en plusieurs pays, obtint de nombreuses décorations italiennes et étrangères, enseigna à l'université de Pise. Parmi les hommes de science barnabites, c'est sans nul doute le plus connu et le plus illustre.

Contemporain du père Frisi, le père Francesco de Regis (1720-1794) introduisit à Saint-Alexandre l'enseignement des mathématiques le plus moderne et le plus complet.

À côté des mathématiques, la physique également était florissante. En 1760 – toujours à Saint-Alexandre – on acheta une quantité grandiose d'appareils pour les expériences qui transformèrent la bibliothèque, au dire du chroniqueur, en un arsenal. C'est ainsi que se constitua la première base du plus ancien cabinet de physique, augmenté ensuite par les instruments apportés de Brera, c'est-à-dire du collège des Jésuites supprimé, et développé admirablement par le père Giuseppe Racagni (1742-1822).

368 - Parallèlement à la physique naissait, vers 1770, le musée d'histoire naturelle. L'âme en fut le père Ermenegildo Pini (1739-1825), homme de science et philosophe. Il fit plusieurs voyages à l'étranger et fut souvent consulté par le gouvernement autrichien pour des entreprises qui exigeaient des connaissances en chimie et en géologie.

Nous ne voudrions pas taire le nom d'un dernier barnabite, scientifique et aussi très bon orateur. Il s'agit du père Felice Caronni (1747-1815) dont la vie, dit le père Premoli, tient du roman. Ses intérêts pour la numismatique lui firent courir de nombreux risques de la part des autorités gouvernementales soupçonneuses. Nous renvoyons au *Ménologe* (4,123) ceux qui veulent en savoir plus.

THÉOLOGIENS

369 - Dans le domaine proprement ecclésiastique, le 18^e siècle se termine par l'astre Gerdil (194). Il est vrai que ce fut surtout durant le siècle précédent que nos pères purent se vanter de savants théologiens et biblistes, moralistes et canonistes, comme les pères Giovanni Angelo Bossi (1590-1665), Aimone Corio (1606-1679), Alessandro Maderni (1617-1685), Giovanni Paolo Paravicini (1641-1714) et Giovanni Claudio Pozzobonelli (1655-1718). Nous ne nous attarderons pas sur ces noms parce que nous pensons qu'il vaut mieux se faire une idée plus complète de leurs mérites scientifiques en lisant la *Bibliographie* de Boffito ou le *Ménologe*.

Au 18^e siècle s'impose pour la science morale le père Francesco Roero (Rotario) (1660-1748) qui peut nous intéresser de près en tant qu'auteur d'une *Théologie morale des réguliers* 1720-22), où reviennent fréquemment des citations de nos *Constitutions* et des commentaires des directives qu'elles donnent.

Avec Roero, nous pourrions citer le père Sebastiano Giribaldi (1643-1720) dont les livres de morale furent loués par Benoît XIV.

370 - Viennent enfin les auteurs de théologie spirituelle (ascétique et mystique, comme on a l'habitude de dire).

Tous se souviendront du vénérable Bartolomeo Canale (1605-1681) qui publia en 1670 son *Diario spirituale* (Journal spirituel) dont le père Boffito recense 11 éditions (la dernière date de 1909. Mais on consultera aussi Premoli, *Storia*, 2,322). Il fut un temps où cet ouvrage était lu en communauté, au réfectoire, durant l'Avent et le Carême. Il écrivit en 1694 un autre ouvrage spirituel, *La verità scoperta al cristiano* (La vérité découverte au chrétien), qui fut également accueillie avec beaucoup de faveur.

À la tradition inaugurée par le père Canale se rattache le père Quadrupani (1740-1807) dont nous avons déjà eu l'occasion de parler (151). S'inspirant de la doctrine de saint François de Sales, il écrivit les fameux *Documenti per istruzione e tranquillità delle anime* (Documents pour l'instruction et la tranquillité des âmes) qui eurent, de son vivant, pas moins de 30 éditions, qui furent traduits et qui sont encore réédités de nos jours. Rosmini appelle l'opuscule de Quadrupani « un grand et beau petit livre ».

UNE NOUVELLE GÉNÉTION SE LÈVE

371 - Une génération culturelle se termine, une autre surgit sur les ruines de la Révolution.

Le 19e siècle et les premières années du 20e sont l'époque où nos pères atteignirent un niveau insurpassable d'activités et de productions culturelles. Indubitablement, la tradition du siècle précédent avait une bonne influence sur les générations barnabites successives. De plus, la multiplication des écoles et des collèges exigeait une spécialisation continue des enseignants et une modernisation du matériel scientifique. Mais une question nous vient spontanément à l'esprit : comment, à partir d'un groupe aussi exigü (les Barnabites diminuèrent de moitié à cause des différentes révolutions), s'est libérée une vitalité aussi puissante ?

C'est parce que les Barnabites, peu nombreux et peu répandus, ont toujours mis à la première place l'idéal de la qualité. Ceci, par ailleurs, ne leur devait pas être difficile car ils portaient dans leur sang cet esprit d'élites qu'il faut forcément leur reconnaître comme une caractéristique particulière (488 sv.).

ÉCRITURE SAINTE

372 - Nous pourrions distinguer les domaines dans lesquels les Barnabites se signalèrent par leur connaissance et leur activité tant dans le domaine ecclésiastique que dans le domaine profane.

Dans celui des sciences ecclésiastiques, la tradition du 17e siècle fut reprise avec énergie. C'est le grand Gardil qui l'avait reportée au premier plan dans le Congrégation. À la lumière de cet authentique champion de la culture se forma à Saint-Charles ai Catinari cet institut théologique dont nous avons déjà parlé (279) et qui compte, d'abord parmi ses élèves et plus tard parmi ses professeurs, des personnes de premier plan comme les pères Lambruschini et Grandi, qui en relevèrent le niveau, et, après eux, les pères Vercellone, Bruzza, Bilio, Savi, Granniello, Ferrari, Sergio et Semeria.

Le père Carlo Vercellone (1814-1869) fut un remarquable bibliste. En additionnant les petits ouvrages et les plus importants, ses œuvres atteignent une septantaine. Son chef-d'œuvre est *Varianti della Volgata* (1860) (Variantes de la Vulgate) et la première édition critique du très célèbre *Codex Vaticano B* (1857). La mort l'enleva à 55 ans. Divers Barnabites furent désignés pour continuer son œuvre. Le père Gaetano Sergio mérite d'être cité (1845-1920), mais sa contribution n'eut pas un résultat très heureux à cause du très fort affaiblissement de la vue dont il fut frappé.

Entre-temps, au scolasticat de Rome, les supérieurs étaient en train de préparer d'autres successeurs dans le domaine biblique. L'un d'entre eux était le père Semeria mais il en fut bien

rapidement détourné vers sa nouvelle destination à Gênes. L'autre est le père Paolo Savi, contemporain et grand ami de Semeria, mais qui est mort très jeune en 1893. C'est ainsi que s'est éteinte une tradition scientifique qu'on aurait voulu voir continuer et les précieux documents (*codices*) que le père Vercellone avait recueillis avec soin furent plus tard cédés à la Bibliothèque vaticane, comme une plaque commémorative placée à son entrée le rappelle encore.

L'ancrage dans l'Écriture du magistère chrétien émerge à nouveau dans les premiers cours tenus par le père Semeria à l'École supérieure de religion fondée à Gênes en 1897, tandis que nous devons attendre l'après-Concile pour assister à un intérêt renouvelé pour les recherches bibliques, spécialement grâce aux pères Giovanni Rizzi (1950-) et Giuseppe dell'Orto (1949-). De ce dernier, les lecteurs de l' "Eco dei Barnabiti" et de la "Voce di sant'Antonio" connaissent bien les précieuses contributions.

ARCHÉOLOGIE

373 - Les études archéologiques rencontrèrent elle aussi une grande faveur dans notre Ordre. Déjà le père Angelo Cortenovis (1727-1801), le plus illustre des six pères qui honorèrent notre Congrégation au 18^e siècle, s'était intéressé à l'archéologie et il fit des recherches dans le Frioul. Il fut suivi par le père Michele della Torre qui recueillit son héritage. Nous avons déjà parlé du père Caronni, numismate.

Cette tradition archéologique fut reprise au 19^e siècle par deux grands personnages: les pères Ungarelli et Bruzza. Luigi Ungarelli (1779-1845) déchiffra les obélisques de Rome et rassembla le fruit de ses longues études dans son œuvre monumentale intitulée *Interpretatio obeliscorum Urbis* (Interprétation des obélisques de la Ville [de Rome]) (1842). Ses mérites dans le domaine de l'égyptologie lui valurent, de la part de Grégoire XVI, la charge de fonder le Musée égyptien du Vatican.

Autour du père Bruzza (1813-1883) se rassembla la "Société de ceux qui cultivent l'archéologie chrétienne" qui compte, entre autres, un de Rossi et un Marucchi, promoteurs de la renaissance des recherches sur les catacombes romaines.

Les études de Bruzza, qui méritèrent les éloges de Mommsen, concernent les antiquités de Verceil et celles de Rome. Notre confrère peut bien se dire martyr des catacombes puisque, par suite d'une malheureuse chute durant les fouilles de la crypte de saint Hippolyte, la mort brisa sa santé robuste en 1883.

Nous pourrions citer d'autres noms d'archéologues, par exemple le père Leopoldo de Feis (1844-1909) et le père Umberto Fasola (1917-1989) qui a accompli des recherches importantes surtout dans le "Cimetière majeur" de la via Nomentana et dans les catacombes de saint Janvier à Capodimonte de Naples où il retrouva l'endroit des sépultures. Il découvrit aussi, dans sa passion pour les fouilles, des corps de saints martyrs gardés dans les catacombes romaines. Il fut longtemps secrétaire de la Commission pontificale d'Archéologie sacrée.

Rentrent aussi dans le domaine archéologique les études d'Assyriologie qui ont fait connaître internationalement le père Luigi Cagni, orientaliste (1929-1998).

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

374 – Le Père Giuseppe Graniello (1834-1896) s'attacha aux études plus spécifiquement théologiques. Membre de plusieurs Congrégations de la Curie romaine, il fut élevé à la dignité d'archevêque puis de cardinal (1893). Nous avons déjà parlé de lui comme d'un fervent partisan de l'œcuménisme (344 et 358).

À côté de Graniello, nous devons placer un autre savant remarquable, le père Luigi Ferrari

(1831-1907) qui, comme plusieurs pères cités dans ce chapitre, a été chargé de la responsabilité suprême de l'Ordre. Il est l'auteur du *De statu religioso Commentarium* (Commentaire sur l'état religieux) (1896), ouvrage qu'il faut absolument consulter pour avoir une connaissance approfondie de nos *Constitutions* latines, tout comme l'ouvrage de Roero (369).

Nous devrions placer dans le nombre de ceux qui ont étudié les problèmes théologiques le père Giovanni Semeria (1867-1931). Son œuvre fut vraiment encyclopédique : de l'Écriture au dogme, de l'histoire ecclésiastique à l'apologétique, de la liturgie à l'art sacré. Semeria fut un esprit éclectique et il eut le mérite de divulguer pour le laïcat les grandes vérités de la foi chrétienne. Son style très attrayant dépassa les barrières du soupçon et même celui de l'ostracisme qu'une opposition imprudente lança contre ses écrits, alors que ceux-ci étaient avidement recherchés et lus non seulement dans les milieux qui voulaient une réforme religieuse mais jusque dans les séminaires.

Ces écrits sont aujourd'hui d'une surprenante actualité, ne serait-ce que par la clarté de l'exposition et la recherche impartiale de cet accord entre la science et la foi qui fut comme le programme de l'activité intellectuelle de ce grand apologiste.

Enfin, nous ne voulons pas taire les noms des Barnabites qui écrivirent des ouvrages ascétiques. Nous pourrions citer les pères Alessandro Teppa (1806-1871), Luigi Cacciari (1827-1905), Ignazio Pica (1836-1915), Albert Schmerber (1873-1953), Achille Desbuquoit (1874-1961), et Michèle Favero (1885-1965). Pour tous ceux-ci également, nous renvoyons à Boffito.

Dans leur groupe, et à cheval sur les deux millénaires, nous pouvons placer des études et des activités concernant la pratique de la méditation tellement particulière à notre Ordre. Le père Antonio Gentili a retrouvé dans les archives, qui le conservaient jalousement parce qu'en leur temps (1688) il avait été mis à l'Index des livres interdits, l'ouvrage de père François Lacombe (1640-1715) *Orationis mentalis analysis* (Analyse de l'oraison mentale) édité à Verceil en 1686.

L'intérêt croissant pour les pratiques de la méditation, surtout après les apports des traditions asiatiques à partir de 1970 environ, s'est traduit dans des propositions pastorales dans les "Cours de prière profonde" et les "Cours de jeûne et de méditation pour la purification intégrale". Elles sont dues également au père Antonio Gentili.

LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE ET SCIENCES

375 - Dans le domaine des études qu'on appelle profanes, en plus du père Ungarelli que, pour faciliter notre exposé, nous avons cité plus haut, d'autres noms prestigieux se présentent à nous. En littérature, nous enregistrons deux grands experts en langue latine qui ont rendu illustres respectivement les collèges de Bologne (S. Luigi) et de Naples (Bianchi). Le père Pietro Rosati (1834-1915), ami de Pascoli et auteur de poèmes latins qui obtinrent plusieurs fois la *magna laus* (la grande distinction) au concours annuel d'Amsterdam. C'est de lui que sont les hymnes des Matines et des Laudes de l'Office du saint Fondateur.

Au père Francesco Tranquillino Moltedo (1839-1919) sont dus les hymnes des Vêpres. Il est le second latiniste dont nous faisons mention et il est connu également dans l'hagiographie barnabite pour avoir écrit la vie du saint Fondateur à l'occasion de sa canonisation ainsi que celles de saint François-Xavier Bianchi (1893) et de saint Alexandre Sauli (1904).

Citons enfin le père Giuseppe Gariolo (1924 -), expert de la littérature latino-américaine et professeur à l'université de Buffalo (États-Unis).

376 - De la littérature, passons aux disciplines philosophiques et pédagogiques.

Nous pourrions parler des pères qui ont contribué à la renaissance du thomisme dans notre Congrégation à la fin du 19^e siècle. Nous préférons nous arrêter sur deux personnes remarquables.

Le premier est le père Domenico Bassi (1875-1940), auteur renommé de livres de pédagogie dont nous ne citerons que *La saggezza nell'educazione*, de 1927 (La sagesse dans l'éducation) et

auteur de textes de religion pour les écoles, qui jouirent d'une excellente renommée. Il fut un écrivain fécond (Bofitto énumère 63 publications) et grand connaisseur de la patristique latine.

Le second est le père Vincenzo Cilento (1903-1980). Ses intérêts d'homme d'étude se sont progressivement déplacés de la philologie classique à la philosophie néo-platonicienne et à la pensée médiévale. Il eut, entre autres, la charge de professeur ordinaire à l'Université de Naples et il y enseigna la philosophie des religions antiques. Sa production littéraire est ample : y tiennent la première place sa traduction des *Ennéades* de Plotin ainsi qu'un recueil d'essais sur le Moyen-Âge qui sont une bonne aide pour les lycéens.

Le père Erich Georg Hennings (1928 -) né à Dantzig (Gdańsk) mais travaillant au Brésil s'est adonné surtout à des recherches dans le domaine de la philosophie moderne.

377 - Pour terminer notre revue, passons aux hommes de science. Les collèges de Moncalieri et de Florence peuvent se vanter d'avoir promu des études d'un haut niveau de recherche scientifique. S'en firent les promoteurs, dans le premier collège, le père Francesco Denza (1834-1894) qui s'est signalé par ses études de météorologie et d'astronomie, au point d'attirer sur lui l'attention de Léon XIII qui l'appela à Rome pour relancer et perfectionner l'Observatoire du Vatican. Par un *motu proprio*, le pape lui confia cette charge au lendemain de son jubilé (1888). On y lisait entre autres : « Pour cette œuvre, nous avons choisi des hommes savants et actifs et nous avons mis à leur tête le père Francesco Denza, des Clercs réguliers de saint Paul, homme très savant en astronomie ».

Grâce au père Denza, l'Observatoire du Vatican fut mis au nombre des 18 observatoires du monde entier entre lesquels fut réparti le gigantesque travail d'établir une carte du ciel.

Au collège de Florence travailla le père Timoteo Bertelli⁴⁹ (1826-1905), un des pionniers de la sismologie moderne et inventeur du sismographe qui porte son nom. C'est à lui qu'on doit la découverte de la dépouille mortelle de saint Antoine-Marie Zaccaria dont on avait perdu la trace, dans la crypte de l'église Saint-Paul converti des Angéliques de Milan (1891).

Avec le père Bertelli travailla le père Camillo Melzi (1851-1929) qui, à ses travaux de sismologie, unit des recherches approfondies sur l'histoire de l'astronomie, spécialement celle du Moyen-Âge.

Fut aussi sismologue, mais surtout grand chercheur en optique, le père Giovanni Cavalieri (1807-1874) qui précéda d'une génération tous les pères cités ci-dessus.

LES ÉTUDES BARNABITIQUES

378 - Études ecclésiastiques, études profanes et études...barnabitiennes. En considérant l'histoire de la culture dans notre Ordre, il semble qu'il y ait une sorte d'affinité élective entre les études de tout genre et les études barnabitiennes. En général, nous pouvons dire que surtout les grands noms de la littérature, mais aussi des sciences, se sont adonnés à des études sur la Congrégation.

Le 18e siècle s'ouvre avec les monumentaux *Mémoires* du père Luigi Barelli (1564-1725), distribués en deux gros volumes et se termine par les recherches passionnées d'archives entreprises par le père Angelo Cortenovis (1727-1801), à qui nous devons la "redécouverte" des écrits de fra Battista da Crema et la "réhabilitation" de la sœur Paola Negri.

Tandis que la production du père Barelli, ample et détaillée, est surtout discursive et pas excessivement préoccupée de soustraire à l'oubli des faits ignorés qu'il fallait reconstruire de manière critique, les intentions du père Cortenovis, en bon archéologue qu'il était, vont plus au fond

49 Pour le père Bertelli, il est intéressant de consulter sur Google (internet) les différents articles qui lui sont consacrés, entre autres ceux qui proviennent de Wikipedia, du Dictionnaire biographique Treccani et de l'Encyclopédie Treccani. Son invention permet surtout de déceler les séismes de très faible intensité. On peut trouver des photos des appareils du P. Bertelli dans l'Eco dei Barnabiti, 4/2012, pp. 44-45.

des choses. Les historiens du siècle suivant lui devront beaucoup. En première ligne vient le père Innocente Gobio (1814-1874), auteur de ce qu'on a appelé la "Collanina rosa" (le petit recueil rose) que nous connaissons déjà pour l'avoir plusieurs fois citée (173).

Avant lui, un apport considérable à notre historiographie avait été fourni par le père Luigi Ungarelli, auteur de la *Biblioteca scriptorum* (1836) (Bibliothèque des écrivains) qui passe en revue les publications barnabites (mais non seulement) du premier siècle de notre histoire et dont l'œuvre est un précédent des insurpassables volumes du père Boffito. Le père Vercellone publia, après un travail minutieux sur les recueils manuscrits, l'histoire classique de Gabuzio (1852) ; il recueillit, en cinquante volumes conservés dans les archives de Saint-Charles ai Catinari, les œuvres de Gerdil et fit d'autres recherches qui donnèrent naissance à l'*Iconoteca barnabita* et la *Tabula synoptica* à laquelle nous nous sommes souvent référés pour nos statistiques.

Ce fut pourtant le 20^e siècle qui nous donna des synthèses de l'histoire et de la bibliographie barnabites qui rendirent plus facile l'étude de la vie de l'Ordre et de son activité culturelle.

Nous vient tout de suite à l'esprit la trilogie des pères Luigi Levati (1858-1936), Orazio Premoli (1864-1928) et Giuseppe Boffito (1864-1944). Dans l'introduction, nous avons largement fait mention de leurs écrits et nous n'allons donc pas nous y attarder ici.

Nous ne voudrions toutefois laisser dans l'oubli le père Giuseppe Colombo (1838-1884), prédécesseur du père Levati pour les recherches biographiques sur les Barnabites « remarquables ».

L'activité de ces confrères, l'amour de la recherche, le sérieux scientifique constituent pour nous un chemin qui doit être continué, aussi parce que leurs ouvrages ne vivent qu'avec l'apport des révisions et des compléments postérieurs.

Il faut donc signaler les études historiques accomplies par le père Giuseppe Cagni (1922-) qui ont surtout été publiées dans les pages des "Barnabiti Studi", ainsi que les précieuses contributions du père Sergio Pagano (1949-) devenu préfet des Archives secrètes vaticanes et élevé ensuite à l'épiscopat avec le titre de Celene (2007). N'ont pas moins d'importance les recherches de caractère historique menées par les pères Achille Erba (1926-2012), Andrea Erba (1930-) devenu ensuite évêque de Velletri, et Filippo Lovison (1962-), enseignants d'histoire ecclésiastique en diverses universités. Parallèlement à ces études historiques, nous citons celles qui concernent la spiritualité du saint Fondateur et, plus généralement, celle de notre Ordre. Il nous suffit de citer l'étude du père Mauro Regazzoni (1957-) sur *La spiritualité des l'Ordre des Clercs réguliers de saint Paul*, faisant partie de sa thèse de licence en spiritualité soutenue au Teresianum de Rome en 1998.

DE L'ÉCOLE POUR L'ÉCOLE

379 - Toute cette vivacité intellectuelle ne pouvait, en définitive, que venir de l'école et conduire à l'école. Nous avons déjà dit que, sous la pression des événements et par suite d'une évolution plus mûre de notre esprit, la Congrégation avait graduellement calmé ou rejeté certains gros préjugés à l'égard de l'apostolat de l'éducation : écoles et internats.

Son attitude positive envers l'enseignement, après la fatidique année 1605, était devenue plus grande et avait permis cette floraison de talents et d'œuvres culturelles que nous venons de voir.

L'enseignement et l'éducation recommencent à former, après le tourbillon de la Révolution, un idéal qui s'impose à l'Ordre, en considérant également sa position dans la société du temps (274,

^e**276**). Au 19^e siècle, les Barnabites s'attirent le renom de Congrégation enseignante.

Deux collèges-internats survivent aux suppressions : le san Luigi de Bologne (fondé en 1774) et le san Francesco de Lodi (depuis 1883). Auparavant, il avait son siège à S. Giovanni delle Vigne.

Les autres, que nous allons maintenant passer en revue, datent tous des 19^e et du 20^e siècles.

Nous avons déjà noté plus haut qu'il était tout à fait de l'intérêt des gouvernements d'après la Restauration d'entreprendre une politique de l'enseignement ancrée dans de solides principes sociaux et moraux. Il n'y avait rien de mieux, dans ce but, que de rappeler les religieux que des lois imprévoyantes avaient éloignés d'une tâche qui leur était aussi congénitale.

Celui qui donna le départ à une reprise des œuvres d'éducation et d'enseignement de la jeunesse fut Carlo Alberto lui-même au Piémont : en 1835, il confia aux Barnabites le collège de Moncalieri, en lui donnant la qualification de "royal".

En 1867, vint le tour de deux autres collèges : La Querce à Florence et le Bianchi à Naples. D'internats, on passa aux externats ou aux semi-internats avec le Vittorino da Feltre à Gênes (1895- et le Zaccaria de Milan (1897).

Au 20^e siècle naquirent des internats (toujours en Italie, car l'histoire des fondations à l'étranger sera examinée dans un autre chapitre) à Voghera (1923) à Trani (1929) et à Naples (collège Denza, 1938). Dans ces instituts avait été pratiquée une tradition pédagogique dont Stocchetti décrit les traits les plus importants de la manière suivante : « S'adresser à tout l'homme, en s'oubliant toujours soi-même en se sacrifiant pour les autres ; précéder par l'exemple ; respecter dans le jeune ce que Dieu lui-même respecte , créer entre soi et l'élève un rapport grâce auquel, dans une modestie vigilante, une affection pure, une distinction native de comportement, on se met au niveau de l'élève : tels sont les motifs, les méthodes, le caractère particulier de la pédagogie des pères, la science et la sagesse de leur éducation silencieuse et discrète ».

ÉCOLE ET CULTURE

380 - Arrivés à ce point, nous devons nous poser deux interrogations auxquelles nous tenterons de répondre de façon adéquate. Tout ce que nous avons dit nous conduit à deux réflexions : 1) dans notre Ordre a toujours été très vivant le lien entre l'école et la culture. Comment cette situation se présente-t-elle aujourd'hui ? 2) la formation intégrale (instruction et éducation) a constitué progressivement un champ spécifique d'apostolat pour nos pères. Mais cet apostolat n'est-il pas en crise aujourd'hui ?

En ce qui concerne les rapports entre l'enseignement et la culture, il est opportun de nous référer à une *Lettre circulaire* du père général Clerici, intitulée *Les Barnabites et les études* (n° 46, 1949). Il commence en disant que « aux Fils de saint Paul et de saint Antoine-Marie Zaccaria...est confiée une devise qui est un programme : "*Attende tibi et doctrinae* : consacre-toi à toi-même et à l'étude". C'est donc, pour ainsi dire, une obligation pour notre famille, un engagement d'honneur de continuer la belle tradition culturelle que nous ont laissée les pères qui nous ont précédés ».

Il met ensuite en lumière la « nécessité de la science » et nous voudrions que ces considérations soient présentes à l'esprit de tout aspirant barnabite.

La nécessité de la science pour un Barnabite et le poids de toute une tradition poussent le père général à formuler certains points importants, qui demeurent encore, pour nous aussi, riches d'enseignements. Il remarque que le travail extérieur l'emporte sur le travail intellectuel (p. 9) et invite « à mieux employer les forces intellectuelles et à réduire les autres occupations à l'extérieur » (ibidem). « Certains confrères pourraient être capables de le faire, mais ils furent et sont surchargés de travail et cela ne leur laisse pas le temps et le calme nécessaires pour les études et les recherches bibliographiques et critiques qu'exigent les temps modernes. C'est précisément parce que, plus tard, quand on est engagé pleinement dans l'apostolat, on trouve difficilement le temps de s'adonner aux études, que j'invite nos étudiants clercs à trouver du temps maintenant et à s'appliquer avec toute la force de leurs énergies juvéniles, durant l'année scolaire et les vacances d'été, pour élargir et approfondir leur science... » (p. 23)

Le père général invite avec franchise « à examiner avec humilité et sens des responsabilités...même un petit talent enfoui par paresse ou par timidité, ou à cause d'une estime exagérée pour d'autres matières plus immédiatement utiles pour l'enseignement dans les collèges et

les externats... » (ibidem).

Se référant à une exhortation adressée par le père Vercellone à ses disciples, le père Clerici donne quelques « recommandations pratiques » à tous ceux qui « *sapientissimae Congregationi nomen dederunt* » (qui ont donné leur nom, [c'est-à-dire sont entrés, se sont inscrits] à cette très savante Congrégation) : que l'étude soit faite en profondeur ; qu'elle soit universelle ; que l'étudiant ne néglige pas les exigences intellectuelles modernes et ne dédaigne pas d'adapter ses méthodes au temps présent ; qu'il travaille méthodiquement (« il est très utile d'employer des fichiers bibliographiques et thématiques ») ; qu'il se tienne constamment à jour et qu'il s'applique intensément à ses études.

381 - Puisqu'il s'adresse à des aspirants barnabites, il nous semble que ce document de notre magistère vivant ne devrait pas rester ignoré.

Mais nous n'avons pas encore tout dit sur les motifs du déphasage entre l'école et la culture auquel on a fait allusion. Ce déphasage dépend également, et sans nul doute, du fait qu'aujourd'hui l'enseignement est programmé par l'État et laisse peu ou pas du tout de place à l'initiative personnelle. Les matières et la méthode de suivre le programme sont si minutieusement indiquées qu'il est facile de se contenter d'un modeste cliché. De plus, la vie est devenue tellement riche de stimulants, si bruyante, si distrayante, que l'étude ne trouve plus le milieu recueilli des bibliothèques silencieuses : rares sont ceux qui aiment leur cellule – dit le père Clerici – la bibliothèque, la salle d'archives et le cabinet de physique » et il poursuit : « Nous retrouver en retard sur la ligne du progrès et des nouvelles découvertes, nous qui devrions en être les pionniers ; nous sentir quasi ignorants des problèmes évoqués par tous ceux qui ne travaillent pas à leur charrue mais par leur plume : tout ceci nous met en condition d'infériorité... » (p. 9).

Que l'histoire que nous avons étudiée jusqu'ici soit pour nous maîtresse de vie. Elle nous enseigne que la promotion au sein de l'Ordre, avec continuité et sérieux scientifique, des études tant sacrées que profanes a conduit les Barnabites à un niveau culturel remarquable.

Parmi toutes les études qu'il faut promouvoir, qu'il nous soit permis de rappeler un seul point : les études pauliniennes. Le père général, dans sa lettre circulaire que nous avons parcourue ça et là, recommandait « d'approfondir l'étude des lettres de saint Paul...Il semblerait qu'aujourd'hui, notait-il, nous avons laissé échapper le primat d'une étude qui, pour nous, Fils de saint Paul, devrait être notre prérogative et notre ambition ».

Un décret capitulaire de 1958 a ensuite ratifié cette directive.

APOSTOLAT EN CRISE ?

382 - La deuxième réflexion que, honnêtement, nous ne pouvons pas omettre, nous pose un gros point d'interrogation : l'apostolat de la formation intégrale dans nos collèges et nos écoles n'est-il pas aujourd'hui en crise ?

On nous dit : « Cette forme d'activité absorbe beaucoup d'énergies précieuses ». Or, on pourrait inviter à établir quelques statistiques concernant les maisons et les membres de l'Ordre. Nous verrions que notre apostolat dans le domaine de l'éducation n'a pas, toujours et partout, été aussi prédominant que nous serions conduits à le penser. Nous, membres de cette Congrégation, nous devrions nous faire une idée globale et ne pas considérer l'activité que déploient nos pères dans l'éducation et la formation de la jeunesse comme fermée au ministère direct du confessionnal et de la prédication ou aux amples horizons de la coopération missionnaire (l'exemple de la *Jeunesse missionnaire barnabitique* à laquelle adhèrent bon nombre de nos aspirants pourrait nous l'apprendre!). Ce qui épouvante des jeunes est de finir momifiés sur une chaire d'enseignant... Mais n'est-ce pas là notre mission ? L'école ou l'internat ne sont rien d'autre que des manières, soumises certainement à des mises à jour continues, de nous approcher des âmes pour les former

solidement à la vie évangélique et apostolique.

On dit : « Cette forme d'activité est bourgeoise et conduit à l'embourgeoisement ». Personne ne nie que la classe sociale qui a fréquenté et fréquente nos instituts et les milieux dont elle fait partie soient bourgeoise dans la majorité des cas. Et il ne faut pas nier le danger d'embourgeoisement. Mais ici il est question de nous entendre. Le mot d'ordre paulinien « tout à tous » doit nous pousser à nous approcher avec détachement évangélique de tout milieu social. Nous devrions nous proposer d'influencer tous ceux que nous approchons et non de nous laisser influencer. Le Concile Vatican II, par son invitation à une pauvreté vécue individuellement et communautairement (*Décret sur les religieux*, n.13) et à une réelle collaboration tant avec les possédants qu'avec les gens dans le besoin, (*Constitution pastorale*, n.27) inspirera de nouvelles solutions, plus adaptées à ce grave problème. Et il ne sera d'ailleurs pas superflu de noter que le risque de se dénaturer par la contagion, en se laissant influencer plutôt qu'en influençant, est lié à toute activité.

On dit aussi : « Cette forme d'activité est stérile, c'est une fatigue inutile ». Il est bien vrai que nous devons nous exercer à un apostolat fécond, tel aussi qu'il enrichisse notre Ordre de nouvelles recrues. Outre que cet apostolat de l'éducation – et nous le verrons un peu plus loin – est un apostolat authentique, la fécondité ne dépend pas du type d'apostolat, mais de nous. Ce sera une fécondité directe ou indirecte, à brève ou à longue échéance...cela ne doit pas être très important à nos yeux : ce qu'il nous est important de noter est que les vocations ne sont pas le fruit des œuvres mais de la grâce. Telle est, au moins, la leçon de l'Évangile !

On dit, enfin, que cette forme d'apostolat paralyse les bonnes études. On a déjà fait allusion plus haut en quel sens et pourquoi. Mais n'allons pas trop vite à attribuer au système une faute qui, fondamentalement, a peut-être en chacun de nous ses racines.

JEUNES CONSACRÉS À LA CAUSE DU CHRISTIANISME

383 - Et pourtant...le Concile a rappelé et réévalué la mission éducatrice de l'Église. Il est donc bon, en réponse aux difficultés exposées ci-dessus, de faire suivre des observations positives.

Avant tout, le Concile dit que l'apostolat dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation « est un apostolat authentique, extrêmement convenable et nécessaire à notre époque » (*Déclaration sur l'éducation chrétienne*, n°8).

« Le saint Concile – lisons-nous dans la *Déclaration* citée ci-dessus – en exprimant sa gratitude aux prêtres, religieux et religieuses et aux laïcs qui, dans un esprit d'engagement évangélique, exercent le noble travail de l'éducation et de l'enseignement, de quelque type ou de degré que ce soit, les exhorte à persévérer avec générosité dans le travail qu'ils ont entrepris et à s'efforcer de se distinguer dans la formation des élèves à l'esprit du Christ, dans l'art pédagogique et dans l'application scientifique, de façon à promouvoir non seulement le renouveau de l'Église par l'intérieur, mais aussi à en maintenir et à en accentuer la présence bénéfique dans le monde moderne, spécialement dans les milieux intellectuels » (n° 12).

La parole de Jean Chrysostome : « Rien n'est plus inutile qu'un chrétien qui ne sauve par les autres » est tout à fait d'actualité et pourrait bien figurer comme enseigne pour tout notre apostolat dans le domaine de l'éducation.

À ce propos, une pensée de Pie XII vient à notre secours : « L'éducation serait incomplète si elle se limitait à assurer le bien personnel, physique et moral, temporel et éternel des élèves. Elle doit aussi les former et les préparer à exercer une influence salutaire sur leur époque et leur génération, et même sur les générations futures, pour qu'elles traversent le monde en le laissant meilleur et plus beau qu'elles l'ont trouvé ».

Qu'on dise, si on le croit, que l'apostolat de l'éducation est en crise. Mais ce sera toujours une crise salutaire et bénéfique, une crise de croissance apte à lui donner les dimensions sociales et

communautaires de la redécouverte du visage de l'Église.

Le cardinal Suenens a formulé ce principe lumineux : « Pour qu'une école puisse se dire chrétienne, elle doit former des jeunes consacrés à la cause du Christianisme dont l'Église et le monde ont besoin ».

N'était-ce pas le programme que Pie XI reconnaissait comme une marque propre des Barnabites ?

Le texte de son discours nous est déjà connu (317) mais nous voulons le proposer à nouveau à la réflexion de tous, comme conclusion de ce chapitre : « Sa Sainteté savait que ces jeunes (de nos instituts) sont éduqués non seulement chrétiennement et catholiquement pour leur avantage individuel, mais aussi qu'ils doivent être éduqués à un autre devoir, celui de l'apostolat. C'est un effort beau et généreux et surnaturellement naturel ; c'est la plus belle manière de montrer à Dieu notre gratitude. Par lui, nous tous – concluait le Pape – nous distribuons les trésors de la sainte mère Église ».

C'est encore le même Pie XI qui soulignait que les Barnabites travaillaient « à la propagation, à l'application toujours plus large, plus vaste, plus profitable, plus parfaite des fruits de la Rédemption, spécialement quand ils se consacraient « à l'éducation chrétienne et non à une éducation quelconque, mais à une éducation chrétienne, excellemment chrétienne, profondément chrétienne, consciemment chrétienne et donc durablement chrétienne, comme vous la comprenez » (320).

Nous noterons que le problème examiné dans les deux derniers paragraphes est spécifiquement italien. Dans nos autres écoles, hors d'Italie, le problème scolaire a plus clairement des aspects de formation et d'apostolat chrétien (par ex. le Congo, le Chili, l'Argentine, les États-Unis, les Philippines).

Notes

361 - Il s'agit d'un texte puisé en O. Premoli, *Histoire des Barnabites de 1700 à 1825*, page 188.

362 - Les témoignages des Verri sont tirés de Premoli, id. P 404 et de *I Barnabiti nel IV centenario della fondazione* (Les Barnabites dans le 4e centenaire de leur fondation), pp 361 sv.

363 - Pour Manzoni, voir *Les Barnabites dans le 4e centenaire de leur fondation*, pp. 364 sv., et G Cagni, *Manzoni e i Barnabiti*, "Eco dei Barnabiti", mars-avril 1985, 2-6. Sur le père Gaetano Volpini (1770-1808) et la référence au jeune Manzoni, on consultera : L.A. Biglione di Viarigi, *Un inedito manzoniano nell'archivio Lechi di Brescia* (Un écrit inédit de Manzoni dans les archives Lechi de Brescia), Académie des sciences, des lettres et des arts, Brescia 1996. Le poème est dédié « À un calomniateur » et commence sur un ton amer qui résonne dans toutes les strophes : Ô toi qui sous ta graisse indomptable, cache un cœur si méchant...La vénérable tunique et la tonsure mystique (qu'elle soit une calvitie ou une tonsure)...ne cache pas la luxure fétide qui brûle ta moelle... ».

364 - Pour tous les Barnabites dont on parle dans le présent chapitre, nous renvoyons à Boffito et au *Ménologe*. On trouve certaines allusions dans "Les Barnabites dans le 4e centenaire de leur fondation", pp. 227 sv. Voir aussi l'Appendice (518)

365 - De la polémique entre Banda et Parini, Premoli en traite dans le 3e volume de son *Histoire*, citant en appendice un écrit de Manzoni qui parle de ce sujet (p. 525).

367 - À l'Institut polytechnique de Milan s'est tenu un congrès sur Frisi dont nous signalons les Actes : (aux soins de G. Barberini), *Ideologia e scienza nell'opera di Paolo Frisi (1728-1784)* (Idéologie et science dans l'œuvre de Paolo Frisi) 2 vol., Milan 1987, avec un profil biographique rédigé par A. Gentili, Vol. 2, pp. 7-30).

368 - Sur Caronni, cf. G. Cagni *Una vita avventurosa : il padre Felice Caronni (1747-1815)*. (Une vie aventureuse : le père Felice Caronni), "Barnabiti studi", 13/1996, pp. 239-357.

370 - Les rapports des Barnabites avec Rosmini et le "rosminianisme" furent étroits. On lira G. Scalese, *Il rosminianesimo nell'Ordine dei Barnabiti* (Le rosminianisme dans l'Ordre des Barnabites), "Barnabiti studi", 7/1990, 67-136 ; 8/1991, 55-148 ; 9/1992, 175-265.

372 - L'activité scientifique du père G. Rizzi (1950 -) s'étend à divers secteurs des sciences bibliques. Pour les éditions Dehoniane, il a rédigé la synopse hébraïque-grecque-araméenne des "Petits prophètes", Bologne, 1992-2001. Il a recensé les éditions de la Bible conservées dans la bibliothèque de l'université Urbaniana de Rome : environ 1300 exemplaires en 160 langues (3 vol., Rome, 2006). Enfin, aux éditions San Paolo, il a publié : *Les anciennes traductions de la Bible*, Cinisello Balsamo 2009, et *Les traductions italiennes de la Bible*, id. 2010.

373 - Sur les pères Fasola et Cagni, on trouvera une brève étude en "Barnabiti studi", respectivement 6/1989, 231-271 et 15/1998, 337-385.

374 - Du père Favero, nous voulons surtout rappeler le manuel de spiritualité écrit pour nos clercs, *Ad quid venisti ?* (Dans quel but es-tu venu?), 4 vol., Eupilio, 1955. Du père Lacombe, cf. *Meditare. Analisi dell'orazione mentale* (Méditer. Analyse de l'oraison mentale), Milan, 1983. Précieuse est la "Note historique" du père Antonio Bianchi. Sur la méditation, son actualité et ses formes, on consultera la préface de la 11e édition de A. Gentili-A. Schnöller, *Dio nel silenzio. Manuale di meditazione*, "La fortuna crescente di una pratica universale", Milan 2009 (Dieu dans le silence. Manuel de méditation : "Le succès croissant d'une pratique universelle". Sur la pratique de la méditation jointe au jeûne, cf. A. Gentili, *A pane e acqua. Pratica e spiritualità del digiuno* (Au pain et à l'eau. Pratique et spiritualité du jeûne), Milan, 2006, et plus en général *Le ragioni del corpo. I centri di energia vitale nell'esperienza cristiana*. (Les raisons du corps. Les centres d'énergie vitale dans l'expérience chrétienne), Milan, 2007.

376 - Au père Cilento a été dédié un fascicule monographique de "Barnabiti studi", 20/2003.

377 - Sur le père Denza, cf. G. Mancino, *Francesco Denza meteorologo e astronomo* (Francesco Denza météorologue et astronome). On lira aussi G. Cagni, *Padre Francesco Denza e la Specola vaticana* (Le père Francesco Denza et l'Observatoire du vatican), en "Eco dei Barnabiti", 1991/2, 54-55.

378 - Pour se faire une idée sur l'historiographie barnabitique, on lira utilement les introductions que les pères Boffito et Premoli placent en tête, le premier à sa *Biblioteca barnabitica*, et le second à son *Histoire des Barnabites au 16e siècle*.

Parmi les historiens, rappelons le père Luigi Manzini (1875-1968), auteur de monographies sur Bascapè, Recrosio, Lambruschini, etc. Il a également étudié le recueil des lettres de la sœur angélique Paola Antonia Negri. Citons aussi le père Virginio Colciago (1908-1993) qui, pendant son activité de directeur de l'"Eco dei Barnabiti" et de "I Barnabiti studi" qui a duré plus de 30 ans, a recueilli un énorme matériel historique, indispensable pour mettre à jour les œuvres classiques de Boffito et de Premoli.

Quant à la constitution du "Centre d'études historiques" barnabitique (3 juillet 1991), on consultera "Barnabiti", 46/1991, 26-27 et S. Pagano, *Il nuovo Centro studi* (Le nouveau Centre d'études), en "Eco dei Barnabiti", 1993/1, 4-5 ainsi que F. Lovison, *Barnabiti studi in "veste"⁵⁰ (1984-2004)*, "Eco dei Barnabiti", 2004/3, 30-66. ("Eco dei Barnabiti" en soutane : 1984-2004).

Sur la nomination de Sergio Pagano comme Préfet des Archives secrètes du Vatican, cf. G. Cagni, *Al servizio della Santa Sede* (Au service du Saint Siècle), en "Eco dei Barnabiti", 1977/1, 30-31.

379 - Pour avoir de plus amples notices sur chacun des collèges, voir *Le scuole dei Barnabiti* (Les écoles des

50 « In veste » = « en soutane ». Le sens est celui-ci : Anciennement les pères Barnabites enseignants portaient la soutane noire. Désormais, 20 ans après sa naissance, la revue est capable de continuer au même niveau scientifique dont tant de confrères ont fait preuve dans le passé. (ce sens a été précisé par le p. Lovison lui-même).

Barnabites), cité en note dans la préface de ce Manuel.

382 - À l'objection de la "stérilité" du travail d'éducation dans les collèges, répondait le père Paolo Molteni dans une lettre adressée au père général, citée dans *L'educazione della gioventù* (L'éducation de la jeunesse) du père Clerici (p. 452). Nous renvoyons à la lecture de ce document intéressant.

**FONDATION ET DÉVELOPPEMENT
DES ÉCOLES APOSTOLIQUES**

La première école apostolique

Fondations au 19e siècle en France

En Italie

Le Règlement

Développements au 20e siècle

« Notre avenir est dans les écoles apostoliques »

Promotion des vocations

Les vocations adultes

Fin d'une expérience ?

LA PREMIÈRE ÉCOLE APOSTOLIQUE

384 - Quelle fut, dans notre Congrégation, l'année de naissance des Écoles apostoliques ? L'histoire de l'Église nous apprend que le 16^e siècle connut une floraison de nombreux séminaires pour préparer dignement au sacerdoce les jeunes aspirants.

Dans notre Congrégation également, tout spécialement après la crise de 1551, se fit sentir l'exigence d'accueillir des jeunes et de les préparer au noviciat.

Il s'agissait, ni plus ni moins d'un précédent lointain des Écoles apostoliques actuelles. Par une lettre du père Besozzi du 11 janvier 1560, adressée au supérieur de notre maison Saint-Barnabé, nous apprenons que dans cette communauté de Milan s'était déjà constitué un groupe d'aspirants. Celui qui en avait eu l'idée et s'en était fait le promoteur était le père général Melso. Il y recommandait de « chercher très rapidement à recruter des enfants donnant de bonnes espérances, pour leur réussite en honneur du Seigneur ». La décision fut prise par le chapitre général le 6 avril 1559. Les *Actes* signalent : « On discuta de faire un collège d'enfants de bon caractère et de leur rechercher un bon maître de grammaire et de désigner certains d'entre nous pour leur enseigner les mœurs chrétiennes ; on les placerait dans notre petite maison. La majorité décida de le faire ; ainsi, tant pour le nombre que pour l'âge des enfants, on s'en remettait au révérend père supérieur avec ses discrets pour tout ce qu'il fallait faire, les accepter et les renvoyer, mais qu'il ne fallait en accepter aucun qui n'eût pas la bonne volonté de servir Dieu ». Voilà donc la première école apostolique qui, en 1561, donna à la Congrégation en 1561 quatre novices, en 1562, le même nombre, et deux en 1563.

385 - Nous pourrions nous demander : qui fut le premier apostolique ? Il s'était envolé au ciel, comme pour obtenir du Seigneur une bénédiction sur la future institution. Mais laissons parler les *Actes* qui s'expriment avec leur habituel langage simple et sec. Le 8 décembre 1546, « Claudio da Porto -c'est ainsi qu'il s'appelait – vint chez nous pour apprendre quelque chose de bon. Mais le 20 mars 1547, il tomba malade parce qu'un morceau de fer lui était tombé sur la tête et il s'était fait mal sans qu'on s'en aperçoive. Il commença à aller plus mal et ainsi, le 21, à 1 heure de la nuit, il s'envola au ciel comme un petit ange. Le 22, il fut porté à Saint-Paul converti et enterré là », comme c'était la coutume pour tous les Barnabites, à commencer par Antoine-Marie Zaccaria lui-même, durant presque toute la première moitié du 16^e siècle, quand la maison de Saint-Barnabé n'était pas encore ouverte.

FONDATEURS AU 19^e SIÈCLE : EN FRANCE

386 - Bien que la fondation des Écoles apostoliques proprement dites, c'est-à-dire des maisons destinées à la formation religieuse des adolescents, depuis les premiers fondements solides de la vie morale, chrétienne et ascétique,...qui aient le même rôle que les petits séminaires de clercs (*Sedes sapientiae*, S. G., 6, 2, 2) remonte au 19^e siècle, nous pensons que l'idée de créer des groupes d'aspirants qui se préparaient à embrasser le vie barnabitique par la vêtue de novice, a été réalisée en certaines maisons de l'Ordre, sur le modèle de l'Alumnat de Saint-Charles alle Mortelle (Naples, 1765).

Mais il manque une recherche historique en ce domaine et on ne peut formuler que des conjectures, même si elles ont un certain fondement.

387 - Après la bourrasque de la persécution et des suppressions, dans un climat de laïcisme en progrès, le problème des vocations devint un problème toujours plus difficile et complexe ; on ne pouvait plus se contenter d'accueillir ceux qui frappaient à la porte de la maison religieuse. Il fallait

chercher, promouvoir, faire résonner sur les toits l'appel du Maître invitant au service de l'Église des hommes généreux et capables.

En réalité, ceci ne représentait pas un fait totalement nouveau. Comme les diocèses formaient leurs futurs lévites dans les petits séminaires, de même, les Ordres auraient pu fonder des institutions semblables pour conduire les jeunes aspirants à la vie religieuse. C'est ainsi que sont nées les Écoles apostoliques.

Leur fondateur, dans notre Congrégation, a été le père Albini, bon connaisseur en ce domaine car il avait réformé un séminaire diocésain, sur mandat de Pie IX.

Nommé général, il décréta l'institution de la première École apostolique, en France précisément, pays où l'irrégion menaçait en ses racines la vie de l'Église.

Cette École apostolique fut ouverte en France le 10 octobre 1857 par le père Benoît Nisser, vice-recteur de notre collège de Gien. Au début, ce fut un local de ce collège qu'on utilisa pour l'héberger, pendant que l'on préparait un nouveau siège, plus adapté.

Le père Nisser, aidé par de nombreux bienfaiteurs, fit construire le nouvel édifice à Montbricon, proche du collège de Gien. Les élèves y firent leur entrée en mai 1876. L'œuvre du père Nisser avait bien commencé et comptait déjà 64 apostoliques, parmi lesquels on peut rappeler la figure angélique d'Alexandre Fourdachon et du futur profès solennel Albert Bouquier, tous deux morts très jeunes.

Mais les lois anticléricales du gouvernement français obligèrent les pères à quitter la France. Le père Nisser, qui était italien, dut partir et l'École apostolique fut fermée. Treize apostoliques furent accueillis dans notre École apostolique de Gênes et les autres furent renvoyés dans leurs familles.

Une fois passée la bourrasque des bouleversements politiques, les pères rouvrirent en 1884 l'École apostolique dans une partie du collège de Gien.

EN ITALIE

388 - Passons maintenant à l'étude de l'influence qu'exerça la fondation française sur les Écoles apostoliques d'Italie. La bonne réussite de l'expérience de Gien et les heureuses espérances qu'elle donnait pour le bien de la Congrégation décidèrent les supérieurs à faire une nouvelle fondation en Italie.

Cette initiative est due au père Baravelli, élu général en 1877. Il favorisa et soutint la fondation d'une École apostolique à Gênes ; il en confia la charge au père Luigi Ferrari, assistant général. Le 26 octobre 1878, dans un édifice proche de l'église san Bartolomeo degli Armeni, s'éleva la première École apostolique. Durant les trois années qu'elle passa en ce siège, à la direction du nouvel institut se succédèrent des pères qui inculquèrent aux jeunes aspirants la dévotion au Sacré-Cœur, qui demeura typique pendant des décennies dans nos maisons de formation.

Vu les résultats prometteurs d'initiatives semblables, le chapitre général de 1880 approuva la fondation des Écoles apostoliques « *pro adolescentulis ad vitam regularem mature informandis* » (pour former convenablement les jeunes adolescents à la vie régulière).

389 - Entre-temps (1881), l'École apostolique de Gênes fut presque entièrement transférée à Crémone, lieu retenu plus favorable « pour les conditions des moyens et des circonstances locales ». (N'oublions pas que la ville dominée par le Torazzo (grosse tour) fut la patrie de notre Fondateur). La fondation et les premières vicissitudes de l'École apostolique crémonaise furent loin d'être faciles, mais Dieu bénit la transplantation de ce jeune rameau, destiné à ne pas rester seul. De fait, sur l'initiative du père Nisser, fut ouverte à Pérouse une autre École apostolique et on y envoya 4 apostoliques de Crémone pour commencer les activités. Puis ce fut le tour de Naples où naquit en 1885 la troisième École apostolique barnabitique italienne. Son premier siège fut Monte Mileto ;

mais après quelques années, elle fut transférée au Collège de san Giuseppe a Pontecorvo, où était conservée la dépouille mortelle de saint François-Xavier Marie Bianchi, qui fut ensuite placée dans l'église de Santa Maria di Caravaggio plus proche. La vie de cette École apostolique fut tourmentée : elle fut d'abord déplacée au collège Bianchi, puis fermée, et les apostoliques gagnèrent Pérouse. Enfin, quatrième de la série, fut fondée à Asti, en 1896, l'École apostolique pour notre province de Piémont-Ligurie, avec son siège dans la paroisse san Martino. C'est ainsi que, pratiquement, dans chaque province de l'Ordre on avait essayé d'implanter ou s'était implantée une École apostolique.

LE RÈGLEMENT

390 - Désormais, les nombreuses tentatives et les multiples expériences avaient contribué à donner une physionomie à cette nouvelle institution. Le père Baravelli, qui en avait suivi d'un œil vigilant les développements, fut chargé de rédiger un *Règlement* pour les Écoles apostoliques (1883). Celui-ci fut présenté au chapitre général de 1886 et, après un examen attentif, il entra en vigueur en 1892.

La lecture de ce *Règlement* nous permet de nous former une idée du fonctionnement des Écoles apostoliques à cette époque. Avant tout, on avait fixé en trois points "Le but et l'esprit" de cette institution :

- 1) les Écoles apostoliques préparent pour la Congrégation des élèves dignes d'elle, grâce à une sage éducation religieuse et civile et à une solide formation littéraire ;
- 2) les jeunes qui auraient une bonne et réelle disposition à la vie religieuse doivent être éduqués conformément à l'esprit de la Congrégation, presque en se formant, degré par degré aux saintes habitudes du noviciat ;
- 3) ils doivent témoigner d'une aptitude naturelle aux études et d'une sérieuse et constante disposition de bonne volonté.

Les Écoles apostoliques n'étaient pas prévues comme des institutions autonomes, mais comme une section à part des collèges ou des maisons déjà existantes. Le père directeur de l'École apostolique était « ordinairement » le supérieur de la communauté religieuse. Il était aidé par un vice-directeur et un préfet (clerc ou frère). Les confessions et la direction spirituelle, suivant les habitudes de ce temps, étaient réservées au père directeur.

Il ne fallait pas que le nombre des élèves soit supérieur à 20 ou au maximum à 25 « pour que – dit le *Règlement* – on puisse avoir à leur égard tout le soin assidu, efficace et proportionné aux besoins propres de chaque élève ». Les conditions requises pour l'admission étaient établies comme suit : ne pas dépasser 13 ans ; avoir terminé les études primaires ; une intelligence supérieure à la moyenne ; une bonne volonté ; un caractère franc et tranquille, une bonne éducation, une piété sincère et fervente, des mœurs pures, une facilité à obéir. Enfin, le candidat devait jouir, de la part de ses parents, d'une entière et libre faculté d'embrasser cette vie.

Le *Règlement* trace ensuite les directives pour la formation religieuse et la vie de piété, formation demeurée en gros inchangée les années suivantes, excepté, au début, une fréquentation plus rare de la communion. La méditation devait se faire en commun, ainsi que l'assistance quotidienne à la messe, la visite au Saint Sacrement, la récitation du chapelet, la prière du soir avec l'examen de conscience. S'y ajoutait la lecture spirituelle, parfois remplacée par des instructions du recteur ou du vice-recteur. En temps de vacances s'ajoutait encore la récitation de l'Office de la Vierge.

Les enseignements scolaires étaient donnés dans le collège voisin de l'École apostolique ou éventuellement dans un collège ecclésiastique ou un séminaire local proche. Ceci – dit le *Règlement* – pour une plus grande facilité et un plus grand profit de l'instruction.

Généralement, surtout lors des cérémonies liturgiques, les apostoliques portaient une soutane ecclésiastique et, au moment de la vêtue, ils se consacraient au Sacré-Cœur à qui toutes les Écoles

apostoliques étaient consacrées. C'est aux apostoliques également qu'étaient confiés le nettoyage des locaux et l'habituelle "sainte lecture" qui occupait tout le temps des repas.

DÉVELOPPEMENTS AU COURS DU XX^e SIÈCLE

391 - La nouvelle institution s'étant consolidée et le *Règlement* ayant été publié vers la fin du 19^e siècle, le nouveau siècle enregistre un développement ultérieur des Écoles apostoliques.

En 1903, comme les sentiments anticléricaux s'étaient réveillés, les pères durent fermer une nouvelle fois l'École apostolique de Gien. Les apostoliques furent envoyés à Mouscron, en Belgique. On fonda, près de notre église, qui devint plus tard une paroisse (1962), une maison pour accueillir les espérances de la Congrégation.

Le père Pica, supérieur de la province française, chargea le père Desbuquoit de donner un nouveau siège à l'École apostolique. Elle fut construite à Kain, tandis que le noviciat fut établi à Mouscron. Les apostoliques s'y transférèrent le 25 octobre 1905. Tout alla bien jusqu'en 1914, année au cours de laquelle la guerre obligea les pères à fermer l'École apostolique.

Quand, en 1919, on voulut la rouvrir, il fallut nécessairement tout recommencer ! La guerre avait tout détruit⁵¹... Avec de la bonne volonté et avec quatre apostoliques, l'École apostolique reprit son activité. En 1963, l'École apostolique quitta Kain pour retourner à Mouscron.

392 - Quittons la Belgique pour revenir en Italie. En 1905, l'École apostolique de Pérouse fut transférée à S. Giorgio in Cremano, agréable localité près de Naples. La guerre n'empêcha pas tout à fait son fonctionnement ; mais en 1922, la recherche d'un nouveau siège plus adapté poussa les supérieurs à transférer l'École apostolique à Arpino, patrie de saint François-Xavier Bianchi. Le premier supérieur de cette nouvelle fondation fut le père Vittorio de Marino, le vénérable dont nous parlerons dans la suite (**407**). Cette école, don de bienfaiteurs, fut agrandie plus tard et put accueillir 50 élèves.

Du sud, passons au nord. L'École apostolique d'Asti, qui entre toutes connut le plus de vicissitudes, fut transférée à Gênes en 1905 ; mais aussitôt après la guerre, elle retourna dans sa patrie d'origine. Après environ une décennie à Asti (1919-1927), elle retourna définitivement à Gênes, la ville de Christophe Colomb. Celui qui poussa à ce transfert fut le père Idelfonso Clerici, alors provincial. L'École apostolique de Ligurie-Piémont passa du collège Vittorino da Feltre à une petite villa adjacente à la Maison missionnaire qu'on était en train de construire, avec la contribution d'insignes bienfaiteurs.

393 - Entre-temps, comme nous le savons, les Barnabites avaient fondé des maisons et des œuvres au Brésil. L'exigence d'une maison de formation se fit sentir là aussi ; pour cette raison, en 1918 fut construite à Rio de Janeiro, alors capitale du Brésil, une École apostolique. Celui qui en eut l'idée et en fut le promoteur fut le père Richert. De la capitale où elle resta peu de temps, l'École apostolique fut transférée à Jacarepaguá, localité proche du centre. Les pères y avaient une paroisse et c'est dans ses locaux que s'installa l'École apostolique. Plus tard, on construisit un édifice autonome qu'occupa ensuite le noviciat, tandis que l'École apostolique émigra dans une autre localité appelée Caxambù.

51 Le père Gentili exagère un peu... En fait, l'École apostolique de Kain n'a pas été bombardée mais a été occupée par divers groupes d'allemands qui ont endommagé l'intérieur des locaux. Mais, il est vrai que tous les apostoliques avaient dû rentrer chez eux. Vers la fin de la guerre, les pères eux-mêmes, obligés par les allemands, évacuèrent les lieux mais purent rentrer relativement tôt à Kain. Le père Desbuquoit a laissé un récit intéressant, demeuré manuscrit, des années de guerre.

« NOTRE AVENIR EST DANS LES ÉCOLES APOSTOLIQUES »

394. Nous pouvons donc dire que, désormais proches du quatrième siècle de vie de l'Ordre, toutes les provinces barnabites, après les difficultés et les vicissitudes qui accompagnent toute nouvelle institution, avaient leur École apostolique : Arpino pour la province napolitaine ; Crémone pour celle de Lombardie ; Gênes pour celle de Piémont-Ligurie ; Caxambù au Brésil et Kain en Belgique à laquelle s'ajouta, de 1936 à 1953, l'École apostolique de Melun, en France.

C'est avec raison que le père général Fracalvieri pouvait affirmer en 1922 « que tout notre avenir est désormais dans nos Écoles apostoliques » (*Lettre circulaire* du 4 novembre 1922). Et le père général Napoli, s'adressant aux confrères à l'occasion du quatrième centenaire de l'Ordre, prenait acte du développement des maisons de formation et particulièrement des Écoles apostoliques dont « les accroissements...sont précisément ceux qui concernaient le plus la vie et l'avenir de la Congrégation ». Et il ajoutait : « Ne devons-nous pas nous en réjouir et en rendre grâce à Dieu ? » (*Lettre circulaire* du 2 novembre 1933).

395. De cette situation providentielle se firent les interprètes les *Constitutions* qu'on était en train de réformer ces années-là et qui furent publiées, comme nous le savons, en 1939. Un paragraphe spécial a été inséré dans le texte, dont voici la teneur : « On veillera à ce qu'en chaque Province, les jeunes adolescents qui sembleraient appelés à embrasser la vie religieuse soient rassemblés dans une de nos maisons, mais ils seront toutefois séparés des autres personnes habitant cette maison ; là, ils seront instruits avec soin et opportunément tant dans les lettres que dans notre discipline. Mais personne n'entrera dans leur groupe s'il ne brille pas (*praeifulgeat*) par sa bonne conduite et s'il n'est pas recommandable (*commendabilis*) par sa piété et son intelligence ainsi que par sa bonté et sa santé » (n° 27). On pouvait donc dire que les Écoles apostoliques entraient officiellement dans les structures essentielles de l'Ordre barnabite.

396. Elles reçurent une nouvelle impulsion durant le généralat du père Clerici et les années qui suivirent. Le père Clerici, fondateur de la Maison missionnaire de Gênes, consacra *ex professo* (= en homme qui possède parfaitement son sujet) deux *Lettres circulaires* à ce thème. Dans la première, du 5 juillet 1939 – date du 4e centenaire de la mort du Fondateur – il traite largement des Écoles apostoliques et de leur organisation et met à jour les normes publiées en 1892. Dans la deuxième, du 8 décembre 1951, environ une année avant la fin de son mandat, il recueille différentes allusions à ce thème, publiées pratiquement dans chacune de ses *Lettres* et traite amplement du « problème des vocations ». Ce problème fut un vrai tourment pour le père général. Il avait l'habitude de répéter que « pour des choses aussi importantes que celles-là, tous, absolument tous, nous devons collaborer si nous avons envers le Seigneur un peu de reconnaissance pour le don de notre vocation, pour notre Congrégation, un peu d'amour, et si nous désirons que le Royaume de Dieu rayonne comme le soleil sur toute la terre ».

Mais la page qui reflète le mieux cette constante préoccupation se lit dans le *Journal* de son voyage au Brésil pour la visite canonique (1939) : « Voilà que revient avec toujours plus d'insistance un problème qui m'a tourmenté depuis des années ! Nous sommes peu nombreux, nous avons toujours été peu nombreux et toujours en nombre insuffisant pour répondre aux besoins. C'est un grave problème que nous devons prendre à cœur et nous devons y répondre en faisant reflourir nos Écoles apostoliques. Je prie le Seigneur de m'aider à résoudre, pour sa plus grande gloire et le bien des âmes, ce problème angoissant ».

Une fois renforcées les anciennes Écoles apostoliques, après les fureurs de la guerre mondiale, nous assistons, à partir des années cinquante du siècle passé, à leur diffusion plus grande et à leur réorganisation progressive. On procéda donc à de nouvelles fondations à Cavareno, dans le

Trentin, et à Altamura, dans les Pouilles. Les classes du gymnase (des 3es et 4es années des humanités) de Crémone et Gênes furent regroupées dans l'École apostolique interprovinciale de Voghera. Des autres maisons de formation à l'étranger, nous traiterons largement au chapitre 21. On consultera aussi l'*Appendice* (514).

PROMOTION DES VOCATIONS

397. À ce point, "l'histoire interne" des Écoles apostoliques mériterait un chapitre à part, tout comme la manière dont cette histoire a été vécue par les apostoliques les plus exemplaires et que les chroniques domestiques nous signalent plusieurs fois. On a déjà parlé de Fourdachon, on parlera de Raineri (410-411). Mais nous ne voudrions pas oublier Serafino Ghidini, protecteur tutélaire de l'École apostolique de Crémone, et pour qui ont commencé les procès canoniques.

Les dépouilles mortelles de Raineri et Ghidini ont été enterrées dans les Écoles apostoliques respectives pour que la fascination de leur exemple et de leur sainteté puisse rayonner encore. Sur le point de conclure ce chapitre, nous voulons parler brièvement de l'œuvre de promotion des vocations et aux efforts pour lancer d'autres initiatives vocationnelles.

Pour ce qui est du premier point, on doit avant tout pendre acte que nous ne sommes plus à un moment des possessions pacifiques, mais les exigences du Règne de Dieu poussent l'Église à promouvoir dans la société chrétienne une floraison de vocations et à tout tenter afin que, dans un monde distrait et superficiel, on puisse encore écouter la voix de Dieu qui appelle.

De cette exigence, légitime et juste, et qui obéit à un sentiment d'amour que l'Église éprouve pour le Christ et les âmes, est née toute une série d'initiatives que nous pouvons rassembler sous le nom d'œuvres pour la promotion des vocations.

En 1962, un décret de la curie généralice décidait que chaque province devait avoir un ou plusieurs pères appelés alors "recruteurs" – qu'on préféra plus tard appeler "promoteurs" – avec la tâche spécifique d'organiser le travail de propagande dans des milieux qualifiés : écoles, associations de jeunes, etc. C'est en ce sens, déjà, que s'était prononcé le Chapitre général de 1946.

À côté de ces promoteurs, dans chaque maison était désigné un "préfet des vocations", chargé d'intéresser les confrères, de stimuler leur activité dans ce domaine, et de diriger les œuvres et les initiatives aptes à favoriser le choix d'une vocation. Le préfet des vocations devait se tenir constamment en rapport avec les promoteurs. Ces dispositions furent approuvées officiellement par le Chapitre général de 1964.

398. Quant aux œuvres pour la promotion des vocations, le Chapitre général de 1946 décidait (en plus de ce qui serait devenu la charge du promoteur) :

- 1) la célébration, dans tous les communautés, d'une journée mensuelle pour les vocations (le 1er jeudi) ;
- 2) la direction spirituelle de nos jeunes et de nos élèves pour les aider à discerner leur vocation ;
- 3) la journée annuelle des vocations ;
- 4) l'organisation d'exercices spirituels pour nos élèves des deux dernières années d'études pour les orienter opportunément vers le choix de leur état de vie .

Il est clair que tous ces moyens étaient présentés pour « atteindre plus facilement ce but » ; pour l'obtenir, on demandait avant tout de prier le Maître de la moisson !

Il est superflu de noter comment toutes ces activités vocationnelles dans les groupes de jeunes donnèrent naissance à diverses associations, comme celle des enfants de chœur et celle de la *Jeunesse missionnaire barnabitique*, fondée à Bologne vers 1950.

LES VOCATIONS ADULTES

399. Parmi toutes les œuvres de promotion des vocations, c'est, pour son actualité, l'œuvre des vocations adultes qui mérite qu'on en parle plus longuement. C'est un fait que, dans l'Église, Dieu appelle de la première à la onzième heure! Les vocations adultes naissent de la prise de conscience de cette vérité dans toute sa grandeur. Il faut bien reconnaître que la vie, aujourd'hui, assoiffée comme elle l'est de bien-être et de sécurité, pousse à oublier la loi d'une consécration généreuse et constante à un idéal, la loi du sacrifice, de la croix, du risque...Il ne nous sera donc pas difficile de reconnaître que le terrain des vocations au sacerdoce et à la vie religieuse est souvent devenu aride et stérile. Cette crise, qui frappe tout le monde, se reflète spécialement chez les jeunes, moins prêts, moins décidés, souvent troublés et désorientés par l'accumulation d'impulsions et de suggestions en sens divers.

La vocation adulte, au contraire, est une vocation qui s'est fait son chemin dans des milieux parfois réfractaires, payant – pourrions-nous dire – de sa propre poche et laissant mûrir une décision au crible de l'expérience et de la vie vécue. Ces considérations feront apparaître clairement la signification et le rôle de telles vocations.

400. Dans notre Ordre également sont nées des initiatives en leur faveur, sans oublier que, dans le passé, certaines avaient déjà existé, très opportunes d'ailleurs, comme à Lodi et à Voghera, durant les années d'existence du collège : parmi les préfets qui se succédèrent pour veiller sur les élèves, 25 devinrent prêtres barnabites.

En janvier 1965, la Curie généralice encourageait les Provinces à promouvoir les vocations adultes (une fois qu'ils auraient reçu les ordres sacrés, les candidats seraient retournés dans leur province d'origine). La Curie avait précisé en même temps que, par vocation adulte, on entendait un candidat se trouvant dans les trois dernières années du lycée ou de cours équivalents, ou qui, en raison de leur âge, ne pouvait pas accomplir le curriculum normal des Écoles apostoliques.

Tout ce que nous venons de dire ne peut pas ne pas susciter en chacun de nous la conviction que nous sommes directement responsables de cette situation qui est le grand problème pour l'Église actuelle et de toujours. Le Concile dit en effet « qu'il faut enseigner à tout le Peuple de Dieu qu'il a le devoir de collaborer de diverses manières – par une prière insistante et aussi par d'autres moyens à sa disposition – à faire que l'Église puisse toujours disposer des prêtres dont elle a besoin pour accomplir sa mission divine » (*Décret sur les prêtres*, 11).

FIN D'UNE EXPÉRIENCE ?

400 bis. La scolarisation qui, surtout en Europe, est devenue obligatoire jusqu'aux études moyennes-supérieures, la dénatalité croissante, ainsi que la sécularisation et la crise de l'éducation religieuse dans les familles, peuvent nous expliquer le déclin d'une institution comme celle des Écoles apostoliques : elles ont pratiquement disparu à la fin du 20e siècle et elles ont été en partie remplacées par d'autres modalités d'accueil et de formation des futures levées de l'Ordre. C'est ainsi que sont nées les *Maisons d'accueil et d'accompagnement vocationnel*, où les aspirants peuvent recevoir une première initiation à la vie barnabitique. Ils doivent passer ensuite au postulat, au noviciat et à ce qu'on appelle le second noviciat. Celui-ci comporte, pour les clercs, les études philosophiques et théologiques et, pour les frères, une formation culturelle, professionnelle et pastorale convenable (*Ratio barnabistica* [1999], n° 3 : *Curriculum de formation*).

L'urgence que revêt le problème des vocations, entendu dans la plus large signification de "*sequela Christi*" (suite du Christ), a motivé une prière plus fervente au Maître de la moisson pratiquée dans toutes nos maisons, ainsi que des initiatives comme celle du *Mouvement zaccarien des jeunes* (voir le chapitre 35).

Notes

384 - Les notices rassemblées ici ont été tirées d'une série d'articles que le père G. Santagata a publiés par épisodes dans notre revue "*I Barnabiti*" (l'actuel *Eco dei Barnabiti*), de 1932 à 1934.

Nous passons en revue la fondation et le développement des Écoles apostoliques jusqu'à l'immédiat post-concile. Ensuite, les maisons de formation ont enregistré un changement de destination : pour cette raison, les jeunes sont accueillis à un âge plus mûr et leur formation est répartie entre une période de postulat ou pré-noviciat, le noviciat et ensuite les études de philosophie et de théologie. Nous rapportons synthétiquement les données qui se réfèrent à la fondation et au développement des Écoles apostoliques.

France

1857, École apostolique de Gien

1876, elle est transférée à Montbricon

1884, retour à Gien après la parenthèse révolutionnaire

1903, elle est fermée. Les apostoliques sont transférés à Mouscron, en Belgique.

1936, École apostolique de Melun, fermée en 1953.

Belgique

1905, École apostolique de Kain, après deux ans passés à Mouscron

1919, reprise après la période de guerre

1963, l'École apostolique quitte Kain pour regagner Mouscron.

Italie

1) 1878, École apostolique de Gênes

1881, elle est transférée à Crémone

1896, École apostolique fondée à Asti

1905, elle est transférée à Gênes jusqu'en 1919

1927, retour définitif à Gênes.

2) 1883, École apostolique à Pérouse

1905, elle est transférée à S. Giorgio a Cremano (Naples)

1908, elle retourne à Pérouse jusqu'en 1910

1953, nouvelle fondation à Pérouse (fermée en 1964)

3) 1881 École apostolique de Crémone (de la fin de la guerre jusqu'en 1937, le gymnase est transféré à Saint-Barnabé à Milan).

4) 1885, École apostolique de Naples qui, en 1898, est transférée à Pérouse

1905, transfert à S. Giorgio a Cremano

1922, elle s'installe à Arpino.

5) 1896, École apostolique d'Asti

1905, elle est transférée à Gênes

1919, elle retourne à Asti

1927, elle est fermée et transférée à Gênes.

6) 1939, École apostolique de Porretta Terme (Bologne)

1942, elle accueille des groupes d'apostoliques de Gênes et d'Arpino

1944, fermeture à la suite des circonstances de la guerre.

7) 1955, École apostolique de Trani

1965, transfert à Altamura (Bari)

8) 1955, École apostolique de Cavareno (Trento)

9) 1960, École apostolique de Voghera où sont transférées les classes supérieures de Crémone

1962, elle dévient École apostolique interprovinciale, accueillant les apostoliques du niveau du gymnase, provenant de Cavareno, Crémone et Gênes.

Brésil

1918, École apostolique qui eut différents sièges (São Paulo, Rio Grande del Sud, Rio de Janeiro, Jacarepagua, Caxambu, Belo Horizonte)

1966, École apostolique de Caseiros. Belo Horizonte demeure siège du scolasticat.

Chili

1957, École apostolique de San Vicente

États-Unis

1960, École apostolique de Youngstown, N.Y.

Espagne

1965, École apostolique de Palencia

396 - Pour la citation du passage du *Journal* du P. Clerici, voir **428** n.

397 - On trouvera dans l'*Appendice (514)* une liste des jeunes barnabites morts dans la fleur de l'âge et dont on garde, dans la Congrégation, un souvenir reconnaissant à cause des vertus dont ils nous laissèrent l'exemple.

DANS LA GRANDE GUERRE

Les appelés et les victimes

Lettres du front

Le Rosaire vivant

Service de la patrie et abandon à Dieu

À l'arrière : De Marino, Barzaghi, Vigorelli

Don Luigi Raineri : « le dernier sacrifice »

LES APPELÉS ET LES VICTIMES

401 - Deux motifs nous poussent à traiter largement de ce thème : la présence importante de nos confrères au front durant la grande Guerre et le témoignage exemplaire de vie que beaucoup d'entre eux ont laissé.

La législation italienne alors en vigueur ne prévoyait pas encore pour les clercs et les prêtres l'exemption du service militaire – chose qui sera faite par le Concordat de 1929 – et les clercs, les prêtres et les frères barnabites durent donc, eux aussi, endosser l'uniforme vert de gris.

Nos confrères présents au front furent au nombre de 148, presque la moitié des Barnabites de ce temps qui étaient environ 350. Onze d'entre eux furent victimes de la guerre. La majorité de ces victimes étaient des jeunes clercs : sept de ceux-ci moururent durant la guerre. Il s'agit de Adelchi Ceroni, Vincenzo Nuzzo, Achille Villa, Gennaro della Rocca, Livio Migliorini, Alfredo Bonechi (mort du typhus au front) et Luigi Raineri (mort d'une broncho-pneumonie contractée durant les opérations d'après-guerre). Les autres victimes furent les pères Giuseppe Dini et les frères Camillo Grioni, Ettore Pagliari et Damiano Rebellato.

LETTRES DU FRONT : 1915-1918

402 - Dans les archives générales de Rome sont conservés trois paquets de lettres envoyées par nos confrères au père général Vigorelli qui les rassembla et les classa par ordre alphabétique. Un des trois paquets est signalé par un petit carton avec la mention : "Lettres (des confrères) victimes de la guerre".

Un recueil semblable de lettres se trouve à Lodi, dans les archives du scolasticat : il s'agit des lettres envoyées par les clercs à leurs compagnons qui, en raison de leur âge, avaient échappé au service militaire.

Sur la base de ces documents, nous allons tenter de tracer une esquisse de la vie menée au front par nos confrères, surtout par les jeunes qui, malgré le milieu difficile et rude, maintinrent une conduite toujours consciente de leur état et cohérente.

L'impression unanime des jeunes est d'être tombés dans un monde peu conforme à leur habit et à leur esprit religieux, dans un monde, en somme, de corruption, de blasphème et de désespérance.

Raineri écrit : « Seigneur, je me sens comme une fleur arrachée de son enclos fermé et qui est jetée là, sur la route, plongée dans la boue ». Migliorini écrit la même chose : « Matériellement, il ne me manque rien. Moralement et spirituellement, presque tout. Le Seigneur en dispose ainsi pour l'expiation de mes péchés. Moralement, vous connaissez bien l'ambiance qui m'entoure. Des gens qui me veulent du bien, un bien de simple amitié humaine. Quant au reste, c'est une lutte continuelle contre leurs maximes et leurs mœurs corrompues. Spirituellement, je n'ai que mes pauvres pratiques de piété privées, sans que me soit donnée la possibilité d'approcher l'aumônier ou un autre prêtre, plus souvent que tous les vingt ou trente jours. Voyez si je peux vivre sans peine et sans inquiétude dans ces conditions ».

Le frère Camillo Grioni exprime la même angoisse mais, en même temps, il fait preuve d'une volonté énergique : « Je me trouve au milieu de péchés, mais je ressens une grande force pour les repousser. Je ne fais de reproches à personne, mais je fais le plus de bien possible en offrant mon aide et en donnant le bon exemple... ».

403 - Si la vie militaire comportait de vrais drames, de vrais dangers pour l'exercice de la vertu, et même pour la prière et la fréquentation des sacrements, nos confrères militaires au front, surtout ces jeunes, avaient également découvert dans cette situation la possibilité d'exercer un apostolat.

Don Luigi Raineri, dans une de ses nombreuses notes sur la vie militaire, a écrit une page

lumineuse à ce sujet. Il écrit en effet : « Voilà autour de moi un champ très étendu pour faire du bien, une vigne non cultivée qui attend l'action bénéfique d'une main apostolique. Combien de ces âmes ont maintenant l'occasion d'approcher un prêtre et ne l'auront peut-être plus dans l'avenir.

« Que pourrai-je épargner pour faire arriver jusqu'à leur cœur une bonne parole qui pourra être comme l'occasion d'une conversion ? Seigneur, bénis ma bonne volonté et mes efforts ; après avoir allumé en moi le feu du zèle, dirige-le toi-même afin qu'il réalise tes objectifs ; rends-le ardent dans l'action, constant dans les difficultés mais quand sera passée la première ferveur sensible... Toutefois, puisque tu le veux, je mettrai la main à ton ouvrage, prêt à me sacrifier de toutes les façons. Je ne m'épargnerai pas, je sacrifierai mes commodités, mon repos, ma nourriture, autant que peut le faire ma faible nature, afin que, voyant ma bonne volonté et mes fatigues, tu daignes les bénir et les rendre fructueuses... ».

LE ROSAIRE VIVANT

404 - Pour la persévérance de ses compagnons et confrères et pour qu'ils reviennent sains et saufs, don Livio Migliorini imagina la pratique du Rosaire vivant, et cette idée fut soutenue et diffusée ensuite par don Erminio Rondini. Cette pratique consistait à confier à chaque clerc un mystère du rosaire, avec la dizaine correspondante ; il devrait être pour lui l'objet d'une méditation quotidienne et d'une prière continuelle, dans les tranchées, sous la tente, partout.

Chaque mois était communiquée à chacun une vertu à exercer, liée au mystère à contempler et elle devrait inciter à une vie chrétienne et religieuse plus intense. La correspondance servait à relier entre eux tous ces militaires en prière et à communiquer les uns aux autres les manières et les fruits de la réalisation du Rosaire vivant.

Rondini écrit, par exemple : « Je passe les journées au milieu des soldats alpins, et je les conduis dans les montagnes ou les villages voisins, profitant de beaucoup de petites occasions pour adresser à leur esprit et à leur cœur une bonne parole et pour favoriser en eux une chaude affection envers Jésus. C'est ainsi que je fus mis en situation, dirais-je, de pratiquer le fruit du deuxième mystère joyeux que vous m'avez confié pour ce mois-ci ».

C'est encore Rondini qui parle : « J'ai des nouvelles de la majorité de nos confrères...ils vont tous bien et ils semblent se stimuler mutuellement à servir fidèlement le Seigneur, même dans la vie terrible qui leur est imposée », au moyen de la pratique du Rosaire vivant.

De même, don Livio Migliorini écrit : « Quand, durant la nuit, je passe à découvert et qu'une balle m'effleure en sifflant, j'étreins le chapelet que je porte au cou ».

Mais cette pratique du Rosaire vivant n'était pas l'unique moyen de prière et d'apostolat que pratiquaient nos étudiants au front.

Beaucoup de témoignages, tirés aussi de leur correspondance, nous parlent de leur esprit de prière. Don Vincenzo Nuzzo, qui fut plus tard touché mortellement sur le mont Santa Lucia à Tolmino, écrit : « Sur ma tente veille sans cesse Notre-Dame de la Providence...et j'espère, j'en suis même certain, qu'elle me protégera toujours et me conduira, si ce n'est à l'arrière (à l'abri des dangers de la guerre), mais au moins à son Divin Fils, récompense supérieure à tout ».

Et don Achille Villa – une grenade lui brisa les jambes et le projeta, fracassé, dans les barbelés ennemis – écrit : « Le baiser du matin et du soir à la relique du Saint Fondateur, baiser chaud et plein d'affection, de pensées et d'intentions, forme le plus souvent ma prière. Dans les tranchées, on ne peut se dispenser de penser si ce n'est à Dieu ».

SERVICE DE LA PATRIE ET ABANDON À DIEU

405 - Nos clercs, nos pères et nos frères avaient l'intention, clairement professer, de servir la Patrie.

À ce propos, l'idéal d'un total don de soi aux aspirations patriotiques était clairement représenté par le père Semeria, chapelain attaché au Commandement suprême. Le père Semeria garda toujours des contacts avec nos clercs et, pour certains, il facilita leur service militaire en leur obtenant de l'accomplir dans des positions moins difficiles.

Une nouvelle fois, c'est la correspondance qui nous fournit des très beaux témoignages de générosité patriotique.

Don Adelchi Ceroni, frère de deux autres Barnabites, écrivait, peu de temps avant qu'une balle le frappe alors qu'il venait de sortir de la tranchée : « Je suis heureux de mourir pour accomplir mon devoir sacro-saint d'italien, ce devoir que Dieu m'a imposé en me faisant naître ici... ». Ce sont des paroles d'une loyauté encore plus remarquable si on pense au climat tendu qui existait entre l'État et l'Église à cette époque.

Don Livio Migliorini lui aussi, découvert et blessé durant une dangereuse sortie nocturne, écrivait : « Si Dieu veut que je défende cette partie de l'Italie au nom de l'autorité constituée à qui j'obéis en son nom, je resterai ici jusqu'au bout, mitraillant les assaillants jusqu'à la dernière cartouche ».

Don de soi à la Patrie et abandon à Dieu : toujours prêts à accueillir le signe de son appel, même quand celui-ci signifiait immolation et mort. Don Adelchi Ceroni écrit : « Je comprends que le retour est difficile, mais que la volonté de Dieu soit faite. Je suis prêt ! ».

Le frère Damiano Rebellato, très jeune – il avait 20 ans – tombé frappé par une bombe tandis qu'il veillait à garder une position très importante, écrivit le 17 mai 1917, dans sa dernière lettre : « Vers midi, je pars vers les premières lignes de la grande offensive générale déjà commencée. Je comprends qu'il sera difficile d'en revenir, mais...je sais que la mort me vient de Dieu, et je pense avoir de la chance d'être appelé à lui aussi vite ! ».

406 - Au front, la mort devient une réalité quotidienne, et c'est facilement, dans des âmes aussi préparées à accueillir les signes de Dieu, que deviennent familières la pensée et la proximité du paradis. Cette pensée n'était pas seulement une source de consolation pour eux mais elle répandait aussi dans le cœur du soldat une bonne dose d'esprit surnaturel et de confiance en Dieu, et elle était capable de rejeter toute forme d'abattement, de découragement et de peur.

C'est toujours don Adelchi Ceroni qui parle : « Paradis, paradis, paix, paix éternelle, si nous avons le bonheur de la goûter, nous en mourrions de joie ».

Rondini exprimait la même nostalgie du ciel : « Ici bas, il y a toujours des motifs pour gémir. Mais la tristesse est voilée par les consolations de la foi qui nous réjouit, comme les saintes joies de nos cœurs ressentent la tristesse de l'exil terrestre ».

Concluons avec la simplicité typique de don Luigi Raineri : « Sur le champ de bataille, on est aux portes du paradis ; si Dieu permet que je sois frappé par une balle allemande, je fais un beau vol et je me trouve dans ses bras très saints...et la Vierge m'aidera à bien faire ce vol ».

À L'ARRIÈRE : DE MARINO, BARZAGHI, VIGORELLI

407 - À côté de ceux qui ont été l'avant-garde de nos confrères durant la Grande guerre, on ne doit pas oublier les visages et l'œuvre de ceux qui ont un peu constitué l'arrière-garde et qui ont eu un rôle décisif pour l'entretien de nos maisons à demi vides, pour le service de ceux qui revenaient de la guerre, des malheureux, des réfugiés, etc...Nous rappelons en particulier trois figures, entre toutes significatives.

Vittorio de Marino s'était fait barnabite en 1910, à quarante-sept ans et déjà médecin. En 1916, il avait été nommé supérieur et maître des novices à S. Felice a Cannello, dans la région de Caserta.

Quand éclata la guerre, étant donné ses connaissances médicales, les supérieurs lui

permirent d'exercer, outre une activité purement charitable et pastorale, un service sanitaire en faveur des blessés de guerre. Son dévouement fut total : ses journées se déroulaient continuellement au service des malades, comme s'en souvient encore la population de San Felice. La guerre finie, arriva la "grippe espagnole", maladie infectieuse qui fit de très nombreuses victimes dans toute l'Italie : autant qu'en avait fait la guerre ! Ce fut surtout pour combattre cette maladie que se déploya l'activité médicale et charitable du père de Marino.

408 - Correspondant au père de Marino, nous trouvons dans le Nord de l'Italie le père Barzaghi, en route, comme le père de Marino, vers les honneurs des autels et certainement le plus représentatif de ceux de nos pères qui ont exercé une activité apostolique dans la première moitié du 20^e siècle. Même durant les difficultés et les dangers de la guerre, le père Barzaghi s'occupa des jeunes qu'il avait rassemblés dans le "Circolo Pallavicino" à Lodi.

Quand notre collègue San Francesco fut transformé entièrement en un immense hôpital, le père Barzaghi en fut l'aumônier et son activité ne connut pas de limites de sacrifices et de dévouement.

Mais l'activité dont on se souvient le plus et, en quelque sorte, la plus caractéristique du père en cette période, fut l'assistance aux victimes de la guerre à qui il donna les derniers réconforts religieux et qu'il accompagnait souvent au cimetière.

409 - À côté de ces deux figures, il faut nécessairement placer celle du père général Pietro Vigorelli qui a été appelé un des plus grands pères généraux du 20^e siècle.

Pour "ses" militaires et pour tous, le père Vigorelli prodigua des attentions qu'on ne pourrait mieux définir que maternelles. Il écrivait chaque mois à tous et, comme nous l'avons rappelé, il a conservé en bon ordre toutes les réponses qu'on lui envoyait. Sa plus grande préoccupation était de les garder en lien avec la Congrégation, de leur faire sentir que "l'amour maternel" de la Congrégation se penchait surtout sur eux.

Il a souvent envoyé des *lettres circulaires* aux militaires. Dans une de ces lettres, écrite vers la fin des opérations de la guerre, on lit : « Une année s'est presque écoulée depuis le moment où je vous ai envoyé une lettre imprimée, toute entière pour vous...La longueur de la guerre comporte le danger qu'un sentiment de fatigue affaiblisse en vous cette ferveur spirituelle nécessaire pour accomplir constamment tous vos devoirs et servir parfaitement le Seigneur ». Et, par l'exhortation de saint Paul d'être empressés sans aucune paresse, il leur recommandait la fidélité à leur devoir (12 mars 1917).

La guerre étant finalement terminée, le père Vigorelli, qui eut la joie d'embrasser à nouveau 137 des 148 confrères qui avaient quitté la Congrégation pour le service militaire, écrit une *Lettre circulaire* adressés à ceux qui étaient revenus : « Voilà qu'est terminée, grâce à Dieu, la longue épreuve de la guerre et une bonne partie d'entre vous est retournée ou retournera très vite dans vos communautés...

« Je vous recommande d'avoir de la reconnaissance envers Dieu qui vous a sauvés ; envers votre Congrégation, qui vous accueille à nouveau ; vous la montrerez, vous tous qui retournez dans vos communautés, en reprenant les pratiques de la vie religieuse et vos autres occupations avec une ferveur renouvelée, vous souvenant des graves devoirs auxquels vous lie votre profession » (6 janvier 1919).

C'est certainement grâce à la sollicitude de ce grand père général que notre Congrégation, à la fin de la guerre, n'a pas accusé de lourdes pertes physiques et surtout spirituelles, malgré qu'une telle expérience ait été un risque pour tous.

DON LUIGI RAINERI : « L'ULTIME SACRIFICE »

410 - Le cadre de notre présence à la Grande guerre serait certainement incomplet si on ne faisait mention de la figure de don Raineri.

Très riche est la documentation qu'il nous a laissée de la période passée au front : de nombreuses lettres et aussi un recueil de petites notes, écrites quasi dans la tranchée.

Le plus surprenant en lui, c'est la simplicité avec laquelle il affronte et décrit les situations et les présages les plus difficiles.

Après la mort de don Migliorini (6 octobre 1918), il écrit à ses compagnons théologiens à Rome : « Il faut espérer que ce sera la dernière victime ; ou, si une autre est encore nécessaire, que ce sera le plus frileux et le plus malhabile qui pense toujours à vous, à Rome, au scolasticat ».

Sa constitution plutôt faible et la rigueur de l'hiver lui firent peut-être présager la mort qui pourrait le frapper. Il écrivait, en effet, au père Agostino Mazzucchelli : « J'espère que je serai le dernier sacrifice que Dieu demande à la Congrégation » (novembre 1918).

Il mourut en effet peu après, même pas auréolé de la gloire d'une balle au front, mais par suite d'une broncho-pneumonie contractée durant les dernières opérations militaires – la guerre était déjà finie – ayant dû rester debout pendant presque deux heures, à faire le piquet, fouetté par un vent glacial.

Sa vocation, qu'il avait embrassée à fond, c'est-à-dire visant la sainteté, est attestée par une lettre de don Luigi Orione qui l'avait connu durant une trêve à Tortone : « Le clerc Luigi Raineri, barnabite, pendant toute la période qu'il passa comme soldat à Tortone, se rendait souvent dans cette pauvre maison de la Divine Providence, et l'impression que j'eus de lui était qu'il était un bien brave garçon : dans son regard brillait la candeur de son âme et, plus d'une fois, j'ai éprouvé à son égard un grand sentiment de vénération et il m'a semblé me trouver devant un jeune saint ».

411 - Sa conscience que la profession religieuse était nécessairement une profession de sainteté, Raineri l'avait acquise au contact des jeunes soldats qui critiquaient la conduite et la vie de prêtres pas parfaitement exemplaires. Il écrivait : « Je sens vraiment, Seigneur, que si quelqu'un veut devenir prêtre, il doit vraiment devenir saint, parce que seuls les saints, et parfois même pas eux, sont exempts de cette tache (de bien prêcher mais d'agir mal) dans un monde malveillant, soupçonneux, qui interprète mal même les intentions les plus pures ».

Un dernier passage, puisé lui aussi dans son recueil de *pensées*, peut servir de conclusion à ce bref portrait de Raineri et à nous donner aussi l'idée du grand soin qu'il avait de l'engagement de fidélité envers le Seigneur, qui a caractérisé tous nos confrères au front.

Raineri a l'impression que le changement qu'il remarque dans son évaluation des choses et dans sa façon de penser est le signe, en lui, d'un cœur mondain. « Ô mon Dieu, un religieux avec un cœur mondain ! Que ferai-je alors dans la vie religieuse ? Je ne servirai qu'à scandaliser les autres, à porter la mondanité chez mes confrères, à dissiper leur ferveur, à les troubler dans leur perfection. Mais cela ne peut pas être : ou religieux comme il faut, ou...Seigneur, tu sais combien j'aime ma Congrégation, combien le monde me fait peur, comment je ne serai pas capable de m'adapter à vivre en son sein ; mais il y a encore une voie de sortie : ou religieux parfait, ou prends-moi avec toi ; ou saint ici-bas sur la terre, ou saint au paradis : mondain, jamais, ni au milieu du monde, ni bien moins encore, dans la vie religieuse ».

Notes

401 - Il manque une monographie sur nos confrères au front durant la première Guerre mondiale. Les données rassemblées ici sont tirées de deux articles commémoratifs parus respectivement sur "La voce di sant'Antonio Maria Zaccaria", 59 (1959), n° 1-2, 10-11 ; et sur "l'Eco dei Barnabiti", 45 (1965) 114-122.

Pour le père Semeria, aumônier du Commandement suprême, on trouvera quelques mots au § 448. Ce fut lui

qui obtint pour le père Vigorelli le privilège particulier de se rendre personnellement au front pour visiter "ses" militaires.

407 - Pour la biographie du père de Marino, voir la note 307. Pour le père Cesare Barzagli, nous renvoyons aux biographies bien connues dont les exemplaires ne manquent pas dans nos bibliothèques. La dernière parue, dans la collection "Orientations vers la vie barnabitique » », est celle d'Andrea Erba, *Servo di Dio e dei poveri* (Serviteur de Dieu et des pauvres), Milan, 1966.

408 - En plus des collèges transformés en hôpitaux, il est bon de signaler l'institution de *Maisons du soldat*, comme à Monza, Crémone et ailleurs. Leur but était d'offrir un refuge et une assistance religieuse aux jeunes sous les armes.

410 - De Raineri, on conserve beaucoup d'écrits, rassemblés dans le petit volume *Segreti del cuore* (Secrets du cœur), Turin, 1926, que nous avons cités plusieurs fois. La première partie (*Colloqui*) est marquée par une certaine rhétorique qui en alourdit la lecture, mais où transparaît l'angoisse de quelqu'un qui se prépare au service militaire dont tout fait présager qu'il est proche. Plus spontanés, même dans la forme littéraire, sont ses *Pensieri intimi* (Pensées intimes) dont nous voudrions recommander la lecture à tous les jeunes barnabites, pour la fraîcheur et la spontanéité qui les anime.

Pour notre sujet, il est très utile de connaître les *Appunti militari* (Notes militaires), les *Ammonimenti* (Avertissements) et le bref écrit *Contre le blasphème*, qui devait être en quelque sorte un fléau dans le milieu militaire. Ces textes, dans le livre en question, sont rassemblés sous le titre général : *Dai fogli sparsi* (Des pages éparses).

Le témoignage de don Orione est tiré de la biographie de Raineri écrite par le père I. Clerici, *Fior di paradiso* (Fleur de paradis), Turin 1922, pp. 333-334. Voir aussi l'abondant matériel rassemblé par le père A. Brambilla pour les procès canoniques, *Non sarò felice se non sarò santo* (Je ne serai pas heureux si je ne deviens pas saint).

411 - Si Raineri représente la dernière victime de la Grande guerre, un nouveau chapitre de souffrances s'est ouvert à nouveau avec la deuxième guerre mondiale. Les Barnabites morts en guerre ou durant les opérations militaires ne furent que deux : les pères Léopold Cleykens, 1940, et Carlo Castelli, 1944. En outre, divers confrères connurent les camps de concentration ; d'autres favorisèrent la guerre des partisans (ou Résistance) dans l'Italie du Nord ; d'autres, enfin, accordèrent l'hospitalité à des gens poursuivis pour des motifs politiques ou raciaux et à des réfugiés...De toute façon, il s'agit d'un chapitre encore inexploré.

RETOUR AUX MISSIONS

Pourquoi "retour" ?

1903 : Prologue en Amazonie

1922 : Monseigneur Giardini, diplomate et missionnaire au Japon

1928 : La Prélature du Guamá

a) les origines

b) les deux prélats

c) programmation

d) les victimes et les sacrifices

e) les fastes

1931 : Afghanistan, retour en Orient

1949 : Congo, kilomètre zéro

au Rwanda

POURQUOI "RETOUR" ?

412 - Parler de "retour" aux missions signifie nécessairement se rattacher à une première vague, à un départ déjà réalisé. Désormais, il est clair que ce rattachement ne peut se référer qu'à l'entreprise missionnaire en Birmanie du 18^e siècle (cf. chapitre 16).

Ce n'est pas une remarque attribuée artificiellement à la réalité des faits ou aux intentions des hommes ; au contraire, elle provient précisément du déroulement des événements.

Le désir exprimé par le Chapitre général de 1922 de reprendre des missions fait explicitement référence aux exploits de nos pères en Birmanie au 18^e siècle et, si cela ne suffisait pas, le sens commun de la Congrégation, qui s'exprime par de petites chroniques, des articles, des synthèses et dans les conversations domestiques, quand on parle des missions du 20^e siècle, les voit toujours comme une reprise de celles du 18^e siècle, comme la continuation d'un chapitre déjà ouvert, jamais considéré comme définitivement clos mais seulement interrompu.

413 - Dans ce chapitre, nous suivrons le développement de la reprise missionnaire selon l'ordre chronologique, partant de la première "expédition" au Brésil. Nous continuerons avec la nomination de monseigneur Giardini comme délégué apostolique au Japon – un fait que tous considèrent comme le signal de départ du nouvel engagement missionnaire des Barnabites -, et nous irons de l'avant avec l'histoire de la prise en charge de la mission du Gurupí en 1928. Nous signalerons le retour en Orient par la chapellenie afghane de Kabul en 1931 et nous terminerons par l'ouverture, en 1949, du collège Saint-Paul au Congo.

Pour chaque mission, nous dirons, en gros, l'histoire de la prise de possession et les caractéristiques du terrain apostolique, en renvoyant pour les développements successifs aux chroniques éparées dans nos bulletins d'information. Elles sont encore trop épisodiques, occasionnelles et fragmentaires pour que l'on puisse les rassembler dans une synthèse historique claire et précise.

1903 : PROLOGUE EN AMAZONIE

414 - Poussés par les persécutions politiques du gouvernement français qui refrénait trop leur élan apostolique, les pères de la Province française pensèrent trouver dans la région du Nord du Brésil un débouché pour leur activité. Le 21 août 1903, deux groupes de pères débarquèrent sur les côtes brésiliennes.

Le premier groupe, guidé par le père François Richard et composé des pères Alfonso di Giorgio, Florent Dubois, Norbert Phalempin et du frère Ferdinand Warnez, débarqua à Recife et se dispersa ensuite en de longues "*desobrighe*" ou voyages apostoliques dans toute la région.

Le deuxième groupe, avec à sa tête le père Émile Richert, suivi par les pères Léon-Pierre Charvy, Jules Vanbecelaere et du frère Vito di Cecca, s'arrêta à Belém do Pará. Ils y furent rejoints en 1905 par les pères du premier groupe et, en expéditions successives, par les pères Carlo Rossini, Edoardo Meda, Maurice Lodewyk, Giuseppe Lanzi, Luigi Balzarotti, Élie Pujol, Leopoldo Gerosa et Alessandro Carozzi.

Le principal champ d'apostolat qui resta fut la paroisse de Nazareth (Belém) mais, par groupes, les pères s'avancèrent aussi vers d'autres postes, comme Bragance, Santa Cruz, Guaratiba et finalement Caxias dans le Maranhão. Caxias fut un endroit où nos pères se dévouèrent avec une très grande générosité et où deux d'entre eux y laissèrent leur vie, les pères Luigi Marinucci et Carozzi. Ce poste fut abandonné en 1927, « la mort dans l'âme », par le père Leopoldo Gerosa car ce dernier ne suffisait pas à la tâche et était exposé inutilement aux risques d'une immense fatigue.

1922 : MONSEIGNEUR GIARDINI, DIPLOMATE ET MISSIONNAIRE AU JAPON

415 - Bien qu'étant une expérience isolée et très rapidement terminée, l'activité de Mgr Mario Giardini (1877-1947) a une grande importance dans l'histoire de nos missions. En effet, comme nous l'avons déjà dit, elle eut le mérite de susciter une vive sensibilité chez nos pères et une attitude plus décidée à établir un programme dans le domaine des missions.

C'est pour cette raison que nous en parlons plutôt longuement. Par ailleurs, elle reste aussi un témoignage de la grande disponibilité de notre Congrégation au service de l'Église.

De 1683 à la moitié du 19^e siècle, le Japon était resté fermé à toute possibilité d'évangélisation chrétienne, après que de violentes persécutions aient balayé les premières semences jetées par saint François-Xavier.

Pour conclure un lent processus de rapprochement et de rapports diplomatiques dus aux papes Léon XIII et Pie X, Benoît XV établit en 1919 une délégation apostolique à Tokyo.

Comme signe du nouveau climat, signalons la visite du prince régent Hiro Hito au saint Père en 1921, lors du voyage qu'il fit en Europe.

Le père Giardini était déjà curé de Saint-Charles ai Catinari, membre du conseil diocésain, conseiller de la Commission de catéchèse et de l'Œuvre de la Propagation de la foi, quand il fut institué archevêque d'Édesse et délégué apostolique au Japon, lors du consistoire du 21 octobre 1921, par Benoît XV. Le pape connaissait déjà le père Giardini car il l'avait félicité, lors d'une audience privée, pour le splendide examen qu'il avait soutenu au Vicariat pour assumer la charge de la paroisse de Saint-Charles. En outre, le pape aimait particulièrement les Barnabites et désirait créer cardinal l'un d'entre eux.

416 - Le 31 janvier 1922, monseigneur Giardini partait de Marseille, tandis qu'à Rome on célébrait les derniers rites des funérailles de Benoît XV, mort le 22 janvier. Il était accompagné du frère Parma qui demeura ensuite avec lui pendant toute la durée de la délégation.

La fonction qui l'attendait à Tokyo était double : diplomatique et missionnaire. Il s'attacha avec un égal dévouement à l'une et l'autre de ces tâches. Dans le premier domaine, son travail consistait surtout à maintenir et à renforcer le climat d'estime et d'amitié réciproques où s'étaient engagés le Saint-Siège et la cour japonaise, en assumant avec une compétence précise les différentes charges officielles reçues. Nous devons retenir qu'il accomplit activement sa mission, si la cour japonaise lui conféra la décoration du Pawlonia⁵², la plus haute accordée à des personnages étrangers.

Mais ce qui nous intéresse le plus est de voir comment monseigneur Giardini s'est senti missionnaire et comment il en a accompli l'activité spécifique en terre de mission. S'étant rendu compte que la plus grande difficulté pour une profonde pénétration chrétienne au Japon est due au caractère des mouvements religieux-culturels orientaux et au peu de connaissance – et souvent fausse – de l'histoire de l'Église, sa principale préoccupation fut une diffusion approfondie de la culture catholique, grâce à des revues, des livres, des écoles d'enseignement catéchétique et profane.

Il visita toutes les missions de son immense juridiction, pour se rendre pleinement compte des nécessités de chaque circonscription. Pour mettre en route la solution de certains problèmes de la région, il convoqua une espèce de synode de toutes les autorités ecclésiastiques locales : évêques, chefs de mission, supérieurs des Ordres religieux.

417 - Il lui restait à visiter l'île de Sakhaline quand, en 1930, lui fut communiquée l'intention de Pie XI de lui confier le gouvernement du diocèse d'Ancone. « Après un premier mouvement spontané de surprise – comme il l'écrivit dans sa première lettre pastorale – il adhéra de tout cœur à la volonté du pape qui, le 16 mai 1931, le nomma archevêque. Le fruit le plus considérable des neuf années de

⁵² Le Pawlonia est un arbre impérial. La décoration du Pawlonia, établie en 1875, est la plus haute après celle du Chrysanthème et est décernée pour des mérites rendus au Japon.

permanence de monseigneur Giardi au Japon fut certainement la constitution d'une hiérarchie tout à fait unie et prête à affronter les difficultés créées par l'opposition shintoïste et bouddhiste et par l'infiltration du mouvement protestant qui n'était pas encore conduit avec un esprit œcuménique.

On peut prendre comme symbole de ce résultat fatigant, la consécration à Saint-Pierre, par le pape lui-même, du premier évêque japonais, monseigneur Gennaro Hayasaka, préparé et présenté par le délégué apostolique.

1928 : LA PRÉLATURE⁵³ DU GUAMÁ

418 - « Notre esprit est vraiment réconforté parce que se sont élargis les horizons de votre grande famille religieuse. Il nous a vraiment plu, en effet, d'apprendre votre projet de prendre en charge les missions au Brésil que nous avons vraiment à cœur. Les religieux et les religieuses qui se consacrent à cette œuvre méritent toute notre reconnaissance. Notre regard est fixé sur le Brésil en particulier, parce que les forces locales sont insuffisantes à cause de l'immensité de ces régions et de ces populations. Voilà pourquoi, à vous qui avez choisi cette mission, nous adressons nos bénédictions, non pas spéciales, ni très spéciales, mais privilégiées. C'est avec angoisse que ce pays nous tient à cœur. Le travail y est très fatigant, mais cette fatigue sera d'autant plus méritoire. Malgré cela, nous sommes parfaitement tranquille parce que la mission du Brésil que vous avez acceptée est en de bonnes mains ».

C'est avec ces paroles que le pape Pie XI accueillait le 16 juillet 1928 les pères capitulaires qui avaient décidé quelques jours auparavant d'accepter la prélatrice du Gurupí, dans l'État du Pará, au Brésil.

419 – a) *Les origines*

La décision avait mûri lentement.

Nous avons déjà parlé de la tentative de l'expédition des pères français. Arrivée dans le Nord, elle avait gagné également l'intérieur du Gurupí, mais avait dû ensuite se replier sur la paroisse de Nazareth à Belém et se consacrer complètement à l'apostolat paroissial et à l'enseignement.

Mais les cœurs missionnaires d'un père Richard et d'un père Gerosa ne s'étaient évidemment pas résignés : on attendait une nouvelle possibilité et on pensait qu'elle s'accordait à tout le mouvement missionnaire suscité dans la Congrégation par la nomination du père Giardini et par un décret, exprimé sous forme de désir, du Chapitre général de 1922 qui souhaitait une reprise de l'apostolat missionnaire.

Le 20 juillet 1926, au nom du Saint-Siège fut offerte aux Barnabites au Brésil la mission du Gurupí. Le chapitre provincial accepta avec enthousiasme cette proposition. Mais il avait fallu l'abandonner parce que la Consulte généralice – par manque de sujets – n'avait pas pu l'approuver.

Mais durant le Chapitre général de 1928, le père Richard sut tellement enflammer et convaincre les capitulaires qu'on en vint à formuler un décret exprimé comme suit : « Le Chapitre général décide d'assumer aussitôt les missions...dans la prélatrice du Gurupí (Brésil), désirant que notre ministère s'étende aussi à la conversion des Indiens infidèles ».

C'est l'acte de naissance de nos missions ressuscitées. Avec l'approbation de la Congrégation et poussés par les paroles du Pape, nos pères se mirent aussitôt à l'ouvrage.

Le père Richard fut nommé administrateur apostolique de la prélatrice, déjà érigée comme autonome dès le 4 avril 1928, mais qui demeurait encore sous la dépendance de l'archevêque de

53 Prêlat, Prélatrice : au sens strict du Droit Canon, le Prêlat est tout membre du clergé dépositaire d'un pouvoir ordinaire (pouvoir exercé de manière publique vis-à-vis d'une communauté de fidèles : évêque d'un diocèse, préfet apostolique, prêtre territorial, etc). La prélatrice territoriale avant le Code de droit canonique de 1983, on disait prélatrice *nullius*) est un territoire ne relevant d'aucun diocèse (*nullius diocesis*) et placé sous la juridiction d'un prêtre qui la gouverne à l'instar d'un diocèse.

Belém.

L'organisation définitive de la circonscription se fit par le décret du consistorial du 3 février 1934, qui promulguait :

- 1) sont rattachées à la prélatrice les paroisses de Bragança, São Miguel, São Domingos et Sant'Anna do Capim ;
- 2) on changeait le nom de la prélatrice ; elle ne s'appellerait plus "du Gurupí" mais "du Guamá" ;
- 3) selon une suggestion de monseigneur Richard, le siège de la prélatrice était transféré d'Ourem à Bragança, retenue plus commode pour les déplacements.

En 1937, lors du Chapitre général, monseigneur Richard demanda d'être déchargé de sa fonction pour des raisons d'âge et de santé.

À sa place fut nommé administrateur apostolique le père Eliseo Coroli. Ce ne fut qu'en 1940 que ce dernier fut nommé par Pie XII évêque titulaire de Zama et prélat *nullius*, ne dépendant donc plus de Belém.

Voilà le chemin parcouru par la prise en charge et l'organisation définitive de notre prélatrice, un chemin marqué par des dates et des sauts de qualifications juridiques.

420 – b) *Les deux prélats*

Mais, ce chemin parcouru, il faut le voir à la lumière des deux hommes qui ont été comme les centres propulseurs de toutes les activités entreprises et qui ont caractérisé les deux périodes en lesquelles nous pouvons diviser le travail accompli au Guamá : monseigneur Richard et monseigneur Coroli.

Monseigneur Richard est le fondateur et le premier administrateur apostolique de la mission. C'est lui qui dut affronter le dur travail des débuts, l'action de pointe, qui dut lui coûter beaucoup, s'il écrivit : « C'est une suite infinie de durs sacrifices...La nature en est abattue : mais c'est à toi que je me confie, ô mon Jésus : car c'est ta volonté, évidemment ».

En effet, son état a été un vrai miracle de dévouement, qui l'a épuisé et obligé à quitter la mission huit années seulement après l'avoir acceptée.

Voici ce qu'écrivit le père Vitaliano Vari, dans sa description synthétique rédigée dans la seconde décennie de la mission au Guamá, au sujet de la première période, celle où monseigneur Richard fut administrateur apostolique : « Comme toutes les grandes œuvres qui ont eu un succès remarquable ont toujours commencé par de petits éléments qui se sont développés petit à petit grâce à la ténacité et l'intelligence, de même les missions des pères barnabites au Guamá, aujourd'hui vraiment florissantes, ont eu une phase initiale plutôt précaire, fatigante et, pour cette raison même, lente.

« Le travail du regretté et vénéré monseigneur Richard – il était mort le 16 mai 1945 à Rio de Janeiro – premier prélat de la mission, ne pouvait avoir un caractère brillant, remarquable, pour la raison qu'on ne savait pas encore bien tout ce qu'on devait faire, ni surtout comment on devait le faire.

« Au fur et à mesure que le temps passait, le travail apostolique se répétait, présentant à peu près les mêmes caractéristiques.

« On passa alors du travail un peu dispersé à un travail organisé. Il en naquit donc une certaine uniformité dans la préparation et la conduction des "desobrighe", c'est-à-dire les voyages apostoliques faits loin de la résidence, pour l'administration des sacrements et pour l'instruction catéchétique des fidèles dispersés dans les vastes territoires de la mission.

« Tandis que les choses procédaient avec ordre et profit, monseigneur Richard dut laisser la prélatrice, après ses nombreuses demandes, pour cause de maladie ».

En 1932, deux ans à peine après l'effective prise de possession de la mission, monseigneur Richard écrivit cette phrase qui témoigne du climat angoissé de ces premières années et, en même temps, manifeste l'immense générosité qui, seule, peut expliquer le "miracle" accompli par les pères

barnabites dans une zone totalement opposée : « Comme tu es aiguë, ô tristesse du prêtre qui a médité le *sitio* (j'ai soif) du Calvaire, et qui, devant l'immensité du travail, se sent la force d'une fourmi qui doit porter un éléphant.

« Il faut au moins se donner généreusement jusqu'à la dernière limite de ses pauvres forces ».

421 - Le successeur de monseigneur Richard fut, comme on l'a déjà dit, monseigneur Coroli.

Avec son élection, commence la deuxième période de nos missions, leur "siècle d'or" serions-nous tentés de dire, pleine d'initiatives et d'activités géniales, bien programmées, et aussi d'un élan et d'une générosité non moindres qu'auparavant.

Il y a une phrase de monseigneur Coroli qui, à mon avis, rend pleinement le climat du travail de ces années-là, climat caractéristique de nos pères œuvrant au Guamá : la joie qui ne connaît pas de difficultés, d'abattements, de difficultés, de stérilité, de découragements : « Le missionnaire en terre étrangère peut goûter mieux que les autres quelque chose de l'allégresse de la patrie céleste ». Une même conscience de la réalité, séduisante, a pu faire écrire à un autre de nos missionnaires au Guamá, sur un ton capable d'ironiser sur sa propre fatigue : « Aucun danger, et si j'en vois un, c'est seulement celui d'arriver à la décrépitude avec une même teneur de vie (c'était pendant les premières années de travail très fatigant !). Tu comprendras bien que je ne veux pas entrer dans l'autre vie comme une momie ! ».

Dans la relation officielle du triennat 1937-1940 que le père de Bernard présenta au Chapitre général, se trouvent ces lignes qui décrivent la trempe du deuxième prélat du Guamá : monseigneur Coroli était « hardi, d'un tempérament d'apôtre, infatigable, oublieux de soi et entièrement donné au bien spirituel des paroissiens. Il a été un missionnaire barnabite de la trempe des confrères en Birmanie, émule de leurs exploits et digne de notre tradition ».

422 – c) *Programmation*

Une des caractéristiques principales de monseigneur Coroli et de la deuxième période de l'activité des Barnabites au Guamá a été une action programmée, prévoyant toutes les exigences et conduite selon une ligne directrice bien précise.

L'action de la première décennie s'était concentrée sur la consolidation des quatre résidences rurales des Barnabites ; quand la mission prit de l'ampleur – l'annexion de 1934 - les programmes et les aspirations en prirent également.

Monseigneur Coroli organisa son activité dans trois directions :

- 1) non plus seulement les résidences, même avec les innombrables chapelles auxiliaires éparses dans les régions voisines, mais, en même temps, le développement et le soutien de l'ordinaire et fondamentale catéchèse des campagnes ;
- 2) le développement, fort et décidé, d'un centre d'activités religieuses et civiles, un vrai centre de civilisation chrétienne à Bragance ;
 - a) grâce à la construction d'un grand collège – le collège de la petite sainte Thérèse – pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse : éducation immédiate pour les jeunes gens et jeunes filles accueillis dans le collège, et surtout éducation qui rayonne vers l'autre jeunesse, répandue dans les campagnes et les forêts, grâce à l'action des catéchistes et des enseignantes, préparées dans le collège et légalement qualifiées par leurs diplômes reconnus et équivalents à ceux délivrés par l'État. Sorties du collège avec une telle formation, elles se sont déjà répandues dans d'autres écoles ou dans leurs familles comme un levain de civilisation et de foi. C'est là qu'on peut trouver le germe de la fondation de l'Institut laïc de jeunes filles – les sœurs de la petite sainte Thérèse – que monseigneur Coroli a formé et qui aide tellement les missions. (Cf. **505-506**) ;
 - b) grâce à l'établissement d'une grande maternité, pour l'assistance aux mères et aux enfants : œuvre courageuse et aussi difficile que nécessaire ;
 - c) finalement, l'exploration périodique et systématique des régions de l'intérieur, pour y rencontrer

les Indiens proprement dits et établir des relations d'abord d'amitié, pour passer ensuite à l'évangélisation directe. (Dans ce domaine, quelque chose a déjà été réalisé durant les expéditions des pères Moretti, de Bernard, Paolo Coroli et d'autres...Mais finalement on a décidé d'abandonner le terrain, non par découragement, mais parce que on ne disposait effectivement que de moyens trop disproportionnés avec les buts à atteindre).

423 - C'est dans ces perspectives qu'il faut placer tout le travail accompli les années suivantes : érection de nouvelles écoles, évangélisation plus intense et plus profonde de l'intérieur, préparation de structures plus efficaces pour l'assistance sanitaire grâce à la construction, en plus de la maternité, d'un hôpital, etc...Entre-temps sont nés de nouveaux problèmes, et de nouvelles solutions ont été programmées et conduites à leur achèvement. On ne peut à peine que citer :

1) le problème agricole et celui de l'assistance sociale ont trouvé leur solution dans la fondation d'écoles rurales – de vrais instituts – et de diverses Maisons-écoles répandues dans les centres les plus disparates et isolés, où logent les sœurs de la petite sainte Thérèse, désormais mûres pour devenir un Institut et continuer à croître.

424 – 2) Le problème du franchissement des distances par une action continue d'assistance scolaire, civile et spirituelle, a eu comme solution, peut-être la plus audacieuse de nos réalisations au Guamá, la "Radio educadora » (la radio éducatrice).

C'est une structure qui donne, une fois encore, la mesure de l'adéquation de nos pères aux temps et aux formes du travail apostolique le plus moderne et le plus efficace.

Née au début comme un instrument destiné à faire face aux exigences d'une assistance scolaire plus continue et plus pénétrante, cette radio est désormais riche de tous les différents secteurs dont peut disposer une station-radio émettrice, disposant, dans un rayon très large, de radios réceptrices sûres et parfaitement syntonisées, répandues sur le très vaste territoire de l'intérieur. Dans une chronique écrite par le père Michele Giambelli – le plus intéressé à toute cette activité – nous est racontée l'histoire et l'inauguration de la Radio educadora.

« Il y a cinq ans, - écrit le père en 1961 - presque aussitôt après mon retour d'Italie, monseigneur Coroli m'envoya faire un long voyage dans le sud du Brésil, pour traiter de problèmes très importants pour notre prélatrice.

« Ce fut à cette occasion que je rencontrai un évêque de l'État de Minas Gerais, monseigneur Giovanni Cavetti qui me retint plusieurs heures pour parler, avec un vif intérêt et avec chaleur, de l'importance, de la nécessité, des avantages, etc., d'une radio émettrice catholique dans notre prélatrice. Et il insistait : « Faites vite ! Faites-le tout de suite : sinon, ce sera trop tard ».

« Revenu à Bragança, je me donnai à faire pour susciter l'enthousiasme de l'évêque pour l'opportunité de cette nouvelle forme d'apostolat : il ne fallut pas de grands discours pour convaincre monseigneur Coroli, homme animé d'un vrai esprit paulinien, ouvert avec une grande confiance accordée aux entreprises les plus ardues.

« Et nous avons aussitôt tracé notre plan. Après trois ans de "très ennuyeuses formalités » pour obtenir la nécessaire autorisation du gouvernement...la permission de fonctionnement de deux stations nous fut finalement accordée. Le 5 juillet 1960, à trois heures de l'après-midi – certainement par une gentille disposition de la Providence, en hommage à notre saint Fondateur et à sa profonde dévotion envers Jésus crucifié – les deux émetteurs barnabiques lançaient leur premier cri de sainte joie à des milliers de kilomètres à la ronde.

« C'est ainsi que commençait la première période des essais techniques.

« Le 17 octobre, fête de sainte Marguerite-Marie Alacoque, autre phase d'essais, plus rigoureuse et contrôlée par le gouvernement. Et finalement, le 12 novembre, l'autorisation définitive.

« Ce furent des jours de très grande fête, ce 12 novembre, un samedi, et le lendemain, 13 novembre 1960, fête de Notre-Dame de la divine Providence : fête pour Bragança et pour toute la

prélature.

« De Belém vinrent l'archevêque du Pará et les plus hautes autorités de l'État. Il ne manquait que le gouverneur, gravement malade et... notre évêque, oui, monseigneur Coroli qui, depuis quatre mois, était retenu à Rio par toutes les complications bureaucratiques pas encore complètement résolues.

« Tant l'archevêque que les représentants des autres radios émettrices affirmèrent, dans leurs discours radiodiffusés, que la *Radio educadora* de Bragança dépassait de loin même leurs prévisions les plus optimistes.

« Ce fut en cette circonstance que j'entendis les éloges les plus enthousiasmants adressés à la Congrégation des Barnabites qui, quelques années auparavant, avait révolutionné Bragança – le projet d'en faire un centre de civilisation catholique était donc réussi – et toute la prélature.

425 – 3) Finalement, le problème d'assurer une continuité autonome de l'activité apostolique, sans la nécessité de nouveaux envois de prêtres venant de l'extérieur, c'est-à-dire le problème des vocations locales, a été affronté d'une manière décidée. Nos pères ont non seulement programmé et réalisé les constructions destinées exclusivement à accueillir des séminaristes, mais ils ont désigné aussi des pères éducateurs et formateurs qui s'y consacraient en fournissant une assistance continue.

Dans une lettre adressée aux étudiants en théologie de l'Union missionnaire romaine, le 16 mai 1965, voici ce qu'écrivait monseigneur Coroli : « Mes chers étudiants, je peux vous annoncer une bonne nouvelle, une des plus belles : en mars, nous avons ouvert notre séminaire...Le premier pas concret a été fait par le père Paolo Coroli...

« Le père Borsani s'est mué en ingénieur...l'édifice est modeste mais se présente très bien. Aucun luxe, mais tout est très propre et bien aéré. Une belle chapelle, deux étages ; Il y a environ septante élèves...Une belle chose : tous nos pères missionnaires se sont intéressés. Tous sont d'accord pour faire tous les efforts possibles pour le séminaire (deux pères ont été chargés de la direction) : vous ne pouvez imaginer quel sacrifice cela représente pour nos pères. Cela veut dire, comprenez-moi bien, que doit demeurer un seul père, tout seul à Vizeu, à Irituia, à S. Domingos do Capim...Mais tous ont accepté volontiers ce sacrifice : soit ceux qui doivent le souffrir dans leur propre chair, soit ceux qui doivent le voir à contre-cœur, soit le prélat qui n'y peut rien faire...C'est pour le séminaire : Dieu soit loué !

« Nous avons dédié notre séminaire à saint Alexandre Sauli...Nous y avons placé également trois sœurs de la petite sainte Thérèse... ».

Avec cette œuvre, la prélature peut se considérer pleinement active : Église locale constituée dans sa plénitude, à qui rien ne manque pour le déroulement complet et sûr de la vitalité du Christ au milieu des hommes.

426 – d) *Les victimes et les sacrifices*

Nous serions tentés de dire : Église fondée sur ses sacrifices et le "martyre" de nombreuses victimes – les premiers arrivants et surtout ceux qui, jeunes encore, y ont laissé leur vie – et pour cela Église destinée à un développement conforme à une si grande vitalité "offerte".

Parmi les victimes, il vaut en rappeler deux, à cause du caractère d'authentique et entier dévouement qui a marqué leur activité : les pères Angelo Moretti et Luciano Calderara.

Le premier – mort le 23 novembre 1941 – doit être rappelé au souvenir par certaines de ses "confessions", écrites durant ses premières années de mission et qui révèlent en lui "un homme valeureux", comme l'appelait monseigneur Richard, et "un missionnaire vraiment pieux et très courageux", comme le rappelait monseigneur Coroli. Voici le témoignage du père Moretti : « (1930) Le père Coroli est toujours parti avec monseigneur (Richard), moi, je me retrouve toujours avec moi-même ; je passe parfois de longs mois sans voir un prêtre ou un Barnabite. Voici ce qu'est la vie ici. Mais, ici aussi, il y a notre bon Jésus et notre Mère. Nos jours se succèdent sans se ressembler. S'il nous arrive de passer un jour de repos, le lendemain, nous succombons sous le poids de la

fatigue. Si nous nous mettons en voyage, le travail est écrasant. Si nous restons à la maison, l'ennui nous saisit...

« À la maison, nous avons supprimé tout le superflu (il y en avait bien peu). Nous économisons sur tout pour voir notre église belle, grande et bien aérée. (1938) Maintenant, nous sommes vraiment pauvres, mais je rends grâce au ciel sans compter. Avant, nous avions quelques centimes ; maintenant, nous vivons au jour le jour.

« Par économie, nous avons supprimé le pain et nous mangeons de la farine de manioc. Le vin, j'en bois seulement... quand je célèbre la messe...Mais l'eau limpide et pure du puits est excellente. (1939) Le travail n'abat pas notre esprit qui reste jeune, bien que ce soit dans un corps qui vieillit précocement à cause du climat ingrat et des diverses maladies qui nous rongent ».

Le père Calderara, âgé de 36 ans, « mort noyé lors d'une *desobriga* [voyage en bateau], comme le dit le télégramme envoyé au père général, offre sa mort comme témoignage d'une vie entièrement donnée aux missions. Il est mort sur le champ du travail « lors d'une *desobriga*, se préoccupant, tandis qu'il coulait, de la caisse des ornements sacrés et du sort des enfants qui l'accompagnaient : "Il faut sauver les enfants !" ».

427 - Des autres pères, morts ou encore sur le terrain, continuant à « souffrir et offrir », nous rappelons quelques phrases qui en tracent le portrait le plus vrai et peut-être le moins connu.

« Nous nous sommes habitués à nous priver de beaucoup de choses qui, chez vous, paraissent indispensables. En venant ici, nous savions ce que nous allions éprouver ; *milites Christi* (soldats du Christ), disciples de saint Paul, nous nous enflammions à la pensée de conquérir la plus belle récompense : la pensée de désertir nous ferait horreur ! » (père Carenzi, 1937).

Je suis certain que si les Barnabites passaient ici (à Bragance), ne serait-ce qu'un seul mois,, les collèges d'Italie fermeraient tous (père Vari).

Retour. Dans la forêt, j'unis mes chants religieux et patriotiques à ceux des oiseaux. Je revois Vizeu, fatigué, triste, désillusionné ; mais plein de confiance : tout proche, se tient Jésus. Souffrir et offrir avec joie ». (père Paolo Coroli, 1938).

« J'ai un idéal : les missions. J'ai un devoir : l'obéissance. Règle générale : un sourire et le temps. La raison en est simple : nous sommes des instruments de Dieu, et Dieu, pour agir veut du temps et du courage » (père Freire, 1939).

La mission n'est seulement nôtre, mais aussi la vôtre » (monseigneur Coroli).

428 – e) *Les fastes*.

Pour conclure cette vue panoramique sur le champ missionnaire confié aux Barnabites au 20e siècle, nous voulons citer ici les moments les plus significatifs des années d'activité de la Prélature avant qu'elle ne devienne diocèse (1968).

1932 : première visite du général des Barnabites à la mission. Le père Ferdinando Napoli rappelle que « dans l'église, il fut très difficile de se frayer un passage au milieu de la foule des hommes, dont certains venaient de 20-30 kilomètres expressément pour la fête du père général ».

1933 : Lors du 4e centenaire de la fondation de l'Ordre, nos pères organisent, pour les nouveaux fidèles qui leur sont confiés, des célébrations qui font écho à celles qui se célèbrent en Europe.

1935 : Année sainte de la Rédemption : de grandes célébrations sont organisées et on essaie d'organiser une série de conférences spirituelles données par les personnes les plus remarquables de la paroisse.

1939 : Année sainte barnabitique : comme souvenir, est construite et consacrée une nouvelle église dédiée à saint Antoine-Marie Zaccaria. Dans la mission, arrive une Lancia "A. Emilia", celle du préfet de la ville. C'est dans cette voiture que voyagent le successeur de saint Antoine-Marie Zaccaria, le père Idelfonso Clerici, son compagnon de travail, le père Salvatore de Ruggiero et le missionnaire père Valentino Zappa. Le père général visitait « nos résidences les plus vastes, les plus inconnues et ayant le plus besoin d'aide : notre Terre Sainte ».

1940 : Dans la mission, on crie : « *Habemus pontificem !* » (Nous avons un pontife) : monseigneur Coroli est élu prélat *nullius* et désigné comme évêque titulaire de Zama.

1953 : 3-5 juillet : Le Congrès eucharistique du Guamá : « Un triomphe qui a dépassé toutes les attentes. » Préparé par six mois de missions dans toute la Prélature, le Congrès fêtait le 25^e anniversaire de son érection canonique.

1961 : 13 novembre : inauguration de la *Radio educadora*.

1965 : 11 mars : inauguration du nouveau séminaire à Bragança, dédié à saint Alexandre Sauli.

1980 : La prélature est élevée au rang de diocèse de Bragança do Pará et son premier évêque est monseigneur Michele Giambelli.

1931 : AFGHANISTAN, RETOUR EN ORIENT

429 - Pour la seconde fois, la Providence manifestait aux Barnabites sa volonté de les voir retourner en Orient : en 1921, monseigneur Giardini était parti comme délégué apostolique au Japon ; en 1931, un autre Barnabite part comme chapelain de la délégation italienne à Kabul, en Afghanistan. Voici l'histoire de ce nouveau retour en Orient.

En 1931, le gouvernement italien, sollicité par de nombreuses demandes venues des catholiques de Kabul, exprime au Saint-Siège sa volonté d'instituer une chapellenie dans la légation italienne et demande au Vatican d'en désigner le chapelain.

Le 25 janvier 1931, fête de la Conversion de saint Paul, le pape Pie XI fait savoir au père général son intention d'envoyer un barnabite comme chapelain en Afghanistan.

« Aux objections respectueuses du père Ferdinando Napoli, monseigneur Borgongini Duca (envoyé du pape) répondait : "C'est la volonté définitive du saint Père, qui a employé ces paroles précises : Pour cette charge, il faut un Barnabite" ». Ce sera le père Egidio Caspani (1891-1963), concitoyen du pape Ratti.

Le père Napoli, dans un de ses écrits, tente ainsi de connaître les raisons d'un tel choix : « Quels étaient les motifs de ce choix, je ne saurais le dire, mais il doux de penser que (le pape) avait pour nous une certaine prédilection, sachant par expérience que les Barnabites étaient toujours prêts à obéir à ses désirs... Dans diverses conversations sur ce sujet, Pie XI me donna la preuve de son ardent zèle missionnaire. Je vais citer quelques phrases : saint Paul n'hésiterait pas à commencer cette mission. Pour les Barnabites, ce sera une de leurs plus grandes gloires d'avoir porté en premiers la lumière de l'Évangile dans ce pays ; et le commencement coïncide précisément avec les quatre-cents ans d'existence de l'Ordre lui-même. On ne pouvait entrer dans le nouveau siècle (d'existence) par une œuvre plus belle ».

Effectivement, dans cette circonstance, le pape se comporta envers les Barnabites avec une délicatesse paternelle. Faisant rembourser à la Congrégation les dépenses du voyage, il dit : « Vous avez fait le sacrifice de personnes, il n'était pas convenable que vous fassiez aussi celui de l'argent ».

430 - Le commencement officiel de "l'Œuvre d'assistance spirituelle aux catholiques en Afghanistan" eut lieu le 1er janvier 1933, quand le père Caspani, premier père destiné à ce siège, inaugura la chapelle provisoire.

Le chapelain catholique était considéré par le gouvernement afghan comme un membre du corps diplomatique et devait exercer son apostolat uniquement en faveur des catholiques résidant dans ce pays. Sa "mission" était donc uniquement d'assumer le rôle de témoin du Christ pour les musulmans afghans qui – comme l'affirme le père Angelo Panigati, un des Barnabites qui eurent la charge de la chapellenie – seront les derniers à entrer dans son troupeau.

La majeure partie des catholiques résidant en Afghanistan se trouve dans la capitale. Il s'agit de membres d'ambassades ou de contractuels du gouvernement afghan ; d'autres se trouvent

dispersés dans tout le pays et sont en général des techniciens et des ouvriers spécialisés qui travaillent dans la construction de divers travaux publics qui sont un signe des progrès de cette vaste nation.

Le père Giovanni Bernasconi (1910-1986) qui a succédé au père Caspani en 1947 décrit ainsi la communauté catholique de l'Afghanistan, dans une de ses correspondances envoyée en 1954 à l'*Eco dei Barnabiti* : « Si on voulait caractériser la physionomie de la communauté catholique de ce pays du Moyen Orient, serait très utile la phrase des *Actes des Apôtres* : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ». De fait, elle est comme une grande famille, dans laquelle on sent vraiment, étant donné la multiplicité des nationalités, la catholicité de l'Église.

« C'est peut-être cet esprit d'union et de charité, c'est la compréhension profonde, c'est de voir que le joug du Christ est doux, qui attirent les sympathies des non-catholiques, qui les poussent à fréquenter leur chapelle, à inviter le prêtre catholique, l'unique ministre du culte autorisé de manière stable en Afghanistan, à leur dire une bonne parole dans certaines réunions.

« On saisit aussitôt cette physionomie en assistant une seule fois à la sortie d'une cérémonie sacrée. On voit le père au milieu de son troupeau, composé de nombreuses nationalités et de couleurs, on voit les fidèles se saluer et s'intéresser les uns aux autres, on propose sa voiture à ceux qui n'en ont pas ».

L'assistance spirituelle aux catholiques est assurée tant à ceux qui habitent la capitale qu'à ceux qui sont dispersés dans le territoire, malgré les grandes difficultés des déplacements.

431 - Les pères qui se sont succédé jusqu'à maintenant dans ce siège de la chapellenie afghane sont :

1) le père Caspani : fondateur et organisateur de cette œuvre, à laquelle il s'est consacré du 25 décembre 1932 au 22 décembre 1947.

Fidèle à la tradition missionnaire des Barnabites et au mandat que lui avait confié le pape Pie XI - « Gardez ce poste, travaillant quand vous le pourrez, étudiant et priant quand vous ne pourrez pas travailler » -, le père, en plus de son travail apostolique, s'attacha avec profondeur à étudier les réalités afghanes. Le fruit de ce travail est son livre, désormais fameux et indispensable à tous ceux qui s'attellent à étudier le pays : *Afghanistan, crocevia dell'Asia* (Afghanistan, carrefour de l'Asie), publié en collaboration avec le père Cagnacci, aux éditions Vallardi.

Durant les quinze ans de son séjour, le père Cagnacci eut l'occasion de visiter les lieux des anciennes missions barnabites de Birmanie. Avec enthousiasme, il avait même préparé un plan pour notre retour dans les villes de Siriam et d'Amapura. La deuxième Guerre mondiale a balayé la possibilité de réaliser ce projet, qui demeure toutefois comme un but pour de nombreux Barnabites.

2) Le père Giovanni Bernasconi, successeur du père Caspani de 1947 à 1957, devenu ensuite supérieur général de l'Ordre.

Avec le père Bernasconi, le travail d'assistance religieuse avait augmenté au point « de faire naître le problème de la nécessité d'un deuxième prêtre », comme il l'écrivait en 1953.

Durant les dix ans qu'il passa dans ce pays, aux célébrations du 20^e anniversaire de la fondation de la chapellenie fut présent à Kabul l'évêque de Multan, monseigneur Cialeo. « C'est sans doute depuis le temps des Apôtres qu'aucun évêque catholique n'est venu comme tel en Afghanistan », écrivait le père avec enthousiasme.

En 1954, le père Bernasconi eut la joie de pouvoir transférer en un lieu plus adapté la chapelle, quand toute la légation italienne s'installa dans un nouvel édifice.

C'est aussi par l'intermédiaire du père Bernasconi que les Petites Sœurs de Jésus du père de Foucauld purent planter leurs tentes en Afghanistan.

3) Le père Raffaele Nannetti (1914-1977) prit la place du père Bernasconi en 1957 et y demeura jusqu'en 1965.

Le père y réalisa, en 1961, ce dont rêvaient tant le père Caspani que le père Bernasconi : une église, construite comme édifice autonome et pouvant accueillir, sans problème, plus de 300

catholiques qui y affluaient lors des principales fêtes de l'année. L'église s'élève dans le jardin de l'Ambassade et a comme annexe l'habitation du chapelain.

4) Le père Angelo Panigati, après 15 ans de travail très actif au Chili, a été appelé en 1965 à poursuivre le travail du père Nannetti. Le père étendit son activité y compris dans le domaine de l'enseignement, enseignant les langues à l'International American School, au Cercle Frawais et à la Deutsche Schule.

5) Le père Giuseppe Moretti (1938-) succéda au père Panigati. À cause des opérations de guerre bien connues et après avoir couru de sérieux dangers pour sa vie, il dut quitter la chapellenie en janvier 1994. Il put y retourner en 2002, après un bref séjour en Pologne. Le 16 mai 2002, la mission afghane fut déclarée "*missio sui juris*" et le chapelain fut élevé au rang d'ordinaire. Il vaut la peine de mentionner "l'École de la paix" que le père a fait construire en faveur de sa "communauté" composite et inaugurée en 2005.

Dans sa première correspondance à l' "Eco dei Barnabiti", le père Panigati écrivait : « ...Le Barnabite à qui l'Église confie ses chrétiens en ce pays est vraiment un prêtre pour les chrétiens dans une terre qui n'est pas la sienne, un prêtre qui est ici pour partager, consacrer et offrir à Dieu la vie d'un peuple qui "justement" ne nous appartient pas et qui ne nous permet pas de lui appartenir...Le Barnabite est là, comme un rappel, et la petite église est une invitation à faire halte. À l'intérieur du mur, il y a des chrétiens...il existe donc une paroisse *sui generis* (unique en son genre) – peut-être la plus grande du monde (deux fois l'Italie) – composée de fidèles qui changent continuellement, de fidèles provenant du monde entier, de fidèles ayant une base religieuse très différente, de fidèles ayant des sensibilités religieuses les plus variées...Mais tous, ici également, peuvent reconnaître le Christ "à la fraction du Pain..." ».

« En 1719, nos pères partirent pour la première fois, au service du pape, vers des terres de mission en Orient. Aujourd'hui, la mission qui fut auparavant notre mission principale en Occident, le Guamá, grâce au travail infatigable de nos confrères, a tellement progressé spirituellement et matériellement qu'elle a été constituée en diocèse *pleno iure* (de plein droit).

« La Providence nous a mis face à l'immense champ afghan, vraie porte vers l'Extrême Orient. Nous devons donc attendre avec patience mais avec une attention active, le moment où cette porte s'ouvrira elle aussi à l'entrée du Roi de gloire, et alors, en toute vérité "ce sera une des plus grandes gloires pour nous que d'avoir été les premiers à porter la lumière de l'Évangile dans ces terres" (Pie XI) ».

CONGO, KILOMÈTRE ZÉRO

432 - « En décembre 1949, le père Victor Dessart, après 25 années de travail au Brésil et un voyage en Afrique centrale, arrivait à l'improviste à la maison généralice pour présenter au père général et à sa consulte un projet hardi : ouvrir à Costermansville (devenue Bukavu), dans le vicariat du Kivu, à l'invitation de Mgr Cleire, un collège pour les indigènes noirs et mulâtres (pour les résidents blancs, les jésuites avaient déjà un collège).

« Le projet a été approuvé : la Province franco-belge l'a accepté avec enthousiasme...La mission au Congo belge (est) mise sous le patronage de saint Paul apôtre

Voici comme s'exprimait à peu près l' "Eco dei Barnabiti", annonçant la nouvelle fondation missionnaire : la prise en charge à Mugeru du premier collège pour Africains dans l'Est du Congo.

La fondation du collège passa par trois phases : Les pères ont d'abord "campé" dans la vieille mission de Mugeru, dans une authentique baraque de terre battue et de paille ; en un deuxième temps, ils ont construit un collège provisoire, non loin de Bukavu : une construction rectangulaire longue de 120 mètres, sans étage, et couverte d'un toit de tôle ; lors de la troisième phase, ils se sont transféré dans le nouveau et moderne collège Saint-Paul.

La première pierre de cette vaste construction, très moderne, a été posée en 1954 et, après

trois ans d'intense travail, arriva l'inauguration officielle qui s'est déroulée le 13 octobre 1957, dans un climat d'exaltante consolation : on était finalement arrivé à Jérusalem, après les étapes, fatigantes et pleines d'incertitude, de Bethléem (Mugeri) et de Nazareth (première construction provisoire à Mbobero, dans le territoire de Kabare, proche de Bukavu).

À la cérémonie étaient présents le Vicaire apostolique, monseigneur Van Steene, le père général Émile Schot et diverses autorités locales.

Dans sa relation enthousiaste à l' "Eco", le père Castagna, un des missionnaires les plus fervents, divisait cette mémorable journée en quatre actes :

- le rite pontifical
- la séance académique
- la visite des locaux
- la "douce" conclusion (le repas).

Le 21 mars 1957, le roi des Belges, Léopold III, avait fait une halte et visité notre collègue, lors d'un de ses voyages au Congo. Il en avait gardé une excellente impression et s'était vivement intéressé à toutes les activités des pères et à tous les détails de la construction, pas encore complètement achevée.

Cette visite a laissé un souvenir inégalable de joie et de consolation pour nos pères qui voyaient ainsi qu'était reconnu à un aussi haut niveau le service qu'ils rendaient aux africains dans un collègue...pour européens, étant donné sa majesté et son efficacité.

La reine Élisabeth, elle aussi, avait courtoisement visité notre collègue et y avait reçu un accueil extraordinaire. Elle y fit des déclarations de vive admiration et de profond encouragement.

Le 8 février 1958, le collègue vécut une autre de ses grandes journées en recevant la visite du délégué apostolique monseigneur Bruniera. Il venait au nom du pape porter son salut et son encouragement et aussi pour remercier les élèves qui avaient adressé au pape 170 lettres pleines d'affection et de dévotion. Tant le déroulement que la préparation de la visite eurent un ton plutôt spirituel : ce fut une rencontre plus intime avec le Christ et son vicaire.

433 - Nous nous sommes arrêtés à dessein pour rappeler toutes ces visites pour souligner combien notre ministère d'enseignement et le but que nous nous sommes fixés en acceptant cette mission au Congo est lié aux attentes et aux espérances de tous les groupes de personnes, civiles et ecclésiastiques, intéressées au progrès et au développement progressif du monde africain.

Nos pères, qui avaient affronté la vie pleine d'incertitudes des premières années de mission, étaient conscients que le problème de la formation d'une élite africaine, appelée en l'espace de quelques années à assumer la direction du pays, était un des problèmes principaux et d'une extrême importance que l'Église devait résoudre : préparer des laïcs capables, de leur propre initiative, d'être un ferment dans cette masse encore difficile à pénétrer, étant donné la rareté des structures et des moyens à disposition et à cause de l'insuffisance des ouvriers.

Le collègue Saint-Paul a fait face à ces exigences et y a apporté une solution valable et complète, correspondant à nos idéaux et à ceux de l'Église ainsi qu'aux aspirations des Africains. Formés par une école complète, dans le domaine humain et chrétien, ils se sentent parfaitement insérés dans la nouvelle Afrique !

Une fois encore les Barnabites ont affronté un champ apostolique, en répondant pleinement aux demandes qui leur étaient adressées, selon la tradition de la Congrégation. Celle-ci voit que les buts qu'elle s'était fixés sont atteints, en exerçant une activité visant à former parfaitement une élite chrétienne.

434 - La tempête qui a bouleversé le Congo au lendemain de la déclaration d'Indépendance politique (1960), même si elle n'a pas présenté les formes extrêmes qui ont frappé d'autres missions, a toutefois "effleuré" notre collègue, y portant l'angoisse, la peur et un certain désordre. On doit à une admirable et consolante disposition de la Providence, et aussi à la grande estime dont jouit cette

institution auprès de la population congolaise, si l'arrêt des activités dû aux difficultés n'a pas beaucoup touché le collège et si, au contraire, les pères ont pu secourir et protéger beaucoup de gens sans défense qui venaient se réfugier au collège Saint-Paul.

Le cardinal Cicognani, secrétaire d'État, informé des événements tint à écrire à notre secrétaire général des missions des paroles de satisfaction pour « l'activité admirable exercée, avec un courage chrétien, par les religieux si méritants, entre autre pour défendre la population sans protection. Je désire leur transmettre, par votre courtois intermédiaire – poursuivait la lettre – une parole sincère de satisfaction et de reconnaissance, avec l'assurance de ma prière pour implorer sur leurs travaux de pasteurs des grâces abondantes et de bons fruits, et sur ces régions, le retour d'une sereine entente sociale ».

La "grande tempête congolaise", en même temps que le désir de la province franco-belge de concentrer ses forces pour relancer et restructurer ses œuvres, spécialement sur le plan pastoral, ont eu comme conséquence le passage de la mission du Congo à la province de Lombardie (Chapitre général de 1964).

435 - Voici que des perspectives plus vastes d'apostolat s'ouvraient à Bukavu ; l'organisation d'activités plus spécifiquement apostoliques accompagnant notre travail dans l'enseignement, qui avait désormais atteint un niveau remarquable de développement bien proportionné aux nécessités.

On désirait faire de notre présence à Bukavu un centre de civilisation catholique, complètement organisé dans tous les secteurs : vie paroissiale, assistance sanitaire, formation scolaire, promotion et formation de vocations locales !

C'est le même but que nos pères s'étaient fixé à Bragança, pour "planter" une Église efficiente dans tous ces secteurs.

C'est déjà le but qu'avaient en tête les pionniers barnabites de la Province franco-belge qui s'aventurèrent dans ce nouveau champ d'activité. Leurs premières relations en témoignent : le travail apostolique a toujours été accompli parallèlement à l'activité de l'enseignement, mais n'était que maintenant, une fois arrivés à la pleine maturité de la première structure qui nous avait été confiée (le collège) qu'il a été possible d'accorder une attention plus organisée à la formation de religieux autochtones.

Ce plan de développement paraît évident à Mbobero où, en 1975, naît la paroisse à côté du collège et, un peu à la fois, le territoire paroissial se peuple de chapelles, dispensaires, maternité, écoles primaires et secondaires, selon une stratégie qui se répétera dans l'autre fondation au Kivu, à Birava où les Barnabites arrivent pour la première fois en 1968. Le promoteur en est le père Lino Castagna. Puis, la paroisse est érigée officiellement en 1970 et, avec elle, commencent les diverses structures religieuses (les chapelles, tout spécialement celle de Lugendo), les écoles (surtout le lycée Nyamokola), etc. L'âme de cette ferveur de constructions, outre les frères Gerolamo Andena et Arturo Vegini, sont les nombreux volontaires italiens qui, pendant des années, ont secondé le travail des missionnaires. Un certain temps, Mbobero sera aussi la maison de formation, tandis que les profès sont envoyés au scolasticat de Rome pour la théologie, jusqu'à l'ouverture du scolasticat théologique de Kinshasa, en 2004. Entre-temps, en 2003, après les années où les pères avaient abandonné le collège à cause de sa nationalisation par le gouvernement de Mobutu, les pères de la pro-province reprenaient l'entière direction et administration du collège Saint-Paul. Après des années de langueur, le collège redevient florissant. Même le tremblement de terre de 2008, qui l'avait sérieusement endommagé, n'a pas réussi à interrompre la reprise de cette institution méritante.

L'histoire se répète également pour les fondations rwandaises, comme on le verra dans le numéro suivant.

En 1964, les sœurs Angéliques étaient venues collaborer avec les Barnabites pour réaliser surtout des activités d'assistance sociale et sanitaire ainsi que de catéchèse. Les années passant, d'autres communautés religieuses suivront, tandis que les Angéliques construiront leurs habitations

et géreront en propre leurs activités à Murhesa (maison de formation, aide pastorale à la paroisse, école), à Kavumu et à Kalehe.

Grâce à Dieu, les vocations ne manquent pas et de nouveaux jeunes font leur profession et reçoivent les Ordres sacrés. La mission devient toujours plus une Église adulte dans le nouveau Congo, "au centre de l'Afrique, point de départ des routes continentales africaines : kilomètre zéro ».

AU RWANDA

435 bis - La situation politique instable au Congo suggéra rapidement à nos pères de trouver une autre implantation dans le pays le plus proche, le Rwanda, qui, à l'époque, jouissait de la paix.

Chronologiquement, voici l'ordre des fondations barnabites : Muhura (1977), à une bonne soixantaine de kilomètres au nord-est de Kigali, la capitale. Là, fonctionnait déjà une paroisse fondée par les Pères Blancs (ou missionnaires d'Afrique), dotée d'une belle église paroissiale. Depuis lors, Muhura est devenu un grand centre d'activités pastorales et sociales : un lycée important y est né, dédié à saint Alexandre Sauli, ainsi qu'un dispensaire en continuelle expansion, un orphelinat fondé et dirigé par une volontaire italienne, où travaillent actuellement les Angéliques. Pour répondre aux exigences de l'école a été construit aussi un grand internat, avec des sections pour garçons et pour filles. À partir de 2011 a commencé à fonctionner une autre école, don d'une association italienne, à Muko, toujours sur le territoire de la paroisse ; elle est dirigée par certains confrères de la communauté de Muhura.

Cyangugu (1987) : ville-frontière en face de Bukavu, dans une position enchanteresse sur le lac Kivu. On y a placé la maison de formation pour les aspirants qui fréquentent les cours de philosophie au séminaire des Pères Blancs à Bukavu, ainsi que le noviciat.

Enfin, Kigali (1992) : position très utile, surtout depuis que cette ville est devenue le chemin d'accès le plus commode pour nos communautés africaines et pour ceux qui vont en Europe ou en reviennent. Il s'agit d'une maison privée, achetée et agrandie pour être employée comme maison d'accueil pour les missionnaires de passage et pour les groupes, volontaires, religieux, religieuses. La maison, qui se trouve dans le quartier résidentiel de la ville et est proche de l'aéroport, conserve encore cette fonction, même si c'est de manière plus réduite, car il n'y a plus de religieux qui y résident en permanence, et elle dépend de la communauté de Muhura.

Il est notoire que, du 6 avril au 16 juillet 1994, les opérations militaires de la guerre civile troublèrent le pays : les luttes entre hutus et tutsis causèrent la mort barbare d'environ 800.000 à 1.000.000 de victimes. Le père Lino Castagna (1927-2011), missionnaire intrépide, se transféra dans un camp de réfugiés rwandais en Tanzanie. La maison de Cyangugu resta fermée pendant six ans et l'activité pastorale de Muhura reprit en 1996.

Notes

412 - Pour ce chapitre, on s'est servi surtout :

- pour les rapports entre les Barnabites et le Saint-Siège concernant les missions, de la conférence exhaustive de don Francisco José da Silveira Lobo, *I Barnabiti a servizio dei papi nelle terre di missione* (Les Barnabites au service des papes dans les terres de mission), donnée à Rome durant la 2e semaine d'histoire et de spiritualité barnabite (1962).

- pour l'histoire des origines et des développements successifs, du très vaste matériel publié dans les numéros de l' "Eco dei Barnabiti". On verra aussi J. Ramos das Mercês, *L'arrivo dei Barnabiti in Brasile*, en "Barnabiti Studi", 4/1987, 63-141 ; Id., *Barnabitas no Brasil*. 100 anos, Belém 2003.

414 - Nous donnons quelques références tirées de l' "Eco", relatives à chaque paragraphe : 1903 : Prologue en Amazonie, *Précurseurs et co-apôtres*, 21 (1941), 9.

418 - *La prelazia del Guamá. Istantanee del I° decennio* (La prélatrice du Guamá. Instantanés de la première décennie), 21, (1941, 12-60 ; *Il II° decennio*, (La seconde décennie), 30, (1950), 1-25 ; *Il Congresso eucaristico del Guamá* (Le Congrès eucharistique du Guamá), 33 (1953), 82-88 ; *Nozze d'argento al Guamá* (Noces d'argent au Guamá), 35 (1955), 1-12 ; *Educatrice* (La radio Educatrice) 41 (1961), 35-38 ; *La mia prima visita agli Indios di Canidé* (Ma première visite aux Indiens de Canidé), 42 (1962), 124-125 ; *La prelazia del Guamá* (La prélatrice du Guamá), 47 (1968) mars-avril, 18-24 ; *Da prelazia a diocesi 1930-1980* (De prélatrice à diocèse : 1930-1980), 59, (1980), novembre-décembre, 1-4 ; *La nuova diocesi de Bragança do Pará* (Le nouveau diocèse de Bragança au Pará), 61 (1982), janvier-février, 15-16.

428 - De ce voyage du révérendissime père général Clerici ont paru deux fascicules lithographiés qui contiennent un *Journal* détaillé (du 26 mai au 27 septembre 1939) de ses déplacements et des événements de cette mémorable visite. Édités à l'occasion des "Trois jours pour les missions" à Gandellino en août 1963, les *Journaux* (I. Clerici, *Il mio viaggio e la visita al Brasile e alla prelazia del Guamá* - Mon voyage et ma visite au Brésil et à la prélatrice du Guamá- Gênes 1963) sont des documents très intéressants. Nous y avons déjà fait référence (396), en citant une réflexion du père général. Il faut lire *in extenso* les pages 15-17.

429 - Sur l'Afghanistan, on consultera les nombreux articles parus périodiquement dans l' "Eco dei Barnabiti", en particulier : *Sulle orme dei nostri missionari in Birmania* (Sur les traces de nos missionnaires en Birmanie), 18 (1938), 279-284 ; 306-309 ; *Un ventennio* (Vingt ans), 33 (1953), 62-69 ; *La nuova sede* (Le nouveau siège), 35-36 (1955-56), 24-26 ; *La prima chiesa cattolica in Afghanistan* (La première église catholique en Afghanistan), 41 (1961), 45.

431 - Sur l'initiative du père Moretti, voir "Eco des Barnabiti", *Una scuola della pace a Kabul* (Une école de la paix à Kabul), 2003/1, 36-40 et 2003/4, 40-41 ; *La scuola della pace* (L'école de la paix), 2005/3, 36-37.

432 - Sur la présence des Barnabites en Afrique, on verra toujours les correspondances dans l' "Eco dei Barnabiti". En particulier : *Una missione si apre* (Une mission s'ouvre), 30 (1950), 26-28 ; *Sintesi barnabita congolese* (Synthèse barnabite congolaise), 36 (1956), 156-158 ; *Inaugurazione ufficiale del collegio St Paul* (Inauguration officielle du collège Saint-Paul), 37 (1957), 125-146 ; *Un decennale* (Un anniversaire de 10 ans), 39 (1959), 16-18 ; *Dopo la tempesta* (Après la tempête), 42 (1962), 49-51 ; 45 (1965), 88-89 ; *Nuovo Congo* (Nouveau Congo), id. 90-93.

435 bis - On lira, du père Luigi Villa, longtemps missionnaire en Afrique, puis supérieur général, *In Africa da quarant'anni ed oltre* (En Afrique depuis plus de quarante ans), dans l' "Eco dei Barnabiti", 1992/1, 18-19.

LE PÈRE SEMERIA :
UN SYMBOLE ET UN PROGRAMME

Jeunesse barnabitique

Formation pastorale

L'université et le quartier de St Laurent hors-les murs

« Pour le cœur la charité, pour l'intelligence la science »

« L'homme s'agite et Dieu le conduit »

l'École supérieure de religion

L'université catholique

« L'homme de la charité »

Prêtre catholique et barnabite

436 - « Je ne sais pas si j'ai été et si je suis un orateur ; certes, j'ai parlé beaucoup et devant beaucoup de personnes, parfois au moins avec une certaine efficacité pratique, recueillant des consentements plus que des simples applaudissements. Si je le suis, et dans la mesure où je le suis, c'est que je suis né orateur. C'est seulement son immense vanité, - le pauvre Cicéron en avait tant -, qui lui permettait de distinguer entre la faculté poétique qui serait un don de la nature (disons mieux : un don inné venant de la Providence) et la faculté oratoire qui serait une conquête fatigante de l'individu. "On naît poète, on devient orateur". Non. On naît tout ce qu'on devient. Admettons que pour le devenir, il faut plus ou moins de fatigue. Malheureusement, on ne devient pas toujours ce pour quoi on est né. Par lâcheté, beaucoup demeurent en-deçà de leur vocation naturelle, tandis que beaucoup d'autres, par ambition ou par audace, vont au-delà. Je suis donc né orateur » (*I miei ricordi oratori* - Mes souvenirs d'orateur, page 11).

C'est par ces paroles que le père Giovanni Semeria ouvrait le premier volume de ses mémoires qu'il publia et nous citons ce passage comme pour y prendre le point de départ du présent chapitre. Si beaucoup restent en-deçà de leur vocation naturelle, du père Semeria nous pouvons affirmer qu'il est allé au-delà ou, si l'on préfère, que cette vocation, il l'a vécue en plénitude.

La figure du père Semeria est tellement riche et complexe qu'il semblerait que ce soit une entreprise destinée à la faillite que d'en chercher un motif unificateur ; pourtant, il nous semble que nous pouvons le trouver – et nous le démontrerons amplement – dans le binôme science et charité.

JEUNESSE BARNABITIQUE

437 - Semeria est né le 26 septembre 1867 à Coldiroli en Ligurie et il est mort à Sparanise, dans les Abruzzes, le 15 mars 1931. Lui-même dit que sa vie a été comprise entre la période troublée de l'histoire italienne qui va de la Brèche de la Porta Pia (1870)⁵⁴ à la Conciliation (1929)⁵⁵. De cette époque, il a vécu les idéaux, subi les crises, souffert les drames, à tel point que tous les événements culturels, religieux, politiques, sociaux et militaires trouvent Semeria, peut-être pas toujours parmi les protagonistes, mais certainement parmi les personnages de premier plan, dont le rôle attend encore une reconstruction historique adéquate.

Semeria vit le jour alors que son père avait déjà été fauché par le choléra, à la fin de 1866. Né orphelin, il avait à peine 11 mois quand sa mère le conduisit à Turin. C'est là que, ayant grandi, il fréquenta le patronage (*oratorio*) des Salésiens et qu'il y rencontra leur fondateur lui-même, Jean Bosco, et plus tard il étudia à l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes.

À neuf ans, il fut envoyé à Crémone et suivit les cours du gymnase (classes inférieures des humanités) au collège Vida des pères Jésuites.

Sa maman, entre-temps remariée, le voulut près d'elle et l'envoya dans notre collège de Moncalieri pour les études du lycée. Après avoir suivi la première année du lycée, Giovanni Semeria – il avait quinze ans – demanda d'entrer dans notre Congrégation.

438 - Il parle de son noviciat dans *Mes souvenirs d'orateur*. Il le définit comme un temps d'apprentissage parcouru par ceux qui choisissent la vie religieuse : un temps durant lequel l'individu doit mettre sa vocation à l'épreuve, c'est-à-dire la mettre à l'essai et la démontrer à soi-même et aux autres. « La plus grande erreur des Ordres religieux – continue-t-il – est de recruter avec trop de facilité, veillant à la quantité au dépens de la qualité. Voilà pourquoi, au début de la vie monastique, les Ordres sérieux et fervents multiplient les difficultés ; plutôt que d'attirer, ils font peur. La vie qu'il faudra mener plus tard est présentée dans toute sa rigueur. Beaucoup de prière ; séparation du monde, non seulement du monde pervers, mais aussi de la société saine, des études,

54 Brèche de la Porta Pia : cet épisode marque l'entrée des troupes de Garibaldi à Rome et la fin des États pontificaux.

55 *Conciliazione* : Réconciliation. Le 11.02.1929 ont été signés les Accords du Latran, entre l'État italien (avec Mussolini) et le Saint-Siège, autorisant la formation de l'État du Vatican.

des occupations habituelles ; pénitence, méditation des vérités éternelles ; récitation des psaumes...Une vie que les gens du monde comprennent peu, mais qui a donné, donne et donnera des fruits merveilleux » (pages 90-100)).

« Cette année – écrivait don Giovanni Semeria à sa maman – tout est consacré à jeter de bonnes bases des vertus religieuses, puis les supérieurs décideront de ce qu'ils veulent faire de moi, pour la plus grande gloire du Seigneur et pour l'utilité de la Congrégation (*Lettres familières*, p. 38).

Le père Semeria rappelle, toujours dans *Mes souvenirs d'orateur* (p. 108) comment il a terminé cet apprentissage du noviciat : « En octobre 1883, ayant atteint, après les 14 mois du noviciat, l'âge des 16 ans réglementaires, j'ai prononcé mes premiers vœux simples qui me liaient à Dieu et à mon Ordre pour toujours. Je n'ai jamais regretté, ni de les avoir prononcés, ni de les avoir prononcés à cette époque. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut conseiller à tous de les prononcer à cet âge. L'Église fixe une limite minimale, mais non une limite maximale. Et le Seigneur appelle les ouvriers dans sa vigne à toutes les heures de la journée. Il est bien que dans l'Église il y ait de jeunes recrues ; des soldats qui portent à sa cause l'enthousiasme innocent des seize, des vingt ans ; mais il bon qu'il y ait aussi des hommes mûrs qui viennent à Dieu dans la plénitude de leurs forces et remplis d'expérience.

« De nombreux saints glorieux et féconds sont entrés ainsi dans le sanctuaire. C'est le cas de saint Ambroise, saint Augustin, saint Camille, saint Ignace. D'autres, comme Samuel, ont offert à Dieu les prémices de leur vie ».

Toujours sur le thème de la profession, Semeria écrivait à sa maman une lettre qui figure intégralement dans le *Ménologe*. « Le lundi 22 est le jour fixé pour la cérémonie. Lundi, je me consacrerai irrévocablement au Seigneur, je choisirai Jésus Christ pour ma part, dans le temps et l'éternité, renonçant pour toujours aux biens et aux plaisirs du monde, à ma propre volonté, pour tout mettre dans les mains de Dieu, lui qui m'a tout donné » (p. 49).

439 - Après son noviciat, Semeria part à Rome où il complète, à l'Apollinaire, ses années de lycée, couronnées de la mention "très bon" : « Pour les examens écrits – communique-t-il à sa maman (*Lettres*, p. 83) – j'ai eu 10 en italien, et 9 dans les quatre autres épreuves de version latine, grecque, et de mathématique ; pour les épreuves orales, j'ai eu 10 dans les six matières, trois littéraires : latin, italien et grec ; trois scientifiques : mathématique, physique et philosophie ».

Mêmes les examinateurs furent frappés par l'intelligence de notre confrère et l'un d'entre eux déclara : « Si cet abbé reste prêtre, je parie qu'il deviendra pape ; s'il ne se fait pas prêtre, il deviendra certainement ministre de l'Instruction publique ».

Semeria rappelle le temps de son scolasticat qu'il passait à Rome durant l'année et dans la propriété de Monteverde durant les mois d'été. « La vie spirituelle était notre plus grande préoccupation. Le monde imagine difficilement quel magasin de vertu, de ferveur, sont ces maisons d'études des Ordres religieux. Tout ce qui, dans les universités, est rêve de gloire, fièvre de plaisirs, préoccupation de gains futurs, de brillantes carrières, dans les scolasticats est ferveur de bien, rêve d'apostolat, en d'autres mots encore, de faire du bien. Vraiment, c'est là que l'Église forme ses recrues les plus précieuses. On prie, on étudie, on fait pénitence, on s'éduque aux vertus humaines et divines, on s'entraîne aussi à l'apostolat. Et tout cela simultanément et, dirai-je, relié systématiquement. Car la piété est utile à l'étude, et l'étude à la piété : l'étude et la piété servent à l'ascèse et sont servis par elle. Et à la ferveur intellectuelle, morale, religieuse, sociale, apostolique servent les supérieurs vigilants et bons qui nous conduisent et nous aiguillonnent ; nous servent aussi l'exemple et l'émulation des compagnons, le milieu physique lui-même nous sert, et nous servent les traditions vivantes » (*Mes souvenirs d'orateur*, p. 154).

Il est possible de cueillir un reflet de la ferveur et de la joie qui animaient le jeune clerc dans les nombreuses lettres qu'il écrivait, durant cette période, à sa maman. « Pour le moment, je me trouve très bien et content comme d'habitude, écrit-il le 6 décembre 1884. Ma santé est plus florissante que jamais, j'ai un appétit extraordinaire et sans aucun dérangement. Le Seigneur me

donne vraiment beaucoup de forces pour pouvoir étudier et me dépenser tout entier à sa gloire : puissé-je ainsi correspondre à ses desseins ! Toi, prie-le à cette intention, pour que, au milieu des si nombreuses occasions où je me trouve, de pouvoir faire du bien à mon âme et de progresser dans la sainteté, il ne m'arrive pas de reculer ou de m'arrêter dans une tiédeur paresseuse, détournant ainsi, par ma faute, à mon dommage et à mon châtement les moyens que le Seigneur me fournit avec une telle abondance pour mon profit et mon mérite. De mon côté, je ne cesserai jamais de prier pour toi et pour toute notre famille, pour que le Seigneur nous aide par sa sainte grâce, de façon que nous puissions tous, un jour, nous trouver réunis au paradis » (p. 72).

Après avoir demandé des nouvelles de la famille, il conclut ainsi : « Je te recommande surtout de ne pas te préoccuper ni de te chagriner pour moi qui vais très bien : et d'accepter de la main de Dieu la séparation qui est si pénible pour toi, surtout à cause de la solitude où tu te trouves. C'est la volonté de Dieu. Pourrions-nous douter encore, après tant de signes si clairs qu'il me veut barnabite et à Rome ? Si Dieu veut que nous soyons séparés, c'est pour notre bien : certes, si j'étais resté dans le monde, je t'aurais peut-être causé d'autres déplaisirs, bien plus graves, par exemple de me voir peut-être corrompu de cœur et d'esprit au milieu des dangers de l'université. Maintenant, au moins, tu sais que ton fils est consacré au Seigneur, qu'il vit content dans sa sainte et sublime vocation, qu'il désire et espère pouvoir être toujours plus lié au Seigneur, de pouvoir un jour devenir son ministre, ministre de réconciliation et de pardon » (p. 73).

FORMATION PASTORALE

440 - Dans un milieu rempli de spiritualité, Giovanni Semeria, tandis qu'il se préparait par d'intenses études aux ordres sacrés, commence une ardente activité pastorale à la maison et à l'extérieur. Lui-même en parle longuement dans *Mes souvenirs d'orateur*.

« Nous avons alors deux lieux d'apostolat...le catéchisme du dimanche à la paroisse et le patronage du Sacré-Cœur », écrit Semeria, et il ajoute, comme pour expliquer ces deux tâches : « Pauvre catéchisme ! Il était fait, non seulement dans de très mauvaises conditions didactiques, dans le vacarme de la sacristie, où la distinction des classes avait quelque chose de mythologique. Et les garçons y venaient en petit nombre, querelleurs indomptables, à moins de recourir à des moyens trop persuasifs...

« À l'éducation de la jeunesse bourgeoise, au cours de ces années difficiles, situées comme elles l'étaient entre le vieux et le neuf, c'était le patronage du Sacré-Cœur qui dut y pourvoir, fondé par ce saint homme que, au jugement unanime, fut notre père Alessandro Baravelli (pp. 155-156).

Catéchisme et patronage n'épuisaient pas le domaine de l'activité pastorale de Semeria. « Je dois ajouter – dit-il en effet – une autre école ou terrain d'entraînement, ouverte aux plus volontaires parmi nous par le zèle du père Pica : l'école de la souffrance, l'hôpital de la Consolation. Il était alors, il l'est peut-être encore, l'hôpital des blessés, l'hôpital chirurgical dont la fréquentation, précisément pour ce motif, ne comportait en elle-même, pour nous jeunes, aucun danger.

« Et les blessés étaient nombreux : des blessés par accidents de travail (on était dans les années du renouvellement des constructions à Rome), accidents dus à des délits (hélas, à l'ordre du jour).

Comment le bon père (Ignazio Pica) avait obtenu la permission, pour nous étudiants, de visiter chaque semaine les blessés, dans l'après-midi du vendredi, pour nous approcher de leurs lits et leur apporter un réconfort chrétien, je ne le sais pas. Mais il l'obtint et nous avons pris l'habitude de ces visites. Je confesse qu'elles n'étaient pas faciles. Nous portions un secours purement spirituel : une bonne parole, de bons conseils. Mais nous avions souvent à faire avec des gens spéciaux ! Chez les gens des milieux les plus populaires, la mode était à l'esprit anticlérical, cet anticléricalisme tout à fait propre à la Rome de cette époque et que je n'avais pas connu au Piémont, la haine du prêtre, une haine qui était pétrie de motifs religieux et de prétextes politiques. L'accueil

n'était pas toujours poli et joyeux ; joyeux, presque jamais, impoli, presque toujours. Dans la meilleure des hypothèses, ils nous toléraient et nous le sentions » (p. 158).

L'UNIVERSITÉ ET LE QUARTIER DE SAINT LAURENT HORS LES MURS

441 - L'étude, l'activité pastorale, l'effort ascétique avaient désormais préparé Semeria à la consécration sacerdotale, qu'il reçut le 5 avril 1890 : il n'avait que 23 ans.

Devant lui s'ouvraient deux champs de travail. D'une part, l'université qu'il fréquenta à la Sapienza, d'abord à Rome, puis à Turin. Il y obtint le diplôme en lettres, avec une thèse sur *L'Athenaion politèia* d'Aristote, obtenant le maximum de points (1893), puis en philosophie (1897) avec une acclamation triomphale de ses collègues pour l'excellente réussite de sa thèse sur Severino Boezio.

En même temps que ses études universitaires, Semeria continuait, avec une intensité renouvelée et croissante, son activité apostolique. Son rayon d'action s'étendit aux faubourgs de Rome et il en conserva le souvenir dans une page classique de *I miei tempi* que nous allons lire ensemble : « À San Lorenzo résidait la lie du prolétariat, entassée dans des bouges ou dans des maisons trop vieilles ou pas encore nées, à peine nées, où l'épouse et cinq ou six enfants (pas toujours vraiment tels) attendaient un père ou chômeur ou occupé par moments ou très mal payé, une croûte de pain, et un aliment quelconque qui aidait à l'avalier ; là où les habits incomplets étaient des haillons, où la plus parfaite saleté faisait paraître étranges, non pas les fréquentes maladies, mais le peu de santé dont jouissaient encore ces malheureux. Et, à la misère physique faisait un digne pendant la misère morale et religieuse.

« Déracinés de la campagne, leur milieu traditionnel, pas encore acclimatés à la ville (du reste, que pouvaient-ils voir ou profiter de cette ville ?), ils n'avaient plus leurs honnêtes mœurs anciennes et n'avaient pas non plus les nouvelles mœurs policées : aux vices anciens s'ajoutaient les nouveaux. Surtout, la foi s'était éteinte, pas absolument mais elle vacillait, combattue par la lecture des journaux et des brochures immondes ou perfides ; la piété l'était toujours : la prière à la maison n'existait plus, ni l'assistance régulière à la messe, ni la fréquentation régulière des sacrements.

« Ignorance crasse, superstition invincible, erreurs grossières : tel était le bagage religieux de ces pauvres esprits enténébrés, le blasphème était à l'ordre du jour comme succédané à la prière habituelle, pratiquée autrefois ; haine furieuse et aveugle contre les riches, tous les riches, pris en bloc parce que riches ; haine venant de l'envie, haine sur laquelle commençaient à souffler, par leurs paroles et leurs écrits, les intrigants dans le domaine social ; petites haines, tenaces, commérages et cruels entre eux. Vraies petites fosses infernales que ces baraques et ces masures du quartier Saint-Laurent » (pp. 96-97).

442 - Désormais absorbé par un grand nombre d'œuvres caritatives en faveur des orphelins de la Grande guerre, Semeria écrit : « Repensant à ma vie d'alors, je remercie la Providence qui m'a conduit vraiment au cœur de la misère de Rome. "*Evangelizare pauperibus misit me*" (Il m'a envoyé annoncer la bonne nouvelle aux pauvres) : c'est une phrase de l'Ancien Testament et de l'Évangile dont je ne me souviens jamais sans ressentir une infinie tendresse ». Et il ajoute ces paroles pleines d'émotion : « Pour un prêtre, pour un disciple, c'est une gloire, c'est une joie que d'avoir pu imiter le Maître et refaire ses gestes. Quand il a entendu parler de sermons de Carême prononcés dans des églises estimées aristocratiques, de conférences dans des salles qui l'étaient vraiment, quelqu'un a pu penser et a pensé que j'étais l'orateur des classes supérieures. Oh, vraiment, je ne les ai jamais méprisées ! Du moins, pas spécialement cette aristocratie qui, après celle de la vertu, est la plus authentique, celle du génie, de l'intelligence. Mais les origines de mon éloquence sont très humbles, humble et pauvre a été le champ de mes premières fatigues apostoliques. C'est moi aussi que, "le Seigneur a envoyé évangéliser les pauvres" » (pp. 92-93).

« POUR LE CŒUR, LA CHARITÉ, POUR L'INTELLIGENCE, LA SCIENCE »

443 - 1982 est une année décisive dans la vie de Semeria, puisqu'elle en marque l'orientation définitive.

Le pape Léon XIII, qui connaissait et appréciait notre confrère, l'envoya à Gênes pour prendre part au "Premier congrès catholique italien des spécialistes en sciences sociales" qui se déroula dans cette ville du 8 au 11 octobre 1892.

Lors de la première séance, on décida de former une commission pour étudier les moyens les plus aptes à la propagande et à la diffusion des principes de l'Union italienne des sciences sociales. C'est le très jeune père Semeria qui fut chargé d'en rédiger le rapport final (il avait 25 ans).

« Je ne suis pas ici, excellences et messieurs, - disait-il au début de sa lecture du texte de la conclusion des travaux de la Commission pour la promotion des études sociales en Italie - pour ajouter un autre discours à ceux qui ont été prononcés jusqu'à maintenant, mais pour exposer brièvement les désirs et les vœux de notre Commission. Qu'il me soit permis seulement de prononcer, avant la très brève relation, une parole qui l'explique, la justifie et anime chacun de nous à faire que celle-ci ne reste pas lettre morte, mais devienne au contraire un principe fécond en œuvres utiles, aussi petit et modeste qu'il soit.

« Hier (10 octobre), le professeur Terragrossa vous a démontré avec chaleur la fonction sociale de la charité ; moi, je voudrais défendre la cause de la science. Ces deux forces ne s'excluent pas, elles s'appellent l'une l'autre, elles s'harmonisent, elles se complètent. Intelligence et cœur ! Voilà l'homme : l'intelligence qui voit, le cœur qui pousse. Pour le cœur, la charité qui est un sentiment, une impulsion ; pour l'intelligence, la science ».

Semeria en vient ensuite à illustrer son programme, le concentrant en trois points : presse, écoles, cercles. Ces trois moyens pourraient soutenir valablement la cause de la science, la faisant pénétrer dans les milieux qui, plus par ignorance que par animosité, étaient hostiles aux principes de vie chrétienne.

Si, à partir de ce moment, Semeria personnifiera, durant plusieurs dizaines d'années, la cause de la science, il était bien loin d'oublier l'impulsion intérieure de la charité qui, plus tard, triomphera pleinement dans les dernières années de sa vie.

L'HOMME S'AGITE ET DIEU LE CONDUIT

444 - Enthousiasmant était le programme dont rêvait Semeria et désormais bien clair, après le Congrès de Gênes, dans son esprit riche d'intuition et ouvert à toutes les exigences du temps. Mais...tout semble s'écrouler quand ses supérieurs le transfèrent de Rome à Gênes.

Semeria explique longuement les précédents de ce choix. « Entre-temps, à Rome – écrit-il dans *I miei tempi* (pp. 135-136) – la Providence avait placé à la tête de notre famille religieuse un des hommes de gouvernement les plus habiles et perspicaces que j'ai connus, le père Nisser, lombard de naissance, mais ayant vécu longtemps en France, riche de son génie inné et de ses expériences les plus variées. Dans le gouvernement de l'Ordre, il avait, tout en n'étant pas privé de la prudence des hommes âgés, un esprit courageux et jeune pour se lancer dans les initiatives.

Il voulait avec foi l'expansion de la Congrégation. À la différence d'autres personnes, la jeunesse ne lui faisait pas peur. Il me manifesta toujours une bienveillance dont je lui serai éternellement reconnaissant ; il me traita, ainsi que nous tous, avec une franchise qui est, je crois, dans nos familles religieuses, le meilleur art de gouvernement. Il connaissait la loi des transplantations nécessaires ou très utiles aux jeunes plantes, et il se rendit compte que c'était mon cas. Gênes pressait, à Rome, c'est Dieu qui guidait.

« L'idée de contribuer, même au prix d'un sacrifice personnel, à une nouvelle fondation

barnabitique, me séduisit aussitôt. Un peu aussi, disons-le, pour la nouveauté qui a toujours exercé sur mon tempérament plus d'attraction que de répulsion. Mais je voulais toujours plus l'expansion de mon Ordre. J'ai toujours été convaincu, et je le suis encore, que vivre veut dire grandir. Qui ne gagne pas, perd ; celui qui n'avance pas, recule. Sur les positions conquises, on peut mourir, mais on ne doit pas s'arrêter. Les nouvelles fondations vraiment prévoyantes réclament de nouveaux sujets. Et la fondation d'une école avec un semi-internat me parut une fondation la plus prévoyante entre toutes. Peut-être que, dans ma pensée, j'exagérais alors la décadence fatale des internats ; mais je ne me trompais pas en voyant que, pour beaucoup de familles, l'idéal était une école chrétienne où leurs fils ne seraient pas enfermés. Et ainsi, famille et école, contribueraient à l'éducation solide et bonne ».

À cette école avec un semi-internat – qui sera plus tard le Vittorino da Feltre – Semeria est destiné en 1895. Il rappelle le début de sa nouvelle activité : il est désormais conscient de l'invisible trame que la Providence tissait au travers des vicissitudes incomprises et apparemment contradictoires.

« Quand, le 4 novembre 1895, je franchis le portail du n° 6 de la montée Sainte-Catherine – siège provisoire de l'institut –, et montai les 120 marches portant au quatrième étage, je croyais que ma carrière d'orateur était finie ou suspendue ; l'école m'absorbait ; j'allais épuiser là, selon toutes les prévisions les plus vraisemblables, les fleuves et les ruisseaux de mon éloquence. Et, au contraire, si j'ai été orateur, c'est à Gênes que je l'ai été. L'homme s'agite, a-t-on envie de répéter avec Bossuet, et Dieu le conduit » (*I miei tempi*, p. 142).

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE RELIGION

445 - Gênes ne donna pas seulement à Semeria l'occasion d'être orateur, mais lui permit de réaliser pleinement le programme que, précisément dans cette ville, il avait conçu et défendu : presse, écoles et cercles catholiques.

Semeria en vint rapidement à accueillir autour de lui, dans l'habitation de la montée de Sainte-Catherine, toute l'élite intellectuelle de la ville et même des environs.

Pour réaliser un entier renouvellement de la culture dans un sens chrétien, il visa surtout les jeunes ; il forma un grand groupe de sympathisants et, en 1897, deux ans à peine après son arrivée à Gênes, il créa l' "École supérieure de religion". « C'étaient des jeunes des instituts supérieurs – écrit-il trois ans après la fondation – des avocats, des médecins, des ingénieurs, en herbe ou à peine fleuris, respectivement cultivés dans leurs études, mais qui, précisément pour ce motif, sentaient une étrange disproportion, gênante, entre leur culture et leur foi. Celle-ci était restée plus ou moins au même stade où l'avaient portée les leçons ingénues de leur mère et les explications très élémentaires de leurs premiers maîtres. Certes, elle suffisait, cette foi, si simple, si riche, si l'on veut, de sentiments, mais si pauvre en contenu, elle suffisait individuellement...mais elle ne suffisait pas, ils le sentaient, socialement.

« Elle suffisait à les satisfaire, mais elle ne suffisait pas le jour où ils auraient dû satisfaire les autres ; et l'occasion de parler ou même de discuter de sujets religieux se présente tellement souvent. Et même individuellement...ces braves jeunes pensaient à cent objections, malgré lesquelles ils avaient toutefois continué à croire, mais qu'ils n'avaient pas réussi à résoudre : ne serait-il pas de loin préférable d'être capables de les éliminer ? Leur foi n'était pas secouée, grâce à Dieu : mais n'en était-elle pas parfois un peu secouée ?

« Et puis, ils avaient tant d'amis qui avaient moins de chance qu'eux, tant d'amis chez qui le manque de culture religieuse avait fini par laisser mourir d'inanition la foi, chez qui la foi avait cédé sous les coups, qu'ils n'avaient pas su repousser, d'une science incrédule. On entend tellement de choses à l'université, même quand les professeurs ne sortent pas du domaine technique de leur matière : et si un professeur est un peu propagandiste, c'est alors un tir de barrage contre les vieilles

croyances !

« Du reste, même quand on n'entend pas d'objections, surgissent en grand nombre de nouveaux problèmes, auxquels on ne sait trop comment répondre. Celui qui étudie la géologie sent naître en lui le problème : comment interpréter la cosmogonie mosaïque ?

« Un cours de lectures où seraient traités ces problèmes, où ces objections seraient discutées, où toutes ces lacunes déplorables seraient comblées, serait – comme le disent toujours ces braves jeunes – une providence ».

Mettre sur pied une école qui obéisse aux propos cités plus haut ne fut pas chose facile, mais la bonne volonté des jeunes, les dons naturels de Semeria et de son confrère Alessandro Ghignoni (1857-1924) et la faveur du saint archevêque monseigneur Tommaso dei marchesi Reggio, vinrent à bout de toutes les difficultés.

De l'École supérieure prit naissance l'ample production littéraire qui permit à Semeria de devenir l'un des auteurs religieux les plus connus et les plus lus à cette époque. Les cours donnés à l'École furent imprimés.

Ils étaient divisés en deux sections ; la première était strictement religieuse et Semeria en était le titulaire ; la seconde, artistique et religieuse, était confiée à Ghignoni. Les cours se donnaient tous les jeudis.

Ajoutons, pour compléter, que Semeria fut, de longues années, directeur du Cercle des jeunes Saint-Alexandre Sauli, fondé à San Bartolomeo degli Armeni.

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE

446 - Donner naissance à un centre et le flanquer de la publication d'ouvrages de divulgation n'était pas encore tout. La culture catholique ne devait pas rester quelque chose d'épisodique et de marginal dans la vie italienne. Il y avait, c'est vrai, des écoles catholiques et Semeria leur apportait, ces années-là, sa contribution, active et convaincue, d'enseignant. Mais il voulait plus encore : il était nécessaire que les italiens eussent leur université. Semeria y faisait allusion en écrivant à Romolo Murri, vieille connaissance des années romaines, dans une lettre écrite à la fin du siècle : « Excuse le format ultra-démocratique, dit-il. Je suis pressé et je dois absolument te communiquer une idée. Tu dois la faire tienne et, si je puis, je t'aiderai à la réaliser...À nous, catholiques, manquent ou sont certainement trop rares les vrais savants et, par ces mots, j'entends les spécialistes : nous devons en avoir et, pour en avoir, il faut les former...Mais comment les former ? »

Après avoir cité des initiatives (par exemple, les bourses d'étude) promues à l'étranger pour la spécialisation de jeunes catholiques, Semeria poursuit : « Pour que cette proposition ne soit pas une utopie, il faut la comprendre, non comme une proposition à réaliser tout de suite ni à brève échéance, mais qu'il faut préparer longuement et bien. Un des moyens *sine qua non* (indispensables) est de préparer des professeurs, c'est-à-dire des spécialistes...Sois donc courageux – dit-il à Murri – organise ces choses. Je mettrai à ton service ma pauvre éloquence. Le centre à Rome, mais un gros bras à Milan où il y a de l'argent... » La solution tellement rêvée par Semeria ne tarda pas à se réaliser et il salue avec enthousiasme la naissance, à Milan, de l'université catholique : il fut l'ami du père Gemelli et de monseigneur Olgiati et collaborateur de la "Revue néo-scolastique", même pendant la crise moderniste.

La stature morale de Semeria s'imposa donc au monde de la culture et les jugements de ses contemporains sont très flatteurs : « Très bon et très courageux » ; « Doué de courage d'une manière surprenante et exubérant au-delà de tout ce qu'on peut dire » ; « Il me fit l'impression d'un homme très courageux, très hardi et sûr de lui, destiné à de grandes choses...Il fascinait tout le monde ».

L'HOMME DE LA CHARITÉ

447 - L'École supérieure de religion et les activités éditoriales n'épuisèrent pas l'œuvre de Semeria apologiste et conférencier recherché et applaudi.

Il est bien vrai qu'à la fin de l'année 1899, il s'était dit disposé « à prêcher une croisade *pro scientia* (en faveur de la science) et avait invité le laïcat, les jeunes surtout, à devenir « le groupe des savants dignes, sans discussion, de ce nom ». Devant une civilisation en crise, il proposait ce qu'il put appeler « la plus chère de mes idées : que, à la dégénérescence morale, soit apporté le remède de la vertu reconfortante de l'Évangile, et que, au possible abaissement de la culture humaine, puisse pourvoir une science consciente de sa mission de progrès ».

Si Semeria s'est donc fait le chef et le promoteur d'un vaste réveil culturel, il aime toujours être aussi l'apôtre de la charité. Et il le dit précisément dans la conférence que nous citons, avec un langage cristallin. « Le prêtre, je ne dirai pas qu'il ne doit pas être l'homme de la science ni, à ceux qui, comme Secchi et Stoppani, ont fait de la science leur principal, si ce n'est leur unique ministère, que je leur infligerai le plus léger des blâmes – nous serions bien ingrats envers des hommes dont nous citons le nom avec une sorte d'orgueil de famille en raison de la défense scientifique de la religion et du clergé – mais, si par exception le prêtre peut être l'homme de la science, il est par vocation l'homme de la charité » (*Pro scientia [En faveur de la science]* dans "Le Conférencier", Milan 1 (1899), vol. I, p. 49).

En 1895, dans sa conférence sur *L'apostolat de saint Philippe Neri*, Semeria, après avoir désigné comme fondements de la Congrégation de l'Oratoire la pauvreté et la charité, poursuit ainsi : « Saint Philippe ne manquera pas de nouer de saintes et spirituelles amitiés avec des personnes pieuses et nobles, mais les pauvres auront toujours la première place dans ses pensées et ses affections. Et même, il cherchera à être entre les riches et les pauvres l'anneau qui les unit, canal béni par où le superflu des uns s'écoule pour combler les vides et les misères des autres. C'est encore comme cela que je rêve le prêtre et l'apôtre...Aux côtés du philanthrope et contre l'exploiteur du peuple, n'y aurait-il pas une place pour le prêtre et l'apôtre ? Et puisqu'il y a une place, ce dernier tardera-t-il à l'occuper ? Et si cette place n'existait pas, ne devrait-il pas travailler pour se faire une place ? » (pp. 23-24).

Le binôme science-charité revient : « Maintenant, que ferons-nous – se demande Semeria dans sa conférence, parlant du monde qui lui était contemporain – pour combattre la science incrédule et le socialisme athée ? Pour sauver la jeunesse et le peuple ?...Certes, à la science, il faudra opposer la science, je ne le nierai pas...Au socialisme athée, il faudra opposer une sociologie chrétienne, un ensemble de réformes de la société théoriques et pratiques, afin que celle-ci réponde mieux aux arrangements actuels de notre vie économique et à l'éternel idéal chrétien de la justice ».

Mais, se demande-t-il, « quand le mal de la science incrédule et du socialisme athée, qui menacent et rongent déjà notre société, ont leur racine dans l'égoïsme, où sera donc le remède, si ce n'est dans la charité ? Et c'est seulement quand la charité les inspire que les remèdes de la science et de la sociologie chrétienne seront efficaces ».

PRÊTRE CATHOLIQUE ET BARNABITE

448 - C'est de cette charité que Semeria se fait l'apôtre. Encore à Rome, en 1895, il avait traité dans une conférence des *Nouvelles formes de la charité chrétienne*. S'il louait « l'aumône de l'argent », il proposait avec acharnement « l'aumône du travail ». C'était un idéal constructif et batailleur que le sien, correspondant aux exigences des temps. La Providence allait l'appeler à le réaliser.

En 1914, quand éclata la Grande guerre, Semeria avait été nommé chapelain du Commandement suprême. Quittant l'exil où l'avait poussé la tempête du modernisme, il avait suivi

les soldats dans les tranchées et les casernes. De tous, il s'était fait des amis, grâce à son grand esprit communicatif et sa grande charité.

Beaucoup avaient disparu, mais leurs enfants survivaient. Semeria, en compagnie de don Giovanni Minozzi, pense à une grande œuvre de bienfaisance en faveur des orphelins. La bonne parole et les aumônes ne suffisent pas, il faut une aide effective et durable. Il faut arracher ces enfants à un malheur immérité et les réinsérer dans la vie. C'est ainsi que naquit l' "Opera nazionale per il Mezzogiorno d'Italia" (L'Œuvre nationale pour le Sud de l'Italie).

Semeria abandonne les chaires de de ses grands Carêmes, les tribunes de ses conférences applaudies, il se transforme en fra Galdino⁵⁶ pour ses orphelins. Dans les heures volées au sommeil, il écrit ses Mémoires : ils deviendront du pain pour ses orphelins.

Le programme d'autrefois est accompli. Science et charité sont les notes sur lesquelles se scande la vie de Giovanni Semeria. « Pourquoi, à la lumière d'une science nouvelle, avec l'esprit d'une charité ancienne, ne travaillerions-nous pas à racheter l'humanité ? » s'était-il demandé en 1901. « Ne sera-t-il pas beau, surtout au début d'un nouveau siècle, après tant de discussions sur les raisons contradictoires de la science et de la foi, ne sera-t-il pas beau de voir l'une avec la splendeur de sa lumière, et l'autre avec son affection chaleureuse, s'embrasser et travailler dans la concorde ? » (*Un raggio di scienza e di carità sull'alba del secolo* – Un rayon de science et de charité à l'aube du siècle), Rome 1901, pp. 5-6).

La splendeur de la lumière et la chaleur de l'affection unies dans un unique et actif idéal, marqueront aussi la fin du "père des orphelins".

Le 8 mars 1931, à l'abbaye du Mont Cassin, il parle de l'aviation. Les orphelins attendaient de quoi manger.

La fièvre l'atteignit et une broncho-pneumonie fatale brisa sa santé déjà minée par le mal. Le 15 mars, il s'éteignait à Sparanise, entouré par ses petites orphelines.

449 - Filippo Meda, qui fut son disciple et son ami, retraçant sa vie lors d'une commémoration à Milan, a saisi l'âme du grand Barnabite par ces paroles : « Bien qu'il n'ait pas été étranger aux événements politico-religieux de 1890 à 1930, mais qu'au contraire, il y participa avec sa conscience toujours vive de catholique et d'italien, avec la franchise et la rectitude de ses jugements, toujours sereins, toujours honnêtes et qui, s'ils péchaient sur certains points, c'était toujours par leur indulgent optimisme sur les hommes, les choses, les faits ; qu'il connut de près certains hommes, politiques au sens large ; que, de certaines choses, il sut plus que ce qu'on en sait communément ; que dans certains faits, il eut une notable part active, il est permis de retenir que la vraie grandeur du père Semeria consistait dans la complexe, bien sûr, mais unitaire explication de son individualité, et dans l'influence que, avec elle et par elle, il exerça sur la société contemporaine, spécialement en Italie ; dans cette individualité, deux notes fondamentales brillèrent d'une façon originale et à un degré éminent : son caractère intellectuel et sa charité ; on pourrait dire aussi l'intelligence et le cœur, grands l'une et l'autre, dépensés sans compter dans sa mission sacerdotale qui fut pour lui une seconde nature et qu'il voulut perfectionner, pour ainsi dire, en s'engageant dans une Congrégation de Réguliers ; de sorte que je sais que je ne formule pas une proposition inexacte, et que personne qui l'a connu pourrait ne pas partager, quand je dis que le père Semeria ne s'est jamais reconnu et qu'il n'aurait jamais pu être reconnu, si ce n'est comme prêtre et comme Barnabite » (*Padre Semeria*, Milan 1931, pp. 7-8).

Notes

⁵⁶ Fra Galdino : personnage mineur du livre *I Promessi sposi* d'Alessandro Manzoni qui le décrit comme un laïc capucin qui demande à chaque maison des noix en aumônes.

437 - La jeunesse de Giovanni Semeria est rappelée dans *I miei ricordi oratori* (Mes souvenirs d'orateur), Milan 1927 et dans *I miei tempi* (Mon époque), Milan 1929.

Les *Lettere giovanili* (Lettres de jeunesse) sont rassemblées dans l'Annuaire du collège Vittorino da Feltre (Gênes) de 1932, qu'il nous est déjà arrivé de citer (309 n).

Le *Ménologe* (3, 128-130) rapporte la lettre que Semeria a écrite la veille de sa profession.

443 - Les renseignements sur la participation de Semeria au premier Congrès catholique italien des chercheurs en sciences morales sont repris du premier volume des *Actes* (Padoue 1893) à la page 154.

445 - Celui qui voudrait connaître de façon détaillée l'École supérieure de religion pourrait trouver la description de son origine dans la "*Strenna del Circolo educativo beato Alessandro Sauli*" (Étrenne du Cercle éducatif bienheureux Alexandre Sauli), Caserta 1900, pp. 55-57. Le programme, quant à lui, est recueilli dans un dépliant intitulé *Scuola superiore di religione, sotto l'alto patronato di sua eccellenza monsignor Tommaso de' marchesi Reggio, arcivescovo di Genova* (École supérieure de religion sous le haut patronage de son excellence monseigneur Tommasi de' marchesi Reggio, archevêque de Gênes).

446 - Il est intéressant de relever, dans les *Lettres* déjà citées, les fréquentes allusions de Semeria à sa vocation d'enseignant. Elles peuvent fournir de riches points de départ pour orienter les jeunes barnabites vers ce ministère typique de notre Ordre.

Les jugements sur Semeria sont tirés de Pietro Scoppola, *Crisi modernista e rinnovamento cattolico in Italia* (Crise moderniste et renouveau catholique en Italie), Bologne 1961, pp.67-68 et 85. Le premier est celui de Friedrich von Hügel, dans une lettre à Alfrd Loisy ; le second est du même von Hügel dans une lettre à George Tyrell. Le troisième est de Antonio Fogazzaro, dans une lettre à monseigneur Geremia Bonomelli.

La bibliographie du Barnabite et sur lui est, à peu dire, interminable. Nous renvoyons à A. Gentili, *Padre Semeria nel 75° della morte. Lineamenti biografici e rassegna bibliografica* (Père Semeria au 75e anniversaire de sa mort. Traits biographiques et revue bibliographique), en "*Barnabiti studi*", 23/2006, 291-377. Les *Actes* d'un congrès célébré à cette occasion ont été publiés en "*Barnabiti studi*", 25/2008. On consultera aussi le dossier sur Semeria publié en "*Eco dei Barnabiti*", 2007/2, 35-52.

Nous n'entrons pas dans l'histoire complexe qui lie le nom de Semeria au modernisme. Pour cette question, on consultera les journaux inédits : G. Semeria, *Anni terribili. Memorie inedite di un "modernista" ortodosso* (Années terribles. Mémoires inédits d'un "moderniste" orthodoxe) (1903-1939, aux soins de A. Gentili et A. Zambarbieri, Cinisello Balsamo 2008) ; et aussi A. Gentili, *Il processo al padre Semeria nella documentazione inedita dell'ex Sant'Ufficio (1909-1919)* (Le procès fait au père Semeria dans la documentation inédite de l'ex Saint-Office, 1909-1919), en "*Barnabiti studi*", 27/1910, 187-260. Toujours dans ce contexte, il est fondamental de se référer à la correspondance von Hügel-Semeria, publiée par G. Zorzi, *Auf der Suche nach der verlorenen Katolizität* (À la recherche de la catholicité perdue), 2 vol., Mainz 1991.

448 - Giovanni Minozzi (1884-1959) fut le compagnon de tranchée de Semeria durant la Grande guerre et travailla avec lui pour l'assistance aux orphelins, en fondant l'Œuvre nationale pour le Sud de l'Italie (1919). Pour soutenir cette cause, il fonda la "Famille des disciples" et les "Servantes du Seigneur", qui continuent utilement leur service de charité apostolique. En vue de la canonisation du "fondateur", ont été ouverts les procès diocésains en 1999 pour se terminer en 2011.

PAR LES CHEMINS DU MONDE

Brésil

Chili

Argentine

États-Unis

Canada

Espagne

Pologne

Philippines

Albanie

Mexique

Inde

450 - Notre Congrégation est-elle une Congrégation italienne ?

Si nous tenons compte du nombre des maisons (ou, pour mieux dire, des résidences), nous remarquons qu'une trentaine sont en Italie et une quarantaine à l'étranger, en y incluant les postes de mission (juin 2012). Les statistiques nous disent aussi que le nombre des confrères non-européens égale celui des habitants du Vieux Monde...

L'exigence de l'expansion au-delà de la chaîne des Alpes se présenta très tôt à nos pères. En effet, en 1570 sembla prendre corps un projet très favorable de fondation au Portugal. Les pères, réunis en Chapitre déclinerent, malgré de grandes pressions, l'offre pourtant encourageante. Cette décision, suggérée par une extrême prudence et certainement due à l'aile que nous appellerions aujourd'hui "conservatrice" – devenue experte des difficultés des fondations lointaines et, en même temps, sollicitée pour de nombreuses fondations voisines – fut jugée sévèrement par nos historiens.

Mais une bonne occasion de nous transplanter à l'étranger se présenta rapidement, quand saint François de Sales, au début du 17^e siècle, nous voulut à Annecy, avant-poste des fondations françaises.

Ce fut ensuite le tour de l'Allemagne ou, plus précisément, de l'Autriche, en 1626 et enfin en Belgique, où se réfugièrent les pères français à la suite des persécutions religieuses en France à la fin du 19^e siècle, et ils y donnèrent vie à plusieurs œuvres. Comme on l'a vu (414), malgré les conditions précaires de la tentative missionnaire au début du 20^e siècle en Amazonie, différentes fondations prirent corps au Brésil.

Ce ne fut pourtant qu'au 20^e siècle, surtout dans sa deuxième partie, que l'expansion hors des frontières de l'Italie prit des dimensions nouvelles et plus amples et que les Barnabites balayèrent cette étroitesse d'horizons et leur timidité naturelle. Désireux de réaliser le programme paulinien « grec avec les grecs et barbare avec les barbares », ils décidèrent d'appliquer à la lettre le programme de leur Fondateur qui les envoyait « annoncer *partout* la ferveur et l'élan spirituel » (Lettre V).

Passons maintenant en revue, à vol d'oiseau, ces fondations.

BRÉSIL

451 - On peut dire que, dès le début de l'apostolat au Brésil, nos pères se sont proposé deux objectifs : l'objectif missionnaire proprement dit et celui de l'apostolat "adulte" dans des communautés chrétiennes déjà formées. Mais il faut peut-être admettre que cette distinction aussi nette n'avait pas été remarquée par ces premiers Barnabites et qu'il n'aurait pas été possible de la trouver réellement dans un territoire aussi vaste et diversifié que le Brésil.

Les Barnabites arrivèrent au Brésil en 1903 et se divisèrent en deux groupes, l'un dirigé par le père Richert qui s'établit à Belém do Pará, l'autre dirigé par le père Richard qui se dirigea vers l'intérieur. Deux années plus tard, les deux groupes se réunirent à Belém. La capitale du Pará fut donc le premier siège stable des Barnabites au Brésil et le centre propulseur des expansions successives.

À Belém nous fut confiée la direction du séminaire. Plus tard, s'ajouta la paroisse de Nossa Senhora de Nazaré (Notre-Dame de Nazareth). En 1905, la paroisse devint même notre unique champ d'apostolat, quand les pères se retirèrent du séminaire. C'est notre paroisse "classique" au Brésil, but et centre de nombreux et dévots pèlerinages à la minuscule, mais miraculeuse, statue de Nossa Senhora de Nazaré : foyer d'associations et d'œuvres caritatives qui, dès le début, absorbèrent complètement le temps et les forces des missionnaires, pourtant solides et courageux. En l'honneur de Marie, le père Richert, puis le père Alfonso di Giorgio construisirent la grande et majestueuse basilique, toute resplendissante de marbres et de mosaïques – appelée une petite Saint-Paul hors les murs – qui est l'orgueil et la merveille du Pará.

452 - De Belém, la "ruche barnabitique" essaima vers Caxias en 1908 – une vigne qui demanda

pendant environ vingt ans des fatigues, des sueurs et du sang vraiment missionnaires, et abandonnée en 1927, à la veille de l'ouverture de la Prélature –, et en 1909, vers le centre politique et spirituel du pays : Rio de Janeiro. Les pères y achetèrent un vaste terrain – vaste, certainement, à ce temps-là mais ne satisfaisant plus aux exigences actuelles – pour faire place au premier externat dédié au saint Fondateur. Sans cesse agrandi pour pouvoir accueillir des centaines d'élèves, il s'élève désormais à côté du grand sanctuaire de la Vierge des Barnabites construit en 1930.

Pour résoudre le grave problème des vocations autochtones, les jeunes aspirants, d'abord réunis à Rio, furent transférés en 1918 à Jacarepaguá, à trente kilomètres de la ville qui était alors la capitale. Trois années plus tard, le cardinal confiait, toujours dans la même localité, la paroisse dédiée à Notre-Dame de Lorette. Cette paroisse s'étendait alors sur des dizaines de kilomètres et elle fut ensuite démembrée en 1945 pour en faire naître une autre, celle de saint Antoine-Marie Zaccaria al Tanque, confiée elle aussi aux soins de nos pères.

Mais l'installation de nos pères dans le district fédéral de Rio n'était pas terminée : en 1933, invités par le cardinal archevêque, les Barnabites s'installèrent à Copacabana – qui n'était pas encore à cette époque le gigantesque et très élégant quartier actuel – et là s'éleva la paroisse Saint-Paul, qui demeure encore une des plus renommées dans ce qui est désormais une grande ville. Une année après la naissance de la paroisse fut construit l'externat "Guy de Fontgalland". Puis, de Rio à São Paulo : le 14 juillet 1935, sur invitation de l'évêque de cette ville, les Barnabites prenaient possession de la paroisse Saint-Raphaël. Très vaste, elle était située dans le quartier de la Mooca, habité surtout par des ouvriers, en grande partie italiens. L'église n'existait pas encore, mais grâce au travail infatigable de nos pères, Saint-Raphaël, avec ses belles formes gothiques modernes, offre aujourd'hui aux ouvriers de Mooca un centre religieux très intense et d'assistance sociale.

L'École apostolique, toujours au centre des préoccupations des pères, trouvait en 1945 un autre emplacement quand fut confié à la Congrégation l'école moyenne de Caxambú, dans l'État de Minas Gerais. À leur retrait de Caxambú, en 1965, l'année suivante et au prix de grands sacrifices, les Barnabites transférèrent l'École apostolique à Caseiros, dans l'État du Rio Grande do Sul, où ils desservirent aussi la paroisse y annexée. En 1987, tout le complexe fut remis au diocèse.

453 - Nous arrivons ainsi à parler de Belo Horizonte où, dès le début, on veilla à la formation des jeunes recrues de l'Ordre. Avec le temps, cette fondation était devenue une base remarquable de rayonnement culturel et apostolique. On commença à travailler dans cette ville du Minas Gerais en 1947 dans une paroisse pendant trois ans seulement car, en 1950, se présenta l'occasion d'assumer la direction de l'institut "Padre Machado".

Il s'agit d'une fondation laïque ; mais, depuis le moment où elle fut confiée aux Barnabites, elle s'inséra pleinement dans le corps vivant de la Congrégation. En outre, elle permit de résoudre de manière adéquate le problème de l'École apostolique et du scolasticat. Dans la décennie passée (2000-2010), après quelques années de crise, l'institut a pris un nouvel essor, donnant même vie à une faculté universitaire.

Toujours en fait d'écoles "modèles" ou pionnières, au moins dans notre Congrégation, il faut signaler la colonie-école de S. Maria do Ceu, fondée en 1959 à Miguel Pereira, dans l'État de Rio de Janeiro. Cette fondation a pour but de favoriser la préparation scolaire et professionnelle des enfants des "favelas" (bidonvilles) de Copacabana.

Il vaut aussi la peine de mentionner, toujours à Belo Horizonte, l'initiative due à l'infatigable père Mario Pozzoli. Depuis 1988, il a réalisé, avec l'aide de nombreux bienfaiteurs le "Projet Providence", qui vient à l'encontre du besoin d'instruction et de préparation au travail d'un très grand nombre de jeunes des "favelas". Pour cette raison, il a été déclaré citoyen d'honneur de la ville (1997).

Entre-temps, la présence barnabitique au Brésil a enregistré d'importants changements de structure. On se rappellera (**306**) que les fondations furent érigées en Province à partir de 1931. Le chapitre général de 1964 décréta que la maison de Belém, unie aux résidences missionnaires du

Guamá constitueraient la pro-province brésilienne du Nord, dont le pro-provincial serait le supérieur lui-même de la mission (*Décret 19*). Cette pro-province passa au rang de Province en 1971.

Avec le passage de la Prélature au rang de diocèse de Bragance en 1980, certaines maisons de la Province du Nord passèrent au clergé séculier, tandis que certaines nouvelles fondations furent réalisées dans le diocèse de Belém, par l'acceptation d'une paroisse à Vigia (1992-2009) et la fondation à Benevides (1994) de la maison de première formation.

La Province du Centre-Sud a connu un développement limité dû à la rareté du personnel et à l'onéreuse gestion des écoles. Malgré cela, en plus des installations traditionnelles à Rio de Janeiro, les Barnabites desservent depuis 1986 à Belo Horizonte la paroisse du "Cristo Crucificado" (Christ crucifié) et ont étendu leur action pastorale en deux nouvelles paroisses : en 2005 à Fortaleza ("São Diego") dans l'État du Ceará, et depuis 2010 à Espinoza, dans l'État du Minas Gerais.

Signalons enfin la fondation à Samambaia, dans les environs de la nouvelle capitale Brasilia (1996). Aux abords de la paroisse, après l'année 2000, a été fondé le noviciat qui accueille depuis 2003 les postulants de toutes nos maisons d'Amérique latine et du Mexique. Depuis 2006 a été inauguré à São Paulo le scolasticat pour les profès.

Au terme de cette rapide synthèse, il saute aux yeux que le travail apostolique dans les Provinces brésiennes est centré sur deux points forts : la paroisse et la formation des jeunes, qu'ils soient candidats à la vie barnabitique ou qu'ils appartiennent à diverses couches sociales. C'est à cela que les évêques nous ont appelés et c'est à cela que la Congrégation a répondu, d'une part, par une organisation paroissiale vraiment intense et qui rejoint les plus petits centres, et, d'autre part, par une organisation de l'éducation digne de la tradition barnabitique et attentive aux besoins de la société moderne.

CHILI

454 - L'expansion progressive des Barnabites en Amérique latine, surtout dans l'après-guerre, compte comme première réalisation en ordre chronologique après le Brésil, l'installation au Chili.

Le signal de départ n'a pas été le fruit d'une décision des Barnabites d'élargir les frontières de la Congrégation mais d'une invitation de l'évêque d'une petite ville chilienne, invitation, comme le déclara ensuite le père général Clerici dans sa *Lettre circulaire* du 8 décembre 1947, « si pressante, si aimable, si pleine d'estime pour notre Ordre et offrant tellement de facilités, que son acceptation nous a paru un devoir ».

Le facteur qui a déterminé cet évêque à appeler les Barnabites fut certainement leur caractéristique dans le domaine de l'éducation et de l'enseignement, qui avait déjà donné de bons fruits dans le Brésil voisin. Il est donc évident comment, dans un pays où le problème de l'éducation vraiment chrétienne était si profondément ressenti, la hiérarchie ecclésiastique faisait tout pour mettre à la disposition de la population des Ordres religieux comme le nôtre, avec une tradition désormais confirmée.

Deux ans plus tard, la collaboration de nos confrères était sollicitée également par l'évêque de la capitale, Santiago. Cette fois, ce n'était plus dans le domaine de l'enseignement mais celui de la pastorale directe : la paroisse Santa-Sofia nous attendait, située dans une zone abandonnée et un milieu très difficile. Les fatigues et le travail infatigable de ces pionniers – une place spéciale revient au père Felice Sala, orateur brillant et éloquent, et aussi premier curé – ont vraiment donné un nouveau visage à cette paroisse et mérité l'éloge du cardinal de Santiago ; durant le Concile, il eut l'occasion de dire à nos pères qu'après la venue des Barnabites, son diocèse avait trouvé une nouvelle vie et que leur venue avait été vraiment providentielle.

De fait, en 1953, fut confié à quelques confrères, par une organisation chrétienne qui l'avait construit, le collège "El Salvador" situé à S. Vincente de Tagua Tagua, qui fut acquis par la

Congrégation en 1960. Voici la description des événements qu'en donne le père Ubaldo Fior dans une page de son journal : « 20 février 1953. Les Barnabites acceptent un nouveau champ de travail au Chili : S. Vicente de Tagua Tagua, cité ouvrière à environ 145 km au sud de Santiago, aura à partir d'aujourd'hui son lycée catholique. On parle d'un grand collège...

« 21 février. Le père Sala, mon supérieur à Santiago, me présente un câblogramme du révérendissime père général qui dit : "Signez le contrat. Destinés à S. Vicente, Baderna et Fior". On est à moins de 15 jours de la nouvelle année scolaire. En annexe au collège, il y a aussi l'École apostolique qui forme une petite espérance pour nos activités de demain ».

Grâce à quelques étudiants en théologie venus d'Italie, on a pu créer en 1965 à Los Quillayes, dans les environs de Santiago, un scolasticat destiné à accueillir les espérances barnabites. Situé près de la paroisse de Notre-Dame de la divine Providence, il a été complètement reconstruit en 2008-2009 et il accueille actuellement les étudiants profès de philosophie et de théologie des Provinces barnabites de l'Amérique latine et de la fondation mexicaine.

Les fondations chiliennes, avec celles d'Argentine dont nous parlerons bientôt, ont formé auparavant deux pro-provinces. Le Chapitre général de 1964 les a réunies en une seule province, dite Andine, (*Décret* 18), tandis que la constitution de deux Provinces autonomes se réaliserait en 1982.

ARGENTINE

455 - « La Congrégation des Pères Barnabites, qui a quatre siècles de vie, n'avait jamais projeté une fondation dans la république Argentine. Ce n'est qu'en 1947 que le révérendissime père Clerici, envoya un religieux prêtre pour étudier cette possibilité. Le 26 mai 1947, la Congrégation débarqua sur cette terre...

« Arriver alors que la dernière guerre était à peine terminée, dans une terre riche et pacifique, portant dans notre cœur les plaies encore vives des privations souffertes et les impressions ineffaçables des nombreux et terribles bombardements subis, fut comme se trouver dans un monde nouveau. Malgré cette première impression, en voyant l'énorme abondance de toutes choses, tandis que dans la patrie lointaine tout manquait ; en trouvant les nombreuses églises que de nombreuses Congrégations possédaient depuis longtemps à Buenos Aires ; en visitant les nombreux collèges des autres familles religieuses situés dans les meilleures régions du pays vers lesquels affluaient des milliers d'élèves, nous nous sommes sentis désorientés et déprimés. Tout ceci montrait que nous étions arrivés tard ; que nous avons besoin de nombreux moyens et d'une grande préparation ; qu'était urgente la présence de nombreux Barnabites...Et aussi, notre cœur pleurait en constatant que même le nom de la Congrégation était quasi inconnu.

« Après de nombreuses, longues et inutiles recherches qui durèrent sept mois, la Congrégation accepta de son éminence le cardinal Santiago Copello, archevêque de Buenos Aires et primat d'Argentine, la proposition de diriger pendant deux ans le collège "Virgen de Luján", situé dans une zone très pauvre et insalubre de la capitale ».

Quatre religieux furent envoyés, qui devinrent plus tard six. Le père Clerici ne se cacha pas que la situation était celle de "missionnaires" ; et il ne négligea pas d'encourager les premiers religieux par ces paroles inspirées qu'il écrivit dans le premier livre des *Actes* de la fondation barnabite en Argentine « Les débuts ne peuvent certainement pas être jonchés de roses et de fleurs. Il y a des sacrifices à faire... Mais Dieu soutient, reconforte, aide par sa grâce ceux qui travaillent et vivent pour lui. Et la bénédiction du Seigneur descendra sur vous et votre chemin : de nouveaux centres de vie religieuse, purement barnabite, s'ouvriront (nous en avons la ferme espérance) même dans ce pays...Des enfants ou des personnes d'âge plus mûr y chercheront un abri, heureux de combattre sous l'étendard de saint Antoine-Marie ». Le 25 janvier 1948, le cardinal

signait le décret officiel par lequel il accordait à la Congrégation de s'établir à Buenos Aires. On y créa une école.

Les premiers Barnabites ne pourront jamais oublier les satisfactions spirituelles dont ils ont joui à cause du manque des commodités les plus élémentaires dans cette nouvelle demeure qui, malgré qu'elle disposât de vastes locaux, se trouvait devant les fours d'incinération des immondices du quartier de Pompeya, près du gazomètre de la ville, des dépôts de semences oléagineuses et d'une gare de marchandises : toutes choses qui, du matin au soir, répandaient continuellement une fumée dense irrespirable, d'insupportables pluies de cendres, des odeurs répugnantes et des bruits assourdissants.

456 - « Le problème de commencer des œuvres qui nous soient propres présentait deux difficultés : l'une d'ordre économique et l'autre d'ordre géographique. La capitale fédérale était saturée de collèges et de paroisses, tandis que la province, jusqu'à cent kilomètres à l'intérieur, dépendait de l'archevêché de La Plata, alors vacant. En outre, existait aussi une difficulté psychologique, due à la réputation de notre Congrégation de travailler dans des collèges pour les riches et dans des paroisses aristocratiques, tandis qu'en Argentine l'autorité ecclésiastique avait besoin de collèges pour les classes humbles et de paroisses dans les quartiers populaires. Mais, par l'intercession de saint Joseph, les difficultés s'aplanirent et des bienfaiteurs se manifestèrent... On put ainsi louer une maison proche du collège et acheter un terrain pour une œuvre qui nous soit propre à 39 km de la capitale. La maison de Buenos Aires fut dédiée au saint Fondateur, l'autre à saint Paul. On partait, peut-on dire, de rien et, pour cette raison, il fallait procéder avec prudence.

« La première mesure – nous citons toujours la relation écrite par nos pères – fut de nous réunir tous pour nous consacrer unis à nos œuvres. De plus, il fallait nous répartir le travail car nous étions peu nombreux.

« Mais avant d'entamer notre programme survint l'incendie de la Villa S. Pablo, le 3 septembre 1949, à cause d'une bourrasque qui renversa la cuisine allumée. En moins d'une demi-heure la Villa n'était plus qu'un amas de cendres. Une grande affliction régnait dans nos esprits, à laquelle s'ajoutait, comme nouveau motif de désolation, la constatation du peu de temps disponible pour réaliser notre programme : ouvrir une école pour enfants à Villa S. Pablo, lors de la rentrée des classes toute proche, en mars 1950.

« Heureusement, l'intervention providentielle d'une bienfaitrice fit revenir la joie et la confiance. En janvier commencèrent les travaux de construction du collège qui fut inauguré au mois d'avril qui suivit.

« L'édifice du second S. Pablo, construit en moins de quatre mois, dominait, malgré sa modestie, l'immense campagne argentine et, cette fois, il n'était plus seul comme le précédent. En effet, autour du collège s'élevaient de jolies maisons et de petites villas : un village s'était formé et il avait pris le nom de notre fondation.

« Entre-temps, le père général ne perdait pas de vue la possibilité de trouver une solution pour notre position dans la capitale et de préciser notre œuvre au collège S. Pablo. Pour cette raison, il commença à envoyer "des hommes et des moyens" pour qu'on soit prêts au moment voulu ».

457 - De fait, la Providence ne manqua pas à l'appel. Le cardinal offrit une paroisse de la capitale – ou plutôt une zone où on pourrait jeter les bases d'une paroisse – et dans cette nouvelle paroisse, il nous confia l'ancienne école "Sainte Thérèse". D'autres aides nous permirent d'agrandir le collège S. Pablo.

« Nous ne pouvons pas oublier l'émotion et la joie du 18 septembre 1951 quand, lors de la fête de Marie, Mère de la divine Providence, nous avons pu bénir solennellement la première pierre de l'agrandissement du S. Pablo : le troisième S. Pablo !

« Et nous ne pouvons pas non plus effacer de notre mémoire l'immense satisfaction de la messe de minuit en 1951, dans le jardin de notre troisième siège à Buenos Aires, sous un ciel serein

constellé d'étoiles brillantes. Dans l'humilité et la pauvreté, vraiment grande, alors que nous célébrions la naissance de notre première église à Buenos Aires et de la nouvelle paroisse dédiée au saint Fondateur, nous commémorions la naissance du Christ.

« On nous offrait aussi une fondation dans la riche et fertile province de Mendoza, le Piémont d'Argentine, avec la paroisse du village de Mendrano, une région couverte de vignes (1952). Même si la position au pied de la majestueuse Cordillère des Andes était très belle ; même si était attrayant le rêve d'y installer un futur noviciat ; même si l'église était très belle et la cure très moderne, après trois ans de labeur apostolique, l'impossibilité de notre Congrégation d'y installer une communauté complète, comme l'exigeait l'évêque de Mendoza, nous obligea à lui rendre cette position avantageuse. Nous nous sommes retirés en 1956.

« En 1955 arriva l'épreuve : la persécution religieuse ! Nous avons payé nous aussi notre contribution en faveur de notre foi. La communauté du S. Pablo fut arrêtée et transportée par la police à Berazategui, à 25 km du collège. Après 36 heures, elle fut remise en liberté. La communauté de Buenos Aires resta sous la surveillance de la police pendant trois mois. Une fois passés les dangers de la persécution, avec la révolution libératrice de 1955, et les dangers de la contre-révolution accompagnée des massacres de 1956, nos œuvres entrèrent dans une période d'une prospérité remarquable. Les souffrances entraînent toujours de nombreuses bénédictions de Dieu ! ».

En 1956, toujours dans la capitale, eut lieu l'inauguration du nouvel édifice paroissial. Dans la même zone, s'élèveront plus tard l'institut Zaccaria et la paroisse dédiée au saint Fondateur, fruit du travail infatigable du père Vincenzo Adamo.

Presque dix après l'ouverture de la maison de Medrano, en 1965, naît une nouvelle fondation à Trenque Lauquen, petite ville de la Pampa à environ 500 km de la capitale.

« L'œuvre confiée aux Barnabites est la direction du collège "Presbitero di Geronimo" : un collège d'enseignement secondaire, mais destiné à intégrer peu à peu les autres degrés d'enseignement. Le désir des habitants de la petite ville est que les Barnabites deviennent, avec le temps, les assistants spirituels et culturels de la zone ; et celui des Barnabites était de pouvoir trouver, grâce à cette assistance, des vocations sacerdotales et religieuses dans un terrain vraiment prometteur ».

Voilà ce qu'écrivaient les confrères pleins d'espérance ; malheureusement, l'expérience de Trenque Lauquen n'a duré que jusqu'en 1977, quand le chapitre provincial, considérant le manque de personnel, retira la communauté et rendit le collège au diocèse qui était pourtant disposé à donner la paroisse aux Barnabites pourvu qu'ils ne quittent pas la ville.

Les événements des communautés argentines se sont souvent croisés avec celles du Chili voisin, par des échanges de personnel mais aussi avec d'inévitables séparations. Unies en 1964 comme pro-province argentine-chilienne, elles devinrent en 1967 la Province hispano-américaine avec l'ajout de la nouvelle fondation espagnole. Un autre changement se produisit en 1976 avec la création de la Province argentine-chilienne, mais elle fut aussitôt dissoute en deux pro-provinces, argentine et chilienne. Ce n'est que lors du Chapitre général de 1982 que se stabilisèrent les deux entités distinctes : la Province argentine et la Province chilienne.

Au milieu de ces tremblements de terre institutionnels, et durant les années difficiles de la dictature militaire (1975-1983), la vie des communautés argentines voit de nouvelles fondations et des fermetures, avec la présence toujours plus importante des vocations locales. Une fois conclue l'expérience de Trenque Lauquen, on accepta la proposition de l'évêque de Quilmes d'assurer le service pastoral dans la paroisse de N.D. Du Perpétuel Secours, à laquelle était joint le travail dans l'école paroissiale : une belle réalité en grande expansion, mais il fallut y renoncer en 1983.

Presque en même temps, les Barnabites furent appelés à Bahia Blanca, dans la paroisse San Roque (mars 1977), paroisse devenue en peu de temps vivante, riche de structures (parmi lesquelles se distinguent la chapelle San Cayetano et l'institut San Cayetano qui lui est joint), d'activités et d'initiatives pastorales.

Pendant quelques années – de 2001 à 2008 – une communauté composée uniquement de confrères argentins s'installa à San Francisco de Cordoba, dans la paroisse de la Madonna della Consolata, que les missionnaires de la Consolata avaient quittée peu auparavant. En 2007, comme on prévoyait de quitter San Francisco, on décida une dernière fondation, celle d'une paroisse dans la petite ville de Veinticinco de Mayo, dans le diocèse de Nueve de Julio. Mais survint une perte très douloureuse pour la Province : nous avons quitté définitivement, en 2004, le glorieux San Pablo de El Pato : à côté du collège étaient nées également la paroisse San Pablo et la maison de formation. Tout a été vendu au diocèse. La Congrégation s'est réservé uniquement une petite parcelle où reposent les confrères défunts.

ÉTATS-UNIS

458 - Nous puisons dans le récit intéressant du père Egidio Canpani la trame essentielle des événements qui conduisirent la Congrégation à s'installer aux États-Unis.

« Fonder une maison à Buffalo, près des chutes du Niagara, était certainement la chose à laquelle pensaient le moins le père Ernesto Cagnacci et moi-même quand nous avons débarqué, en 1948, à San Pedro, port de Los Angeles en Californie. Mais, en y repensant, maintenant que la fondation a eu lieu, il nous semble voir un fil providentiel qui l'a préparée. Comme d'habitude pour les voies de la Providence, le fil commence, imperceptible, puis il se renforce...et entre de lui-même dans le chas de l'aiguille et il coud.

« Selon le désir de notre père général Idelfonso Clerici, nous devons visiter plusieurs diocèses des États-Unis et du Canada où l'en pensait qu'existaient des possibilités de fondations.

« Les temps réclamaient un plus grand effort d'expansion de notre Ordre dans les plus diverses parties du monde. Nous sommes donc partis de Kabul pour Bombay à la fin de 1947. À Bombay, nous avons été les hôtes des Jésuites dans leur collège universitaire « San Francesco Saverio ». Une amitié fraternelle était née entre nous depuis qu'un des leurs, le père Héras, historiographe fameux et professeur dans ce collège, avait été notre hôte très bienvenu à Kabul.

« Un jour, le père Cagnacci rencontra par hasard dans les corridors du collège un missionnaire chargé de bagages et l'aida fraternellement à les porter. Il s'appelait le père Lapierre, de la Congrégation de la Sainte Croix. Comme il resta lui aussi plusieurs jours comme hôte du collège, nous sommes devenus amis. Ayant appris par hasard que notre visite à Montréal et à Québec coïncidait avec l'époque où il devait se trouver à Montréal, le père Lapierre nous offrit l'hospitalité dans le collège de sa Congrégation dans cette ville et nous donna l'adresse de leur père général dont la résidence est à New York ».

Los Angeles, San Francisco, Chicago, New York furent les étapes du voyage. Dans cette ville, nos pères firent la connaissance du père provincial des Scalabrinien. Puisqu'ils devaient se rendre au Canada, le bon père les convainquit de s'arrêter dans leur maison de Buffalo, pour voir à leur aise les fameuses chutes. Le supérieur, ayant appris le but de leur voyage, leur conseilla de s'adresser à l'évêque de cette ville, monseigneur O'Hara, religieux de la Sainte Croix, à qui les Barnabites pourraient accorder une aide importante, étant donné qu'il était en train de mettre sur pied un vaste programme d'enseignement.

« À Montréal, nous avons été hébergés chez les pères de la Congrégation de la Sainte Croix. Leur père général arriva par hasard dans cette communauté et il nous donna volontiers une lettre de présentation pour l'évêque O'Hara. À notre retour à Buffalo, l'évêque nous reçut très paternellement ; mais la question semblait rester dans le vague, jusqu'au moment où l'évêque ait lu la lettre du père général de sa Congrégation. Un moment de réflexion suivit cette lecture, puis il dit : "Je peux vous proposer quelque chose de concret : la direction de l'école moyenne diocésaine que je vais construire à North Tonawanda (entre Buffalo et les chutes du Niagara) ainsi que l'enseignement dans cette école. Et aussi un logement convenable attaché à cette école et le salaire habituel dans ces

écoles. L'école ne sera construite que dans quatre ou cinq ans, mais vos pères peuvent venir quelques années avant pour se perfectionner en langue anglaise et étudier de près les méthodes didactiques américaines. Durant cette période, les pères pourront apporter leur aide dans les paroisses... ". "Volontiers pour ce qui est de l'assistance – fut notre réponse – ; mais notre père général ne voudrait pas qu'ils soient dispersés ; il désire qu'ils aient leur maison religieuse où vivre selon leurs règles ; si c'est nécessaire, ils iront dans les paroisses comme de vrais assistants, avec des heures de travail dans la paroisse ; ce serait préférable qu'ils soient engagés uniquement dans le ministère". "Vous voulez donc fonder une maison qui vous appartienne en propre...Je comprends. Au point de vue religieux, c'est mieux, mais... ».

« Lors d'audiences successives, les autres "mais" furent dépassés. Vinrent donc, en temps voulu, les actes officiels à Rome et à Buffalo et à la fin du mois de janvier 1952, le père Cagnacci et moi nous rentrions à Buffalo pour mettre en route concrètement la fondation ».

459 - Depuis cette année, les pères déjà présents et ceux qui arrivèrent ensuite se sont mis, en attendant, au service des évêques dans les paroisses ou en d'autres activités, à Buffalo même, à Niagara Falls, à Olean, ou même dans la lointaine ville de San Diego en Californie.

En 1954, sans que personne ne l'ait prévu ou programmé à l'avance, les pères commencèrent notre œuvre peut-être la plus significative aux États-Unis : le Shrine (sanctuaire) de Youngstown-Lewiston, un sanctuaire à ciel ouvert dédié à Notre-Dame de Fatima. L'idée, qui recueillit aussitôt la faveur des pères, venait d'un bienfaiteur qui avait donné un beau terrain pour accomplir le vœu de faire de ses terrains quelque chose de spécial précisément pour la Vierge. Données presque pour rien, ce terrain s'ajouta à d'autres pièces de terre reçues auparavant d'un couple polonais pour le prix dérisoire d'un dollar.

Une fois le terrain arrangé, labouré, et dégagé des arbres, les pères y placèrent une statue blanche de Notre-Dame de Fatima. En peu de temps, comme l'afflux des dévots et des offrandes augmentait, on put mettre la main à un projet bien conçu et imposant : le grand terrain fut transformé en un singulier sanctuaire-jardin, comportant de nombreuses statues de saints et centré autour d'une grande chapelle en forme de globe terrestre surmonté d'une statue de la Vierge. Celle-ci se reflète dans le lac situé devant la chapelle et entouré par un chapelet grandiose. À l'ombre du sanctuaire, inauguré en 1956 et élevé au rang de basilique mineure, avait été construit au début un nouveau séminaire pour nos vocations. Maintenant encore prospèrent de nombreux comités qui se partagent la difficile et lourde tâche de l'organisation du Shrine. Dans le sanctuaire même, ces dernières années, sont en cours des travaux de restructuration pour l'agrandir et le rendre plus accueillant pour les pèlerins qui s'y rendent toujours plus nombreux.

Pendant 10 ans, à partir de 1962, fut confiée aux Barnabites la gestion de la High School de North Tonawanda, une construction très moderne et confortable où nos pères, après avoir obtenu les grades académiques, ont enseigné jusqu'en 1971. En 1964, ils achetèrent à Buffalo une petite villa destinée aux étudiants de l'Ordre qui étaient au début les hôtes du séminaire de Buffalo à East Aurora. En outre, dans la même maison fonctionna pendant quelques années le Latin America Center, centre vocationnel où se préparaient certains de nos étudiants désireux d'offrir leurs services en Amérique latine.

Au moment de la clôture de Nord Tonawanda, l'évêque local invita les Barnabites à Bethlehem, en Pennsylvanie, initialement pour y diriger une école jusqu'en 1977. La maison, prévue au début comme séminaire (1989) est désormais un centre de spiritualité.

Dans l'extrême Ouest des États-Unis, la présence des Barnabites se consolida un peu à la fois, de la paroisse pour les hispaniques à San Pedro à l'actuelle paroisse nationale des italiens à San Diego, dédiée à la Vierge du Rosaire et inaugurée en 1989.

Le Chapitre général, en ratifiant ces fondations, a approuvé l'institution de la pro-province de l'Amérique du Nord (*Décret* 8), en y incluant les maisons du Canada.

CANADA

460 - Les maisons des États-Unis sont devenues un centre de rayonnement jusqu'au Canada, très voisin des résidences de nos pères.

Vers la fin de 1961, les pères s'établirent à Oakville (Ontario), dans le diocèse de Hamilton pour y assumer la paroisse Saint_Jacques. Elle compte plus de 500 familles, dont environ 150 italiennes.

Au début, il s'agissait d'une chapelle provisoire. Trois ans après, en avril 1964, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle église, très moderne et conçue pour favoriser une liturgie à laquelle puissent participer activement les fidèles.

En 1997, les pères prirent en charge la paroisse de N. D. de l'Assomption, à Elfrida, jusqu'en 2006, et celle de Saint-Jean à Guelf de 1978 à 2000.

ESPAGNE

461 - La présence des Barnabites en Espagne avait déjà été désirée et proposée par le Chapitre général de 1958, mais ce ne fut qu'à la suite du Chapitre de 1964 que cette proposition put être réalisée.

Le facteur décisif fut la prise de conscience du problème vocationnel à l'intérieur de la Congrégation ; et tous savent qu'à l'époque l'Espagne était une terre très riche en vocations sacerdotales et religieuses. Les pères Antonio Cozzi et Luis Origlia vinrent plusieurs fois de Gênes pour voyager en Espagne et en étaient toujours revenus avec de grandes espérances, étant donné les excellentes possibilités et les facilités accordées par de nombreux évêques. Malheureusement, les ressources de la Congrégation n'étaient pas suffisantes à l'époque pour permettre une nouvelle fondation solide. Désormais, finalement, leur rêve et celui de toute la Congrégation devenaient réalité.

À la fin du Chapitre, en septembre 1964, les pères Cozzi et Origlia étaient retournés en Espagne pour concrétiser définitivement notre installation. Une suite de circonstances favorables fit qu'ils furent accueillis dans le diocèse de Palencia, de préférence à d'autres instituts. Le but immédiat de nos religieux était évidemment de construire une École apostolique. À Rome, on enregistra avec joie l'issue de ces sondages et aussitôt deux nouveaux prêtres furent mis à la disposition de cette nouvelle œuvre.

Mais à Palencia il n'existait encore rien, à part le terrain. Dès le début, les Frères des Écoles chrétiennes firent preuve d'une grande générosité et de beaucoup de compréhension à notre égard. Ils déclarèrent qu'ils étaient disposés à accueillir les premiers Barnabites dans leur collège "Santiago Apostol" à Bilbao.

Là, ils pourraient apprendre la langue, entrer en contact avec les élèves du collège, étant donné que ces instituts étaient les meilleures sources de vocations.

L'unique contrepartie que demandaient ces excellents religieux, à qui notre Congrégation doit tant, étaient que nos pères exercent leur ministère sacerdotal comme chapelains.

462 - Entre-temps, à Palencia, on procédait à la construction du collège-séminaire, dédié à un jeune saint barnabite, Diego Martinez, mort vers la fin du 16e siècle alors qu'il n'était pas encore prêtre. Il s'agissait d'une construction originale, imaginée par un groupe d'architectes madrilènes, en forme de tiare pontificale, capable d'accueillir jusqu'à 240 élèves.

La construction a été commencée officiellement le 29 juin 1965 ; l'évêque de Palencia posa la première pierre, en présence du père général, et fut inaugurée en 1968, alors que le séminaire fonctionnait déjà depuis trois ans dans un autre siège.

À ses débuts, le séminaire accueillit un groupe nourri d'apostoliques, pour les trois premières années d'humanités. Il y avait aussi des vocations adultes ; parmi eux, certains aspiraient à être frères. Il existait aussi le projet de construire une église paroissiale confiée à nos pères et qui aurait desservi la population des environs.

La Castille se présentait en effet comme une zone "religieuse et riche en vocations », apte à garantir largement nos espérances.

Voici les paroles du père Origlia pour présenter cette "physionomie" de la Castille dans le numéro de l' "Eco dei Barnabiti" qui annonçait notre installation en Espagne : « C'est un phénomène qui réellement nous impressionne, que cette exubérante floraison de vocations, masculines et féminines. Je cite quelques données, puisées dans une source sûre, relatives à cette partie de la Castille où nous nous trouvons. Palencia (la ville et le diocèse) est un territoire de 245.000 habitants et il compte environ 25 maisons de formation, masculines et féminines totalisant presque 8000 unités. À Valladolid, à 43 km de Palencia, il y a 173 communautés religieuses. Ses environs... sont appelés le « Vatican » à cause de la concentration massive de maisons religieuses...comptant toutes de 300 à 500 élèves...On pourrait répéter les mêmes chiffres pour Burgos, Léon, Salamanque, etc. Dans cette partie de la Castille, rares sont les familles qui n'aient au moins un fils ou une fille consacré au Seigneur. Plusieurs en comptent trois, quatre, cinq...

En effet, pendant quelques années, l'École apostolique se remplit d'un nombre considérable d'élèves, au point qu'en 1972 le premier noviciat y eut son siège, mais l'année suivante (1973), et seulement pour cette année, le noviciat fut déplacé dans la petite ville de Llanes au Nord de l'Espagne sur l'Atlantique. Arrivèrent alors les premiers profès et les premiers prêtres, mais ce ne fut pas le boom espéré. L'École apostolique fonctionna à Palencia jusqu'en 1987, après que le Chapitre général de 1982 en ait décrété la fermeture. La maison fut en partie louée à une école du lieu, et en partie aménagée pour devenir un pensionnat pour étudiants universitaires et une maison d'accueil pour groupes, surtout durant l'été. À partir de 1997, un groupe de petites paroisses de la zone rurale de la ville fut confiée à la charge pastorale de la communauté.

Peu après l'établissement de la maison de formation, on pensa à une activité apostolique pour les confrères, tant les premiers venus de l'Italie que les espagnols qui peu à peu s'ajoutaient à leur groupe. C'est ainsi que fut fondée la paroisse saint Antoine-Marie Zaccaria à Madrid (février 1968), suivie quelques années après (1974) par deux paroisses à Silla (Paroisse San Roque) et San Isidro de Benagebér (paroisse San Isidro), dans les environs de Valence, au sud de l'Espagne. Tandis que notre présence à San Isidro dura peu, la paroisse de Silla continua jusqu'en 1999, quand nos pères furent contraints de la rendre au diocèse, par manque de renforts. De fait, la présence barnabitique s'orientait vers un champ d'apostolat presque exclusivement paroissial. Cela se réalisa en 1981, quand nos pères accueillirent l'invitation de la ville de Sant Adrià de Besòs, près de Barcelone, de s'installer dans la paroisse du même nom, située dans le centre historique de la ville - où la liturgie est encore en bonne partie en langue catalane - et ensuite, en 1986, dans la paroisse voisine de San Juan.

Il faut se rappeler qu'en 1968, on pensa opportun de consolider le lien entre l'ancienne nation "coloniale" et les nouveaux pays latino-américains, en instituant la province hispano-américaine qui, comme on l'a dit plus haut (477), fonctionna pendant six ans.

463 - Après ce que nous avons dit, nous pourrions nous demander nous aussi, comme le faisait le père Clerici qui, nous l'avons vu, a été l'animateur de l'expansion des Barnabites à l'étranger, si c'est une chose bonne et désirable que la Congrégation se répande au-delà des frontières de sa terre d'origine.

Le père général, dans une *Lettre* à la Congrégation, écrite depuis Rio de Janeiro en 1947, n'hésitait pas à souligner les avantages indéniables, matériels et spirituels, dont tous pouvaient se rendre compte après la guerre qui avait frappé surtout l'Europe et menacé sérieusement l'efficacité de la famille barnabitique.

Mais la raison de cette expansion, selon le père Clerici, est encore plus profonde et décisive : elle se rattache au programme que nous a tracé le Fondateur. Ce programme n'est autre que la mission " allez enseigner" confiée par l'Évangile aux Apôtres et à leurs successeurs.

Nous avons un exemple sûr – ajoutait le père général en se référant aux apôtres – et nous pouvons tranquillement le suivre. Nous consolider, oui, mais pas en nous restreignant et en nous fixant sur un point de la terre, mais plutôt en semant abondamment (même si c'est avec prudence) la semence bénéfique de notre plante florissante. Que Dieu la rende féconde et, en proportion, croîtront les Barnabites » (*Lettre circulaire*, 8 décembre 1947, pp.17-18).

POLOGNE

463/1 - L'esprit paulinien que les Barnabites étaient en train de récupérer, poussés par l'invitation du concile à "retourner aux origines", l'ouverture universaliste toujours plus marquée dans les instituts religieux et la nécessité de remédier à la crise des vocations dans les pays où ils étaient nés, par des apports provenant d'autres pays, toutes ces causes ont poussé la Congrégation, dans les dernières années du 20e siècle à élargir encore ses frontières en Europe, en Asie et en Amérique.

En 1981, la demande de trois jeunes polonais – Kazimierz Lorek, Robert Boguslaw Kosek et Jerzy Jaworek – d'entrer dans notre Congrégation a ouvert de nouvelles perspectives apostoliques, obligeant les Barnabites à regarder de nouveau vers l'est de l'Europe, mais cette fois vers la Pologne. Événement fortuit, si l'on veut, mais certainement singulier et surprenant, étant donné que dans le passé et les temps plus récents, personne n'avait pris en considération ce pays pour d'éventuelles fondations. Pour le gouvernement de la Congrégation, cela posait un sérieux "cas de conscience", puisqu'une réponse positive à ces trois jeunes et à ceux qui suivraient peut-être les auraient contraints à envisager la possibilité de rester loin de leur patrie, peut-être pour toute leur vie, au cas où, dans les plans de la Congrégation, on n'envisagerait pas la possibilité d'ouvrir des maisons dans ce pays. On pensa donc qu'il n'était pas seulement opportun, mais nécessaire, de faire les sondages indispensables pour voir s'il existait une possibilité concrète d'ouvrir une maison en Pologne.

463/2 - Dans ce but, au cours des mois de juillet et d'août 1983, le père Giuseppe Ranaldi, assistant général, fut envoyé comme éclaireur. À Varsovie, il fut accueilli par un des évêques auxiliaires du diocèse, monseigneur Władisław Miziolek. Celui-ci le mit en contact avec l'archevêque primat, le cardinal Józef Glemp et avec le prêtre Leon Ryszard Firlej, qui avait déjà orienté vers les Barnabites certains jeunes et qui, en cette occasion, en proposa deux autres.

Un long tour en Pologne, accompli dans le but de repérer des vocations, fit que d'autres postulants polonais arrivèrent à Rome, entre autres Jacek Sambak et Bogusław Horodenski. Entre-temps on pensa à mettre en chantier un projet concret pour réaliser une fondation en Pologne ; à la fin, c'est la capitale qui fut choisie comme point de départ en tant que lieu le plus adapté à y construire un centre culturel et une paroisse dédiée à saint Antoine-Marie Zaccaria.

En 1990, alors qu'il n'y avait pas encore de siège définitif ni de communauté formée, pour des questions spécifiquement juridiques dues aux rapports avec l'État, naissait la province polonaise barnabitique et le père Kazimierz Lorek en était nommé responsable provincial. Pour pouvoir travailler avec une certaine continuité, on avait acheté une maison à Milanówek, petite ville à quelques kilomètres de Varsovie. Peu après était née la "Fondation Saint-Paul" avec une école de langues qui devint aussitôt un pôle d'attraction pour les étudiants polonais et aussi le "Centre culturel Saint-Paul", dans la rue Schmoluchowskiego, sur un terrain acquis en 1990 dans un quartier populaire et hostile, au début, à la présence d'une communauté religieuse. Le 5 juillet 1994, le "Collegium sancti Pauli" fut béni par monseigneur Miziolek lors d'une cérémonie religieuse solennelle qui représentait sans doute la première manifestation de ce genre dans ce quartier depuis

la fin de la deuxième guerre mondiale. Le 10 juillet, dans cette même maison commençait le chapitre général, le premier à être célébré hors du territoire italien, et c'est le père Luigi Villa qui y fut élu général.

Plus tard, le "Collegium" se transforma en un centre de Congrès et hébergea le dispensaire "*Ars medica*", conçu pour l'assistance sanitaire visant surtout les prêtres, religieux et religieuses, mais destiné à voir, avec le temps, se multiplier les spécialisations et devenir un service sanitaire ouvert à tous. Cette structure sanitaire fut bénie et inaugurée par le cardinal Glemp le 25 janvier 1995.

463/3 - La même année prit corps le troisième grand projet : celui d'une paroisse qui serait dédiée au Fondateur des Barnabites. Avec l'assentiment de l'archevêque et des curés voisins – en particulier celui de Wilanów et de Sainte-Catherine – au cours du mois de mai fut délimité le territoire de la nouvelle paroisse, provenant du démembrement de trois paroisses limitrophes. Le 5 juillet, l'archevêque de Varsovie érigeait formellement la nouvelle paroisse et le 3 décembre il bénissait l'édifice sacré, construit provisoirement avec des matériaux préfabriqués, et capable d'accueillir environ 300 fidèles. Les locaux qui servaient d'habitation pour les pères devinrent les bureaux paroissiaux, les salles de rencontre et d'autres structures pastorales. Plus tard, le père Kazimierz Lorek érigea en 1998 une grande croix en bois au bord du terrain acheté le long de la rue Sobieskiego, la "Rue Royale" qui unissait le palais royal dans le quartier ancien de Varsovie à la résidence de Wilanów : une rue où le régime communiste avait interdit d'introduire quelque signe religieux que ce soit car elle était la grande artère parcourue par les chefs d'État lors de leurs visites officielles.

Entre-temps fut accepté le projet de l'église à construire, élaboré par un groupe d'architectes guidé par Grzegorz Ratajski. Les travaux commencèrent en automne 1999 et, le 6 février 1990, le cardinal Jozef Glemp posait la première pierre de l'église paroissiale, pierre qui, de façon significative, provenait des anciennes fondations de la maison-mère de la Congrégation, le couvent des saints Paul et Barnabé de Milan. La même année, fut constituée canoniquement la Délégation polonaise.

PHILIPPINES

463/4 - L'histoire des fondations aux Philippines commença en été 1988 quand le père général Giuseppe Bassotti, invité par la mère Armanda Ponsiglione, supérieure générale des Angéliques, prit part aux cérémonies inaugurales de leurs nouvelles constructions : une école maternelle et une maison pour la communauté. L'expérience du succès fulgurant des Angéliques, en deux ans seulement, et l'encouragement des pères Camilliens, persuadèrent le père général de l'opportunité d'une nouvelle fondation en Asie. À la fin de 1989, il invita donc le père Antonio Bianco, supérieur provincial de la province d'Amérique du Nord, et le père Frank Papa, ancien responsable de la formation dans la même province, à s'unir à lui, ainsi que le père Erich Hennings, assistant général, pour une mission d'exploration, avec l'appui unanime de la consulte généralice.

Durant trois semaines, ils apprécièrent la remarquable hospitalité des sœurs Angéliques qui mirent à leur disposition non seulement leur maison, mais aussi elles-mêmes et leurs connaissances. Le séjour fut caractérisé par des dialogues avec de nombreux religieux et religieuses : tous les encouragèrent à venir offrir leur ministère à une population très nombreuse, profondément dévote mais qui manquait de prêtres à son service. En même temps, ils furent invités à profiter des florissantes communautés catholiques (le pays est catholique à 95%), sources de nombreuses vocations.

463/5 - Une fois la décision prise, on trouva sur les collines d'Antipolo un terrain d'environ 31.000

m², considéré au début comme endroit idéal pour y construire le séminaire. Mais, comment commencer un programme de recrutement ? Les pères Camilliens vinrent à notre secours. Ils présentèrent quarante-quatre noms de leur propre liste de jeunes intéressés par le sacerdoce et la vie religieuse. Une lettre de présentation fut rédigée pour les inviter à entrer dans notre Congrégation récemment établie aux Philippines.

Après quelques mois de préparation, le père Papa mit le pied sur le sol philippin pour commencer officiellement la nouvelle fondation. Avec enthousiasme, il examina les réponses aux lettres envoyées aux 44 candidats éventuels. Cinq jeunes avaient accepté l'invitation et le 13 juin, ils rejoignirent la nouvelle maison de formation. Tandis que les séminaristes étaient occupés par leurs études au St Camillus College, les pères commencèrent à organiser une campagne de recrutement. Entre-temps, leur service sacerdotal fut demandé en de nombreuses chapelles voisines pour la messe dominicale.

Les premiers six mois, le père Hennings eut le loisir d'aider le père Papa, mais ensuite il dut retourner à Rome pour reprendre ses fonctions d'assistant général et il fut remplacé par le père Vincenzo Posillico qui mena à son terme l'année scolaire. Enfin, en juin 1990, le père Aldo Rizzi, rentré en Italie après 25 ans de présence en Afrique, rejoignit la nouvelle fondation.

463/6 - Entre-temps, le terrain acheté à Antipolo fut vendu parce qu'il était trop éloigné de la ville et du collège des Camilliens où nos étudiants fréquentaient les cours. La recherche d'un nouvel emplacement se matérialisa à Apitong Street, Marikina Heights. Il fallut deux années pour construire le séminaire saint Antoine-Marie Zaccaria qui fut inauguré le 5 juillet 1992. En 1993, quatre jeunes demandèrent leur admission au noviciat. Dans le nouveau séminaire, l'aile des pères offrait assez d'espace, bien séparé du reste du séminaire, pour créer un lieu adapté au noviciat, même si ce n'était pas l'idéal. Le père Aldo Rizzi reçut la charge de père maître. Les quatre premiers novices furent Jesus Allado, Ben Tirol, Richard Genetiano et Rene Conato.

En 1997, un terrain contigu fut acheté pour y construire le noviciat. La construction commença en 1998 et, en avril de l'année suivante, les novices et leur père maître prirent possession de leur nouvelle maison.

463/7 - Le 5 juillet 2003, fête du saint Fondateur, l'évêque Gabriel Reyes décida de nous confier une paroisse, dédiée au saint Fondateur, et elle fut érigée le 28 juillet 2003. Située dans le territoire de Silangan, San Mateo, Rizal, elle comprend quatre quartiers d'habitations, dotés d'une chapelle, tous de formation très récente et habités principalement par une population modeste.

Le 21 septembre, monseigneur Reyes installa le père Richard Genetiano comme premier curé. Son vicaire était le père Aldo Rizzi. Les deux pères louèrent un petit appartement dans le village, à quelques pas de la chapelle. La proximité du séminaire et du noviciat a facilité la coopération des pères et des novices aux différentes activités religieuses et paroissiales. Le travail accompli a été énorme : construire une paroisse à partir de zéro, dans tous les sens du terme et, de plus, en disposant de ressources très modestes.

463/8 - En 2003, l'Administration généralice prit la décision d'ouvrir un scolasticat théologique aux Philippines, considérant qu'à la fin mai il y aurait six nouveaux profès et, en plus, que quatre candidats à la profession solennelle étaient présents à Rome. Le scolasticat "Saint Paul" fut inauguré le 3 juin 2003, à Tagaytay, une petite ville située dans une zone de villégiature à environ 70 km de Manille. Les étudiants pourraient profiter du scolasticat théologique des missionnaires du Verbe divin. Comme directeur arriva de Rome l'assistant général Giovanni Scalese. C'est à son travail infatigable que l'on doit la mise en chantier et la bonne réalisation de la nouvelle institution, ainsi que l'établissement d'un programme de formation pour nos étudiants de théologie.

Dans l'intention de jouir d'un siège plus adapté et nous appartenant, on repéra, à un kilomètre du séminaire, un terrain de 10.900 m², avec de vieilles bâtisses, qui était mis aux

enchères. Comme l'école de théologie était tout proche et le prix de vente très favorable, on décida de l'acheter en janvier 2004, achat rendu possible par l'aide financière des confrères de Belgique. Après plus d'une année de travaux, en mars 2005, la communauté put finalement prendre possession de son nouveau siège. Pour le 5 juillet tout était prêt pour la célébration de la fête en l'honneur du saint Fondateur. Finalement, le 10 novembre 2005, tout le complexe fut officiellement inauguré par une concélébration présidée par monseigneur Luis Antonio Tagle. Tous les Barnabites philippins y participaient, ainsi que des religieux des environs et de nombreux amis. La construction a été possible grâce au financement généreusement offert par nos confrères de la Province d'Amérique du Nord.

ALBANIE

463/9 - Un précédent à la fondation albanaise nous reporte à 1933, quand le cardinal Gaetano Bisletti, sur la suggestion du pape Pie XI, proposa au père général Ferdinando Napoli d'accepter la direction du séminaire de Zara (ou Zadar), en Dalmatie croate. Mais la réponse ne pouvait être que négative, étant donné le manque de personnel.

Un demi-siècle plus tard, en 1995, les Barnabites de la Province italienne du Centre-Sud se firent les promoteurs d'une fondation en Albanie. Le 22 juin, les pères Ferruccio Trufi et Enrico Moschetta, accompagnés par les Angéliques de saint Paul Alda Molaschi et Vera Lleschi, ainsi que par le prêtre kossovare Davide Gjugja, arrivaient à Tirana et rencontraient monseigneur Rrok Kolë Mirdita, archevêque de Durrës-Tiranë (Tirana) Durazzo).

Les informations recueillies grâce une ample exploration du territoire poussèrent le supérieur de la Province de l'Italie du Centre-Sud, le père Giovanni Battista Damioli, à approuver la fondation en Albanie et à accepter de travailler dans l'archidiocèse de Durrës-Tiranë, prenant en charge la paroisse de Milot et quelques villages voisins. Mais les conditions logistiques ne permirent pas l'arrivée immédiate des Barnabites, et il fallut attendre un an avant d'envoyer les pères Trufi, comme curé, et Giovanni Nitti, comme vicaire. Si l'acte officiel de la cession de la paroisse Saint-Nicolas à Milot fut réalisé le 6 décembre 1996, au cours d'une célébration solennelle présidée par monseigneur Mirdita, en réalité les Barnabites étaient arrivés à Milot à la fin du mois d'août de la même année. L'église Saint-Nicolas avait été transformée en cinéma par le régime communiste de Enver Hoxha ; avec la reprise de la liberté religieuse en 1991 et le retour de l'église à sa destination primitive d'édifice sacré, plusieurs prêtres s'étaient succédés comme curés avant l'arrivée des Barnabites.

463/10 - De graves difficultés furent rencontrées, surtout durant les protestations populaires massives éclatées durant les premiers mois de 1997 à cause de la grande crise économique survenue en 1996, due à l'écroulement des pyramides financières. Elles provoquèrent la mort de plus de 2000 personnes et entraînèrent la démission du président de la République, Salim Ram Berisha. Au début, les révoltes touchèrent surtout le sud de l'Albanie, mais s'étendirent ensuite au nord du pays. Les pères réussirent à résister un certain temps aux épisodes de violence qui conduisirent à l'assaut de la caserne de Laç. La diffusion des armes se répandit donc comme une tache d'huile dans toute la région, impliquant même de très jeunes enfants qui tiraient comme des fous. Cette révolte poussa la population à prendre d'assaut les magasins d'État, le 9 mars, et à les vider en peu de temps. L'archevêque convoqua les prêtres et les religieuses pour leur communiquer l'invitation de l'ambassade italienne à abandonner le pays et à rentrer en Italie, tout en leur laissant le choix de rester ou non en Albanie. Même si la peur se manifesta clairement, claire fut aussi la détermination de la majorité à rester à son poste. Par précaution, les deux pères barnabites décidèrent de ne pas rester isolés à Milot mais de demander l'hospitalité aux pères Rogationistes à Shenkoll où il y avait la possibilité d'avoir un minimum de défense, grâce à des gens armés qui stationnaient jour et nuit

autour de leur collège. Toutefois, deux jours après leur transfert, les supérieurs majeurs de la Congrégation décidèrent leur retour immédiat. Mais le risque excessif, dû à un raid aérien accompli à cet endroit par des hélicoptères italiens, leur conseilla de rester là où ils étaient plutôt que de se rendre à Tirana. Et ainsi, ils réussirent à desservir la mission de Milot, même pendant ces moments difficiles et pleins de risque.

463/11 - La régularisation progressive de la situation fit que l'ambassadeur d'Italie à Tirana, Paolo Foresti, invita, à la mi-mars 1997, les pères à rejoindre cette ville pour rentrer en Italie par un hélicoptère mis à leur disposition par l'armée italienne ; mais ce furent les pères eux-mêmes qui décidèrent non seulement de rester en Albanie, mais même de célébrer les fêtes de Pâques avec les fidèles de Milot. Le mercredi saint, 26 mars, les deux Barnabites rentrèrent dans leur paroisse où ils purent célébrer la veillée pascale malgré la gravité de la situation, en anticipant l'horaire à cause du couvre-feu imposé par les militaires.

En octobre 1998 arriva en Italie le père Giovanni Peragine et, la même année, l'église paroissiale Saint-Nicolas fut élevée au rang de sanctuaire diocésain, étant donné la grande dévotion qui entourait le saint évêque de Myre, tant de la part des chrétiens que des musulmans. Ce fut l'occasion pour demander à la basilique Saint-Nicolas de Bari l'envoi d'une ampoule de la "manne de saint Nicolas", c'est-à-dire du liquide qui suinte miraculeusement des os du saint. La demande, appuyée par l'archevêque de Durrës-Tiranë lui-même, fut accueillie favorablement par le recteur de la basilique de Bari et, le 1er mai 1999, l'ampoule fut remise officiellement au père Pasquale Riillo, supérieur de la Province italienne du Centre-Sud. Le 19 mai, monseigneur Mirdita, lors d'une célébration liturgique solennelle, érigeait formellement l'église Saint-Nicolas, au rang de sanctuaire diocésain, chargeant en même temps les Barnabites de se faire les promoteurs de la dévotion au saint et surtout de s'engager dans la prière et l'animation de l'activité œcuménique.

463/12 - Lors la guerre du Kosovo, qui avait pris des dimensions internationales entre 1998 et 1999 avec l'intervention de l'OTAN contre la Serbie, la paroisse de Milot se chargea de l'accueil d'environ 400 réfugiés, surtout musulmans, les répartissant dans des maisons vides ou en mauvais état, ou aussi dans certaines familles. Les pères se retrouvèrent devant des vieillards, des femmes et des enfants, arrivés à Milot après des journées de fuite et de terreur, ayant besoin de tout : des soins médicaux aux habits, de la nourriture aux matelas, du nécessaire pour l'hygiène personnelle au nécessaire pour la cuisine, mais surtout de quelques personnes disponibles pour écouter des histoires horribles et inhumaines. Ce travail porta ses fruits et les réfugiés purent rentrer, sains et saufs, dans leurs maisons et leur pays, une fois terminés les bombardements.

Pour pouvoir consolider et rendre plus sûre leur permanence à Milot, non sans difficultés et grâce aussi à des interventions diplomatiques, les Barnabites purent acquérir une partie de l'ancien terrain lié à l'église et signèrent un accord pour libérer deux maisons occupées par certaines familles derrière le presbytère, le long de l'église. Ils réussirent ainsi à délimiter un espace homogène comprenant l'église, le presbytère la maison des sœurs et le futur centre pour les cours d'informatique et de langues étrangères pour les jeunes qu'il fallait installer dans les deux habitations à peine libérées. Entre-temps furent entrepris des travaux de restauration de l'église-sanctuaire de Milot, tandis que dans le village de Skuraj fut entreprise la construction tant d'une église qui serait dédiée à la Mère de la divine Providence (la pose de la première pierre eut lieu le 15 juillet 1999) que d'un dispensaire, grâce au financement par la Caritas de Bergame.

Au terme des travaux, pendant sa visite pastorale du 7 mai 2000, monseigneur Mirdita procéda à la nouvelle consécration de l'église-sanctuaire Saint-Nicolas, guérissant ainsi une blessure ouverte en 1968, quand le gouvernement l'avait fermée au culte liturgique et transformée en palais de la culture communiste. Le même jour, l'archevêque bénit l'église dédiée à Notre-Dame, Mère de la divine Providence, dans le village de montagne de Skuraj. Ensuite, le 8 mai, monseigneur Mirdita bénit et plaça la première pierre du futur centre social polyvalent du village de Fushë-Milot. On

arrivait ainsi progressivement à faire le passage nécessaire de l'élan du départ à la consolidation de la fondation, grâce à la réalisation des structures les plus aptes à mettre en œuvre les projets éducatifs rêvés et n'existant encore que sur papier.

Aux difficultés dues à l'implication d'un trop petit nombre de religieux a répondu, ces dernières années, l'active participation de bénévoles qui ont presté généreusement leurs services surtout durant les camps-écoles de l'été.

MEXIQUE

463/13 - La Congrégation a pensé pour la première fois à une éventuelle fondation au Mexique au temps du père général Giovanni Bernasconi (1964-1976). Durant les années post-conciliaires qui avaient vu la naissance de l'Union des supérieurs généraux (dont notre père a été un des fondateurs), était née une sincère amitié entre le père Bernasconi et le supérieur général des Frères maristes, Basilio Rueda. Celui-ci avait recommandé chaudement aux Barnabites de venir au Mexique pour que, en plus de leurs propres œuvres, ils puissent exercer leur ministère sacerdotal dans les communautés de Maristes en tant que chapelains. À l'invitation du père général, un confrère de l'Amérique du Nord s'était rendu au Mexique pour vérifier sur place la possibilité de réaliser ce projet, mais l'affaire n'eut pas de suite et la pensée d'aller au Mexique fut mise au placard.

Ce fut le chapitre général de l'an 2000 qui reprit le fil du discours interrompu, demandant à la Congrégation « d'entreprendre une activité apostolique, de préférence au Mexique et en Inde ». L'invitation à aller au Mexique a été accueillie, en profitant de deux circonstances favorables : la présence d'une petite communauté de sœurs de l'institut *Hermanas misioneras marianas*, d'origine mexicaine, au service du scolasticat du Janicule, et l'initiative du père Filippo Lovison, alors vice-maître du scolasticat, qui, avec l'appui des sœurs, a pu entreprendre des voyages d'exploration à Monterrey pour connaître le milieu et pour créer et resserrer des liens d'amitié et de collaboration avec certains curés.

Un premier contact fut établi durant l'été 2002, quand le père Lovison, avec un groupe d'étudiants en théologie, a fait un camp de vacances pour des enfants et des jeunes de la paroisse San Isidro Labrador à Monterrey avec des résultats largement positifs et encourageants.

À la fin de cette année, l'évêque de Monterrey, le cardinal Adolfo Suárez Rivera, signa un document signalant qu'il accueillait les Barnabites dans son diocèse, document confirmé par son successeur, monseigneur Francisco Robles Ortega.

463/14 - Au mois de juillet 2003, deux confrères, les pères Santiago Ramos, provenant d'Argentine, et Antonio Bottazzi, de Lodi, purent s'installer à Monterrey et se mettre à la disposition de certains curés amis pour une première expérience directe d'apostolat en terre mexicaine et ils furent appréciés tant par les prêtres que par la population locale.

L'année suivante, le 13 mai 2004, l'évêque confiait à la Congrégation la paroisse Santa Teresita, récemment créée dans la ville de Santa Catarina, commune de la grande agglomération de Monterrey. Le 6 août de la même année, l'évêque auxiliaire du diocèse installa comme curé le père Ramos, tandis que le père Bottazzi fut nommé vicaire. C'est ainsi que commença la vie de la première œuvre confiée aux Barnabites au Mexique. Par chance pour nous, la paroisse possédait déjà toutes les structures essentielles pour son fonctionnement : l'église centrale, dédiée à la petite sainte Thérèse, et les autres chapelles éparses sur le territoire paroissial : San José, Natividad de Maria et la plus petite, la Ermita sur les pentes de la montagne qui entoure complètement Monterrey.

463/15 - La communauté a enregistré dans les années suivantes une alternance de religieux qui ont travaillé à former la communauté chrétienne et à arranger les chapelles pour les adapter aux

exigences du culte, de la catéchèse et des différentes activités pastorales. Il faut y ajouter aussi le travail d'animation vocationnelle qui a commencé à porter ses fruits à partir de 2007 par l'envoi au noviciat au Chili des premiers postulants.

Pour le futur, la présence d'un jeune confrère capable de prendre rapidement en mains la direction de la paroisse est le premier élément nécessaire à la continuité de notre présence. La travail accompli par les autres confrères a été positif et a créé un bon climat de confiance et de collaboration avec de très nombreux paroissiens. L'autre élément est la possibilité d'une animation vocationnelle dans d'autres régions du Mexique également, prémices d'une fondation ultérieure, étant donné que Monterrey n'est plus aussi riche en vocations que dans le passé.

INDE

463/16 - Le 5 août 1887, la Congrégation de la Propagation de la Foi interpella le père Alessandro Baravelli, supérieur général des Barnabites, pour évaluer la possibilité d'un engagement direct de la Congrégation dans les Indes orientales, après la constitution d'une hiérarchie épiscopale locale et la diminution numérique des missionnaires dans les divers instituts religieux à qui les missions étaient confiées. En d'autres termes, le cardinal préfet, Giovanni Simeoni, par l'intermédiaire du secrétaire, monseigneur Domenico Maria Jacobini, demanda à nos pères d'accepter une préfecture apostolique que les évêques de l'Inde septentrionale avaient proposé d'ériger dans la vaste région de l'Assam. Une réponse positive aurait comporté au début l'envoi de deux ou trois missionnaires, chose qui sembla impossible. Quand l'érection de la préfecture fut réalisée le 13 décembre 1889, elle fut confiée aux missionnaires de la Société du divin Sauveur. À plus de cent-dix ans de distance, le 27 septembre 2000, le père Giovanni Scalese, en sa qualité d'assistant général, fit un voyage dans l'État indien du Kerala, accompagné par l'étudiant barnabite indien Winson Paul Menachery (à qui se joignit, toujours en provenance du Kerala, Varghese Kalambattukudy). Le père Scalese pria la consulte généralice, pour réaliser la délibération du chapitre général à peine célébré, d'étudier la possibilité d'entreprendre une activité apostolique de préférence au Mexique et en Inde. Durant son séjour, le père Scalese visita trois diocèses et rencontra de nombreux évêques, des religieux et des prêtres travaillant dans divers séminaires.

463/17 - On dut attendre encore six ans avant que le chapitre général de 2006 prenne formellement en considération une fondation en Inde et le père Scalese, destiné aux Philippines, s'installa en Inde en alternance avec le père Frank Papa : les pères se remplaçaient mutuellement tous les six mois, pour obéir aux lois en vigueur en Inde concernant les permis de séjour. Entre-temps, des contacts furent pris avec les Filles de la divine Providence, bien installées à Bangalore, et tant la supérieure générale, mère Carmen Petri, que la supérieure locale mirent à la disposition des pères la mère Alphonsa Manickathan, grâce à laquelle le père Papa put contacter l'archevêque, monseigneur Bernard Blasius Moras. Celui-ci se dit prêt à accueillir les Barnabites dans son diocèse et indiqua comme lieu où réaliser la fondation une localité en dehors de l'agglomération de Bangalore, désormais saturée d'ordres religieux. Ceci poussa le père Papa à sonder diverses possibilités d'installation. Elles prirent corps à Kittagannur (ou Kittakhanur) où les pères Scolopes (ou piaristes) se dirent disposés à héberger les Barnabites dans leur séminaire.

463/18 - La relation qu'envoya le père Papa à la consulte généralice fut favorable et le supérieur général, Giovanni Villa, avec ses assistants décidèrent le 9 mars 2007 de commencer le plus tôt possible la fondation en Inde. Les bons rapports entre l'Inde et les États-Unis favorisèrent la présence du père Papa dans ce pays : il obtint un visa décennal à entrées multiples (c'est-à-dire avec l'obligation de quitter l'Inde tous les six mois, ne fût-ce que pour un jour), évitant ainsi l'alternance avec le père Scalese. Entre-temps, le côté provisoire du lieu d'accueil se fit sentir et poussa, en

2008, à quitter le collège des Scolopes, désormais incapables de les héberger, en raison du problème d'espace dû à l'accroissement des deux communautés. Heureusement, les pères Bétharramites consentirent à louer une villa autonome qui servait de noviciat, vide pour le moment, située contre leur maison de formation. Le premier juin, les Barnabites entrèrent dans leur nouvelle résidence, en attente de pouvoir repérer et acheter un terrain adapté à la construction d'un bâtiment d'habitation, capable de rendre stable notre présence à Bangalore, et donc en Inde. Entre-temps, la petite communauté de formation avait dû changer une deuxième fois d'habitation à la fin du mois de mai 2010, parce que les pères Bétharramites avaient besoin de la villa mise à notre disposition. Cette fois, les pères optèrent pour la location d'une maison privée qu'ils adaptèrent aux exigences d'une communauté d'une dizaine de jeunes aspirants. La vie dans la nouvelle résidence commença en juin 2010, au commencement de l'année scolaire et avec l'arrivée du père Gabriele Patil, venant des États-Unis, qui s'était dit disposé à compléter la communauté avec le père Varghese Kalambattukudy Poulouse.

Il ne fut pas facile de trouver un terrain pour construire la maison de formation, ni non plus de conclure les démarches pour entrer en possession du terrain, à cause des complications bureaucratiques, des risques liés aux titres de propriété précédents et aussi parce que la Congrégation avait dû attendre quelques années avant d'obtenir la personnalité juridique comportant le droit d'acheter et d'investir dans le pays. Les démarches ont traîné jusqu'aux premiers mois de l'année 2012. Le terrain est adjacent à la propriété des prêtres et des sœurs de don Calabria et se trouve dans une zone de la périphérie de Bangalore : il est ainsi assez aisé pour nos aspirants de se rendre aux instituts de philosophie et de théologie, situés au centre de la ville.

463/19 - Les premiers postulants ont été envoyés en juin 2010 au noviciat de Marikina (Philippines). La consulte généralice a prévu que, comme manquait encore une maison stable pour la formation, à la fin de leur noviciat les nouveaux profès iraient commencer ou compléter leurs études de théologie au scolasticat de Rome où se réunissent déjà, depuis des années, les profès qui se préparent à la profession solennelle. Dans les intentions de la consulte, la maison de Bangalore devrait devenir le centre de formation pour les aspirants provenant des États voisins (le Karnataka, dont Bangalore est la capitale, le Kerala, le Tamil Nadu, l'Andra Pradesh, etc.) grâce à un discernement attentif des demandes, et aussi à cause des espaces limités qu'offre la maison de Bangalore. Mais le temps est désormais arrivé de réfléchir ensemble – consulte, communauté religieuse, étudiants et aspirants – au futur de la fondation et pour comprendre comment les Barnabites pourront être présents en Inde de la manière la plus conforme à leur charisme, à leur histoire et aux exigences de l'Église indienne. On pense toutefois qu'une éventuelle activité apostolique devra naître en un endroit différent de Bangalore, déjà saturée de la présence de religieux et de clergé diocésain. En mai 2012 ont eu lieu les premières ordinations sacerdotales qui ont permis de compléter l'organigramme de la communauté de Bangalore.

Notes

Notre principale source de consultation ont été les numéros de l'Eco dei Barnabiti que nous citons ici, répartis selon les différents paragraphes.

451 - **Brésil** :

- *Sotto la Croce del Sud* (Sous la Croix du Sud), 33 (1953), 1-2.
- *Sotto la costellazione della Croce* (Sous la constellation de la Croix), 37 (1957), 38-48).
- *1963 a Belo Horizonte*, 43 (1963), 91-92.
- Sur le "Projet Providence" on verra les numéros de l'Eco, 1993/2, 48-51 ; 1997/4, 29-32. À l'occasion du 20e anniversaire, cf. "Eco", 2008/3, 35-38 et 2009/1, 34-36.

454 – **Chili** :

- *I principi sono sempre così* (Les débuts sont toujours ainsi), 33 (1963), 89-90.
- *Parla ancora il Cile* (Le Chili parle encore), 43 (1963), 139-140.
- L. Baderna, *Historia de los Barnabitas en Chile 1948-1998* (Histoire des Barnabites au Chili 1948-1998), en "Renacer", 2004-2005, n° 80-82.

455 – **Argentine** :

- Pour ce chapitre, on s'est surtout servi du document polycopié édité à l'occasion du 10e anniversaire de la fondation, 1957.
- *Così si fa in Argentina* (Voilà comment on agit en Argentine), 42 (1962), 122-123.
- On consultera aussi : O. Galbiati, *Barnabitas en Argentina*, Buenos Aires 1997.

458 - **États-Unis** :

- *La storia dei tre fili* (L'histoire des trois fils), 32 (1952), 97-99.
- *Orizzonti aperti* (Des horizons ouverts), 34 (1954), 38-40.
- *Big outdoor cathedral at Lewiston* (Grande cathédrale à ciel ouvert à Lewiston), 36 (1956), 141-142.
- *Dall'Afghanistan alle cascate del Niagara* (De l'Afghanistan aux chutes du Niagara), 43 (1963), 21-25.
- E. Cagnacci et autres, *Barnabites and North America* en "Voice of Fatima Shrine", 1977.

460 - **Canada** :

- *In Canada*, 42 (1962), 101.

461 – **Espagne** :

- *Barnabiti in Spagna*, 45 (1965), insert vert.
- *A Palencia la benedizione della prima pietra del seminario "Don Diego Martinez"* (À Palencia, la bénédiction de la première pierre du séminaire "Don Diego Martinez", ibidem, 82.
- *I Barnabiti in Spagna*, ibidem, 125-129.
- *Inaugurazione del seminario "Diego Martinez"*, sept.-oct. 1968, 5-12.
- *Il decennio dei Barnabiti in Spagna* (Dix ans de présence des Barnabites en Espagne), oct.-déc. 1974, 96-97

431/1 - **Pologne** :

- *I Barnabiti in Polonia ?* (Les Barnabites en Pologne?), nov.-déc. 1985, 13-28.
- *Cronistoria di una difficile fondazione* (Chronique d'une fondation difficile), 1989/3, 11-15 et 1990/4, 8-11.
- *Parrocchia sant'Antonio Maria Zaccaria* (Paroisse saint A-M. Zaccaria), 2011/1, 47-50.

463/4 - **Philippines** :

- *I Barnabiti nelle Filippine*, 1989/2, 12-17.
- *La fondazione Filippina*, 1990/2, 20-21.
- *Il nuovo seminario filippino* (Le nouveau séminaire philippin), 1992/2, 12-13.

463/9 - **Albanie** :

- *"Esploratori zaccariani" in terra albanese* (Explorateurs zaccariens en terre albanaise), 1995/4, 23-24.
- *Anche Milot ha i suoi sacerdoti* (Milot aussi a ses prêtres), 1997/1, 24.
- *La missione di Milot*, 2010/1, 41-43.

463/13 - **Mexique** :

- Messico e nuvole (Monterrey)* (Mexique et nuages : Monterrey), 2004/1, 39-42.
- Filippine, Messico, India. Le nuove frontiere barnabiteche dell'evangelizzazione* (Philippines, Mexique, Inde. Les nouvelles frontières barnabites de l'évangélisation), 2007/3, 36-42.
- Reportage norteño-barnabiteco* (Reportage barnabiteco dans le nord), en "Eco dei Barnabiti", 1/2012, insert.

43616 - **Inde** : il n'existait encore aucune publication au moment de la publication de ce livre.

LES FRÈRES COADJUTEURS

Les premiers frères

Les Règles des frères

Les frères et l'histoire des Barnabites

Rôle des frères dans la Congrégation

464 - Notre Ordre est né comme institut clérical, c'est-à-dire formé de prêtres qui professent les conseils évangéliques d'obéissance, de pauvreté et de chasteté et la vie commune comme moyens pour rendre surnaturellement plus efficace et apostoliquement plus fructueux l'exercice du saint ministère. À la différence des anciens Ordres monastiques (par exemple, les bénédictins) et des Ordres mendiants (dominicains et surtout franciscains), dont les membres étaient surtout de simples religieux non-prêtres (saint Benoît et saint François n'étaient pas prêtres!), les Clercs réguliers introduisirent la vie religieuse non plus chez les laïcs mais chez les prêtres. Cela explique pourquoi notre Ordre, dans ses premières années, ne comptait que des prêtres et des aspirants au sacerdoce.

Mais après peu de temps, certains furent poussés à embrasser la vie barnabitique sans aspirer au sacerdoce mais avec le seul désir de se consacrer au Seigneur et de collaborer à l'apostolat en exerçant des charges que nous pourrions appeler matérielles.

Les *Constitutions* de 1579 ne disent-elles pas que les frères sont ceux qui « *manu atque opera inter nos Deo famulantur* – servent Dieu parmi nous par leur travail manuel » ? (n° 147), c'est-à-dire ceux qui servent Dieu dans notre Congrégation, en exerçant des activités telles que le soin de l'église et de la sacristie, de la lingerie, de la dépense et de la cuisine, de la conciergerie, de l'ordre et de la propreté de la maison, de l'administration des propriétés et du patrimoine immobilier, etc.

LES PREMIERS FRÈRES

465 - Dès 1542, dix ans après la fondation, des laïcs étaient entrés dans l'Ordre ; le premier fut un certain Andrea Scaglioni qui désirait se consacrer à Dieu mais sans devenir prêtre.

Nos pères jugèrent bon ce désir et – se rappelant certainement le programme que saint Benoît traçait pour ses moines : « *ora et labora* » (prie et travaille) – ils accueillirent ces postulants, sans toutefois leur donner l'habit ecclésiastique ni de normes précises de vie.

Comme ils étaient encore en nombre insuffisant, les charges de la maison étaient indifféremment exercées aussi par les clercs, sans que cela nuise à leurs études et au saint ministère.

Mais au cours du deuxième généralat du père Besozzi (1554-1556), s'imposa l'exigence de donner des caractéristiques précises à ces laïcs qui vivaient au couvent avec leurs habits séculiers...

Voilà pourquoi le chapitre général du 23 novembre 1554, ayant demandé l'avis de théologiens consultés à ce propos, décida qu'ils s'appelleraient "convers" et ébaucha un premier règlement de vie.

Aux *Constitutions* promulguées deux ans auparavant fut donc ajouté un bref appendice de cette teneur : « Ceux qui, au jugement du Chapitre paraîtront moins capables de réciter à l'église l'office divin avec les autres confrères, seront reçus sous le nom de convers et seront soumis à nos Constitutions, même pour ce qui concerne la profession, mais sans pouvoir pour cette raison intervenir aux chapitres des vocaux. Pour l'habit, ils seront semblables aux autres sauf pour la soutane, qui sera plus courte (évidemment pour faciliter le travail) et l'habit du dessus qui sera remplacé par un manteau de la même longueur.

« À la place de l'Office divin, ils diront, dans l'église mais dans un endroit différent (des clercs), à l'heure où on célèbre les matines, vingt-quatre *Notre père* et autant d'*Ave Maria*. Au lieu des Laudes, cinq ; pour les Vêpres, douze, et pour les petites heures, sept.

Ces convers seront destinés aux charges extérieures et au travail manuel ; ils seront soumis au maître des novices ».

Il est opportun de noter comment la discrimination entre clercs et convers fut fixée selon leur différente aptitude aux œuvres du culte et du saint ministère. Les *Constitutions* de 1579 établirent donc que cette distinction devait être faite en considération des « fonctions à exercer dans la Congrégation » ; voilà pourquoi, des clercs on exigera « *litterae et ingenium* » (culture et intelligence), des convers « *iudicium et artificium* » (compétence et habileté) (n° 11). Les mêmes

Constitutions recommandent au supérieur local d'appliquer « les convers surtout aux charges qui réclament un travail manuel » (n° 457). La présence des frères contribuait à donner au groupe des Barnabites l'aspect d'une vraie famille dont les multiples tâches, des plus humbles aux plus sacrées, s'intègrent et s'harmonisent dans un esprit de service réciproque et de charité fraternelle.

466 - Le premier à recevoir l'habit de convers dans notre Ordre fut donc Innocenzo Cermenati, qui résidait dans la maison de Saint-Barnabé depuis plus de trois ans. Il reçut l'habit des mains du père Besozzi et – nous disent les *Actes* – « le jour glorieux de saint Ambroise (1554), dans notre église des saints Paul et Barnabé ».

Nous voulons immédiatement nous demander pourquoi ceux qui voulaient entrer dans la Congrégation comme simples religieux ont été appelés "convers".

"Convers", à l'origine était le nom donné à tous les religieux, les moines donc, parce qu'ils passaient d'une vie plongée dans les réalités de ce monde à une vie intérieure, consacrée à Dieu, dans un couvent. Dans sa *Règle*, saint Benoît parle de la « *conversatio morum* » c'est-à-dire changement (ou conversion) de mœurs comme d'un devoir fondamental des religieux. Ensuite, pour des raisons d'opportunité par rapport aux fidèles et pour mieux mettre en relief le caractère sacerdotal, on appela pères ceux qui recevaient les Ordres sacrés et qui furent donc chargés d'exercer une paternité spirituelle sur les âmes, tandis qu'on continua à appeler convers ceux qui, en demeurant laïcs, aidaient les prêtres dans leur apostolat et s'occupaient des charges matérielles dans la maison.

LES RÈGLES DES FRÈRES

467 - Comme on l'a vu, les *Constitutions* de 1579 établirent entre-temps certaines directives de base regardant nos convers. Pour eux, le chapitre général de 1582 prescrivit d'écrire des Règles appropriées et elles furent imprimées en 1589.

Le temps de formation des convers, avant d'endosser l'habit barnabitique, était fixé à six mois. Il fut porté à 5 ans en 1629 par volonté du Saint Siège, restant sauve la faculté du père général d'abrégé ce temps dans des cas particuliers.

Une fois admis comme convers, il leur était interdit de devenir prêtres (*Constitutions*, n° 170). En tant que religieux, rien ne les différençait juridiquement des pères : eux aussi étaient profès solennels, ils participaient aux conférences spirituelles et, après leur mort, jouissaient des mêmes suffrages.

Leur place dans l'ordre de préséance était après les pères et les clercs. Dans les chapitres des avis et des coupes, ils se retiraient une fois passé leur tour.

Ils recevaient, mais ne donnaient pas d'avis. Ils ne participaient pas aux chapitres pour l'assignation des charges dans la communauté ni aux délibérations de la communauté appelées « *de rebus agendis* » (traitant des choses à réaliser), et ils ne pouvaient pas être élus à des charges propres aux pères.

On a déjà fait allusion aux charges qu'on leur confiait. En 1881, leurs *Règles*, qui en étaient à leur 8e édition (dont une en français en 1642), furent réformées et mises à jour, comme l'avait voulu le chapitre général de l'année précédente. Elles signalaient sept charges : sacristain, infirmier, portier, tailleur, chargé de la lingerie, chargé des provisions et du service à table, responsable des propriétés, préfet dans les internats. Ces charges demeurèrent pratiquement inchangées dans les éditions successives de 1886, 1900 et 1945.

LES FRÈRES ET L'HISTOIRE DES BARNABITES

468 - Les frères ont écrit certaines pages de l'histoire barnabitique dignes d'être rappelées. Nous pouvons les passer brièvement en revue.

Nous avons vu comment le couvre-chef des convers était la petite calotte, initialement commune avec celle des pères. Ceux-ci la remplacèrent, en 1565, par la barrette carrée, se conformant en ce domaine à l'usage des autres clercs.

Il ne fallut pas longtemps avant que les frères aussi voulurent porter cette barrette. Ces revendications nous paraîtront certainement étranges, mais nous étions alors au 17^e siècle, le siècle du baroque, des harnachements et des préséances! Et le problème, comme celui de la barbe, dont nous avons déjà parlé (**160**), n'exista pas que chez nous : dans la Compagnie de Jésus, la question de la barrette à donner aux frères devint un problème d'État.

En 1620, malgré le refus des supérieurs, les convers rédigèrent un mémoire pour obtenir du Saint-Siège ce qu'ils désiraient. Ils invoquèrent, pour obtenir ce qu'ils voulaient, des raisons...d'esthétique : l'étonnement du public en les voyant avec un tel couvre-chef qui les plaçait au second plan par rapport aux clercs. Mais l'objection ne valait rien, car la calotte n'était employée que « *infra domesticos parietes* » (dans la maison). La Congrégation des Religieux voulut connaître l'avis de tous les convers et, en même temps, demanda nos *Constitutions* pour voir quelles normes elles fixaient à ce propos. Les espérances des frères partirent en fumée, malgré la présentation d'un nouveau mémoire au pape nouvellement élu, Grégoire XV, qui imposa silence, par rien moins qu'un *bref* (de 1621), et leur interdit donc l'usage de la barrette.

Il faut penser qu'existait quelque querelleur, si cette décision fut de nouveau proposée par le chapitre général en 1632, qui alla jusqu'à considérer comme exceptionnel l'usage continu de la calotte !

469 - Après avoir raté cette cible, les convers se fixèrent sur le nom, de telle façon qu'au chapitre général de 1641 on leur proposa de porter le nom de "frères" ou, tout au plus "frères convers".

« La chose paraissait très naturelle – commente Premoli dans le 2^e volume de son *Histoire* – puisqu'ils étaient traités comme de vrais frères. Toutefois, cette proposition ne fut pas acceptée. On craignait peut-être que, dans ce cas, ce titre puisse engendrer chez ces bons ouvriers de la vigne du Seigneur un sentiment de vaine complaisance et on attendit un moment plus opportun. On voulut que, sur cette décision, soit gardé le silence le plus rigoureux pour éviter, comme on le suppose facilement, qu'elle soit mal interprétée » (p. 213).

Mais cette défense ne dura pas. Le chapitre général de 1647, donc à peine six ans plus tard, décida en fait que les convers soient appelés "frères". La proposition avait été présentée par le convers Giovanni Contrucci et fut acceptée. Mais ce ne sont certainement pas ces curiosités qui écrivent une authentique histoire de nos frères !

Même si leur présence dans la Congrégation passe comme inaperçue dans la plupart des cas, certains demeurèrent et demeurent encore dignes d'être mentionnés. Les origines barnabitiques se souviennent des frères Vaiano, Sauri et Bitoz. Le titre de Vénérables leur fut attribué, comme nous l'avons dit en parlant de nos saints (**245-247**).

Des figures de saints, nous en trouvons aussi dans des temps proches de nous. Qu'il suffise de penser au frère Angiolino Perego, longtemps sacristain à Saint-Barnabé et mort en odeur de sainteté en 1954.

Ils ne furent pas seulement de saints religieux, mais aussi des collaborateurs entreprenants et géniaux pour l'apostolat des pères, ils furent et ils sont nos frères. Et il n'est pas facile d'évaluer le côté précieux de leur travail actif et caché dans nos maisons.

Mais si nous voulions donner des exemples de ce que nous disons, nous sortirions des limites de ce bref chapitre. Dans les notes, nous citerons les figures les plus représentatives, par l'habituel renvoi au *Ménologe*.

RÔLE DES FRÈRES DANS LA CONGRÉGATION

470 - Nous préférons au contraire nous arrêter à certaines réflexions capables de nous faire découvrir le rôle des frères dans notre Congrégation. Avant tout, quel est leur "poids" en chiffres, au long des siècles de l'histoire de notre Ordre ?

Un siècle après notre fondation, donc en 1633, sur 479 barnabites les frères étaient 100, un peu plus d'un cinquième. En 1733, sur 774, ils étaient 198. En 1833, - nous étions à peine sortis des persécutions et des suppressions – sur 197 Barnabites, on ne compte que 26 frères. En 1933, quatre-cents ans après la fondation de l'Ordre, il y a 98 frères sur 417 Barnabites. En 1947, ils dépassèrent 100 (106 sur 542). En 1964, sur 606 Barnabites, les frères étaient au nombre de 86, ainsi distribués géographiquement : 66% de lombards, 11% des Pouilles, 7% respectivement de piémontais et de la Campanie. On enregistre des pourcentages inférieurs dans les autres régions italiennes et à l'étranger.

À partir de cette année, comme on peut le voir en Appendice, et sans doute à cause du climat conciliaire changé, valorisant la vocation des laïcs vivant dans le monde, leur consistance numérique a baissé graduellement, tandis que leur a été ouverte la possibilité de devenir diacres.

L'ancienne défense d'accéder au sacerdoce a disparu : ainsi le frère Romeo Farina a pu recevoir l'ordination sacerdotale. Il nous est agréable de le rappeler en raison du témoignage exemplaire qu'il a offert dans nos missions.

471 - Mais il est bien plus important de nous demander quel a été le "poids", non pas numérique mais spirituel, de nos frères.

Ils ont reçu, comme les clercs, une vocation religieuse et apostolique. Ils sont, en effet, des coadjuteurs – comme le chapitre général de 1958 a voulu qu'ils soient appelés – des prêtres dans leur apostolat.

« Précisément parce que le sacerdoce des Clercs réguliers est un sacerdoce vécu en commun – nous citons un extrait de *Vigilia capitolare 1964* (Veille du chapitre 1964) –, est nécessaire pour le déploiement d'activités auxiliaires, la participation de "diacres", c'est-à-dire de coadjuteurs. Dans la recherche réciproque de la perfection, ils rendent possible à la Congrégation la manifestation bien ordonnée et fructueuse de la charité dont elle est débitrice envers l'Église et les âmes » (page 18).

Ce caractère apostolique a prévalu toujours plus chez nos frères, du moment que certaines formes d'activités exclusivement manuelles, disons même serviles, tendent à être exercées par des travailleurs venant du dehors.

Les frères, toutefois, s'ils aident l'apostolat des prêtres, s'ils facilitent et rendent plus léger son exercice en se réservant des occupations d'arrière-garde, sont surtout des hommes qui recherchent effectivement Dieu et Lui consacrent toute leur vie dans une activité humble et silencieuse.

Ils sont l'âme invisible de la maison et des œuvres apostoliques qui lui sont attachées ; ils sont l'œil vigilant – comme celui d'une bonne ménagère – sur les nécessités des confrères engagés dans le ministère direct à qui ils donnent une assistance valide comme sacristains, catéchistes, assistants des groupes de jeunes, économes de la maison, administrateurs de ses biens, etc.

Leur présence est un rappel constant de la valeur de la vie religieuse "à l'état pur", de l'idéal – sublime et déjà suffisant en lui-même – de la prière et du service : « *ora et labora* – prie et travaille ».

Aux clercs – qui réussissent parfois difficilement à harmoniser les exigences du ministère avec celles de la profession religieuse – ils rappellent, plus par l'exemple que par la parole, l'indispensable exigence de veiller à notre perfectionnement et de prendre soin de la vie intérieure.

Ils sont, en somme, notre précieuse arrière-garde, et pas seulement sur le plan matériel, mais surtout sur le plan spirituel !

Parmi les frères qui ont vécu à cheval sur les deux millénaires, nous ne voudrions pas oublier deux figures dont la mémoire demeure impérissable dans notre maison de retraite spirituelle construite à Eupilio (Côme) en 1897, année de la canonisation de saint Antoine-Marie Zaccaria : le frère Tobia Mapelli (1913-2000) qui en fut le pilier pendant les années cruciales de la seconde guerre mondiale et de l'après-guerre, et le frère Carino Rigamonti, qui détient peut-être un record absolu dans la Congrégation, car il a dépassé les cent ans de vie (1907-2008) dans une admirable simplicité. Tous deux sont enterrés dans le cimetière de la maison, sous le grand crucifix, en attente de la résurrection.

472 - Les temps modernes imposent aux frères une préparation plus intense et une effective qualification humaine. Voilà pourquoi, dès 1940, le chapitre général instaurait pour les frères une certaine période de préparation comme aspirants – une École apostolique réservée à eux - ; il y eut une première ébauche d'abord à Moncalieri, puis ensuite à Crémone.

Le chapitre général de 1964 fixa ensuite des normes ultérieures dans ce but. Les frères doivent faire deux ans de postulat et, de même, deux ans de noviciat.

On tend à leur donner une instruction tant profane que religieuse et il leur est permis de remplacer leurs prières habituelles par la récitation de l'Office divin.

En outre, ils sont de plus en plus intégrés dans la vie communautaire, au point de réduire, suivant la directive de Concile (*Décret sur les religieux*, n° 15), la différence entre les clercs et les frères au seul sacerdoce et strictement à ce qu'il comporte.

Pour la préséance, ils passent désormais avant les clercs pas encore prêtres. Ils participent à l'entièreté des chapitres et interviennent dans les chapitres de toute sorte dans la communauté. Ils peuvent avoir des charges telles que le soin des malades et des hôtes, auparavant réservées aux seuls pères. Ils peuvent participer aux chapitres « *de rebus agendis* » (de programmation) quand ils concernent des affaires de leur compétence et aux chapitres « *de vita et moribus* » (de bonne vie et mœurs) concernant les frères coadjuteurs.

Toute cette matière a été repensée par suite de la révision du *Code de Droit canonique* et de la mise à jour des *Constitutions*. C'est ainsi qu'ont été accueillies des questions que nous devons promouvoir et favoriser, en comprenant et en appréciant les richesses divines que la vocation religieuse et apostolique de nos frères apporte à toute la famille barnabitique.

Notes

469 - Nous passons rapidement en revue les frères remarquables par leurs œuvres et leurs capacités. Pour Scaglioni et Cermenati, nous renvoyons au *Ménologe*, respectivement aux n° 5,307 (statistique) et 1,67. Quant aux trois Vénérables Vaiano, Bitoz et Sauri, nous en avons parlé en traitant des saints barnabites (**245-247**).

Les premières missions pour la préservation de la foi dans les Grisons nous parlent du frère Eustachio Gorini (1583-1631), qui mourut ensuite de la peste (2, 159). Le frère Gaetano Cozzi (1808-1883) fut missionnaire dans les pays nordiques et compagnon du père Giovanni Moro (6, 69). Cf. § **352**.

Deux frères médecins apportèrent une grande aide dans nos missions en Birmanie : Angelo Capello (1704-1756) (8, 53) et Romualdo Bergonzi (1724-1786) (6,140). Cf. § **231**.

Nos mémoires parlent aussi d'un frère poète : Gabriele Meloncelli (1641-1710) (7, 146), d'un architecte, Tomaso Ripoli (Premoli, *Storia*, 2, 313 sv.), d'un autre, ingénieur, Zaccaria Zappa (1811-1868) (1, 363). Sur les frères artistes, voir V. Colciago, *Fratelli conversi barnabiti "artisti" del Seicento* (Frères convers barnabites "artistes" du 17e siècle) I. *Fratel Marcello Zucca (1663-?)*, en "Barnabiti Studi", 3/1986, 103-122 ; II. *Fratel Mariano Ponci (1667-1744)*, id., 6/1989, 219-229.

Enfin, nous ne pouvons pas oublier les frères qui apportèrent une grande aide dans la réalisation de charges délicates, ou furent compagnons de souffrance ; tels Giovanni Battista Secchi (6, 212), Pompeo Gabanino (7, 16), Giuseppe Fasoli (3, 94) et d'autres dont nous donnons les références dans l'Index (voix : Frères). Notre

passage en revue est toutefois incomplet, car nous ne pouvons pas recenser d'autres frères qui ne figurent pas au *Ménologe*.

Nous souhaitons que certaines figures exemplaires récentes parmi nos frères convers puissent, pour notre édification, être recueillies dans un volume qui en transmette le souvenir et l'exemple. Nous renvoyons, pour le moment, à leurs *Nécrologies* et aux notices nécrologiques qui paraissent périodiquement dans le bulletin officiel "Barnabiti".

470 - On consultera : A. Farina, "*Seguimi !*" *Dove, Signore ? Padre Romeo Farina, missionario barnabita*, (Suis-moi ! Où, Seigneur ? Père Romeo Farina, missionnaire barnabite), Lodi, 1986.

471 - Frère Carlino honora par sa présence exemplaire et active la Maison d'Eupilio et offrit des moments de bonne humeur et de pénétrante sagesse par ses "couplets" et ses "aphorismes" qui ont donné vie à des recueils plusieurs fois édités.

472 - À côté des frères, nous devons placer les "oblats", institués chez nous dans les premières décennies du 17^e siècle. Nous renvoyons à Premoli, *Storia*, 2, pp. 121-122 et 453-456. Sur l'histoire des frères, on consultera G. Van den Broeck, *I fratelli*, en "*Vita religiosa*", 2/1966, pp. 400-408.

**PHYSIONOMIE SPIRITUELLE
DES BARNABITES**

Impératif de toujours

Impératif de l'heure présente

Clercs réguliers...

...de saint Paul décapité

Le point sur notre spiritualité

Style d'élites

La "nouvelle Pentecôte" conciliaire

et le charisme paulinien

473 - Ce chapitre entend être, pour s'exprimer dans le langage de Manzoni, « le suc de toute l'histoire », c'est-à-dire la synthèse, la raison d'être de tout ce que nous avons écrit.

IMPÉRATIF DE TOUJOURS

474 - Nous devons nous demander pourquoi nous tentons de tracer, au terme de ce livre, la physionomie spirituelle, la personnalité pérenne, l'âme de la vie barnabitique. Ceci est, avant tout, un impératif de toujours.

Embrasser d'une manière toujours plus pleine et plus consciente la vie barnabitique – et ceci est précisément le but d'une formation intégrale – signifie s'abreuver de l'esprit de l'Ordre. Dans la Congrégation, nous ne pouvons pas rester comme des étrangers. De la même manière que j'assimile la nourriture que je mange ou que je m'acclimate dans la région où je vis, c'est ainsi que je dois faire mien l'idéal barnabitique et le vivre.

Le premier document du magistère pontifical concernant expressément la formation dans les Instituts religieux est la constitution apostolique *Sedes Sapientiae* du 5 mai 1956. Plusieurs fois citée dans les documents de Vatican II, elle souligne la nécessité de connaître et d'assimiler l'esprit de son Institut. Les citations pourraient être nombreuses : nous nous limitons aux plus remarquables :

- 1) aux éducateurs il est prescrit de former les aspirants « selon le caractère propre de l'Institut » (24,1) ;
- 2) pour être admis au noviciat, sont requis « des signes de vraie vocation, et même de vocation spécifique envers tel Institut déterminé » (31, 2) ;
- 3) c'est un devoir pour les aspirants d'étudier « l'esprit, le but, les lois de leur propre Institut », de façon à s'en imprégner « de façon droite et sage » (37, 1) ;
- 4) ensuite – et ceci est le passage le plus significatif - : « Les élèves seront...préparés graduellement à l'apostolat spécifique de leur propre Institut, en en apprenant adéquatement le but, l'esprit et les ministères, l'origine et le développement historique, ainsi que la vie de ses membres les plus illustres, quels moyens les plus efficaces ils emploient de façon que les jeunes – poursuit *Sedes Sapientiae* – affectionnent toujours plus leur propre famille et correspondent dignement à leur vocation divine » (47, 2).

La dernière touche à la formation doit consister, entre autres, « en une connaissance plus approfondie de leur Institut, pour s'imprégner pleinement de l'esprit dont il est animé » (52, 2, n°4).

Ces citations, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, moins importantes, sont suffisantes pour convaincre tout le monde de penser que l'étude et l'assimilation de l'esprit d'un Institut est une condition vitale de persévérance et de fécondité apostolique pour ceux qui l'embrassent.

475 - C'est sur cette même ligne que s'est placé le Concile. Tandis qu'il apprécie la variété des Instituts religieux comme expression des dons variés de Dieu et de l'inépuisable richesse de son Église (*Décret sur les Religieux*, n°1), il insiste pour qu'ils « conservent leur physionomie propre » (id.), qu'ils participent à la vie de l'Église « selon leur caractère propre » (n° 2c) et que, en promouvant leur indispensable mise à jour, « ils tiennent compte de cette diversité » des caractères spirituels propres aux différentes familles religieuses (n°8).

Le motu proprio *Ecclesiae sanctae* (6 août 1966, qui fixe les normes pour la réalisation du Décret cité ci-dessus, dit : « En vue de procurer le bien même de l'Église, les Instituts persévéreront dans l'effort de connaître exactement l'esprit de leur origine...en le maintenant fidèlement dans toutes les adaptations qu'ils feront » (16, 3). À ces documents, nous pourrions joindre des documents successifs du Magistère, de l'*Evangelica testificatio* (Le témoignage évangélique) de Paul VI à la *Vita consecrata* de Jean-Paul II.

Il est donc évident, d'après ce qu'on a dit, que l'étude et l'assimilation graduelle de l'esprit de

l'Ordre n'est pas une chose facultative, n'est pas un luxe, mais est un devoir lié à notre état (un devoir d'état).

Si nous étions convaincus de cela, notre livre aurait déjà atteint 90% de son but.

476 - Nous devons donc connaître, posséder et communiquer l'esprit de notre Ordre. Arrivés à ce point, pour souligner cette exigence, il vaut la peine de lire une page de *Vigilia capitolare*.

« On comprend bien l'importance décisive de connaître et donc d'aimer et, en conséquence, de vivre ce qui est la raison et le signe distinctif de notre mission dans l'Église. L'importance de nous sentir animés par un unique esprit, orientés vers un unique idéal, engagés dans une bataille commune, pour « achever dans notre chair ce qui manque aux détreffes du Christ, en faveur de son corps qui est l'Église » (Col. 1,24).

« L'importance, en un mot, d'acquérir cet ensemble de facteurs, cet "*habitus* ou état d'esprit" que nous pouvons définir et décrire sous le nom de "caractère barnabitique"⁵⁷.

« Comme, en raison de notre baptême, nous réalisons "l'homme chrétien", de même, en raison de la profession religieuse, nous devons progressivement réaliser (qu'on me pardonne l'expression) "l'homme barnabitique". Ce "caractère barnabitique" est donc l'expression d'une seconde nature, fruit d'une lente assimilation des éléments qui la constituent. Cette assimilation découle de la méditation assidue et vécue des *Règles* et des *Constitutions*, de la fréquentation prolongée de notre patrimoine spirituel et de l'étude de notre littérature ascétique et de notre histoire.

« C'est à nous qu'incombent la responsabilité et le devoir de réaliser en nous-même le barnabite parfait dans ses pensées, ses sentiments et son action. Sans cette conviction, sans cet engagement, notre travail serait partiel, médiocre et stérile ; notre apport à la Congrégation, insuffisant et décadent ».

477 - Pour que cette exigence ne reste pas en l'air, nos supérieurs nous ont donné des instructions qui nous engagent tous et que nous reprenons synthétiquement.

1) Dans les directives données aux écoles apostoliques en 1939, était fixée « une heure d'histoire barnabitique, au moins durant les deux premières années (I. Clerici, *Lettera circolare* n.12, annexée à *Le scuole apostoliche*, p. 29). Il avançait comme motif le fait que chaque pays exige de ses citoyens la connaissance de l'histoire de son pays. « Nous devons bien plus vouloir que nos futurs prêtres connaissent dès leur enfance...l'histoire de la Congrégation où ils désirent entrer ».

2) La *Ratio studiorum* (Règlement des études) de 1964 plaçait l'étude de l'histoire de la Congrégation parmi les études spéciales (p. 29), ce qui ne signifie pas du tout des études de luxe réservées à quelques initiés. Il est vrai que, parmi les délibérations de la Rencontre des pères des maisons de formation (Rome, 16-17 avril 1977), ils avaient senti l'exigence de compléter le programme des études « par une connaissance adéquate de l'histoire et de la spiritualité de l'Ordre », pour une formation plus directement barnabitique. La *Ratio barnabitica* (programme barnabitique de formation) établit pour le noviciat un "programme d'études "bien réparti, incluant "l'histoire et la spiritualité de la Congrégation" (p. 70). C'est précisément à cette exigence que répond le présent volume.

IMPÉRATIF DE L'HEURE PRÉSENTE

478 - Il s'agit donc certainement d'un impératif de toujours ! C'est aussi un impératif pour aujourd'hui, un impératif de l'heure du Concile. Vatican II invite tous les instituts religieux à un

57 Caractère barnabitique : c'est ainsi que je traduis le mot italien inventé par le père Gentili : "*barnabiticità*". Je n'ai pas voulu risquer le mot "barnabiticité"....

renouvellement, défini comme :

- 1) un continuuel retour à l'esprit des origines et
- 2) une adaptation aux conditions changées des temps.

(*Décret sur le renouvellement de la vie religieuse*, n. 2).

C'est donc précisément pour "aller de l'avant" que s'impose un retour aux origines, une redécouverte vitale de la valeur charismatique de la figure et de l'œuvre du Fondateur et des premières générations de Barnabites. Voilà pourquoi le *Décret* cité plus haut veut qu'on interprète et qu'on observe fidèlement l'esprit et les buts propres des Fondateurs, ainsi que les saines traditions de l'Ordre (n. 6).

Mais il y a un fait : ne se renouvelle que ce qui vit ! Mais pour vivre en plénitude et non seulement pour survivre, il est nécessaire de se connaître : connaître nos possibilités, étudier nos "réactions", mettre à l'épreuve notre disponibilité.

S'impose donc un "retour aux origines" bien compris, une redécouverte de ce que le père général Clerici définissait la « personnalité qui a toujours été celle de la Congrégation » (*Lettre circulaire*, n. 52, 8 décembre 1951, p. 29), son esprit profond, son style auquel on ne peut renoncer.

Si nous ne connaissons pas suffisamment ce que nous étions et ce que nous sommes, comment pourrions-nous établir ce que nous devons être ?

Ensuite, il ne s'agit pas de servir " de manière quelconque" l'Église, mais de la servir en Barnabites et en Barnabites de l'après-Concile. Nous avons vu comment Vatican II insiste pour que chacun soit fidèle à l'esprit propre et à l'orientation apostolique et ascétique propre de son institut.

Paul VI, parlant précisément à nos pères capitulaires en août 1964, a souligné le sens profond de la mise à jour qui consiste à mettre « encore plus en pleine lumière les orientations spirituelles », de façon que notre esprit irradie et informe les orientations nouvelles que l'Ordre désire adopter.

Le rappel à l'esprit propre de l'Institut se fait toujours d'autant plus insistant que l'on procède plus au renouvellement. Ce n'est certes pas pour mettre un frein et quasi une limite que l'on voudrait briser, mais parce que seule la « fidélité essentielle », - comme le pape la définissait bien (21 mai 1965), - à son esprit propre suggère, légitime et sanctionne toute réforme qui trouve précisément en elle sa raison d'être et sa sève vitale.

CLERCS RÉGULIERS...

479 - Cette mise au point aura pu peut-être paraître trop développée, mais il était nécessaire d'éclaircir les idées avant de nous attarder à nous risquer à préciser la physionomie des Barnabites.

Nous pourrions atteindre le but que nous nous sommes fixé, en traversant trois cercles concentriques qui renferment la réponse que nous sommes en train de chercher.

Avant tout, pour définir notre spiritualité, nous devons nous demander qui sont les Clercs réguliers.

Nous ne voulons pas être trop long, mais nous renvoyons simplement aux belles pages en latin que le père Gabuzio plaça comme avant-propos à son *Histoire* et dont on peut trouver la traduction en *Appendice*. Elles mériteraient d'être connues de tous les Barnabites, et surtout de ceux qui veulent dire des choses sensées sur notre spiritualité !

Le père Gabuzio nous dit donc que les Clercs réguliers, cette nouvelle forme de vie apostolique et religieuse née dans l'Église au 16e siècle et embrassée par les Barnabites, - les deuxièmes après les Théatins-, se réfèrent aux disciples mêmes du Christ. Ceux-ci, pour répondre à l'appel du divin Maître, s'engagèrent dans une vie de renoncement aux biens terrestres et à l'amour humain, et ils montrèrent une entière disponibilité pour le service de l'Église. Plus tard, suivant l'exemple des illustres Pères des temps anciens, parmi lesquels se détache saint Augustin, à l'engagement ascétique toujours plus orienté vers la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, s'ajouta la

vie commune qui fut adoptée par le clergé dans le but d'en recevoir une aide spirituelle et apostolique.

Cette idéal, gardé vivant et continuellement renouvelé au cours des siècles, fut proposé de nouveau par le mouvement spirituel appelé "*Devotio moderna*" et reprit une nouvelle vigueur lors des premières escarmouches de la crise dans la Chrétienté, au temps de Luther. Après le Concile de Trente, l'Église commença une sérieuse réforme qui fut rendue possible précisément par la naissance des Ordres de Clercs réguliers, parmi lesquels, écrit le père Gabuzio dans sa conclusion, « *est haec modica Congregatio* » (prend place notre modeste Congrégation) (p. 26). Les Clercs réguliers sont donc des prêtres qui désirent vivifier leur sacerdoce par la profession des vœux et par la vie commune et, en même temps, sont des religieux qui donnent à leur grand désir de la perfection et du service des âmes, la garantie la plus sûre et le stimulant le plus puissant, en embrassant l'état sacerdotal.

DE SAINT PAUL DÉCAPITÉ...

480 - Faisant un saut dans la direction du centre idéal que nous voulons atteindre, nous devons nous demander maintenant : ces Clercs réguliers particuliers, appelés Barnabites, qui sont-ils ? Que nous dit leur histoire ? Nous ne devons pas nous attarder beaucoup sur ce point : les chapitres précédents devraient nous donner une réponse.

1) Nous commencerons par étudier qui furent et que voulurent les pères de l'Ordre. Ils sont, comme chacun sait, saint Paul, fra Battista da Crema, saint Antoine-Marie Zaccaria (ainsi que les deux Cofondateurs).

481 – 2) Nous nous demanderons ensuite quel but ils donnèrent à l'Ordre. Heureusement, nous l'avons déjà dit de manière explicite.

Antoine-Marie attribue à l'enseignement « de l'un et l'autre de nos bienheureux pères – saint Paul et fra Battista – , le triple programme, exprimé en des termes riches de spiritualité :

- un amour vraiment grand envers le Crucifié
- une grande générosité dans les épreuves et l'acceptation des humiliations
- un grand désir de conquérir les âmes et de mener le prochain à la perfection » (*Lettre V*).

Quand le Fondateur écrira ensuite les chapitres traçant le programme de la réforme dont ses fils devaient être « les plantes et les colonnes » (la pépinière) (*Lettre VII*), il tracera le même programme : « Le vrai but de la réforme se reconnaîtra à ceci : ils ne rechercheront que

- le pur honneur du Christ,
- la pure utilité du prochain,
- les purs opprobres et les humiliations pour eux-mêmes ». (*Constitutions*, ch. XVI).

Les *Constitutions* de 1579 accueillent et codifient ce programme dans la trilogie bien connue :

- « *saeculo renuntiantes* » (renonçant au monde)
- « *totosque nos Deo dedicantes* » (nous consacrant entièrement à Dieu)
- « *animarum saluti deserviamus* » (nous travaillerons au salut des âmes) (*Constitutions*, n. 1).

Voilà donc : les Barnabites sont un Ordre dont les membres, dans le détachement ascétique de soi et des réalités "du monde", dans la consécration de leur vie à Dieu, recherchent incessamment le salut des âmes. Sacerdoce et profession religieuse se fondent dans un unique idéal de vie.

482 – 3) Arrivés à ce point, notre recherche ne peut pas se dire terminée. Nous devons encore examiner deux points.

Avant tout, étant donné que la spiritualité est une chose vivante et non un fossile pour un

musée, nous devons nous demander : comment, au cours des siècles, les Barnabites ont-ils interprété ce triple programme, comment l'ont-ils réalisé et vécu ? Cette recherche historique est essentielle et nous l'avons accomplie.

483 – 4) Ensuite, toujours pour mieux cerner notre spiritualité, il est nécessaire de savoir ce que l'Église attend de nous aujourd'hui. Pour définir une spiritualité vivante, cet élément ecclésial est absolument indispensable, puisque c'est de l'Église et de la réponse qu'il donne à ses besoins que découle, pour un Ordre religieux, sa raison d'être et sa sève vitale. Voilà pourquoi le Concile a dit ce que l'Église attend des Ordres religieux : ils doivent participer à sa vie, faire leurs, selon leur caractère propre, et soutenir dans la mesure de leurs possibilités, les initiatives et les buts qu'elle désire atteindre dans les différents domaines : biblique, liturgique, dogmatique, pastoral, œcuménique, inter-religieux, missionnaire, éducatif et social (*Décret sur les Religieux*, n.2c ; *Déclaration sur l'éducation chrétienne*, n. 8,12).

LE POINT SUR NOTRE SPIRITUALITÉ

484 - Nous voici ainsi arrivés au troisième cercle.

Arrivés à ce point, une halte s'impose : qu'entendons-nous par "esprit" d'une famille religieuse ? Nous entendons sa "raison d'être", le but pour lequel elle a été voulue par ses Fondateurs, embrassée par leurs disciples, accueillie et approuvée par l'Église.

Tout institut religieux, outre sa loi écrite qui en détermine le caractère spécifique concernant son but, les vœux, le saint ministère, les charges et autres obligations, a une physionomie spéciale, une note caractéristique : cela procède de la spiritualité particulière des Fondateurs ou bien de leur charisme, surtout des buts que, par inspiration divine, ils se sont proposé d'atteindre ; et, comme raison ultime, de la volonté même de Dieu qui a suscité au sein de l'Église une nouvelle manière de réaliser la sanctification personnelle et le salut des âmes.

Cette note caractéristique ne consiste donc pas en quelque chose d'extérieur à la *Règle*, mais en ce qui anime et vivifie cette *Règle* elle-même et qui s'appelle, justement pour ce motif, l'esprit de l'Institut, ou bien "charisme de fondation". Cet esprit, généralement placé en telle ou telle vertu chrétienne, bien qu'il soit commun à toutes les familles religieuses, doit briller de manière spéciale dans un institut donné et, en conséquence, doit resplendir souverainement dans la vie et les sentiments de chaque membre et dans la manière de se comporter dans toutes les circonstances externes ou internes (cf. L. Colin, *Le culte des vœux*, Rome 1958).

485 - Ayant ainsi précisé ce que nous entendons par "esprit", notre marche peut devenir rapide pour arriver à la conclusion.

Nous devons dire, en premier lieu, que l'esprit barnabitique n'a pas de marque originale bien nette. Il est vrai, pour être précis, quand on parle de la spiritualité d'un institut religieux, que les caractéristiques communes à tous les instituts sont plus nombreuses que les caractéristiques particulières. Et cela, à juste titre. Le père Karl Rahner, avant de résumer l'esprit des Jésuites dans les trois caractéristiques fondamentales : l'indifférence, la religiosité existentielle et l'esprit ecclésial, dit d'abord que la diversité des orientations spirituelles dans l'Église d'aujourd'hui, « sont nuancées et nivelées d'une manière tout autre que négligeable » (Cf. *Mission et grâce*).

Les causes de l'absence d'une marque originale nette et principale peuvent se réduire à deux :

- 1) avant tout, la mort prématurée du saint Fondateur qui n'a donc pas pu évaluer ses orientations, les tester dans leur mise en pratique et les traduire en des directives définitives et originales ;
- 2) les crises qui troublèrent les premières années de la Congrégation. La première – d'octobre 1534 – fut surmontée grâce à la fermeté d'Antoine-Marie et à la fascination qu'il suscitait. Mais la seconde – celle de 1551 – fut péniblement surmontée et créa dans la Congrégation un dérangement

qui lui fut presque fatal. Le père Angelo Confalonieri avait précisément l'habitude de dire que la Congrégation avait souffert dans son enfance et que cela marqua sa marche vers l'avenir.

486 - Les effets les plus voyants de ce manque de qualification en vue d'un but bien précis ne tardèrent pas à se manifester. Passons-les en revue.

Le premier est l'expansion limitée de l'Ordre. Des précautions et des peurs, dues à la crise de 1551, découragèrent les Barnabites de se lancer dans des entreprises apostoliques risquées et lointaines. Ceci accentua, - parce qu'ils étaient conditionnés aussi par le fait d'être parmi les premiers Clercs réguliers et, pour cette raison, encore liés aux traditions monastiques -, l'aspect cénobitique de leur profession religieuse (Livre II des *Constitutions* de 1579). De plus, comme celles-ci excluaient les œuvres trop "engageantes", telles les paroisses, la direction de séminaires, l'enseignement universitaire, etc., considérées comme incompatibles avec la profession religieuse, les pères optèrent pour un relativisme apostolique ouvert à toutes les nécessités des âmes, mais non programmé pour des nécessités bien définies (Livre III). Il s'en est suivi – et nous en sommes au deuxième effet – ce que nous pourrions appeler une "allergie à la caractérisation". Il est certes vrai que, souvent, les Barnabites, dans les pages de l'histoire ecclésiastique et profane également (surtout dans le domaine scientifique) figurent comme pionniers : qu'on pense aux initiatives archéologiques, œcuméniques, bibliques, du 19^e siècle. Mais leur action demeurée épisodique, privée d'une vraie continuité, ne créa pas une école, un mouvement ; en un mot, elle ne devint pas une caractéristique embrassée par toute la Congrégation. Notre histoire, plus que de "mouvements", est faite de personnes d'une grande stature morale et intellectuelle, comme nous avons pu le voir dans les chapitres précédents.

Cette disposition de la vie barnabitique a donné à l'Ordre – et nous voici au troisième effet – une ductilité et une souplesse qui représentent le meilleur côté de notre histoire. Les Barnabites ne sont pas un groupe fermé dans des schémas fixes, ne suivent pas une doctrine rigide dans leurs manières de penser. Ils suivent le programme paulinien du "tout à tous", sont présents là où l'impulsion de l'Esprit et la voix de l'Église invitent les meilleurs à offrir la contribution de leur travail.

487 - Précisément pour cette raison, notre caractéristique – déjà sagement codifiée dans les *Constitutions* de 1579, aux numéros 196 et 240 – est de laisser une large marge aux propensions individuelles, de les valoriser, de les porter à la spécialisation.

Nous avons déjà cité le n° 240 en parlant de l'étude (201). Nous voulons maintenant présenter ce qui peut être défini la "*magna carta*" (grande charte) de l'esprit barnabitique, le n° 196. Voici ce qu'il dit : « Puisque dans la Congrégation il y a une diversité de fonctions, de charges, d'activités – en partie nécessaires et en partie utiles -, pour les confier et les distribuer, on devra tenir compte du caractère, des talents et des inclinations de chacun. Ceci aura une grande importance pour protéger tant la concorde que la paix dans la Congrégation ; chacun servira Dieu avec un cœur plus joyeux et on enregistrera dans tous les domaines un progrès plus grand. Toutefois, en cette matière, chacun, comme l'exige l'humilité, devra disposer son âme de façon à ne pas se fier à son jugement personnel, qui est tout à fait trompeur ; mais devra accueillir ce que les pères auront voulu décider à son égard comme voulu par Dieu pour son salut ».

Nous ne pouvons pas ne pas saisir le caractère délicatement « humaniste » de ces dispositions et y voir esquissée cette "*discretio*", cet esprit de discrétion et de mesure qui constitue un aspect caractéristique de notre physionomie à la fois humaine et spirituelle.

À la lumière des deux numéros des anciennes *Constitutions* cités ci-dessus, nous nous expliquons pourquoi est absent chez nous cet esprit de troupe enrégimentant les membres, qui toutefois a été la force et la gloire d'autres Congrégations, comme celle des jésuites, par exemple.

Mais, on pourrait cependant nous objecter que ce que nous disons contredit le fait que les

Barnabites semblent, au cours des siècles, avoir assumé une qualification considérée comme particulière de leur spiritualité : l'éducation de la jeunesse, spécialement dans la perspective de collèges et d'écoles (cf. I. Clerici, *Lettera circolare* n° 52, p.29).

Mais à nos yeux, il semble avant tout que les œuvres des Barnabites dans ce secteur n'ont jamais été les seules et, encore moins, à l'exclusion de toute autre. De plus, il faudrait nous demander si nous avons formé chez nous une vraie école de pédagogie, une vraie caractérisation comme peuvent le revendiquer, par exemple, les salésiens.

Sans aucun doute, les Barnabites comptent dans leurs rangs des théoriciens de pédagogie de première grandeur. Il suffit de nous référer à Gerdil et au père Domenico Bassi. De même, de notre tradition pédagogique a été rédigée une synthèse ample et bien documentée dans *L'éducation de la jeunesse* du père Idelfonso Clerici (1950) et dans *L'âme de l'École* (1958) du père Vittorio Michelini.

Mais, pour former une école pédagogique au sens strict, une éducation éclairée et basée sur de bons critères ne suffit pas. Nous voulons dire qu'on ne peut parler d'école avant la création d'instituts spécialisés dans ce sens, avec une ample production de textes et de revues ; ni avant que les membres de l'Ordre reçoivent une formation spécifique dans ce but. On pourrait souligner que l'institution du *tirocinium*⁵⁸ (fonction de préfet des études ou charge d'assistant dans nos collèges) répondait à cette exigence. Mais il s'agit d'une expérience très limitée (nous devrions la comparer, par exemple, à celle des salésiens) et, en plus, au moins au début, inspirée surtout par des critères pragmatiques.

Enfin, et ceci est un élément qui nous paraît décisif, l'histoire domestique se charge de démontrer qu'aucune forme dans laquelle s'est traduite notre activité éducative ne peut passer comme exclusive ni comme activité principale, mais qu'elles ont toutes obéi à des exigences concrètes des temps : il en est ainsi des écoles, puis des internats, des patronages (*oratori*), des associations d'Action catholique et, aujourd'hui, des groupes de "*Jeunesse étudiante*", etc.

Mais il y a plus encore : les Barnabites semblent se rendre compte que donner à leur apostolat et, en définitive, à leur esprit une caractéristique unidirectionnelle (sur le type : les Barnabites sont une Congrégation enseignante...) entraverait leur marche et paralyserait leurs forces, en plus d'altérer cette disponibilité toute paulinienne vers tous les champs d'un apostolat vraiment sacerdotal, pourvu quelle ne porte pas gravement préjudice à la vie régulière.

STYLE D'ÉLITES

488 - Jusqu'ici, nous avons suivi une voie qu'on pourrait appeler négative. Tâchons maintenant de nous fixer sur une conception positive de notre spiritualité. Il est facile de dire que quelqu'un est vivant, mais très difficile de dire comment il vit ! Voilà pourquoi aucune recherche sur la spiritualité ne peut être considérée définitive et complète. Il s'agit simplement de pousser plus avant notre recherche et notre réflexion. Nous ne comprendrons parfaitement ce que signifie être Barnabites que quand nous serons dans la lumière de Dieu !

Il faut, en outre, reconnaître que toute recherche de ce genre est une abstraction, un schéma dans lequel on essaie de faire entrer une réalité bien plus variée et plus vivante. Cela explique pourquoi toute recherche qui veut saisir l'insaisissable âme barnabitique a la valeur d'une propédeutique et d'une interprétation d'un monde riche et complexe qu'il est difficile de juger uniquement par la réflexion.

Il nous semble donc que, de la spiritualité barnabitique, nous pouvons saisir un aspect qui l'a qualifiée au long des siècles, un aspect que nous pouvons identifier avec un style. Nous l'appellerons, pour nous entendre et nous laisser guider par les témoignages qui vont suivre, un

58 Tirocinium : préparation et pratique qui se font sous la conduite d'un maître éprouvé.

"esprit d'élites", sur les plans :

1) *humain*. Pour mettre en lumière ce premier aspect, vient à notre secours une page restée classique dans notre littérature. Elle est de monseigneur Olgiati, un des fondateurs de l'Université catholique du Sacré-Cœur. Les Barnabites accomplissent leur mission « avec une "noblesse" bien reconnue »⁵⁹, non pas tant noblesse de sang mais d'âme, dans le sens d'austérité, de sacrifice cordial et d'humilité. Ce genre de vie, qu'on peut mieux saisir dans une méditation silencieuse qu'expliquer en paroles, est préparé par toute une formation, selon une pédagogie propre aux Barnabites, qui tend à limiter les règles et les décrets car elle ne va pas des règles extérieures vers l'esprit, mais elle tente de rendre superflues les règles et prend soin et donne de l'importance à l'esprit.

« Et voilà leur "aristocratie spirituelle sacrée" (Pie XI) qui s'exprime aussi dans le travail de l'éducation des jeunes, leur correction sereine, dans la noblesse de la dévotion eucharistique des Quarante-Heures et dans la sensibilité de l'âme au son de la cloche le vendredi pour rappeler la mort du Seigneur. Aucune agitation pour quelque motif que ce soit. Même à l'heure troublée de la persécution, le Barnabite doit être un "monsieur". "Tranquillisez-vous : un morceau de terre et le bord d'un terrain où nous agenouiller et prier pour nos ennemis, Dieu ne nous laissera jamais en manquer !" dit à ses fils le père Teppa, général de l'Ordre lors des confiscations de 1867.

« Une distinction délicatement "activiste". C'est une consigne traditionnelle dans la Congrégation que d'engager ses membres dans un travail intense, varié, encyclopédique...qui garde toutefois un "je ne sais quoi de timide et de retenu" (joies pour des succès qui font rêver, que Dieu seul connaît et sacrifices inévitables acceptés en silence) qui reflète très bien l'esprit "monastique" du fond de l'âme d'Antoine-Marie Zaccaria ».

Comment ne pas reconnaître dans la pensée du père Olgiati les traits de cette "*discretio*", de cette discrétion, de cette mesure et de cette "humanité", de cette "attitude courtoise" – la vertu paulinienne de l'*épieikès*" (Ph. 4,5)⁶⁰ – qui brille dans le témoignage de bien des membres de l'Ordre ?

À conférer aux Barnabites cet esprit d'élites sur le plan humain, a beaucoup contribué la classe sociale dont provenaient nombre d'entre eux et les milieux qu'ils côtoyaient dans leur ministère et leur travail d'éducation. Durant les siècles du milieu de leur histoire, ils furent très liés à des maisons régnantes et à des familles nobles. Il est symptomatique que le père Germena consacre à ce sujet un chapitre de sa synthèse de l'histoire de l'Ordre !

Cette élite sur le plan humain, dû aussi au nombre toujours limité de la famille barnabitique, se manifeste dans "l'esprit de famille" qui nous est reconnu comme une de nos caractéristiques.

Inutile aussi de prévenir l'identification équivoque entre cet esprit d'élite sur le plan humain avec l'esprit bourgeois qui n'en est, bel et bien, qu'une forme dénaturée.

489 – 2) *Culturel*. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point après tout ce que nous avons dit à ce sujet (chap. 15 et 26). Il est certain que les Barnabites passent pour une Congrégation de personnes instruites – qu'on se souvienne de l'expression "*sapientissima Congregatio*" (très savante Congrégation) du père Vercellone – il n'y a pas de domaine de sciences tant sacrées que profanes dans lequel au moins un nom de Barnabites ne figure brillamment.

490 – 3) *Spirituel*. Cet aspect – comme on le voit, nous suivons une progression hiérarchique – définit le Barnabite comme un ascète, comme un homme pleinement et joyeusement maître de sa volonté. On a relevé à juste titre que les règles des Barnabites n'insistent pas sur les pénitences extérieures ou les rigueurs de la vie cénobitique, mais exigent une vigilance perpétuelle et un renoncement constant à leur volonté propre, qu'on ne cherche jamais à satisfaire. Les *Constitutions* de 1579 – pour ne citer que les exemples les plus typiques – recommandent que tout ce que nous

59 Il est difficile de traduire le mot italien "signorilità" qui a comme premier sens : "Attitude noble". Nous pourrions dire : distinction, noblesse d'âme. C'est le contexte qui suit qui expliquera le vrai sens de ce mot.

60 Ph. 4,5 : Que votre **bonté** soit reconnue par tous les hommes.

faisons se fasse en accord avec le père supérieur (n° 88) et, même si rien de nécessaire ne vient à nous manquer, rien, même de peu d'importance, n'est laissé à la libre disponibilité de chacun, comme c'est au contraire le cas chez d'autres Ordres (n° 103 et 108).

Quand le père Ferrari s'apprête à décrire "l'esprit de la Congrégation" dans son *De statu religioso commentarium*, il vise précisément cet aspect qu'il considère même comme prépondérant et qu'il décrit en ces termes : *absolutus mundi contemptus, morum simplicitas ac humilitas non ficta, plena abnegatio, praesertim voluntatis propriae* – mépris absolu des choses mondaines, simplicité du comportement et humilité sincère, renoncement total surtout à sa volonté propre » (p. 39).

C'est à cette lumière que prend toute sa valeur l'expression qui revient souvent dans nos ordonnances et dans les textes primitifs : l'obéissance est « *hujus instituti caput* – la tête de cet institut ».

491- 4) *Pastoral*. Enfin, l'apostolat des Barnabites a, et doit continuer à avoir, comme conséquence logique de ce que nous avons dit plus haut, une nette marque de spécialisation. Les Barnabites ont fait de la prédication et de la direction spirituelle au confessionnal les deux piliers de leur mission apostolique.

À l'époque du Concile "pastoral", comme on a appelé Vatican II, ceci nous semble une caractéristique à laquelle nous ne pouvons pas renoncer et un programme pour tous les confrères.

492- Cet esprit, il ne suffit pas de le connaître (même si c'est déjà fort bien), il faut l'assimiler pour pouvoir ensuite le rayonner et le communiquer aux autres.

C'est une œuvre d'amour. On cherche à connaître ce que l'on aime. On veut posséder ce que l'on aime. On veut donner ce qu'on aime.

Il faut préciser que, en invitant à aimer la Congrégation, nous ne nous fixons pas comme but à atteindre un exclusivisme paralysant, une espèce d'esprit de ghetto ! Bien loin de nous cette pensée !

Nous serons ouverts aux autres, ouverts à l'Église et au monde, seulement et dans la mesure où nous serons effectivement nous-mêmes !

N'est-il pas vrai qu'une famille travaille d'autant mieux au bénéfice de la société qu'elle est intérieurement plus unie dans l'amour ? Il doit en être de même pour nous aussi. Plus nous participons intensément à la vie et à l'esprit barnabites, plus nous exercerons une action bienfaisante et décisive dans l'Église de Dieu et dans la société.

L'amour de la Congrégation, stimulant et résultat d'une spiritualité barnabite vécue, a trois caractéristiques fondamentales que nous ne voulons que citer :

- 1) signe de légitimité (qui nous fait reconnaître comme vrais membres)
- 2) recherche constante de son bien
- 3) source de perfectionnement personnel et communautaire pour tout l'Ordre.

Nous concluons donc que l'amour conscient, vécu et actif pour la Congrégation nous donnera la possibilité d'accomplir notre mission dans l'Église. Voilà à quoi nous conduit l'étude attentive de la spiritualité barnabite.

LA "NOUVELLE PENTECÔTE" CONCILIAIRE ET LE "CHARISME PAULINIEN"

L'invitation du Concile à nous enraciner dans la physionomie spirituelle originelle, pour la proposer à nouveau, une fois "mise à jour" dans les temps nouveaux, n'a pas peu contribué à remettre encore mieux en lumière la spiritualité de notre Ordre. Il y a deux documents qui nous semblent le mieux répondre à cette intention. Avant tout, le *Décret capitulaire* sur le "Renouvellement de la Congrégation dans l'esprit du Concile Vatican II", rédigé à la fin du chapitre général extraordinaire de 1967, célébré pour obéir à une directive du Vatican demandant aux Instituts religieux de recevoir

le magistère conciliaire. Nous venons donc saisir comment les Barnabites voulaient faire leurs les requêtes des temps, tout en restant substantiellement fidèles à leur tradition. En second lieu, on sentait toujours plus marquée l'exigence de fixer les aspects caractéristiques de notre charisme, reconduit à la matrice paulinienne qui en marqua les origines et qui se représente au long des siècles de notre histoire. Ce travail fut affronté lors du chapitre général de 1994.

Puisque ces deux textes nous paraissent spécialement importants, nous les présenterons intégralement dans l'*Appendice*. (519).

Notes

477 - Tout le processus qui a conduit à la rédaction de la *Ratio barnabítica* est illustré dans l' *Eco dei Barnabiti*, 1999/3, 9-17.

479 - Nous renvoyons à (A. Gentili) *Vigilia capitolare*, pp. 18-19, pour des éclaircissements ultérieurs sur la spiritualité de Clercs réguliers. Nous avons déjà signalé (2, n) l'étude du père V. Michellini. Le texte cité du père Gabuzio figure intégralement en appendice (519).

488 - Le texte du père Olgiati est repris en appendice (519)

490 - On trouvera en appendice (519) le texte du père Ferrari.

491 - On trouvera les textes des nos règlements qui confirment notre spiritualité pastorale en *Vigilia capitolare*, cit., p. 35. Dans l'index par sujets, nous avons réuni dans la 2e édition italienne, sous les voix "Prédication et Confession", toutes les références contenues dans ce *Manuel* aux "deux piliers" de notre mission apostolique.

Un travail attentif de recherche dans les pages de l'histoire barnabitique pourrait documenter comment l'activité pastorale a toujours été un engagement principal de notre Ordre. Et nous croyons que les 128 missions au peuple, prêchées par nos pères de Saint-Barnabé dans l'espace de deux ans (1640-1641) ne sont pas un cas unique dans les annales de notre Ordre.

492 - Pour le développement de ces thèmes, nous renvoyons à *Vigilia capitolare*, pp. 54-59).

492 bis - Le *Décret* du chapitre extraordinaire de 1967 et le texte sur le "Charisme paulinien" du chapitre général 1994 se trouvent dans les Actes respectifs de ces chapitres.

Une synthèse des divers aspects paulinien et "zaccarien" du charisme que notre Ordre est venu progressivement à mettre en lumière a été élaborée par le père G. Scalese dans une intervention à l'Assemblée provinciale de la Province italienne du Centre-Sud en décembre 1998 (texte manuscrit).

INSTITUTS FÉMININS
FONDÉS OU INSPIRÉS PAR LES BARNABITES

Angéliques de saint Paul

Filles de la divine Providence

Sacramentine de Monza

Preziosine

Petites ouvrières du Sacré-Cœur

Missionnaires de la petite sainte Thérèse

Disciples du Crucifié

493 - Il faut noter une chose singulière : parmi tous les Clercs réguliers, seuls les Barnabites sont flanqués d'une Congrégation féminine qui voit en Antoine-Marie Zaccaria le même Père et Fondateur.

Il faut observer, en outre, que dans l'histoire de l'Ordre, souvent un Barnabite a été le fondateur ou l'animateur d'une nouvelle Congrégation féminine. Elles ne sont pas rares aujourd'hui les Familles de religieuses qui ont quelque chose en commun, même si c'est de manière diverse, avec les Barnabites, soit grâce à Zaccaria lui-même, soit grâce à un de ses fils.

ANGÉLIQUES DE SAINT PAUL

494 - La première Congrégation, chronologiquement, et la plus proche de l'esprit barnabitique, nous pouvons même dire la Congrégation sœur, est celle des Angéliques de saint Paul converti.

L'approbation du Saint-Siège, considérée comme la naissance officielle, date du 15 janvier 1535, deux années, donc, après celle des Barnabites.

Déjà quelques années plus tôt, plusieurs femmes s'étaient rassemblées à Milan, près de Saint-Ambroise, et menaient une vie sainte sous la conduite de Ludovica Torelli (1500-1569), comtesse de Guastalla.

Figure singulière que celle de la comtesse. Esprit inquiet, elle s'était mise sous la direction de fra Battista da Crema et avait été envoyée par lui vers Antoine-Marie Zaccaria.

Elle avait renoncé à son petit, mais illustre, comté et s'était établie à Milan en 1530 et se consacrait, avec Zaccaria, à la nouvelle communauté qui commençait à attirer la curiosité et l'estime des milanais. Si l'on pense au niveau spirituel des monastères de ce temps, remplis de sœurs sans vocation que l'absurde système du majorat⁶¹ contraignait à entrer au couvent, l'attitude du peuple à l'égard du petit groupe de Ludovica Torelli n'est pas étonnante.

Humbles, habillées pauvrement, assidues aux offices religieux, mendiant de porte en porte en faveur des pauvres et de l'Église, sans prêter attention aux injures et aux humiliations provenant du bas-peuple.

494 - Après l'approbation pontificale, la communauté se transféra près de Sainte-Euphémie, où fut fondé le monastère de Saint-Paul. Comença ainsi pour Antoine-Marie une période d'intense engagement pour la formation spirituelle de ces religieuses.

Le *Règle* était celle de saint Augustin, avec les changements et les ajouts opportuns. De cette manière, le Fondateur les formait à l'idéal de la perfection chrétienne et à la vie apostolique.

De fait – et ceci est la nouveauté la plus remarquable en comparaison avec les religieuses de ce temps – les compagnes de Ludovica Torelli ne devaient pas rester enfermées dans leur cloître, mais coopérer activement à la réforme de la société en s'adonnant à l'apostolat direct.

Le titre d'Angéliques de saint Paul, qui fut ensuite confirmé par le *bref* de Paul III du 6 août 1545, leur vint d'une inspiration d'une jeune novice, Agnese Baldironi, invitée comme les autres à se prononcer sur le nom à donner à la nouvelle Congrégation.

"Angéliques" devait rappeler que, déjà sur cette terre, elles conduisaient une existence céleste. L'ajout "de saint Paul" les unissait en esprit aux Clercs de saint Paul fondés peu auparavant.

En 1537, les Angéliques, qui avaient reçu une préparation très intense, sont en mesure de se lancer dans l'apostolat à grande échelle. Le Fondateur l'annonçait dans une lettre pleine d'enthousiasme : « Ô très chères filles, déployez vos étendards, car bientôt le Crucifié vous enverra répandre partout la ferveur et l'élan spirituel » (*Lettre V*, 26 mai 1537).

Vicence, Vérone, Venise, Brescia et Ferrare furent les premières villes qui virent les Barnabites et les Angéliques occupés par la prédication, la fondation de sociétés pieuses, la réforme

61 Majorat : Bien inaliénable attaché à un titre de noblesse, et qui était transmis avec le titre, au fils aîné d'une famille.

de monastères, le soin des orphelins et des malades, avec une charité tellement ardente qu'elles demeurèrent bien longtemps dans la mémoire de ces populations, même après leur injuste et tragique bannissement du territoire de Venise, en 1551.

495 - Les premiers *Actes capitulaires* témoignent d'une fréquentation assidue entre les deux collèges pauliniens, fréquentation qui se poursuivit jusqu'en 1552 et qui vit se distinguer la figure charismatique de la sœur Angélique Paola Antonia Negri. Mais après les décisions du Concile de Trente qui imposa la séparation des deux collèges, les Angéliques acceptèrent la clôture. Pour cette raison, la comtesse Torelli, qui avait eu avec Antoine-Marie Zaccaria des projets bien différents pour sa Congrégation qui la considérait comme "fondatrice", rentra définitivement dans l'ombre et se retira dans une de ses propriétés, tout en gardant de fréquents et affectueux rapports avec ses anciennes sœurs. Passée sous la direction des Jésuites, elle fut enterrée dans l'église milanaise San-Fedele.

Entre-temps, la Congrégation prospérait : en 1548 fut fondé le monastère crémonais de Sainte-Marthe, en 1595, celui de Saint-Paul à Monza. Grâce à l'intervention de saint Charles Borromée – grand protecteur des Angéliques et qui les appelait "les pierres précieuses de sa mitre épiscopale" – le père Bascapè rédigea un nouveau et définitif règlement, mais qui ne fut approuvé qu'en 1625 par le pape Urbain VIII.

Entre-temps se dessinait la mission typique des Angéliques. Ne pouvant plus travailler elles-mêmes à l'apostolat direct pour le bien des âmes, elles accueillirent dans leurs couvents des groupes de jeunes filles désireuses d'une vraie éducation chrétienne, si nécessaire en ces temps de profonde débandade. En même temps, leurs parloirs devenaient le refuge de nombreuses âmes qui avaient besoin de réconfort, d'une bonne parole, de conseils, et d'être stimulées à la vie spirituelle et à la dévotion.

496 - Le premier et grave coup pour les Angéliques arriva en 1875 quand le monastère de Monza, le dernier fondé dans l'ordre chronologique, cessa d'exister par un décret de Joseph II, et il fut transformé en caserne. En 1810, la suppression napoléonienne des Ordres religieux marqua pratiquement la fin des Angéliques. Elles se réfugièrent dans le monastère Saint-Maurice, appelé monastère majeur de Milan, elles continuèrent la vie commune, mais sans possibilité d'accueillir de nouvelles recrues. En 1846 mourait la dernière professe, Teresa Trotti Bentivoglio, qui confia au père Spirito Corti les documents de son Institut.

497 - Mais le Seigneur ne voulait pas la disparition définitive d'une famille religieuse si ancienne et si méritoire. L'intérêt croissant envers le saint Fondateur ainsi que son culte, qui atteint son sommet à la fin du 19^e siècle avec sa canonisation, réveilla aussi l'attention envers cette famille que des contingences historiques avaient fait disparaître. Ce n'est pas par hasard que le mouvement de reprise des Angéliques eut son origine à Crémone, la patrie d'Antoine-Marie Zaccaria. Il fut encouragé et dirigé par le père Pio Mauri (1840-1916). Il trouva pour les Angéliques, qui renaissaient à une nouvelle vie, un premier asile à Lodi, en 1879. En 1880, l'évêque de cette ville, monseigneur Gelmini, eut la joie de donner l'habit religieux aux deux premières postulantes. Si ce n'est qu'une des deux mourut peu après...Mais dans les desseins de Dieu il était écrit que cet Institut ancien devrait ressusciter. De fait, la Congrégation revenue à la vie (en 1882, le Saint-Siège ratifia sa renaissance) se transféra dans la ville de Crema, dans une maison qui avait servi de lieu de villégiature au collège de Lodi, près de Sainte-Marie de la Croix. En 1896, Milan ouvrit de nouveau ses portes aux Angéliques qui avaient été si utiles à cette ville durant les siècles précédents. Pour elles, le cardinal Ferrari fit construire et inaugura un nouveau couvent (reconstruit en 1964) et une église, tous deux dédiés à la Sainte Famille (1898).

De nouvelles fondations s'ajoutèrent, grâce à l'entrée dans la Congrégation de vocations venant aussi de l'étranger – parmi les premières, rappelons Flore (devenue Giovanna) Bracaval, une

belge, dont la cause de canonisation a été introduite et qui fut proclamée vénérable en 1997. Sa dépouille repose dans la maison d'Arienzo, dans la région de Caserta, où vivait et travaillait une communauté qui s'était enrichie par la fusion avec une autre famille religieuse, celle des "rocchettine" (1903).

498 - Les conséquences terribles de la première guerre mondiale, qui réclamaient l'effort et l'aide de tous les chrétiens, et particulièrement des religieux, firent renaître chez les Angéliques cet esprit apostolique qui n'avait plus pu se réaliser directement après l'imposition de la clôture en 1552.

Un décret de la Congrégation des religieux, en avril 1919, accordait la dispense de la clôture au monastère d'Arienzo, redonnant aux Angéliques cette physionomie spirituelle qu'Antoine-Marie et la comtesse Torelli leur avait donnée dès les origines. Seule modification, de caractère juridique : le passage des vœux solennels aux vœux simples perpétuels. Elles ne s'appelleraient plus "mères", mais "sœurs".

Entre-temps, un groupe d'Angéliques de la communauté d'Arienzo rejoignait le Brésil, d'où étaient arrivées deux sœurs pour leur formation en Italie. Mais, cette fois encore, une des deux mourut à son arrivée... (Ne négligeons pas de noter comment les Barnabites, tant de Belgique que du Brésil ne se montrèrent pas moins soucieux que ceux d'Italie pour procurer de nouvelles vocations à la Congrégation-sœur!). À ce point, il s'agissait de procéder à l'unification des deux branches, celle d'Arienzo et le monastère "historique" de Milan. Le 5 juillet 1926, la Congrégation des Religieux décréta l'unification de toutes les maisons des Angéliques, du Sud et du Nord de l'Italie, en une unique famille. Le premier chapitre général de la Congrégation de saint Paul converti revenue à la vie se tint en automne de la même année et élit supérieure générale Flora Bracaval qui sera appelée mère Jeanne de Jésus Eucharistie. Celle qui lui succéda au gouvernement fut une brésilienne, mère Flavia Monat da Rocha ; c'est sous son généralat (1932-1946) que s'opéra le passage de la vie monastique à la vie active.

En 1948, la curie généralice se déplaça de Milan à Rome, dans la localité de Torre Gaia, où les sœurs dirigent aussi le prestigieux institut Saint-Paul. Deux ans auparavant, avait été élue supérieure générale la mère Giovanna Francesca Brambini, qui guidera la Congrégation durant 24 ans (1946-1970). Un gouvernement, non moins long et éclairé porte le nom de la mère Armanda Ponsiglione, décédée à la suite d'un voyage missionnaire en Afrique.

Lors des premières décennies du 20^e siècle s'ouvrait une nouvelle perspective dans l'histoire des Angéliques : celle de collaborer, de façon autonome ou à côté des Barnabites, dans le domaine de l'apostolat, presque comme pour proposer, dans de nouvelles formes, la féconde action évangélicatrice des premières missions en Vénétie.

Le champ d'action des "Filles de Paul" embrasse actuellement l'enseignement, la gestion de maisons familiales ou pensionnats pour étudiantes, le service paroissial, les œuvres d'assistance et les activités missionnaires.

Les pays où se déploie cette activité multiforme sont, outre l'Italie, l'Albanie, le Brésil, la Belgique, le Chili, les Philippines, le Kosovo, le Portugal, le Congo, le Rwanda, l'Espagne, les États-Unis et la Pologne.

LES FILLES DE LA DIVINE PROVIDENCE

499 - Après les Angéliques, voici un autre institut religieux qui nous est lié par son origine et sa spiritualité : les Filles de la divine Providence.

Dans un siècle rempli de mouvements politiques, sociaux et culturels, la Providence a suscité dans l'Église une authentique floraison de charité apostolique. Nous voyons ainsi naître au 19^e siècle de nombreux instituts religieux aux charismes les plus divers, qui prennent en charge les pauvretés aux mille visages.

À Rome, dans la paroisse Saint-Charles ai Catinari, le père Lodovico Tomaso Manini (1803-1872) est témoin chaque jour de la dégradation impressionnante qui frappe surtout les plus petits ; il songe à ouvrir une école gratuite pour accueillir les nombreuses petites filles traînant dans les rues. Un jour, il découvre que, dans la rue des "Botteghe oscure" toute proche, vit une jeune fille sur qui s'est posé le regard de Dieu pour réaliser son plan de salut. La rencontre est on ne peut plus providentielle. Elena Bettini (1814-1894), surprise par une averse imprévue, se réfugie dans notre église : profitant de ce contre-temps, elle décide de se confesser et se dirige vers le confessionnal du père Manini qui, depuis ce jour, devient son directeur spirituel. Sa joie est grande quand il se rend compte qu'Elena Bettina brûle dans son cœur du même feu apostolique, a le même désir d'apporter une réponse à ce cri de la pauvreté qui l'interpelle dans ces mêmes rues, et il s'aperçoit que la Providence les appelle tous deux.

C'est ainsi que naquit en 1832, dans la rue dei Falegnami, l'institut des Filles de la Providence. Elena Bettini, avec deux autres jeunes filles, reçut l'habit religieux des mains du père Manini.

500 - Nées comme collaboratrices des pères Barnabites (au début, elles étaient appelées "*Barnabites*"⁶²) pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse féminine des familles pauvres, les Filles de la divine Providence nous sont unies par liens fraternels et prennent le nom de la Vierge particulièrement vénérée dans l'église Saint-Charles (Notre Dame de la divine Providence).

Elles vécurent de nombreuses années à l'ombre de notre paroisse de Rome et elles furent constamment dirigées par des pères qui se succédèrent avec le même dévouement, après le départ de Rome du père Manini. Un père barnabite a continué, durant de longues années, à être leur confesseur dans les communautés romaines et c'est encore à un père barnabite qu'est confiée la cause de canonisation de leur Fondatrice, déclarée vénérable en 1994.

Aujourd'hui, les Filles de la divine Providence accomplissent leur mission d'éducation et d'assistance en diverses régions d'Italie, en Pologne, au Chili, en Inde, aux USA, dans le Yucatan. Elles donnent la priorité au travail d'éducation dans les écoles, mais elles ont une présence significative dans la pastorale paroissiale, les collèges, les maisons de repos pour personnes âgées, les maisons offrant des repas aux pauvres et dans l'apostolat maritime. Dans les territoires de mission, elles prennent en charge les pauvretés que le Seigneur leur montre sur leur chemin, toujours ouvertes aux imprévus de Dieu.

Dans toutes leurs maisons, surtout dans la maison-mère où repose la dépouille mortelle de la vénérable Elena Bettini, règne l'esprit des origines vécu pleinement par leur Fondatrice.

Le don charismatique qui les identifie se trouve dans la page évangélique de Matthieu, 6, 26-33 : « Regardez les oiseaux du ciel...regardez comment poussent les lys des champs...Ne vous inquiétez pas pour le lendemain, cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ».

Leur caractère spécifique est, en conséquence, un abandon confiant et filial à la Providence du Père dans la recherche quotidienne et passionnée de son règne.

Les Filles de la Providence sont appelées à être des femmes consacrées qui croient à la présence providentielle de Dieu et qui se fient à sa tendresse de Père, en témoignant dans le service de chaque jour que l'on peut vivre sans se laisser bouleverser par les soucis du lendemain qui est dans ses mains.

« Mes filles, vivez entièrement abandonnées à la Providence amoureuse de Dieu, selon le nom et l'esprit de votre institut : il aura pour vous le plus grand soin et pourvoira à tout », leur disait le père Manini. Et la mère Elena : « Mes filles, cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. Nous devons nous sanctifier en faisant du bien aux petites

62 L'italien est plus précis : *Barnabiti* est un mot masculin (pères Barnabites), *Barnabite* est un féminin pluriel (sœurs Barnabites).

filles, et pour le reste nous devons nous abandonner dans les mains de la divine Providence ».

Dans le cadre des grandes pauvretés d'hier et d'aujourd'hui, l'œuvre des Filles de la divine Providence se pose comme un petit signe de l'amour providentiel du Père céleste.

"SACRAMENTINE" DE MONZA

501 - « Notre monastère – nous informent les sœurs "adoratrices" de Monza, connues sous le nom de "*sacramentine*" – n'est pas né de la volonté d'Ancilla Ghezzi (mère Serafina), pourtant considérée comme la fondatrice, mais par la volonté de Jésus. Dans une de ses extases, Ancilla s'entendit dire par Jésus qu'il voulait voir naître à Monza un monastère d'adoratrices du Saint Sacrement "comme celui qui était né à Rome". De ce monastère romain, Ancilla ne savait rien ; ni d'ailleurs le Barnabite Giampietro Curti (1811-1855) qui deviendra son conseiller spirituel. Dans une extase, Ancilla vit quelques adoratrices et put indiquer comment elles étaient habillées. Ce fut durant la Fête-Dieu de 1845 qu'Ancilla se sentit appelée à fonder à Monza un monastère d'adoratrices perpétuelles du très saint Sacrement sur le modèle de celui de Rome. La même année, allant à Rome, le père Curti fit de grandes recherches et trouva le monastère fondé en 1807 par mère Maddalena de l'Incarnation (dans le monde, Caterina Sordini) qui donna vie à un institut, d'abord en Italie, mais destiné à rayonner dans le monde.

« Commencèrent alors les rapports entre la communauté romaine et Ancilla, aidée par le père Curti et l'archiprêtre (ou doyen) de Monza.

« Après l'extase susdite, Ancilla, inspirée par Jésus, insista pour qu'on commence à former une communauté, même fort réduite, de femmes consacrées. C'est de là que naquit la "retraite" du Carrobiolo, commencée le soir du 3 novembre 1849, guidée, dirigée et soutenue par le père Curti. Celui-ci, lors d'une retraite à Barzanò, commença la rédaction d'une *Règle* pour la communauté. Certain de la sainteté de cette cause, le père Curti prit tous les moyens pour suivre et appuyer Ancilla Ghezzi, dont il devient le directeur spirituel et le confesseur.

Quand commencèrent plus tard les rapports avec la communauté de Rome, le texte des *Constitutions* des sœurs cloîtrées Sacramentines fut envoyé aux sœurs de Monza ».

Ancilla Ghezzi était une pauvre ouvrière de Monza. Voyant que le mal était répandu partout dans la société, elle avait senti naître en elle une soif ardente de réparation, fruit de sa grande piété eucharistique qu'elle a laissée comme charisme à son Institut. Avec quelques compagnes, elle voulut donc jeter les bases d'un institut qui aurait comme finalité la réparation envers l'amour divin, à travers une vie d'intime de recueillement et d'adoration.

Femme réellement supérieure, gratifiée aussi de dons extraordinaires, mère Serafina de la Croix – c'était le nom de religion d'Ancilla Ghezzi – vit rapidement croître autour d'elle les premières manifestations de sympathie, de compréhension, mais surtout de nombreux signes d'incompréhension, d'hostilité et de mise à l'écart. Beaucoup tentèrent, par tous les moyens, de s'opposer à la nouvelle fondation. Même certains pères du Carrobiolo, pensant que cette œuvre était destinée à la faillite, firent pression sur les supérieurs pour qu'ils éloignent de Monza le père Curti.

Ces interventions, unies aux immanquables racontars malveillants visant les "adoratrices", firent que, en 1852, le père Curti fût "élu" supérieur de la maison de Saint-Barnabé à Milan. Bien plus, pendant un certain temps, le père ne put ni visiter ses filles spirituelles ni leur écrire.

Cette situation, heureusement, ne dura pas longtemps car, peu de temps avant sa mort, par suite de l'intervention des supérieurs majeurs et des autorités ecclésiastiques, la défense de communiquer avec Ancilla et ses compagnes fut abolie. Ainsi, même si ce ne fut que pour quelques mois, le père Curti put reprendre en mains la direction de l'Institut et de terminer la rédaction de ses *Règles*.

Il mourut le 15 septembre, à 44 ans à peine, laissant parmi ses religieuses et la population de Monza un très vif souvenir de sa sainteté.

Dix jours après, la petite communauté s'installait de façon stable dans l'ancien couvent de sainte Madeleine, grâce à l'intervention de l'archiprêtre.

Mise en contact avec les Sacramentines de Rome, Ancilla Ghezzi se rendit avec une compagne à Rome, pour faire leur noviciat, s'unissant ainsi à deux autres qui avaient été envoyées précédemment. En septembre 1857, elles professèrent solennellement leurs vœux et revinrent à Monza.

L'Institut fut érigé canoniquement en 1862 et, de cette date à nos jours, il est un témoin silencieux, mais pas moins efficace pour cette raison, de la nécessité de l'adoration qui traverse le cœur de tout être humain.

LES SŒURS DU TRÈS PRÉCIEUX SANG ou "PREZIOSINE"

502 - « Priez, sacrifiez-vous, supportez avec humilité les humiliations, les privations, et le bon Dieu vous récompensera ; il fera se lever pour vous aussi le jour de la consolation. Je sens dans mon cœur que vous deviendrez religieuses ». Par ces paroles inspirées, le père Luca Galbiati (1813-1880), le 21 mars 1869, faisait briller, dans un groupe de femmes pieuses durement éprouvées, le rayon d'une espérance consolatrice.

Il s'agissait en fait de certaines jeunes domestiques qui, en 1852, se réunirent, à Monza, dans la maison des Filles de la Charité, appelées Canossiennes. Elles suivaient un règlement qui les qualifiait de "tertiaires". Celle qui les guidait était Maria Buchi, qui avait été intimement liée à la fondatrice des Sacramentines de Monza et lui avait confié son désir de faire partie de cette famille religieuse. Mais son amie lui avait répondu : « Non, non, parce que le bon Dieu a d'autres desseins pour toi ».

Avec ses compagnes, Maria collaborait à l'éducation des petites filles et s'occupait des travaux domestiques, persuadée et bien décidée de créer un Tiers-Ordre.

En 1856, quelques-unes prononcèrent leurs premiers vœux et commencèrent une activité apostolique hors de l'Institut, en attente de l'approbation ecclésiastique. Au contraire, plusieurs déclarations du Saint-Siège mirent fin à leur rêve de réaliser cette vocation : « Elles n'étaient pas, et ne pourraient jamais être religieuses, car les Canossiennes, en tant que servantes des pauvres, ne pouvaient avoir en leur dépendance une autre classe de sœurs ». En 1874, Maria Buchi et ses compagnes décidèrent d'aller habiter une maison qui leur appartiendrait pour mener une vie autonome. Le père barnabite Giusto Pantalini, (1813-1880), connaisseur expert des âmes et leur directeur spirituel, les soutenait dans cette entreprise. Il fut chargé de rédiger leurs premières *Constitutions*. La date officielle du nouvel institut fut le 17 mai 1876, jour où l'archevêque de Milan, monseigneur Luigi di Calabiana, l'érigea canoniquement, approuva ses règles et fit en plus les nominations suivantes : Maria Buchi, supérieure générale, l'archiprêtre Francesco Zanzi, délégué ecclésiastique, le père Pantalini, confesseur ordinaire avec fonctions de "curé". En même temps, il confirma le nom de "Sœurs du très précieux Sang" et les plaça sous la protection de Notre-Dame des sept douleurs et de saint Joseph.

Cette année-là, la communauté de Monza comptait 25 membres, alors que deux autres maisons étaient déjà ouvertes dans la Brianza. Grâce à la conduite de prêtres experts, les religieuses commencèrent à s'imposer à l'attention du peuple qui les appela rapidement "preziosine" en raison de leur humilité et de leur activité cordiale. Avec le temps, l'Institut se donna une physionomie et une organisation propres avec un programme unissant la prière réparatrice, les renoncements et une intense activité apostolique dans le domaine de l'éducation et de l'assistance, ainsi que dans celui de l'activité paroissiale. En 1879, sur la suggestion de l'archevêque Calabiana, elles décidèrent d'instituer les "Servantes", c'est-à-dire une deuxième classe de religieuses « destinées à aider les sœurs pour les travaux de la cuisine et des autres tâches domestiques ». Les Servantes furent abolies en 1927, quand l'Institut retourna à une seule classe de religieuses. L'approbation pontificale fut

accordée en 1934.

La communauté connut des épreuves et il y eut des moments où elle sembla devoir disparaître à jamais. Mais le Seigneur, à travers le chemin de la douleur et de l'humiliation, la fit renaître à une vie plus intense et élargit ses horizons. Se consacrant aux formes les plus variées de l'apostolat féminin, 50 ans après la fondation, l'institut comptait plus de 50 maisons en Italie et à l'étranger.

La fin spécifique de la Congrégation est la gloire de Dieu et l'adoration du Sang précieux du Christ, en réparation des offenses commises par l'humanité pécheresse. Cette dévotion, qui caractérise la congrégation et lui donne son nom, s'insère dans le mouvement de spiritualité répandu au 19^e siècle, dut sa naissance à la vocation intérieure de la Fondatrice, s'alimenta de certaines pratiques de piété en usage chez les Canossiennes, subit l'influence du style ascétique des Barnabites. La passion du Christ (dont les instruments figuraient sur l'habit extérieur et sont actuellement disparus en raison du changement d'habit) est au centre de la prière des "preziosine" et est le modèle de leur vie religieuse, engagée à mettre en valeur les mérites de la Victime divine, immolée pour la rédemption de toutes les créatures.

Après le décret de louange et l'approbation définitive des *Constitutions* en 1942, l'institut a vu augmenter toujours plus le nombre de ses membres et de ses œuvres.

En Italie, depuis ses origines se distingua le complexe scolaire de Monza, dans la maison-mère qui continue une tradition chère aux religieuses : dans ce lieu, en effet, peu après la fondation, elles avaient ouvert un collège et accepté bien des sacrifices pour ne pas renoncer à la mission d'éducation. Dans les autres maisons, les "preziosine" aident les prêtres dans leur ministère paroissial, dans les écoles maternelles, dans les patronages pour jeunes, dans les cliniques et dans l'activité religieuse et caritative. Même si l'acceptation de missions arriva relativement tard (c'est de 1938 que date leur départ pour le Parà, au Brésil, aux côtés de nos pères) et n'était prévue ni par la Fondatrice ni par leurs premières règles, l'élan missionnaire des "preziosine" s'est manifesté comme une des composantes principales de leur spiritualité et peut être considéré comme un développement logique de leur apostolat, sur le même pied que les œuvres de miséricorde dans les hôpitaux pour soulager ceux qui souffrent.

Outre la Fondatrice, pour laquelle a été ouvert en 1992 le procès diocésain, il faut rappeler Bonaventura et Alfonsa Clerici, sœurs du père Idelfonso Clerici, le supérieur général qui gouverna le plus longtemps la Congrégation barnabitique. La première, qui fut la troisième supérieure générale à partir de 1906, sauva la Congrégation de ses graves difficultés économiques et, en 1918, installa définitivement la maison généralice dans son siège actuel à Monza ; la seconde a été béatifiée le 23 octobre 2010 dans la cathédrale de Verceil.

Liées à nous par une spiritualité commune, les sœurs du très Précieux Sang sont de bonnes collaboratrices dans plusieurs de nos œuvres. Et nous pouvons, nous aussi, répéter en toute sincérité le jugement du père Semeria : « Les sœurs *preziosine* sont vraiment très précieuses dans mon œuvre du Mezzogiorno. Elles accomplissent des miracles de bonté. Que le Seigneur leur accorde la prospérité et les bénisse ».

LES PETITES OUVRIÈRES DU SACRÉ-CŒUR

503 - Une demoiselle dirigeait à Trani un atelier de tailleuses, fréquenté par des élèves désireuses d'apprendre le métier. Elle ressentait dans son cœur la vocation religieuse, mais dans l'impossibilité d'y répondre, elle décida de vivre religieusement dans le monde. C'est ainsi qu'elle entreprit de former à la piété celles qui y étaient les plus inclinées et d'inciter les plus ferventes à pratiquer un règlement de vie, à vivre dans l'humilité et l'obéissance selon une règle, comme dans une communauté religieuse, et à s'adonner, en plus de leur activité spécifique, à d'autres bonnes œuvres. Ensuite, désirant donner à son groupe une assistance plus soignée et lui assurer une plus grande

stabilité, elle pensa confier son atelier aux Filles de la charité qui avaient une maison à Trani.

Celles-ci refusèrent. Le père Rondini, barnabite (1895-1943) à qui elle parla de son projet comme directeur spirituel, vit dans cette confiance un appel venu d'en-haut et, dans le groupe des disciples fidèles et dévotes, le petit cénacle d'où sortirait la nouvelle association.

L'idée qu'il cultivait depuis longtemps, la "christianisation de la haute couture féminine", pouvait devenir une réalité, simplement en transformant cette maison en une petite congrégation religieuse. Il appartenait – c'est ainsi que le père Alfredo Toffetti en trace le portrait – à cette catégorie de personnes pour lesquelles les capacités physiques devraient être multipliées à l'infini dans le but de satisfaire les élans de l'esprit ; des personnes pour lesquelles les limites ne devraient pas exister, mais, parce qu'elles existent, elles constituent un tourment. Âme ardente et apostolique, il provenait de ce groupe de militaires éprouvés par la guerre, tous saints, certains par la mort (Raineri, Ceroni, Migliorini), lui, par la vie.

Le père Rondini se consacra activement à la nouvelle œuvre. Une fois construit le nid, ces servantes du Seigneur, la veille de l'Immaculée Conception de 1935, commencèrent à vivre en commun. C'est ainsi que naquit la Pieuse société des Petites travailleuses du Sacré-Cœur, avec le but principal de préparer des travailleuses de la mode habiles techniquement et saintes chrétiennement. De fait, ces années-là, était vivement ressentie la nécessité de discipliner la mode, qui violait les normes élémentaires de la modestie chrétienne et heurtait l'élégant sens de la mesure typiquement italien.

504 - Leur programme : prière et travail. Avec le produit de leur travail, elles accomplissaient des œuvres de charité et, avec les aumônes mendrées à la porte des riches, elles aidaient les personnes âgées sans ressources et les malades que le père Rondini avait accueillis dans deux hospices. Elles assistaient aussi les orphelines pour lesquelles le père avait ouvert une maison d'accueil.

Ainsi, les Petites ouvrières, sans négliger le but pour lequel elles étaient nées, se consacrèrent à toutes les formes de bien. Rapidement, toutefois, l'assistance de leur fondateur vint à leur manquer car, en 1939, le père Rondini fut choisi comme prédicateur officiel pour l'Année sainte barnabitique. Il s'abandonna à la divine Providence et à l'obéissance. Il écrivait, en fait, au père général : « Je désire que vous sachiez que vous avez en mains un manche à balai dont vous pouvez, d'une certaine façon, vous servir à volonté ».

Brisé par la fatigue et la fièvre (depuis 1939, il était à Porretta Terme, comme recteur du collège et de l'École apostolique), il désira mourir parmi ses filles à Trani. Mère Anna Ventura, la fondatrice, en obtint la permission du père général ; mais la guerre ne permit pas au voyage d'atteindre son terme. Le père Rondini dut s'arrêter à Lanciano où il mourut assisté de ses sœurs.

L'œuvre du père Rondini fut très rapidement portée à son achèvement par le père général Clerici qui obtint l'approbation de la nouvelle famille, en élaborant la *Règle* et leur donna un manuel de prière (semblable à celui de nos frères coadjuteurs).

Comme on l'a écrit, la personnalité de la mère Anna « ne porte pas ombrage à celle du Fondateur, le père Rondini, mais s'en distingue par l'apport de sa sagesse et de sa prudence personnelles...Avec son charisme, elle indique pour la "mode" l'expression de la dignité et de la noblesse de la femme : elle l'élève non seulement au niveau d'un art qui donne du prestige à la personne, mais aussi à celui "d'école de vie évangélique" parce qu'elle honore la sainteté du corps...D'Anna, on peut saisir la grandeur d'avoir été si longtemps parmi ses filles sans les encombrer, par sa présence impétueuse et douce, et pourtant très ferme, lucide et mystérieuse mais pleine de certitudes faites d'amour palpitant et de vivante espérance, humble comme ses racines et comme quelqu'un qui sait que seul l'est vraiment celui qui refuse de briller de sa propre lumière et qui veut être éclairé ».

À l'occasion du 25^e anniversaire de la fondation, datant de 1935, mère Anna Ventura fut honorée de la décoration de Chevalière officielle de l'Ordre du mérite de la République.

Le chapitre général extraordinaire de 1995 déclara comme fondateurs *aequo jure* (au même

titre) la mère Ventura et le père Rondini.

La Congrégation des Petites ouvrières n'eut pas de difficultés à s'étendre après l'approbation diocésaine (1942) et pontificale (1948). Actuellement, elle dirige des maisons d'éducation où les jeunes filles sont préparées culturellement et professionnellement à la vie. Dans ce domaine, comme dans celui de l'assistance aux personnes âgées et aux malades, les Petites ouvrières jouissent d'une grande estime. De fait, leur activité franchit rapidement les frontières des Pouilles. L'ENAOLI (Organisme national d'assistance aux orphelins travailleurs italiens) les invita à diriger à Rome un institut professionnel modèle.

MISSIONNAIRES DE LA PETITE SAINTE THÉRÈSE

505 - C'est de 1945 que date cette institution bénéfique : année mariale et aussi jour marial, le 25 mars, choisi pour introduire officiellement dans l'Église des énergies nouvelles et généreuses.

Le but de cette fondation, exprimé avec une simplicité évangélique, est de « réjouir Jésus et Marie » et « d'aider les pères » dans leur travail apostolique. L'accès à l'institut est ouvert à toutes les jeunes filles de bonne volonté, à condition de « *ser alegrias e querer fermamente alegrar Jesus e a Virgem Maria, nossa mãe* – être joyeuses et de chercher à réjouir Jésus et la Vierge Marie, notre mère ».

Sainte Thérèse de Lisieux, la grande patronne des missions, leur est indiquée comme guide et modèle.

Nous savons comment, pour aider nos missionnaires au Guamà (Brésil) dans leur apostolat, monseigneur Eliseo Coroli voulut fonder un institut de sœurs (**422-423**).

Ce qui caractérisait sa personnalité est indubitablement le charisme de la "joie" puisée à l'école de l'Évangile et de la patronne céleste des missions. Il a réussi à rayonner cette spiritualité par son exemple et son enseignement diffusé dans les *Règles* et les *Constitutions* de l'institut. Avec une sainte audace, il obtint que ses sœurs puissent émettre un quatrième vœu, précisément celui de la "joie" (25 mars 1976) qui se traduisit dans "l'Apostolat de la joie".

« Nous sommes en mesure de révéler – comme nous en informent nos missionnaires – que lors d'une audience privée avec le pape Paul VI, monseigneur Coroli a inspiré le souverain pontife à publier l'exhortation apostolique "*Gaudete in Domino*" (réjouissez-vous dans le Seigneur), publiée en 1975. Dans le chapitre "La joie dans le cœur des saints", le pape voulut rappeler significativement Thérèse de Lisieux.

« L'évêque avait encore obtenu un autre privilège du pape Pie XII en 1956 : la permission que ses missionnaires puissent recevoir la communion, même en absence de prêtre. Plus tard, elles furent autorisées à distribuer l'eucharistie aux fidèles ».

À l'occasion du 50^e anniversaire de son ordination sacerdotale, en 1974, il écrivit au pape : « Je suis très heureux d'être prêtre et, de plus, Barnabite et missionnaire dans cette très vaste Amazonie du Nord du Brésil. J'espère y mourir comme simple et pauvre missionnaire ».

Sa disparition eut lieu le 29 juin 1982 et sa cause de béatification fut introduite le 10 août 1996, étant donné la réputation de sainteté qui entourait sa personne. Le procès, après la phase diocésaine, est arrivé à Rome pour les échéances ultérieures.

506 - La vie de cette très utile fondation ne fut pas exempte de risques et de souffrances, mais également riche de consolations et de fruits.

Les sœurs qui ont répondu à l'appel de monseigneur Coroli proviennent non seulement de la Prélatrice (devenue plus tard diocèse), mais presque de tout le Brésil : Parà, Cearà, Paraíba, Pernambuco, Alagoas, Sergipe, Bahia, Minas Gerais, etc. L'Institut compte actuellement (en 2011) environ 160 sœurs professes, réparties en une trentaine de maisons au Brésil, trois en Angola et une en Italie. Le siège central est à Bragança, mais les missionnaires exercent leurs activités partout

dans le diocèse.

En plus du collège de la petite sainte Thérèse à Bragança, où elles enseignent, elles dirigent des écoles élémentaires presque dans toutes les paroisses. Elles sont engagées dans de petites missions dans les chapelles du diocèse ainsi que dans des centres sociaux, spécialement à l'intérieur. Elles travaillent également à l'hôpital et à la maternité de Bragança.

Mais l'activité la plus remarquable consiste dans la direction de la *Radio educadora*. Les sœurs dirigent les départements artistiques, d'éducation de base, techniques et administratifs. Et ainsi, elles assurent aux "caboclos" (les indigènes) une instruction élémentaire et religieuse, ainsi qu'une plus grande connaissance de la vie et des problèmes du monde.

Pour pouvoir s'occuper de tâches aussi variées, sont exigées des aptitudes particulières. Pour cette raison, les sœurs ont acquis une qualification : institutrices, professeurs, infirmières, doctresses, tailleuses, etc.

Leur vie est un continuel témoignage d'amour envers l'Église qu'elles servent par leur travail, tant matériel que spirituel, et avec un esprit de joyeux et allègre dévouement.

Les sœurs s'inspirent de l'enfance spirituelle de la petite sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, une sainte envers laquelle leur fondateur nourrissait une dévotion spéciale. Elles entendent ainsi suivre le chemin de l'amour filial, de l'humilité, de la simplicité, de la confiance sans limites, de la joie, du sourire continuel et de la familiarité avec Dieu le Père.

Elles ont comme principal charisme l'apostolat de la joie, qui consiste à témoigner du bonheur d'être consacrées à Jésus Ressuscité. Ce choix fait naître des sentiments d'amour envers le Seigneur, de générosité spirituelle qui s'exprime par le sourire et la joie. En second lieu, elles s'engagent à soutenir le ministère des prêtres dans l'Église, soit par leur service dans les paroisses où la présence du prêtre n'est pas toujours possible, soit aussi par la prière pour les vocations sacerdotales, pour la persévérance des prêtres et l'efficacité de leur ministère.

Le 1er octobre 1981, le pape Jean-Paul II a approuvé la Congrégation des sœurs Missionnaires de la petite sainte Thérèse en les déclarant « de droit pontifical. »

Enfin, nous devrions traiter également des "Missionnaires de la petite sainte Thérèse", mais, cette fois, cet institut s'inspire de la spiritualité carmélitaine. Nous faisons référence aux "*Irmãs carmelitas missionarias de santa Teresinha*", fondées en 1990 par une femme mariée, Fatima, et par ...le père Giovanni Incampo. C'est une histoire trop récente pour pouvoir en dire plus....

DISCIPLES DU CRUCIFIÉ

507 - Vers la fin de l'année 1959, le père Gaetano Barbieri (1924-2008), chargé de la promotion des vocations, proposa à quelques jeunes filles de commencer un nouvel institut. Cette proposition devint plus claire et plus explicite dans les années 1961-1962 où l'on passa à l'organisation proprement dite.

Le 31 mars 1961 (Vendredi saint), le père Gaetano fit parvenir au groupe des demoiselles qu'il suivait spirituellement et qui pensaient à une vie de consécration comme laïques, un "bulletin" qui traçait la physionomie du nouvel institut séculier, fondée sur la sagesse de la Croix selon la théologie de saint Paul. Le nom de celles qui adhèreraient à cet institut serait "disciples du Crucifié".

Toutes accueillirent cette initiative avec enthousiasme, mais aussi avec une certaine crainte. En août 1961 eut lieu la première retraite, en la présence également d'un responsable barnabite, pour signifier que le chemin de la nouvelle famille était en accord avec les supérieurs de la Congrégation. En septembre de la même année, le père Barbieri définit avec les supérieurs majeurs la physionomie du nouvel institut, séculier et juridiquement autonome, dont les *Règles* allaient être écrites à partir de décembre 1962.

Entre-temps, en février 1962, avait été constitué le premier conseil de direction, composé de la responsable générale, appelée simplement sœur majeure, de quatre conseillères et d'une économiste.

Les charges confiées aux diverses sœurs furent acceptées au nom d'une grande foi, car aucune n'était "pleinement et rationnellement consciente" de ce que cela signifierait. À partir de ce moment, les diverses décisions concernant la mise en route et l'évolution de l'institut furent prise par le conseil, en communion avec toutes les autres sœurs. Ce "style", appelé "esprit de famille", a caractérisé et caractérise encore cette famille spirituelle. Au cours de la retraite tenue à Bergame en août 1963, en présence du père Alfonso Carfora, les douze premières sœurs firent leur profession, non officielle et non canonique, des vœux de chasteté, pauvreté et obéissance. Le premier avril 1964, le père général signa le document d'approbation de l'institut et en ratifia l'action.

508 - La première sœur majeure, Franca Cazzaniga, demeura en charge depuis le début jusqu'en 1981. Fut nommée ensuite Silvana Giussani qui resta en fonction durant 18 ans, jusqu'en 1999. Pendant cette période, on procéda à la rédaction définitive des *Constitutions*, en vue de l'approbation officielle par l'Église. L'institut séculier des disciples du Crucifié fut érigé par un décret de droit diocésain, le 30 mai 1993 (solennité de la Pentecôte) par le cardinal Carlo Maria Martini, archevêque de Milan, qui donna les *Constitutions* lors d'une rencontre dans le monastère des ermites ambrosiennes à la Bernaga de Perego. À la mort du père fondateur, l'institut comptait une quarantaine de membres. C'est le père Luigi Motta qui lui succéda comme assistant spirituel, comme le veut une règle des *Constitutions* qui prévoit que ce soit de préférence un Barnabite à assumer cette charge.

509 - En bref, la spiritualité et la mission de l'institut se réfèrent à l'enseignement de l'apôtre Paul, tout spécialement à la théologie de la Croix, qui est une folie « pour les sages et les savants de ce monde » (1 Co 1,25) mais est « puissance et sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés » à suivre le Christ (art. 2 des *Constitutions*). Ainsi, chaque disciple « se met à l'école du Christ crucifié et glorieux pour continuer sa mission de salut » (cf. art. 2), en incarnant et en rendant actuel « pour notre temps le Christ dans son mystère pascal, comme don de soi pour la vie du monde » (art. 4). Ce qui est demandé, puisque l'institut n'a pas d'œuvres propres, est de marcher vers une pleine maturité humaine et chrétienne, avec l'aide de Dieu, « et de vivre dans le monde en prêtant une grande attention aux signes des temps et en gardant l'esprit ouvert aux multiples formes d'évangélisation et de promotion humaine » (art. 4).

La disciple, interpellée par des demandes spécifiques d'apostolat, peut décider, en accord avec sa responsable, de répondre positivement au nom de sa vocation personnelle, selon ses possibilités et sa condition, sous sa responsabilité directe, mais en accord avec toutes et partagée par elles. L'objectif ultime du projet de formation consiste à aider chaque disciple à répondre à sa propre vocation-mission, « pour être capable d'exercer efficacement et partout l'apostolat séculier spécifique ». Le point de ralliement de toutes les sœurs est la « Maison Saint-Paul », située à Cernusco Lombardone.

Notes

Pour rédiger le profil des Instituts féminins fondés ou inspirés par les Barnabites, nous avons consulté :

494 - Pour les Angéliques de Saint-Paul :

- O. Premoli, *Storia dei Barnabiti*, vol. 1.

- A. Dubois, *Les angéliques de saint-Paul : 1535*, Paris 1923.

- *Le angeliche di san Paolo*, s.d. *Le angeliche di san Paolo. Ritorno alla vita e alle origini* (fascicules lithographiés publiés à l'occasion du centenaire de la renaissance)

- Sur Ludovica Torelli, que les plus anciennes mémoires considèrent comme la "fondatrice", cf. A. Zagli, *La contessa di Guastalla*, Regio 1987 (mais il faut lire la recension en "Barnabiti studi). En outre : S Pagano, *Spigolature sulla "missione" veneziana di Ludovica Torelli e i barnabiti*, ("Glanures" sur la "mission" à

Venise de Ludovica Torelli et les barnabites), en "Barnabiti studi", 11/1994, 187-201. Et aussi G. Cagni : *La contessa di Guastalla e i barnabiti*, en "Eco dei Barnabiti", 1999/4, 13-16.

495 - Sur les *Constitutions* des Angéliques, cf. G. Cagni, *Carlo Bascapè e le Costituzioni dei barnabiti e delle angeliche* (Carlo Bascapè et les Constitutions des Barnabites et des Angéliques) en "Barnabiti studi", 10/0993, 137-245)..

497 - Sur la "deuxième Fondatrice" des Angéliques, cf. G. Papisogli-Andrea Erba, *Flora Bracaval. Donna attiva nel servizio*, (Flora Bracaval. Femme active dans son service), Cinisello Balsamo 1987.

499 - Pour les Filles de la divine Providence :

- La biographie du père Tomaso Manini (*Menologio*, 4, 31 sv.).

- L. Manzini, *Suor Maria Elena Bettini*. Rome 1946.

- G. et B. Papisogli, *Le chiavi della Provvidenza* (Les clés de la Providence). *Vita di Elena Bettini*, Rome 1981.

501 - Pour les *Sacramentine* de Monza :

- La biographie du père Gianpietro Curti (*Menologio*, 9, 161 sv.).

- E. M. *Passiflora eucaristica* (Passiflore eucharistique), Monza 1949.

- F. Pesarin, *Come fiamma viva. Madre Serafina della Croce* (Comme une flamme vivante. Mère Serafina de la Croix), Milan 1998.

502 - Pour les *Preziosine* :

- La biographie du père Giusto Pantalini (*Menologio*, 9, 73 sv.).

- A. Mazzucchelli, *Padre Giusto Pantalini e le Preziosine* en *I Barnabiti a Monza*, Milan, 1933, pp. 123 sv.

- Cf. lors du 120e anniversaire de la fondation, *Barnabiti e Preziosine* en "Eco dei Barnabiti", 1996/3, 30-31.

- Sur Alfonsa Clerici, voir : S. Dino, *Una mistica lampada* (Une lampe mystique) en "Eco dei Barnabiti", 2004/4, 36-38 ; M. Regazzoni, *Alfonsa Clerici : una perla preziosa nello scrigno della carità de Dio* (Alfonsa Clerici, une perle précieuse dans l'écrin de l'amour de Dieu) en "Eco dei Barnabiti", 2010/4, 40-42.

503 - Pour les Petites ouvrières du Sacré-Cœur :

- La *Lettre nécrologique* du père Erminio Rondini, écrite par le père A. Toffetti, Bologne 1944.

505 - Pour les Sœurs de la petite sainte Thérèse :

- Interview avec le père Marino Conti, missionnaire au Brésil.

- Informations données directement par l'Institut.

- *Le missionarie di santa Teresina erette in istituto pontificio* (Les missionnaires de la petite sainte Thérèse érigées en institut pontifical), en "Eco dei Barnabiti", nov.-déc. 1981, 22-24.

- Sur monseigneur Coroli, cf. E. F. Fiorentini, *Il vescovo della carità e della gioia. La testimonianza del servo di Dio monsignor Eliseo Coroli in Amazzonia* (L'évêque de la charité et de la joie. Le témoignage du serviteur de Dieu monseigneur Eliseo Coroli en Amazonie), Piacenza 2006.

506 - Sur le père Incampo et l'institut carmélitain, on verra *Forse tutti non sanno...* (Tous ne savent peut-être pas...) en "Eco dei Barnabiti" » », 2010/3, 50.

507 - Pour les Disciples du Crucifié :

- Le *Journal* de l'Institut.

- Une interview du père Gaetano Barbieri à Gandellino, en août 1966.

Pour une vision d'ensemble, nous renvoyons à la thèse de magistère en sciences religieuses (Milan) de Mariantonia Conti, *Le discepoli del Crocefisso*. Sur l'érection canonique de l'institut, cf. "Eco dei Barnabiti", 1993/3-4, 92-93. Sur le père Barbieri, on verra sa nécrologie en "Barnabiti", 61/2009.

Nous renvoyons à Premoli, *Storia* 2, 377-379 pour un institut féminin français né en 1680 et supprimé en 1789. Pour l'Ordre des *Turchine* (1604), aidé pour sa fondation par le père Stefano Centurione, nous renvoyons au *Menologio* (6, 11) et à *I barnabiti nel IV centenario* (Les Barnabites lors de leur 4e centenaire),

p. 63 et sv. L'Ordre naquit à Gênes et s'unit à celui des carmélites.

LAÏCS DE SAINT PAUL

JEUNESSE "ZACCARIENNE"

Le "troisième collègue" des "mariés"

La "discipline de saint Paul"

La "ligue de saint Paul"

La "ligue" en Belgique

Les finalités

Les "laïcs de saint Paul"

La jeunesse "zaccarienne"

509/1 – Nous ne nous étonnerons pas que, dès leur origine, les Barnabites aient associé des laïcs aussi à leurs œuvres apostoliques. Ce point était dans l'esprit du saint Fondateur qui, comme l'attestent nos historiens, « après qu'il se fut installé dans une chambre dans la maison près de sainte Catherine, il se préoccupa, tous les dimanches et autres fêtes, de rassembler quelques fidèles pour les instruire concernant les devoirs de leur état. Ce pieux exercice consistait principalement en de brefs sermons suivis d'autres pratiques dévotes ».

Ces discours étaient basés surtout sur les *Lettres* de saint Paul : « Lors des fêtes – écrit Tornielli – le père Antoine-Marie donnait un enseignement sur les *Épîtres* de saint Paul à de nombreux laïcs qui venaient l'écouter ». Le père Gabuzio emploie presque les mêmes mots : « *Beati Paulli Epistolas festis diebus explicabat eis qui ad ipsum frequentes confluebant* » (Les jours de fête, il expliquait les lettres de saint Paul à ceux qui venaient nombreux écouter sa prédication).

LE "TROISIÈME COLLÈGE" DES "MARIÉS"

509/2 - C'est de ce premier noyau de fidèles que naquit la "Congrégation des mariés" ou "Troisième collège paulinien". « Bien rapidement, en effet, Zaccaria se rendit compte du très grand bien que produisaient les réunions de ce genre ; voilà pourquoi, il décida d'en faire chaque jour. Et, comme elles visaient surtout les personnes unies par les liens du mariage, il leur donna le nom de "Mariés de saint Paul" ».

Il n'oubliait pas l'expérience mûrie au sein, tant du cénacle crémonais de "l'Amitié" qu'au sein du groupe milanais de "l'Éternelle sagesse" et, avec une sensibilité absolument moderne, Antoine-Marie voulut que les deux premiers collèges pauliniens (Barnabites et Angéliques) fussent flanqués d'un groupe de laïcs qui en partageaient à la fois la spiritualité et le travail apostolique. Lui-même, dans sa lettre aux époux Omodei, nous offre une synthèse merveilleuse de la spiritualité conjugale.

Au début de notre histoire, les laïcs étaient accueillis aux chapitres, engagés dans les missions et même impliqués dans la formation des postulants qui leur étaient confiés pour « qu'ils fassent un essai » de la vocation à laquelle ils se sentaient appelés. « Aux très chers et fidèles petits chiens, les saintes Personnes mariées », Paola Antonia Negri adressera une de ses lettres les plus vibrantes (17 février 1549) et y trace les traits marquants de la spiritualité. La "divine mère" considère comme un aspect caractéristique de la "Famille paulinienne" le fait qu'elle compte parmi ses membres, unis dans une commune aspiration à la sainteté, tant des consacrés que des laïcs : les premiers, chastes par leur sainteté virginale, les seconds « chastes par leur chasteté matrimoniale » (*Lettre aux pauliniens de Venise*, du 1er novembre 1544, fête de la Toussaint).

LA "DISCIPLINE DE SAINT PAUL"

509/3 - Nous n'avons pas l'intention de nous attarder plus longtemps sur cette institution futuriste et sur les événements qui marquèrent son déclin après le bannissement de la République de Venise. Nous voulons plutôt noter comment elle a vécu à nouveau, à travers les siècles, sous d'autres dénominations, de la plus connue "Congrégation de la discipline de saint Paul" à la "Ligue de saint Paul".

Avant de parler de cette dernière, nous ferons allusion à la "*Disciplina sancti Pauli*" qui fut fondée à Rome en 1596 par le vénérable Dossena, alors général, et chaudement recommandée par Clément VIII.

« Elle était formée de laïcs qui reçurent leurs règles propres de la part des Barnabites dont ils dépendaient pour tout, recevant de leur part des exhortations salutaires pour suivre, dans toute la mesure du possible, les traces du grand Apôtre des Nations, surtout dans la souffrance. Dans ce but,

ils se réunissaient chaque vendredi soir et, après avoir accompli l'exercice de la bonne mort, ils se flagellaient ; c'est de là que vient le nom de cette société : "Discipline de saint Paul"⁶³ ».

En 1959, de l'église Saint-Paul alla Colonna qui fut détruite, son siège passa à Saint-Charles ai Catinari. Son but était de recueillir les enfants et de les conduire à l'église pour le catéchisme.

Cette Congrégation fut dissoute à la suite des occupations militaires survenues dans notre maison en 1848. Nous voici donc à la "Ligue de saint Paul".

LA "LIGUE DE SAINT PAUL"

509/4 - En 1876, le père Luigi Ferrari, pro-provincial de la province française, fondait à Paris, « pour renforcer l'action des Barnabites en France, en vue du salut des âmes et à la gloire de Dieu », l'Association des "Enfants du Sacré-Cœur" qui fut appelée plus tard "Tiers Ordre des Barnabites" (TOB) et enrichie par Léon XIII de nombreuses indulgences.

Le 27 mars 1877, elle fut approuvée par le cardinal Guibert, archevêque de Paris, qui, le 7 avril, procéda à l'approbation des *Règles*. Les membres devaient faire une espèce d'année de noviciat après laquelle ils étaient admis dans l'Association. Les premiers furent acceptés par le père Nisser, qui avait succédé comme pro-provincial au père Ferrari et fut élu assistant général en 1877.

Cette même année, la direction du Tiers Ordre fut assumée par le père Pica, rappelé de Gien pour cette charge. À la demande des membres toujours plus nombreux, il fonda le périodique de l'Association intitulé "Bulletin du Tiers Ordre barnabite des Enfants du Sacré-Cœur".

Le premier numéro du "Bulletin" parut en 1878 et avait comme devise : "*Cor autem Christi erat cor Pauli*" (le cœur de Paul était le cœur du Christ) : c'était déjà une affirmation paulinienne qui était tout un programme.

Notons que le Tiers Ordre reprenait dans ses schémas et ses finalités l'A.D.P. (L'Apostolat de la Prière), dont nos pères s'étaient faits, en cette période, les apôtres non seulement en Italie (qu'il suffise de rappeler le père Maresca) mais aussi à l'étranger, surtout en France.

Mais la renaissance du culte envers l'apôtre saint Paul, dont le rôle dans les formes modernes de l'apostolat paraissait toujours plus attirant et fécond, conféra à l'Association une marque paulinienne encore plus évidente. Ceci peut expliquer le changement du titre du "Bulletin", quand le père Albert Dubois en prit la direction en 1899. Il s'appela désormais "Le Messager de saint Paul. Bulletin mensuel des pères barnabites" et présentera désormais, en première page de chaque numéro et bien visible, une pensée tirée des *Lettres* de saint Paul.

Un mouvement analogue, qui se réclamait de l'enseignement et de l'exemple de saint Paul, naquit très rapidement en Italie également, dans le but d'associer les laïcs aux œuvres des Barnabites.

Le lointain inspirateur de cette initiative fut le père Luigi Manzini, alors curé de notre église Saint-Alexandre à Milan. Se référant à ses directives, on jeta à Crémone, grâce au père Agostino Mazzucchelli, les bases de la future "Ligue".

509/5 - Les propositions des pères de la province franco-belge, qui obtinrent l'appui chaleureux du père Semeria et de nombreux pères capitulaires, furent présentées, ainsi que les premières tentatives, au chapitre général de 1919. Celui-ci approuva la création de la "Ligue de saint Paul".

En devint le siège central, la maison de Saint-Alexandre à Milan, où résidait le directeur de l'œuvre (son chef suprême était le père général), à savoir le père Luigi Manzini. Celui-ci, en date du 22 février 1920, envoya aux premières sections une lettre circulaire dans laquelle, après exposé les motifs de la nouvelle institution, en énumérait les buts :

1) renforcer entre les Barnabites et les associés le saint lien de charité fraternelle ;

63 La discipline est un instrument de pénitence. Se donner la discipline veut dire : se flageller.

2) promouvoir parmi les associés, dans la famille et la société, une vie chrétienne intense selon l'esprit de saint Paul ;

3) faire participer les associés aux œuvres apostoliques propres aux Barnabites.

Les membres étaient divisés entre membres effectifs et membres adhérents et ils étaient affiliés à l'Ordre, jouissant des privilèges et des indulgences de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la divine Providence à laquelle ils étaient *ipso facto* associés.

« ...Cette institution, née spontanément de l'affluence, autour de notre Congrégation, de généreux et valables coopérateurs – lisons-nous dans "*Parva favilla*" (petite étincelle), bulletin de nos œuvres à Crémone – n'est ni un nouveau Tiers Ordre, ni une nouvelle Association s'opposant aux autres. Elle est simplement l'union de tant de bonnes âmes aimant apporter leur contribution aux œuvres des Barnabites, soit pour obtenir un résultat plus important, grâce aux mêmes objectifs et à un contact plus intime avec l'esprit de l'Ordre, soit aussi pour participer plus étroitement, unis dans un même travail, aux mérites que la Congrégation obtient du Seigneur ».

La "Ligue" se répandit vite en Italie et fut rapidement instituée en diverses maisons de notre Congrégation. À Crémone, qui en avait été le berceau, « un noyau généreux de coopérateurs attendaient impatientement d'être inscrits officiellement ».

L'inauguration officielle eut lieu le 9 janvier 1922, lors d'une cérémonie solennelle présidée par son excellence monseigneur Giardini, évêque barnabite. En 1921, un *bref* de Benoît XV, daté du 19 avril, avait approuvé la "Ligue" et l'avait enrichie de nombreuses indulgences.

LA "LIGUE" EN BELGIQUE

509/6 - La fondation italienne avait cependant pris un caractère que les pères de la province franco-belge ne trouvaient pas conforme à leur dessein primitif.

Pour cette raison, dans le numéro de janvier 1926 du "Messager de saint Paul", dans un article de fond intitulé : *Lecteur, qu'en pensez-vous ?*, ils proposèrent la fondation d'une nouvelle Association, toujours d'inspiration paulinienne, mais appelée "Petite ligue pauliste".

Les raisons avancées étaient que la nouvelle "Ligue" approuvée au chapitre général de 1919 ne répondait pas au milieu belge et aux finalités que l'institution s'était fixées dans ce pays. Par exemple : « Des réunions périodiques, des collectes annuelles..., tout cela va bien là où une communauté possède une église publique – disaient-ils – ; mais nous, nous ne pouvons même pas songer à une telle œuvre dans notre ermitage de Kain. Et c'est pour cette raison que nous voulons réaliser notre première idée de la "Ligue » » et nous en changeons donc le nom en "Petite Ligue pauliste".

Le nœud de la question se trouvait donc, en somme, dans la diverse conformation que l'initiative prenait en Belgique et en Italie. Là, elle était plutôt considérée comme une élite d'âmes spirituellement élevées et adonnées surtout à l'apostolat de la prière en faveur des prêtres et de leurs œuvres. En Italie, ce qui prévalait, c'était le caractère d'organisation et la coopération directe aux œuvres des Barnabites.

Le différend fut rapidement aplani par le père général Benedetto Fraccalvieri. Celui-ci, tout en admettant les différences considérables entre les deux branches de l'institution, affirmait que l'esprit nettement organisationnel qu'elle avait pris en Italie n'était pas essentiel pour elle ; il fallait donc renoncer au changement de nom et, en ce faisant, à se priver des avantages spirituels accordés à la "Ligue" par le pape Pie XI en date du 10 février 1924.

Le 11 mars 1926, la "Ligue de saint Paul", telle qu'elle avait été approuvée au chapitre général, fut reconnue officiellement par son Excellence monseigneur Rasneur, évêque de Tournai, et érigée canoniquement dans la chapelle de Kain, le 26 avril 1926, en présence du père général et de monseigneur Cerfaux, professeur au séminaire diocésain et éminent connaisseur de saint Paul. Deux ans plus tard, "Le Messager de saint Paul" prenait comme sous-titre : "Organe de la Ligue de saint

Paul".

LES FINALITÉS

509/7 - Nous nous attachons brièvement à mettre en lumière les finalités essentielles et caractéristiques de la "Ligue", étant donné que l'organisation et les obligations spécifiques des membres varient pour les adapter aux exigences locales et à leur caractère propre.

Celles-ci, comme on le constate dans le *Statut* cité plus haut, sont doubles et consistent en :

- 1) la sanctification personnelle des membres grâce à l'imitation de la doctrine et des exemples du grand Apôtre (sont donc propres à la Ligue les instructions mensuelles, tirées des *Lettres* de saint Paul, et la célébration solennelle de ses deux fêtes liturgiques : la Conversion, le 25 janvier, et le Martyre, le 30 juin) ;
- 2) la coopération à toutes les formes d'apostolat en vigueur chez les Barnabites selon l'esprit de saint Paul.

Cette coopération est ensuite spécifiée comme suit :

- 1) avant tout, l'aide par la prière, et ensuite
- 2) la participation à nos œuvres, à savoir : la sanctification du clergé et l'œuvre des vocations ("marraines") ; l'éducation de la jeunesse (patronages, Action catholique) ; l'instruction catéchétique ; les missions (ouvroirs missionnaires) ; l'apostolat de la parole et de la presse (*Pro cultura*, bibliothèque itinérante).

Se déroule ainsi sous nos yeux la gamme des activités de tous genres que les Barnabites déploient pour le bien des âmes et auxquelles ils invitent les laïcs à participer, afin que, dans l'esprit apostolique propre à saint Paul, ils participent activement à l'édification du Corps mystique du Christ.

Cette question de la "Ligue", avant la saison conciliaire de Vatican II, a été la dernière chronologiquement et certainement un des plus beaux témoignages de la présence féconde de l'esprit de saint Paul que notre Fondateur nous a laissé comme référence constante pour l'apostolat et comme garantie d'œuvres fructueuses pour le Ciel.

LES "LAÏCS DE SAINT PAUL"

509/8 - Après un temps d'arrêt, comme d'ailleurs cela s'est vérifié en de nombreuses institutions ecclésiastiques, la saison conciliaire a été particulièrement favorable à la renaissance d'un mouvement qui appartient à plein titre à notre tradition. Le 19 septembre 1986, sous l'impulsion du père Franco Monti (1932-2011), provincial à cette époque, renaissait à l'Institut Zaccaria de Milan le mouvement des "Laïcs de saint Paul". Un des premiers membres, le professeur Andrea Spinelli, s'est chargé de retrouver la trace des prodromes de cette institution en soutenant, sous la conduite du père Antonio Gentili, une thèse à l'Institut supérieur de sciences religieuses de Milan : *Ensemble vers la perfection. Actualité d'une expérience : les "Mariés de saint Paul"*.

Avec une heureuse expression, le père général Giuseppe Bassotti résumait, en 1990, la prise de conscience renouvelée du charisme originel des "Trois collèges" : « Ou on est trois, ou on n'est plus nous-mêmes ». Cette même année était rédigée une première version de la *Règle de vie*, qui a été plus tard proposée à nouveau à tous les membres du mouvement. En elle, on respire le climat conciliaire, en soulignant vigoureusement la spiritualité des laïcs qui puise sa sève dans les grandes traditions des instituts religieux. C'est en ce sens que l'on parle de "Famille de Zaccaria (ou zaccarienne)".

Lors du 25e anniversaire de sa fondation (2011), les "Laïcs de saint Paul" ont pu constater avec satisfaction la croissance de leur Mouvement, enregistrée, presque partout où travaillent les

deux premiers "Collèges" : Barnabites et Angéliques. Pour véhiculer l'information existe le petit bulletin "*Figli e piante di Paolo*" (Fils et plantes de saint Paul), rédigé par Renato Sala.

LA "JEUNESSE ZACCARIENNE"

509/9 - À partir de 1997, année centenaire de la canonisation du saint Fondateur, certains pères de la province italienne du Centre-Sud chargés de la pastorale des jeunes et des vocations, ont mis en route la formation d'un groupe de jeunes, garçons et filles, réunis par le désir d'approfondir et de vivre la spiritualité d'A.-M. Zaccaria dont ils se montrent littéralement fascinés. La célébration du 5e centenaire de la naissance d'Antoine-Marie (2002) a donné une impulsion ultérieure à cette initiative à laquelle, entre-temps, s'étaient associées les Angéliques. Le père général, au terme de l'année jubilaire, notait avec satisfaction « la présence d'un certain réveil d'intérêt chez les jeunes pour nos œuvres et un certain mouvement d'agrégation de leur part à ces œuvres ». Et il ajoutait : « Il s'agit de ne pas perdre cette occasion de lancer une programmation, plus décidée et plus concrète, de la part de nos responsables, d'une pastorale des jeunes et des vocations dont on ressent toujours plus le besoin ». (*Messaggio alla Congregazione al termine dell'anno giubilare zaccariano* - Message à la Congrégation au terme de l'année jubilaire zaccarienne, Rome 2003).

Le chapitre provincial de la province italienne du Centre-Sud a approuvé, en 2003, la fondation d'un "Mouvement zaccarien de jeunes" (MGZ), dirigé par le père Giovanni Nitti. On décida de rédiger son *Statut*, ratifié par la consulte provinciale du 28 juin 2008, au début de l'année paulinienne. Entre-temps, le chapitre général de 2006 enregistrait « avec satisfaction la naissance et le développement du "Mouvement zaccarien des jeunes" ».

509/10 - Le "Mouvement zaccarien des jeunes" – lisons-nous dans le *Statut* – « veut être un chemin de sainteté offert aux jeunes désirant vivre une expérience communautaire de croissance humaine et chrétienne, à la lumière du charisme paulinien et zaccarien, au sein de la Famille fondée par saint Antoine-Marie Zaccaria ».

L'objectif principal est constitué par la formation de personnes « douées de lumière et de feu, qui puissent être utiles à elles-mêmes et aux autres », selon le désir du Fondateur.

En second lieu, le Mouvement veut soutenir les jeunes « dans la tâche du discernement de leur vocation, en les orientant de préférence vers un des « trois collèges » zaccariens ».

Enfin, les adhérents sont appelés à « développer la dimension missionnaire de la vocation chrétienne », de façon à être, à leur tour, des animateurs de la pastorale des jeunes et à travailler valablement surtout en faveur de "ceux qui sont le plus loin".

Les jeunes sont invités à développer le germe de la vocation chrétienne, en conjuguant « sévérité et douceur » et en harmonisant « tradition et modernité », se souvenant que « la formation des Barnabites a une tradition historique et une âme contemporaine ». Intériorité, profondeur, amour de la culture et discrétion, sont les mots d'ordre donnés aux adhérents et définissent le "style" du Mouvement.

Notes

509/1 - Les vicissitudes du mouvement des laïcs à l'intérieur de la Congrégation, depuis les origines jusqu'à Vatican II, sont reprises de N. Ferreri- A. Gentili, *La Lega di san Paolo*, en "*Eco dei Barnabiti*", 61 (1961), n. 7-12, 183-186 (il s'agit d'un numéro monographique sur *Presenze di san Paolo tra i barnabiti* - Présences de saint Paul chez les Barnabites).

509/2 - Sur les "Mariés de saint Paul", on verra A. Spinelli, *Verso la perfezione insieme. Attualità di*

un'esperienza ; i "Maritati di san Paolo" (Ensemble vers la perfection. Actualité d'une expérience ; les "Mariés de saint Paul), Ancora, Milan 1989.

509/8 - On consultera la publication monographique : *Movimento laici di san Paolo 1986-2011. Venticinque anni dalla rifondazione.* (Mouvement des laïcs de saint Paul 1986-2011. Vingt-cinq ans depuis la fondation), Crémone 2011. Sur le site internet www.laicidisanpaolo.com, en plus du bulletin, on peut trouver la *Règle de vie*.

509/9 - On consultera le site : www.samz.it, ainsi que le compte-rendu, en "Eco dei Barnabiti", 1998/1, 35 et 2008/1, 28-31, où figure le *Statut* du "Mouvement zaccarien des jeunes".

APPENDICE

1. *série chronologique des papes
et leurs relations officielles avec les Barnabites
série des évêques et des cardinaux barnabites (510)*
2. *série chronologique des chapitres généraux
et des supérieurs généraux (511)*
3. *dates historiques importantes (512)*
4. *maisons et membres de l'Ordre (513)*
5. *jeunes clercs barnabites (514)*
6. *provinces barnabites (515)*
7. *saints canonisés et état des procès canoniques
dans l'Ordre (516)*
8. *barnabites et saints (517)*
9. *les barnabites et la culture (518)*
10. *quelques textes de notre spiritualité (519)*

1

**SÉRIE CHRONOLOGIQUE DES PAPES
ET LEURS RELATIONS OFFICIELLES
AVEC LES BARNABITES**

**SÉRIE DES ÉVÊQUES
ET DES CARDINAUX BARNABITES**

(510)

Clément VII – de Florence, Giulio de' Medici
(19, 26.XI.1523 – 25.IX.1534)
- *Bref* d'approbation (18.02.1533)

Paul III, - de Rome, Alessandro Farnese
(13.X, 3.XI.1534 – 10.XI.1549)
- *Bulle* d'approbation des Angéliques (15.1.1535)
- *Bulle* de la nouvelle et plus ample approbation (24.07.1535)
- *Bulle* par laquelle est concédée l'exemption perpétuelle (1.12.1543)

Jules III - de Rome, Giovanni M. Ciocchi del Monte
(7, 22.II.1550 – 23.III.1555)
- Nomination du cardinal Alvarez de Tolède comme protecteur des Barnabites et des Angéliques.(1552)

Marcel II - de Montepulciano, Marcello Cervini
(9, 10.IV.1555 -1.V.1555)

Paul IV de Naples, Gian Pietro Carafa
(23, 26.V.1555 – 18.VIII.1559)
- Nomination du cardinal Serbelloni comme second (et dernier) protecteur des Barnabites (1560).

Pie IV – de Milan, Giovan Angelo de' Medici
(25.XII.1559 – 6.I.1560 – 9.XII.1565)
- Comme Léon X (1513-1521) et Pie V, il fréquenta le cénacle de l'Éternelle Sagesse.

Pie V – de Bosco (Al), Antonio (Lichele) Ghislieri
(7, 17.I.1566 – 1.V.1572)
- Nomination d'Alessandro Sauli comme évêque d'Aleria en Corse (1569)

Grégoire XIII – de Bologne, Ugo Buoncompagni
(13, 25.V.1572 – 10.IV.1585)
- *Bref* d'approbation des *Constitutions* (7.11.1579)
- En raison des bons offices du père Gabrio Porro, il étend à toute l'Église la fête de saint Anne (*bulle* du 1.05.1584)

Sixte V - de Grottamare (Ascoli Piceno), Felice Peretti
(24.IV, 1.V.1585 – 27.VIII.1590)

Urbain VII – de Rome, Giovanni B. Castagna
(15.IX.1590 – 27.IX.1590)

Grégoire XIV - de Crémone, Niccolò Sfondrati
(5, 8.XII.1590 – 16.X.1591)
- Il transféra Alessandro Sauli au diocèse de Pavie (1591)

Innocent IX – de Bologne, Gian Antonio Facchinetti
(29.X, 3.XI.1591 – 30.XII.1591)

Clément VIII – de Florence, Ippolito Aldobrandini

(30.I, 9.II.1592 – 3.III.1605)

- Nomination du père Bascapè comme évêque de Novare (1593)

Léon XI – de Florence, Alessandro de' Medici

(1, 10.IV.1605 – 27.IV.1605)

Paul V – de Rome, Camillo Borghese

(16, 29.V.1605 – 28.I.1621)

- Nomination des évêques : Cattaneo, de Telese (1606) ; Dossena Cosimo, de Tortona (1612) ; Cornazzani, de Parme (1615) ; Pentorio, d'Asti (1618).

Grégoire XVI – de Bologne, Alessandro Ludovisi

(9, 14.II.1621 – 8.VII.1623)

- Trancha la controverse concernant l'habit des convers (*bref* du 22.11.1621)

Urbain VIII - de Florence, Maffeo Barberini

(6. VIII, 29.XI.1623 – 29.07.1644)

- Nomination des évêques : Asinari, d'Ivrea (1634) ; Puccitelli, de Scala et Ravello (1637) ; Denti, de Strongoli (1638) ; Guérin, de Genève (1639) ; Merati, d'Acerra (1644)

Innocent XI - de Rome, Giovanni B. Pamphilj

(15.IX, 4.X.1644 – 7.I.1655)

- Nomination des évêques : Giarda, de Castro (1648) ; Rotario Paolo Vincenzo, d'Asti (1655)

Alexandre VII – de Sienne, Fabio Chigi

(7, 18.IV.1655 – 22.V.1667)

- *Bref* du 18.04.1662 pour le transfert à Rome de la maison généralice

Nomination des évêques : Pagi, de Brugnato (1655) ; Meio, de Bisignano (1658) ; Bailly, d'Aoste (1659) ; Dossena Sebastiano, d'Alife (1659) ; Boldoni, di Teano (1661)

Clément IX – de Pistoia, Giulio Rospigliosi

(20. 26.VI.1667 – 9.XII.1669)

Clément X – de Rome, Emilio Altieri

(29.IV, 11.V.1670 -22.VII.1676)

- Nomination de l'évêque : della Rovere, De Fossano (1675)

Innocent XI - de Côme, Benedetto Odescalchi

(21.IX, 4.X.1676 – 12.VIII.1689)

- *Bref* du 26.02.1677 qui décide que la célébration des chapitres généraux se fera alternativement à Rome et à Milan

- Nomination des évêques : Sfondrati, de Volterra (1677) ; Trivulzio, d' Azoto (1678) ; Morigia, de S. Miniato (1681) puis de Florence (1683) ; Vialardi, de Mantoue (1687) ; Visconti, de Novare (1687)

Alexandre VIII – de Venise, Pietro Ottoboni

(6, 16.X.1689 – 1.II.1691)

Innocent XII – de Spinazzola (Venosa), Antonio Pignatelli

12, 15.VII.1691 – 27.IX.1700)

- Il élève Morigia à la dignité cardinalice (1695)
- Il nomme évêque : Borelli, de Noli (1700)

Clément XI – d'Urbino, G. Francesco Albani

(23, 30.XI, 8.XII.1700 – 19.III.1721)

- Il transfère Morigia au siège de Pavie (1701)
- En 1719, il envoie en Chine quelques Barnabites à la suite d'une mission pontificale
- Il nomme évêques : Spinola, de Vintimille (1701) puis de Sarzana (1710) ; Raggi, d'Aleria (1705) ; Arborio Gattinara Francesco, d'Alessandria (1706) ; Teroni, de Venosa (1713) puis d'Orvieto (1718) ; Mascardo, de Vintimille (1714) ; Manara, de Bobbio (1716) ; Pietrasanta, de Martirano (1718).

Innocent XII – de Rome, Michelangelo dei Conti

(8, 18.V.1721 – 7.III.1724)

- Il nomme vicaire apostolique en Cochinchine le père Cesati (1722)

Benoît XIII - de Gravina (Bari), Pietro Francesco Orsini

(29.V, 4.VI.1724 – 21.II.1730)

- Par le *breve* du 1.10.1725 il assigne pour toujours aux Barnabites une place parmi les consultants de la Congrégation des Rites
- Il nomme évêques : de Alessandri, en Birmanie (1726) ; della Torre Giovanni, de Sarzana (1727) ; Recrosio, de Nice (1727) ; Arborio Gattinara Mercurino, d'Alessandria (1730)
- Il transfère monseigneur Arborio Gattinara Francesco, à Turin

Clément XII – de Florence, Lorenzo Corsini

(12, 16.VII.1730 – 6.II.1740)

Benoît XIV – de Bologne, Prospero Lambertini

(17, 22.VIII.1740 – 3.V.1758)

- Béatification d'Alexandre Sauli

Bref du 5 mai 1752 par lequel est donné au père général la faculté d'ériger la Confrérie de Notre-Dame de la divine Providence

- Nomination des évêques : Gallizia Pio, en Birmanie (1741) ; Nerini, en Birmanie (1753) ; Baldassini, de Bagnorea 1754) ; Peruzzini, de Macerata (1756)

Clément XIII – de Venise, Carlo Rezzonico

(6, 16.VII.1758 – 2.II.1769)

- Il concède à notre Congrégation la faculté d'adopter l'Office du Sacré-Cœur (1767)
- Il nomme évêques : Avenati, en Birmanie (1760) ; Andreani, de Lodi (1763) ; Manzador, de Segna (1764) ; Percoto, en Birmanie (1768) ;
- Il transfère monseigneur Baldassini à Iesi (1764)

Clément XIV – de S. Arcangelo (Rimini), G. Vincenzo Ganganelli

(19, 28.V, 4.VI.1779 – 22.IX.1774)

- Transfère Manzador à Hermanstadt (1773)

Pie VI – de Cesena, G. Angelo Braschi

(15, 22.II.1775 – 29.VIII.1799)

- Nomination des évêques : de la Roque, d'Eumenia (1774) ; Gerdil, de Dibona (1777) et cardinal ;

Cortenovis Gherardo, en Birmanie (1780) ; Mantegazza, en Birmanie (1786) ; Cortenovis Marcello, en Birmanie ; Grondono, de Calida

Pie VII – de Cesena, Barnaba (Gregorio) Chiaramonti
(14, 21.III.1800 – 20.VIII.1823)

- 1814 : il décrète la reprise de l'Ordre, après les suppressions
- Il va en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame de la divine Providence (Saint-Charles ai Catinari, Rome) en remerciement de la liberté retrouvée de l'Église (1815)
- Il crée cardinal le père Francesco Luigi Fontana (1816)
- Il nomme évêques : Lambruschini, de Gênes (1819) ; Cadolini, de Cesena (1822) ; Pauer, de S. Ippolito (1823)

Léon XII – de Genga (Fabiano), Annibale della Genga
(28.IX, 5.X.1823 – 10.II.1829)

- Il nomme Lambruschini nonce à Paris (1826)

Pie VIII – de Cingoli, Francesco Saverio Castiglioni
(31.III, 5.IV.1829 – 30.XI.1830)

Grégoire XVI – de Belluno, Bartolomeo Alberto Cappellari
(2, 6.II.1831 – 1.IV.1846)

- Il crée Lambruschini cardinal (1831) et le nomme son secrétaire d'État (1836)
- Il érige à Saint-Charles ai Catinari l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la divine Providence (1839)
- Il transfère à Ancône monseigneur Cadolini (1838) et le crée cardinal (1843)
- Il nomme évêques : Tomba, administrateur apostolique de Forlì (1832) puis évêque de Camerino (1845) ; Peda, d'Assise (1841).

Pie IX – de Senigallia, Giovanni M. Mastai Ferretti
(16, 21.IV.1846 – 7.II.1878)

- Il dispense de la récitation de l'Office divin au chœur (1848)
- Il décide où doivent se célébrer les chapitres généraux (1853)
- Il fixe la nature des vœux simples (1861)
- Il approuve l'Association de prières pour l'unité des chrétiens, fondée par le père Tondini (1869)
- Il crée cardinal le père Bilio (1866) puis le nomme évêque de Sabina (1873)
- Il nomme le père Aguilar évêque d'Ariano (1866) puis archevêque de Brindisi (1875)

Léon XIII – de Carpineto, Gioacchino Pecci
(20.II, 3.III.1878 – 20.VII.1903)

- Pour la réintégration du culte (1890), la béatification (1893) et la canonisation (1897) du saint Fondateur, voir *Appendice* : Saints canonisés (**516**)
- Béatification de François-Xavier Marie Bianchi (1893)
- Il nomme le père Ganiello archevêque de Cesarea dans le Pont (1892) puis le crée cardinal (1893)

Pie X – de Riese, Giuseppe Sarto
(4,9.VIII.1903 – 20.VIII.1914)

- Il canonise Alexandre Sauli (1904)

Benoît XIV – de Gênes, Giacomo della Chiesa
(3, 6.IX.1914 – 22.I.1922)

- Il nomme le père Giardini évêque d'Édesse (1921) et délégué apostolique au Japon (1921-1931)

Pie XI – de Desio, Achille Ratti

(6, 12.II.1912 – 10.II.1939)

- Il transfère monseigneur Giardini à Ancône (1931)
- Il confie aux Barnabites les missions du Guamà, au Brésil (1928) et la chapellenie catholique en Afghanistan (1931)
- Il nomme le père Grassi évêque d'Alba (8.02.1933)
- Il adresse au père général une *Lettre apostolique* à l'occasion du 4ème centenaire de la fondation de l'Ordre (8.02.1933)

Pie XII – de Rome, Eugenio Pacelli

(2, 12.III.1939 – 9.X.1958)

- Il canonise François-Xavier Marie Bianchi (1951)
- Il nomme évêques : Eliseo Coroli, de Zama (1940) ; Placido Cambiaghi Cambiaghi, de Crema (1953)

Jean XXIII – de Sotto il Monte (Bergame), Angelo Giuseppe Roncalli

(28.X, 4.XI.1958 – 3.VI.1963)

- Il transfère monseigneur Cambiaghi au siège de Novare (1963)

Paul VI – de Concesio (Brescia), Giovanni B. Montini

(21, 30.VI.1963 – 6.VIII.1978)

Jean-Paul I – de Forno di Canale (Belluno), Albino Luciani

(26.VIII, 3.IX.1978 – 2.IX.1978)

Jean-Paul II – de Wadowice (Pologne), Karol Wojtila

(16, 22.X.1978 – 2.IV.2005)

- Il nomme le père Michele Giambelli administrateur apostolique de la prélatrice du Guamà (1977)
- Il nomme évêques : Giambelli, de Braganca (1980) ; Andrea Erba, de Velletri (1988)
- Il nomme le père Sergio Pagano préfet des Archives secrètes du Vatican (1997)

Benoît XVI – de Markt am Inn (Allemagne), Joseph Ratzinger

(19, 24.IV.2005 -)

- Il nomme évêque Pagano, de Celene (2007)

Nous donnons la liste alphabétique de nos évêques et cardinaux. Pour ceux qui figurent au *Menologe*, nous indiquons le volume et la page. La date mise entre parenthèses après le nom. indique l'année de l'élection. Pour les cardinaux, nous indiquons aussi l'année de l'élévation au cardinalat.

Aguilar Luigi (1871) 1,227

Alessandri (de) Alessandro (1726) 12,239

Andreani Salvatore (1763) 4,10

Arborio Gattinara Francesco (1706) 10,131

Arborio Gattinara Mercurino (1730) 9,226

Asinari Ottavio (1634) 9,214

Avenati Benigno (1760) 4,56

Baldassini Ubaldo (1754) 1,297
Bally Philibert (1659) 4,38
Bascapè Carlo (1593) 10,30
Bilio Luigi (1866.1873) 1,388
Boldoni Ottavio (1661)
Borelli Paolo (1700) 3,18
Cadolini Antonio Maria (1822.1843) 7,186
Cambiaghi Placido (1953)
Cattaneo Eugenio (1606) 9,296
Cesati Filippo (1722) 4,16
Coroli Eliseo (1940)
Cornazzani Pompeo (1615) 7,285
Cortenovis Gerardo (1780) 5,28
Cortenovis Marcello (1797) 10,198
Denti Martino (1638) 5,38
Dossena Cosimo (1612) 3,113
Dossena Sebastiano (1659) 12,217
Erba Andrea (1988)
Fontana Francesco Luigi (1816) 3,187
Gallizia Pio (1741) 3,230
Gerdil Sigismondo (1777) 8,73
Giambelli Michele (1977)
Giarda Cristoforo (1648) 3,177
Giardini Mario (1921)
Granniello Giuseppe (1892.1893) 1,74
Grassi Luigi (1933)
Grondona Luigi (1797) 8,173
Guérin Juste (1639) 11,37
Lambruschini Luigi (1819.1831) 5,69
Manara Idelfonso (1716) 3,211
Mantegazza Gaetano (1786) 8,18
Manzador Pio (1764), 8,178
Mascardo Carlo (1714) 12,77
Meio Carlo Filippo (1658) 4,197
Merati Mansueto (1644) 8,167
Morigia Giacomo Antonio (1681.1695) 10,65
Nerini Paolo Antonio (1753) 8,62
Pagano Sergio (1997)
Paggi G. Battista (1655) 2,89
Pauer G. Crisostomo (1823) 12,386
Peda Carlo Giuseppe (1841) 7,132
Pentorio Isidoro, (1618) 10,118
Percoto F. Giovanni (1768) 12,105
Peruzzini Carlo Augusto (1756) 1,114
Pietrasanta P. Antonio (1718) 10,102
Puccitelli Celestino (1637) 9,144
Raggi Raffaele (1705) 9,221
Recrosio Raimondo (1727) 5,135
Rotario Paolo Vincenzo (1655) 9,245
Roque (de la) F. Agostino (1774)

Rovere (della) Ottavio (1675) 10,80
 Sauli Alessandro (1569) 10,90
 Sfondrati C. Filippo (1677) 5,55
 Spinola Ambrogio (1701) 12,170
 Teroni Michele (1713) 6,216
 Tomba Stanislao (1832) 2,54
 Torre (della) G. Girolamo (1727) 4,157
 Trivulzio Giorgio (1678) 3,105
 Vialardi Enrico (1687) 12,36
 Visconti G. Battista (1687) 8,57

Notes

Pour les données de cette liste, nous nous en sommes tenus à Boffito (voir spécialement le volume IV, pages 596-598). C'est aussi à Boffito que nous renvoyons pour identifier les sièges épiscopaux des pères qui furent élus évêques, mais non consacrés. Nous signalons une curieuse figure de Barnabite : Fausto Veranzio, entré déjà évêque et demeuré dans la Congrégation pour la seule durée du noviciat. Voir sur lui, Boffito (IV, 148 sv.)

Nous noterons enfin que nos répertoires biographiques sont souvent lacunaires et imprécis. Ils sont ainsi à l'origine de confusions dans les dates et les références.

Pour les évêques non enregistrés dans le *Ménologe*, on verra : L. Manzini, *Monsignor Mario Giardini*, Rome, 1949 ; C. Argenta, *Monsignor Luigi M. Grassi*, Alba, 1950. La notice nécrologique d'Eliseo Coroli, en "Barnabiti", 37/1983 ; de Placido Cambiagli, id., 43/1988.

Une liste de nos évêques, rédigée à l'occasion de la nomination du père Pagano, en : F. Lovison, *Monsignor Sergio Pagano vescovo di Celene*, "Eco dei Barnabiti", 2007/4, 36-42.

**SÉRIE CHRONOLOGIQUE
DES CHAPITRES GÉNÉRAUX
ET
DES SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX**

CHAPITRES GÉNÉRAUX
SUPÉRIEURS GÉNÉRAUX

N° d'ordre	Lieu	Date	Nom et prénom	N° d'ordre
-	-	1536	Giacomo Morigia (I)	1
-	-	1542	Bartomomeo Ferrari	2
-	-	1545	Giacomo Morigia (II)	
-	-	1546	Giampietro Besozzi (I)	3
-	-	1551	Gerolamo Maria Marta	4
-	-	1554	Giampietro Besozzi	
-	-	1556	Gerolamo Maria Marta (II)	
-	-	1558	Paolo Melso	5
-	-	1559	Gerolamo Maria Marta (III)	
-	-	1566	Giampietro Besozzi (III)	
-	-	1567	Alessandro Sauli	6
-	-	1570	Paolo Maria Omodei	7
-	-	1572	Giampietro Besozzi (IV)	
-	-	1574	Paolo Maria Omodei (II)	
-	-	1576	Timoteo Facciardi	8
-	-	1578	Giampietro Besozzi (V)	
1	Milan	1579	Agostino Tornielli (I)	9
2	«	1582	«	
3	«	1585	Mattia Maiano	10
4	«	1586	Carlo Bascapè	11
5	«	1588	«	
6	«	1591	«	
7	«	1593	Agostino Tornielli (II)	
8	«	1596	Cosimo Dossena (I)	12
9	«	1599	Bonaventura Asinari	13
10	«	1600	Agostino Tornielli (III)	
11	«	1602	Cosimo Dossena	
12	«	1605	«	
13	«	1608	«	
14	«	1611	«	
15	«	1612	Giovanni Ambrogio Mazenta	14
16	«	1614	«	
17	«	1617	Gerolamo Boerio	15
18	«	1620	«	
19	«	1623	Giulio Cavalcanti	16
20	«	1626	«	
21	«	1629	Eliseo Torriani	17
22	Pavie	1630	Giulio Cavalcanti (II)	
23	Milan	1632	Giovanni Battista Crivelli (I)	18
24	«	1635	«	
25	«	1638	Giovenale Falconio (I)	19
26	«	1641	«	
27	«	1644	Giovanni Battista Crivelli (II)	
28	«	1647	«	
29	«	1650	Giovenale Falconio (II)	
30	«	1653	Giov. Angelo Bossi (I)	20
31	«	1656	Giov. Agostino Gallicio	21
32	«	1659	«	
33	Rome	1662	Andrea Cuttica	22
34	«	1665	«	
-	-	1666	Romolo Marchelli	23
35	«	1668	«	

36	«	1671	«	«	
37	«	1674	Gabriele Fanti		24
38	«	1677	«	«	
39	Milan	1680	Alessandro Maderni		25
40	Rome	1683	«	«	
41	Milan	1686	Maurizio Giribaldi		26
42	Rome	1689	«	«	
43	Milan	1692	Ottavio Visconti		27
44	Rome	1695	«	«	
45	Milan	1698	Costanzo Saccucci		28
46	Rome	1701	«	«	
47	«	1704	Idelfonso Manara (I)		29
48	«	1707	«	«	
49	Milan	1710	Tommaso F. Rotario		30
50	Rome	1713	«	«	
51	Milan	1716	Idelfonso Manara (II)		
52	Rome	1717	Filippo Petrucci		31
53	«	1719	«	«	
54	Milan	1722	Claudio Antonio Strada		32
55	Rome	1725	Carlo Augusto Capitain		33
56	Milan	1728	«	«	
57	«	1731	Mario Maccabei		34
58	Rome	1734	«	«	
59	Milan	1737	Giovanni Gerolamo Gazzoni		35
60	Rome	1740	«	«	
61	Milan	1743	Francesco Gaetano Sola		36
62	Rome	1747	«	«	
63	Milan	1749	Alessandro Viarizzi		37
64	Rome	1752	«	«	
65	Milan	1755	Paolo Filippo Premoli		38
66	Rome	1758	«	«	
67	Milan	1761	Pio Manzador		39
68	Rome	1764	Silvio Maria Vaini		40
69	Milan	1765	Giampietro Besozzi		41
70	Rome	1767	«	«	
71	Milan	1769	Germano de Noguez		42
72	Rome	1770	«	«	
73	Milan	1773	Ignazio Visconti		43
74	Rome	1776	«	«	
75	Milan	1779	Scipione Peruzzini		44
76	Rome	1782	«	«	
77	Bologne	1785	Paolo Giuseppe Scati		45
78	Rome	1788	«	«	
79	Bologne	1789	Emerico Brucco		46
80	Rome	1791	«	«	
81	Bologne	1794	Paolo Luigi Costioni		47
82	Rome	1797	«	«	
83	«	1801	Mariano Alpruni		48
84	«	1804	«	«	
85	«	1807	Francesco Luigi Fontana		49
86	«	1823	Ignazio Agostino Scandellari		50
87	«	1826	Prospero Duelli		51
88	«	1829	Carlo Giuseppe Peda		52
89	«	1832	«	«	
90	Bologne	1835	Pasquale Malipiero		53
91	Rome	1838	Luigi Spisni		54
92	Par lettere	1841	Paolo Picconi		55
93	Rome	1844	«	«	
94	«	1847	Francesco Caccia (I)		56
95	«	1850	«	«	

96	«	1853	Luigi Albicini	57
97	«	1856	Francesco Caccia (II)	
98	«	1859	« «	
99	Par lettre	1862	« «	
100	Rome	1865	« «	
101	«	1867	Alessandro Teppa	58
102	Par lettre	1871	Giuseppe Albini	59
103	Rome	1877	Alessandro Baravelli	60
104	«	1880	« «	
105	«	1883	« «	
106	«	1886	« «	
-	-	1889	Luigi Ferrari (I)	61
107	Rome	1892	« «	
108	«	1895	Benedetto Nisser	62
109	«	1898	Luigi Ferrari (II)	
110	«	1901	Giosuè Magnaghi	63
111	Par lettre	1903	Felice Fioretti	64
112	Rome	1904	« «	
113	«	1907	Ignazio Pica	65
114	«	1910	Peitro Vigorelli	66
115	«	1916	« «	
116	«	1919	« «	
117		1922	Guerino Benedetto Fraccalvieri	67
118	«	1925	« «	
119	«	1928	« «	
120	Par lettre	1930	Ferdinando Napoli	68
121	Rome	1931	« «	
122	«	1934	« «	
123	«	1937	Idelfonso Clerici	69
124	«	1940	« «	
125	«	1946	« «	
126	«	1952	Émile Schot	70
127	«	1958	« «	
128	«	1964	Giovanni Bernasconi	71
129	«	1967	Chapitre général extraordinaire	
130	«		Giovanni Bernascono	
131	Naples	1976	Steven Grancini	72
132	«	1982	Giuseppe Bassotti	73
133	Mendola	1988	« «	
134	Varsovie	1994	Luigi Villa	74
135	Rome	2000	Giovanni Villa	75
136	«	2006	« «	
137	Naples	2012	Francisco Chagas Santos da Silva	76

Notes

Pour la compilation de la *Série chronologique*, nous nous sommes servi de :

- Vercellone, *Tabula synoptico-historica Congregationis Clericorum regularium sancti Pauli* (Table synoptico-historique de la Congrégation des Clercs réguliers de saint Paul (1864), manuscrit conservé dans les Archives générales de Saint-Charles ai Catinari (Rome). Idem, *Synopsis chronologica omnium praepositorum generalium*, (Synopse chronologique de tous les supérieurs généraux, en : Ioannis Gabutii, *Opera*, t. I (et unique), Rome 1852, pp.397-403.

- *I Prepositi generali dal 1533 al 1933* (Les supérieurs généraux de 1533 à 1933) en : *I Barnabiti nel IV centenario dalla fondazione* (Les Barnabites au 4e centenaire de leur fondation), Gênes 1933, pp. 389-390.

Pour les données incomplètes ou manquantes dans les recueils cités, nous avons consulté les *Lettres circulaires et nécrologiques* des supérieurs généraux et d'autres documents les concernant, conservés dans les Archives provinciales de Saint-Barnabé (Milan).

- Le saint Fondateur ne figure pas dans la liste des supérieurs généraux parce qu'il n'a jamais eu cette charge. Nous nous conformons, pour ceci, à la *Synopse* qui fait autorité du père Vercellone. Pour les raisons qui poussèrent le Fondateur à ne pas assumer cette charge de supérieur général, cf. Gabuzio, *Opera*, cit., pp.60-60. Voir aussi : O. Premoli, *Storia dei Barnabiti nel Cinquecento* (Histoire des Barnabites au 16e siècle), Rome 1913, p.37. Dans l'*Appendice*, un document significatif attribue à Zaccaria l'appellation de "majeur", en le distinguant du "supérieur" (Id., pp. 475-476, note 1).

- Les périodes successives de généralat d'un même père sont indiquées par des chiffres romains progressifs, placés après le nom du supérieur général.

- Tenant compte de la structure et de la périodicité des chapitres généraux avant 1579, il ne nous actuellement pas possible de donner le nombre complet des élections des supérieurs généraux. Ceci exige une étude faite directement sur nos *Livres capitulaires* de 1545 à 1579. Le comput qu'on lit dans *Les Barnabites au 16e siècle* jusqu'en 1841 suit la *Synopse* de Vercellone (qui énumère les périodes de généralat d'un même père, et non les élections successives), tandis que pour les années qui suivent, il compte chacune des élections, même si elles entrent dans une même période de généralat.

- Les chapitres généraux, dans leur structure juridique que leur ont donnée les *Constitutions* de 1579, commencèrent à être célébrés à partir de 1579. Il est difficile de résumer en quelques lignes la configuration des chapitres de la période précédente. Mais il suffira de noter que le chapitre général était à cette époque le chapitre qui voyait toute la communauté réunie pour traiter de questions précisément d'intérêt général. À ces chapitres s'opposaient les chapitres particuliers, par exemple les chapitres propres aux novices.

- En 1630, en raison de la peste, les pères capitulaires tinrent leur réunion à Pavie plutôt qu'à Milan.

- Le *bref* publié par Alexandre VI le 8 avril 1662 fixait Rome comme siège général de l'Ordre. En conséquence, les chapitres généraux auraient dû avoir toujours lieu, non plus à Milan, mais à Rome. (cf. Premoli, *Storia dei Barnabiti nel 1600*, Rome, 1922, p. 292 ; *Litterae et constitutiones (Bullarium)*, Rome, 1853, pp.78 sv.)

- En 1666, le supérieur général fut élu, par un *bref* du 13 octobre, directement par le pape (cf. Premoli, *Storia*, o.c. , p. 310.

- En 1677, un *bref* d'Innocent XI (du 26 février) décréta que les chapitres généraux se tiendraient alternativement à Rome et à Milan (cf. *Litterae et constitutiones*, o.c., pp. 87 sv. ; Premoli, *Storia*, o.c., p. 342).

- Le chapitre de 1770 fut le premier chapitre général célébré "par lettre". (Cf. *Constitutiones*, Roma, 1946, n. 267. Premoli, *Storia dei Barnabiti dal 1700 al 1815* (Histoire des Barnabites de 1700 à 1815), Rome 1925, pp. 270-271.

- À partir de 1785, les chapitres généraux, en raison d'une loi de Joseph II (datée du 17 juillet 1785) qui détachait la province de Lombardie du reste de la Congrégation, plutôt qu'à Milan, durent se tenir à Bologne (cf. Premoli, *Storia*, o.c. pp. 315, 319 et 342).

- Le nom du père Luigi Lambruschini figure, dans certaines listes, parmi les pères généraux. En réalité, il fut seulement vicaire général du père Fontana (cf. Premoli, *Storia*, o.c., p. 487) qui garda la charge de père général, malgré son élévation à la pourpre cardinalice. Suivant la *Synopsis* de Vercellone, nous l'omettons.

- Les événements qui ramenèrent à Rome le siège ordinaire des chapitres généraux sont résumés dans un rescrit de la Congrégation des religieux (1853) dont nous donnons la traduction : « Dans le chapitre général

réuni à Rome en 1850 (15e session, 1 mai), on traita du siège légitime pour la célébration du futur chapitre général. Alors, le chancelier présenta les documents de notre droit particulier relatifs à cette question. Avant tout, après avoir rappelé ce qu'établissent nos *Constitutions* au chapitre II du livre IV, il fit remarquer qu'Alexandre VII, en 1662, décréta que dorénavant des chapitres devaient se tenir dans ce siège romain (Saint-Charles ai Catinari). Mais Innocent XI, le 26 février 1677, voulut que les chapitres fussent célébrés alternativement une fois à Rome, l'autre à Milan : cette loi fut observée jusqu'en 1785. Mais, à partir de cette année, puisque nos confrères ne pouvaient absolument pas se rendre à Milan (de fait, les lois de l'empereur avaient détaché cette province du reste de la Congrégation), ils obtinrent de Pie VI que les chapitres généraux puissent légitimement se tenir alternativement à Rome et à Bologne. C'est donc dans cette ville que se rassemblèrent nos pères les années 1785, 1789 et 1794 (et en 1835, ndr).

« Au début de ce siècle, compte tenu des temps, Pie VI permit que les chapitres généraux puissent se tenir légitimement à Rome ; de fait, les maisons de Bologne nous avaient été enlevées. Mais, quand fut abattue la domination française et après la renaissance de nos maisons, aucun de nos confrères ne pensa à fixer le siège légitime du chapitre et ils ne prissent pas en suffisante considération les dispositions que nous avait données en cette matière le Saint-Siège. Maintenant, il nous semble absolument opportun que le procureur général, après avoir demandé l'avis de la province lombarde, avis qui devra être sollicité de chacun des chapitres locaux de cette province, demande au Saint-Siège ce qu'il faudra fixer concernant le lieu pour la célébration des futurs chapitres généraux. Les pères approuvèrent cette délibération. Ayant pris en considération le vote de toute la province lombarde, qui souhaitait qu'en conformité avec le bref du pape Innocent XI le chapitre général soit célébré alternativement à Rome et à Milan, le procureur général informa avec exactitude la Congrégation des Religieux de tout ceci. Une fois fait tout ceci, la question fut transmise au souverain pontife Pie VI. Celui-ci décida que le prochain chapitre général devrait être célébré à Rome, par une lettre de la susdite Congrégation au supérieur général, datée du 21 juillet 1852. Malgré le désir du souverain pontife que cette coutume soit conservée à l'avenir, il daigna toutefois demander à ce chapitre son propre avis. Les pères, réunis à Rome pour le chapitre général de 1853, par un vote unanime, regardèrent le désir du pape comme un ordre. Mais pour accueillir la demande de certains confrères, ils demandèrent que soit laissée à la Congrégation la faculté de célébrer parfois ailleurs le chapitre général, quand il y aurait une raison pour agir ainsi.

« Le président du chapitre ayant notifié cette délibération à la Congrégation des Religieux, les pères reçurent le rescrit suivant : « De l'audience accordée par le saint Père au soussigné pro-secrétaire de la Congrégation des Religieux, le 29 avril 1853 : Sa Sainteté a désiré que l'on fixe que le chapitre général soit désormais célébré à Rome ; si toutefois, pour un motif extraordinaire, il fallait le célébrer ailleurs, il faudrait recourir au Saint-Siège pour ces cas particuliers. G. Cardinal della Genga, préfet. A. Bizzarri, pro-secrétaire ». (*Litterae et Constitutiones*, o.c. pp. 191-193)

- En 1889, il n'y a pas eu, à proprement parler, de chapitre général, parce que Léon XIII se réserva l'élection du supérieur général, des assistants et des visiteurs (on était en pleine crise "rosminienne"). Indubitablement, les "lettres" des pères capitulaires parvinrent à la Congrégation des Religieux ; mais, comme leur résultat était nul, le pape procéda de sa propre autorité (cf. L. Ferrari, *Lettera circolare* du 4 novembre 1889, Rome 1889, pp. 2-3, où figure également le décret de la Congrégation des religieux *Sanctissimus dominus*, du 17 septembre 1889)

La série chronologique, avec un complément opportun, est tirée de : (A. Gentili), *Vigilia capitolare 1964*, pp. 67-72. On verra également le fascicule inséré dans "Eco dei Barnabiti", 1994/1.

Nous donnons, dans l'ordre alphabétique, la liste des supérieurs généraux, avec le renvoi au *Ménologe* (volume et page) ou à d'autres sources. Nous pensons que cela pourra servir d'esquisse pour une lecture "raisonnée" de ce répertoire. Le numéro d'ordre des supérieurs généraux est signalé entre parenthèses, aussitôt après leur nom. Pour le père Napoli, voir la *Nécrologie* écrite par le père Cilento, Naples 1945. Pour les pères Clerici, Schot, Bernasconi, Grancini, Luigi Villa, nous renvoyons aux notices nécrologiques parues dans le bulletin officiel "Barnabiti", respectivement 9/1970 ; 16/1973 ; 40/1986 ; 56/2002 ; 62/2012.

Albini Luigi (57) 6,237
Albini Giuseppe (59) 12,203
Alpruni Mariani (48) 5,47
Asinari Bonaventura (13) 3,166
Baravelli Alessandro (60) 2,44
Bascapè Carlo (11) 10,30
Bernasconi Giovanni (71)
Besozzi G. Pietro (3) 6,113
Besozzi G. Pietro (41) 2,218
Boerio Gerolamo (15) 5,62
Bossi G. Angelo (20) 1,326
Brucco Emerico (46) 2,152
Caccia Francesco (56) 2,81
Capitain C. Augusto (33) 2,148
Cavalcani Giulio (16) 2,23
Chagas Santos da Silva (76)
Clerici Idelfonso (69)
Costioni P. Luigi (47) 11,95
Crivelli G. Battista (18) 12,148
Cuttica Andrea (22) 8,31
De Noguez Germani (42) 9,232
Duelli Prospero (51) 3,26
Dossena Cosimo (12) 3,113
Facciardi Timoteo (8) 2,62
Falconio Giovenale (19) 2,164
Fanti Gabriele (24) 2,164
Ferrari Bartolomeo (2) 11,342
Ferrari Luigi (61) 12,255
Fioretti Felice (64) 8,25
Fontana F. Luigi (49) 3,187
Fraccalvieri B. Guerino (67) 5,180
Gallicio G. Agostino (21) 10,58
Gazzoni G. Gerolamo (35) 2,140
Giribaldi Maurizio (26) 3,102
Grancini Steven (72)
Maccabei Mario (34) 6,155
Maderni Alessandro (25) 4,66
Magnaghi Gosuè (63) 5,14
Maino Mattia (10) 4,94
Malipiero Pasquale (53) 4,51
Manara Idelfonso (29) 3,211
Manzador Pio (39) 8,178
Marchelli Romolo (23) 2,146
Marta Gerolamo (4) 2,7
Mazenta G. Ambrogio (14) 12,183
Melso Paolo (5) 8,12
Morigia G. Antonio (1) 4,107
Napoli Ferdinando (68)
Nisser Benedetto (62) 10,237
Omodei Paolo Maria (è) 2,127
Peda C. Giuseppe (52) 7,132
Peruzzini Scipione (44) 6,86
Petrucci Filippo (31) 10,86
Pica Ignazio (65) 1,221

Picconi Paolo (55) 11,359
 Premoli P. Filippo (38) 3,220
 Roerio T. Francesco (30) 10,182
 Saccucci Costanza (28) 7,84
 Sauli Alessandro (6) 10,90
 Scandellari I. Agostino (50) 12,159
 Scati P. Giuseppe (45) 1,212
 Schot Émile (70)
 Sola Francesco G. (36) 9,306
 Spisni Luigi (54) 9,108
 Strada C. Antonio (32) 3,23
 Teppa Alessandro (58) 7,162
 Torielli Agostino (9) 6,55
 Torriani Eliseo (17) 1,231
 Vaini Silvio Maria (40) 10,105
 Viarizzi Alessandro (37) 3,111
 Vigorelli Pietro (66) 11,102
 Villa Giovanni (75)
 Villa Luigi (74)
 Visconti Ignazio (43) 3,268
 Visconti Ottavio (27) 6,208

Origine géographique des pères généraux :

Lombards 30 ; Piémontais 18 ; de l'Émilie et de la Ligurie 5 ; de la Vénétie 4 ; des Marches et du Latium 3 ;
 des Pouilles et de l'Ombrie 1 ; Français 2 ; Belge 1, Allemand, 1 et Brésilien 1

Siège des chapitres :

Rome 73, Milan 49 ; Bologne 4 ; Naples 3 ; Mendola (Trente), Pavie, Varsovie 1 : par lettre, 5.

Le généralat le plus long : Francesco Caccia : 17 ans (1847-53 ; 1856-1867)

Le généralat le plus court : Silvio Maria Vaini : 5 mois (19 mai – 11 octobre 1764).

378

3

DATES HISTORIQUES IMPORTANTES

(512)

XVIe siècle

- 1530 - Fondation de l'Ordre à Milan, par l'action de saint Antoine-Marie Zaccaria et des deux cofondateurs Giacomo Antonio Morigia et Bartolomeo Ferrari.
- 1533 - *Bref* d'approbation (18 février) de la part de Clément VII.
- 1535 - *Bref* de confirmation et approbation plus large (24 juillet) de la part de Paul III.
- 1536 - Le 15 avril, après trois jours de prières, selon la volonté du saint Fondateur lui-même, le père Giacomo Antonio Morigia est élu premier supérieur de l'Ordre. 1543 - *Bulle* de Paul III (1er décembre) qui concède l'exemption de l'évêque diocésain et la dépendance directe du Saint-Siège.
- 1545 - Inauguration de la "maison mère" de Saint-Barnabé à Milan.
- 1552 - Approbation des premières *Constitutions* de l'Ordre.
- 1566 – On décrète l'élection du président du chapitre général.
- 1579 – En présence de saint Charles Borromée, promulgation des *Constitutions* qui dirigeront l'Ordre jusqu'à Vatican II. Leur rédaction est due à Charles Bascapè. Elles sont approuvées par Grégoire XIII le 7 novembre.

XVIIe siècle

- 1605 - La Congrégation embrasse un nouveau champ d'apostolat : l'instruction et l'éducation de la jeunesse.
Approbation du *Caeremoniale* barnabitique, rédigé par le père Gavanti.
- 1608 - Division de l'Ordre en trois provinces (lombarde, piémontaise, romaine).
Ouverture aux laïcs des premières écoles, les "Arcimboldi" de Milan.
- 1614 - Saint Charles Borromée est proclamé patron *minus principalis* (= moins principal, secondaire, après saint Paul) de l'Ordre.
Première fondation hors des frontières italiennes, en Savoie.
- 1626 - Première fondation en Autriche.
- 1662 - Par suite d'un *bref* d'Alexandre VI (1 mars 1660), Rome devient le siège généralice et c'est là que se célèbrent les chapitres généraux.
- 1665 - Approbation de la *Ratio studiorum* (Règlement des études) rédigée par le père Gorini.
- 1680 - Ouverture du premier internat en France (Montargis).

XVIIIe siècle

- 1716 - Saint François de Sales est proclamé deuxième patron "secondaire" de l'Ordre.
- 1717 - L'Ordre accepte l'invitation de Clément XI d'envoyer des pères en Chine. Début de l'activité missionnaire.
- 1725 - Élection du premier père général français (Auguste Capitain)
- 1732 - Début, à Saint-Charles ai Catinari (Rome) de la dévotion à Notre-Dame de la divine Providence.
- 1747 - La Congrégation est placée sous la protection spéciale de la Vierge Marie.
- 1749 - Érection de la province germanique.
- 1761 - Élection du premier père général allemand (Pius Manzador)

XIXe siècle

- 1810 - Début des suppressions napoléoniennes des Ordres religieux.
- 1814 - L'Ordre renaît à Rome (17 août).
- 1823 - Après seize ans de persécutions et de suppressions, le chapitre général se réunit à nouveau.
- 1825 - Restauration des provinces lombarde, piémontaise, ligurienne (Gênes) et romaine.
- 1850 - Érection de la province napolitaine.
- 1857 - Ouverture en France de la première École apostolique (10 octobre).
- 1865 - La Congrégation est placée sous le patronage de saint Joseph.
- 1872 - Consécration de notre Ordre au Sacré-Cœur (14 janvier).
- 1877 - Érection de la province française (des Gaules).
- 1880 - Approbation de l'institution des Écoles apostoliques.
- 1886 - Érection de la province franco-belge.
- 1890 - Réintégration du culte du saint Fondateur.
- 1891 - Redécouverte de la dépouille mortelle du saint Fondateur à Saint-Paul converti (Milan, 8 mai).
- 1897 - Canonisation de saint Antoine-Marie Zaccaria (27 mai).

XXe siècle

- 1903 - Les premiers Barnabites débarquent au Brésil (21 août).
- 1904 - Canonisation de saint Alexandre Sauli (11 décembre).
- 1919 - Approbation de l'institution de la Ligue de saint Paul et de la suppression de la province

germanique.

1925 - La réforme des *Constitutions* est décrétée en conformité avec le nouveau Code de droit canonique.

1928 - Les Barnabites accueillent l'invitation de Pie XI de fonder une mission au Guamá.

1931 - Érection de la province brésilienne.

1933 - Inauguration de la chapellenie catholique en Afghanistan.

1935 - La Congrégation acquiert la personnalité juridique (17 janvier)

1937 - Approbation du texte mis à jour des *Constitutions*.

1939 - Année sainte barnabitique pour le 4e centenaire de la mort du Fondateur.

1951 - Canonisation de saint François-Xavier Marie Bianchi (21 octobre).

1952 - Approbation des nouvelles fondations en Argentine, au Chili, aux États-Unis et au Congo.

1964 - Le chapitre général approuve l'institution de la pro-province de l'Amérique du Nord et de la pro-province andine (Chili et Argentine). Les maisons du Brésil sont regroupées dans la province brésilienne du Sud et la pro-province brésilienne du Nord.

Il décide de mettre à jour les *Constitutions*.

Il confie à la province de Lombardie la mission du Congo et promeut la fondation en Espagne.

1967 - Chapitre général extraordinaire, sur la base des directives du concile Vatican II.

1976 - Le chapitre général approuve *ad experimentum* le nouveau texte des *Constitutions*.

1982 - Approbation du texte définitif des *Constitutions* qui sera ratifié par le Saint-Siège le 5 juillet 1983.

1986 - "Renaissance" du "Troisième collège" de la Famille de Zaccaria sous le nom de "Laïcs de saint Paul". Le chapitre général de 1988 donne son approbation.

1989 - Nouvelles fondations en Pologne et aux Philippines. Célébration du 450e anniversaire de la mort du saint Fondateur.

1991 - Constitution du Centre d'études historiques à Saint-Charles ai Catinari (Rome).

1994 - Pour la première fois, le chapitre général se célèbre hors d'Italie, à Varsovie (Pologne).

1996 - Ouverture d'une mission en Albanie.

1999 - Approbation de la *Ratio barnabistica* (Règlement de la formation) sur la formation initiale et permanente des religieux.

2002 - Année jubilaire zaccarienne à l'occasion du 5 ecentenaire de la naissance du saint Fondateur.

Publication de l'édition critique des *Sermons* et des *Constitutions* de notre saint Fondateur.

Érection de la mission *sui juris* en Afghanistan, confiée aux Barnabites (16 mai).

2003 - Nouvelle fondation au Mexique.

2007 - Nouvelle fondation en Inde.

383

4

MAISONS ET MEMBRES DE L'ORDRE

(513)

Année	Clercs (1)	Frères	Total	Maisons (2)
1633	379	100	479	47
1733	576	198	774	66
1833	171	26	197	27
1933	319	98	417	33
1964	520	86	606	58
1982	399	55	454	73
2006	352	30	382	65
2012	356	19	375	67

Note

Le nombre maximal de membres (788) a été atteint les années 1724 et 1731. Le nombre maximal de maisons (72) a été atteint en 1748.

(1) Parmi les "clercs" sont comptés les pères et les étudiants profès, à l'exclusion des novices.

(2) Pour la liste de nos maisons, leur fondation, leur évolution successive, on peut consulter :

- L. Levati, *Provincia piemontese-ligure dei Chierici regolari di san Paolo*, Genova, 1911 et *Provincia romana e napoletana...*, Genova 1924.

- G. Boffito, *Biblioteca barnabita*, Firenze 1933-1937.

- *I Barnabiti nel IV centenario della fondazione*, Genova 1933.

- *Le scuole dei Barnabiti*, Firenze 1933.

L'état mis à jour des membres et des maisons se trouve en appendice dans les petits volumes *I Chierici regolari di san Paolo, barnabiti*, Rome, publiés à l'occasion des chapitres généraux.

Pour les données des origines au 19^e siècle, nous dépendons de la *Tabula synoptica* du père Vercellone.

La situation des maisons des barnabites dans le monde est régulièrement tenue à jour par la publication de l'*Annuario* ou *Rubrica* contenant toutes les adresses.

385

5

JEUNES CLERCS BARNABITES

(514)

Nous avons présenté au chapitre 17 quelques figures de clercs, pour lesquels nous renvoyons en parenthèses au *Ménologe* :

Martinez Diego (11,5)
 Pane Michelangelo (6,130)
 Fedeli Carlo Giuseppe (11, 349)
 Castelli Francesco (9,193).

À leurs côtés, nous rappelons d'autres figures importantes :

Bascapè Pio (8,106)
 Carli Stanislao (4,186)
 Collareta Alessandro (10,146). Nous renvoyons aussi à la *Nécrologie* du père Salvatore, Naples 1933.
 Ulloa Sandoval Diego (9,254).

Le *Ménologe* donne aussi de rapides indications pour d'autres clercs dont nous donnons la liste :

Carli Genesisio M. (9,19)
 Diana Luigi (6,66)
 Ferrara Giovanni (3,62)
 Fontana Francesco (1,220)
 Giglio Mauro (8,114)
 Lanzi Elia (4,119)
 Lurani Luigi (11,183)
 Malagigi Tiburzio (9,67)
 Porta Luigi (3,80)
 Scofferi Alessandro (2,31)
 Thea Ruffino (1,83)
 Visconti Ippolito (3,245-
 Zuffi Francesco Saverio (2,154).

Tous les clercs cités ci-dessus appartiennent aux siècles passés. Les plus récents, également, présentent une série remarquable de jeunes barnabites qu'il nous semble utile de signaler, avec les références à leurs lettres nécrologiques ou, entre parenthèse, au *Ménologe*. Aussitôt après le nom, nous indiquons la maison de formation d'où ils proviennent.

Bonechi, Asti-Gênes, (G. Ricotti), *Don Alfredo Bonechi*, Rome 119 (12,11)
 Carnicelli, Crémone, (A. Mazzuchelli), *Don Adelfo M. Carnicelli*, Rome 1946
 Ceroni, Crémone, (G. Radice), *Don Adelchi Ceroni*, Milan 1916 (10,95)
 Colombo, Crémone (Mauri), *Don Mario Giuseppe Colombo*, Rome 1938
 Fior, Gênes (A. Comini), *Don Giuseppe Maria Fior*, Lodi 1944
 Fourdachon, Gien, (A. Dubois), *Alexandre Fourdachon* (1864-1880), Orléans 1882
 Ghidini, Crémone, (L. Magni-C. Riva), *Don Serafino Ghidini*, Lodi 1926 ; F. Sala, *Irradiò il Cristo*, Gênes 1962 ; A. Ponzoni, *Era una fiamma*, Milan 1966 ; M. Regazzoni, *Serafini, esempio e aiuto*, "Eco dei Barnabiti", 2002/1, 39-40 (1,154)
 Marcucci, S. Giorgio a Cremano, (O. Premoli), *Don Antonio Marcucci*, Rome 1927 (3,220)
 Mariani, Crémone, (L. Magi-C. Riva), *Don Giulio Mariani*, Lodi 1926

- Migliorini Crémone, (G. Radice), *Don Livio Migliorini*, Milan 1919 (10,39)
- Nuzzo, San Giorgio a Cremano, (G. Radice), *Don Vincenzo Nuzzo*, Milan 1916 ; (O. Premoli), *Pietà e eroismo*, Rome 1916 (11,158)
- Oltolina, Crémone, (A. Comini), *Don Cesare Oltolina*, Milan 1946
- Ponsiglione, S. Felice a Canello, V. Colciago, *Ascesa. Don Giosuè Ponsiglione*, Rome 1937 ; G. Barra, *Chierici d'oggi*, Turin 1962 donne aussi un profil de don Giosuè (pp. 134-145)
- Pozzoli, Crémone, (G. Bernasconi), *Don Giampietro M. Pozzoli*, Florence 1946
- Raineri, Gênes, (G. Ricotti) *Don Luigi Raineri*, Rome 1919 (11,330). Pour les autres indications, nous renvoyons au paragraphe **410n**.
- Rocca (della), San Giorgio a Cremano, (G. Mambretti), *Don Gennaro della Rocca*, Lodi 1917, (5,295)
- Santambrogio, Crémone, (A. Mazzucchelli), *Don Carlo Santambrogio*, Rome 1946
- Santis (de), S. Giorgio a Cremano, (L. Magni-C. Riva), *Don Michele de Santis*, Lodi 1926
- Villa, Crémone, (O. Premoli), *Don Achille Villa*, Rome 1917 (3,10)
- Zanzoterra, Crémone, (N. Marinelli), *Don Giuseppe Zanzoterra*, Milan 1952

388

6

PROVINCES BARNABITIQUES

(515)

- 1608 Division de l'Ordre en trois provinces :
 - Lombarde (10 maisons)
 - Romaine (7 maisons)
 - Piémontaise-française (7 maisons)
- 1659 Érection de la province toscane ou étrusque (9 maisons) et nouvelle disposition des autres :
 - lombarde (16 maisons)
 - romaine (12 maisons)
 - piémontaise-française (13 maisons)
- 1701 Érection de la province française.
 La province piémontaise-française se transforme en piémontaise savoyarde (8 maisons)
- 1739 Érection de la province germanique ; les maisons sont détachées de la province lombarde
- 1781 La province lombarde, suivant un édit impérial, est détachée du reste de la Congrégation
- 1785 Suppression de la province toscane et érection de la province ligure (11 maisons)
- 1810 Suppression de toutes les provinces et dispersion des Ordres religieux
- 1826 Rétablissement des provinces :
 lombarde (3 maisons)
 piémontaise-ligurienne (6 maisons)
 romaine (10 maisons)
- 1850 Érection de la province napolitaine (5 maisons) et nouvelle disposition de la province romaine (8 maisons)
- 1877 Érection de la province française
- 1886 Érection de la province gallo-belge ou franco-belge
- 1919 Suppression de la province germanique
- 1931 Érection de la province brésilienne
- 1964 Érection des pro-provinces chilienne-argentine, brésilienne du Nord et de l'Amérique du Nord
- 1967 Érection de la province hispano-américaine (Espagne, Chili, Argentine)
- 1976 La Congrégation est divisée dans les provinces suivantes : romaine, lombarde, liguro-piémontaise, napolitaine, franco-belge, brésilienne de centre-sud, brésilienne du nord, nord américaine.
 Les pro-provinces sont : argentine, chilienne. L'Espagne devient délégation.
- 1980 La prélatrice du Guamà est élevée au rang de diocèse de Bragança-Parà. Il s'en suit la restructuration de la province brésilienne du nord

- 1982 Fusion des province lombarde et ligure-piémontaise pour former la province italienne du Nord ; des provinces romaine et napolitaine pour former la province italienne du Centre-Sud
- 1990 Naissance de la province polonaise
- 1991 La délégation espagnole devient province d'Espagne
- 2000 Érection de la pro-province africaine et de la délégation philippine

7

SAINTS CANONISÉS
ET
ÉTAT DES PROCÈS DE CANONISATION
DANS L'ORDRE

(516)

SAINT ANTOINE-MARIE ZACCARIA

de Crémone, 1502 / 5.07.1539

Son corps est vénéré sous l'autel de l'église Saint-Barnabé (Milan)

*Fondateur des Barnabites et des Angéliques**cause :*

début du procès diocésain : 1802

introduction de la cause : 1806, sous Pie VII

vénérable : 1849, sous Pie IX

réintégration du culte de bienheureux : 1890, Léon XIII (1)

approbation des miracles : 1897

saint : 27.05.1897, Léon XIII

miracles :

1 - Vincenzo Zanotti : varices invétérées ; Castagnolo Minore (Bologne), 1876

2 - Paola Alonghi : plaies gangrenées ; Crémone, 1873

3 - Francesco Aloni : affection chronique et inguérissable du centre nerveux de la moelle épinière ; Crémone, 1876.

(1) Réintégration du culte. Ce fut le processus employé pour le saint Fondateur. Le culte qui lui était rendu depuis 95 ans dut être suspendu en raison d'un décret d'Urbain VIII (1634) qui prescrivait que ce serait désormais une sentence pontificale qui déciderait en ce qui regarde les canonisations, sauf pour les saints déjà objets d'un culte public depuis plus de cent ans. En 1806, les Barnabites introduisirent normalement la cause auprès de la Congrégation des Rites. Mais, dans le désir d'accélérer le processus, ils pensèrent demander au pape la dispense du décret cité ci-dessus. C'est ainsi que fut restitué à Antoine-Marie Zaccaria le titre de Bienheureux qu'il avait conservé pendant près d'un siècle. Léon XIII dispensa ensuite du quatrième miracle requis.

SAINT ALEXANDRE SAULI

de Milan, 15.02.1534 – 11.10.1592 à Calosso (Asti)

inhumé dans la cathédrale de Pavie

*6e général de l'Ordre, évêque d'Aleria (Corse), puis de Pavie. Patron de la jeune étudiante barnabitique.**Cause :*

début du procès diocésain et, en même temps, introduction de la cause : 1623, sous Grégoire XV

vénérable : 1732, sous Clément XII

approbation des miracles : 1741

bienheureux : 1741, sous Benoît XIV

saint : 11.12.1904, sous Pie X

miracles :

1 - Frère Lorenzo Obez, barnabite : guérison instantanée, à l'article de la mort, d'une fièvre maligne ; Pavie 1674

2 - Carlo Bertol : paralysie aiguë ; Pavie 1678

3 - Carlo Riva : paralysie des membres inférieurs ; Monza 1741

4 - Maria Canessa : scrofule tuberculeuse ; Cervione (Aleria) 1889

SAINT FRANÇOIS-XAVIER MARIE BIANCHI

d'Arpino (Frosinone), 2.12.1743 – 31.01.1815 à Naples
 inhumé d'abord à S. Giuseppe a Pontecorvo, puis à S. Maria di Caravaggio (Naples)
Apôtre de Naples

cause :

début du procès diocésain : 1816
 introduction de la cause : 1822 sous Pie VII
 vénérable : 1857, sous Pie IX
 approbation des miracles : 1892
 bienheureux : 1893, sous Léon XIII
 saint : 21.10.1951, sous Pie XII

miracles :

1 - Maria Rosa Casabona : apoplexie ; Naples, 1816
 2 - Filomena Varazzo : eczéma impétigineux ; Naples, 1866
 3 - Giuditta Santivecchi : cancer de l'estomac ; Pérouse, 1933
 4 - Vincenzo De Rosa : oto-mastoidite suppurante ; Naples, 1937

VÉNÉRABLE MONSEIGNEUR CARLO BASCAPÈ

de Milan, 15.10.1550 – 06.10.1615 à Novare

inhumé à S. Marc de Novare

11e supérieur général de l'Ordre, évêque de Novare, appelé "un autre saint Charles »

cause :

début du procès diocésain : 1906 ; rapidement abandonné par manque de témoignages oraux. Repris en 1952 dans la commission historique diocésaine (1).
 inauguration du procès d'information : 10.05.1966
 vénérable : 19.12.2005

 (1) Quand il n'est pas possible d'organiser une cause grâce aux témoignages assermentés des contemporains du serviteur de Dieu, on recourt à la *Section historique* (instituée par Pie XI en 1925), où la preuve de la sainteté est basée, non plus sur les témoignages oraux, mais sur les documents écrits, examinés selon les lois de la méthode historique la plus rigoureuse. La *Section historique* est appelée *Commission historique* si elle est instituée dans le diocèse.

Notons en passant que la statue de Bascapè se trouve sur la flèche n° 15 de la cathédrale de Milan.

SERVITEUR DE DIEU, PÈRE ANTONIO MARIA PAGNI

de Pescia (Pistoia), 21.12.1556 – 26.01.1624 à Pescia

inhumé à Ste Maria Annunziata (Pescia)

Fondateur de la Congrégation de l'Annunziata qu'il a lui-même unie à l'Ordre des Barnabites.

Cause :

début du procès diocésain : 1827
 ce procès fut repris en 1941 dans la Section historique. La cause est arrêtée (cause dormante).

VÉNÉRABLE BARTOLOMEO CANALE

de Milan, 10.12.1605 – 27.01.1681
 inhumé dans l'église S. Maria del Carrobiolo (Monza)
Maître spirituel et auteur de livres ascétiques

cause :
 début du procès diocésain : 1692
 introduction de la cause : 1893, sous Léon XIII
 vénérable : 26.07.1948

SERVITEUR DE DIEU MONSEIGNEUR RAIMONDO RECROSIO

de Verceil, 1.10.1657 – 22.05.1732, à Bollène (Nice)
Théologien du divin amour et évêque de Nice

cause :
 début du procès diocésain : 1752
 réouverture du procès : 1895
 mais la perte du procès de Nice a bloqué la cause.

VÉNÉRABLE DON FRANCESCO MARIA CASTELLI

de Sant'Anastasia (Naples), 19.03.1752 – 18.09.1771 à Sant'Anastasia (Naples)
Le "saint Louis" des Barnabites

cause :
 début du procès diocésain : 5.02.1876
 introduction de la cause : 2.12.1883 sous Léon XIII
 le manque de documents a causé l'arrêt de la cause en 1942
 réouverture du procès : 2005, 2008

SERVITEUR DE DIEU PÈRE GIACOBBE PRISCOLO

de Naples, 1.06.1761 – 17.06.1853
 inhumé en l'église S. Maria di Caravaggio (Naples)
 « *Vivant exemplaire de toute vertu chrétienne et religieuse, vivant oracle de conseils prudents et expérimentés* »

cause :
 début du procès diocésain : 1926
 la cause a subi un coup d'arrêt

SERVITEUR DE DIEU PÈRE FORTUNATO REDOLFI

de Zenano (Brescia), 8.11.1777 – 8.04.1850 à Monza
 inhumé dans l'église S. Maria di Carrobiolo (Monza)
Fondateur des premiers patronages pour la jeunesse

cause :
 début du procès diocésain : 1888
 introduction de la cause : 1919 sous Benoît XV

validité des procès : 1938, sous Pie XI
commission anté-préparatoire des vertus : 14.06.1966 sous Paul VI

VÉNÉRABLE PÈRE KARL HALFDAN MARIE SCHILLING

de Christiania (actuellement Oslo, Norvège), 9.06.1835 - 2.01.1907 à Mouscron (Belgique)
inhumé dans l'église du Sacré-Cœur à Mouscron.

Peintre norvégien converti

cause :

début du procès diocésain : 1924

introduction de la cause : 1946, sous Pie XII

validité des procès : 1952

commission anté-préparatoire des vertus : 10.10.1961 sous Jean XXIII

commission préparatoire : 20.12.1966 sous Paul VI

vénérable : 19.09.1968 sous Paul VI

VÉNÉRABLE PÈRE CESARE MARIA BARZAGHI

de Côme, 28.03.1863 – 4.05.1941 à Lodi

Apôtre de Lodi

cause :

début du procès diocésain : 1949

approbation des écrits : 1954

introduction de la cause : 14.03.1966 sous Paul VI

vénérable : 6.07.1993 sous Jean-Paul II

VÉNÉRABLE PÈRE VITTORIO DI MARINO

de Villaricca (Naples), 7.06.1863 – 16.07.1929 à Naples

inhumé dans l'église de S. Giovanni à San Felice a Cancelllo (Caserta)

Émule du saint Fondateur dans la profession de médecin et dans l'exercice de la charité

cause :

début du procès diocésain : 1953

vénérable : 21.12.1992 sous Jean-Paul II

SERVITEUR DE DIEU PÈRE GIOVANNI SEMERIA

de Coldiroli (Imola), 26.09.1867 – 15.03.1931 à Sparanise (Caserta)

Apologiste et Serviteur des orphelins

cause :

introduction de la cause : 1984

votum sur les écrits : 1988

VÉNÉRABLE DON LUIGI MARIA RAINERI

de Turin, 19.11.1895 – 24.11.1918 à Crespano Veneto

inhumé dans l'église de Jésus adolescent à Gênes
Étudiant barnabite mort au front

cause :

début du procès diocésain : 1959

introduction de la cause : 15.11.1966 sous Paul VI

positio super virtutibus (position sur les vertus) : 11.11.1990 sous Jean-Paul II

SERVITEUR DE DIEU MONSEIGNEUR ELISEO COROLI

de Corano di Castelnuovo Val Tidone (PC), 9.02.1900 -29.07.1982 à Bragance du Parà (Brésil)

Évêque en Amazonie, fondateur des sœurs missionnaires de la petite sainte Thérèse

cause :

procès diocésain : 1996

introduction de la cause : 2004

VÉNÉRABLE DON SERAFINO GHIDINI

de Viadana (MN), 10.01.1902 – 13.01.1924 à Crémone

inhumé dans l'église Saint-Luc (Crémone)

Étudiant barnabite

cause :

début du procès diocésain : 1967

vénérable : 2.07.1994 sous Jean-Paul II

Note

Pour rendre plus clairs certains termes employés, nous donnons un bref aperçu des étapes principales des procès canoniques.

Procès ordinaires d'information (diocésains) : récolte des renseignements, effectuée sous l'autorité de l'évêque, dans le diocèse où est mort le serviteur de Dieu, pour donner l'assurance au Saint-Siège de la renommée de sainteté. En outre, récolte des écrits du serviteur de Dieu et procès sur l'obéissance aux décrets d'Urbain VIII appelés "*de non cultu*" (signalant qu'aucun culte n'est rendu au défunt en question). Une fois le procès arrivé à Rome et ouvert juridiquement, a lieu l'examen des écrits du serviteur de Dieu et leur approbation. Suit alors l'étude de la renommée de sainteté par les juges romains qui permet d'insérer la cause dans la liste officielle auprès de la Congrégation des Rites. Cet acte s'appelle : introduction de la cause.

Après l'introduction de la cause et l'approbation du procès diocésain "*de non cultu*", le Saint-Siège institue dans le diocèse un autre procès, appelé procès apostolique, où on examine à nouveau les procès précédents pour en déclarer la validité.

Une fois reconnues héroïques les vertus pratiquées par le serviteur de Dieu, le pape le proclame vénérable. Les témoignages des hommes étant terminés, on attend le témoignage de Dieu à travers les miracles.

Après un miracle reconnu authentique par le Saint-Siège (décret d'approbation), on procède à la béatification. Le "candidat" est déclaré : bienheureux.

Un autre miracle conduit le bienheureux à l'honneur des autels (canonisation)

Tels étaient les principaux des 112 actes juridiques requis, jusqu'en 1983, pour chaque cause. Cette année-là, le procès canonique de béatification et de canonisation a été modifié par la constitution apostolique *Divinus perfectionis Magister* (Le divin Maître de la perfection). Des modifications successives et des simplifications concernant les procès diocésains furent apportées en 2007 par l'instruction *Sanctorum Mater*.

397

16

BARNABITES ET SAINTS

(517)

Cet appendice ne veut être qu'une esquisse et un stimulant pour une recherche qui serait neuve et d'un grand intérêt.

Nous donnons, en ordre alphabétique – même si elle est incomplète – la liste des Saints ou, de toute façon, des personnes en marche vers la canonisation, qui eurent des rapports avec notre Ordre et ses membres.

Nous omettons l'indication de nos patrons Charles Borromée et François de Sales.

Pour le thème de la prophétie, nous pourrions chercher à identifier ces « divers saints et saintes » dont parle le Fondateur (*Lettre VII*) et auxquels fait allusion le père Secchi dans sa Synopse, pp.87-90 et 138-139, à savoir la bienheureuse Arcangela Panigarola et le bienheureux Amadeo João da Silva y Menezes.

Alfonsa Clerici
 Alfonso de Liguori
 Andrea Avellino
 Andrea Ferrari
 Antonio Giannelli
 Caterina Volpicelli
 Clotilde de Savoie
 Contardo Ferrini
 Filippo Neri
 Francesca delle Cinque Piaghe
 Françoise de Chantal
 Giovanni Bosco
 Giovanni da Trira
 Giovanni Leonardi
 Giuseppe Calasanzio
 Ignazio di Loyola
 Innocenzo XI
 Julien Aymard
 Leonardo da Porto Maurizio
 Luigi Gonzaga
 Luigi Talamoni
 Madeleine Sophie Barat
 Maria Vittoria Strada
 Marie Euphrasie Pelletier
 Paolo della Croce
 Pio V
 Pio Brunone Lanteri
 Roberto Bellarmino
 Vincenzo Morelli
 Vincenzo Pallotti
 Vincenzo Romano
 Vincenzo Strambi
 Vittoria Angelini

Pour la plupart de ces personnes, on verra : *I Barnabiti nel IV centenario* (Les Barnabites lors de leur 4e centenaire), pp. 43 sv. Pour Filippo Neri, cf. G. Cagni, *San Filippo Neri e i Barnabiti*, en "Barnabiti studi", 122/1995, 165-269. Sur Luigi Talamoni, ancien élève de l'institut Villorosi et fondateur des sœurs "misericordine", cf. *Un santo per il nuovo millennio* (Un saint pour le nouveau millénaire), "Eco dei Barnabiti", 2004/1, p. 45sv. Sur Alfonsa Clerici, sœur "preziosina" et sœur du

père Idelfonso, cf. "Eco dei Barnabiti", 2004/4, 36-38.

400

9

LES BARNABITES ET LA CULTURE

(518)

Nous donnons une liste succincte et purement indicative des Barnabites qui, au cours des siècles, se sont signalés dans les divers domaines de la culture sacrée et profane.

E. Lucatello, dans son livre *Prete scienziati* (Prêtres savants), Milan, 1949, a passé en revue 94 personnages ; parmi eux figurent pas moins de 22 Barnabites.

Pour de plus amples renseignements, nous renvoyons à Boffito, surtout aux différentes voix de l'Index (Accademia, Apologetica, Archeologia, etc.).

Ce serait un beau sujet de recherche que de passer en revue les Barnabites qui eurent des charges universitaires ; ici, (et dans le texte au § 216), nous ne faisons que quelques allusions fragmentaires. Quant aux élèves des écoles des Barnabites qui se sont signalés par la science et leurs ouvrages, nous renvoyons à *I Barnabiti nel IV centenario*, pp. 351-388, mais où on ne nous donne qu'une liste incomplète.

Pour des informations ultérieures, voir les chapitres 15 et 26.

Sainte Écriture

A. Corio (1606-1679) a publié deux grands commentaires exégétiques du Pentateuque : *Concordantiae morales* et *Pharao flagellatus* (*Concordances morales* et *Pharaon flagellé*). **C. Vercellone** (1814-1869) commença la publication des *Varianti della Volgata* et du *Codice greco Vaticano B* (*Variantes de la Vulgate* et du *Codex Vaticanus B*).

G. Rizzi (1950-) a travaillé à la *Sinossi ebraico-greco-aramaica* (Synopse hébraïque-grecque-araméenne) des "Prophètes mineurs" et a publié *Le antiche versioni della Bibbia* (Les anciennes traductions de la Bible) et *Le versioni italiane della Bibbia* (Les traductions italiennes de la Bible). Voir le § 372.

Liturgie

A. Gabuzio (1551-1627) a rédigé à la demande de Paul V le *Rituale Romanum* (Rituel romain).

B. Gavanti (1569-1638) est appelé le "Prince des liturgistes", auteur du très célèbre et plusieurs fois édité *Thesaurus sacrorum rituum* (Trésor des rites sacrés) ainsi que de notre *Cérémonial*.

A. Baravelli (1827-1905) collabora à la compilation des *Decreta authentica Congregationis sacrorum Rituum* (Décrets authentiques de la Congrégation des saints Rites).

Théologie et spiritualité

GA. Bossi (1590-1665), théologien et juriste. Ses ouvrages de morale furent plusieurs fois cités par saint Alphonse de Liguori.

B. Canale (1605-1681), éminent maître spirituel, écrivit de *Diario spirituale* (Journal spirituel) et *La verità scoperta al cristiano* (La vérité découverte au chrétien).

A. Corio (1606-1679), pour sa claire exposition de la grande vérité mariale fut appelé "le docteur de l'Immaculée".

A. Maderni (1617-1685) est l'auteur du *Cursus theologicus* (Cours de théologie) apprécié et souvent cité par Benoît XIV.

G. Pozzobonelli (1655-1718), grand connaisseur de saint Thomas, publia 6 volumes de *Quaestiones selectae* (questions choisies) sur la théologie.

T. Danielli (1656-1706), écrivit les *Quaestiones scholasticae de Immaculata conceptione Mariae Virginis* (Questions scolastiques sur la conception immaculée de Marie) et exprima la salutation angélique par le "très pur anagramme : *Deipara inventa, sum ergo immaculata*" (trouvée mère de Dieu, je suis donc immaculée).

R. Recrosio (1657-1732) composa deux œuvres magistrales : *Theologia moralis regularium* (Théologie morale des réguliers) et *Apparatus theologiae moralis* (Traité de théologie morale).

M. Maccabei (1672-1748), Consultant au Saint-Office, il donna un jugement favorable sur l'œuvre du jésuite Gallifet concernant la dévotion au Sacré-Cœur, traditionnelle chez les Barnabites, qui

dirigèrent en Italie l'Apostolat de la Prière pendant plus de cinquante ans.

C. Quadrupani (1740-1807), auteur des *Documenti per istruzione e tranquillità delle anime* (Documents pour l'instruction et la tranquillité des âmes), traduit en de nombreuses langues et qui a connu plus de 60 éditions.

L. Lambruschini (1776-1854), cardinal, est l'auteur de la *Dissertatio polemica sull'immacolato concepimento di Maria* (Dissertation polémique sur la conception immaculée de Marie). « Tout le mérite de cette définition revient vraiment au cardinal Lambruschini qui a beaucoup poussé à ce sujet » (Pie IX).

A. Teppa (1806-1871), auteur ascétique renommé.

M. Favero (1885-1965), auteur ascétique connu, auteur de l'ouvrage en quatre volumes intitulé *Ad quid venisti ?* (Dans quel but es-tu venu?) et des *Riti barnabiticci* (Rites barnabites). Ces ouvrages méritent d'être signalés pour le "caractère barnabite" dont ils sont imprégnés.

A. Gentili (1937-), co-auteur avec Andrea Schöller du "Manuel de méditation" *Dio nel silenzio* (Dieu dans le silence). Il s'est chargé de la première édition de la *Nube della non-conoscenza* (Nuage de la non-connaissance) d'un auteur anglais inconnu du 14^e siècle, et de la publication de l'*Orationis mentalis analysis* (Analyse de l'oraison mentale) du père La Combe. Il a dirigé la série des "Quaderni di Eupilio" (Cahiers d'Eupilio) devenus plus tard "Quaderni di Campello" (Cahiers de Campello) avec des essais de spiritualité, devenus plus tard des livres. Cf. § 374.

Droit canonique

G. P. Paravicini (1641-1714), publia la *Polyanthea sacrorum canonum coordinatorum* (Recueil des saints canons coordonnés) en 3 volumes in-folio.

L. Ferrari (1831-1907) est l'auteur apprécié du *De statu religioso commentarium* (Commentaire de l'état religieux).

Histoire et bibliographie

C. Bascapè (1550-11616), historien et juriste, a rédigé les *Constitutions* (1579), et a publié la *Vie* de saint Charles Borromée et l'histoire du diocèse de Novare.

A. Tornielli (1543-1622), avec le père Bascapè, il a commencé la compilation des *Annales sacri* terminées par Baronio.

G. Graniello (1834-1896), cardinal, a publié les *Tavole crononogiche-critiche della Storia della Chiesa universale* (Tables chronologiques et critiques de l'Histoire de l'Église universelle) avec l'aide du père Bilio.

O. Premoli (1864-1928), historien ecclésiastique et auteur de l'*Histoire des Barnabites* en 3 volumes.

G. Boffito (1864-1944), grand bibliophile et bibliographe, est l'auteur de la très appréciée *Biblioteca barnabita*.

G. Cagni (1922-), historien et paléographe, s'est chargé, avec le père F. Ghilardotti de la publication intégrale des écrits du saint Fondateur et, en qualité de directeur de la revue "Barnabiti studi", a publié des recherches fondamentales et inédites sur notre histoire.

A. Gentili (1937-) s'est chargé, avec Annibale Zambarbieri, de la publication de la correspondance et des journaux inédits du père Semeria, ainsi que des actes du procès de l'Inquisition à charge du barnabite, de la part du Saint-Office.

S. Pagano (1949-), évêque, a fait des recherches historiques sur les Barnabites (sur ce sujet, cf. "Barnabiti studi"). Il a également publié d'importants fonds d'archives en qualité de préfet des Archives secrètes du Vatican. Méritent une attention particulière ses études sur Galileo Galilei (Galilée). Cf. le § 378.

Philosophie et pédagogie

R. Baranzano (1890-1622), vulgarisateur du système de Copernic et initiateur, avant Descartes, de

la science expérimentale.

S. Gerdil (1718-1802), cardinal. 20 volumes recueillent les œuvres de ce théologien, philosophe, controversiste célèbre. Son *Anti-Émile*, écrit contre Rousseau, est très connu.

E. Pini (1739-1825), grand mathématicien et géologue ainsi que philosophe. Il publia la *Protologia*, essai de théologie, couronné par l'Académie française.

D. Bassi (1875-1940), étudia la Patristique (saint Augustin) et pédagogue apprécié ; il est, entre autres, l'auteur de *La sagesza nella educazione* (La sagesse dans l'éducation).

A. Teppa (1806-1871), auteur des *Avvertimenti per gli educatori ecclesiastici della gioventù* (Instructions pour les éducateurs ecclésiastiques de la jeunesse) (1868) dont s'inspira saint Jean Bosco pour élaborer sa "méthode préventive).

V. Cilento (1903-1980), professeur ordinaire à l'université de Naples et expert en philosophie antique (néoplatonicienne) et de la pensée médiévale. Il a traduit les *Ennéades* de Plotin et publié d'intéressants essais sur le *Medioevo scolastico e monastico* (Le Moyen-Âge scolastique et monastique). Cf. le § 376.

E. Hennings (1928-) a étudié la philosophie moderne et la pensée existentialiste.

Archéologie

L. Bruzza (1813-1883), fondateur de la "Société des érudits en archéologie chrétienne" qui accueillait entre autres de Rossi et Marucchi. Il est l'auteur du *Regesto della Chiesa di Tivoli* (Répertoire chronologique des actes de l'Église de Tivoli) et des *Iscrizioni antiche vercellesi* (Inscriptions antiques de Verceil), ouvrage que Mommsen a déclaré incomparable.

U. Fasola (1917-1989), membre de la commission pontificale d'Archéologie sacrée, il a dirigé les fouilles dans plusieurs catacombes de Rome, parmi lesquelles celles du *Cimetière Majeur*, où il a fait d'importantes découvertes archéologiques, et celles de sainte Thècle.

Égyptologie

L. Ungarelli (1779-1845), héritier du travail de Champollion, il écrivit la *Interpretatio obeliscorum Urbis* (Interprétation des obélisques de Rome) et il fonda, à la demande de Grégoire XVI, le musée égyptien du Vatican.

Assyriologie

L. Cagni (1929-1998), orientaliste, enseignant de la langue et de la littérature accadienne à l'Institut universitaire oriental de Naples. Son fichier est digne de mémoire et est en cours de publication.

Physique

F. de Regibus (1720-1794), auteur des *Institutiones geometriae* (Institutions de géométrie) et grand expert en hydraulique. Il fut le premier à installer dans les écoles Arcimboldi le cabinet de physique.

P. Frisi (1728-1784), très connu dans toute l'Europe pour ses études sur la forme et la grandeur de la terre. Il fut membre de l'Académie des Sciences de Paris.

F. Stella (1745-1800). Il fut le premier à utiliser l'hydrogène pour les aérostats, précédant les célèbres expérimentations de Charles.

P. Configliachi (1777-1844), physicien renommé, il succéda à Volta dans la chaire de physique à l'université de Pavie. Son frère Luigi (1787-1864) fut professeur d'histoire naturelle à l'université de Padoue.

G. Cavallieri (1807-1874) est l'inventeur de nombreux instruments d'optique et des projections lumineuses à distance.

Architecture

L. Binago (1551-1627) est l'auteur du projet de l'Escorial de Madrid et de nombreux édifices civils et religieux.

G. A. Mazenta (1565-1635), esprit encyclopédique, se signala dans l'art architectonique. Parmi ses constructions les plus renommées figurent notre église Saint-Paul à Bologne et la cathédrale de la même ville.

Astronomie

F. Denza (1834-1894) modernisa l'Observatoire du Vatican dont il fut aussi le directeur.

Sismologie

T. Bertelli (1826-1905), premier chercheur en micro-sismologie et inventeur du "Tromometro Bertelli" (sismographe Bertelli).

C. Melzi (1851-1929) fut un sismologue et historien de la science.

Musique

G. Sacchi (1726-1789), profond connaisseur de la musique grecque et auteur de nombreux ouvrages sur les théories musicales de son temps.

Littérature

P. Nicéron (1685-1738) recueillit en 42 volumes les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*.

S. Corticelli (1690-1758), puriste modéré, est l'auteur célèbre de la première grammaire de la langue italienne qui connut pas moins de 50 éditions.

O. Branda (1710-1776) revendiqua la supériorité de la langue toscane sur les dialectes italiens. Célèbre est sa polémique avec Parini, dont il fut le professeur, à propos de la langue toscane.

G. Rosasco (1722-1795) écrivit le *Rimario toscano* (dictionnaire des rimes toscanes) et fut académicien de la Crusca.

C. Scotti (1759-1821), disciple de Parini, fut le maître et l'inspirateur de Manzoni.

G. B. Spotorno (1788-1844), homme d'une très vaste culture. Il fut le premier historien de Christophe Colomb et enseigna l'éloquence latine à l'université de Bologne.

P. Venturini (1800-1850) jouit d'une grande renommée de lettré et fut choisi pour enseigner les lettres à l'université de Bologne.

P. Rosati (1834-1915) fut un poète latin apprécié et ami intime de Giovanni Pascoli.

G. Gariolo (1924-), expert de la littérature latino-américaine et professeur à l'université de Buffalo (U.S.A)

Œcuménisme

A. Schouvaloff (1804-1869), russe converti et inspirateur d'un grand mouvement pour le "retour" de l'Église gréco-russe à l'unité. Il écrivit *Ma conversion*, document de grande valeur autobiographique.

C. Tondini (1839-1907) fonda et diffusa dans toute l'Europe l'Association de prières pour l'unité chrétienne : il fut partisan de la réforme du calendrier russe, de l'unification de la date de Pâques et des concordats entre les pays de confession orthodoxe et le Saint-Siège.

E. Sironi (1938-), professeur d'œcuménisme dans les facultés ecclésiastiques de Venise, Rome et Bari. Il a recueilli quelques-uns de ses nombreux essais dans *Tornare al centro. Ecumenismo nella preghiera* (Revenir au centre. Œcuménisme dans la prière).

Apologétique

G. Semeria (1867-1931) fut apologiste, orateur sacré, conférencier, chapelain du Commandement suprême durant la première Guerre mondiale, fondateur de l'Œuvre nationale pour le Sud de l'Italie et "Serviteur des Orphelins". Ses intérêts culturels furent très vastes. Ses ouvrages les plus remarquables concernent les premières décennies du Christianisme, tant sous le profil biblique que dogmatique et liturgique.

10

**QUELQUES TEXTES
SUR NOTRE SPIRITUALITÉ**

(519)

préliminaires

la préface de "l'histoire" de Gabuzio

le "commentaire sur l'état religieux"

le "décret sur le renouvellement de la Congrégation"

le "charisme paulinien"

la pensée de trois étudiants barnabites

caractère humaniste de la physionomie du Barnabite

*un philosophe, un lettré, un ecclésiastique et un
politique*

AVANT-PROPOS

1- La préface de l'*Histoire* de Gabuzio nous paraît remarquable pour deux raisons.

Avant tout, elle réunit dans une synthèse claire les deux composants de la "formule" des Clercs réguliers : *engagement ascétique* (qui culmine dans la profession des vœux) et *l'activité apostolique*. En pratique, Gabuzio voit dans les Clercs réguliers des prêtres qui ont saisi jusqu'au fond les exigences d'un perfectionnement intérieur découlant du sacerdoce même. Il n'y a donc pas opposition entre vie religieuse et vie apostolique, mais la greffe de la première sur la seconde ou, si l'on préfère, l'évolution de la seconde vers la première.

La deuxième raison réside dans l'intention de trouver, pour la "formule" des Clercs réguliers, ses pierres d'attente et ses précédents. Cédant peut-être un peu aux habitudes du temps, Gabuzio commence sa recherche dès les temps des Apôtres. C'est un fait que, en omettant toute formulation juridique, les Apôtres et leurs successeurs immédiats ont saisi tout de suite la nécessaire relation entre l'engagement personnel et le ministère sacré. Autrement, comment s'expliquerait l'interrogation de Pierre, après la conversation du Seigneur Jésus avec le jeune homme riche ? Pierre lui aussi démontre qu'il adhère à la logique des conseils évangéliques !

La documentation historique de Gabuzio se fait un peu à la fois plus éclairante et place les Clercs réguliers comme héritiers du mouvement de renaissance spirituelle que fut la "Devotio moderna". Des pages de Gabuzio émerge clairement ce que nous pourrions appeler l'auto-conscience que les premières générations barnabites eurent de la nature et des finalités de leur institut.

Le document de Gabuzio est cité intégralement ici, dans une première traduction italienne (et donc aussi première traduction française), en raison du grand apport qu'il peut, à notre avis, donner à l'histoire de notre spiritualité.

2 - Suit une page du *De statu religioso Commentarium* (Commentaire concernant l'état religieux) écrit par le père Ferrari en 1896. Ce canoniste donne les traits les plus proprement ascétiques de notre spiritualité, mais sa dimension apostolique échappe à la présentation du père Ferrari.

3 - Le concile Vatican II (1962-1965) a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire des instituts religieux dont la "mise à jour" s'est traduit par la rédaction de nouvelles règles. L'événement inaugural de cette "nouvelle époque" a été le chapitre général extraordinaire de 1967, dont nous allons reproduire le *Décret sur le renouvellement de la Congrégation*.

4 - L'invitation du Concile à mettre en lumière "l'inspiration originelle" (*Perfectae caritatis*, n° 2) de chaque institut a conduit le chapitre général de 1994 à définir le "charisme paulinien" de notre Ordre.

5 - Suivent quelques textes d'étudiants en théologie, déjà parus sur "l'Eco dei Barnabiti", janvier-février 1966, 4-7, qui visent à donner une description "actuelle" et dans la lumière conciliaire, de la spiritualité de la Congrégation. Dans un *Manuel* destiné à la jeunesse barnabite, il nous a semblé juste de citer aussi cette contribution à l'étude de notre esprit.

6 - Toujours dans l'optique de la formation, a été repris l'intervention du père A. Gentili à la Réunion des formateurs (2008) sur le "Caractère humaniste de la physionomie du Barnabite".

7 - Passant finalement aux témoignages de tiers, nous présentons avant tout un écrit de monseigneur Francesco Olgiati (1886-1962), professeur de philosophie à l'Université catholique de Milan, sur "*La physionomie des Barnabites*". Elle nous paraît donner une image globale des aspects caractéristiques de notre esprit.

Nous avons déjà indiqué (aux § 49n et 313n) les deux textes du cardinal Pacelli et de Pie XI. Ils

peuvent fournir d'utiles points de départ pour une "définition" de notre spiritualité.

À l'occasion du 450e anniversaire de l'approbation pontificale de notre Ordre (1983), trois illustres personnalités se sont risquées à cueillir les aspects caractéristiques des Barnabites. Il s'agit de Carlo Bo (1911-2001), de l'Université d'Urbino ; de Giovanni Saldarini (1924-2011), futur cardinal de Turin et d'Oscar Luigi Scalfaro (1918-2012), futur président de la République (cf. "Eco dei Barnabiti", janvier-avril 1984, 18 : *Pardon, comment caractériseriez-vous les Barnabites ? Ils répondent...*).

LA PRÉFACE DE L' HISTOIRE DE GABUZIO

1. Christ, fondateur et modèle de la vie religieuse.

Commençant à décrire, à la gloire de Dieu et avec son aide, les origines et le développement de notre Ordre, j'ai estimé qu'il n'était pas hors de propos de me reporter à l'origine des clercs qui embrassèrent la discipline régulière et de démontrer brièvement et selon la méthode historique, qu'une telle institution n'est pas une nouveauté dans l'Église de Dieu (point de vue que certains soutiennent erronément), et qu'elle n'est pas due uniquement à une initiative humaine, mais plutôt à la volonté et à l'action de Dieu, en tant qu'elle fut instituée par le Christ et que, transmise par les apôtres, elle est arrivée jusqu'à nos jours.

Tournons-nous donc vers le principe de tout notre bien : le Fils unique de Dieu, le Christ, notre Seigneur. Ayant, dans son immense amour, sauvé l'humanité et voulant donner à l'Église une organisation parfaite, il la dota et décora, en plus de beaucoup d'autres très saintes institutions et charges, surtout des divers ordres des ministères sacrés.

Et avant tout, comme le dit saint Paul, il choisit certains comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres, enfin, comme pasteurs et docteurs, pour la perfection des fidèles, pour le travail du ministère et pour l'édification de son Corps qui est l'Église.

Pour l'embellir encore plus, il choisit septante-deux disciples et les envoya, deux par deux, devant lui. À leur suite, vinrent d'autres et d'autres encore prêtres et ministres que nous appelons, sous un seul nom que nous avons reçu des anciens, "clercs", de la même façon que nous appelons évêques les successeurs des apôtres.

Approuvés par l'autorité divine et apostolique, les clercs méprisèrent les biens terrestres et y renoncèrent : ils se consacrèrent au culte divin, à la diffusion de l'Évangile dans le monde et au salut des âmes. Unis entre eux par le lien de la sainte charité, ils servirent Dieu dans la chasteté et, soumis à leur propre évêque, ils brillèrent devant les autres comme des exemples de la perfection chrétienne.

Le Christ lui-même, maître de toutes les vertus, indiqua cette voie de perfection par l'exemple de sa vie très sainte et ses paroles claires, et il voulut que ses disciples la suivent. De fait, prévoyant que pour embrasser une vie céleste comme l'est la vie chrétienne, nous devrions d'abord enlever tout obstacle (en particulier les richesses, les plaisirs et l'abus de sa volonté propre), lui-même vécut dans une très grande pauvreté, chasteté et obéissance au Père et à la Vierge Mère. Ainsi, par la parole et l'exemple, il poussa avec amour les hommes, et surtout les ministres sacrés, à suivre ses pas.

2. Preuves tirées des Évangiles

En effet, que signifient d'autre, sinon un détachement absolu des choses caduques, ces paroles : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple ?* Que démontrent, sinon une invitation salutaire à la chasteté, ces paroles : *Il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le Royaume des Cieux ; qui peut comprendre, qu'il comprenne ?* Que signifient d'autre, si ce n'est une complète abnégation de soi-même et une obéissance à la volonté d'autrui, ces avertissements : *Celui qui veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me*

suive ? Et : *Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ?* Et, enfin, à ce jeune homme qui l'interrogeait, il résuma ainsi tous les conseils : *Si tu veux être parfait, va, prends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, viens et suis-moi.*

3. *Les apôtres embrassent une forme de vie plus parfaite*

Ce genre de vie plus parfaite, enseignée par le Christ par sa parole et son exemple, fut embrassé et suivi avant tout par les apôtres, qui le transmirent aux fidèles et en particulier aux clercs. Que les apôtres aient suivi ce chemin, on ne peut le mettre en doute, du moment que saint Pierre, leur chef, dit au nom de tous : *Voici que nous avons tout laissé et t'avons suivi.* Augustin, Bernard, Thomas d'Aquin et beaucoup d'autres confirment, en se référant à ces paroles, que les apôtres pratiquèrent non seulement la pauvreté, mais aussi la chasteté et l'obéissance. De plus, en se basant sur ce passage et d'autres passages de l'Évangile, ces mêmes auteurs montrent que les apôtres se lièrent à ce triple genre de vertu, en ayant fait le vœu au Christ.

En effet, il résulte clairement des affirmations de tous les théologiens, qu'on acquiert plus de mérite et une vertu plus solide, en faisant quelque œuvre bonne par vœu plutôt que par libre volonté. Celle-ci, si elle est renforcée dans son bon propos par le moyen d'un vœu, est plus louable et supérieure à celle qui peut être changée selon son propre arbitre.

Qui, d'autre part, oserait nier que les apôtres furent parfaitement pauvres, chastes et obéissants au Christ, non seulement en vertu d'un simple propos de leur volonté, mais aussi en raison d'un vœu, et en plus d'un vœu perpétuel ? Et qu'ils se proposèrent de cultiver ces mêmes vertus que, plus tard, leurs disciples et ceux qui viendraient ensuite pratiqueraient parfaitement ? Autrement, il pourrait sembler que les disciples des apôtres et, plus tard, les autres religieux qui se sont liés par des vœux, soient, sous cet aspect, plus parfaits que les apôtres et les apôtres aient été moins religieux. Affirmer cela n'est pas seulement téméraire, mais injuste et injurieux.

On ne doit donc pas douter que les apôtres aient pleinement abandonné non seulement la possession de leurs biens et toute propriété, mais aussi leur désir d'en avoir ; et la vie conjugale, s'ils avaient une épouse ; et enfin, même leur propre liberté, et qu'ils se soient consacrés à Dieu de façon à pouvoir dire en toute vérité qu'ils avaient tout laissé. Et saint Thomas, parmi bien d'autres, enseigne expressément que les apôtres se vouèrent à toutes ces vertus qui concernent l'état de perfection, quand, après avoir abandonné toute chose, ils suivirent le Christ.

Il est donc évident que les apôtres, suivant l'enseignement du Christ, pratiquèrent la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, vertus en lesquelles consiste l'état religieux, et qu'ils les embrassèrent non seulement par un acte de libre volonté, mais par le lien des vœux. Il en résulte expressément que les apôtres posèrent les bases des Ordres religieux ; et en particulier, par leur genre de vie, qu'ils approuvèrent l'institution des Clercs réguliers ; et qu'ils dirigèrent, par leur heureux début, ces mêmes clercs vers le ministère sacré.

4. *L'exemple de l'Église au temps des apôtres.*

Comme ils l'avaient reçu du Seigneur, les apôtres transmirent cette règle de parfaite vie religieuse et de sainteté aux premiers fidèles de l'Église naissante. Voilà comment saint Luc s'exprime à leur sujet dans les *Actes des Apôtres* : *Tout le groupe des convertis n'étaient qu'un seul cœur et une seule âme et aucun d'entre eux ne disait sien quelque bien que ce soit : au contraire, tout était possédé en commun...En effet, tous ceux qui possédaient des terrains ou des maisons les vendaient et en portaient le prix aux apôtres et le leur remettaient : et ceci était distribué un peu à la fois à chacun, selon ses besoins.*

5. *Chasteté, obéissance et pauvreté, caractéristiques de la vocation sacrée*

Le renoncement aux biens et la vie commune, même s'ils furent pratiquement adoptés par tous les chrétiens de ce temps, brillèrent surtout chez les prêtres et les clercs, qui sont comme les guides d'autrui. Ils contractèrent cet engagement par quelque vœu ou promesse solennelle.

Il n'y a pas de doute que, depuis le temps des apôtres, tous ceux qui recevaient les ordres sacrés, consacraient à Dieu leur chasteté car ceci les rendrait plus aptes au service divin. Si jamais quelqu'un était déjà marié quand il se destinait aux ordres, celui-ci, comme l'affirment tous les auteurs catholiques, imitait les apôtres qui vécurent toujours en célibataires et s'abstenait de tout rapport conjugal.

De plus, chacun promettait obéissance à son évêque, comme il était expressément prescrit, selon le perpétuel et antique rite, dans les *Livres pontificaux*.

Ce double engagement est encore en vigueur dans la tradition de l'Église. En effet, ceux qui sont admis aux ordres sacrés sont obligés de prononcer le vœu solennel de chasteté, bien que ce ne soit pas de manière explicite, et promettent obéissance à leur propre évêque, même si cette obéissance, qui était alors observée scrupuleusement, nous voyons maintenant qu'elle est très relâchée dans le clergé séculier.

On peut faire une considération analogue pour la pauvreté, dont on ne trouve de notre temps que de très rares exemples. Mais si nous nous référons aux habitudes anciennes, nous verrons qu'il n'y a rien de plus clair que la pauvreté et la vie commune embrassée par les clercs, une fois qu'ils avaient abandonné les biens terrestres. Même si le vœu de pauvreté n'est pas lié ni même nécessaire à l'état clérical, c'était toutefois un usage ancien que les clercs qui tendaient à une vie plus parfaite, renonçaient spontanément à tous leurs biens, s'ils en possédaient et, sans rien garder pour eux-mêmes, mettaient tout en commun.

6. *La vie commune et les témoignages des saints Clément et Urbain, papes*

Il résulte, en outre, de plusieurs documents, qu'ils menèrent la vie commune.

On peut le déduire soit de ce que nous avons déjà signalé, soit, avant tout, de la *Lettre*, transcrite par Gratien dans les saints canons, que Clément, disciple et successeur de saint Pierre, écrivit au clergé de Jérusalem : *La vie commune, frères, est nécessaire à tous et spécialement à ceux qui désirent militer sous les étendards du Christ de façon irrépréhensible (c'est-à-dire aux clercs) et qui veulent imiter la vie des apôtres et de leurs disciples ; Nous vous exhortons donc à ne pas vous éloigner de cette voie tracée par les apôtres ; mais efforcez-vous de tenir les promesses faites au Seigneur, en menant la vie commune et en comprenant avec rectitude les Saintes Écritures.*

C'est pour ce motif, selon les règles apostoliques qui, selon le témoignage de Clément, étaient suivies par ces premiers clercs, que furent appelés réguliers tous ceux qui, dans la suite, suivirent leurs traces, après avoir prononcé des vœux à Dieu.

Qu'à la pratique des vertus citées ci-dessus ait été ajouté le sceau de vœux, cela apparaît par le passage de Clément que nous avons cité, comme aussi de la *Lettre* que le pape Urbain I adressa à tous les fidèles. S'adressant aux clercs, voici ce qu'il affirmait : *Vous savez certainement, mes frères, que la vie commune s'est maintenue vivante jusqu'à nos jours chez les bons chrétiens, et elle est encore florissante, grâce à Dieu, surtout parmi ceux qui furent choisis pour suivre Dieu de plus près, à savoir les clercs, comme on le lit dans les Actes des Apôtres : Tous les croyants ne formaient qu'un seul cœur et une seule âme, etc.* Un peu plus loin, il ajoute : *Que celui qui a embrassé la vie commune telle que vous la menez et a fait le vœu de ne rien posséder en propre, ne manque pas à sa promesse, mais garde soigneusement le vœu qu'il a fait à Dieu, de manière à ne pas s'attirer la damnation mais le mérite. Car, bien que le vœu soit préférable, il vaut mieux ne pas le prononcer plutôt que ne pas l'observer.* Voilà ce qu'écrivit Urbain, qui fut pape aux environs de 230.

7. *L'Église d'Alexandrie, émule de celle des apôtres*

Après les apôtres, que nous avons signalés comme les premiers auteurs de cette institution, en conformité avec l'enseignement du Christ, durant le siècle même qui fut le leur et aussi dans la suite se déclarèrent, fondés par des hommes apostoliques, de nombreuses familles de Clercs réguliers.

Ce n'est pas le cas de s'arrêter sur chacune d'entre elles. Mais on ne peut toutefois passer sous silence que c'est surtout à Alexandrie que, grâce à l'action de saint Marc évangéliste, vit le jour un

groupe d'hommes très saints qui menaient une vie presque céleste. C'est d'eux que traita le très éloquent Philon dans un de ses écrits et, après lui, Eusèbe, Jérôme, Épiphane, Cassien et d'autres nous laissèrent d'abondants témoignages.

Dans cette même ville fut fondée par les clercs dont nous avons parlé la célèbre École d'Alexandrie, d'où sortirent des hommes érudits tels que Pantène, Clément, Origène, Pierio et d'autres très fameux pour leur piété et leur doctrine.

8. *L'idéal de la vie religieuse arrive en Occident : saint Eusèbe de Verceil.*

Saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr insigne, fut le premier à introduire en Occident cette forme de vie régulière, propre aux clercs, qui s'était précédemment affirmée en Palestine et, plus tard, en Égypte et en Grèce.

Exilé à cause de sa foi catholique, Eusèbe visita les Églises orientales et connut leurs institutions religieuses affermies. Revenu en Italie, il fonda dans son diocèse de Verceil une communauté de Clercs réguliers d'une observance religieuse si remarquable qu'elle mérita plus tard les éloges de saint Ambroise : *Eusèbe, d'heureuse mémoire, sut en premier en Occident, harmoniser merveilleusement des choses si diverses que, tout en demeurant en ville, il dirigea des communautés de moines et gouverna l'Église avec la sobriété du jeûne.* Ambroise ajoute plus loin : *Chez Eusèbe, sa patience s'enracina dans la pratique de la vie monastique et, par l'exercice d'une observance plus rigide, elle acquit une plus grande résistance aux fatigues. Qui pourrait, en effet, mettre en doute que les devoirs des clercs et les institutions des moines font partie de la plus profonde essence de la vie chrétienne ?*

Voici comment s'exprime saint Ambroise qui, dans un autre discours (que certains attribuent à saint Maxime), loue l'institution de saint Eusèbe par ces paroles : *Négligeant d'autres observations, il faut surtout souligner que dans la sainte Église (de Verceil) il décida que les clercs seraient aussi des moines et que les ministères des prêtres soient exercés dans les monastères mêmes où était observée aussi une chasteté remarquable ; de cette façon, dans les mêmes personnes le mépris des choses terrestres était uni au zèle des lévites. Si tu avais vu l'ameublement du monastère, tu l'aurais jugé conforme à la règle orientale, et si tu avais aussi considéré la dévotion des clercs, tu aurais joui d'une sorte de une vision angélique.*

9. *Saint Martin de Tours "miroir des clercs et des moines"*

À la même époque, vers 330 (écrit le cardinal Baronius), saint Martin, évêque de Tours, introduisit en France, comme l'affirme, parmi d'autres, Sévère Sulpice, cet excellent genre de vie. C'est donc bien à raison que saint Pierre Damien a défini saint Martin un brillant exemple (*speculum*) des clercs et des moines, car il sut unir parfaitement les devoirs et les avantages des deux genres de vie.

10. *Saint Jérôme*

Peu après, vécut saint Jérôme, appelé à raison *doctor maximus* (le plus grand des docteurs). Ses écrits et ceux des autres attestent qu'il appartient à un ordre religieux et que, de son temps, il y avait, surtout à Rome, des clercs qui menaient la vie religieuse en commun. De cette profession de vie régulière, il parle dans une *Lettre* à Pammachius, lui disant qu'il avait voulu recevoir le presbytérat des mains de Paulin, évêque d'Antioche, à condition que ne fût lui pas enlevée la possibilité d'être moine, ce qui équivaut à dire de mener une vie consacrée à Dieu par les vœux.

De plus, l'état des autres Clercs réguliers de cette époque et des prêtres apparaît clairement des normes de vie régulière écrites par le même Jérôme pour le clerc Nepotianus, ainsi que de l'épithaphe en honneur de cette même personne.

Dans ces documents, il loue admirablement la chasteté, la pauvreté et l'obéissance et les autres devoirs de la discipline cléricale.

Mais, dans les choses humaines, on ne trouve presque rien de si parfait qui ne puisse parfois se

corrompre. Et cela se vérifia pour l'état de vie déjà illustre des clercs. En effet, déjà au temps de saint Jérôme, un bon nombre de clercs, à Rome et ailleurs dans le monde, menaient ce qui n'était qu'une ombre de vie religieuse ; ils vivaient séparément, ne recherchant que les riches revenus et le produit des offices sacerdotaux ; ils s'abandonnaient au luxe, oublieux des normes apostoliques. Très souvent, le même saint Jérôme s'élève contre leurs mœurs dépravées pour les réprover.

11. Saint Augustin

Saint Augustin, presque contemporain de saint Jérôme, réforma en Afrique cette institution tombée en décadence et fonda une communauté de Clercs réguliers qui devaient mener une vie commune avec lui et observer la règle primitive des temps apostoliques. C'est pour eux qu'il établit cette sage *Règle* de vie religieuse, qui servit de modèle non seulement pour les clercs de son temps mais aussi pour ceux qui suivirent.

Et lui-même s'appliqua à ce renouvellement avec un si grand zèle que, devenu évêque d'Hippone, il établit qu'aucun clerc ne serait ordonné s'il ne voulait pas habiter avec lui et mener une vie régulière et que l'accès aux ordres soit refusé à celui qui s'écarterait de cette règle.

Mais, dans la suite, ayant constaté par expérience que beaucoup de clercs de l'Église d'Hippone supportaient difficilement la vie commune, il changea d'avis, comme il le reconnut lui-même en parlant au peuple, et il ordonna clercs même ceux qui ne voulaient pas professer la discipline régulière. Ceux qui suivaient cette discipline furent appelés par saint Augustin *Clercs réguliers* ; les autres, libres de ces normes et vivant dans le monde (*saeculum*), furent appelés plus tard *séculiers*.

12. Les chanoines réguliers

C'est de la *Règle* de saint Augustin que tirèrent leur origine beaucoup d'autres ordres religieux. En parler ne rentre pas dans notre sujet.

Mais personne, à moins qu'il ne soit tout à fait ignorant dans cette matière, ne peut nier que l'illustre Ordre des Chanoines réguliers, qui affirme d'avoir en saint Augustin son patron et fondateur, ou mieux son réformateur, adopta la discipline même propre aux Clercs réguliers et, autrefois, en porta aussi le nom qu'il changea ensuite, en même temps que l'habit, bien qu'il demeurât toujours celui de Clercs réguliers. C'est d'eux, sous le nom de clercs, que parla le même saint Augustin dans ses discours au peuple et que, plus tard, en firent mention les conciles, les Pères, les saints canons et l'histoire. Nul ne peut donc douter que l'Ordre des Chanoines réguliers tire son origine des apôtres mêmes, comme nous l'avons montré pour les clercs.

13. Grégoire le Grand

Passons maintenant au saint pontife romain, Grégoire le Grand

Désireux de rétablir et de conserver ce style de vie apostolique des clercs, voici ce qu'il écrit à saint Augustin (de Cantorbéry ou Canterbury), évêque d'Angleterre : *Ta communauté, qui professe la règle monastique, ne doit pas vivre séparée de ses clercs dans l'Église d'Angleterre qui, depuis peu et par la volonté de Dieu, a été conduite à la foi. Il faut introduire en elle ce style de vie qui fut celui de nos pères aux premiers temps de l'Église, où tout était en commun et où personne ne déclarait sien ce qu'il possédait.*

C'est ainsi que s'exprimait saint Grégoire, qui réforma merveilleusement à Rome cette vie religieuse qu'il professait lui-même. En effet, il rassembla autour de lui les meilleurs clercs et réforma les mœurs ecclésiastiques, de façon que l'Église de Rome (comme nous l'atteste le diacre Jean dans la Vie de Grégoire le Grand) fut comme l'Église apostolique dont nous parle saint Luc ou comme celle d'Alexandrie, sous saint Marc l'évangéliste, comme l'a rappelé Philon.

14. Saint Malachie en Irlande

Sous le pontife romain Innocent II, brilla en Irlande le saint évêque Malachie. Dans la vie qu'en écrit louablement saint Bernard, se trouve ce remarquable témoignage concernant les Clercs

réguliers : *Malachie, devenu évêque de Dunes, immédiatement, selon son habitude, se hâta de rassembler parmi ses fils, pour sa consolation, une communauté de Clercs réguliers. Et voici, comme une nouvelle recrue du Christ, qu'il se prépare de nouveau pour le combat spirituel ; il endosse de nouveau pour Dieu des armes puissantes : l'humilité de la sainte pauvreté, la rigueur de la discipline cénobitique, la tâche de la contemplation, l'assiduité à la prière.*

Par ces paroles, saint Bernard nous montre clairement quels étaient les principaux devoirs des Clercs réguliers, tant avant qu'après la nomination de saint Malachie comme évêque et l'institution de la discipline cléricale dont nous avons parlé et, en même temps, il nous fait connaître le genre de vie religieuse qu'on menait de ce temps, non seulement en Irlande mais, probablement, ailleurs aussi.

15. La "Devotio moderna"

Les siècles suivants, ne manquèrent pas, en divers endroits, les tentatives d'institutions semblables. Le vénérable Thomas à Kempis dit, à côté de bien d'autres, que ce genre de vie s'affirma en Germanie depuis 1390. Le même auteur affirme explicitement, pour en avoir été le témoin, que Gérard (de Zutphen), homme renommé et très actif, et Florent (Radewijns), son disciple, tous deux remarquables par leur doctrine et leur piété, fondèrent à Deventer, ville fameuse de Germanie, un ordre de Clercs réguliers où régnait à un très haut degré l'observance régulière. Cette institution se répandit ensuite en d'autres villes de Germanie, comme l'atteste Iodoco Ascensio dans sa Vie de Thomas à Kempis. Lui-même vécut longtemps parmi les clercs, qu'il appelle réguliers, sous le maître Florent, de qui il apprit une excellente discipline. Quand il en sortit, il devint chanoine régulier de l'Ordre de saint Augustin et il décrivit avec soin la vie, la discipline et les mœurs très saintes des clercs.

Dans cet ouvrage, nous lisons, en ce qui les concerne et le concerne aussi personnellement, ce qui suit : *Uni à Florent, homme très dévot, et à ses confrères, chaque jour j'ai observé attentivement leur vie fervente et j'ai joui et me suis réjoui de leurs bonnes mœurs et des paroles aimables qui sortaient de la bouche des humbles. Je ne me rappelle pas avoir vu auparavant des hommes aussi dévots et fervents dans l'amour de Dieu et du prochain. Ces hommes, bien que vivant parmi des gens du monde n'avaient rien de la vie mondaine et ne prenaient aucun soin des affaires terrestres.*

Dans le silence de leur maison, ils s'appliquaient activement à écrire des livres ; ils s'attachaient fréquemment à la lecture sacrée et à des méditations dévotes, recourant, pour leur soulagement, à des prières jaculatoires durant leur travail. Après avoir récité de bonne heure les matines, ils allaient à l'église et, durant la célébration de la messe, ils offraient à Dieu les prémices de leurs lèvres et les soupirs de leur cœur ; dans une attitude humble, ils élevaient leurs mains pures et les yeux de leur cœur vers le ciel, désireux de se réconcilier avec Dieu par leurs prières et leurs gémissements, au moyen de l'Hostie du salut.

Le premier fondateur et le guide spirituel de cette glorieuse congrégation fut le maître Florent, homme vertueux, rempli de sagesse divine et de pénétration dans la connaissance du Christ ; humble imitateur, avec ses prêtres et ses clercs, de la forme sacrée de vie transmise par les apôtres.

Unis à Dieu, d'un seul cœur et d'une seule âme, chacun mettait en commun ce qu'il possédait et, recevant une nourriture frugale et un habit modeste, il ne pensait pas au lendemain. Puisqu'ils s'étaient spontanément consacrés à Dieu, tous étaient zélés pour l'obéissance à leur supérieur ou à son vicaire et, estimant que l'obéissance était la règle suprême, ils s'engageaient de toutes leurs forces à se dominer, à tempérer leurs passions et à freiner les mouvements de leur volonté propre. En outre, ils demandaient avec un grand désir d'être sévèrement punis pour leurs manquements et leurs négligences.

Pour cette raison régnait en eux une grande charité et une grande ferveur. Ils édifiaient beaucoup de gens par leurs paroles et leurs exemples. Ils supportaient patiemment le mépris des gens du monde et en conduisaient également un grand nombre à se détacher du monde : de fait, ceux qui, au

début, les tournaient en dérision, estimant que leur vie de renoncement était une folie, dans la suite, ramenés à Dieu et ayant fait l'expérience de la grâce de la dévotion, les proclamaient devant tous, en suivant l'impulsion de leur conscience, de vrais amis et des serviteurs de Dieu.

Beaucoup d'hommes et de femmes, ayant méprisé les consolations mondaines, se tournaient vers Dieu et, s'en tenant aux conseils de l'aimé père Florent, cherchaient d'observer les préceptes du Seigneur et de pratiquer avec une sollicitude chrétienne les œuvres de miséricorde en faveur des pauvres.

Tous ses confrères qui avaient embrassé la parole de vie aidaient Florent et resplendissaient au milieu d'un monde décadent comme des étoiles du ciel. Certains prêtres, érudits dans la science de la loi divine, prêchaient avec un grand zèle dans l'Église et, par leur prédication, les fidèles furent correctement instruits à exercer des actes de piété et à écouter la parole sacrée.

Voilà ce que nous lisons en Thomas a Kempis, dont j'ai jugé bon, arrivé ici, qu'il valait la peine de citer l'ouvrage puisque, comme dans un miroir, sont dépeintes sur le vif ces premières institutions de nos pères et ont été portées à notre connaissance les manière de vivre dont nous traiterons en temps voulu et que nous devons nous efforcer d'imiter avec diligence et de maintenir en vigueur.

16. La vie religieuse a donc toujours existé dans l'Église

Ce n'est pas le cas de recueillir d'autres témoignages pour démontrer notre entreprise. Et ceci, soit parce que nous entendons être bref, soit aussi parce que, de ce que nous avons dit, il résulte clairement que la forme de vie propre aux Clercs réguliers n'a pas été trouvée récemment, ni qu'elle est due à une initiative humaine, mais plutôt à la volonté de Dieu, comme on dit. Cette institution, promue par les apôtres et suivie par des hommes apostoliques et saints qui la transmirent à ceux qui les suivaient, a toujours existé dans l'Église, même si elle a parfois connu la décadence et parut presque éteinte, du moment que les choses humaines sont enclines à la décadence, si elles ne sont pas soutenues par un travail continu d'amélioration

17. Sa nouvelle manifestation par les Clercs réguliers, à qui appartient la Congrégation de saint Paul

Le siècle qui nous précède a été un siècle de décadence. Diverses formes de corruption des mœurs pénétrèrent dans l'Église et, à cause des insinuations diaboliques, surgirent, comme de l'enfer, de nombreuses sectes d'hérétiques qui cherchaient d'affaiblir de tous côtés la religion catholique. Parmi les autres aides que Dieu, dans son infinie clémence, a accordées pour repousser ces maux et pour défendre l'Église, nous devons rappeler en premier lieu la sollicitude pastorale des souverains pontifes et la mise en œuvre pratique des décrets providentiels du concile de Trente, ainsi que la réforme de la discipline des prêtres et des anciens Ordres religieux.

Ce n'est pas une petite contribution qu'ont apportée et que continuent d'apporter à cette réforme les nouvelles familles de Clercs réguliers que la divine Providence avait, à cette époque (ce ne fut pas le cas précédemment) suscitées en Italie.

À leur nombre appartient cette petite Congrégation dont nous apprêtons à décrire l'histoire. Instituée sous le nom et l'égide de saint Paul apôtre, elle fut d'abord approuvée par Clément VII et, dans la suite, par d'autres pontifes qui lui ont succédé. Et, largement enrichie de décrets apostoliques et de privilèges, elle s'est affirmée surtout en Italie et elle se développe avec l'aide de Dieu. (Extrait de I. A. Gabuzio, *Historia Congregationis Clericorum regularium sancti Paulli, ab eius primordiis ad initium saeculi XVII*, Romae 1852, pp. 13-26. - Extrait de I. A. Gabuzio, *Histoire de la Congrégation des Clercs réguliers de saint Paul apôtre, depuis ses origines jusqu'au commencement du XVIIe siècle*. Nous avons omis la dernière page de la *Préface* où Gabuzio illustre les critères historiographiques auxquels il veut s'en tenir).

LE DE STATU RELIGIOSO COMMENTARIUM (Commentaire de l'état religieux)

La spiritualité que nous devons suivre selon les lois et les traditions de nos prédécesseurs est celle de saint Paul, à savoir :

1. *Mépris absolu du monde* : vivre dans le monde sans être du monde, penser comme le Christ et non selon le monde.
2. *Simplicité de la conduite et humilité sincère* même pour ce qui regarde l'institut, que nous devons aimer plus que tout autre, mais estimer comme s'il était le plus petit. En effet, travaillant de toutes nos forces pour faire du bien, nous devons plaire à Dieu seul et non aux hommes, et nous glorifier uniquement dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ, de sorte que notre patron puisse dire de nous aussi : "Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu".
3. Enfin, *complète mortification, surtout de la volonté propre*, en tant que l'obéissance est comme la tête de notre institut (tiré de L. Ferrari, Rome 1896, p. 39).

LE DÉCRET SUR LE RENOUVEAU DE LA CONGRÉGATION

1. Le chapitre général extraordinaire accueille avec une foi inconditionnelle et un amour total l'appel de l'Église au renouvellement, et le transmet à tous les Barnabites, les invitant à une réflexion sincère à la lumière de l'Esprit de Dieu. Avec une actualité stimulante – dans le "printemps de l'Église" que le Concile a marqué – résonne aujourd'hui l'ardent rappel à la ferveur, adressé par saint Antoine Marie Zaccaria aux bienheureux cofondateurs : "Allons, allons, frères ! Si jamais quelque irrésolution est demeurée en nous, rejetons-la loin de nous, en même temps que la négligence : et courons comme des fous non seulement vers Dieu mais aussi vers le prochain" (*Lettre II*).

Condition préliminaire à tout renouveau

2. L'Église, malgré le péché, regarde le monde (et nous aussi, en tant que partie intégrante de l'univers) comme Dieu lui-même le regarda au moment de la création : « Dieu vit que tout cela était bon » (Gen. 1,31).

L'optimisme de l'Église est justifié par les dons et les prérogatives qui, en nous, reflètent les perfections du Créateur ; parmi elles resplendit la liberté humaine. La liberté est un don divin, un germe destiné à un développement continu, à reconquérir progressivement la meilleure partie de nous-mêmes, au-delà de nos pesanteurs et de nos esclavages. La liberté est la condition préliminaire de tout renouveau, en tant que capacité infinie d'accueillir – dans une mesure toujours plus grande et plus généreuse – les desseins de Dieu. Il est vrai que le splendide don de la liberté a été obscurci par le péché, mais la grâce du Christ la restitue à sa première splendeur et à son efficacité primitive, nous soutenant dans toutes nos responsabilités et notre autonomie personnelle.

Avec le même optimisme, le chapitre général s'adresse à tous les confrères et demande que tous – dans la liberté sincère et responsable des fils de Dieu – se renouvellent intimement dans l'Esprit (Ep 4,23) et posent ainsi la plus importante prémisses à toute mise à jour des Constitutions, des Règles, des méthodes et des structures (*Perfectae caritatis*, n.2).

Insertion dans l'Église

3. Le renouveau n'est pas possible hors de la vie ecclésiale : l'état religieux est un don du Seigneur à son Église, et celle-ci, avec la grâce divine, le conserve, le dirige, le promeut dans son admirable variété (*Lumen gentium*, n.43). Bien plus, la vie des religieux « doit être consacrée au bien de toute l'Église..., à enraciner et à consolider dans les âmes le règne du Christ, et à l'étendre dans toutes les parties du monde » (id., n.44).

La ferveur des Barnabites servira donc à « l'édification du peuple de Dieu » ; la réforme intérieure –

qui détruit la tiédeur, cette peste et la plus grande ennemie du Christ Crucifié » - se dilate dans une annonce universelle de grâce : « Déployez vos étendards car bientôt le Christ vous enverra répandre partout la ferveur et l'élan spirituel » (*Lettre V*).

Norme suprême : la charité du Christ

4. L'insertion vitale dans le corps du peuple messianique signifie pour le religieux une conscience renouvelée de son devoir spécifique de témoigner, comme le demande l'Église. L'exhortation du saint Fondateur à l'amour généreux envers le Christ exprime les mêmes exigences : « Je veux et je désire – et vous en êtes capables, si vous le voulez – que vous deveniez de grands saints, à condition que vous soyez décidés à croître (en vertu) et à rendre à Jésus crucifié, plus belles que jamais, les vertus et les faveurs que vous avez reçues de lui (*Lettre XI*).

Par la profession des conseils évangéliques, nous voulons nous libérer de tous les empêchements qui nous détournent de la ferveur de la charité et de la perfection du culte divin, et nous nous consacrons plus intimement au service de Dieu (cf. *Lumen gentium*, n.44).

5. Puisqu'il n'existe pas de témoignage chrétien authentique sans la charité, cette vertu doit inspirer toute règle de renouveau et vivifier, porter à sa perfection toute loi (cf. Col 3,14). Dans ce but, il est indispensable que chacun établisse en soi, dans sa propre vie vécue quotidiennement dans la charité du Christ, la source première et le principe animateur de ces lois ; ce n'est qu'ainsi que la présence du Christ en nous est un message prophétique pour le salut du monde, ce n'est qu'ainsi qu'il relie son destin d'évangélisation à notre vie religieuse renouvelée.

6. Pour favoriser la charité, âme de la vie commune, le chapitre général pense qu'il est de son devoir de promouvoir l'esprit communautaire : dans cette optique, il a étudié et décrété les autonomies à différents niveaux, pour assurer à tous les religieux, engagés dans nos diverses activités, la faculté de choix, de libre opinion et de participation responsable.

Témoignage au moyen des vœux

7. Le chapitre général invite tous les confrères à se renouveler également dans une plus fervente fidélité aux vœux religieux ; notre vie est, en effet, une totale adhésion au Christ, vécue aux yeux du monde dans une cohérence exemplaire avec l'esprit des Béatitudes (cf. *Lumen gentium*, n. 31).

8. Au moyen du vœu de chasteté, le religieux rend son cœur plus libre, disponible à aimer Dieu au-dessus de toute chose et le prochain comme soi-même (Mt 12,29) et il fixe son choix sur le Christ, recherché et proclamé comme valeur suprême pour le cœur humain.

9. Pour le Barnabite, la pauvreté doit être une option personnelle quotidienne pour les réalités surnaturelles ; cette option, dans la communauté, brille comme le signe lumineux de l'appartenance au Christ qui, - humble, pauvre et miséricordieux - passe encore aujourd'hui dans le monde avide de richesses et de commodités, aux prises avec les injustices sociales. Notre pauvreté représente un appel clair aux espérances éternelles, adressé en nous par le Christ au monde.

10. Puisque l'obéissance favorise très fort la charité fraternelle, dans le sillage de la tradition barnabitique, le chapitre général exhorte les confrères à collaborer entre eux de façon active et responsable dans la communauté, la province et la Congrégation (*Perfectae caritatis*, n. 14), en mettant à la disposition de tous leurs richesses personnelles d'esprit et de cœur, en adhérant avec foi à la volonté de Dieu exprimée par les décisions des supérieurs et de la communauté. Les supérieurs, en tant que représentants du Père céleste établis pour le service de la communauté, doivent considérer comme leur devoir essentiel d'aider chacun des confrères, pour que tous découvrent le chemin joyeux et personnel pour répondre à l'appel de Dieu.

Retour aux origines

11. Au moment où nous nous préparons à adapter nos *Constitutions* aux temps nouveaux, il nous est agréable de nous souvenir que notre Fondateur, lui aussi, a vécu durant une époque de réforme et donc de renouvellement. Il sut s'insérer dans son temps de manière efficace, mettant à profit sa culture et ses ressources humaines, ainsi que les dons spirituels que le Seigneur lui avait conférés. Mais ce qui est surtout digne d'admiration, c'est le fait que ses intuitions apostoliques ont précédé prophétiquement les temps que nous vivons ; malheureusement, les circonstances défavorables furent un obstacle au développement de toutes les potentialités contenues dans les intuitions fondamentales d'Antoine-Marie. Le manque d'une théologie adéquate de l'Église – dans laquelle auraient pu trouver leur juste place soit la coopération des laïcs et des gens mariés à l'apostolat, soit un Ordre religieux féminin de vie active dans un monde chrétien bouleversé par la déchirure de la tunique du Christ à cause de la Réforme – causa le naufrage de projets considérés à ce moment comme trop audacieux.

12. Mais aujourd'hui, les temps sont mûrs pour mettre pleinement en œuvre l'intuition originelle de notre Fondateur : en nous rattachant pleinement à l'esprit d'Antoine-Marie Zaccaria, nous réaliserons ce que veut l'Église aujourd'hui ainsi que notre renouveau.

Responsabilité barnabitique

13. Notre responsabilité dans le renouvellement de l'Église doit s'exercer aussi en ce qui concerne la Congrégation dont nous sommes une partie vivante et intégrante.

14. Chacun de nous doit, avant tout, avoir une claire vision du trésor de spiritualité contenu dans nos *Constitutions*, nos *Règles* et dans les Traditions de notre Famille religieuse, concrétisées dans nos Institutions et nos Œuvres, créées et augmentées au cours des siècles. Avec une solidarité responsable et grâce à l'évaluation continue et attentive de la part des supérieurs, des communautés et de chaque religieux, nous devons tous collaborer à un renouvellement convenable qui assure une profonde continuité de vie à notre Congrégation. Ceci signifie aussi la pratique des moyens et la valorisation des charismes qui ont toujours caractérisé notre spiritualité et notre vie, par exemple l'esprit de famille accentué, l'intense travail apostolique, l'humilité et la modestie (la *humilitas* barnabitique), la douceur pleine d'indulgence (cf. plus loin la lettre de saint François de Sales, et nos autres prérogatives traditionnelles).

15. En outre, nous ne pouvons pas oublier que, tant par l'influence de saint Paul que par celle de saint Antoine-Marie Zaccaria, Jésus crucifié a été une des constantes de notre prédication apostolique et de notre spiritualité. En particulier, Jésus-eucharistie devint, pour notre Fondateur, centre de vie spirituelle et de sainteté personnelle. La piété spéciale de nos confrères envers le Sacré-Cœur et Marie, Mère de la divine Providence représentent, non seulement une tradition barnabitique, mais une composante de notre vie et de notre apostolat. C'est-à-dire que nous possédons, marquée clairement dans notre passé, cette façon particulière de revivre le message du Christ qui, aujourd'hui, nous stimule à une meilleure prise de conscience du message de l'Église et de Dieu au monde. Sachons êtres de dignes disciples d'Antoine-Marie, de Paul et du Christ.

Exigences de l'Église

16. Aujourd'hui, l'Église, après s'être regardée elle-même ainsi que le monde contemporain à la lumière qui irradie du Christ, nous dit aussi à nous Barnabites : « Conservez fidèlement et continuez les œuvres spécifiques que vous avez entreprises au cours de votre histoire, rendus peut-être plus attentifs aux besoins de la chrétienté, des diocèses et de tous les hommes. Adaptez toujours plus vos œuvres aux nécessités des temps et des lieux, en trouvant des instruments opportuns et même

nouveaux. Libérez-vous de ce qui ne correspond plus aux vraies exigences actuelles de la vie spirituelle et apostolique. Rappelez-vous que, au-delà de toutes les œuvres d'apostolat et de ministère, il faut placer la vocation et le salut de chaque religieux que Dieu aime avec un extrême amour et auxquels – précisément pour ce motif – il faut apporter avant tout le respect qui leur est dû. Ensuite, conservez absolument l'esprit missionnaire de Paul, en vous adaptant aux conditions actuelles de façon que l'Évangile soit prêché plus efficacement à tous les peuples » (cf. *Perfectae caritatis*, n.20)

17. Voilà le travail humble et fidèle que le chapitre général a commencé et qu'il confie maintenant à la généreuse collaboration de tous les confrères, comptant non sur la sagesse humaine mais sur la lumière vivifiante de l'Esprit Saint (1 Co 2, 1). Entre-temps, ce chapitre fait sienne l'espérance d'une nouvelle Pentecôte sur toute la Congrégation, de façon que, ayant trouvé en chaque confrère une totale ouverture d'esprit et de cœur, le Paraclet fasse surgir un nouveau printemps de grâce au sein de nos communautés et fasse fleurir sur le visage de tous la joie de l'amour du Christ (cf. *Chapitre général extraordinaire. Delibere*, Rome 1967, pp. 7-12).

LE "CHARISME PAULINIEN"

Principes inspireurs

1. Dans une société qui change rapidement se fait toujours plus vive l'exigence de préciser notre propre identité de consacrés au sein de l'institut auquel nous appartenons. Ceci comporte l'approfondissement existentiel du charisme qui nous caractérise comme « Fils de Paul ».

2. Le concile et le magistère présentent des indications que nous résumons.

Le caractère charismatique de la vie consacrée s'exprime dans le *charisme de l'institut*. Celui-ci, s'enracinant dans le charisme du Fondateur, entendu comme l'expérience de l'Esprit, une expérience personnelle de sainteté, est partagé par les premiers disciples, pour qu'il soit gardé et enrichi (*charisme de fondation*) et se développe constamment et est gardé toujours vivant au cours des siècles.

3. L'authenticité du charisme d'un institut comporte :

- la configuration au Christ ;
- l'inspiration de l'Esprit Saint, reconnue grâce au discernement ;
- la référence à l'Église, dont les religieux expriment le mystère, et à la société, dont ils partagent les joies et les espérances dans une perspective de salut et à laquelle ils annoncent, de manière crédible, que « le monde ne peut pas être transfiguré et offert à Dieu sans l'esprit des Béatitudes ».

Cette authenticité se spécifie ultérieurement dans un style particulier – plus facile à percevoir qu'à définir – de sanctification, de vie et d'apostolat, d'où se développe une tradition déterminée au sein de l'institut.

4. La note caractéristique particulière d'un institut – s'agissant d'une grâce vivante – exige une vérification constante concernant la fidélité au projet originel de Dieu et à son dessein de salut, l'attention à l'histoire et aux signes des temps ainsi que la conscience de l'appartenance à l'Église locale et universelle. Il s'en suit un renouvellement continu du charisme, renouvellement qui relativise les usages et les traditions, les pratiques spirituelles et les méthodes d'apostolat, et qui demande à être vécu dans des conditions parfois inédites. Les *charismes individuels* contribuent à enrichir, développer et rajeunir l'institut, s'ils sont cohérents avec son projet de vie.

5. La mise au point de notre identité est un processus dynamique et vitale et non un processus

purement spéculatif. C'est une expérience existentielle qui passe par la recherche et l'engagement de chacun, des communautés, des provinces et de la Congrégation tout entière, tous tendus à incarner aujourd'hui l'intuition charismatique qui se réfère à Antoine-Marie et à l'apôtre Paul. Tous les membres de l'institut sont co-responsables de la réalisation du charisme de fondation.

Synthèse descriptive

Une synthèse descriptive du charisme paulinien propre à la Famille zaccarienne (Barnabites, Angéliques, Laïcs de saint Paul) peut constituer un instrument utile de réflexion, d'échanges et de vérification.

6. La trilogie programmatique, déjà anticipée par saint Antoine-Marie Zaccaria (*Constitutions*, ch. 16) se trouve formulée dans les *Constitutions* de 1579 ("*Saeculo renuntiantes, totosque nos Deo dedicantes, animarum saluti deserviamus*" – Renonçant au monde et nous consacrant totalement à Dieu, nous travaillons au salut des âmes, I, 1) et ans celles de 1984 , n.7 : renoncement à l'esprit du monde, consécration totale à Dieu, service apostolique des frères. Ce programme peut être interprété comme dimension sacerdotale (*nous consacrant totalement à Dieu*), prophétique (*renonçant à l'esprit du monde*) et royale (*travailler au salut des âmes*).

Cette trilogie met en évidence :

- a) la place centrale donnée au Christ, suivant l'exemple et l'enseignement de saint Paul et de saint Antoine-Marie, qui s'exprime dans une spiritualité et une pratique pastorale marquées par la référence au Crucifié et à l'Eucharistie ;
- b) le témoignage des valeurs évangéliques, qui refuse l'esprit du monde et se réalise dans la croissance de l'homme intérieur, grâce à l'ascèse et l'intense pratique spirituelle vécue communautairement ; pour atteindre ce but, contribue le sérieux de l'étude et de la recherche comme condition pour l'évangélisation à travers la culture ;
- c) l'ouverture universelle, sans s'épargner, au service du prochain, et qu'il faut exprimer par l'amour préférentiel des pauvres (*Constitutions*, n. 91), visant la promotion humaine et religieuse, qui nous rendra artisans de justice et de paix ; le vif sens ecclésial se traduit par la participation à la mission universelle de l'Église et par la collaboration avec les évêques dans les Églises locales (*episcoporum coadiutores* - coadjuteurs des évêques ; id. 215, 222).

7. Au cours des siècles, le charisme propre aux Barnabites s'incarne dans de multiples secteurs apostoliques (*Constitutions*, n. 4), ayant comme but le « renouveau de la ferveur chrétienne » et privilégiant l'action pastorale parmi les jeunes (id. n. 116).

8. Le charisme des Barnabites s'exprime d'une manière particulière dans la valeur de la « **discrétion** », ressenti plus que théorisé, témoigné par des religieux riches de sagesse et de vertu et transmis aux générations suivantes.

Cette valeur se traduit en :

- l'unité fraternelle sans uniformité ;
- la liberté spirituelle et intellectuelle qui évite toute forme d'extrémisme ;
- le respect et l'accueil des personnes, pleins de tolérance et d'affabilité ;
- le généreux don de soi et la pleine disponibilité, de préférence à la rigueur de l'organisation ;
- la conviction et la convergence, plutôt que la recherche de la pure efficacité ;
- l'attention aux besoins d'autrui et de la communauté, s'opposant à toute tentation de se mettre personnellement en avant

9. Le chapitre général prend acte avec satisfaction de l'intérêt accru de la part des confrères pour la figure et l'enseignement de Paul et d'Antoine-Marie et demande que l'on poursuive avec plus

d'intensité sur ce chemin, en stimulant et en soutenant avant tout des études historiques sérieuses et approfondies sur la personne et l'époque de notre Fondateur. Il souhaite qu'entre-temps on favorise cette sensibilité spécifique par une adéquate programmation centrale, provinciale et locale, qui sera précisée dans les différents sièges, tenant compte également du centenaire de la canonisation du Fondateur (27.05.1897 – 27.05.1997). (Extrait du *Chapitre général. Délibérations*, Rome 1994, pp. 5-7).

LA PENSÉE DE TROIS ÉTUDIANTS BARNABITES

Pour un essai de définition

Si par spiritualité, nous entendons l'attitude intérieure et extérieure personnelle et apostolique d'un homme dans son effort vers la perfection, nous pouvons définir comme suit la spiritualité du saint Fondateur et celle qu'il aurait voulu, du moins comme cela apparaît dans ses rares écrits, transmettre à ses fils :

1. *une attitude de rupture, de paradoxe*, par rapport à la société et la vie de son temps ; attitude qui trouve sa force dans le paradoxe chrétien fondamental de la croix ;
2. *une spiritualité de renoncement, de négation*, dictée non pas par une incompréhension ou un pessimisme envers la réalité profane en tant que telle, mais par une très vive préoccupation de la recherche de l'unique essentiel, "*l'unum necessarium*" ;
3. *une spiritualité éminemment personnaliste*, c'est-à-dire centrée sur la réforme de soi, comme condition nécessaire à une intense activité apostolique : tout soi-même à Dieu pour se donner tout entier aux autres ;
4. *une spiritualité extrêmement essentielle* dans le choix de moyens de perfection : comme base, une humilité jusqu'au mépris de soi ; les vertus évangéliques au plus haut degré ; une prière intense ; une grande ardeur pour les âmes.

Dans son caractère évangélique centré sur l'essentiel, j'irais jusqu'à dire, dans son caractère élémentaire, elle est, pour cette raison, ouverte à toutes les influences ou courants spirituels (G. Villa, en "*Eco dei Barnabiti*", 46,[1966] p. 59).

Sur les routes du monde avec l'amour et la liberté d'un crucifié

- *Sur les routes du monde* : cela veut indiquer l'ouverture à tous les domaines et tous les genres d'apostolat. En réalité, notre Fondateur n'a pas déterminé un domaine spécifique, mais il nous a envoyés en nous invitant à être sensibles à toutes les nécessités de la situation historique. Il me semble que notre histoire est restée fidèle à cette indication ;
- *avec amour* : c'est la dimension du christianisme ; et c'est la dimension de la générosité apostolique paulinienne. L'amour indique donc, en même temps, la donation totale du Fils au Père qui l'a envoyé (*nous donnant entièrement à Dieu*) ;
- *la donation totale* du Christ aux hommes. Le Christ s'est fait eucharistie pour les hommes. Je pense que c'est dans cette perspective que notre Fondateur a assumé et proposé l'eucharistie à ses fils ;
- *et la liberté* : c'est la liberté des fils de Dieu, de celui qui assume consciemment et de manière responsable l'engagement auquel il est appelé ; et, en même temps, cette liberté indique le détachement, auquel le Fondateur fait souvent allusion, de toute forme de formalisme contraignant qui pourrait dériver des structures de toute sorte ; c'est le "courons comme des fous vers Dieu, mais aussi vers les hommes ; c'est la dimension paradoxale, acceptée et vécue, de notre vie et de notre apostolat ;
- *d'un crucifié* : cette indication, outre qu'elle souligne le caractère "négatif" du renoncement à soi et au "monde", met en évidence ce que le Fondateur et l'Église voient dans le Crucifié :
 - la louange de gloire à Dieu,
 - la rédemption des hommes.

Notre "crucifixion" a donc de la valeur si elle est :

- louange de gloire,
- rédemption.

(G. Losito, en "Eco dei Barnabiti", cité, p. 5).

"Coopérateurs des évêques"

En regardant les autres siècles de l'histoire de notre Ordre, nous rencontrons diverses manifestations apostoliques. Notre spiritualité, toutefois, ne peut s'identifier définitivement à aucune d'entre elles : les *Constitutions* ne prescrivent pas que l'enseignement doit être l'activité par excellence des Barnabites, ni non plus l'activité missionnaire en Amérique du Sud. Cependant, nous rencontrons ces activités et beaucoup d'autres encore. Or, voulant définir quelque chose d'aussi impalpable que la "spiritualité", et il s'agit ici de la spiritualité de notre Ordre, il est juste de recourir à quelque chose d'aussi évident et concret que notre histoire. Notre histoire, donc, présente une spiritualité concrétisée en différents moments. De ces moments tellement variés, tellement riches, parfois même apparemment contradictoires, nous pouvons faire abstraction des particularités et aller plus loin, vers la spiritualité essentielle qui a inspiré et continue d'inspirer ces manifestations.

"Coopérateurs des évêques" exprime la spiritualité qui guide nos activités : un engagement désintéressé pour le règne de Dieu.

D'une certaine façon, nous pouvons dire que l'approfondissement de l'ecclésiologie est le fruit propre du concile Vatican II. Cette prise de conscience du mystère et de la splendeur de l'Église, le règne de Dieu au milieu de nous, sera certainement le don inestimable que fait notre génération à ceux qui nous suivent. C'est de cette théologie de l'Église que découle également la reconnaissance de la fonction charismatique des évêques qui, comme collège, conservent et présentent authentiquement à l'humanité la vérité salvifique de Jésus Christ. Peut-être pouvons-nous ne pas croire que nos Fondateurs aient eu un sens aussi clairement défini de la fonction épiscopale, dans un sens ecclésiologique. Toutefois, sans forcer le "coopérateurs des évêques" dans une catégorie préconçue, cet amour et ce don de nous-mêmes à l'Église grâce au service rendu à ses représentants légitimes, les évêques locaux, pénètre notre apostolat. Bien qu'il soit circonscrit et conditionné par les nécessités des temps, notre apostolat demeure toujours authentiquement "barnabitique".

Voilà la spiritualité qui a guidé notre collaboration au travail de réforme de saint Charles Borromée. Cette spiritualité explique la promptitude de nos pères à s'offrir à saint François de Sales. Voilà le principe qui nous permet d'entrer dans le domaine de l'éducation, dans le ministère pastoral, dans le travail missionnaire, dans le mouvement pour l'unité, sans aucune compromission ni déviation de notre but initial. Ce sont toutes des tentatives de répandre le règne de Dieu, mises au service des évêques locaux qui, comme successeurs des apôtres, continuent le mandat qui leur a été donné de prêcher l'Évangile à tous les hommes. (R. Duda, en "Eco dei Barnabiti" », cité, p. 6).

Note : ce qui vient d'être dit de nos deux Patrons peut être confirmé par ces précieuses citations :

Saint Charles Borromée, dans une lettre à monseigneur Ormaneto, datée du 6.08.1567, écrit : « Vous savez combien est grand le service que le Seigneur Dieu reçoit dans mon Église de la part des pères de Saint-Barnabé et quelle est la protection que je leur accorde pour leur vie sans faute et leurs saints exercices ».

Saint François de Sales, dans une lettre à monsieur de Lacurne, datée du 6.11.1617, écrit ceci : « Disons une parole concernant les Barnabites. Ce sont des gens d'une piété très profonde ; incomparablement doux et gracieux : ils travaillent sans cesse pour le salut du prochain, travail dans lequel ils se rendent admirables et infatigables ».

CARACTÈRE HUMANISTE DE LA PHYSIONOMIE DU BARNABITE

Mon intention est de soumettre à la réflexion de celui qui devra procéder à la révision de la *Ratio barnabítica* (Guide de la formation barnabitique) une série de documents et de témoignages qui mettent en relief une "manière d'appréhender" les choses, caractéristique de notre charisme depuis les origines et demeuré inchangé au cours des siècles. Une "manière" que je définirais par l'expression "caractère humaniste", où émerge la centralité de la personne et la liberté substantielle, ainsi que l'ouverture culturelle qui nous fait vivre au même pas que les temps. Une telle "manière d'appréhender les choses" devrait en quelque sorte devenir la caractéristique propre de la *Ratio*.

I

1. « À nous chrétiens [le Seigneur] a donné une loi d'amour et non de peur ; de liberté d'esprit, non de servitude... Ta loi est une loi d'amour ; ta loi est un joug suave ; ta loi est un rafraîchissement pour ton cœur, ton repos et ta vie ». C'est ainsi que saint Antoine-Marie s'adresse au groupe réformateur de l'Amitié (*Sermon I*). Dans la reprise de ce sermon, adressée à des moniales, il précisait que l'observance des commandements avait comme but d'atteindre la « liberté de l'esprit ».

En tant que législateur de ses instituts, Antoine-Marie « n'entend pas donner des lois de crainte mais de pur amour » (*Constitutions*, ch. XIV). Il affirme que l'observance régulière « ne vise pas à aggraver, mais à alléger et dépasser la loi, non par la force mais par l'amour (ch. XVII). Il se méfie des « lois punitives », parce que « par elles, l'homme ne fait pas de progrès, mais reste intérieurement ce qu'il était » et il veut que soient établies « des lois...qui cherchent à embrasser des choses toujours plus parfaites » (ch. XVIII). Comme il précisera dans sa *Lettre VII*, il veut que ses disciples aient « la loi inscrite dans leur cœur », de manière qu'ils n'aient plus besoin « de lois extérieures » (Cf. *Prontuario per lo Spirito* - Manuel pour l'Esprit, pp. 185-186).

Au cas où il faudrait de telles lois – prenons par exemple les « habitudes disciplinées » dont parlait la sœur Maria de l'Ermitage de Campello, et qui regardent les rites typiques de la vie religieuse et, pourrait-on dire, sa sacralité : les diverses bénédictions parmi lesquelles celle de la table, se déplacer en silence, marcher en rangs, etc. - « le maître enseignera aux novices à penser et à bien "mastiquer" (nous dirions "ruminer"⁶⁴) les causes pour lesquelles ces cérémonies ont été imposées, plutôt que de mettre leur fin en elles-mêmes » (*Constitutions*, ch. XII).

Une même position est reprise dans les Règles que le saint a rédigées pour les novices, là où il prescrit que le maître doit leur enseigner « à abandonner absolument toute crainte en toutes les choses...Mais, s'ils veulent et doivent craindre quelqu'un, qu'il leur enseigne à craindre leur plus grand ennemi, qui leur est très intime, c'est-à-dire eux-mêmes » (ch. XII). Et c'est pour vaincre cet "ennemi" intérieur qu'Antoine-Marie demande de dépasser tout ce qui les replie sur eux-mêmes grâce à cette « rupture de la volonté » qui frappa le jeune Alexandre Sauli lors de sa "première demande" (d'entrer chez les Barnabites) du 22 avril 1551 : « Il avait considéré que c'était ici qu'existait une plus grande rupture de la volonté, plus qu'en d'autres endroits, et que c'était une souffrance plus noble plus excellente que la souffrance extérieure » (O. Premoli, *I Barnabiti nel 1500* – Les Barnabites au 16e siècle, p. 505) Dans le chapitre qui s'était tenu deux jours plus tôt, on avait rappelé à Alexandre que, dans cette maison, « on visait à rompre la volonté » (p. 507), tant il est vrai que les *Constitutions* de 1552 affirmeront sans moyen terme que les religieux qui veulent « servir Dieu de tout cœur, doivent renoncer à toute volonté propre ; s'ils veulent pleinement servir Dieu, ils doivent se dépouiller de toute volonté propre » (p. 525). Il est évident que la contrepartie de cette attitude ne peut pas ne pas se résoudre une liberté intérieure accrue. C'est dans une optique semblable qu'il faut considérer l'importance que la tradition barnabitique a attribué à l'obéissance « instituti caput - la tête de cet institut » : il suffirait sur ce point à se référer à l'enseignement du

64 Ruminer : au sens figuré signifie tourner et retourner une chose dans son esprit, y penser souvent.

saint Fondateur et à sa codification dans les *Constitutions* de 1579, par les mots « *nihil leve existimantes in quo obedientiae meritum consequi possint* : qu'ils n'estiment de peu d'importance rien de ce qui peut leur valoir le mérite de l'obéissance » (Livre II, ch. I).

2. Si l'obéissance a comme but d'atteindre la vraie liberté intérieure, les droits, pour ainsi dire, de cette liberté sont clairement affirmés par les *Constitutions* de 1579 en relation avec l'étude, et donc avec la culture – mais avec une référence évidente à une "manière d'appréhender" les choses qui, comme nous le verrons, concerne la position même de la vie – ancrée à trois points de référence : la raison ; l' "*auctoritas*", c'est-à-dire ce qui, dans une matière donnée, est considéré comme normatif ou qui, de toute façon, constitue un rappel dont on ne peut pas ne pas tenir compte (et, en ce point, l'obéissance s'exprime par un "*rationabile obsequium* – une adhésion rationnelle" ; l'inspiration de l'Esprit Saint, le "maître intérieur" auquel se référait Zaccaria lui-même quand il affirmait : « Il n'est plus nécessaire que tu interrogues ton prochain : interroge ton cœur et il te répondra » (*Sermon I*). C'est ce que nous dictent les *Constitutions* (Livre III, ch. V) : « *Eum morem a scholis arcebit ut quis immoderato quodam studio aut certo auctori aut certae doctrinae sive parti adhaereat sed rationem, auctoritatem et Spiritus sancti ductum libere sequantur* ; [le préfet des études] rejettera cette mode qui consiste à s'attacher avec un zèle excessif à un auteur déterminé, ou à une doctrine déterminée ou à un de ses aspects particulier ; mais ils suivront librement la raison, l'autorité et l'inspiration de l'Esprit Saint ». Il est symptomatique de noter comment, en plein climat de la Contre-Réforme – les *Constitutions* furent rédigées par le père Carlo Bascapè et promulguées en présence de Charles Borromée, deux coryphées de la Contre-Réforme ! – a été accueillie une orientation que si révélera si lourde de conséquences dans l'avenir de notre Ordre.

3. Le caractère humaniste de cette manière barnabitique d'appréhender les choses débouche aussi dans ce que nous pourrions définir la "*magna charta*" (la grande charte) de notre spiritualité. Nous en trouvons le texte à la fin du chapitre des *Constitutions* de 1579 où l'on traite de *De concordia et aequalitate* (de la concorde et de l'égalité) (Livre II, ch. XIII) : *Cum diversa functionum, officiorum studiorumque genera in Congregatione partim necessaria partim utilia sint, in illis assignandis et distribuendis quali quisque natura, ingenio et propensione sit consideretur, hoc enim ad concordiam pariter et pacem in Congregatione conservandam multum valebit, hilariori animo unusquisque Deo serviet, et maior fiet in omni genere progressus. Quo in genere tamen ita quisque, ut humilitas postulat, animum inducere debet ut proprio iudicio, quod fallacissimum est, non credat ; sed quod patres de eo statuere voluerint, id tamquam Deo salutis suae causa constitutum accipiat* ». (Comme il y a dans la Congrégation une diversité de fonctions, de charges et de goûts, en partie nécessaires et en partie utiles, pour les attribuer et les distribuer on devra considérer chez chacun sa nature, ses talents et sa propension ; ceci aura beaucoup d'importance pour conserver la concorde ainsi que la paix dans la Congrégation, pour que chacun serve Dieu d'un esprit joyeux et que de plus grands progrès de toute sorte se réalisent. Toutefois, en ce domaine, chacun devra, comme l'humilité le demande, conduire son esprit à ne pas se fier à son propre jugement, qui est très souvent trompeur, mais ce que les pères auront décidé à son sujet, il l'acceptera comme décidé par Dieu en vue de son salut).

Les *Constitutions* synthétisent admirablement la variété des facteurs propres à toute rencontre de l'humain et du divin, et du divin avec l'humain, saisissant ainsi les harmonies secrètes de l'appel divin, où s'entrecroisent la nature et la grâce, le charisme s'accorde avec l'élément hiérarchique, l'événement se traduit en *institution*. Elles reconnaissent l'existence, la légitimité, la nécessité d'un complexe de « fonctions, de charges et de penchants » qui apportent dans l'Ordre une plénitude d'humanité, qui en articulent la vie en une gamme de manifestations aptes à en dilater la richesse intérieure et son influence sur les âmes ; dans lesquelles convergent activement les dons de la nature, les capacités et les aptitudes individuelles : « nature, talents et penchants ».

L'accent que met le texte que nous étudions sur les « divers genres » d'activités propres à l'Ordre ne

nous échappe pas, ni sur le fait qu'elles sont en partie nécessaires et en partie utiles : « *partim necessaria, partim utilia* ». La perfection d'un corps est garantie par l'harmonieuse diversité des fonctions. Parmi celles-ci, certaines sont nécessaires et indispensables ; mais si on se limitait à celles-ci, l'organisme se réduirait à un peu plus qu'un squelette. D'où cet ensemble de fonctions « utiles », pas toujours faciles à définir, mais dont on sent toute l'influence bénéfique, et elles donnent ce sens d'exubérance de vie et augmentent la fascination qu'exerce l'Ordre. Cette distribution et cette intégration des charges, d'autant plus possibles et fructueuses que plus nombreux sont les talents que nous sommes capables de mettre en œuvre, garantissent en large mesure à la Congrégation paix et concorde, deux biens essentiels à la vie associative : « ceci contribuera beaucoup à conserver dans la Congrégation la concorde ainsi que la paix » ; et cela donne à tous les membres la joie de servir le Seigneur « chacun servira le Seigneur avec un cœur plus joyeux » : à savoir la joie de vivre, parce que la vie est un « service du Seigneur », et surtout cela en rend plus efficace le progrès, *ad intra* ainsi qu'*ad extra* (à l'intérieur comme à l'extérieur) « et les progrès seront plus grands dans tous les domaines ».

Mais les *Constitutions* montent encore plus haut, dans un chemin idéal, et nous avertissent que tout ce que nous avons jusqu'à maintenant a de la valeur s'il trouve une sûre garantie, une main qui maintienne la discipline ; s'il est le fruit, en d'autres termes, de l'obéissance, de la direction et de la légitimation hiérarchique. Et c'est dans le signe de l'obéissance que la rencontre en l'humain et le divin se soude harmonieusement ; là où la nature et l'autorité sont scellées par la grâce. Dieu qui parle à travers les supérieurs – dans le texte que nous examinons ils sont appelés, en toute vérité, « patres » (pères) ! - et les sujets qui accueillent leurs délibérations comme une manifestation de la volonté salvifique (du salut) de Dieu : « ce que les pères ...auront voulu décider, ils l'accepteront comme décidé par Dieu pour leur salut ». En passant par diverses phases, où rien n'est sacrifié, tout est élevé, les portes du surnaturel se sont ouvertes : nous sommes introduits dans le règne de la volonté divine qui, pour la Congrégation tout comme pour chacun de ses membres, est une loi de vie. Cette lumière surnaturelle qui brille sur la vie barnabitique donne un sens à notre vocation, nous révèle les harmonies des diverses charges qui, même dans leur nature d'apparente *extranéité* aux tâches spécifiques de l'Ordre ou de moindre *poids*, concourent, et parfois de manière décisive, à la perfection du tout. Elle nous fait comprendre l'utilité de toute la perspicacité humaine qui donne une importance égale, dans les limites du possible, à l'*efficacité* des œuvres bonnes et des tâches que les Barnabites accomplissent et à l'*intensité* de l'engagement et du sacrifice avec laquelle ils les accomplissent (cf [Antonio Gentili], *Veille capitulaire*, Milan 1964, p. 50-51).

L'allusion à l' « *hilario animo unusquisque Deo serviet* » (chacun servira le Seigneur avec un esprit plus joyeux) rappelle de façon surprenante ce que le père Carlo Bascapè recommandait en ce qui concerne la formation des jeunes Barnabites : « Il faut surtout les garder joyeux dans le service de Dieu » (I. Chiesa, *Vita del venerabile Carlo Bascapè*, Milan, 1858, I, p.201). Il s'agit d'un témoignage ajouté par le père Gobio au texte de Chiesa et tiré d'une lettre de Bascapè au père Gian Antonio Gabuzio, précepteur à Crémone, en octobre 1586).

4. À la lumière de ces indications, il faut revoir ce qu'affirme la *Ratio barnabitica* concernant le "tournant institutionnel" qui aurait eu lieu vers le milieu du 16e siècle, celui de nos origines. Certes, furent revues d'une manière décisive les dispositions initiales qui voyaient les Trois Collèges (religieux, religieuses et laïcs) étroitement unis entre eux, et les Barnabites dépourvus d'un code de vie canoniquement approuvé. Mais les *Constitutions* de 1579 revendiquent une continuité avec l'intuition originelle : « *Quae ab eis facta – que l'on note le facta – et constituta sunt quantum possumus imitemur studioque atque opera prosequamur* (dans toute la mesure du possible, imitons ce qu'ils ont fait et établi, et suivons leurs traces avec engagement et activité) (Livre I, ch. I). Un rappel à la continuité, concernant un des aspects qualifiant la pratique barnabitique, se retrouve également dans le chapitre *De collationibus et quibusdam capitulis* (Des conférences et de certains chapitres) où est affirmé : « *Retineat unusquisque praepositus in collegio suo illud collationum*

institutum quod...maiores nostri sancte observarunt » (Chaque supérieur conservera dans sa communauté la coutume des chapitres que nos prédécesseurs ont observée saintement) (Livre II, ch. X), précisément ces chapitres qui, aux origines, étaient vécus avec une dimension charismatique accentuée.

II

Comme preuves de la continuité substantielle de cette manière d'appréhender les choses que nous avons appelée "humaniste" – et donc fortement personnaliste et absolument "moderne" – inspirée par une grande liberté intérieure dans la fidélité substantielle aux valeurs de l'agir chrétien et religieux et de la discipline régulière, viennent à notre secours quelques pages de notre histoire que nous pouvons parcourir rapidement, en en retenant les passages cruciaux.

a) Je voudrais avant tout rappeler comment les Barnabites ont adopté les théories de Copernic (16^e siècle), avant même qu'elles soient divulguées par Galilée, et qu'ils y demeurèrent toujours fidèles, malgré les censures romaines. Et même, il y aura toujours des Barnabites qui tinrent à les enseigner (Paolo Frisi), à travailler pour que soit révoquée la célèbre condamnation de Galilée (Antonio Grandi). Il ne me reste qu'à renvoyer à l'article du père G. Cagni, *I Barnabiti e il caso Galilei*, (Les Barnabites et le cas Galilée) "Eco dei Barnabiti", 1/1993, pp. 6-7.

b) En pleine tempête du Jansénisme, nous rencontrons le père François La Combe, mort à 75 ans en 1715, après 20 ans de réclusion dans la prison de Lourdes, pour avoir soutenu le primat de l'expérience contemplative dans la pratique de l'oraison et de la vie même (cf. *Analysis mentalis orationis* – Analyse de l'oraison mentale traduction italienne par le père A. Gentili, *Meditare*, Milan 1983).

c) Quand Léon XIII promulgua l'encyclique *Aeterni Patris* pour que soit "instauré" le thomisme dans les écoles catholiques, les Barnabites durent exprimer leur adhésion aux directives pontificales, mais cela ne se passa pas sans heurts, car un bon nombre d'entre eux avaient reconnu dans le rosminianisme⁶⁵ l'anneau qui reliait la philosophie thomiste à la philosophie moderne (notons l'attention au "moderne"). C'est ainsi que dans le chapitre général de 1880, on enregistra un vif débat et on déclara qu'on « adhéraît avec une obéissance filiale » à la déclaration pontificale, en concluant par un simple "optat" (le Chapitre choisit ou préfère), qui se révéla insuffisant, en ce qui concernait la promotion des études philosophiques « *ad mentem sancti Thomae* » (selon l'esprit de saint Thomas) (G. Scalese, *Il rosminianesimo nell'Ordine dei Barnabiti*, en "Barnabiti studi", 9/1992, p. 204). Mais la question ne finirait pas là. Quand sortit le décret *post obitum* (après la mort de Rosmini) qui condamnait 40 propositions rosminiennes (1887), les Barnabites, aussitôt après les rosminiens, se retrouvèrent dans l'œil du cyclone. Pour cette raison, ils furent dénoncés au Saint-Office, au point de pousser la Congrégation des Religieux à suspendre la célébration du chapitre général qui devait avoir lieu en août 1889, suspension due à « l'insubordination des barnabites rosminiens de Lombardie aux décisions du Souverain Pontife », et à déplacer de leur siège trois pères incriminés : Pietro Gazzola, Martino Borgazzi et Felice Fioretti, qui deviendra général de l'Ordre !

Comme si cela ne suffisait pas, le pape annulait les élections des capitulaires qui avaient eu lieu en préparation à la suprême assise de l'Ordre et nommait d'autorité le nouveau père général dans la personne du père Luigi Ferrari, canoniste. En tout cas, ce dernier, en donnant la nouvelle de ce qui

⁶⁵ Rosmini Antonio (1795-1855), prêtre et philosophe, libéral et anti-totalitaire. Condamné après sa mort (1887), il fut réhabilité par le cardinal Ratzinger en 1.07.2001, puis béatifié par Benoît XVI le 18.11.2007. Plus d'un siècle avant Vatican II, il était partisan de la liberté religieuse.

était survenu, ne faisait pas mention de la querelle anti-rosminienne, malgré qu'il se soit engagé dans la suite à « réprimer les dernières attitudes philo-rosminiennes qui circulaient encore en Lombardie ».

d) Une autre page qui documente comment l'*intelligenza* barnabitique se mouvait avec une vive sensibilité culturelle dans le rapport difficile avec la modernité – même sans tenir compte des pères "illuministes" amis des grandes personnalités de France, parmi lesquels Frisi avait la première place – fut écrite entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle à l'occasion du mouvement moderniste sur lequel je ne veux pas m'attarder. Le personnage barnabite le plus important, le père Giovanni Semeria, revendiquait la libre et honnête recherche de la vérité, affirmant que vis-à-vis de celle-ci, plus que d'*adéquation*, il faut parler d'*approximation* et que, de toute façon, dans une telle recherche on ne peut pas s'extraire du contexte culturel dans lequel on vit, sans courir le danger, comme l'observait le père Milon au sujet du rosminianisme, de tomber dans une pensée "conventionnelle", ou fausse et, en définitive, anachronique (cf. Scalese, p. 203, n. 88).

III

J'offre, à ce point, un témoignage oral inédit dû à Massimo Marcocchi qui a trouvé son point de départ dans la vie du père Pietro Marelli (1927-1990) et d'autres figures de Barnabites rencontrés surtout à Crémone. « Un désintéressement absolu. Il avait vaincu l'amour propre. Arrivé au dépouillement intérieur, il était projeté vers les autres. Sa patience était imperturbable et rejoignait l'héroïsme. Son travail ascétique avait été long, fruit de l'exercice et de la discipline. Le moment ascétique est central chez les Barnabites et s'exprime dans la garde des sens et le recueillement intérieur. La pénitence est intériorisée, puisqu'elle est finalisée à l'acquisition des vertus et implique la purification intérieure, l'austérité.

« La joie des Barnabites est beaucoup plus intérieure. Leur austérité naît du fait de prendre au sérieux la vie spirituelle. Leur attitude est celle d'une aristocratie spirituelle. Le Barnabite prie et médite beaucoup. Il aime le silence et le recueillement, sans répugner au dialogue et il vise l'essentiel de la vie spirituelle : il fuit la dispersion, il contrôle les bavardages. Son âme est une cellule où Dieu parle et est écouté. Le Barnabite témoigne du caractère essentiel de la vie religieuse, faite de recueillement, de silence, de discipline du cœur, de répression des passions et d'effort pour les canaliser.

« L'exemple donné par le père Marelli a été un exemple de grande conscience spirituelle, dans la cordialité, l'affabilité, la distinction, la modestie du comportement. On saisissait l'aristocratie de son éducation liturgique : une réalité de beauté. C'était un homme solide sur le plan spirituel, un homme qui ne triche pas. On notait en lui une composante culturelle (la culture est importante dans la vie spirituelle), humaniste et scientifique. Une spiritualité humaine, sérieuse...La vocation du Barnabite est de vivre le sacerdoce dans un esprit totalement évangélique, renouvelant le clergé par le témoignage de sa vie (au 16^e siècle, le clergé ne se souvenait plus des devoirs de son état et de son ministère) : en vivant en plénitude son caractère sacerdotal, en donnant de l'importance à la célébration eucharistique, aux confessions, à la direction spirituelle, à la prédication. Prêtres spirituels, illuminés par l'Esprit, "des hommes de Dieu" (saint Grégoire le Grand), de prière et de contemplation. Exigeants pour eux-mêmes et pour les autres. Ce qui caractérise le Barnabite, c'est la douceur, l'affabilité, l'aristocratie spirituelle, la distinction, la simplicité, la réserve, la limitation aux paroles essentielles, la paternité, le respect, comme l'a enseigné saint François de Sales. Un rapport harmonieux entre la nature et la grâce. Le Barnabite ne s'impose pas mais il est un "*accoucheur*"⁶⁶,

66 Accoucheur : le père Gentili emploie le mot "maieuta" qui vient du grec maïeutique (art de faire accoucher). Dans la philosophie socratique, art de faire découvrir à l'interlocuteur, par une série de questions, les vérités qu'il porte en lui.

respectueux des motions de l'Esprit.
Il écoute, il discerne ».

À ce témoignage de Marcocchi, je joins celui de Lina Castelfranchi – un homme et une femme. « Ce qu'il me semble avoir noté [chez les Barnabites], c'est (1) une particulière *rigueur* doctrinale, sans complaisance, et aussi un vrai amour de la culture, en de nombreux secteurs spécifiques ; (2) une certaine *rigueur* spirituelle, une certaine austérité ascétique ; (3) un grand dévouement apostolique. J'ajouterai aussi une certaine distinction dans le comportement, qui n'est pas tant personnel que, dirais-je, propre à la famille barnabitique » (A. Gentili, Réunion des formateurs, Rome 2008).

UN PHILOSOPHE, UN LETTRÉ, UN ECCLÉSIASTIQUE ET UN POLITIQUE

La physionomie des Barnabites

Tout Ordre religieux a "sa" physionomie propre, comme tout fondateur a son âme.

Pour tracer la physionomie propre au Barnabite, il faut tenir compte de deux parties : une partie négative, en trois points, d'éléments nécessaires mais non suffisants pour obtenir cette unité concrète de la multiplicité que l'on désire ; et une partie positive, encore en plus ou moins trois points.

Voici les trois points négatifs.

1) Les données biographiques du saint Fondateur, Antoine-Marie Zaccaria : des strophes admirables d'un poème admirable ; et ses écrits, d'une simplicité sans ornements mais exprimant la voix ardente d'un très grand cœur. La biographie du Fondateur et ses écrits ne suffisent pas pour tracer la physionomie du Barnabite. Encore faut-il les connaître...

2) Ne suffisent pas non plus le moment historique et la réaction ou l'action, en fonction de ce moment, de saint Antoine-Marie Zaccaria et de ses fils, action qui vise à recréer saint Paul au 16^e siècle. Même ces éléments, déjà bien précis, ne suffisent pas : en effet, la vie et l'œuvre des fils de Zaccaria, même si les conditions extérieures de vie sont changées, continuent avec une grande énergie, mais sont très peu liées à leur époque !

3) Enfin, ne suffit pas non plus, même s'il est nécessaire en tant qu'un saint vit plus après sa mort qu'avant, le spectacle de quatre siècles et plus de vie des Barnabites, spectacle tel qu'il nous laisse dans l'admiration quand on le connaît vraiment.

Ces trois points sont, pour une sûre physionomie du Barnabite, la matière indispensable, mais ne sont pas encore la forme unificatrice et réalisatrice. Cette forme – et nous voici dans la seconde partie, la partie positive – doit être recherchée dans certaines notes dominantes du chant entonné par saint Antoine-Marie et continué par ses fils. Les voici :

1) Saint Paul. Cette note, pour caractériser le Barnabite, est une note telle que, si on la perdait, on risquerait de ne pas aller plus loin que la surface. Dire saint Paul est dire le Christ et le mystère de son Corps mystique, c'est dire l'union intime avec Jésus pour combattre avec lui, pour conquérir en lui et pour lui toutes les âmes, en se donnant complètement à l'apostolat actif et multiforme...Essayez de relire la vie de Zaccaria et des meilleurs de ses fils à ce point de vue, du Christ uni à l'Église, à toute l'Église, et vous comprendrez tout.

2) Mais s'il est vrai que le "*sensus*" du Christ mystique est encore une chose commune à tous les saints, la manière de le mettre en pratique est toutefois propre à chacun. Pour les Barnabites, il est dans la synthèse entre nature et surnature, dans la norme paulinienne du "éprouvez tout et ce qui est bon gardez-le" et selon le modèle du saint Fondateur, médecin et apôtre, savant et saint. Voilà alors l'université et l'autel, le dépassement des exigences humanistes mais sans suffocation car rien ne doit être méprisé mais plutôt recueilli et divinisé dans le Christ, modèle idéal et plénitude.

3) Et tout ceci doit être accompli avec une certaine "*signorilità* ou distinction" non tant celle du sang que celle de l'âme, dans le sens de l'austérité, du sacrifice cordial et de l'humilité. Ce qui prépare à ce genre de vie, qu'on peut mieux saisir dans une méditation silencieuse qu'expliquer par des paroles, c'est toute une formation selon la pédagogie des Barnabites qui tend à limiter les règles et les dispositions parce qu'on ne va pas des règles extérieures à l'esprit, mais qui essaie de rendre superflues les règles, en soignant et en soulignant l'esprit.

Et voilà leur « aristocratie spirituelle sacrée" (Pie X), exprimée également dans le travail de l'éducation de la jeunesse dans une attitude sereine, dans la noblesse de l'adoration eucharistique des Quarante-Heures et la distinction de l'esprit pour la sonnerie des cloches le vendredi pour rappeler la mort du Seigneur. Aucune agitation pour aucune raison. Même dans les heures troublées de la persécution, le Barnabite doit se montrer "noble" : « Tranquillisez-vous : un morceau de pain et une parcelle de terre où s'agenouiller et prier pour nos ennemis, le Seigneur ne nous laissera jamais en manquer », dit à ses fils le père Teppa, général de l'Ordre lors de la confiscation par l'État en 1867.

Une noblesse "activiste" avec raffinement. C'est une consigne traditionnelle pour la Congrégation que de fixer ses membres à un travail intense, varié, encyclopédique...qui conserve pourtant un "je ne sais quoi de timide et de réservé" (joie pour des succès même enchanteurs connus de Dieu seul et sacrifices inévitables acceptés en silence), attitude qui reflète bien l'esprit "monastique" du fond de l'âme de saint Antoine-Marie Zaccaria.

Disciples de saint Paul, suscités par Dieu dans son Église pour les temps modernes contre la prétention satanique d'une opposition inguérissable entre la nature et la grâce, entre l'humain et le divin, entre la vie et la foi, entre la science et la religion, entre la fatigue et l'Église, pour élever avec une finesse pleine de noblesse les âmes tombées dans la vulgarité vers les hauteurs du Christ crucifié par amour, dans l'unité et dans le triomphe de son Corps mystique : voilà les Barnabites (F. Olgiati, *Il Centenario...e la fisionomia dei barnabiti* {Le Centenaire...et la physionomie des Barnabites} en "Vita e pensiero, 22 [1939], 314-323).

"*Pardon, comment pourriez-vous caractériser les Barnabites ?*"

Carlo Bo : Si je ne me trompe, l'esprit des Barnabites, même en rapport avec d'autres Congrégations nées à cette époque, est (si vous me permettez le paradoxe) une espèce de laïcisme, c'est-à-dire un primat que ces Barnabites ont toujours accordé au binôme intelligence-esprit ; à savoir de la vie de l'intelligence à la vie de "l'esprit".

Giovanni Saldarini : Toute Congrégation est un charisme...et demandons-nous alors quel est le charisme-don que les Barnabites font à l'Église. En voici au moins trois éléments :

- la centralité du Crucifié. Le Fondateur des Barnabites dit : « Paul prêche le Christ crucifié de toute part ; crucifié, donc, non seulement en lui-même, mais aussi en eux-mêmes – Angéliques et Barnabites – et cette seule parole – crucifié – cherchez à bien la méditer » ;
- l'amour de l'Eucharistie : les Quarante-Heures elles-mêmes propagées par saint Antoine-Marie Zaccaria visent à contempler dans l'Eucharistie le "Crucifié vivant", glorifié ;
- la lutte contre la tiédeur. Le Fondateur en parle comme d'une peste de l'âme et de la société chrétienne. Les Barnabites donc, à travers leur Fondateur, nous rappellent qu'est nécessaire un certain niveau d'ardeur spirituelle, en-dessous duquel il n'y a aucune prédication qui tienne, d'initiative qui ait de la valeur, d'ascèse qui résiste.

Oscar Luigi Scalfaro :

Et voilà les Barnabites : ce nom qui est venu ainsi du peuple, parce qu'ils sont les prêtres de l'église Saint-Barnabé. Tout est né d'un réveil spirituel...Et ainsi, le temps de l'Humanisme chrétien a trouvé cette capacité d'une culture chrétienne qui ne perde rien de la culture classique, c'est-à-dire de tout

ce qui est richesse de l'homme...et ainsi ce mouvement de l'évangélisme qui a eu trois expressions : une scientifique, contre la superficialité ; ensuite, un aspect mystique qu'est l'effort pour vivre l'Évangile ; enfin cette angoisse apostolique qui est celle de réussir à porter aux autres l'Évangile.(de l' "Eco dei Barnabiti", janvier-avril 1984, 18).

ORIENTATION BIO-BIBLIOGRAPHIQUES
ESSENTIELLES

(avec quelques recommandations pas moins essentielles)

Nous ne voulons pas donner ici la bibliographie classique qui accompagne tout ouvrage historique. Des indications et des renvois ne manquent pas dans la conclusion de chaque chapitre, où ils se trouvent à leur juste place, en tant qu'ils documentent les notions acquises ou tracent la voie pour les approfondir.

Toutefois, les nombreuses indications bibliographiques figurant dans les notes, exigent d'être évaluées, complétées, organisées selon un plan méthodique de recherche et d'études, dont nous voudrions tracer quelques lignes maîtresses pour l'utilité de ceux qui feront de ce Manuel *un point de départ*.

Les sources

L'histoire est recherche, étude, reconstruction de *sources*, c'est-à-dire de ces documents originels qui en constituent comme la *matière première* et l'ossature.

Nous allons les cataloguer sous deux grands titres : sources domestiques et sources non domestiques.

Les *sources domestiques* sont fondamentalement constituées de :

1. documents du Saint-Siège concernant l'Ordre
2. *Règles, Constitutions*, livres des usages, etc.
3. *Actes* des chapitres généraux (et aussi des chapitres provinciaux)
4. *Actes* du supérieur général (ou provincial) et de la curie généralice (ou provinciale)
5. *Lettres circulaires* et autres communications du supérieur général ou du père provincial
6. *Chroniques* des origines de l'Ordre
7. *Annales* de l'Ordre
8. *Actes* de chaque maison
9. mémoires et documents biographiques sur les Barnabites
10. recueils des lettres et correspondances de et aux Barnabites
11. ouvrages (manuscrits ou imprimés) de Barnabites

Même une lecture rapide du *Manuel* montre que ces sources constituent un peu son tissu conjonctif. Mais nous ne devons pas nous faire des illusions. Une reconstruction historique de la vie barnabitique ne sera jamais possible avant que nous ayons étudié et publié de façon critique nos *sources*. Sans ce premier pas, très fatigant, toute tentative de "faire de l'histoire" rappellera certainement le dicton populaire : mettre la charrue avant les bœufs.

Nous donnons maintenant des indications concernant les *sources* citées ci-dessus :

1. Le *Bullarium* (le recueil des Bulles papales cité dans l'*Introduction*) des documents du Saint-Siège nous fournit une première collection ; mais elle n'est pas complète et, encore moins, mise à jour.
2. Il manque un *ouvrage* qui rassemble de manière critique les *Constitutions* depuis leurs premières ébauches jusqu'à leur rédaction définitive. On peut dire la même chose des autres *Règles* (novices, frères, offices, etc.).
3. On fera une considération analogue pour les *Actes* des chapitres généraux, ainsi que pour les *Declarationes, Decreta* et *Monita* de ces mêmes chapitres : ils sont encore dispersés en différentes publications (ou même manuscrits) qu'il est difficile de trouver.
4. On devrait dire la même chose des *Actes* officiels du père général et de sa curie, qui ont pourtant une très grande place pour la reconstruction historique de la vie et de la discipline de la Congrégation.
5. Les *Lettres circulaires* et les communications des pères généraux sont éparpillées dans les archives. Il manque pour elles un recueil, qui serait pourtant très utile.

6. Les chroniques des origines (citées aux notes des §§ **1 55 84**) sont encore inédites, sauf la petite anthologie qui nous en est fournie par *Primavera barnabistica* (note § **71**).

7. À côté des *Actes* officiels de l'Ordre pourraient figurer utilement les *Annales*, c'est-à-dire les publications (annuelles) qui enregistrent les données fondamentales de la vie de la Congrégation. Elles seraient un point de référence très sûr et une première information historique. De nombreux Ordres ont tant des *Actes* que des *Annales*.

8. Pour les notices historiques sur la fondation et les développements de nos institutions, les *Actes* de chaque maison ont beaucoup d'importance. Il serait indispensable de faire au moins un recensement de ces documents, de façon qu'on puisse être guidé dans la recherche. Pour les fondations les plus anciennes et les maisons supprimées, les *Actes* peuvent fournir des données sûres et de première main.

9. Les mémoires et les documents biographiques sur les Barnabites ont été rassemblés dans l'ouvrage classique du père Boffito et surtout du père Levati. On aurait préféré les voir d'abord publiés dans une série de *Monumenta historica* (Souvenirs historiques), comme pour les chroniques des origines, etc. Ils seraient ainsi devenus une source historique accessible à tous, pour les contrôles nécessaires et les révisions ultérieures.

10. Les *lettres* et les recueils de correspondances représentent une source très précieuse. Dans nos archives, on trouve de nombreux dossiers qui conservent ces précieux documents. Beaucoup mériteraient d'être imprimés (les fameuses *Cartelle gialle* ou Dossiers jaunes. Voir Premoli, *Histoire*, I, XIX, en note ; des autres, un recensement soigné serait opportun.

10. Quant aux écrits des Barnabites, Boffito les passe en revue, et nous en reparlerons sous peu.

Nous parlerons plus brièvement des *sources non domestiques* (écrits sur les Barnabites). Un travail patient devrait recueillir tout ce qui a été écrit sur l'Ordre et sur ses membres. L'apport de ces documents n'est pas moins essentiel que celui qui est fourni par nos archives, car il est facile de tomber dans une "équation personnelle" (ou partialité) plus ou moins accentuée, si on écrit l'histoire avec le seul apport de la documentation domestique.

Toujours dans ce domaine, il vaudrait la peine que soient approfondis les rapports entre notre institut et d'autres instituts religieux, soit en référence avec des événements historiques, soit concernant l'orientation spirituelle. Sur ce sujet, le *Manuel* ne fait que de très rapides allusions.

Les répertoires

Sous ce nom, nous voulons indiquer un triple genre de répertoires : bibliographique, biographique et monumental.

1. Notre *répertoire bibliographique* (liste de tous les ouvrages écrits par les Barnabites) est constitué par les quatre volumes du père Boffito (cité dans l'*Introduction*), qui ont été le point de référence constant pour les données de ce *Manuel*. Une révision serait nécessaire à cause de la contribution d'approfondissements successifs ainsi que la mise à jour périodique qui recenserait les écrits barnabites ultérieurs. À continuer l'initiative du père Boffito ont pourvu tout d'abord nos revues d'études et, ensuite, le bulletin des actes de la curie "Barnabiti".

2. Nombreux sont les *répertoires biographiques*. On pourrait citer les noms de Spinola, Pezzi, Grazioni, Gobio et Colombo. Nous renvoyons à Boffito pour connaître leurs ouvrages, fréquemment cités dans ce *Manuel*. C'est à Gobio qu'est due la première tentative de faire imprimer une *Collection de vies de Barnabites*, comprenant 20 volumes publiés à Milan de 1858 à 1862. On y a fait une allusion dans ce *Manuel* (note § **173**). Plus tard est née une initiative analogue, mais dans un but de vulgarisation, avec la petite collection *Orientamenti alla vita barnabistica* (éditée à Milan). Elle est connue et souvent citée dans le *Manuel* (notes §§ **10 280 307 407**). Dans le domaine biographique se détache le nom du père Levati (cité dans l'*Introduction*). Il a recueilli en divers

ouvrages (à leur sujet voir l'*Introduction* et Boffito), mais surtout dans le *Ménologe* des mémoires biographiques ou imprimées, cherchant à faire une synthèse, pas toujours adéquate sur les plans historique et scientifique. Nous nous y sommes souvent référé pour la facilité et aussi pour l'utilité pratique d'avoir accès à ce texte pour la jeunesse barnabitique. Aux soins du père S. Pagano (actuellement Mgr), est sorti en 1994 le premier volume de la *Gerarchia barnabistica. Preposti generali, Assistenti generali, Procuratori generali, Preposti provinciali, Preposti e superiori locali* (1536-1700). (Hiérarchie barnabitique. Supérieurs généraux, Assistants généraux, Procureurs généraux, Supérieurs provinciaux, Supérieurs locaux). Le *Ménologe* met en jeu les *Nécrologies* ; Celles-ci devraient être un bon point de départ pour pouvoir ensuite déboucher sur des répertoires biographiques qui continueraient le *Ménologe*. Aux soins des pères S. de Ruggiero et V. Colciago, a été publié un *Compendio emendato e aggiornato del Menologio* [Résumé corrigé et mis à jour du *Ménologe*] (Rome 1977). Avec la publication de "Barnabiti" (depuis 1968), les données nécrologiques sont périodiquement mises à jour.

3. Enfin, les *répertoires* que nous appelons du genre *monumental* devraient accueillir notre patrimoine d'œuvres d'art, d'édifices, de monuments, décrits également à l'aide du dessin et de la photographie. Dans ce *Manuel*, on a fait allusion à la *Iconoteca* du père Vercellone (n° 378). Un répertoire de ce genre contribue beaucoup à la description d'une histoire vivante.

Il est facile de relever comment, après l'élaboration de ces répertoires avec une absolue précision des données, la publication d'un *Dictionnaire encyclopédique barnabitique* serait rapidement chose faite.

Les reconstructions historiques

Ce n'est qu'arrivés à ce point qu'apparaît *logique* la naissance de synthèses historiques. La lecture du *Manuel* nous a rendu désormais familiers les noms de Gabuzio, de Secchi, de Barelli et surtout de Premoli, l'historien le plus récent et le plus autorisé. Nous n'allons donc pas énumérer une nouvelle fois leurs ouvrages, et nous renvoyons aux notes de l'*Introduction* (cf. aussi les notes §§ **82 103 196**).

Le père Premoli, dans l'*Introduction* de son *Histoire*, passe longuement en revue ses prédécesseurs et donne une évaluation critique de leurs écrits (cf. note § **378**). Quant au père Premoli lui-même, nous noterons que sa contribution la plus valable est donnée par son *Histoire des Barnabites* au 16^e siècle. Les deux autres volumes reflètent une moindre, et surtout plus limitée, recherche de documentation, y compris celle qui est étrangère aux archives barnabitiques.

Aux recherches historiques sur le plan de la vulgarisation, nous avons fait allusion dans l'*Introduction* du *Manuel*. Là aussi où on parle d'autres synthèses ou recueils, toutes, les unes plus et les autres moins, ont besoin d'une vérification et d'une mise à jour.

C'est ici que notre discours se fait plus difficile. Dans nos reconstructions historiques, il y a souvent des divergences de dates, de noms ; des disparités dans les citations et dans le compte-rendu des événements...Le risque d'imprécisions et d'approximations menace à chaque pas. Ceci nous rend attentifs au défaut originel : faire d'abord la synthèse avant l'analyse. Même le présent texte n'est pas à l'abri de ce péché originel...Nous espérons toutefois qu'il appartient à ce genre de synthèses qui stimulent des recherches plus approfondies.

Les écrits des Barnabites

Pour ceux-ci, nous l'avons déjà dit, nous renvoyons à Boffito. Dans ce *Manuel*, nous n'avons pas manqué de nous y référer fréquemment. Ici, nous prenons en considération deux genres d'écrits. Le

premier correspond à des *intérêts culturels particuliers* : littérature, philosophie, théologie, sciences. Plusieurs de ces volumes furent à raison célèbres. D'autres restèrent pendant des siècles à l'état de manuscrits (c'est le cas de l'*Histoire* de Gabuzio, éditée par Vercellone en 1852).

En 1934 vit le jour (aux éditions Le Monnier de Florence) une collection d' "Écrivains barnabites" qui accueillit en une dizaine de volumes les écrits du père G. Semeria (*La messa nella sua storia e nei suoi simboli* {la messe dans son histoire et ses symboles}, *La morale e le morali* {la morale et les morales}, *La libertà* {la liberté}, *Il fondamento della morale* {le fondement de la morale}, *La legge* {la loi}, *La coscienza* {la conscience}), du père F. Denza (*Le armonie dei cieli* {les harmonies des cieux}), du père A. Schouvaloff (Ma conversion et ma vocation), etc.

Le second genre d'écrits regarde notre spiritualité. Dans le *Manuel* on a parlé de la "Collana di spiritualità barnabita" (Collection de spiritualité barnabitique) (note §§ 7 et 71). Elle est arrivée au cinquième volume et on verrait volontiers sa continuation, même si c'est avec des critères renouvelés. Mais les écrits d'Antoine-Marie Zaccaria et les premières chroniques de l'Ordre ne sont pas les seuls documents de spiritualité domestique. Nous devons encore faire beaucoup dans le domaine des études de notre spiritualité, auxquels le *Manuel* a cherché de faire une certaine place (spécialement en l'*Appendice 519*)

Rentrent dans ce secteur les commentaires de nos *Constitutions* et des *Règles* (voir les §§ **115 369 374**), des coutumes et des rites barnabitiques, pour lesquels nous renvoyons à cette voix dans l'*Index par sujets*. À la note § **159**, on a parlé du Manuel du père Corio. Il pourrait fournir le point de départ pour penser sérieusement à un *Directoire ascétique* barnabitique.

Revue d'études

Pour être complet dans cette revue bibliographique *sui generis*, nous ferons allusion à la revue d'études barnabitiques qui, sous des noms variés (voir la note § **314** et la note en bas de page de l'*Introduction*) et avec des buts différents, favorise la recherche historique. En effet, les études historiques vivent de l'apport continu de la recherche et de la réflexion. S'il n'existait pas d'autre moyen que le livre imprimé, la progression dans la recherche, sa valeur, souvent problématique, l'examen critique des thèses soutenues et la discussion féconde qui apporte une nouvelle lumière, seraient notablement réduites et...peut-être tout à fait impuissantes. En outre, l'information réalisée au moyen d'une Revue (qu'elle soit périodique ou non) est plus rapide, facile, accessible et stimulante.

Semaines d'histoire et de spiritualité

On pourrait tenir un discours analogue en ce qui regarde les "Semaines d'histoire et de spiritualité" , auxquelles on se réfère souvent dans le *Manuel* (notes §§ **18 71 162 170 182 205 219 283 412**). Organiser des sessions d'études sur des sujets spécifiques, comportant aussi des débats et une confrontation des idées, est une méthode classique de l'activité scientifique.

Les "Semaines" qui ont eu lieu jusqu'à maintenant ont eu pour thème la spiritualité de nos origines (Fondateur, *Constitutions*, etc.) et, plus en général, des aspects liés à la formation permanente de la Famille zaccarienne. Les diverses contributions sont réunies dans les "*Quaderni di spiritualità barnabita*" (Cahiers de spiritualité barnabitique.)

On a dit dans l'*Introduction*, dont ces lignes sont le prolongement naturel, que le *Manuel* vise à être "un point de départ". Maintenant, pour qu'il soit utile, il faut l'empêcher d'être nécessaire...Telle est, si l'on veut, la morale du livre.

CALENDRIER DE LA FAMILLE ZACCARIENNE

JANVIER	
1	Aux premières heures du jour, assisté par Antoine-Marie Zaccaria, meurt à Guastalla fra Battista Carioni da Crema (+1534), dominicain, confesseur de la comtesse Paola (Ludovica) Torelli et guide des Pauliniens. Il fut appelé "notre premier père et fondateur du Monastère de Saint-Paul ; saint Vincent Strambi (+1824), passioniste ami de nombreux Barnabites
2	Vénérable Karl Schilling (+1907), peintre norvégien converti au catholicisme : héroïcité des vertus : 1968
3	Frère Gerolamo Vaiani (+1615), confident de saint Charles Borromée
4	Lettre d'Antoine-Marie Zaccaria envoyée de Crémone aux deux cofondateurs Bartolomeo Ferrari et Giacomo Antonio Morigia (1531) ; serviteur de Dieu p. Marc'Antonio Pagani, (+1589), passé des Barnabites à l'Observance franciscaine et fondateur des humbles sœurs et de la compagnie laïque des frères de la sainte Croix ; p. Victor Dessart (+1973), fondateur de la mission du Congo (1949).
5	P. Salvatore Corticelli (+1758), auteur de la première grammaire italienne ; p. Luigi Levati (+1966), historien, auteur de <i>Ménologe</i> des Barnabites
6	P. Dionigi Da Sesto (+1546), parmi les cinq premiers membres de l'Ordre ; Valeria degli Alieri (+1568), parente d'Antoine-Marie et fondatrice du monastère des Angéliques de Ste Marthe à Crémone
7	Innocente Cermenati (+1564), accueilli par le saint Fondateur, il fut le premier "frère" à revêtir l'habit barnabitique
8	Cardinal Giuseppe Granniello (+1896), barnabite, il promut la réintégration du culte du saint Fondateur (1890), dégageant la voie pour la canonisation
9	
10	
11	
12	
13	P. Paolo Stub (+1892), protestant devenu catholique, il favorisa la conversion du vénérable Karl Schilling ; vénérable don Serafino Ghidini (+1924), clerc barnabite : héroïcité des vertus 1994
14	P. Biagio Palma (+1635), à son nom est liée l'origine de la dévotion à N.D. de la divine Providence à Saint-Charles ai Catinari à Rome ; consécration de l'Ordre au Sacré-Cœur (1872)
15	<i>Bulle</i> de Paul III approuvant les Angéliques de saint Paul (1535) qui se placent sous la <i>Règle</i> de saint Augustin ; mère Paola Antonia Sfondrati (+1603), auteure de <i>l'Origine et progrès du monastère de Saint-Paul</i>
16	
17	Vénérable Arcangela Panigarola (+1525), une des "diverses saintes" qui prophétisèrent la naissance des Pauliniens
18	P. Idelfonso Clerici (+1970), supérieur général des Barnabites (1939-1952), promut les fondations en Amérique latine
19	Mère Agata Sfondrati (+1631), auteure anonyme des <i>Mémoires</i> relatives au Fondateur et à ses instituts, elle favorisa chez les Angéliques la communion quotidienne et recueillit les <i>Sermons familiers</i> tenus dans leur monastère par saint Charles Borromée ; c'est à elle que fut dédiée la seconde édition des <i>Detti notabili</i> alors attribués à A. M. Zaccaria ; p. Carlo Vercellone (+1869) bibliste

20	
21	
22	Saint Vincenzo Pallotti (+1850), ami intime du cardinal Luigi Lambruschini
23	
24	Saint François de Sales (+1622), protecteur de l'Ordre (1716) à qui il fut affilié
25	Conversion de saint Paul, patron des Trois collèges ; profession des deux premières Angéliques (1537) qui avaient revêtu l'habit le 27 février de l'année précédente ; Pie XI désigne comme chapelain de l'Ambassade italienne en Afghanistan un Barnabite (1931)
26	Serviteur de Dieu p. Antonio Pagni (+1624), fondateur de la Congrégation de l'Annonciation à Pescia ; vénérable mère Giovanna Maria Bracaval (+1935), réformatrice et supérieure générale de l'Institut des Angéliques rétabli (1926-1932), enterrée au monastère d'Arienzo : héroïcité des vertus 1997
27	Mère Antonia Maria (Silvana) Vismara (+1567), missionnaire à Vicence et première supérieure des Angéliques après l'imposition de la clôture (1552) ; vénérable Bartolomeo Canale (+1681), auteur ascétique et directeur spirituel : héroïcité des vertus 1948 ; p. Luigi Cagni (1998), assyriologue
28	<i>Bulle</i> de Paul III accordant aux Angéliques de revêtir l'habit dominicain
29	
30	Cardinal Luigi Bilio (+1884), barnabite, un des artisans de Vatican I ; servante de Dieu Rosa Giovanetti (+1929) vénérée à Saint-Charles ai Catinari
31	Antoine-Marie écrit de Crémone aux deux cofondateurs habitant à Milan (1531) ; saint François Xavier Marie Bianchi (+1815), apôtre de Naples (fête liturgique le 30) ; saint Jean Bosco (+1888), préfet de discipline au Real Collegio Carlo Alberto de Moncalieri ; bienheureux Luigi Talamoni (+1926), élève de l'institut S. Giuseppe pour les clercs pauvres du p. Luigi Villorosi et fondateur, avec Maria Biffi, des sœurs de la miséricorde (1891) : béatification 2004

	FÉVRIER
1	
2	Mariage de Lazzaro Zaccaria avec Antonia Pescaroli (1501), parents d'Antoine-Marie. Lazzaro mourra un an plus tard ; p. Paolo Onofrio Branda (+1770), dans sa polémique avec Parini, il revendiqua la primauté de la langue toscane sur les dialectes italiens ; Pie IX à Gaète signe le décret de l'héroïcité des vertus du Fondateur (1849)
3	P. Francesco da Lecco (+1569), un des cinq premiers membres de l'Ordre
4	
5	
6	P. Timoteo Bertelli (+1905), sismologue, il découvrit le lieu de la sépulture du Fondateur (1891)
7	P. Vincenzo Cilento (+1980), philosophe
8	
9	P. Lorenzo Binaghi (+1629), architecte, fit le projet de l'église Saint-Alexandre à Milan
10	
11	P. Paolo Omodei (+1584), fils des époux Bernardo et Laura et supérieur général des Barnabites
12	
13	La comtesse Paola (Ludovica) Torelli inaugure à Venise la mission à l'hôpital des saints Jean et Paul (1544)

14	
15	
16	
17	Mort de Bernardo Zaccaria (1568), cousin et quasi frère d'Antoine-Marie ; père Gaetano Barbieri (+2008), fondateur des Disciples du Crucifié
18	<i>Bref</i> d'approbation des Barnabites, délivré à Bologne par Clément VII (1533)
19	
20	Ordination sacerdotale à Crémone de saint Antoine-Marie Zaccaria (1529)
21	Bannissement des Pauliniens du Territoire de Venise (1551), où ils travaillaient depuis quinze ans
22	<i>Bref</i> de Paul III approuvant la fondation à Crémone du monastère Sainte-Marthe des Angéliques ; p. Giovanni Battista Spotorno (+1884) qui attribua à Christophe Colomb la découverte de l'Amérique
23	P. Arturo Piombino (+1990), maître spirituel, conseiller du vénérable frère Teodoreto des Écoles chrétiennes
24	
25	Mère Paola Timotea (Vienna) Dati (+1597), ex épouse du P. Giampietro Besozzi, devenue Angélique en 1543
26	
27	Vêture de Paola Antonia Negri et de Domenica Battista da Sesto, avec quatre autres Angéliques, des mains du Fondateur (1536) ; p. Angelo Cortenovis (+1801), il poussa les recherches sur les origines des Pauliniens et la figure du Fondateur, ainsi que sur celles de fra Battista Carioni da Crema et de l'Angélique Paola Antonia Negri
28	
29	

	MARS
1	
2	
3	
4	Élection de la première prieure des Angéliques, mère Battista da Sesto, sœur du père Dionigi ; Paola Antonia Negri est nommée maîtresse des novices (1536) ; le p. Pio Mauri (+1916), en 1882 fait renaître les Angéliques après la suppression napoléonienne (1810) suivie de la mort de la dernière religieuse Maria-Teresa Trotti-Bentivoglio (+1846)
5	Après les six premières, quatre autres postulantes revêtent l'habit des Angéliques (1536) ; p. Gennaro Maffetti (+1740) promeut à Saint-Charles ai Catinari le culte public de N. D. de la divine Providence, exposant à la vénération des fidèles une copie du tableau de Scipione Pulzone da Gaeta, peinte par le frère Pietro Valentini (1732)
6	
7	
8	
9	
10	

11	
12	
13	
14	P. Giovanni Antonio Gabuzio (+1621), premier historien de l'Ordre ; vénérable Cosimo Dossena (+1620) combattit à la bataille de Lépante (1571) et fut ensuite supérieur général de l'Ordre et évêque de Tortona
15	Serviteur de Dieu p. Giovanni Semeria (+1931), apologiste, chapelain au Commandement suprême durant la première Guerre mondiale et fondateur, avec don Giovanni Minozzi, de l'Œuvre nationale pour les orphelins du Mezzogiorno d'Italie (1919) et de l'institut des Disciples (1930) ; p. Francesco Castelnuovo (+1961), formateur et directeur spirituel
16	
17	
18	
19	Solennité de saint Joseph, patron de l'Ordre (1865) ; mgr Cristoforo Giarda (+1649), dernier évêque de Castro et martyr de l'obéissance ; cardinal Francesco Fontana (+1822), barnabite, deuxième fondateur de l'Ordre, s'occupa de la cause de canonisation de saint Antoine-Marie Zaccaria, recueillant une ample documentation dans la <i>Scrittura della causa, ecc.</i> , présentée au cardinal barnabite Sigismond Gerdil en 1796
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	P. Antonio Maresca (+1891), apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur et premier directeur national de l'Apostolat de la prière
27	Le cardinal de Paris approuve le Tiers-Ordre barnabitique, fondé par le p. Luigi Ferrari (+1877)
28	
29	
30	
31	

	AVRIL
1	
2	P. Augustin Schouvaloff (+1859), converti russe et apôtre de l'œcuménisme ; p. Tommaso Manini (+1872), avec la vénérable Elena Bettini fonda l'institut des Filles de la divine Providence
3	
4	Paola Antonia (Virginia) Negri (+1555), première à recevoir l'habit des Angéliques et "divine mère maîtresse" (1536) des Pauliniens
5	

6	
7	
8	Serviteur de Dieu p. Fortunato Redolfi (+1850), fondateur des patronages (<i>oratori</i>)
9	
10	P. Salvatore de Ruggiero (+1990) fut le premier à divulguer les <i>Sermons</i> du Fondateur, en les publiant en appendice à la <i>Vie</i> écrite par Guy Chastel
11	
12	
13	Vénérable Giacomo Antonio Morigia (+1546), cofondateur avec Bartolomeo Ferrari
14	
15	P. Giacomo Antonio Morigia est élu premier supérieur des Barnabites (1536)
16	
17	
18	Par un <i>bref</i> d'Alexandre VI, le siège général des Barnabites passe de Milan à Rome (1662)
19	Benoît XV approuve la constitution de la Ligue de saint Paul (1921) par laquelle renaît le Troisième collège
20	
21	<i>Bref</i> de Léon XIII (1882) qui érige en monastère la maison des Angéliques de Crema, après la renaissance de l'Ordre ; mère Flavia Monat da Rocha, brésilienne, (+1962), supérieure générale des Angéliques (1931-1948)
22	Commencement du procès diocésain (1802) pour la canonisation du Fondateur
23	
24	
25	Inauguration de l'église de Saint-Paul converti, annexée au monastère des Angéliques (1536) ; suppression des Ordres religieux à la suite de la Révolution française, par un décret de Napoléon (1810)
26	Décret du Saint-Siège qui dispense de la clôture les Angéliques d'Arienzo (1919)
27	
28	
29	
30	Saint Pie V (+1572) "très fidèle et très utile ami" des Barnabites

	MAI
1	Giovanni Andrea Scaglioli (+1580), un des premiers religieux "frères" accueillis dans l'Ordre (1542)
2	P. Giosuè Lagnaghi (+1903), supérieur général, il fit construire la crypte en dessous l'église de Saint-Barnabé pour accueillir la chasse du saint Fondateur
3	
4	Vénérable p. Cesar Barzaghi (+1941), serviteur des pauvres et apôtre de Lodi : héroïcité des vertus : 1993

5	
6	
7	
8	On retrouve le corps du saint Fondateur dans le souterrain de l'église de Saint-Paul converti ,des Angéliques de Milan
9	
10	Mort d'Antonietta Pescaroli mère d'Antoine-Marie (+1544), après avoir confié aux Angéliques de Ste-Marthe de Crémone le manuscrit avec les <i>Sermons</i> donnés par son fils au cénacle de l'Amitié
11	
12	Cardinal Luigi Lambruschini (+1854), barnabite, archevêque de Gênes, nonce à Paris et Secrétaire d'État de Grégoire XVI
13	Réintégration du culte d'Antoine-Marie Zaccaria (1890) grâce à une dérogation à un décret d'Urbain VIII ; vénérable frère Teodoreto (Giovanni Garberoglio) des Écoles chrétiennes (+1954), fils spirituel du p. Piombino et fondateur de l'Union des catéchistes du S. Crucifié et de Marie Immaculée (1948)
14	
15	
16	P. François Richard (+1954), fondateur et premier prélat de la mission du Guamà en Amazonie
17	Le jeune Alexandre Sauli, patron de la jeunesse étudiante barnabitique, est accueilli dans la Congrégation (1551) après avoir prêché le Crucifié sur la place Mercanti de Milan
18	
19	
20	
21	
22	Serviteur de Dieu mgr Raimondo Recrosio (+1732), théologien du divin amour : p. Giovanni Bernasconi (+1986), supérieur général et père conciliaire, il promut la mise à jour de la Congrégation voulue par Vatican II
23	
24	Bienheureuse Virge Marie Auxiliatrice
25	Promulgation des <i>Constitutions</i> barnabitiques de 1579 ; sainte Madeleine Sophie Barat (+1865), fut en rapport avec Lambruschini, nonce à Paris
26	De Crémone, lettre du Fondateur aux Angéliques demeurant au monastère de Saint-Paul converti, avant la mission à Vicence (1537) ; saint Philippe Neri (+1595) patronne la fondation barnabitique à Rome
27	Le jour de l'Ascension en 1897, Léon XIII canonise Antoine-Marie Zaccaria
28	
29	
30	Décret d'approbation de l'institut séculier de droit diocésain (Milan) des Disciples du Crucifié (1993) fondées en 1961 par le p. Gaetano Barbieri
31	Antoine-Marie écrit de Milan à son père spirituel Battista da Crema (1530) ; Alessandro Manzoni, ex-élève des Barnabites, est affilié à l'Ordre

	JUIN
1	Transverbération du cœur de st François-Xavier Marie Bianchi (1800)
2	
3	
4	
5	
6	P. Stefano Centurione (+1625), avec Maria Vittoria Strata il contribua à la fondation des Turchine de Gênes
7	Fr. Tobia Mapelli (+2000), infatigable dans l'apostolat des Exercices spirituels et dans l'assistance aux malades
8	
9	
10	De Guastalla, Antoine-Marie écrit à l'Angélique Paola Antonia Negri (1539) ; p. Agostino Tornielli (+1622), auteur des <i>Annales sacri</i>
11	Mémoire de saint Barnabé ; de Guastalla, Antoine-Marie écrit au p. Battista Soresina (1539) ; Pie X, par un <i>bref</i> approuve l'Association de prières en l'honneur de Marie Immaculée pour le retour de l'Église gréco-russe à l'Unité catholique, inspirée par le p. Schouvaloff et fondée par le p. Tondini ; le cardinal de Milan, Andrea Ferrari approuve la Société de saint Antoine-Marie Zaccaria (1897) qui relance le Troisième collège
12	
13	P. Tranquillino Moltedo (+1919), biographe du Fondateur et auteur des hymnes latines de l'office du saint
14	
15	
16	
17	Vénérable Giampietro Besozzi (+1584), troisième successeur du Fondateur ; vénérable don Michelangelo Pane (+1630), clerc barnabite ; P. Luigi Villoresi (+1883) fondateur de l'institut saint Joseph pour les clercs pauvres (Villoresini)
18	P. Michele Favero (+1965), prédicateur et écrivain ascétique ; p. Romeo Farina (+1981), missionnaire
19	
20	De Guastalla, Antoine-Marie écrit sa lettre-testament aux époux Bernardo et Laura Omodei, du Troisième collège (1539) ; p. Felice Sala (+1984), orateur et prédicateur
21	Saint Louis Gonzague (+1591), ancien élève des Barnabites
22	
23	
24	P. Pietro Configliachi (+1844), dernier directeur de l'Apostolat de la prière avant que cette charge ne passe aux Jésuites
25	
26	
27	

28	
29	Solennité des saints Pierre et Paul ; p. François La Combe (+1715), mystique ; p. Cesare Tondini de' Quarenghi (+1907), pionnier de l'œcuménisme
30	Mémoire de saint Paul, "père et guide" des Trois collèges zaccariens ; Bonsignore Cacciaguerra (+1566), ami des premiers pères, accompagna Antoine-Marie dans les derniers jours de sa vie.

	JUILLET
1	Serviteur de Dieu Antonio Rosmini Serbati (+1855), philosophe et fondateur de l'Institut de la charité, il fut l'ami et le maître écouté de l'Ordre des Barnabites
2	Départ des Pauliniens pour la première mission à Vicence (1537), accompagnés par Antoine-Marie Zaccaria et Paola Antonia Negri
3	
4	P Melchiorre Gorini (+1671), auteur des <i>Règles des études</i> approuvées par le chapitre général de 1665
5	À Crémone, est passé au ciel saint Antoine-Marie Zaccaria, (+1539) ; fondateur des Trois collèges, il institua les Quarante-Heures. Il fut assisté par sa mère, par quelques-uns de ses disciples, par Bonsignore Cacciaguerra et par son ami lors de ses études universitaires, le chanoine régulier Serafino Aceti da Fermo (+1540) ; par l'unification des deux communautés de Milan et d'Arienzo, les "sœurs Angéliques de saint Paul" deviennent un institut de droit pontifical, en continuité avec celui fondé par Antoine-Marie Zaccaria, sans clôture et avec des vœux simples perpétuels (1926) ; approbation des <i>Constitutions</i> des Barnabites (1983) nouvellement rédigées selon les Indications de Vatican II
6	
7	
8	P. Giovanni Pietro Mantegazza (+1889), postulateur de la cause d'Antoine-Marie ; p. Michele Testi (+1933), directeur spirituel et auteur de la voix <i>Barnabites</i> dans le <i>Dictionnaire de Spiritualité</i>
9	
10	
11	
12	
13	P. Cosimo Galeazzo Scotti (+1821), maître et inspirateur de Manzoni
14	p. Carlo Giuseppe Quadrupani (1807), orateur et auteur ascétique ; p. Rocco Carenzi (+1964), missionnaire en Amazonie
15	
16	À Crema, dans le cadre du Fondateur se produit le "miracle du lys" (1747) ; vénérable p. Vittorio de Marino (+1929), médecin et prêtre : héroïcité des vertus 1992
17	
18	Miracle de la Vierge du noviciat de Monza (1658), qui défendit les religieux contre un assaut militaire
19	Le chapitre provincial de la province italienne du Centre-Sud (2003) approuve la fondation du Mouvement zaccarien des Jeunes
20	Les Barnabites morts de la peste de 1630 à Milan
21	

22	
23	Saint Jean Cassien "principal auteur de cette nouvelle école"
24	<i>Bulle</i> de Paul III (1535) qui donne une base juridique à l'Ordre des Barnabites
25	
26	
27	Fondation du monastère des Angéliques de Ste Marie de la Croix à Crema (1881)
28	Lettre d'Antoine-Marie à Carlo Magni, du cénacle de l'Amitié de Crémone (1531) ; p. Alessandro Teppa (+1871), pédagogue et biographe du Fondateur ; p. Angelo Confalonieri (+1957), prédicateur
29	<i>Bref</i> de Jules III qui décide une visite canonique des Trois collèges après le bannissement du territoire de Venise (1552) ; le serviteur de Dieu Eliseu Coroli (+1982), évêque de Bragança (Brésil) et fondateur des sœurs missionnaires de la petite sainte Thérèse
30	
31	Saint Ignace de Loyola (+1556), ami et protecteur des premiers pères barnabites

	AOÛT
1	
2	Saint Eusèbe, initiateur de la vie apostolique en Occident
3	P. Paolo Melso (+1559), rédacteur des <i>Constitutions</i> , les premières à avoir été élaborées par les nouveaux instituts de Clercs réguliers
4	
5	
6	Paul III confirme par un <i>bref</i> le nom d'Angéliques (1549)
7	
8	P. Ugo Bassi (+1849), fervent patriote, fut chapelain de Garibaldi
9	
10	Bienheureux Amadeo da Silva y Menezes (+1482), un des "divers saints" qui prophétisèrent la naissance des Barnabites
11	Mgr Paolo Nerini (+1756), martyr en Birmanie
12	Cardinal Hyacinthe Sigismond Gerdil (+1802), philosophe et apologiste
13	
14	P. Bartolomeo Gavanti (+1638), prince des liturgistes
15	La comtesse Paola (Ludovica) Torelli, avec madame Giulia Sfondrati Picenardi entreprend la mission à Vérone
16	
17	Pie VII redonne naissance aux Barnabites (1816) après les suppressions napoléoniennes
18	
19	
20	

21	Conclusion du deuxième procès contre les Pauliniens (1537) par une sentence pleinement absolutoire ; p. Luigi Ungarelli (+1845) égyptologue et premier bibliographe de l'Ordre ; un groupe de Barnabites aborde au Brésil.
22	
23	
24	
25	P. Tito degli Alessi (+1595), jeune converti à Vicence par le saint Fondateur qui, en le bénissant, lui transmet une "force enflammée" ; p. Umberto Fasola (+1989), archéologue
26	P. Camillo Negri (+1544), frère de l'Angélique Paola Antonia, parmi les cinq premiers membres de l'Ordre, défini "de santé délicate" (<i>affaticato</i> par Zaccaria
27	
28	Paul III émet un <i>bref</i> d'approbation de la pratique des Quarante-Heures (1537) introduite à Milan par les Pauliniens
29	
30	P. Albert Dubois (+1927), historien de N.D. de la divine Providence ; p. Domenico Bassi (+1940), pédagogue ; Mgr Mario Giardini (+1947), premier délégué apostolique au Japon
31	Après la renaissance et le retour à la vie active, premier chapitre général des Angéliques à Milan (1926)

	SEPTEMBRE
1	
2	Antoine-Marie retourne à Vicence (1537), après la fin positive du deuxième procès contre les Pauliniens
3	
4	
5	Dédicace de l'autel de Saint-Barnabé (1567) par saint Charles Borromée
6	Mère Domenica Battista da Sesto (+1551), première prieure des Angéliques (1536) ; vénérable Louis Bitoz (+1617), frère coadjuteur, missionnaire en terre protestante ; p. Giusto Pantalini (+1880), avec Maria Buchi, fonda l'institut des Sœurs du Très précieux Sang
7	
8	
9	
10	
11	Inauguration du nouveau monastère des Angéliques à Milan (1896) ; p. Alessandro Ghignoni (+1924) fut un défenseur du chant sacré religieux
12	Très saint nom de Marie, nom que les Barnabites ajoutent à leur prénom le jour de la profession
13	
14	P. Francesco Crippa (+1542), parmi les cinq premiers membres de l'Ordre, appelé par le Fondateur "bas" (ce qui signifie humble)
15	P. Anacleto Secchi (+1636), historien des trois fondateurs ; P. Gian Pietro Curti (+1885), aida Ancilla

	Ghezzi pour la fondation des Sacramentins de Monza
16	P. Giuseppe Boffito (+1944), bibliophile de l'Ordre
17	P. Aimone Corio (+1679), bibliste et fervent défenseur du dogme de l'Immaculée Conception
18	Serviteur de Dieu don Francesco Castelli (+1771), clerc barnabite disciple de saint François-Xavier Marie Bianchi
19	Ordination sous-diaconale de saint Antoine-Marie (1528). Institution à Milan (1986) des Laïcs de saint Paul
20	
21	
22	
23	
24	P. Giambattista Soresina (+1601), parmi les cinq premiers membres de l'Ordre. Il laissa de précieuses <i>Attestations</i> sur le Fondateur après avoir copié son texte des <i>Constitutions</i>
25	
26	Mort du plus âgé des Barnabites ; frère Carlo Rigamonti, 1907-2008)
27	P. Giovenale Sacchi (+1789), musicologue
28	
29	Avec A.-M. Zaccaria et Bartolomeo Ferrari commence la vie communautaire des Barnabites (1533), demeurant à Sainte-Catherine de' Fabbri, près de la porte du Tessin à Milan, petite église qui a été détruite à la fin du 18e siècle : le même jour, deux années plus tard (1535), la petite communauté se transféra dans la maison près de Saint-Ambroise, laissée libre par les Angéliques parties dans leur nouveau monastère de Saint-Paul converti près de Sainte-Euphémie, et donnée aux Barnabites le 12 avril 1539 par la comtesse Torelli
30	

	OCTOBRE
1	<i>Bref</i> de Benoît XIII (1725) qui assigne pour toujours aux Barnabites un poste parmi les consultants de la Congrégation des Rites
2	
3	Mère Giovanna Visconti Borromeo (+1633), vénérable, plusieurs fois prieure du monastère de saint Paul converti à Milan
4	Allocution d'Antoine-Marie aux premiers disciples appelés à faire front à une difficile épreuve (1534) ; Agnese Baldironi, la plus jeune des novices, propose d'adopter le nom d'Angéliques (1536) ; p. Leonardo Matera (+1871), directeur spirituel de la bienheureuse Caterina Volpicelli, fondatrice des Servantes du Sacré-Cœur (Ancelle del Sacro Cuore)
5	Antoine-Marie fait son testament en faveur de son cousin Bernard (1520) ; le 16 il fera la donation <i>entre vivants</i> de tous ses biens à sa mère ; début du premier procès contre les Pauliniens (1534), conclu favorablement sans prononcé de sentence ; p. Leopoldo de Feis (+1909), archéologue
6	Le serviteur de Dieu Carlo Bascapè (+1615), évêque de Novare et rédacteur des <i>Constitutions</i> barnabites de 1579 ; sainte Françoise des Cinq Plaies (+1791), intime de saint François-Xavier Marie Bianchi
7	Antoine-Marie et son cousin Bernard cèdent la boutique de draps qu'ils possédaient à Crémone sur la

	place du Dôme (1524)
8	De Crémone, Antoine-Marie, avec l'Angélique Paola Antonia Negri, écrit à Bartolomeo Ferrari et aux missionnaires à Vicence (1538) ; le cardinal Giacomo Morigia (+1708), archevêque à Florence et à Pavie, ouvre et ferme lors du jubilé de 1700 la Porte sainte de la basilique Sainte-Marie Majeure, dont il était archiprêtre
9	
10	P. Benoît Nisser (+1895), futur supérieur général, inaugure en France la première École apostolique
11	Saint Alexandre Sauli (+1592), supérieur général, confesseur de saint Charles Borromée, ensuite évêque d'Aleria (Corse) et de Pavie
12	P. Francesco Salesio Fracassetti (+1932) fonda à Bologne la Petite Maison du refuge, la Maison Familiale et la Maison du travail pour les femmes aveugles ; p. Erminio Rondini (+1943), avec Anna Ventura, fonda le Petites ouvrières du Sacré-Cœur (Piccole operaie del Sacro Cuore)
13	
14	Début en 1670 du long supérieurat de mère Agata d'Este, angélique, auteure des <i>Colloques eucharistiques</i> (1677) ; mgr Francesco Gattinara (+1743), barnabite, qui donna à Paul de la Croix l'habit érémitique
15	Les Angéliques se transfèrent dans leur nouveau monastère fondé par la comtesse Paola (Ludovica) Torelli près de Sainte-Euphémie, laissant aux Pères l'habitation près de Saint-Ambroise à Milan
16	
17	
18	Par son testament, la comtesse Torelli désigne les trois Fondateurs comme héritiers universels
19	Saint Paul de la Croix(+1755), fondateur des Passionistes, qui reçut l'habit érémitiques des mains de Mgr Gattinara le 22 novembre 1720
20	
21	Pie XII canonise saint François-Xavier Marie Bianchi (1951)
22	
23	P. Tomaso Francesco Rotario (+1748) accueille la demande de Clément XII concernant l'envoi de missionnaires Barnabites en Birmanie
24	Mère Giovanna Francesca Brambini (+1971), supérieure générale des Angéliques (1946-1970) réalise le transfert de la maison généralice de Milan à Rome Torre Gaia (1948) où repose sa dépouille
25	
26	
27	Le père Ignazio Paternò-Castello (+1944) avec son épouse choisissent la vie religieuse, lui se fait Barnabite et son épouse, carmélite déchaussée sous le nom de sœur Maria di Gesù (fondatrice du monastère de Legnano)
28	La comtesse Paola (Ludovica) Torelli (+1569), aida Antoine-Marie pour la fondation des Pauliniens et fonda le Collège de Guastalla (transféré de Milan à Monza après les suppressions) ; les sœurs Rocchettine d'Arienzo accueillent les Angéliques et en revêtent l'habit (1903) ; P. Giuseppe Mambretti (+1946) fonde l'Œuvre des Exercices spirituels d'Eupilio et obtient la restitution aux Barnabites de la basilique de Saint-Paul Majeur de Bologne, construite sur les plans du p. Mazenta
29	
30	
31	P. Giovanni Giacomo de Caseis (+1545), parmi les cinq premiers membres de l'Ordre, appelé "le

fidèle" par le Fondateur

NOVEMBRE	
1	Dédicace de l'église-mère de Saint-Barnabé à Milan (1547) ; vénérable don Diego Martinez (+1593), clerc barnabite ; p. Tomaso Danielli (+1706), théologien de l'Immaculée
2	
3	De Guastalla, Antoine-Marie, avec l'Angélique Paola Antonia Negri, écrit aux Barnabites la première "lettre circulaire" (1538) ; p. Pietro Gazzola (+1915), remarquable homme d'études, prédicateur et directeur spirituel
4	Saint Charles Borromée (+1584), patron "secondaire" de l'Ordre
5	P. Pietro Vigorelli (+1935), supérieur général durant la première Guerre mondiale
6	P. Luigi Bruzza (+1883), archéologue
7	<i>Bref</i> de Grégoire XIII qui approuve les <i>Constitutions</i> de 1579. Arrivée des P. Barnabites en Espagne. Le 7 novembre 1964 : p. Luigi Origli Roasio, p. Angelo Scotti Raggi et le p. Romano Constrisciani Scatolini sont entrés en Espagne et ont été hébergés à Bilbao chez les Frères des Écoles chrétiennes
8	
9	
10	
11	P. Luigi Minelli (+1891), promu le culte du Fondateur et l'apostolat chez les familles
12	
13	Reprise de la vie barnabitique en Lombardie après les suppressions (1825)
14	
15	P. Giacomo Berna (+1576), appelé par Zaccaria "aimant la souffrance", fut parmi les premières victimes de la "peste de saint Charles"
16	Solennité de N.D. de la divine Providence
17	La visite apostolique, faite par Mgr Leonardo Marini (1552) après le bannissement du territoire de Venise, comporta : l'abandon des doctrines de fra Battista, dont le corps, jusqu'à ce moment, était vénéré dans le monastère de Saint-Paul converti ; séparation des deux premiers Collèges pauliniens ; clôture pour les Angéliques ; transfert de Paola Antonia Negri dans le monastère de Sainte-Claire, où elle demeura jusqu'à trois mois avant sa mort, quand, pour des motifs de santé, elle fut hébergée chez des privés
18	
19	
20	
21	Reprise des Angéliques (1879) survenue à Lodi grâce au p. Pio Mauri, après la suppression et l'extinction de l'Ordre
22	P. Paolo Frisi (+1784), physicien et mathématicien
23	
24	Serviteur de Dieu don Luigi Raineri (+1918), clerc barnabite mort au front : <i>position sur les vertus</i> 1990

25	Vénérable Bartolomeo Ferrari (+1544), cofondateur et second supérieur général des Barnabites ; mère Perpetua Grassi (+1602), appelée par saint Charles Borromée " l'âme la plus humble du diocèse" ; don Carlo Giuseppe Fedeli (+1736), clerc barnabite
26	
27	
28	
29	P. Gregorio Asinari (+1592), auteur des <i>Règles des novices</i>
30	Grâce au p. Bartolomeo Ferrari, est ouvert au public un oratoire dédié à saint Paul décapité (1542) – la légende veut que c'est dans cette petite église qu'a été baptisé saint Augustin – près de Saint-Ambroise à Milan. C'est là qu'à partir de l'automne 1530 avaient pris leur demeure les premiers disciples de Zaccaria et de la comtesse Torelli ; le cardinal Andrea Ferrari consacre l'église de la Sainte-Famille (1898) annexée au monastère des Angéliques revenues à Milan (1895) ; décret pontifical qui supprime la clôture pour les Angéliques (1919) ; p. Emile Richert (+1927), fondateur de la province brésilienne

	DÉCEMBRE
1	Dans la première partie du mois, naissance d'Antoine-Marie Zaccaria ; <i>bulle</i> de Paul III (1543) qui concède aux Barnabites l'exemption perpétuelle de la juridiction de l'évêque diocésain
2	Le cardinal Federigo Borromeo donne aux Angéliques leurs <i>Constitutions</i> (1625) ; p. Francesco Luigi Barelli (+1726), historien de l'Ordre
3	
4	Par un nouveau testament, Antoine-Marie désigne sa mère comme héritière universelle de ses biens (1531), biens qu'Antonietta laissera à son tour en héritage aux Angéliques de Sainte-Marthe de Crémone par un double testament (1542 et 1544). Par le même acte, Zaccaria décide que dans l'église paroissiale Saint-Donat, un autel soit dédié à la conversion de saint Paul, établissant comme premier chapelain don Giovanni Gaffuri qu'il désignera peu après (8 janvier 1532) comme son procureur universel
5	
6	P. Luigi Origlia (+2004), fondateur de la province espagnole
7	
8	En 1555, Giulia, devenue plus tard Paola, Sfondrati Picenardi (+1575) revêt l'habit des Angéliques. Elle est la sœur du cardinal Francesco, évêque de Crémone : "notre principale bienfaitrice" entra au monastère en 1538 ; approbation pontificale des <i>Constitutions</i> des Angéliques promulguées selon les directives de Vatican II (1982)
9	
10	
11	Pie X canonise Alexandre Sauli (1904)
12	Ferrante Gonzaga entre en possession du comté de Guastalla (1539), que lui a vendu la comtesse Torelli
13	P. Alfonso di Giorgio (+1962) mène à son terme la construction de la basilique de N. D. de Nazareth à Belém au Brésil
14	P. Francesco Denza (+1894), astronome et restaurateur de l'Observatoire du Vatican
15	La comtesse Paola (Ludovica) Torelli quitte le monastère des Angéliques (1554)

16	
17	
18	Mgr Placido Cambiaghi (+1987), évêque de Novare et père conciliaire à Vatican II
19	
20	
21	Elena Bettini (+1894), fondatrice des Filles de la divine Providence : héroïcité des vertus 1994 ; p. Egidio Caspani (+1963), premier chapelain de l'ambassade italienne à Kaboul (Afghanistan), il promut les fondations aux États-Unis
22	P. Redento Baranzano (+1622), astronome copernicien
23	P. Ambrogio Mazenta (+1635), supérieur général et architecte célèbre. Il lança l'apostolat de l'éducation de la jeunesse par la fondation des écoles Arcimboldi à Milan
24	Après le monastère d'Arienzo (26avril), le Saint-Siège dispense de la clôture le monastère des Angéliques de Milan
25	Antoine-Marie célèbre sa première messe dans la chapelle du monastère en phase de construction de Saint-Paul converti des Angéliques à Milan (1535)
26	
27	
28	
29	Mère Armanda Ponsiglione (+1998), supérieure générale des Angéliques (1970-1988 ; 1994-1998)
30	Bienheureux Giovanni M. Boccardo (+1913), ex-élève du Real collegio Carlo Alberto et fondateur des Pauvres filles de saint Gaétan
31	

INDEX GÉNÉRAL

Présentation	page 2
Présentation de la première édition	page 4
Introduction	page 6
 PREMIÈRE PARTIE (1500-1780)	 13
 1. L'axe Crémone-Guastalla-Milan	 page 15
1-2. "Dévotion moderne" et évangélisme	page 16
3. Les clercs réguliers	page 16
4-6 . L'axe Crémone-Guastalla	page 17
7. Le deuxième Ordre des Clercs réguliers	page 18
8-9. Les compagnons de Zaccaria	page 18
<i>Notes</i>	page 19
 2. Antoine-Marie Zaccaria : la vie et l'œuvre	 page 21
10-12. Les années de jeunesse	page 22
13-16. Antoine-Marie, prêtre	page 23
17-20. Apostolat...tridimensionnel	page 25
21-24. Les missions et les Quarante-Heures	page 26
25-32. La fin	page 28
<i>Notes</i>	page 31
 3. Portrait spirituel d'Antoine-Marie Zaccaria	 page 33
34-35. Les écrits et les témoignages anciens	page 34
36-37. La vie spirituelle et le grand obstacle	page 35
38-40. La méthode de la "gradualité"	page 37
41-43. Le but de la vie spirituelle : l'apostolat	page 40
44. Antoine-Marie, esprit réformateur	page 41
45. Les coopérateurs de la réforme	page 42
<i>Notes</i>	page 43
 4. Le premier Ordre paulinien	 page 45
47-48. Le premier Ordre paulinien	page 46
49. Saint Antoine-Marie et saint Paul	page 46
50. L'histoire d'un nom	page 47
51. Saint Paul dans les <i>Constitutions</i> de 1579	page 49
52. Culte de saint Paul	page 50
53. Maisons et églises dédiées à saint Paul	page 51
<i>Notes</i>	page 52
 5. Battista Carioni da Crema « notre premier père et fondateur »	 page 54
55-61. « Notre premier père et fondateur »	page 55
62-64. L'un et l'autre, nos bienheureux pères	page 57
65. Fra Battista et Antoine-Marie	page 58
66. Fra Battista et les premières générations barnabites	page 58
67-70. L'esprit de Battista da Crema	page 59
<i>Notes</i>	page 60

6. Vie paléo-barnabitique	page	61
72. Le supérieur	page	62
73. Les discrets	page	62
74. Le vicaire	page	63
75. Le syndic	page	63
76-79. La vie commune – les chapitres	page	64
80. Le culte sacré	page	65
81-85. Les pénitences des premiers pères	page	66
<i>Notes</i>	page	69
7. De la mort du Fondateur aux Constitutions	page	70
87-88. De 1539 à 1550 : la période idyllique	page	71
89-91. Deux années de tempête	page	72
92. Fra Battista...un hérétique ?	Page	73
93. La visite apostolique	page	74
94. Un quart de siècle de mise en place	page	75
95. Alexandre Sauli	page	76
<i>Notes</i>		
8. Les Constitutions des Clercs réguliers de saint Paul décapité	page	78
96-97. Les " <i>Premières Constitutions</i> "	page	79
98-101. Les <i>Constitutions</i> du saint Fondateur	page	80
102. Les <i>Constitutions</i> de 1552	page	82
103-106. Les <i>Constitutions</i> de 1579	page	83
107-110 bis. De 1579 à 1984	page	84
<i>Notes</i>	page	87
9. 1579-1662 : Des Constitutions au transfert à Rome de la maison généralice	page	88
111-113. Esprit monastique et éclectisme apostolique	page	89
114. Trois grands pères généraux	page	90
115. Le père Bascapè contre "l'agir en hâte"	page	90
116. Les quatre points du père Dossena	page	91
117. Le père Mazenta et la spécialisation scientifique	page	92
118. Rome, siège généralice	page	92
119-123. Trois directions de l'apostolat : Écoles, Pénitenceries, Missions aux hérétiques	page	93
<i>Notes</i>	page	95
10. Saint Charles Borromée et saint François de Sales, patrons de l'Ordre	page	96
125-126. Saint Charles Borromée et l'expansion des Barnabites	page	97
127-128. Charges de confiance	page	98
129-130. Saintes amitiés	page	99
131. La glorification	page	100
132. Saint François de Sales connaît les Barnabites	page	100
133. Annecy	page	100
134. Thonon	page	101
135. Fondations barnabites françaises	page	102
136. Bienveillance envers certains pères	page	102

137. Après la mort	page	103
<i>Notes</i>	page	103
11. Tradition liturgique	page	104
138-139. L'œuvre des Fondateurs	page	105
140. Les <i>Constitutions</i>	page	105
141. Père Gian Antonio Gabuzio	page	106
142-143. Père Bartolomeo Gavanti	page	106
144-146. Dans le sillage de Gavanti	page	107
<i>Notes</i>	page	108
12. 1662-1780 – Le "siècle d'or"	page	110
147-149. Le "siècle d'or"	page	111
150. Activité scientifique et littéraire	page	111
151. Prédication et direction de conscience	page	112
152. Les missions	page	113
153-154. Une congrégation internationale ?	Page	113
155. Le point maximal de l'expansion	page	114
156. Foyer de sainteté	page	114
157-158. Le saint du lys	page	115
159. Vie des Barnabites à l'âge baroque	page	116
160. La "prison"	page	117
161. Crise venant de l'extérieur ou crise interne ?	page	118
<i>Notes</i>	page	118
13. Notre-Dame de la divine Providence	page	120
162-165. Les saints Fondateurs	page	121
166-167. Naissance du culte de N.D. De la Providence	page	122
168-169. La Vierge des Barnabites	page	123
<i>Notes</i>	page	124
14. Au service de l'Église	page	125
171. Première période (1579-1662)	page	126
172-173. Un séminaire d'évêques	page	127
174-175. Monseigneur Dossena	page	128
176. Monseigneur Giarda	page	129
177-180. Les vrais coadjuteurs des évêques	page	130
181. Seconde période 1662-1780)	page	131
182-184. Benoît XIV, un pontife barnabite ?	Page	132
185-187. Le premier cardinal barnabite	page	133
188-191. L'épiscopat à sept Barnabites	page	134
192-193. Monseigneur Recrosio	page	135
194-195. Le cardinal Gerdil	page	136
196. Le "style" de notre service	page	137
<i>Notes</i>	page	138
15. École et culture	page	140
197. La préparation scientifique au sein de l'Ordre	page	141

198-200. Les premières décennies	page	141
201-203. Les <i>Constitutions</i> de 1579 : Tornielli et Bascapè	page	142
204. Sièges des études	page	143
205. Un Ordre enseignant ? Les écoles pour externes	page	143
206-208. Le décret de 1605	page	145
209. La <i>ratio studiorum</i> (règlement des études)	page	146
210. D'enseignants à éducateurs	page	146
211. Le séminaire à Bologne	page	147
212-213. Les internats	page	148
214. La suppression des Jésuites	page	149
215-218. Les Universités	page	150
<i>Notes</i>	page	150
16. Missionnaires en Extrême-Orient	page	152
219-220. Les précédents	page	153
221-226. De la Chine à la Birmanie	page	153
227-228. Les pères Calchi et Galizia	page	155
229-235. L'âge d'or de la mission birmane	page	156
236-239. L'ultimatum de Propaganda Fide	page	157
<i>Notes</i>	page	158
17. Saints Barnabites	page	160
241. Le vénérable Canale	page	161
242-244. Les pères	page	162
245-247. Les frères	page.	162
248. Les clercs	page	163
249. Don Diego Martinez	page	164
250. Don Michelangelo Pane	page	165
251-254. Don Carlo Giuseppe Fedeli	page	165
255-256. Don Francesco Castelli	page	167
257-259. Saint François-Xavier Marie Bianchi	page	168
<i>Notes</i>	page	169
DEUXIÈME PARTIE (1780-2012)		
18. 1780-1815 : persécutions et suppression de l'Ordre	page	174
261. Prélude	page	175
262-263. Premier temps : la Révolution française	page	175
264-266. Intermède	page	176
267-268. Deuxième temps : la Révolution en Italie	page	177
269-270. Finale	page	178
<i>Notes</i>	page	179
19. 1815-1870 : De la renaissance de l'Ordre au Concile Vatican I	page	181
271-273. Le second fondateur	page	182
274-275. La lente reprise	page	183
276-277. La province lombarde	page	183
278. La réorganisation	page	185

279. L'institut théologique de Saint-Charles	page	186
280. Les patronages pour la jeunesse	page	186
281. Le séminaire du père Villoresi	page	187
282. Vers le Concile Vatican I	page	188
<i>Notes</i>	page	188
20. Le dogme de l'Immaculée Conception et le cardinal Lambruschini	page	190
283-286. "C'est Lambruschini"	page	191
287. Le mouvement en faveur de l'Immaculée dans l'Église	page	192
288-289. Dans la Congrégation	page	192
290. L'œuvre de Lambruschini - a) <i>activité pastorale</i>	page	193
291. b) <i>activité d'homme d'études</i>	page	193
292-294. c) <i>Président de la commission anté-préparatoire</i>	page	194
295. « Ma mort est proche »	page	195
296. La passion pour l'Église	page	196
<i>Notes</i>	page	197
21. Le Concile Vatican I et le cardinal Bilio	page	198
298. Le cardinal Bilio	page	199
299-300. L'œuvre de Bilio au concile Vatican I	page	199
301-304. Vie mineure	page	200
305. Autres présences barnabites à Vatican I	page	202
<i>Notes</i>	page	202
22. 1870-1965 : entre deux conciles. Le post-concile	page	203
306. Les Barnabites dans le monde	page	204
307-310. Les maisons de formation	page	204
311-312. Prise de conscience	page	206
313-314. Le centenaire	page	207
315. Trois grands idéaux	page	208
316-317. a) <i>Apostolat parmi les jeunes</i>	page	208
318. b) <i>Direction des âmes</i>	page	209
319. c) <i>Retour aux missions</i>	page	210
320-322. Vivacité de grâces et de bénédictions	page	210
322/1- 322/4. Vers une nouvelle ère	page	211
<i>Notes</i>	page	213
23. Le culte du Sacré-Cœur	page	216
323. Les précédents	page	217
324-326. Parmi les étudiants barnabites du 18e siècle	page	217
327. Durant les controverses sur la dévotion au Sacré-Cœur	page	218
328-330. Au 19e siècle : le père Maresca	page	219
331. Autres Barnabites	page	221
332. Les Barnabites français	page	222
333. Le père Vitale	page	222
334. L'Apostolat de la Prière retourne aux Jésuites	page	223
335. L'apostolat barnabite de la prière	page	223
<i>Notes</i>	page	224
24. L'œcuménisme des pères Schouvaloff et Tondini	page	225

336. « La Russie sera catholique »	page	226
337. Le dogme de l'unité	page	226
338. L'Œuvre du père Schouvaloff	page	227
339-340. Association de prières	page	227
341. Le programme	page	228
342. Apôtre de l'unité	page	228
343. Calendrier et concordats	page	229
344. Angleterre et Suède	page	230
<i>Notes</i>	page	230

25. Les missions dans les pays nordiques et le père Schilling

<i>Après Vatican II</i>	page	232
345. La mission en Norvège	page	233
346. Catholicisme vécu	page	233
347. « Apostolat de salon »	page	234
348-349. Mission difficile	page	234
35. « Une grande perte »	page	235
351-353. La mission en Suède	page	236
354. « Charité, bienveillance, indulgence »	page	237
355. Charles Schilling	page	237
356. « Religieux à part entière »	page	238
357. Parmi les « saints » norvégiens	page	239
358-359bis. Mouvement œcuménique	page	240
<i>Notes</i>	page	240

26. Une tradition culturelle qui continue

361-363. La vieille génération se termine	page	242
364-366. Hommes de lettres	page	243
367-368. Hommes de science	page	245
369-370. Théologiens	page	246
371. Une nouvelle génération se lève	page	247
372. Sainte Écriture	page	247
373. Archéologie	page	248
374. Théologie et spiritualité	page	248
375-377. Littérature, philosophie et sciences	page	249
378. Les études barnabiques	page	250
379. De l'école et pour l'école	page	251
380-381. École et culture	page	252
382. Apostolat en crise ?	Page	253
383. Jeunes consacrés à la cause du christianisme	page	254
<i>Notes</i>	page	255

27. Fondation et développement des Écoles apostoliques

384-385. La première École apostolique	page	258
386-387. Fondations au 19e siècle en France	page	259
388-389. En Italie	page	259
390. Le <i>Règlement</i>	page	260
391-393. Développements au 20e siècle	page	261
394-396. « Notre avenir est dans les Écoles apostoliques »	page	262
397-398. Promotion des vocations	page	263
	page	264

399-400. Les vocations adultes	page	265
400bis. Fin d'une expérience ?	Page	266
<i>Notes</i>	page	266
28. Dans la grande Guerre	page	268
401. Les appelés et les victimes	page	269
402-403. Lettres du front	page	269
404. Le Rosaire vivant	page	270
405-406. Service de la Patrie et abandon à Dieu	page	270
407-409. À l'arrière : De Marino, Barzaghi, Vigorelli	page	271
410-411. Don Luigi Rainieri : « le dernier sacrifice »	page	273
<i>Notes</i>	page	273
29. Retour aux Missions	page	275
412-413. Pourquoi « retour » ?	page	276
414. 1903 : prologue en Amazonie	page	276
415-417. 1922. Monseigneur Giardini, diplomate et missionnaire au Japon	page	277
418. 1928 : la Prélature au Guamà	page	278
419. a) Les origines	page	278
420-421. b) Les deux prélats	page	279
422-425. c) Programmation	page	280
426-427. d) Les victimes et les sacrifices	page	282
428. e) Les fastes	page	283
429-431. 1931 :Afghanistan : retour en Orient	page	284
432-435. 1949 : Congo, kilomètre zéro	page	286
435bis. Au Rwanda	page	289
<i>Notes</i>	page	289
30. Le père Semeria : un symbole et un programme	page	291
437-439. Jeunesse barnabitique	page	292
440. Formation pastorale	page	294
441-442. L'université et le quartier de saint Laurent hors-les-murs	page	295
443. Pour le cœur, la charité, pour l'intelligence, la science	page	296
444. « L'homme s'agite et Dieu le conduit »	page	296
445. L'École supérieure de religion	page	297
446. L'Université catholique	page	298
447. « L'homme de la charité	page	299
448. Prêtre catholique et barnabite	page	299
<i>Notes</i>	page	300
31. Par les chemins du monde	page	302
451-453. Brésil	page	303
454. Chili	page	305
455-457. Argentine	page	306
458-459. États-Unis	page	309
460. Canada	page	311
461-463. Espagne	page	311
463/1-3. Pologne	page	313
463/4-8. Philippines	page	314

463/9-12. Albanie	page	316
463/13-15. Mexique	page	318
463/16-19. Inde	page	319
<i>Notes</i>	page	320
32. Les Frères coadjuteurs	page	322
465-466. Les premiers frères	page	323
467. Les Règles des frères	page	324
468-469. Les frères et l'histoire barnabitique	page	324
470-472. Rôle des frères dans la Congrégation	page	325
<i>Notes</i>	page	327
33. Physionomie spirituelle des Barnabites	page	329
474-477. L'impératif de toujours	page	330
478. L'impératif de l'heure présente	page	331
479. Clercs réguliers...	page	332
480-483...de saint Paul décapité	page	333
484-487. Le point sur notre spiritualité	page	334
488-492. Style d'élites	page	335
492bis. La "nouvelle Pentecôte" conciliaire et le "charisme paulinien"	page	338
<i>Notes</i>	page	339
34. Instituts féminins fondés ou inspirés par des Barnabites	page	340
494-498. Angéliques de saint Paul	page	341
499-500. Filles de la divine Providence	page	343
501. Sacramentines de Monza	page	345
502. Preziozine	page	346
503-504. Petites Ouvrières du Sacré-Cœur	page	347
505-506. Missionnaires de la petite sainte Thérèse	page	349
507-509. Disciples du Crucifié	page	350
<i>Notes</i>	page	351
35. Laïcs de saint Paul – Jeunesse zaccarienne	page	353
509/2. Le "Troisième collège" des "Mariés"	page	354
509/3. La "Discipline de saint Paul"	page	354
509/4-5. La "Ligue de saint Paul"	page	355
509/6. La "Ligue" en Belgique	page	356
509/7. Les finalités	page	357
509/8. Les "laïcs de saint Paul"	page	357
509/9-10. "Jeunesse zaccarienne"	page	358
<i>Notes</i>	page	359

APPENDICE

1. Série chronologique des papes et leurs relations officielles avec les Barnabites. Série des évêques et des cardinaux barnabites (510)	page	361
2. Série chronologique des chapitres généraux et des supérieurs généraux (511)	page	366
3. Dates historiques importantes (512)	page	377

4. Maisons et membres de l'Ordre (513)	page	382
5. Jeunes clercs barnabites (514)	page	384
6. Provinces barnabites (515)	page	387
7. Saints canonisés et état des procès canoniques dans l'Ordre (516)	page	390
8. Barnabites et saints (517)	page	396
9. Les Barnabites et la culture (518)	page	399
10. Quelques textes sur notre spiritualité (519)	page	404
Avant-propos	page	405
La préface de "l'Histoire" de Gabuzio	page	406
Le "Commentaire de l'état religieux"	page	413
Le "Décret sur le renouvellement de la Congrégation"	page	413
Le "charisme paulinien"	page	416
La pensée de trois étudiants barnabites	page	418
Caractère humaniste de la physionomie du Barnabite	page	420
Un philosophe, un lettré, un ecclésiastique et un politique	page	425

ORIENTATIONS BIO-BIBLIOGRAPHIQUES ESSENTIELLES

(avec quelques recommandations non moins essentielles)	page	428
Les sources	page	429
Les répertoires	page	430
Les reconstructions historiques	page	430
Les écrits des Barnabites	page	431
Revue d'études	page	432
Semaines d'histoire et de spiritualité	page	432
Calendrier de la Famille zaccarienne	page	433

INDEX

Index général	page	448
---------------	------	-----

INDEX DES NOMS**INDEX DES SUJETS**

NB. : Bien que ces index soient précieux pour l'utilisation du *Manuel*, comme les renvois au n° de page dépendent du format sur lequel les utilisateurs vont imprimer cette traduction, j'ai jugé bon de ne pas les reproduire ici. Si les futurs utilisateurs travaillent en équipe, ils pourront réaliser ce travail, tout en étant attentifs au fait que la traduction entraîne certains changements dans l'ordre alphabétique de ces deux index.

Pour l' **INDEX GÉNÉRAL**, je me contente de signaler que les futurs utilisateurs devront éventuellement changer les n° de page s'ils impriment cette traduction sur un autre format que l'A4.